



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



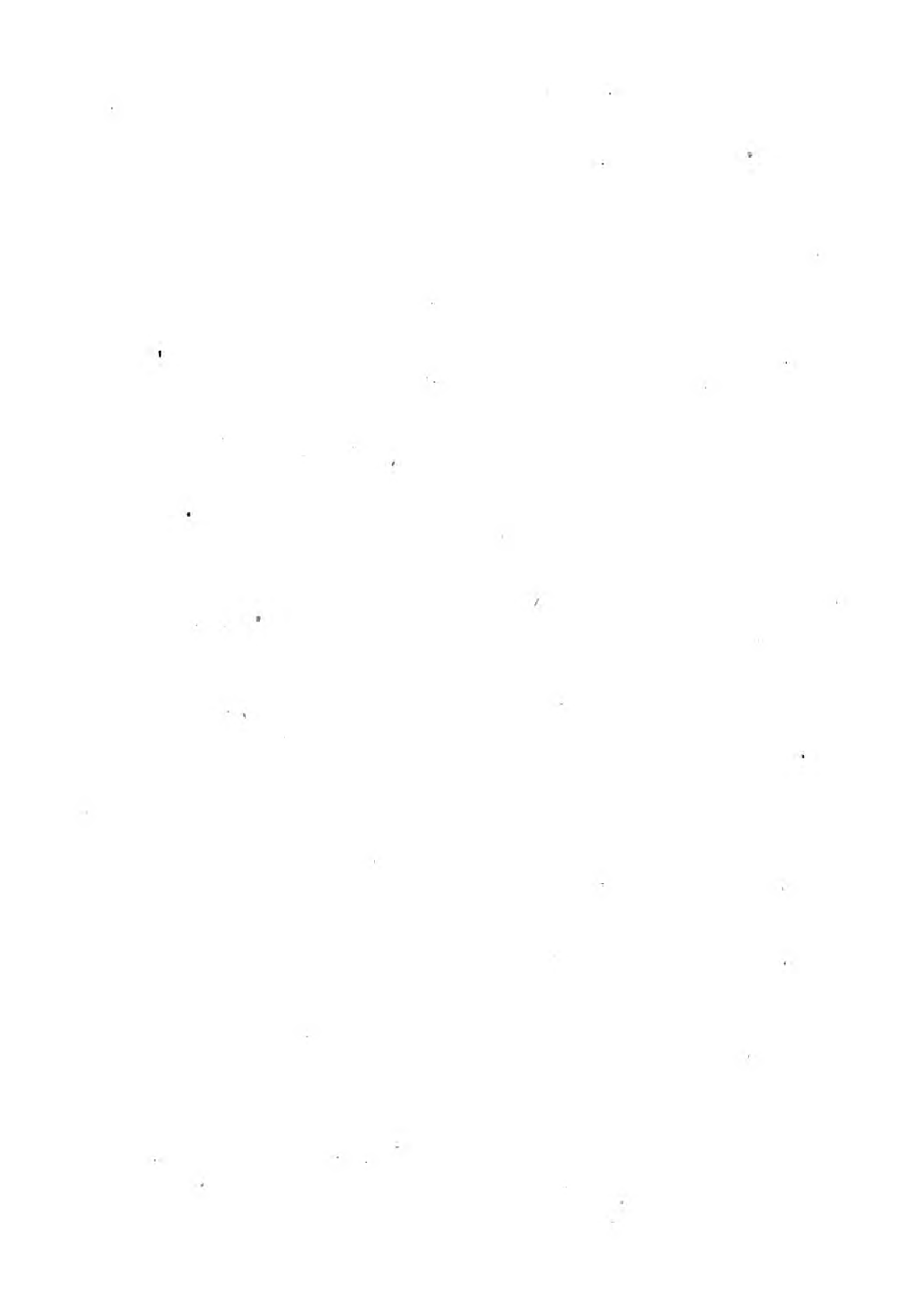
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







REP. F. 12 435  
~~1/0 1858 A. 2~~







L'Œuvre complet : 0 fr. 95 net

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE ET

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# LE PETIT JACQUE



LES ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & C<sup>e</sup> PEUVENT ÊTRE LUES PAR TOUT LE MONDE


  
**“COLLECTION ILLUSTRÉE  
 PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>”**
  
 pouvant être lue par tout le monde.

**E**NFIN, voici une Collection nouvelle, éditée avec luxe et élégance, qui offre au public des ouvrages qui pourront être mis entre toutes les mains, tout en étant de **véritables œuvres littéraires**, signées par les écrivains les plus célèbres! Grâce à la **“Collection illustrée Pierre Lafitte & C<sup>ie</sup>”**, à 0 fr. 95, on ne pourra plus reprocher leur insignifiance aux livres pouvant être lus par tout le monde et l'on pourra constituer une véritable bibliothèque de la famille, à la fois littéraire et élégante. Il paraît un volume **le 1<sup>er</sup> de chaque mois** (exceptionnellement, il paraîtra deux volumes en Août).

Dans chaque volume, **un roman complet** magnifiquement illustré (128 pages de texte et gravures sur papier de luxe).

*Successivement dans cette Collection :*

*En vente partout.*  
 ALPHONSE DAUDET  
**Le Petit Chose**  
 Illustré par J. WÉLY

*En vente partout.*  
 JEAN RICHEPIN  
**Braves Gens**  
 Illustré par RENÉ LELONG

*En vente partout.*  
 JULES CLARETIE  
**Le Petit Jacques**  
 Illustré par ATAMIAN

*Paraîtra le 15 Août.*  
 J.-H. ROSNY  
**Le Testament volé**  
 Illustré par MALTESTE

*Le 1<sup>er</sup> Septembre.*  
 A. THEURIET  
**Le fils Maugars**  
 Illustré par J. WÉLY

*Le 1<sup>er</sup> Octobre.*  
 GUSTAVE FLAUBERT  
**Un Cœur simple**  
 Illustré par RENÉ LELONG

*Le 1<sup>er</sup> Novembre.*  
 E. DE CONCOURT  
**Les Frères Zemganno**  
 Illustré par J. WÉLY

*Le 1<sup>er</sup> Décembre.*  
 ÉMILE ZOLA  
**Le Rêve**  
 Illustré par RENÉ LELONG

*Le 1<sup>er</sup> Janvier 1910.* Adapté par  
 A.-K. GREENE J.-H. ROSNY  
**Le Crime de Gramercy Park**  
 Illustré par MALTESTE

*Le 1<sup>er</sup> Février.*  
 JULES SANDEAU  
**M<sup>lle</sup> de la Seiglière**  
 Illustré par RENÉ LELONG

*Le 1<sup>er</sup> Mars.*  
 FERDINAND FABRE  
**Julien Savignac**  
 Illustré par MACCHIATI

*Le 1<sup>er</sup> Avril.* Albert BOISSIÈRE  
**La Tragique Aventure du Mime Properce**  
 Illustré par J. WÉLY

ET DES OUVRAGES

de Jean Lorrain, Th. Gautier, Camille Lemonnier, Hugues Le Roux, Sienkiewicz, Albert Flament, J. Marni, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Marcel L'Heureux, Funck-Brentano, Maurice Vaucaire, M. Level, J. des Gachons, etc...



Le volume broché . . . . . 0 fr. 95  
 Le volume relié toile . . . . . 1 fr. 50



LA "COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>"  
 PEUT ÊTRE LAISSÉE ENTRE TOUTES LES MAINS

# LE PETIT JACQUES







OUI... IL Y A UN COUTEAU... ET DE GRANDES POUTRES ! C'EST TOUT ROUGE ! VOYEZ... (P. 111)

J U L E S C L A R E T I E  
de l'Académie Française

---

# LE PETIT JACQUES

ILLUSTRATIONS DE CH. ATAMIAN



COLLECTION ILLUSTRÉE

*PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>*

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90

P A R I S

---







QUAND LE PETIT S'ÉVEILLERA, DEMANDANT SES ÉTRENNES, POURRA-T-IL SEULEMENT  
LUI DONNER LA PATÉE ? (P. 12)

## PREMIÈRE PARTIE

### I

#### Le jour de l'an d'un malheureux

Le jour de l'an ! la première aube de l'année ! le réveil plein d'espoir après la dernière pensée à l'an qui s'éteint ! On s'était comme courbé, la veille, sur les souvenirs. On se réveille, ce matin-là, plein d'espérances !

31 décembre, 1<sup>er</sup> janvier. Pour toutes les créatures humaines, que de réflexions viennent tous les ans, entre ces deux dates ! Eternelles songeries des vivants à l'heure où une année expire !

Tous les ans, lorsque cette heure sonne, on éprouve le besoin de jeter un coup d'œil sur l'année qui finit, comme après une journée remplie, on compte, avant de s'endormir, ce qu'elle a amené et ce qu'elle a produit. Une année qui meurt, — douze longs mois, dont chaque jour a marqué une étape pour l'humanité en marche, — combien cela emporte de rêves, de chimères, d'espoirs, de croyances, d'amitiés et de vie !

Combien cela tient, en un fuyant espace, de souffrances, de pleurs, de déceptions et aussi de joies consolantes et de menus bonheurs ! Les uns voient dans l'année qui s'en va un an de moins à vivre, les autres un an de moins à souffrir et comme un an de captivité qui laisserait approcher la délivrance.

Pour Noël Rambert, le premier matin de janvier ressemblait au dernier soir de décembre. Il était aussi lugubre.

L'année commençait dans la pluie, dans la boue, dans une atmosphère spongieuse et malsaine, qui glaçait.

Ce premier matin de l'an, avec le jour gris et sombre, Noël Rambert s'était levé à jeun depuis vingt-quatre heures, morne, la tête lourde, et regardant d'un œil accablé un enfant couché dans la chambre vide, un petit enfant étendu sur des haillons et qui dormait en fronçant ses bonnes lèvres roses,

où il semblait qu'on eût recueilli encore la dernière goutte de lait dont il était sevré.

Noël Rambert était un pauvre. Il était mécanicien.

Solide, décidé à l'ouvrage, presque gai, il se donnait bravement au labeur, corps et âme. Il avait de la santé et de la bonne humeur ; on entendait, au-dessus du sifflement des chaudières et du grincement des roues, sa chanson, qui partait et s'envolait joyeuse. Comme il était seul alors, sans parents, et comme il était sobre, il se trouvait heureux dans sa pauvreté.

— J'ai de la santé, disait-il, et des muscles ; je soulève un marteau comme une plume. Qu'est-ce que vous voulez ? je me sens millionnaire, et je n'échangerais pas ma situation contre celle de Rothschild.

Les temps étaient durs cependant quelquefois. Noël Rambert avait eu ses déceptions et ses heures d'épreuve. De bonne heure orphelin, élevé à l'atelier, nourri des idées républicaines, qui, à la veille de 1848, grandissaient et se fortifiaient déjà à Paris pour y devenir toutes puissantes vingt-cinq ans plus tard, Noël avait donné à la jeune République toute sa jeunesse et toute sa sève.

Le coup de Février l'avait grisé comme un soleil printanier, et, avec l'enthousiasme irrésistible des vingt ans, il s'était jeté confiant dans la mêlée. Il avait toutes les admirations et toutes les fois. Il regardait, le cœur battant d'émotions, Barbès passer à cheval, superbe dans son costume de chef de légion, et Flocon, se rendant à pied, vêtu pauvrement, à son ministère.

C'était le rêve de sa jeunesse, cette République naissante, il savait qu'un des siens était mort au service de la première dans les rangs de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il voulait vivre pour celle-ci, et, au besoin, donner pour elle sa vie comme l'avait fait l'ancien.

Cet amour entier, absolu, d'amant sincère et passionné, le conduisit, après le 15 mai, à la citadelle de Doullens. Noël Rambert souffrit, supporta avec des sourires la captivité et sortit plus résolu qu'auparavant. Il rentra à l'atelier, en quittant la prison après des années, comme s'il avait été absent durant quelques jours à peine. Il se remit à l'ouvrage, et, comme il était encore jeune (trente-six ans), il avait l'habitude de dire :

— Patience, nous avons le temps. Et surtout plus d'insurrections, plus de barricades, plus de folies !

Il eût volontiers ajouté : — Plus de bêtises !  
A l'atelier, Rambert ne retrouvait plus

cependant les compagnons d'autrefois, les amis de la jeunesse, les frères d'armes et d'idées. Le coup d'Etat avait passé par là. Pendant que Rambert, prisonnier, lisait à Doullens, dans les journaux qu'on lui passait cachés dans des pains, l'histoire du Deux Décembre, les camarades tombaient rue Tiquetonne, rue Sainte-Marguerite, ou partaient pour l'exil. Qu'étaient devenus tant de hardis travailleurs, honnêtes gens, dévoués comme Rambert aux justes causes ?

On était alors au lendemain de la guerre de Crimée.

Le pays était quelque peu grisé par ce qu'on appelait la revanche de 1812. Devant ce déploiement de force matérielle, la pensée, tenue en échec pour quelques heures, se taisait. Muette, non domptée, l'idée a toujours son lendemain. Il n'y en eut pas moins en de telles journées de cruels moments pour les âmes.

Noël Rambert était résolu, ardent, passionné, mais facilement impressionnable, nerveux et se laissant aller à ses sensations avec une vivacité douloureuse. En retrouvant ainsi assombris cette ville, ce faubourg, ces guinguettes qu'il avait quittés si vivants et si animés, il lui sembla que ses poumons manquaient d'air, qu'il étouffait. Tout ce qui s'agitait autour de lui, hommes et choses, lui semblait mort, inutile et petit.

— En sommes-nous donc là ? se disait Rambert. Quoi ! ce serait donc fini ?

Ce n'était là qu'un effroi plein de doute, mais terrible. Ce qui devait courber Rambert, l'atteindre au cœur, le frapper à jamais, c'était la passion pour laquelle ce cœur vaillant était né. Un jour, Noël Rambert avait rencontré sur sa route une femme qui l'avait aimé, associant d'abord son travail au sien, sa misère à sa misère, et, souriante, — comme lui résolue, en apparence, — avait fait durant quelques années avec lui le dur chemin de la vie. Il l'avait adorée, follement, d'une affection violente, reportant sur elle tout ce que la déception et l'amertume, la colère aussi, lui laissaient d'ardeur. Il semblait borner la vie à l'horizon que pouvait mesurer le regard de cette femme. Elle s'appelait Marthe Hardy. Comme lui orpheline, elle n'avait que lui au monde. Il avait voulu l'épouser.

— Pourquoi faire ? disait-elle. Si nous devons nous aimer toujours, à quoi bon l'écharpe du maire, et, s'il est dit que nous nous séparerons, à quoi bon nous lier l'un à l'autre pour nous en repentir après ?

Noël Rambert répondait : — Tu as raison !  
Il eût pourtant mieux aimé qu'elle lui dît joyeuse : — Donne-moi ton nom ; je le porterai en brave femme !

Il s'attachait à Marthe chaque jour davantage. On n'était pas riche, mais on vivait. C'est une erreur de croire que l'amour demande pour durer la vie facile et prodigue. Il est de ces amours puissants et plus profonds qui grandissent et se fortifient dans la douleur et dans le besoin en s'abreuvant de larmes. Affections d'autant plus robustes qu'elles sont plus amèrement frappées.

Noël éprouvait une volupté mâle à se dévouer pour cette femme, à accepter des surcroîts de travail, à s'étourdir dans le labeur, dans le brouhaha assourdissant des machines, pour rentrer le soir exténué, mais souriant, et se payer avec un baiser pris sur ces joues fraîches. Il lui semblait qu'il n'avait réellement vécu que depuis le jour où il avait rencontré Marthe. Toute la première partie de sa vie, les rêves d'autrefois, les journées d'émeute, les nuits sans fin de Doullens, lui faisaient l'effet d'un songe, et disparaissaient comme dans un brouillard. Il se donnait, à trente ans passés, tout entier à cette affection nouvelle et profonde comme, à vingt ans, il s'était livré sa passion première. Lorsqu'un matin, toute rouge, Marthe lui dit qu'elle allait devenir mère, il l'embrassa à l'étouffer et sauta par la chambre comme un fou.

Il riait, il se parlait à lui-même, il jetait au vent sa gaieté :

— Eh bien ! te voilà père, toi ?... disait-il. Vive la vie !

Il bâtissait alors des projets, redoublait de travail, achetait pour son fils (ce serait un fils) une tirelire et se disait qu'il fallait économiser dès à présent pour lui donner un berceau quand il serait petit, un « homme » quand il serait grand.

Cet échafaudage de bonheur, de joie, de labeur plein d'espoir, devait s'écrouler d'un seul coup, en une heure, brutalement. Rambert acquit un jour la preuve, l'évidente preuve, que Marthe, cette Marthe qu'il adorait, cette Marthe qui le regardait si souvent avec des yeux honnêtes, cette Marthe pour laquelle il eût donné sa vie avec joie, le trompait.

Une lettre sans orthographe, la lettre d'un drôle, un billet écrit au crayon, mais adressé à Marthe (il n'y avait pas à en douter), et qui, traînant à demi brûlée devant le feu, l'avait instinctivement attiré, une lettre bourrée de plaisanteries stupides, une lettre maculée lui disait, lui apprenait tout, lui

crevait le cœur. Comment Noël, en recevant ce coup écrasant, garda-t-il sa raison ? Comment cet être passionné, excessif, eut-il la force de réagir contre la colère folle, l'exaspération malade qui pouvait détraquer en lui la machine cérébrale ? C'est qu'il entrevit, avec un désir âcre de ne point se tromper, dans le malheur qui l'atteignait, un malheur plus grand encore, — l'homme a de ces appétits de souffrance, — et qu'il se raidit alors, et qu'il se condamna à rester calme, à attendre, pour voir si vraiment l'infamie de Marthe était complète.

Marthe, il venait de l'apprendre par cette lettre, Marthe en aimait un autre, mais Marthe venait de lui donner un fils ; restait à savoir, pour Noël Rambert, si cet enfant était bien à lui, si ce petit être vagissant encore, il pouvait l'aimer en toute sécurité d'affection et sans jeter ses baisers à l'enfant du vice et du mensonge.



ELLE S'APPELAIT  
MARTHE HARDY ;  
COMME LUI, ORPHE-  
LINE, ELLE N'AVAIT

QUE LUI AU MONDE ; IL AVAIT VOULU L'ÉPOUSER. (P. 6).



La seule question douloureuse était là. Résolue, il châtierait ensuite à son gré cette femme et cet homme.

Rambert alla droit à celui qui l'avait trahi. C'était un flâneur d'atelier, un bel esprit de cabaret que Marthe avait rencontré par hasard lorsqu'elle allait passer la soirée chez une vieille parente au faubourg du Temple. Bien souvent, comme il était tard et que Marthe avait, pour rentrer, du chemin à faire, cet homme lui avait offert de l'accompagner. A cette heure-là, Rambert quittait l'atelier, épuisé de fatigue, et remontait péniblement les six étages au haut desquels il allait trouver Marthe qui l'attendait, et l'enfant, le petit Jacques endormi, ses deux poings fermés, dans le berceau...

Marthe, depuis longtemps, n'aimait plus Noël. Il l'avait séduite par cette exubérance de gaieté, cette nature expansive qui pétillait jadis, partant avec des clartés, comme par fusées. Mais l'humeur de Rambert s'assombrissait avec les jours mornes qui passaient, avec l'âge qui venait, et Marthe se demandait maintenant parfois si elle ne s'était point trompée en croyant aimer l'honnête garçon. Elle était lasse d'ailleurs de cette vie de besoin que lui faisait Noël. Elle se sentait née pour sourire, pour laisser sa jeunesse s'échapper en fredons joyeux comme un essaim d'abeilles. Et quel que fût l'amour de Rambert, l'existence au logis était dure.

Marthe se lassait de cette existence et d'une affection où Noël au contraire trouvait chaque jour un renouveau. La naissance du petit Jacques pouvait tout sauver, mais à cette heure même où elle allait devenir mère, Marthe se sentait attirée déjà ou plutôt victorieusement dominée par celui qui allait l'arracher à Rambert. Elle aimait déjà cet homme.

Grand, beau garçon, d'humeur facile, toujours plaisant ou plaisantant, Gobergeau, le bel esprit, avait grisé la pauvre femme par ses saillies banales, sa verve d'emprunt, ses allures de farceur d'atelier, de *monteur de têtes* et de galantin de barrière. Et Marthe ainsi oubliait Noël.

Elle crut pourtant l'aimer encore, l'adorer comme autrefois lorsque son enfant vint au monde. Elle se reprit à cette affection, par amour du passé, peut-être par un dernier effort vers la résistance, puis n'ayant plus d'énergie, entraînée aussi, faible, molle, elle s'abandonna au vertige. Elle prétextait, pour rejoindre Gobergeau, des courses, des sorties. Rambert ne soupçonnait rien, le cœur débordant de joie, les yeux rivés sur le nouveau-né.

L'amour paternel atteint parfois la sublimité de l'amour des mères. Certains hommes, pour ainsi dire, naissent pères, et avec la soif immense de l'amour de l'enfant. Le jour où l'enfant naît, ils sentent que leur existence était là. Se dévouer et s'enchaîner au petit être, c'est leur joie qui va jusqu'à la folie.

Noël Rambert avait, à la venue de cet être chair de sa chair, senti sa vie se décupler. Il lui semblait qu'il respirait encore les bonnes bouffées de ce grand air de la vingtième année et que toute sa jeunesse se mettait à reverdir.

Et c'est du haut de ce rêve qu'il était retombé !

Se relevant d'ailleurs, se redressant bien vite, le pauvre homme avait voulu regarder le malheur en face.

« Si le petit Jacques me reste, j'aurai encore un prétexte pour vivre. »

Et tout droit il était allé à Gobergeau.

— Je ne vous connaissais pas, lui dit-il. Je vous rencontre sur ma route. Vous m'avez pris ce que j'aimais le plus au monde. J'aurais des envies de vous tuer. Mais je vous épargne, si vous me dites la vérité, la vérité vraie. Regardez-moi bien en face, dans les yeux, là, en pleines prunelles. Depuis quand m'avez-vous pris Marthe ?

— Moi ?

— Depuis quand ?

L'autre voulut nier.

— Je te dis de répondre, fit Rambert en le tutoyant brusquement... C'est grave. Tu entends bien qu'il s'agit ici de la vie ou de la mort. Réponds, et si tu mentais d'un jour, entends-moi bien, d'un seul jour, je t'étranglerais.

— Eh bien ! dit Gobergeau, depuis un mois.

— Ainsi, l'enfant était né ?

— Oh ! sur l'honneur ! fit l'autre en levant la main.

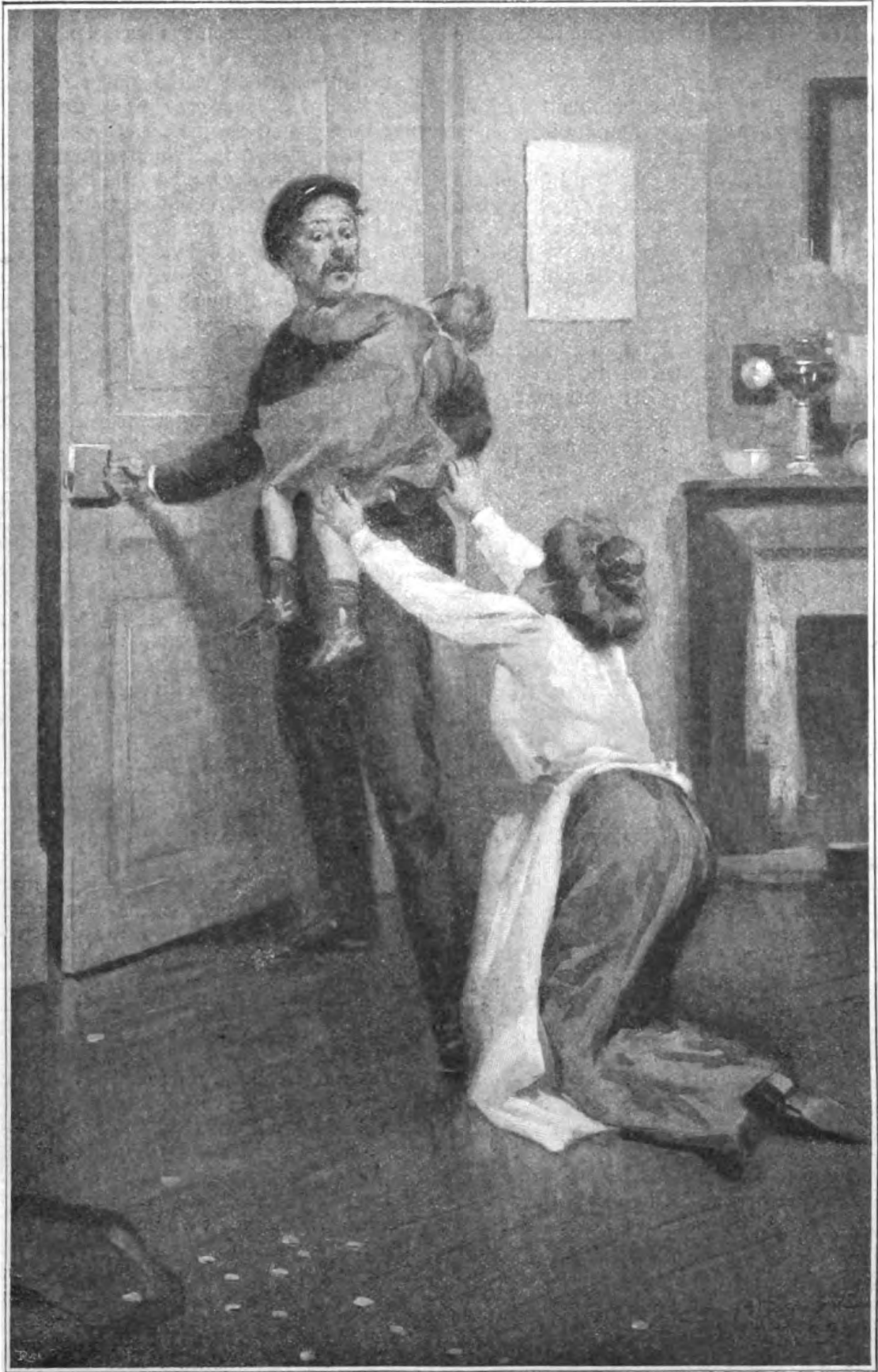
— Ne jure pas, dit Noël, à qui ce mot *honneur* sur de telles lèvres causait une impression de dégoût. Un mois ! — C'est bien.

Il quitta Gobergeau sans rien ajouter, revint au logis et dit à Marthe :

— Tu m'as trahi lâchement, tu t'es fait un jouet d'un homme qui t'adorait, tu as menti comme mentent les filles perdues ! Eh bien ! écoute : je te pardonne tout cela si tu me dis la vérité aujourd'hui. Cet homme, ce misérable, depuis quand le connais-tu ? Allons, réponds, tu sais bien qu'il faut que je le sache !

— Noël !...

— Je veux savoir. Je te dis que je veux savoir...



— CE PETIT EST A MOI, A MOI SEUL. TU LE VOIS ? JE L'EMPORTE, JE L'ÉLÈVERAI. J'AI DES BRAS  
LE PETIT JACQUES AURA DU PAIN ET DU PAIN BIEN GAGNÉ. (P. 10)

TAYLOR INS  
PHOTO

— Il y a un mois, répondit Marthe effrayée.

Elle était à genoux.

Rambert la regarda un moment jusqu'à l'âme, puis la repoussa d'un geste, courut au berceau de l'enfant et dit :

— C'est bien, vous avez répondu la même chose l'un et l'autre. Donc ce petit est à moi. Il est à moi, mais à moi seul. Tu le vois ? Je l'emporte. Je l'élèverai. J'ai des bras. Le petit Jacques aura du pain, et du pain bien gagné.

— Noël, dit Marthe, Noël, je t'en supplie.

— Ah ! fit-il sans répondre, j'oubliais.

Il alla droit à la tirelire où, tous deux, glissant leurs économies, ils mettaient quelques sous, parfois des pièces blanches aux jours de paye, et la brisant alors à ses pieds :

— Tu as ta part là-dedans, dit-il, ramasse.

Puis, d'une voix nette, ferme, presque glaciale :

— Adieu ! fit-il.

Marthe était accablée, effrayée surtout ; elle avait envie de disputer son enfant, de l'arracher à Noël et de le garder ; mais Rambert lui faisait peur. Elle n'osait pas. Elle trouvait même qu'il pardonnait bien vite et qu'il se résignait facilement. Elle se demandait, avec un frisson, si ce calme terrible ne cachait pas une résolution brutale, quelque chose de farouche. Elle voulut pourtant arrêter Noël sur le seuil de la porte et, avec un cri suppliant :

— Mon petit, au moins, je veux mon petit !

— Est-il à moi, oui ou non ? répondit Noël d'un air égaré, avec des flamboiements dans les yeux.

— Il est à toi, à toi, je te le jure !

— Eh bien ! dit-il durement, je le garde ! Du moins, il n'aura jamais à rougir de son père !

Depuis ce jour, Noël Rambert n'avait plus vécu que pour le petit Jacques. Toute l'affectivité de cette nature ardente s'était concentrée sur cet être faible, malade souvent et dont chaque accès de toux était pour le père une terreur. Noël l'avait mis en nourrice aux environs de Paris, et tous les jours de fête il allait passer des heures entières à regarder l'enfant se rouler sur l'herbe, à l'écouter rire et chanter. Noël avait pourtant des doutes encore qui lui entraient au cœur comme un fer rouge.

— S'ils avaient menti, si le petit Jacques n'était pas à moi ?

Alors, il devenait livide, fermait les poings et un nuage rouge lui passait sur les yeux ; sa tête bourdonnait.

C'est qu'il n'aimait plus rien, rien au monde que cet enfant. Le reste lui importait peu. Sa gaieté l'avait fui ; on ne l'entendait plus guère, à l'atelier, parler, discuter ou fredonner comme autrefois. Il songeait. Cet être de sacrifice et de dévouement, qui jusque-là avait vécu sans grand souci du lendemain, prenant le temps comme il venait, habitué à souffrir, à voir finir et crever ses rêves comme des bulles de savon, Noël Rambert, maintenant, éprouvait des serremments de cœur, des sentiments d'amertume révoltée, quand il se disait que la vie dure qu'il menait, le petit, le pauvre petit Jacques était condamné aussi à la supporter.

Comment, en effet, s'affranchir du besoin en gagnant si peu ? Comment amasser, dans l'existence laborieuse qu'il fallait mener, l'indépendance du petit ?

— Je me couperais un bras, si ça pouvait faire le petit Jacques riche.

D'autres fois, il se reprenait à ses soupçons et s'assombrissait encore. Un jour, comme il se promenait, — un dimanche à Pierrefitte, où l'enfant grandissait, — une vieille paysanne qui passait portant des cerises, en donna une branche à l'enfant gourmand qui regardait, les yeux avides, ces fruits rouges humides de gouttelettes et qui brillaient.

— Il est gentil, dit ensuite la vieille à Rambert. Il vous ressemble.

Ce fut là tout un monde de joies pour Noël. *Il vous ressemble !* Le pauvre homme prit le petit dans ses bras, le porta jusque chez la nourrice, et là, devant un miroir, élevant la figure rose de Jacques jusqu'à son visage hâlé, il compara les deux physiologies si différentes : l'une creusée, sculptée par la vie, l'autre avec les rondeurs et les fraîcheurs de l'enfance.

— C'est vrai, dit-il alors avec un cri de joie, tu me ressembles, toi ! Chéri, va ! embrasse-le, ton père !

Il l'aimait comme un fou. Il prit l'enfant avec lui à partir de ce jour. Au haut du boulevard de l'Hôpital, où il logeait, Noël vécut seul. Pour tout compagnon, pour ami, pour consolation, pour toute joie, il avait cette joue, cette lèvre, ces yeux, le petit Jacques. Il le confiait à une voisine lorsqu'il fallait aller à l'atelier. Adoré ici, l'enfant était gâté là. Rambert se sentait parfois jaloux des soins de la voisine et de l'amitié que Jacques avait pour elle. Il eût voulu que les yeux de Jacques ne s'ouvrirent que sur lui, comme il n'avait de regards que pour Jacques. Sans les horizons lourds et noirs de l'avenir, sans l'âpre souci du lendemain, souci sans égoïsme et tout paternel, Noël



Rambert, dans sa pauvreté, eût été heureux, heureux jusqu'à l'âme.

Lorsqu'il tenait Jacques dans ses bras, lorsqu'il frottait ses joues hâlées sur les joues roses de l'enfant, lorsqu'il y enfonçait ses lèvres, il sentait s'apaiser le désespoir et s'écouler, comme goutte à goutte, l'amertume que l'écroulement de son bonheur privé avait amassée en lui. Il se reprenait à espérer, il se redressait, il avait, de temps à autre, quelques-uns des éclairs d'autrefois.

Un matin, à l'atelier, un matin de décembre, en arrivant, — presque joyeux, ce jour-là, par extraordinaire, comme si le sort eût guetté ce sourire et cet éclair de mélancolique gaieté pour l'en punir, — Noël, en se baissant, en se penchant d'un mouvement brusque, la tête en avant afin de ramasser un outil tombé à terre, se sentit glisser, étendit le bras pour se raccrocher à quelque objet et se prit la main dans un engrenage. Le malheur vient ainsi, brutalement, bêtement, injustement, dans cette guerre sans gloire du travailleur contre la misère. Noël poussa un léger cri, se rejeta en arrière d'un bond rapide et regarda sa main qui saignait. Il avait deux doigts coupés net à la première phalange. Les camarades avaient entendu le cri et, pâles, accouraient :

— Eh bien ! Rambert ?

— Ce n'est rien, dit-il. Où est ma casquette ? Je vais à la visite de l'hôpital. Le chirurgien m'arrangera ça !

— Les doigts sont abattus...

— Oui, fit Rambert. Jolie façon de commencer le mois de décembre. Allons, les amis, à tout à l'heure. Je vais revenir.

A l'hôpital, on le fit attendre.

— Pourvu, songeait-il, que je puisse gagner toujours le pain de Jacques !

Le médecin qui passait la visite dit gaiement en apercevant les doigts broyés de Rambert :

— Ah ! ah ! nous n'avons donc pas été malin ? Nous nous sommes donc fait mordre par un engrenage ?

— Qu'est-ce qu'il faut faire de ça ? dit Rambert froidement.

— Il faut le couper, dit le docteur.

— Bien.

— La première phalange est enlevée, l'os de la seconde est brisé. C'est ici qu'il faut opérer.

— Une fois ça fait, pourrai-je travailler bientôt ? dit Rambert.

— Heu ! heu !

L'homme éprouva un serrement de cœur

horrible. Allait-il devenir invalide désormais, bon à rien, inutile ?

— Enfin, puisqu'il le faut, allez. Mais conservez-moi le plus possible de ces deux doigts. Ma main, c'est mon pain !

— Je ferai comme pour moi, répondit l'autre, qui tenait son bistouri.

Pendant qu'on lui coupait les chairs, qu'on les réunissait et qu'on les recousait, Noël, droit, regardait par la fenêtre un lambeau de ciel pâle.

— C'est fait, dit le chirurgien. Et, surtout,



L'AMOUR PATERNEL ATTEINT PARFOIS LA SUBLIMITÉ DE L'AMOUR DES MÈRES. (P. 8).

ne vous remettez pas trop vite à la besogne, mon garçon.

Rambert remercia, salua et revint à l'atelier. Mais le soir, il avait la fièvre et son bras gonflait. On l'engagea à se reposer. Le lendemain et les jours suivants, la fièvre continuait. Inactif alors dans sa chambre, au boulevard de l'Hôpital, avec le petit qui était un peu malade, son imagination travaillait ; il se faisait *du mauvais sang*. Cet homme habitué au labeur, se voyant seul, condamné à l'inaction, — car son travail exigeait une dextérité assez grande, — sentait sa tête s'alourdir. Il avait peur de tomber

malade. Et la maladie, pour lui, c'était la misère. Il retourna chez le patron, à la scierie. L'ouvrage avait manqué, on avait renvoyé temporairement plusieurs ouvriers.

Le contremaître lui dit :

— Mon pauvre Rambert, il faut attendre. On vous a compris parmi ceux qui chôment. Il n'y a pas d'occupation pour vous.

— Mais alors, qu'est-ce que je vais faire ?

— Que font les autres ? Ils battent le pavé.

— C'est bien, dit Rambert.

Il alla ailleurs. Les ateliers regorgeaient. Il alla un peu partout. On s'excusait : les temps étaient durs, on le savait honnête homme, bon ouvrier, mais point d'ouvrage. « — Tiens, disait Rambert, cela devient drôle, par exemple ! » Il passa la dernière semaine à chercher toujours. Il avait mis en gage quelques hardes au mont-de-piété. Les compagnons, pauvres eux-mêmes, ne pouvaient rien prêter. C'est ainsi que Rambert avait vécu, dépensant son dernier sou avec le dernier jour de l'année.

Le matin de janvier, lorsqu'il s'éveilla, marchant à la fenêtre d'un pas lent, regardant le ciel gris, les toits mouillés, les murailles mornes comme des murs de prison, lorsqu'il reporta sur le petit Jacques endormi son regard atone, rougi, affolé, Noël Rambert n'avait littéralement plus rien, rien pour manger.

— Et quand le petit s'éveillera, demandant ses étrennes, pourrai-je seulement lui donner la pâtée ? Pauvre petit Jacques !

Ce fut sa première pensée.

Il tournait autour de lui la tête, comme une bête qui flaire. L'homme accablé par le malheur a des attitudes de fauve forcé. Dans le logis misérable, rien à vendre, rien qui, échangé, troqué, pût devenir du pain.

Comme l'enfant dormait, Rambert se dit qu'il trouverait peut-être ce qu'il cherchait, — si peu de chose ! la nourriture d'un jour, — avant que Jacques ne s'éveillât. Il prit sa casquette, brossa ses habits du revers de sa manche droite et ouvrit la porte doucement, lorsque tout à coup l'enfant, entendant la serrure jouer, s'éveilla brusquement, étira ses bras et, se frottant les yeux, dit :

— Papa !

Rambert se retourna, alla droit à lui et, le prenant dans ses bras nerveusement, lui mit un long baiser sur la bouche en le tenant en l'air. Le petit Jacques battait le vide du bout de ses petits pieds roses, et, riant, disait doucement, gentiment :

— Papa, je te souhaite une bonne année !

Une bonne année !!! Le pauvre Noël sentait, à ces mots demi-baragouinés dans

l'argot charmant des petits, de grosses larmes lui venir aux yeux. Il habilla le petit Jacques, l'embrassant, lui disant : *Sois sage* ; puis il le descendit en bas, chez le concierge, qui balayait la cour, attendant ses étrennes.

— Je vais faire des courses, dit Rambert, gardez le petit, s'il vous plaît, jusqu'à mon retour. Oh ! ce ne sera pas long.

— Ne craignez rien, je le soignerai comme mes yeux ! Et votre main, monsieur Rambert, comment va-t-elle ?

— Merci. Ce n'est plus l'outil qui manque, c'est le travail.

Rambert sortit. Il se mit à marcher au hasard, sans but, les yeux sur toutes choses. Il était persuadé qu'il trouverait, il ne savait où, un porte-monnaie perdu, n'importe quoi pour manger.

En attendant, il regardait tout, il se saoulait la vue de ces amas de victuailles, de ces débauches de luxe et de nourriture, de ce que la langue gauloise, en sa verveur vigoureuse, appelait bravement les *harnais de gueule*.

— Allons, se disait Rambert, tout le monde ne jeûnera pas à Paris aujourd'hui !

Il allait, s'épuisant, s'éreintant dans une course stupide, comptant bien qu'il rencontrerait dans la foule un visage ami, une main tendue et imprévue qui le sauverait.

Tant qu'il fit grand jour, le malheureux espéra. Il ne voulait point rentrer ; il était persuadé qu'au détour de la prochaine rue il trouverait... Qui trouverait-il ? Quoi ? Il ne savait. Il y avait du rêve dans son espoir, comme il y avait du somnambulisme dans sa marche.

Noël roulait comme un homme ivre au milieu de ces gens en habits de grands jours, et qui riaient sans cause en encombrant les trottoirs.

L'isolement du malheureux se double dans les foules.

Le soir venait peu à peu, une petite pluie bruinaut, perçait les vêtements, délayant en boue noire la neige fondue des derniers jours. Ils se hâtaient tous, les passants, et tandis que les boutiques s'allumaient, allongeant sur les trottoirs humides les rouges reflets de leurs devantures, Noël se disait, en regardant tous ces inconnus qui regagnaient leur logis, l'abri, ou le logis somptueux qu'ils occupaient dans cette grande ville :

— Ceux-là vont fêter l'an qui vient et manger à leur aise.

Et il songeait au petit Jacques, qui attendait là-haut. Alors il hâtait le pas, il se sentait devenir furieux, il offrait à la pluie son front brûlant où les artères battaient



la fièvre. Les gouttes d'eau se mêlaient à la sueur sur ses tempes. Et, levant en l'air ses yeux rouges, il regardait d'un rire fou cet horizon inclément, ce ciel sans espoir où couraient de grands nuages sombres pareils à de larges lavures d'encre.

— Allons ! c'est bien, se disait-il, répétant chaque mot désespéré avec une volupté âcre, c'est très bien. Nous ne dînerons pas ce soir.

Il sentait ses pantalons, couverts de boue battre lourdement sur ses talons, ses jambes devenaient pesantes.

Il souhaitait tomber en route, demeurer là, crever comme un chien. Il faisait exprès de marcher dans les flaques d'eau sale et de s'éclabousser lui-même. Il longeait les quais maintenant, les quais déserts et sombres de l'Entrepôt, du Jardin des plantes. La main gauche appuyée sur les parapets mouillés, glacés, il marchait, laissant glisser sa paume le long de la pierre et les yeux instinctivement fixés sur l'eau du fleuve qui coulait lentement, se déroulait avec une majesté monotone.

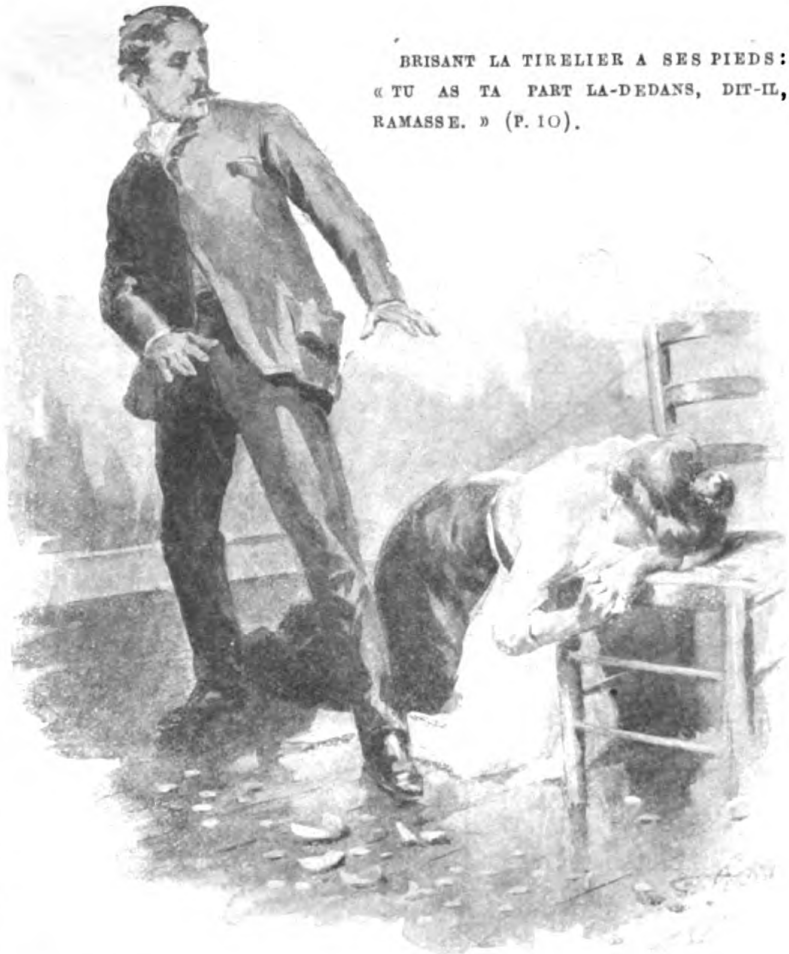
Ce courant aux remous sinistres, pareils à des anneaux de serpents, attirait, tentait le pauvre diable.

— La fin de tout est pourtant là-dedans.

Arrivé au pont qui fait face au boulevard de l'Hôpital, il s'arrêta. Le parapet n'était pas bien haut. En une enjambée, on pouvait sauter sur le rebord, et de là, d'un bond, brusquement disparaître. Qui entendrait le bruit d'un corps tombant à l'eau, dans ce brouhaha immense de voitures, parmi les cris des cochers ivres, les claquements de fouets, les roulements des roues, les hennissements des chevaux ? Qui pourrait apercevoir l'agonie du pauvre diable, dans ce crépuscule malsain et sombre ?

Noël se releva brusquement, secoua son front, se redressa et dit en hochant la tête :

— Pauvre petit gars ! Qui le soignerait après moi ?



BRISANT LA TIRELIER A SES PIEDS :  
« TU AS TA PART LA-DEDANS, DIT-IL,  
RAMASSE. » (P. 10).

Brusquement, il éprouva le besoin ardent, impérieux, fou, de revoir son fils et de l'embrasser. Il lui semblait qu'il l'avait quitté depuis dix ans. En retrouvant Jacques chez le portier, assis et jouant aux soldats en plomb avec un gamin de la maison, Rambert le saisit à l'étouffer et lui dit :

— Tu m'aimes bien, réponds, mon bon Jacques ?

— Oh ! papa !

Et l'enfant, après l'avoir embrassé bien fort :

— Tu ne sais pas ? fit-il, je t'attendais. Je veux dîner. J'ai si faim !

— Tu n'as pas mangé ?

— Non.

— Ah ! fit Rambert sourdement. Et le portier, il ne t'a rien donné !

— Je n'ai rien demandé, dit le petit. Je n'étais pas *chez nous*, papa !

— Ah ! ce n'est pas possible que je ne trouve rien, dit Noël. Viens, petit Jacques.

Il l'emporta dans ses bras, descendant le boulevard de l'Hôpital avec son fardeau. La nuit était venue tout à fait. Paris, l'im-

mense Paris, s'étendait, ombre effrayante percée de lumière.

— En est-il un plus malheureux que moi là-dedans ? pensait Rambert.

Sur les boulevards il mit l'enfant à terre et lui dit de marcher ; Noël était brisé.

L'enfant trottait de ses petites jambes, la tête tournée vers les boutiques, son bras tendu vers ces belles choses séduisantes qu'il apercevait, les dévorant des yeux. Rambert le voyait, fermant son petit poing en ouvrant, comme pour saisir, sa main avide ; il l'entendait redire, avec des cris nerveux, répétés, exigeants :

— Des soldats, des bonbons, des gâteaux, un théâtre, un jeu de boules ! Oh ! papa ! achète !

Il se sentait frappé sur la poitrine par cet ordre larmoyant, par cette prière du pauvre petit. Alors il ne disait rien, tirait l'enfant un peu plus fort.

— Ne regarde pas ça, petit Jacques, disait-il.

Une fois, l'enfant lui dit :

— Tu me fais mal, papa !

— Moi ? dit Rambert effrayé. Où cela ?

— A la main, tu me serres...

— Oh ! mon pauvre petit, je ne l'ai pas fait exprès, va.

Il enleva l'enfant de terre, et, le prenant dans ses bras, le couvrit de baisers en lui disant :

— Je t'ai fait mal ! Embrasse-moi, pardonne-moi ; je t'ai fait mal, petit Jacques !

Le bras de l'enfant montrait à présent, dans une boutique étincelante, un polichinelle, couché, comme un pacha dans son sérail, au milieu d'un tas de poupées. Il était grand, vêtu de rouge, le teint coloré, un grand chapeau garni de paillons sur sa perruque de coton blanc comme neige. Les yeux du petit Jacques, en le voyant, jetaient des flammes. Il oubliait qu'il avait faim ; ses mains se crispaient.

Jacques jetait des petits cris qui ressemblaient à des rires :

— Je veux ça ! je veux ça !

Maintenant Noël Rambert mettait, pour empêcher de voir toutes ces choses au petit Jacques, sa main calleuse sur les yeux noirs de l'enfant, et il ne pouvait étouffer le sanglot furieux qui lui montait à la gorge. Il sentait la petite tête douce, la peau satinée de Jacques glisser dans sa main, les lèvres du petit lui caresser ses doigts noueux, et il entendait que sa voix, exigeante tout à l'heure, lui disait, toute triste à présent :

— Tu pleures, dis ? Pourquoi tu pleures ?

Tu es comme moi, *est-ce pas* ! Tu as faim ? Est-ce que nous mangerons bientôt ?

Rambert se jeta dans une rue un peu plus sombre et là, haletant, égaré, insensé, il attendit, serrant son enfant contre sa poitrine, le premier passant qui viendrait. Il lui fallait de l'argent, l'enfant criait la faim. Rambert machinalement répétait :

— C'est trop, c'est trop, c'est trop !

Lorsqu'il vit un gros monsieur, descendant la rue en paletot fourré d'astrakan, un paquet de bonbons dans la main et fredonnant un quadrille de Strauss, Rambert jeta brusquement sa casquette à terre, et d'une voix qui suppliait et qui peut-être menaçait aussi :

— Pour acheter du pain, dit-il brusquement.

Le passant s'arrêta net et fit un mouvement de retraite.

— Mon petit a faim, monsieur...

Rambert avait ordonné tout à l'heure, maintenant il balbutiait. Ses yeux seuls, fiévreux, gardaient leur résolution et leur colère. L'homme au sac de bonbons jeta en haussant les épaules une pièce de monnaie dans la casquette et s'éloigna, reprenant son air de danse.

Rambert avait envie de lui crier : Merci ! et de lui demander son nom, pour lui rendre un jour ce qu'il venait de lui donner. L'homme était entré dans une des maisons voisines, et Noël demeurait là, raide comme une statue, l'œil fixe :

— J'ai mendié !... Eh bien ! quoi ! dit-il en ramassant la casquette, à qui la faute ?

Le passant lui avait jeté vingt sous, une fortune pour le misérable. Rambert regardait cette pièce blanche avec des sourires d'enfant. Il la tournait, la retournait, la faisait sauter dans sa main :

— Ah ! tu as faim, disait-il, tu as faim, mon petit Jacques ? Eh bien ! viens, tu as de quoi manger, fêter le nouvel an et avoir des étrennes. Ah ! ce serait trop injuste si tu étais le seul qui n'aurait rien ! Allons, viens, je te dis ! Nous allons dîner...

Il entra chez un rôtisseur, demanda du poulet, un gâteau, du vin. L'enfant dévorait gaiement toutes ces choses, barbouillant de graisse sa petite bouche et ses joues roses. En le regardant, Rambert oubliait.

— Tu ne manges pas, mon papa ? disait l'enfant.

— Non, je n'ai pas faim !

A peine avait-il trempé ses lèvres dans le verre d'eau rougie. Il leur restait en sortant quelques sous encore.

— Tu ne sais pas ?  
Je veux un soldat en sucre, dit le petit Jacques.

Rambert lui acheta son soldat. Il semblait à Noël qu'il avait maintenant une fortune. Lorsqu'ils revinrent au boulevard de l'Hôpital, l'enfant s'était endormi déjà dans les bras du père, en suçant le shako de son grenadier. Rambert le coucha sur le matelas crevé qui était son lit, le couvrit d'une vieille couverture et redescendit, disant au portier d'un air étrange :

— Je vais déjeuner !... A onze heures du soir, il s'en fait temps, n'est-ce pas ?

Pour se soutenir, Noël Rambert allait dépenser les deux sous qui lui restaient en buvant un verre d'eau-de-vie. Il se sentait glacé, épuisé. L'alcool lui donnerait un peu de vigueur.

Le portier avait déjà fait remarquer à un locataire qui rentrait combien Noël Rambert tout à l'heure avait l'air troublé.

— Le fait est qu'il est bizarre, avait dit l'autre.

— Dites qu'il est sinistre, répondit le portier.

## II

### A Beaujon

Noël fuyait le logis, poussé par le besoin qu'on a de secouer l'affaissement qui vous gagne, la torpeur mauvaise qui vous envahit. Il avait peur de ce tête-à-tête avec son enfant.

Les rues étaient pleines de bruits et de chants. Des passants allaient et venaient, le long du boulevard, joyeux avec des sourires satisfaits.

Il pressait le pas, avançait, et machinalement se dirigeait vers les Champs-Élysées, par les quais. Il n'avait littéralement plus une pensée. Sorte d'automate souffrant, il allait tout droit, sans songer. Encore et



UNE VIEILLE PAYSANNE QUI PASSAIT, PORTANT DES CERISES, EN DONNA UNE BRANCHE A L'ENFANT. (P. 10).

toujours, il retrouvait sur son chemin cette tentatrice, la Seine. Mais il ne s'arrêtait pas, il marchait. Le fleuve eût été assez puissant, cette fois, pour l'attirer.

La soirée s'avavançait et il se faisait tard lorsque, ainsi poussé, affolé, Noël Rambert se trouva à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, seul, regardant cette longue file de becs de gaz qui faisaient, jusqu'à l'Arc de Triomphe, deux cordons lumineux.

Rambert regardait, les sondant d'un œil de fou, les profondeurs sombres des Champs-Élysées. La nuit était épaisse sous les massifs. Les branches grêles des arbres se détachaient avec des cassures et des maigreurs sinistres sur le ciel élargi, devenu blafard, où couraient, comme effarés, des nuages qui semblaient mouillés. Dans la boue des allées, sur l'asphalte détrempé des promenoirs, les lumières du gaz allongaient leurs reflets, pareils à des traînées sanglantes.

Noël se sentait pris d'un frisson singulier qui lui courait par tout le corps. Cette pénétrante humidité le glaçait. En regardant ce paysage sombre, cette nuit qui semblait ne devoir point finir par une aurore, il pensait à son existence lourde, à son avenir sans espoir. Il portait sa main à son doigt coupé et le tordait avec fureur, à se faire crier.

En marchant sous ces arbres encore, il s'arrêta tout à coup, cloué au sol, muet. Il venait de voir abandonnée sous cette pluie, des gouttelettes tombant encore des décou-



pures en bois de la frise, une baraque de marionnettes, le théâtre de Guignol où (pourquoi ce souvenir lui revenait-il maintenant ?) il s'était arrêté, un dimanche de l'été dernier, dans l'après-midi, avec le petit Jacques.

Un jour de promenade, Jacques avait aperçu la baraque au fronton de laquelle un petit drapeau tricolore qui était accroché disait : *Théâtre de Guignol*. L'enfant avait voulu voir. On s'était assis. Noël Rambert s'était d'abord tenu, avec son enfant sur l'épaule, en dehors de la ficelle qui sépare le public payant du public qui regarde et qui rit *gratis*, mais comme Jacques n'entendait pas, ne voyait pas bien, Rambert était entré dans l'enceinte réservée, et l'enfant avait eu sa chaise et sa place d'honneur comme un petit riche. Jacques, ce jour-là, avait beaucoup ri, parce que le chat que Guignol agaçait s'était mis à égratigner Guignol. Un lambeau de la veste bleue du pantin était demeuré dans ses griffes. Jacques disait : « Bravo le minet ! »

En pensant à cela, à ce pauvre souvenir d'humble joie, au temps qu'il faisait, à ce beau soleil, à ce ciel clément de jour d'été, Noël Rambert sentait ses yeux devenir gros de larmes. Il entendait comme un écho du bon rire enfantin du petit, et ce rire, maintenant brisé, lui faisait mal.

Noël Rambert fit un geste de colère et se retourna brusquement vers la place de la Concorde. Il avait maintenant une hâte aussi grande de regagner le boulevard de l'Hôpital, où du moins il se trouvait dans le quartier des pauvres, qu'il avait eu l'âpre besoin de le fuir. Il avança de quelques pas, d'un mouvement décidé, lorsqu'une sorte d'ombre qui paraissait se détacher d'un arbre, près de là, vint à lui, à lui tout droit et se trouva ainsi dans la projection directe d'une lumière.

Noël aperçut une femme, de noir vêtue, la tête à demi cachée, voilée d'une mantille qui lui cachait le front et le menton, mais, à la lueur du gaz, il put, dès ce premier coup d'œil jeté sur cette apparition, juger de la pâleur du visage, de l'éclat tremblant de deux grands yeux, du trouble de cette physionomie qui, à l'ordinaire, devait être singulièrement belle.

Cette femme, sur la robe de soie noire dont Rambert entendait les frissons à chaque mouvement nouveau, avait jeté, — jeté évidemment, car tout cela était mal attaché et en désordre, — un manteau de fourrure blanche. Elle s'avança avec rapidité vers Noël, vint auprès de lui jusqu'à frôler son vêtement et lui dit d'une voix résolue, mais saccadée, — comme lorsque les paroles,

retenues longtemps par une réflexion ou une lutte de la pensée, s'échappent brusquement :

— Monsieur... monsieur... je vous demande pardon ! voulez-vous... gagner de l'argent en faisant une bonne action ?

Rambert recula d'un pas, instinctivement.

Il n'y avait là qu'un homme et une femme ! l'homme, un pauvre diable, la femme, qui, certainement, était riche. Et, dans cette solitude, c'était le plus malheureux et le plus fort qui se mettait sur ses gardes. Ce mot, *l'argent*, l'avait effrayé.

— Oh ! ne réfléchissez pas, ne perdez pas de temps, il s'agit peut-être de sauver la vie d'un homme !

— Comment ? et que faut-il faire ? dit Rambert en se rapprochant.

Il secouait sa tête qui brûlait ; ses paupières battaient nerveusement. Il se demandait s'il entendait bien.

— Vous avez l'air fort et vous devez être brave, dit cette femme avec une hâte fébrile. Je souhaite que vous soyez un honnête homme... Voilà..., écoutez-moi bien... Au bout de l'avenue, près de l'Arc de Triomphe, en descendant vers Beaujon, il y a un petit hôtel, un hôtel aux murailles extérieures peintes en rouge... Point de numéro, mais sur la porte une faïence peinte... vous m'entendez, vous me comprenez ?

— Oui, dit Rambert.

— Eh bien ! un homme doit entrer dans cet hôtel, un jeune homme... On l'y attend... Il ira, à coup sûr, oh ! il ira, le malheureux ! Eh bien ! à tout prix, il faut l'empêcher d'entrer là ! Je ne puis m'y rendre, moi, je ne puis faire un geste, un signal, jeter un cri. Voulez-vous sauver cet homme ? Un inconnu, à vous inconnu, comme je vous le suis. Mais que vous importe ? c'est un homme que vous aurez arraché à la mort, je vous le jure.

— Y a-t-il du danger ? demanda Noël.

— Non, répondit l'inconnue en hésitant un peu.

Noël baissa la tête et dit :

— Tant pis.

Cette femme regarda Rambert avec une expression de reconnaissance folle, entière, absolue. Elle mit dans un seul mot, dans le mot *merci* toute sa fièvre, sa terreur calmée, sa crainte enfuie, et sa main dégantée chercha la main rude de Noël.

Il sentit ces doigts glacés le presser dans une de ces étreintes féminines, nerveuses, d'une énergie inconcevable. Puis il la vit qui cherchait sous son manteau, dans cette

robe dont la soie criait, pendant que fiévreuse :  
— Hâtez-vous !... disait-elle. Vous lui répérez qu'au nom de Claire !... Claire, tout simplement... il n'entre pas. Claire ! vous souviendrez-vous ?... Allons ! Il est déjà trop tard peut-être...

Comme il s'éloignait, elle le retint, lui prit la main, et la gardant rapidement, vida son porte-monnaie dans cette large paume calleuse et franche. Rambert entendait l'or tinter ; un reflet du gaz avait fait jaillir de ce qu'il tenait là une lueur jaune, cette lueur sinistre qui tente le meurtrier, qui grise l'avare, fascine, aveugle, affole. Il demeurait pétrifié tenant sa main tendue. Et pourquoi cet or ? Qu'avait-il fait pour l'avoir gagné ? S'il y avait un service à rendre n'était-il pas de ceux qui font le bien sans vouloir de salaire ? Il avait envie de rendre cela ou de le jeter. Puis, dans une vision rapide, il apercevait la petite chambre lugubre du boulevard pauvre, le petit Jacques en haillons, son grabat d'ouvrier sans ouvrage.

L'inconnue, en ce moment, lui disait comme dans un murmure :

— Je ne saurai jamais votre nom, sans doute, et je ne puis vous dire celui que je porte. Mais il y a une femme au monde qui vous devra de ne point avoir eu à rougir d'une faute ou à supporter le poids d'un crime. Voilà ce que vous aurez fait. Adieu !... Partez !...

Il la vit s'éloigner, s'envelopper dans son manteau, puis disparaître au fond de l'ombre.

Noël Rambert croyait à une vision. Il ne bougeait pas. Il serrait dans sa main contractée ces pièces de monnaie qui lui pesaient. Il se demandait si ce qu'il avait entendu était vrai ou seulement possible. Au bout d'un moment, il releva la tête, dit tout haut, comme s'il eût encore parlé à cette femme :

— Allons ! gagne ton argent, Rambert.

Les Champs-Élysées n'étaient pas encore, à cette époque, si peu éloignée pourtant de l'année où nous sommes, ce que la spéculation et le mouvement d'ascension de la *haute vie* vers les quartiers excentriques en ont fait en ces derniers temps. Le haut des Champs-Élysées, les environs de l'Arc de l'Étoile étaient occupés encore par des terrains vagues ou montueux couverts d'herbe lépreuse où, çà et là, les guinguettes, les cabarets pour les maçons occupés aux bâtisses environnantes, se mêlaient aux maisons de plaisance, à des hôtels entourés de jardins, à des établissements d'hydrothérapie ou de santé.

Arrivé à la hauteur de l'Arc de Triomphe,

Noël Rambert se trouva dans ce quartier sans caractère, sans voies tracées, et, s'orientant, il se mit à chercher. Il descendit vers Beaujon, marchant un peu au hasard dans ce terrain crayeux où il enfonçait. Il interrogeait les maisons, regardait, tâchait de découvrir ces murailles rouges et cette faïence dont l'inconnue avait parlé.

Rambert, tout à coup, devant un hôtel aux murailles assez basses, recouvertes d'un glacis rouge, à l'italienne, s'arrêta. La porte était chargée d'ornements, et surmontée d'un bas-relief de faïence peinte, une copie



LE MATIN DE JANVIER, EN S'ÉVEILLANT, IL MARCHA  
À LA FENÊTRE D'UN PAS LENT. (P. 12).

de quelque bas-relief de Lucca della Robbia. Ce devait être la demeure d'un artiste riche ou d'un grand seigneur. Les murailles étaient basses, surmontées de ces ornements de briques des habitations napolitaines. La porte donnait sur un jardin ; Noël s'en

approcha. Elle était ouverte. En la poussant un peu, il aperçut au bout d'une allée, à trente pas de lui peut-être, la maison qui paraissait close. La nuit donne aux objets une certaine attitude fantastique qu'il faut dégager pour se rendre compte des vérités de lieux. C'est ce que fit Rambert. On arrivait à ce petit hôtel, assez bas, aux toits en terrasses, par un perron que surmontait une marquise. Aucun rayon ne glissait à travers les fentes des volets. Le logis paraissait tout à fait endormi ou mort.

— Je n'entrerai pas, songeait Rambert. J'attendrai ici dehors. Si cet homme vient, ch bien, je l'arrête sur le seuil, je l'avertis du péril et je l'emmène.

Il ne se demandait même pas ce que pouvaient être et ce jeune homme et cette femme. Il n'avait plus même cette curiosité. Il semblait appartenir au sort, et puisque le sort le poussait, il allait. Le secret, après tout, n'était point difficile à pénétrer. La femme trompait ; et le mari qui avait tout appris allait se jeter, armé sans doute, décidé à tout, à la traverse de ce rendez-vous d'amour. Assurément, c'était cela.

Il lui prenait maintenant envie de reculer dans ce qu'il regardait tout à l'heure comme une tâche et des'enfuir. « Restons, pensait-il, du côté de ceux que l'on trompe ! » Mais était-il sûr après tout que ce fût cela ? Est-ce que toutes les femmes ressemblent à Marthe ? Est-ce qu'un autre drame ne pouvait pas se jouer dont il devait arrêter le dénouement ? — Voilà, on croit toujours que ce qui vous arrive arrive aux autres, songeait-il encore. D'ailleurs, tu as promis, tu es payé. Reste !

Il restait donc. Et puis, cette femme, dans sa fièvre, l'avait réellement touché et convaincu. Il fût demeuré là, comme un soldat, en faction, attendant celui qui devait venir, jusqu'au matin. Un bruit de voix ou de lutte, quelque chose d'étrange qu'il entendit du côté de la maison le fit tressaillir, et, instinctivement, pénétrer dans ce jardin, aller droit d'où venaient les voix. Il ne réfléchissait pas, il lui semblait qu'il était là pour secourir et qu'il faisait son devoir.

Oui, c'étaient bien des cris, une discussion violente. De cette maison morne, le bruit sortait comme du mystère à travers l'ombre.

Rambert pensait seulement :

— Ah çà ! est-ce que je suis arrivé trop tard ?

Il n'hésita pas. En trois bonds, il fut devant le perron.

Il franchit les cinq ou six marches, secoua la porte. Fermée ! Impossible d'ouvrir. Rambert se rejeta de côté.

Je ferai le tour de la maison, se disait-il. Il y a peut-être bien des fenêtres.

Il y avait justement, presque à hauteur d'homme, une fenêtre donnant sur une des salles du rez-de-chaussée, et qui, malgré d'épais rideaux de reps vert laissait passer un filet de lumière. C'était de là que le bruit partait. Tout était clos, mais par l'intervalle des rideaux mal tirés, le regard de Rambert pouvait entrer là. Noël s'accrocha à l'appui de la fenêtre, se hissa sur le rebord, et, collant son œil à la vitre, il aperçut, à la lueur d'une lampe ovale, au verre de couleur, suspendue au plafond, deux hommes dont l'un, grand, superbe, boutonné jusqu'au menton, le chapeau sur la tête, portant sa barbe entière, une barbe noire, qu'il caressait machinalement ; l'autre, blond, tête nue, très pâle, et se tenant les bras croisés, appuyé contre un bahut vieux chêne, comme quelqu'un qui veut défendre quelque chose.

Entre ces deux hommes, il y avait une petite table à pieds tors, chargée de bronzes, d'objets d'art ; la lampe, de son reflet bleu, éclairait d'un ton livide un couteau andalou, une *navaja* ouverte toute grande, qui traînait parmi les réductions d'œuvres célèbres, les marbres et les presse-papier.

Chose singulière, ce fut ce couteau que Noël Rambert aperçut tout d'abord, et instinctivement, il frissonna.

Ces deux hommes en étaient évidemment à cette période de fureur sourde, muette, qui suit une violente rage. La raison échappe, la brute reparaît dans l'homme.

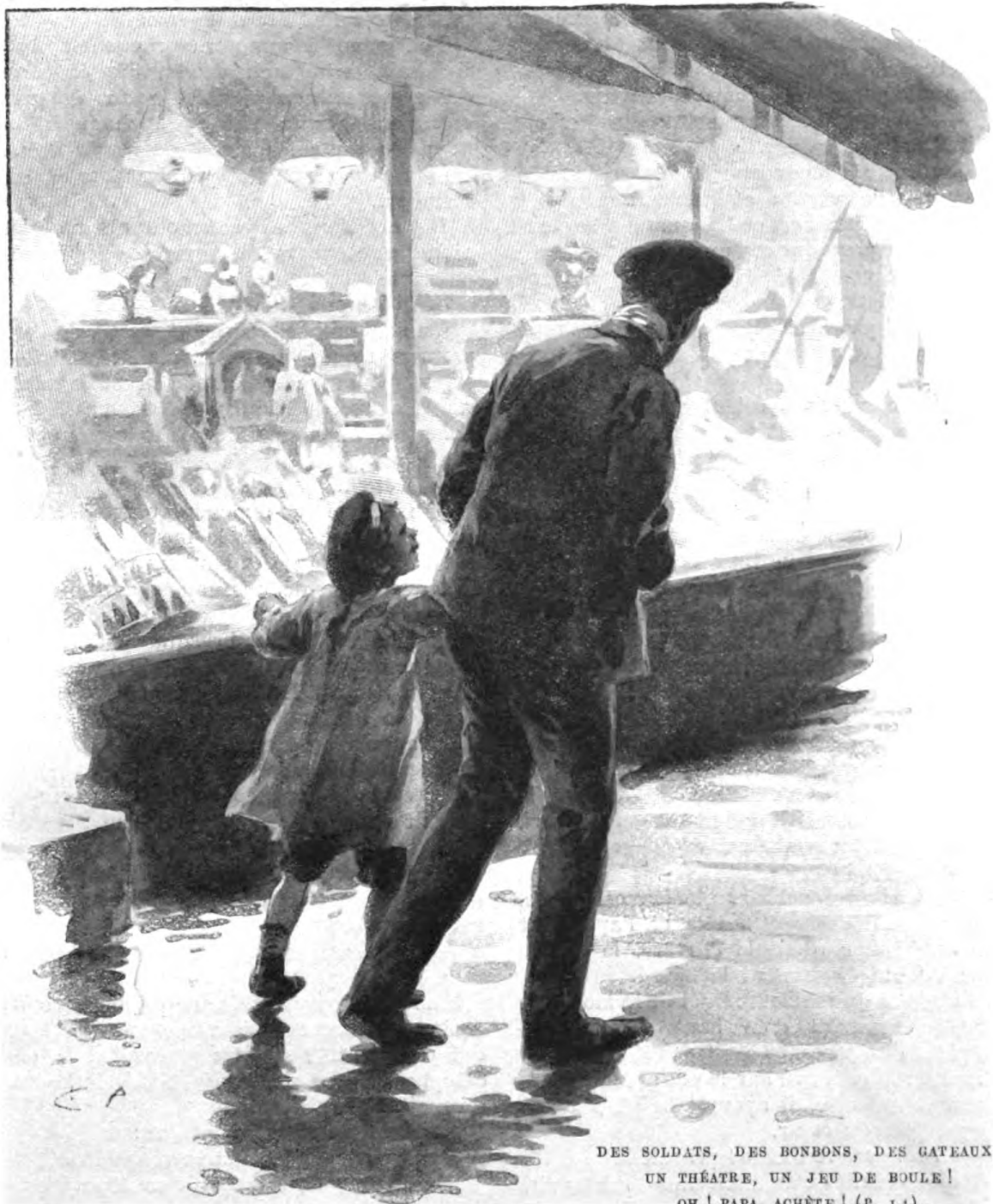
Ils se regardaient les yeux dans les yeux avec des flammes. Cette lumière bleue de la lampe leur donnait pour Rambert des attitudes de spectres. Sans savoir ce qu'il faisait, Noël déjà secouait machinalement d'une main cette fenêtre, tout en se retenant de l'autre au volet et en demeurant là suspendu, les yeux fixes, plongeant dans cette chambre éclairée comme d'un reflet fantastique.

— Vous me donnerez ce qui m'appartient, monsieur, dit à ce moment, d'un ton ferme, métallique, féroce, celui de ces deux hommes qui se tenait caressant sa barbe : — le plus âgé des deux.

Et Noël sentit un frisson lui courir sur la peau, car il voyait, il surprenait l'éclat de la prunelle de cet homme qui s'abattait sur la *navaja* espagnole avec un air résolu.

Rambert avait envie de crier, de se précipiter là brusquement. Ce regard éloquent, farouche, sauvage, il l'avait en effet bien compris. Un geste de l'homme suivit ses paroles. Rambert crut entendre un mot encore : *Jamais*, la réponse à la menace, sans doute.





DES SOLDATS, DES BONBONS, DES GATEAUX,  
UN THÉÂTRE, UN JEU DE BOULE!  
OH ! PAPA, ACHÈTE ! (P. 14).

Il vit, passant brusquement devant lui, l'homme saisir le couteau d'un geste prompt.

— Il va le tuer ! dit Noël avec un rugissement.

Et de toute son énergie, donnant une poussée puissante à la fenêtre, il voulut s'élancer. Sous son genou, la fenêtre résista.

Il enveloppa rapidement sa main droite, voulant la garder sans blessure, dans son mouchoir, brisa une des vitres, souleva

rapidement l'espagnolette de la fenêtre, et criant, il bondit alors comme un fou dans cette chambre, et, écartant les rideaux, il apparut là, souillé de boue, pâle, menaçant et regarda, les yeux hagards.

Le jeune homme était tombé. L'autre, penché sur lui, ouvrant ses vêtements, y fouillait, blanc comme un linge, avec ces mouvements malhabiles des gens qui tremblent.

Rambert cria :

— A l'assassin !

L'homme se releva tout droit, comme mû par un ressort, nerveusement, et regarda Noël en face. Il tenait — Noël le remarqua — un petit portefeuille rouge à la main.

— Vous venez d'assassiner un homme, dit Rambert, le sang au front.

L'autre ne répondit rien, fit rapidement trois pas de retraite, et quand il eut mis la table entre Rambert et lui, quand il se sentit près d'une porte que recouvrait une tapisserie, il étendit vers Noël sa main droite, armée d'un revolver.

— Ah ! par exemple, c'est ça qui ne m'effraye pas ! dit l'ouvrier en s'élançant brusquement.

Le coup partit. Noël s'était baissé, et la balle, lui frôlant l'épaule, alla trouer les rideaux et se perdre par la fenêtre ouverte. Mais avant que Rambert se fût redressé, l'homme avait eu le temps de disparaître et de s'enfoncer dans la porte, et Rambert l'entendit qui, d'un tour de clef, avec un sang-froid étonnant, la fermait en dehors.

Et Noël voulait pourtant l'arrêter, le tenir à la gorge, l'empêcher de fuir. S'il pouvait, du moins, en s'élançant par la fenêtre, lui couper la retraite, le saisir, le traîner jusqu'à sa victime étendue ! Rambert allait bondir dans le jardin lorsqu'un gémissement, un appel du blessé, un de ces cris de l'homme redevenu enfant devant la douleur, le retint. Il fallait sauver celui-ci, s'il en était temps, avant de songer à faire justice de l'autre.

Rambert se pencha sur le jeune homme, lui souleva doucement la tête, et, l'appuyant sur son genou, défit la cravate, le col de chemise qui étouffaient le blessé.

La figure du malheureux était livide, et la lumière tombant d'en haut accusait les méplats des joues et les trous des orbites. Rambert le crut tué sur le coup, En découvrant la poitrine, il aperçut la plaie toute rouge, près du cœur.

— Ah ! pauvre diable ! pensait-il.

Noël se disait qu'on allait sans doute venir, qu'on apporterait du secours. Il appelait de temps à autre et disait : *A moi, quelqu'un !* Le jeune homme avait rouvert les yeux, de grands yeux bleus agrandis encore, et dont le globe arrondi semblait jaillir au dehors. Il les tenait rivés sur Noël, regardant comme quelqu'un qui ne voit pas. Noël, lui, répétait sans savoir ce qu'il disait (car, après toutes ces scènes accumulées, la fièvre commençait à faire comme éclater son crâne) :

— Il n'est plus là ! Mais j'ai tout vu, tout !

Je déposerai contre lui... Ne craignez rien ! Ah ! le coquin ! Souffrez-vous ?

Le jeune homme ne répondait pas ; il faisait, de sa main droite, sur son corps, des gestes mécaniques, les gestes de quelqu'un qui cherche, mais, après chaque effort, sa pauvre main maigre retombait inerte.

— Le portefeuille, n'est-ce pas ? dit Rambert.

Il y eut, dans ces yeux mourants, un éclair avide, une expression anxieuse, désespérée, navrante.

— Il l'a pris, dit Noël.

Un son rauque, effrayant, sortit de cette poitrine trouée. Le mourant fit un effort comme pour se redresser, puis sa tête retomba sur la cuisse de Rambert, deux mots, deux noms, s'échappèrent de sa bouche, comme deux soupirs :

— Mère !... frère !...

Une écume, une mousse rouge lui vint aux lèvres, coula sur le menton des deux côtés de sa bouche et ses bras retombèrent, la paume en dedans, ses doigts noueux battant le plancher.

Rambert se releva brusquement. Il cherchait de tous côtés, il appelait. Trouvant une porte, il l'ouvrit. Elle donnait sur un corridor. Point de lumière. Sur le pas de la porte, Noël appela au secours. Rien ne répondit que ces échos endormis des maisons vides. Au secours ! dit encore Noël, sa voix se perdait dans cette solitude ou lui revenait comme une plainte.

Il n'eut d'autre pensée maintenant que d'appeler des témoins, de faire constater le meurtre.

— Il faut, pensait-il, avertir quelqu'un, la police...

Il entendait, venant du dehors, une rumeur, un bruit grossissant de voix, comme de gens qui discutent. Peut-être y avait-il là des complices de celui qui avait tué. Peut-être revenait-il avec d'autres.

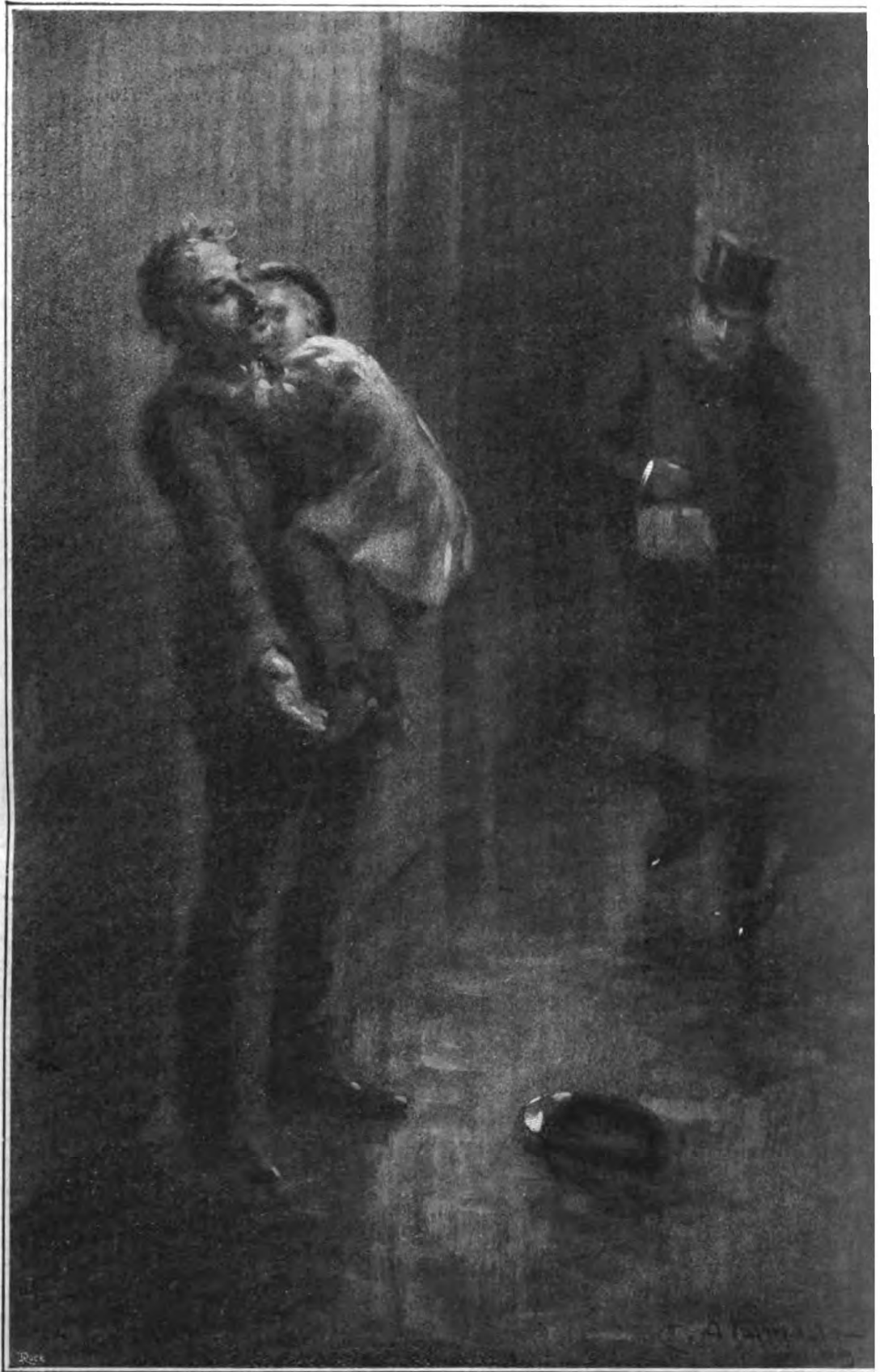
Rambert se dit simplement :

— Tant mieux ! Nous verrons bien.

Alors, il ouvrit la porte d'un mouvement brusque et presque en même temps, effaré, il se sentit saisi au collet, pris aux coudes et serré aux jambes par trois ou quatre hommes dont il ne voyait que les ombres. D'autres, pendant ce temps, couraient à la maison, s'efforçant d'ouvrir la porte du perron où Rambert tout à l'heure avait inutilement frappé, puis tournaient la maison et, trouvant la fenêtre ouverte, entraient par là comme Noël.

Lui, se débattant, disait :

— Que me voulez-vous ? Laissez-moi !



RAMBERT JETA BRUSQUEMENT SA CASQUETTE A TERRE ET, D'UNE VOIX QUI SUPPLIAIT ET Q  
PEUT ÊTRE MENAÇAIT AUSSI: « POUR ACHETER DU PAIN », DIT-IL BRUSQUEMENT. (P. 14)



Je veux voir le commissaire ! Où est la police ? On a tué quelqu'un ici !

Les mains alors le serraient plus fortement et le malheureux se sentait étouffer sous ces étreintes. Il entendait des mots sinistres qu'une foule qu'il apercevait vaguement dans la nuit prononçait : *assassin, voleur*, d'autres encore.

— Ah ! çà, voyons, répétait Noël avec colère, pourquoi me tenez-vous comme ça ? Je veux conter ce que j'ai vu...

— Vous allez le conter tout à votre aise, dit un de ceux qui le secouaient par le collet avec rudesse, quand il faisait un mouvement.

Rambert ne se rendait pas bien compte de ce qui arrivait. Tout se confondait et se heurtait dans son cerveau. Devant lui, il lui sembla voir une foule, et à quelques pas, les lumières d'un fiacre. La portière en était ouverte. On hissa, on jeta Noël sur les coussins. A côté de lui et en face de lui s'étaient assis deux hommes. Au moment où le fiacre partait, Noël demanda simplement :

— Où me menez-vous ?

— Est-ce que vous n'avez pas demandé le commissaire ? fit avec un peu d'ironie l'homme qui lui faisait face et dont il sentait les genoux toucher les siens.

— C'est juste, dit Rambert.

— Eh bien !... fit l'autre goguenard.

Il ne comprenait pas. Il dit d'un ton bas, très doux :

— Vous seriez bien aimable de me laisser allonger les jambes. Je suis fatigué ! fatigué !

— Vous avez beaucoup marché ?

— Je crois bien. Tout le jour !

Le pauvre diable sentait sa tête s'alourdir ; il se laissait aller, sur les coussins, tout aise d'être assis. Les cahots du fiacre le ballottaient. Il avait l'air inerte.

Au bout d'un moment le fiacre s'arrêta. Le commissariat n'était pas loin. Une grande porte-cochère s'ouvrait sous la lanterne rouge.

On lui fit monter un étage. L'escalier était sombre, glissant, et les murs où, pour se retenir, il posait la main, suintaient. On entra dans une pièce divisée en deux par une cloison de chêne à balustrade tournée. Un des hommes qui l'accompagnaient dit à Rambert en lui montrant un banc contre la muraille :

— Asseyez-vous là !

Rambert n'avait pas encore eu cette idée qu'on eût pu l'accuser. Il venait, chez un commissaire, déposer. Il avait vu le crime. Il le raconterait. Rien de plus. Machinalement il regardait des gens qui, à la lumière de

quinquets huileux suspendus au plafond par un fil de fer, écrivaient sur des feuilles de papier à têtes imprimées. D'autres, au fond de la salle, se chauffaient autour d'un poêle en faïence. Ces gens causaient, regardaient Noël d'un air singulier. Lui, ne pensant plus, affaissé, ne bougeait pas. Il se disait seulement qu'il avait bien faim (l'eau-de-vie ne soutient pas toujours), et il avait peur de tomber en faiblesse, d'inanition.

— M. le commissaire est arrivé, dit au bout d'un quart d'heure une voix par l'entre-bâillement d'une porte.

— Ah ! dit Rambert. Bon ! C'est pour moi !

Rambert se leva, avec un effort, on le fit entrer dans un cabinet éclairé par des bougies qui brûlaient sur un bureau d'acajou chargé de papiers et sur la cheminée. Un homme était assis devant le bureau, un gros homme au teint rouge, les oreilles enflammées et qui semblait visiblement contrarié d'avoir été troublé dans sa digestion.

— Vous êtes monsieur le commissaire ? fit Rambert.

Le commissaire, qui frottait ses mains l'une contre l'autre, d'un air digne, parut surpris et un peu blessé d'être interrogé quand il se disposait à interroger. C'était intervertir les rôles. Le commissaire, pourtant, sans rappeler Noël aux convenances, le regarda en face et répondit :

— Oui.

— Alors, répondit l'ouvrier, vous allez recevoir ma déposition.

— Pardon ! fit le commissaire.

Il voulait reprendre son rang et ramener les choses au point convenable. Ce fut lui qui interrogea Rambert.

Noël répondit d'abord tout naturellement aux questions. Un homme avait été tué. Par suite de circonstances qui tenaient du hasard, il s'était trouvé là pour voir le meurtre et recevoir le dernier soupir d'un mourant. Il ne connaissait point le nom de celui qu'on avait frappé. A peine avait-il entrevu le visage de celui qui avait tué. Mais il avait encore le son métallique de sa voix dans l'oreille, et son visage livide à barbe noire avec reflets brillants devant les yeux. Le commissaire laissait Noël parler, se ranimer au récit de cette lutte, conter, peindre en quelque sorte, avec les gestes et la vivacité d'expression que donne toute émotion vraie, la scène à laquelle il venait d'assister ; écoutant, il penchait la tête et regardait Rambert de bas en haut à travers ses cils. De ses doigts gras il faisait sauter sur son ventre des breloques.



Quand Rambert eut fini, cet homme redressa le front, releva ses paupières, et ses yeux braqués droit devant lui :

— Ainsi, dit-il lentement, vous niez avoir assassiné l'individu (il s'arrêta un moment sur ce mot) dont on a trouvé le cadavre ?...

Rambert écoutait, comme s'il n'en saisissait pas bien le sens, chacune de ses paroles égrenées par celui qui les prononçait avec une sorte d'avarice. A la vérité, il ne comprenait pas. *Vous niez avoir assassiné.*

Quelle singulière réponse à ce récit sincère, navrant, qu'il venait de faire. *Vous niez ?* Il ne mesurait pas encore la portée de la question qu'on lui adressait. Son cerveau s'obscurcissait. Il était tombé, du matin au soir de cette atroce journée, de la colère à l'hébétéude.

Il regardait le commissaire, il tourna la tête autour de lui, il vit les gens qui l'avaient amené droits à ses côtés, ou caressant leurs moustaches. Le pauvre homme se sentit tout à coup comme soulevé de la chaise où il s'était assis. On l'eût frappé à la joue qu'il n'eût point bondi plus vite. Son cœur fut comme traversé d'une douleur lancinante, aiguë, terrible.

Il se leva.

— Comment ? dit-il... Vous me demandez... je ne comprenais pas bien tout d'abord. Vous me demandez si j'ai tué, moi, tué l'homme qu'on a ramassé là-bas ? Par exemple, monsieur le commissaire, voulez-vous que je vous dise ? C'est un peu fort !... Non, je ne trouve pas d'autre mot, c'est trop fort. Mais quelle idée avez-vous de moi ? Je sais me servir de mon outil, je bûche, mais jouer du couteau, moi, en voilà une idée ! Allons, je suis bête, j'ai mal entendu, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas voulu dire que ce pauvre garçon que j'ai vu tomber, que j'aurais défendu, sacré tonnerre ! vous n'avez pas voulu dire que je l'ai assassiné !

— Vous niez ? répéta le commissaire froidement.

— Absolument. Comment voulez-vous admettre ?... Mais c'est effrayant, savez-vous, ça ? Mais si quelqu'un me disait que j'ai pu égorger un homme, je lui sauterais au cou ! Et vous me dites ça, vous, comme cela, le plus simplement du monde, parce que vous êtes commissaire et qu'on m'a amené devant vous. Mais je ne vous fuyais pas, moi, je vous cherchais, au contraire ! Est-ce que les assassins cherchent les gens de police ? Mais si j'avais tué, avant tout, voyons, soyez juste, j'aurais commencé par me sauver ! Allons, voilà que je me défends

à présent ! Imbécile que je suis ! Voyons, monsieur, j'habite boulevard de l'Hôpital, 115, je m'appelle Noël Rambert, je travaillais encore il y a un mois chez MM. Potonier et Cie, près des Gobelins. Je ne suis pas un vagabond ! c'est facile de savoir là qui je suis... Les camarades vous diront que je suis honnête. Les patrons m'ont refusé de l'ouvrage, mais enfin, on peut prendre des renseignements chez eux. Ils m'estimaient. C'est ce doigt, voyez-vous, monsieur le commissaire, ce doigt-là. Il a fallu me le couper en deux. Je me suis pris dans un engrenage. Alors, je n'ai plus eu de travail. Sans cela ! oh ! ne craignez rien, je n'ai pas l'habitude de me promener à ces heures-ci de ces côtés-là. L'Arc de Triomphe ! si je croyais le voir ce soir, je veux bien être pendu !... Non, j'aurais dû demeurer avec mon petit, là-bas. Il est haut comme ça, mon petit, pas bien grand, comme vous voyez, mais essayez donc de lui dire que son père a tué quelqu'un ! Ah ! tuer quelqu'un, assassiner ! Mais c'est stupide, monsieur le commissaire ! J'ai crevé de faim, je puis dire. Mais je n'ai jamais pensé à voler un petit pain d'un sou, jamais, vous entendez, jamais ! C'est comme ça ! On aurait pu me trouver crevé, les boyaux vides, dans la chambre avec le petit, mais la main dans le sac ou le couteau à la main, sacré nom de nom ! je n'y ai pas même songé une minute dans toute ma vie !

Le malheureux parlait, gesticulait, pris, emporté par la fièvre ; de temps à autre, une toux soudaine coupait ses paroles. Avec cette toux, un sanglot qu'il étouffait mal. Il avait des larmes plein les yeux et les renfonçait, comme on dit, par un effort terrible. Le commissaire écoutait, regardait, et battait maintenant une marche sur son bureau du bout de son couteau à papier.

Il s'adressa tout à coup à un des agents qui avaient escorté Rambert, puis lui dit simplement :

— Avez-vous quelque pièce de conviction ?

L'agent tenait à la main la *navaja* andalouse dont Noël avait vu, entre les rideaux, briller la lame vierge. Le manche et l'acier maintenant étaient rougis et salis.

Le commissaire prit le couteau entre ses doigts, le tournant et le retournant et déchiffrant sur la lame l'inscription gravée qu'il ne comprenait pas : *A mi derecho* (A mon droit).

— Ainsi, dit-il à Rambert, ce couteau n'était pas à vous ?

— Je l'ai vu sur la table. L'autre l'a pris.

C'est avec cela qu'il a frappé. Mais à moi, ça, jamais de la vie !

— Très bien, fit le commissaire. Tout cela s'éclaircira.

On ramena Noël dans la première salle. On le fit passer sous une toise : on lui demanda ses nom et prénoms, Un des hommes courbés sous les lampes écrivait comme sous sa dictée. Quand on lui posa cette question :

— Etes-vous marié ?

Il dit : « Non, » et il pensa encore, mais cette fois avec un serrement du cœur et des entrailles, à Marthe Hardy.

Il répondait d'un ton stupide, en suivant sa pensée intérieure. On le fouilla. Quand on trouva de l'or sur lui, dans sa poche ; quand il vit ces pièces dans les mains de l'agent, il dit :

— Tiens ! de l'or !

Il avait oublié avoir cela. Le commissaire, averti, vint aussitôt lui poser une question nouvelle :

— Vous avez trois cent soixante francs sur vous. Où les avez-vous trouvés ou gagnés ?

— Trois cent soixante francs ! dit le pauvre Rambert !

Une fortune ! Comme avec cela on eût été heureux ! Que de joujoux pour le petit Jacques !

Noël raconta alors, comme il eût conté un rêve, l'aventure des Champs-Élysées, cette apparition, cette femme demandant un service et faisant, en remerciant de toute son âme, cette façon d'aumône :

— C'est vrai, disait-il, a-t-on jamais vu ! Je ne vous avais pas dit ça. Mais c'est seulement à cause d'elle que j'ai fait le chemin de Beaujon. Ah ! si vous saviez comme ma tête tourbillonne ! j'oubliais... J'aurais dû vous dire cela avant tout.

— Assurément, répondit le commissaire.

A ce moment, un piquet de soldats entra, un des agents poussa Rambert au milieu d'eux ; Noël redescendit, comme s'il s'enfonçait dans la nuit, les marches de l'escalier mal éclairé qu'il avait gravi tout à l'heure. On le conduisit au poste. Quand il aperçut cette petite porte devant laquelle, à deux pas de sa guérite, la sentinelle se promenait, quand il entrevit ces soldats couchés sur les lits de camp, ces armes en faisceaux, il voulut reculer. Quelqu'un lui donna dans les reins une poussée.

— Après tout, se dit Noël, je n'en puis plus ! Du repos, je veux du repos ! n'importe où ! Jacques dormira là-bas, chez le portier. Moi, je suis brisé !

On le jeta dans un coin sombre. Un soldat, qui l'avait vu passer, sinistre, sordide,

pâle comme un mort dans ses vêtements boueux, lui donna une croûte de pain et un peu d'eau. Noël en était venu à ce degré d'épuisement où, pour un peu, l'homme mourrait. Il étancha sa soif à cette eau, il dévora ce pain comme les brutes mangent, avec un sourire satisfait, celui des convalescents qu'on relève de la diète, celui des misérables qu'on sauve de la faim.

Il était couché à demi. Quand il eut fini, las, désespérément las, sans songer, sans essayer de se rendre compte de ce qui s'était passé, de cette accusation qui le foudroyait, il se laissa tomber, accablé sous ce sommeil lourd, irrésistible, sommeil de plomb qui couche à terre le soldat harassé après un jour de bataille.

### III

#### M. Mortal

L'homme que Noël Rambert avait vu saisir le couteau et frapper, celui qui avait fui, tirant un coup de feu, s'appelait Daniel Mortal. On n'a pas oublié ce nom dans un de nos départements du Midi. Les paysans pyrénéens, voilà quelque trente ans, ont eu M. Mortal pour administrateur. Il leur a laissé de terribles souvenirs.

M. Mortal était un de ces impatients chercheurs d'aventures, et batteurs d'estrade et de pavé que le besoin de luxe, le scepticisme passé dans le sang, le manque de foi, l'habituelle ironie, le culte du succès, des coups de main et des coups de force jetèrent au pouvoir, par une série de hasards faits pour ébranler la conscience humaine.

Sa destinée avait été fort agitée, bizarre, coupée de soleil et de pluie, comme certains jours indécis ; en somme boueuse et même pire. Avant d'avoir conquis sa place dans l'air des hommes de proie, Daniel Mortal avait traîné assez péniblement une existence inconnue qui ne manquait ni d'audace ni d'étonnements. Fils d'un armateur marseillais, élevé à deux pas de la mer, dans un cercle de marins, de voyageurs, de capitaines qui parlaient de pays et de choses fantastiques, l'enfant avait grandi avec une soif ardente d'imprévu, et ce désir âpre de découvertes, il l'avait, pour ainsi dire, légué au jeune homme avec un capital d'appétits.

Daniel était grand, insolemment beau, avec des yeux enflammés, doux et énergiques comme des yeux arabes, une barbe noire soyeuse, semblable à celle des jeunes gens

du Titien ou du Giorgione, élégant avec cela, les attaches fines, et d'une puissance musculaire terrible.

Il était né pour agir et, à la fois, pour penser. De telles organisations, vouées au bien, changeraient le monde en l'améliorant. Entraînées par leurs appétits, elles se contentent de le bouleverser. Il avait la perception nette et l'intuition des choses. Il avait beaucoup lu, ou plutôt dévoré rapidement, en glouton et pour en finir. Mais dans son intelligence singulièrement aiguisée, il trouvait toutes ses ressources. Il préférait la gymnastique des muscles à celle du cerveau. Cavalier superbe il caracolait aux Catalans; il aimait à se lancer, dans une barque, en pleine mer. Ses poumons respiraient à l'aise dans cette atmosphère saine, chargée d'iode.

La mère de Daniel était Italienne. Il avait peut-être dans ses veines quelque chose du sang des condottieri d'autrefois. Son adresse au maniement de l'épée était prodigieuse. De bonne heure épris d'un culte seul, celui de la force, il avait tenu à s'assurer, comme il disait, tous les atouts dans cette partie de cartes et de hasard qui s'appelle la vie. Cette existence affolée qu'il menait le jetait, d'année en année, en plus d'une aventure. Il en sortait victorieusement: il couchait trois adversaires, assez grièvement blessés, sur le carreau; et comme on lui disait au cercle: « Votre épée pique, Mortal, mais elle ne tue pas, » — tranquillement tuait son homme à la première occasion qui s'offrait.

Daniel Mortal devenait ainsi le héros de cette partie de la jeunesse que l'on rencontre faisant insolemment tapage, et qui se rencontrait surtout à cette époque, dans les villes de province. Il avait des bonnes fortunes éclatantes, des succès fous qu'il payait assez cher, puisqu'il marchait à la ruine et, s'il eût été taillé dans une carrière moins dure, à la mort. La déveine l'attendait, au surplus, au bout de ses excès. Il venait d'apprendre, par son homme d'affaires, qu'il était totalement ruiné, lorsqu'il reçut, en rentrant chez lui, un coup de stylet d'un Italien, un pauvre diable de vendeur de cocons de soie de Parme, dont il avait trahi la fille.

Mortal crut bien, comme on dit, rester sous le coup. La convalescence fut longue. Le blessé avait des rages sourdes, des révoltes contre le sort.

— Tommerre! Si je meurs bêtement, à mon âge, il y a de quoi me faire siffler comme un cabotin!

De l'Italien qui avait pu le tuer, il ne



IL EMPORTA DANS SES BRAS SON PETIT JACQUES.

(P. 13).

s'inquiétait guère. Le pauvre homme avait fui avec sa fille.

Pendant qu'il était demeuré couché, contraint malgré lui à la réflexion, Mortal avait pris en pitié le pays dans lequel il vivait, l'époque où il se trouvait, comme étouffants. Son ambition le poussait tout naturellement vers les affaires publiques, non par dévouement à la patrie, fi donc! mais parce que, pour certains êtres, le meilleur moyen de mener ses affaires à bien est de sembler s'occuper des affaires du pays. Avec les relations qu'il avait, et cette foule de clients, débiteurs ou créanciers que donne (étrange capital!) une fortune dépensée, Daniel pouvait à coup sûr entrer droit, sans faire antichambre, dans la diplomatie, la politique, l'administration; mais tout lui paraissait bourgeois, mesquin, étouffant sous cette monarchie de Louis-Philippe; il n'avait rien, avec ses ambitions, à espérer



d'un tel régime. Restait l'opposition. Beaucoup de gens qu'avait coudoyés Mortal étaient républicains. Une telle recrue si énergique n'eût pas été à dédaigner pour le parti d'action. Mais cet homme éprouva bien vite une répugnance à combattre avec ceux qu'il appelait des rêveurs, des remâcheurs d'idées, et il alla au loin, chercher un théâtre plus vaste, un tremplin plus sûr. Il secoua, en quelque sorte, la poussière de ses bottes vernies sur le vieux monde et s'abandonna, corps et âme, au nouveau, partant pour l'Amérique, cherchant fortune, et, durant huit ans, à travers des chocs et des coups de sort qui eussent brisé tout autre, il durcit encore sa nature âpre, violente, implacable sous un air charmant.

On perd souvent sa trace dans cette partie de son existence, et ici la biographie se tait. La légende alors s'en mêle. Elle montre ce Daniel chanteur à Philadelphie, maître d'armes à New-York, chef de bandes dans le Rio Grande, misérable ici, grand seigneur là, tour à tour battu ou triomphant, mineur en Californie, trafiquant de poudre d'or, directeur d'un journal imprimé en français, en anglais et en allemand, à Boston ; toujours gai, toujours séduisant, promenant à travers ce formidable mouvement américain plein d'une foi politique quasi religieuse son scepticisme de Gaulois gangrené, son ironie d'enfant du dix-neuvième siècle (ce bâtard du dix-huitième) et, qu'il traînât le soulier percé du hère ou roulât le carrosse du tripoteur de bank-notes, s'imposant toujours à la force du poignet à ce peuple que rien n'étonne et qui marche, chauffé à toute vapeur.

Daniel Mortal était, au surplus, assez las de cette vie à trente-six atmosphères. Il lui prenait des envies, lorsqu'il avait dévoré son dernier dollar, de se brûler la cervelle pour n'être point contraint d'en gagner d'autres. Il avait fait et défait, en huit ans, bâti et mangé dix fortunes, — presque honnêtement. La onzième lui coûtait à reconstruire. Il allait, pris de fatigue, épouser une petite Mexicaine fort riche et passablement jolie, s'établir définitivement là-bas et y faire de l'agriculture, lorsque la nouvelle lui parvint de la Révolution de 1848. Toute son ambition se réveilla d'un seul coup.

En France, il se lança, avec fougue, dans le mouvement nouveau. Il fut ce qu'on voulut : ce qu'il demandait, c'était un échelon. Peu lui importait de servir un état de choses qu'il regardait comme temporaire, et qu'il était bien décidé à trahir. Il endossa les opinions extrêmes comme un muscadin eût

revêtu une carmagnole, pour faire du genre. Puis, après avoir été, en souriant, babouviste, il se tourna habilement du côté de l'ordre, car la manne lui semblait tomber par là.

Cet homme était d'autant plus dangereux qu'il cachait tous ses espoirs, sa soif d'argent, sous une élégance qui attirait et sous un esprit qui enchaînait. Il était à la fois taillé pour combattre en aventurier, et accompli comme un gentleman pour conduire autour d'une table de conférence la discussion la plus déliée. Force musculaire et force cérébrale. Et une ardeur de jouissances, une voracité de plaisir. Il semblait tout créé pour cette période de spéculation féroce, de fièvre d'or et de jeux de Bourse qui allait s'ouvrir.

En attendant, il suivait le spectacle en amateur, s'égayant de toutes les calomnies dont on couvrait les vaincus. Il avait de ses amis au pouvoir, et de temps à autre leur disait : *bravo !* Il se trouvait dans le Midi, partant ou revenant de Nice, chez un de ses anciens compagnons de jeunesse, sorte de boucanier de son espèce, lorsque la nouvelle du coup d'Etat de Décembre arriva, rayonnant officiellement, par le télégraphe, sur le pays entier. Cette fois, c'était bien l'occasion attendue, la porte grande ouverte pour ceux qui gardent leur sang-froid dans la stupeur générale. Pendant que les tièdes hésitaient, les audacieux se jetaient tête et corps dans le coup de main. Daniel Mortal n'hésita pas une minute. Il avait compris, dès la première étincelle, quelle perspective inespérée s'ouvrait.

Il dit à son ami :

— Notre heure approche, et si tu veux, comme Archimède, un levier pour soulever le monde, sois heureux, le voilà retrouvé !

Il venait pourtant d'apprendre l'événement dans une circonstance qui pouvait lui enlever de sa netteté de vue... La veille, dans une partie folle engagée contre un des bruyants et des élégants de la ville, Mortal avait perdu, sur parole, une somme considérable, qu'il ne possédait pas. Il s'était laissé entraîner, affoler par le jeu. Tenant les plus forts parisiens, les plus insensés, certain de tout regagner dans un coup d'audace, après une nuit de déveine atroce et comme implacable, il s'était retrouvé au jour naissant, perdant toujours.

A huit heures du matin, il devait deux cent mille francs. Les spectateurs avaient tous été d'avis qu'on s'en devait tenir à ce chiffre rond. L'expression faisait rire Mortal d'un rire nerveux...

Comme il rentrait à l'hôtel, se fiant à





POURQUOI PLEURES-TU ? DISAIT LE PETIT PAUL. CROIS-TU QUE NOUS N'ALLONS PAS BIENTÔT REVOIR PAPA ? (P. 29).

l'étoile des aventuriers, on lui remit une lettre grave, pesante, signée du préfet. L'ami au pouvoir, assez indécis, pria son ami Daniel Mortal, conseiller bon à suivre et homme énergique, de se rendre à la préfecture sur-le-champ. Mortal, congestionné, écrasé, les prunelles sanglantes, après une telle nuit de surexcitation et d'insomnie, se trempa la tête dans sa cuvette, demeura un moment plongé dans l'eau glacée, et l'ablution finie, sortit dispos, alerte, presque reposé, et se rendit à la préfecture, battant du talon le pavé sec et humant l'air froid de décembre.

Le préfet, malade, était au lit, assis sur son séant, et lisant des dépêches. Quand il aperçut Mortal, sa figure, assez sombre, s'éclaira.

— Affaires graves, dit-il, mon ami. Dis-moi ce qu'il faut faire. Voilà. L'Assemblée est dissoute. Le coup d'Etat est accompli. On se bat à Paris. On se battra ici sans doute. Quel parti prendre ? Je n'en sais trop rien. Que je suis heureux de t'avoir ici ! Faut-il protester contre le mouvement ? Faut-il le suivre ?

Avant que le préfet eût achevé, Mortal était décidé : il avait, d'un coup d'œil, tout entrevu et voilà qu'il se retrouvait — enfin et avec quelle joie ! — dans son élément de luttes et d'aventures.

— Il s'agit, tu conçois, reprenait le préfet, de sauver l'ordre, la propriété, la famille !

Mortal approuvait de la tête avec un sourire ironique.

— Allons, dit-il, il s'agit de sauver tout

cela et tu hésites ! mais, animal que tu es, c'est la fortune qui t'arrive ! Le pays va laisser faire. C'est un régime nouveau qui commence. Il durera ce qu'il durera. Mais certainement assez pour te faire riche, toi et bien d'autres. Permits-moi de me mêler de tout. C'est mon élément.

Il revint à son logis. Quelque chose d'impatient et de joyeux chantait en lui. Il devinait que, la première période tumultueuse de sa vie étant terminée, la seconde allait commencer. Il avait assez labouré inutilement toutes choses, creusé le sillon, fait le métier de bœuf traînant la charrue, il fallait recueillir maintenant. Tant d'efforts devaient avoir germé. Il pressentait pour lui une existence nouvelle. « Dans ce grand découpage, vive Dieu ! se disait-il, j'aurai bien ma part, moi aussi ! »

Un laquais l'attendait à son logis, portant la livrée de M. Laverdac.

— Que me vent M. Laverdac ? demanda Mortal.

Le laquais lui tendit une lettre.

M. Mortal la déplia, la lut. M. Laverdac offrait à son partenaire malheureux tout le temps nécessaire pour acquitter sa dette. Il ne regardait point le résultat de cette partie exaltée comme une dette de jeu ordinaire payable, selon l'usage, dans les vingt-quatre heures, mais bien plutôt comme la perte d'un pari légèrement déraisonnable et il offrait à Daniel Mortal la plus large latitude, ou, à sa guise, une revanche encore, pour l'acquitter.

— Une revanche ! Cette chevaleresque façon d'agir humilia Daniel au lieu de le toucher. Où tout autre n'eût vu que la générosité d'un galant homme, il rencontrait la pitié d'un adversaire, et il en souffrait. Il prit machinalement la plume, et presque d'un trait, avec une espèce de fièvre, il répondit à M. Laverdac.

Sans doute, il n'avait point deux cent mille francs tout prêts ; il lui fallait même, — il n'avait aucune honte à l'avouer, — pour les réunir, quelques jours, mais une dette de jeu est une dette d'honneur, et M. Laverdac serait payé, intégralement payé, et cela bientôt. Ce n'était pas même un crédit, c'était quelques jours de latitude qu'il demandait.

Il remit lui-même la lettre au laquais. Puis il oublia tout en reprenant le chemin de la préfecture. Il se mit à l'œuvre. Il s'agissait, de concert avec les autorités militaires, de tenir en respect cette population pyrénéenne assez exaltée.

Nulle contrée ne fut, à cette époque, plus éprouvée que celle où le hasard avait amené, pour quelques jours, Daniel Mortal. L'aventurier jouit largement du drame qui, devant lui, se déroulait : une contrée en armes, bientôt écrasée, des familles ruinées et des foyers vides. Ceux qui s'étaient soulevés furent écharpés par des colonnes mobiles. Les autres, effarés, tremblaient ou, seuls, en se répétant ce qui se passait, les poings fermés, pleuraient de rage. Daniel Mortal, qui suivait, à cheval, les opérations aux côtés des autorités, donnait des conseils d'homme habitué aux grandes chasses et aux guérillas américaines. Après la bataille, vint la proscription. C'était pour la Guyane, pour les bagnes d'Afrique, pour Lambessa que partaient les suspects. Il manqua plus d'un fils, plus d'un père, plus d'un vieillard à la table de famille. On menait les prisonniers par bandes, en troupeaux, les menottes aux mains comme des criminels, ou enchaînés.

On fut assez étonné dans le département lorsqu'on apprit que nuitamment M. Laverdac avait été arrêté chez lui. Les opinions de M. Laverdac pouvaient certes le désigner aux pourvoyeurs de l'exil, et il avait assez d'énergie et d'honnêteté pour prendre part à la résistance ; mais jusqu'alors on n'avait pu le classer parmi les hommes d'action. Son libéralisme était en somme tout philosophique, et les seules fonctions qu'il eût jamais acceptées avaient été celles de maire au lendemain de 48. Encore avait-il demandé à quitter bien vite l'écharpe de soie.

Très élégant, fort indépendant, M. La-

verdac préférait sa vie de liberté absolue à la vie publique. Il faisait courir, pariait, jouait, soupait, et, il aimait malgré cela beaucoup son enfant, un fils, qu'il ne voyait jamais, et sa femme, qu'il trouvait charmante, tout en la rendant sans le savoir, fort malheureuse, et dont il mangeait la dot sans remords.

Riche, Laverdac cependant ne l'était plus. Ses propriétés, grevées d'hypothèques, ne lui appartenaient qu'en apparence. En réalité, il était ruiné, mais il en est de certaines fortunes comme de ces maisons rongées de termites et qui se tiennent debout avec l'apparence d'une grande solidité jusqu'au jour de l'écroulement subit. Ce jour-là, Laverdac ne voulait pas le prévoir. Il continuait à jouer gros jeu et à mener l'heureuse vie. Sa dernière fredaine, son dernier succès fut cette partie de cartes avec Daniel Mortal où Laverdac se faisait pardonner sa chance insolente en traitant galamment un adversaire.

Dans toute cette existence gaspillée et gâchée de viveur, rien ne pouvait au surplus donner prise à une accusation politique, et Laverdac ne s'attendait guère à se voir arrêté pour ses opinions.

Mme Laverdac se rendit aussitôt à la préfecture, mais elle ne fut point reçue. Elle y retourna, insistant, répétant qu'elle ne sortirait pas tant qu'on ne lui eût rendu son mari innocent. On la repoussa. Alors, seule, avec son enfant de treize ans qui ne pleurait pas, mais qui comprenait et serrait les poings, elle demeura absorbée, courbée, l'œil sur cette place vide que l'absent occupait, sous l'abat-jour d'opale de la lampe, le soir, à la table de famille.

Un soir, comme on sonnait violemment à la porte, elle eut une palpitation et un élan de cœur qui la firent s'écrier : *C'est lui !*

Il était fort tard. A une telle heure ce ne pouvait être en effet que *lui* qui revenait et qui revenait libre.

La porte ouverte, la femme de chambre effarée vint dire :

— Madame, ce sont des gendarmes qui sont là !

— Vient-on aussi m'arrêter ? fit-elle.

L'enfant répondit :

— Ne crains rien, mère.

On venait seulement fouiller, interroger, dépouiller tous les tiroirs de la maison. On secouait et brisait toutes choses, prenant les papiers, comme si Laverdac eût conspiré et gardé des secrets d'Etat. Il y avait, avec les agents, à côté du commissaire de police, un homme qui, à mesure qu'on tournait et

retournait les paperasses, disait avec colère, en faisant claquer sa langue contre son palais :

— Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça !

Celui-là Mme Laverdac ne le connaissait pas. Il n'était point du pays. Elle ne l'avait jamais vu.

C'était Daniel Mortal.

Il se retira assez déconcerté, dépité et comme un chasseur qui vient de faire buisson creux.

Le commissaire disait :

— Je crois bien que M. le préfet aura assez de papiers comme cela.

Mais M. Mortal haussa les épaules.

Lorsqu'ils furent partis, le fils de Laverdac, le petit Paul, tout pâle, mais qui ne tremblait pas, vint à sa mère, et sortant de dessous sa veste de velours bleu de ciel un portefeuille qu'il tenait dans sa main crispée :

— Tiens, dit-il, maman, c'est peut-être cela qu'ils cherchaient ?

Mme Laverdac reconnut le portefeuille de cuir de Russie rouge que Laverdac portait habituellement sur lui.

— Ils l'ont fait tomber en touchant aux papiers, dit l'enfant. Alors je me suis penché, et là, tout près de la botte de ce monsieur qui avait l'air si méchant, et qui ne le voyait pas, je l'ai ramassé !

Mme Laverdac ouvrit le portefeuille : il ne contenait que des lettres sans importance, signées de noms amis, des invitations, des nouvelles du Tattersall. Parmi ces noms que Mme Laverdac connaissait bien, un nom inconnu, celui de *Mortal*. Elle lut machinalement. Mais ce n'était encore qu'une affaire de jeu : un débiteur qui reconnaissait sa dette et voulait la payer.

Mme Laverdac ne fit guère attention à la date. Elle allait rejeter ce portefeuille, lorsque, par une sorte de superstition, elle dit : *Non*, et le garda.

Il y avait encore sur les feuillets du carnet des notes de la main de Laverdac. La pauvre femme approcha de ses lèvres ce papier que la main de Laverdac avait touché et, les yeux pleins de larmes, elle le baisa.

— Pourquoi pleures-tu ? lui disait le petit Paul. Crois-tu que nous n'allons pas bientôt revoir papa ?...

— Qui sait ? fit-elle.

Laverdac avait été enfermé avec les insurgés, de pauvres diables de paysans qui,



CETTE FEMME S'AVANÇA AVEC  
RAPIDITÉ VERS NOËL (P. 16).

à la nouvelle du coup d'Etat, s'étaient armés et avaient voulu combattre. On les avait écrasés avec du canon. Les prisonniers, entassés dans les prisons trop étroites, étouffaient là, attendant qu'on les fusillât ou qu'on les déportât. Avec eux, des maires de campagne, des avocats, des notaires, des rédacteurs de journaux. La bourgeoisie payait aussi sa dîme au nouveau pouvoir. Dans cette foule hâve où l'on pouvait compter plus d'un blessé, Laverdac reconnut un des hommes qui l'avaient toujours frappé d'une admiration profonde, sincère, absolue. C'était un médecin, un de ces médecins populaires dont la science profonde est toujours au service du pauvre. Il s'appelait Pascal Arthez. Son histoire, très simple, très obscure, était toute de dévouement, d'abnégation et de courage sans phrases, Arthez avait vingt fois voulu donner sa vie comme chaque jour il donnait sa science.



Né riche, il était devenu pauvre. Il ne comptait que quand il s'agissait de lui. Mais alors il comptait en avare. Pour les autres, il était généreux ; pour les misérables, il était prodigue.

Grand, superbe, admirablement beau, il avait tout offert : sa jeunesse, sa fortune, l'existence heureuse qui s'ouvrait devant lui, à la cause qu'il voulait servir, qu'il aimait. Cette vie sans tache forçait à l'admiration ses ennemis eux-mêmes.

En l'apercevant, Laverdac lui dit :

— Vous ! Arthez. Vous, ici !... Prisonnier ! Je vous croyais à Paris...

— J'y étais. Mais à la première nouvelle du coup d'Etat, je suis venu ici soulever nos paysans, mes compatriotes, regardant cette tâche comme un devoir. On nous a mitraillés, on m'a arrêté ; coupable d'avoir défendu la République, j'attends qu'on me fasse expier mon crime. Mais vous ? Etes-vous donc devenu des nôtres ?

Laverdac conta son histoire, qui lui semblait assez mystérieuse. On n'avait eu, à tout prendre, non seulement aucune bonne raison, mais encore aucun intérêt à l'arrêter. En cherchant, il ne trouvait réellement pas à compter un seul ennemi personnel parmi les gens de l'autorité.

— C'est notre force ou notre faiblesse, disait Laverdac, que nous passons, à travers les événements, sans nous y mêler, nous, les dissipés et peut-être les inutiles. Nous avons notre conscience aussi, sans nul doute, mais elle murmure plutôt qu'elle ne crie : « Cela est sublime ou cela est odieux. » Je vous ai toujours envié, Arthez, j'ai toujours dit que s'il y avait parmi les gens que j'ai coudoyés un être supérieur et qui m'en imposât par sa vie droite et fière, c'était vous.

— Oui, répondait simplement Pascal Arthez, je crois que j'ai fait toujours ce que je devais faire.

— Au moins, reprenait Laverdac en riant, vous savez, vous, pourquoi vous êtes ici. Tandis que moi...

Le hasard des réflexions, puis les déductions en quelque sorte mathématiques, une lueur d'abord vague, puis bientôt distincte et claire, toute une série de pensées, nées d'un seul mot, d'un seul nom, — Daniel Mortal, — mirent peu à peu Laverdac sur la voie. Il se rappela, à l'arrivée de Daniel, ses préventions quasi instinctives contre Mortal dont il connaissait en partie la vie romanesque et louche, la liaison de cet homme avec le préfet, la lettre que Mortal avait écrite, la dette que le joueur malheu-

reux devait payer. Il sembla à Laverdac que ces menus faits étaient si intimement liés à son inexplicable arrestation qu'ils devaient, presque à coup sûr, en être la cause.

— Ah ! par ma foi, dit Laverdac, si cet homme a fait cela, c'est un coup de maître.

Et il songeait à cette partie de cartes ainsi payée, soldée brusquement par un coup d'Etat.

— Qu'en dites-vous, Arthez ? demandait Laverdac.

L'humeur chevaleresque d'Arthez répugnait à croire à de telles infamies.

— Eh bien ! répétait Laverdac, vous verrez que j'ai deviné juste.

La rumeur publique, les *on dit* tout bas répétés par la ville, la chronique parlée (à défaut des journaux bâillonnés) commençaient d'ailleurs à rechercher pourquoi M. Laverdac avait été arrêté. Ce M. Mortal, dont on contait les exploits (entre autres la partie de cartes fameuse), et qui, par une rencontre bizarre, tenait tout justement le premier rang dans les conseils du préfet, sans autre titre que son amitié pour lui, ce Marseillais aux allures suspectes qui perdait deux cent mille francs dans une nuit, et qu'on retrouvait partout où la main de l'autorité venait s'abattre — ce conseiller élégant et terrible avait dû, se disait-on tout bas, jouer un rôle dans l'arrestation de Laverdac.

Les plus curieux firent alors demander à Mme Laverdac si elle avait connaissance d'une dette de jeu considérable et tout récemment payée à son mari par un inconnu. On ne disait point le nom. La démarche était faite timidement, car on pouvait se compromettre. Mme Laverdac répondit qu'elle ne savait rien, que Laverdac n'avait rien dit. Les affaires de Laverdac étaient assez embrouillées pour qu'elle pût tout ignorer et Laverdac aimait assez à s'en occuper seul. Mais il n'en demeura pas moins acquis et parfaitement prouvé que Daniel Mortal n'avait point payé sa dette de jeu.

— D'où, ajoutait-on tout bas avec des regards de côté assez effrayés, d'où l'arrestation de Laverdac.

Les perquisitions faites au domicile du prisonnier étaient d'ailleurs une charge nouvelle contre Mortal, une preuve certaine.

On nous jugera bien, disait Laverdac à Arthez, on nous laissera bien parler à des magistrats, nous aurons bien notre heure, notre minute d'air libre. Alors, je saurai si mes soupçons ont deviné juste.

On ne les jugea pas. On les mit en colonnes, attachés deux par deux, et, entre des piquets de gendarmes, on les conduisit à Toulon,



Pendant que, dans le préau de la prison, le préfet dictait ainsi ses ordres à l'officier, Daniel Mortal s'était tenu droit, irréprochablement vêtu, enveloppé dans un large pardessus fourré d'astrakan, derrière le préfet. On eût dit qu'en vérité ce spectateur, ce curieux, présidait à toutes ces choses et que, peut-être, il les conseillait. Laverdac avait constamment tenu ses yeux rivés sur ceux de cet homme, mais il était trop loin pour lui crier : *Lâche !*

Et puis ? Peut-être accusait-il faussement Mortal.

Lorsque la colonne s'était mise en route, il avait semblé à Laverdac que son ancien partenaire désignait au commandant deux hommes dans cette troupe, dans ce groupe de vaincus : lui, Laverdac, et Pascal Arthez.

Depuis le matin, les malheureux marchaient et, par cette bise coupante, ce vent dur, l'étape était rude. Vers midi, au pied d'une côte, on les fit arrêter un moment. On distribua du pain, on donna de l'eau puisée près de là, dans un ruisseau dont il fallut briser la glace. On buvait dans des écuelles.

Laverdac n'avait ni faim ni soif, la surexcitation terrible de ses nerfs le soutenait. Il eût fait, disait-il, cent lieues tout d'une traite.

Le repas terminé, la voix du brigadier cria : *Arche !* et l'on se remit en route. La côte était longue à monter. En temps ordinaire, quand la diligence passait là, le conducteur, d'habitude, priait tous les voyageurs de descendre. Au haut de la côte, quelques voix demandèrent un instant de repos. Un garçon de seize à dix-huit ans disait :

— Je vais me trouver mal !

Le commandant répondit :

— Un mot, et je te coupe la figure en quatre, galopin !

Laverdac regarda Pascal Arthez, dont les yeux noirs, ordinairement bons, grands, paisibles, jetaient des flammes de fureur.

Ces deux hommes, réunis ainsi par le même destin, gardaient toujours la tête du convoi.

Lorsque, au revers de la montée, il fallut redescendre la côte, involontairement poussés par le poids de cette colonne qui, sans le vouloir, et en suivant la déclivité du

terrain, marchait plus vite que tout à l'heure, Arthez et Laverdac se mirent à courir. Ceux qui venaient derrière eux, sur leurs talons et leurs épaules, les y forçaient inconsciemment.

— Ah ! ça, mais, dit le commandant, est-ce que ces animaux-là veulent, par hasard, ficher le camp ?

Il avait donné dans le ventre de sa jument un coup d'épéon violent, et, jurant comme un sourd, il rejoignait la tête de la colonne et l'arrêtait net en se plaçant en travers.

— Vous mettez-vous dans la cervelle que vous allez nous échapper, vous, hein ? dit-il.

— Non, fit Laverdac. Et comment le pourrions-nous faire ? nous sommes attachés comme des forçats.

— Attachés, parbleu ! comme vous le méritez, répliqua l'autre ; mais vous avez encore les pieds libres, et vous voudriez jouer des jambes. Eh bien ! je vous donne



NOËL S'ACCROCHA À L'APPUI DE LA FENÊTRE ET SE HISSA SUR LE BORD. (P. 18).

mon billet que si vous galopez encore comme ça, vous entendez ? j'exécute les ordres sans sourciller, et je vous fais sauter le caisson comme à des chiens !

— Monsieur, dit Arthez avec une ironie haufaine, nous courons simplement parce que nous y sommes forcés par la pression, la poussée des braves gens qui sont derrière nous. Nous ne voulons pas fuir, nous vous appartenons. J'espère qu'on nous donnera des juges. Mais si vous êtes pressé d'en finir, à votre aise, faites feu ! C'est chose à débattre entre votre conscience et vous.

— Eh bien ! dit le commandant, prenez encore le trot, et vous allez voir.

Les gendarmes, aux côtés de la colonne, ne disaient rien, mordaient leurs moustaches, et regardaient tour à tour l'homme qui les commandait avec une expression d'étonnement et de crainte et les misérables qu'ils étaient forcés de conduire avec un air de pitié.

Le convoi s'était remis en route la descente devenait de plus en plus rapide, ne point courir eût été impossible. Arthez et Laverdac avaient beau se raidir, résister à ce poids de centaines d'hommes, il leur fallut obéir à l'impulsion.

Le commandant ne dit qu'un mot « Tonnerre ! » et, tirant de ses fontes un pistolet d'arçon, il piqua droit après l'avoir armé, à la tête de la colonne.

Le canon du pistolet était dirigé sur les deux hommes qui marchaient en avant. Laverdac, qui était le plus rapproché, releva la tête, et se tourna de profil vers le commandant.

Le canon du pistolet lui touchait la tempe, et lorsque le coup partit, la cervelle du malheureux sauta en l'air.

Un grand cri d'horreur, un mouvement farouche de recul, de fureur sauvage, firent, d'un bout à l'autre, frissonner et secouèrent cette colonne d'hommes désarmés. Atroce-ment pâle, droit et fier, Pascal Arthez regardait l'homme qui venait de tirer.

Le pistolet du commandant fumait encore. Sur la joue, sur les vêtements d'Arthez des fragments de cervelle avaient jailli. Laverdac, tombé sur les deux genoux, pendait, inerte, au bout de cette chaîne rivée au bras de Pascal Arthez.

Arthez, attendant la mort, regardait le soldat avec un rictus muet qui était le mépris et l'injure suprêmes.

Mais il semblait que ce cadavre suffisait à l'exécuteur. Le commandant se tourna,

roulant des yeux énormes dans une face congestionnée, à barbe rousse, vers le convoi qui poussait des cris : « — Et, si vous grognez, dit-il, il vous en arrivera autant, à vous ! »

Les soldats étaient pâles, frémissants de honte.

Un murmure sourd répondit à cette menace nouvelle, puis la troupe redevint morne, sombre, muette, pendant qu'on détachait le cadavre du bras du vivant.

Arthez, libre de ses mouvements, essayait alors avec des mouvements d'horreur, ce sang de Laverdac qui lui avait sauté au visage, lorsque le commandant lui dit d'un ton farouche :

— Tâchez de vous tenir, vous ! C'est sur vous que j'aurais dû tirer !

— Il fallait le faire, répondit Arthez.

— Comment ?... Tu réclames encore quelque chose ?

— Votre nom, pour vous châtier quand je serai libre !

Le commandant, furieux, allait tirer son sabre, lorsque gravement, un de ses hommes, un simple soldat, lui dit ceci :

— Cré nom de nom, encore un ! Non, je vous en prie, commandant, on va nous prendre pour des bourreaux !

Le commandant regarda en face l'homme qui avait parlé, un vieux, une moustache grise qui roulait sous sa paupière une grosse larme qu'il ne voulait pas laisser couler.

— Mêlez-vous de vos affaires, Basin, dit le commandant.

Il lâcha encore un juron, donna l'ordre d'avancer, et jusqu'à l'étape demeura muet, mâchonnant on ne savait quels mots de colère dans sa barbe.

Pascal Arthez était sauvé.

Sauvé de la mort, non de la prison. Il devait, durant de longues années, passer du Mont-Saint-Michel à Lambessa et de Lambessa à Corte.

Plus tard, une fois libre, son premier acte fut d'envoyer à l'homme qui commandait le détachement de prisonniers et qui avait tiré sur Laverdac, deux témoins.

— Pourquoi faire ? dit cet homme devenu colonel.

Arthez lui répondit le soir même, par lettre :

— Pour vous tuer.

On se battit en Belgique. Le colonel reçut une balle qui lui traversa le poumon droit.

C'était en 1861. Daniel Mortal était devenu ce qu'on appelle un personnage. Il avait beaucoup plus soif d'argent que d'hon-

neurs. Ce qu'il voulait, c'était moins l'apparence de la puissance que la puissance effective et il avait préféré s'enrichir, tandis que d'autres jouaient aux fonctionnaires, aux législateurs et aux conseillers de l'Etat. Comme il était avide, il s'était montré peu scrupuleux sur les moyens. Il avait traité les affaires de Bourse comme il traitait les affaires d'honneur et de sentiment, en flibustier. Il dirigeait, en même temps qu'il tripotait ainsi dans les affaires, un grand journal politique. Sans y écrire, sans même que son nom y parût, en sa qualité de principal actionnaire, il en était la cheville ouvrière et ne contribua pas peu à déprécier le papier imprimé, l'œuvre du journalisme dans l'esprit de la foule.

Mortal ne voyait au surplus dans le journal qu'un moyen de rendre plus certains ses jeux de Bourse et moins douteuses ses opérations. « Que doit être un journal ? disait-il encore. Une tribune pour exprimer des idées ? Allons donc ! Un prospectus pour attirer des actionnaires ! tout simplement. L'actionnaire se pêche à la ligne, comme l'ablette. »

Mortal, volontiers cynique dans ses propos, restait toujours d'ailleurs fort élégant, correct dans sa tenue, et cette correction même avait quelque chose d'effrayant. Sous l'habit noir de l'homme du monde, Daniel Mortal était toujours le duelliste acharné de Marseille et le chef de bandes du Rio-Grande.

Cette renommée de tireur émérite et ses hauts faits de salle d'armes n'avaient pas peu contribué à lui donner une autorité profonde dans les divers mondes où il promenait sa personnalité insolente, monde des affaires, monde de la politique, monde des journaux. A Paris, une telle supériorité a encore son prix. Mortal était donc arrivé à son but. Il était riche, tout-puissant, et mieux que respecté, puisqu'il était redouté. Il menait la vie heureuse de Parisien de *high-life*. L'été venu, il prenait les eaux aux Pyrénées ou à Bade. Aux Pyrénées, il jouait à la paume avec les Basques, et on se rappelle qu'il y chassa l'ours. Il ne revint plus de ce côté pourtant depuis qu'un jour, au Casino d'un établissement de

bains, quelqu'un lui demanda s'il savait ce qu'étaient devenus Mme Laverdac et son fils.

— Je ne sais rien, dit Mortal. Ont-ils donc quitté le pays ?

— Depuis 1851.

Ce nom de Laverdac sonnait mal aux oreilles de Daniel. Il fréquenta dès lors les eaux d'Allemagne.

## IV

### Un ménage parisien.

Ce ne fut pourtant point là, ce fut à Enghien, tout prosaïquement, que Daniel Mortal, par hasard, rencontra celle qui devait, non point transformer cette nature de réfractaire, mais changer cette existence et s'appeler Mme Mortal. C'était une jeune fille, fort pauvre, portant un beau nom, et qui était venue là accompagnant son père affecté d'une maladie de larynx. On avait ordonné les eaux au malade. Il avait choisi la source sulfureuse la plus rapprochée de Paris, et il mangeait à Enghien ses dernières ressources.

— Il faut bien me guérir, tu conçois, disait-il à sa fille, d'un ton peureux et égoïste.

Il s'appelait M. de Chaunes. Il avait fait courir autrefois ; il avait voulu battre les purs sangs anglais avec nos chevaux limousins. La dot de sa femme, ses biens personnels, tout avait passé dans le gouffre. Très âgé maintenant, usé surtout, M. de Chaunes



RAMBERT SE PENCHA SUR LE JEUNE HOMME, LUI SOULEVA  
DOUCEMENT LA TÊTE (P. 20).



n'avait plus qu'une passion : lui-même. Il ne tenait ni à être malade, ni à mourir. Il employait donc les restes d'une richesse follement dissipée aux soins de sa santé, et il oubliait, se dorlotant, se *pouletant*, Claire de Chaunes, qui devenait plus pauvre chaque jour et restait fille.

Claire était charmante, triste, mais résignée. A vingt-deux ans, elle avait déjà fait, doucement et sans bruit, le sacrifice de la destinée.

Lorsque Daniel Mortal la vit au bord du lac, il fut profondément frappé de sa beauté, de sa séduction un peu souffrante. Il connaissait M. de Chaunes pour l'avoir rencontré jadis, dans les enceintes de pesage sur les champs de courses. Il se présenta à nouveau, peu à peu renoua des relations qui n'avaient jamais été bien intimes. Mortal n'avait jamais aimé jusqu'alors. Il avait eu des aventures, des caprices, pas une passion.

Mlle de Chaunes venait d'éveiller en lui un sentiment nouveau, imprévu et ardent. Il l'aima vraiment, sincèrement, ou plutôt, de toute l'impétuosité de son désir.

Or, pour cet être indompté qui tenait l'impossible pour le certain, la possession avait toujours suivi de près le rêve. Il essaya de se faire aimer de Mlle de Chaunes, mais le charme singulier, entraînant, ou plutôt le magnétisme de Mortal était de ceux qui demeurent, sur certaines natures timides ou honnêtes, tout à fait impuissants. Sa carrure superbe, ce cou bien attaché sur ces épaules larges, ce regard noir et chaud, inquiétaient Mlle de Chaunes, et Mortal le sentait bien. Alors, pour conquérir la fille, il se tourna vers le père.

M. de Chaunes était un vieux gentilhomme maniaque, facile à l'engouement, et que Mortal, avec sa verve, ses récits d'aventures et aussi le dédain qu'il affectait pour le progrès et les idées nouvelles, fascina.

M. de Chaunes vit pour sa fille un mariage inespéré dans Mortal, dont la fortune devait être considérable. Il donna Claire à Daniel, contraignit la pauvre fille à cette union par une série d'arguments à la fois attendrissants de résignation et irritants d'égoïsme. Il allait mourir, il voulait voir l'avenir de son enfant assuré, il voulait aussi être certain de ne point mourir sur la paille. Mortal lui plaisait beaucoup. C'était sinon le mari attendu, — au moins le gendre souhaité. Il avait tant fait pour Claire que Claire pouvait bien faire cela pour lui : elle ne s'en repentirait point. Il était certain, absolument certain (il le sentait aux battements de son cœur paternel) qu'elle serait heureuse, très heureuse.

Claire se dévoua encore. Elle n'avait jamais entrevu la vie qu'avec une étiquette au premier feuillet du livre : *sacrifice*. Elle avait vécu constamment avec M. de Chaunes, dont elle subissait les égoïsmes et les manies. A son âge déjà, Claire se sentait plus lasse de vivre que si elle eût été sur le déclin du coteau. Elle avait bien, tout bas, caressé parfois quelque impossible roman, souhaité quelque union selon son gré, la plus simple, la plus cachée, la plus humble du monde, mais quoique fort belle, elle était si pauvre que nul n'avait osé unir sa vie à la sienne. Alors, sans l'aimer, elle se laissa unir à Daniel Mortal et elle eut cette consolation de voir M. de Chaunes finir dans le luxe et mourir non de misère, mais d'une indigestion de truffes.

Jamais femme ne souffrit ce que devait souffrir Mlle de Chaunes. Claire avait espéré que Mortal, lorsqu'elle le connaîtrait mieux, ne lui inspirerait pas ce sentiment de crainte, cet instinctif effroi qu'elle ressentait quand elle le voyait. Peut-être était-elle injuste envers lui. Daniel essayait pourtant bien de plier sa nature brutale, d'user, pour ainsi dire, sa rudesse au contact de cette grâce et de cette bonté. C'était la première fois que cet être maudissait son âpreté, cette résolution qu'il possédait, et dont il était si fier, la première fois aussi qu'il était las de son renom d'aventurier, dont il se parait autrefois. Il s'étonnait lui-même de cette transformation, effrayé de se sentir devenir faible.

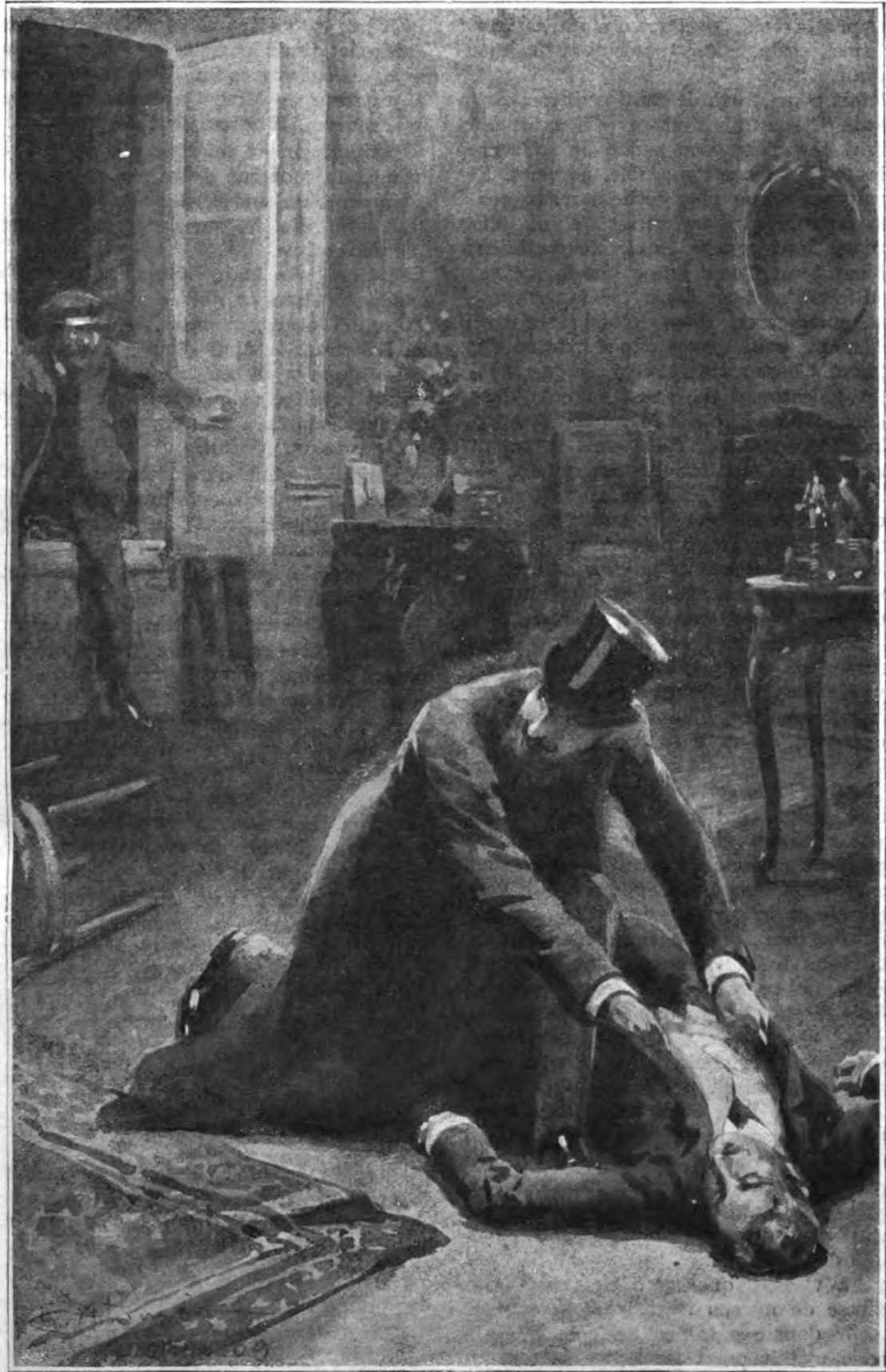
Il fallait qu'il aimât réellement Claire, pour qu'il en vînt à s'étudier ainsi devant elle, à ployer, à se contenir, à dompter cette fièvre et ces colères qui l'échauffaient si souvent jadis et qui l'étouffaient maintenant.

En dépit de tout, Claire ne pouvait l'aimer. Elle ne pouvait s'empêcher de le haïr d'instinct. Cet homme avait à ses yeux elle ne savait quoi de mytérieux et de tragique qui l'effrayait.

Elle n'en avait pas eu l'intuition lorsqu'elle l'avait épousé, mais à présent, à mille riens qu'elle entrevoyait, aux réticences de Mortal, aux mots qui lui échappaient parfois, elle devinait non la vérité, mais quelque chose de cette vérité qui lui faisait peur.

— Sur ma foi, disait Daniel lorsqu'elle le regardait d'une certaine façon pleine d'angoisse, vous tremblez devant moi, ma chère ? Pour qui me prenez-vous donc ? Croyez-vous donc que j'aie dans les temps commis des crimes ? Je vous garantis, chère amis, que nos Mexicains s'assassinaient moins que les habitants du faubourg Montmartre.





LE JEUNE HOMME ÉTAIT TOMBÉ; L'AUTRE, PENCHÉ SUR LUI, OUVRANT SES VÊTEMENTS, Y FOUILLAIT, BLANC COMME UN LINGE, AVEC CES MOUVEMENTS MALHABILES DES GENS QUI TREMBENT. (P. 19).

Jusqu'à la voix que Mortal avait, en parlant ainsi, cette voix amère, vibrante, tout effrayait Claire.

C'était pour Mortal le châtement qui commençait. Il souffrait tout ce qu'il avait fait souffrir. Il perdait une partie de sa verve insolente. Il devenait irascible, nerveux. Et il comprenait que plus cette humeur nouvelle, assombrie, s'emparerait de lui, plus Claire sentirait grandir en elle ce sentiment qui bientôt serait de la haine. Ces deux êtres, si peu faits l'un pour l'autre, s'étaient d'ailleurs heurtés trop vivement déjà, et trop cruellement, pour que rien pût être oublié, pardonné. Claire avait été froissée dans toutes ses délicatesses, dans ses timidités, dans ses mélancolies. Elle s'était repliée avec un instinct de sensitive. Elle avait à jamais détaché sa vie, ses songes, ses espoirs, de l'existence de Mortal. Elle se laissait entraîner un peu comme un corps inerte roulé par le flot, mais elle gardait au fond du cœur ce sentiment de résistance qu'on oppose à toutes les tyrannies, et elle se réfugiait dans sa douleur même et dans ses souvenirs.

Daniel n'accepta pas longtemps cette résistance et, quoiqu'il aimât et qu'il eût essayé de céder, d'adoucir son humeur, ses instincts farouches, il finit par se redresser et se montra tel qu'il était, impérieux, inflexible.

Il voulut la forcer à l'accompagner dans les bals, aux réceptions officielles, où l'absence de Claire était remarquée. Mortal craignait le ridicule. Il avait, précisément parce que son tempérament le poussait vers la jalousie et la tyrannie, peur de paraître jaloux ou tyran. Claire dut céder. On la vit à l'Hôtel de Ville, une ou deux fois aux Tuileries. Les reporters vantèrent sa beauté, et Mme Mortal fut un moment célèbre.

Daniel en était fier ; elle en avait honte.

Puisqu'il fallait obéir, suivre Mortal dont la volonté se faisait absolue, elle préférait les soirées où l'on causait, les réceptions quasi bourgeoises des banquiers à la mode. Elle y trouvait du moins à se réfugier avec sa propre pensée, à s'isoler tandis qu'on dansait. Aux mardis de Mme Gardonne, qui recevait aussi des gens de lettres, des médecins, des artistes, Claire, peu à peu, en était venue à trouver quelque plaisir furtif. La maîtresse de maison avait eu le bon goût d'établir dans ses salons un coin d'où la causerie n'était point proscrite. Elle appelait cela son *académie*. Elle prétendait que cette pièce faisait contrepoids au fumoir. La vérité est qu'on y entendait souvent des gens d'esprit.

Claire écoutait plus qu'elle ne parlait. Mais elle disait parfois son mot, toujours juste, délicat et très fin. Elle avait fini par se faire adorer de Mme Gardonne. Les poètes de la maison lui adressaient des vers.

Instinctivement, elle éprouvait une joie intime, un moment de calme et retrouvait quelquefois un sourire dans ce salon où elle avait été, dès le premier jour, accueillie en enfant gâtée.

M. Gardonne était l'avoué de Mortal, un avoué mondain et qui se piquait de littérature. Il aimait à recevoir les célébrités dont il lisait le nom dans son journal, et Claire, dans ce milieu intelligent, choisi, se sentait renaître. Elle échappait enfin, pour quelques heures à ce dompteur implacable qui s'appelait Mortal.

Daniel affectait de dédaigner cette *académie* et se tenait constamment au salon de jeu ou au fumoir, jetant au plafond, avec la fumée de son havane, quelqu'un de ces paradoxes terribles qui stupéfiaient les timides et « faisaient froid dans le dos ».

Il se maîtrisait, d'ailleurs, pour affecter ce calme, cette espèce de détachement et de mépris de tout souci. Obéissant à son instinct, il n'eût point quitté le dossier de la chaise où Claire était assise, parmi ces gens qui, là-bas, causaient. Mais Mortal avait décidément peur du ridicule. Il était de mauvais ton de jouer à l'Othello quand on était don Juan. Il continuait donc à sourire, et Claire, oublieuse de sa souffrance intime, écoutait ou parlait.

Mme Mortal avait surtout remarqué, parmi les habitués de ce coin lettré, un jeune homme assez pâle, blond, d'apparence souffrante, et qui la regardait souvent avec une expression étrange. Il y avait dans ce regard un mélange singulier de sentiments contraire : beaucoup de pitié, de l'inquiétude, un sentiment de sympathie douloureuse et parfois aussi de doute, même un éclat bizarre qui, plus d'une fois, avait forcé Mme Mortal à baisser les yeux.

Elle n'avait jamais parlé à ce jeune homme. Il semblait affecter de ne jamais lui adresser la parole. Elle savait seulement qu'il était musicien et qu'il avait obtenu, l'année précédente, le prix de Rome. Elle demanda, un jour, son nom à Mme Gardonne.

— Comment ! on ne vous l'a pas présenté ! fit la maîtresse de la maison. C'est M. Paul Laverdac.

Et elle courut prendre M. Laverdac par la main.

— Cher monsieur Laverdac, dit Mme Gar-

donne, permettez-moi de vous présenter à Mme Mortal.

— Je vous demanderai, au contraire, chère madame, répondit M. Laverdac, qui devint un peu pâle, de ne point me présenter à Mme Mortal.

— En vérité ?

— Oui, je vous en prie.

— Et pourquoi ?

— Je porte un nom qui sonnerait peut-être mal à ses oreilles !

— Comment cela ? Que signifie ?

— Oh ! rien, dit le jeune homme, qui en avait trop dit, à son gré. Mme Mortal ne se soucie point d'un croqueur de notes comme moi.

Mme Gardonne alla droit à Claire, tandis que Paul Laverdac gagnait la porte, et dit :

— Ce Laverdac est un ours, chère enfant. Il a peur de vous. Devineriez-vous qu'il m'a dit que son nom vous serait désagréable ? Vous le connaissez donc ?

— Non, répondit Mme Mortal, et je ne l'ai jamais entendu prononcer avant ce soir. — Laverdac !...

Et elle tomba dans une rêverie, cherchant, interrogeant, remuant le passé en cendres.

Laverdac ! Ce nom n'évoquait rien pour elle, aucun fantôme, aucun souvenir.

Elle songea tout à coup à Daniel Mortal. C'était peut-être lui qui connaissait Laverdac, et, avec son instinct de femme, il lui sembla qu'elle devinait un secret, ou qu'elle entrevoyait quelque chose de douloureux.

— Est-ce que vous connaissez ce nom, *Laverdac* ? dit-elle à Daniel, lorsqu'en sortant ils furent seuls dans le coupé qui les emportait.

La lumière des lanternes éclairait le visage ordinairement calme de Mortal. Claire vit passer sur cette face un éclair de colère ou d'effroi.

— Laverdac ! fit Daniel. Que voulez-vous dire ?

— Rien, répondit-elle avec froideur. C'est un inconnu qu'on m'a présenté et qui se nomme ainsi.

Ses yeux honnêtes et profonds ne quittaient point les prunelles ardentes de Daniel Mortal.

— Laverdac ? dit-il. Vous avez bien entendu le nom ?...

Daniel avait l'air pris de fièvre. Il fallut que Claire décrivit l'homme qui portait ce nom, qu'elle lui dit à peu près son âge.

— Laverdac ! comment, Laverdac ?

— Ainsi, dit Claire, vous le connaissez ?

— Non, pas celui-ci certainement... Mais... son père... oui, peut-être.

— Etait-ce un de vos ennemis ?

— Non.

— Un ami ?

— Je le connaissais à peine.

— Et pourquoi le fils a-t-il donc refusé d'être présenté à moi ?

— Je n'en sais rien, répondit Mortal.

Claire était maintenant persuadée qu'elle avait deviné juste. Un lien douloureux unissait Daniel à ce jeune homme, et son mari avait joué un rôle dans la vie de cet inconnu. Quel rôle ? Daniel devait-il trembler devant Paul Laverdac ou Laverdac rougir devant Daniel ? Elle l'ignorait et ce n'était point par Mortal qu'elle pouvait l'apprendre. Si elle interrogeait, il se tairait ou mentirait. Mais elle devinait qu'il y avait là une douleur, une honte, qui sait ? un crime...

Elle avait tellement peur du passé de son mari. Elle n'y songeait qu'avec ce vertige qui vous prend à regarder un gouffre.

Résignée, Claire avait des énergies, des soubresauts d'honnêteté indignée.

Elle avait pris rapidement, résolument son parti, et puisqu'elle voulait savoir, c'est à Paul Laverdac lui-même qu'elle demanderait ce secret. C'est à lui qu'elle irait, le suppliant, lui ordonnant de parler.

— Qui sait ? pensait-elle. Il me tient peut-être en mépris parce que je suis la femme de Mortal !

Mais chez Mme Gardonne, comme si le hasard l'eût mal servie, Claire ne vit plus Paul Laverdac. Elle n'osait s'informer de lui. Elle ne voulait pas attirer l'attention de Daniel qui, lui aussi (elle le devinait), cherchait maintenant le jeune homme dans ces salons. Pourtant, comme plusieurs semaines de suite elle se rendit chez Mme Gardonne sans rencontrer Paul, elle demanda s'il était malade.

— Point du tout, dit Mme Gardonne. Il travaille. Vous n'avez donc pas lu dans les journaux qu'il est fort occupé de la partition de son opéra *Maximilien d'Autriche* ?

Mme Gardonne n'avait pas achevé que Paul Laverdac entra au salon, et s'avançant saluait la maîtresse du logis et s'inclinait devant Claire.

— Ah ! revenant, vous voici ! Vous voici, spectre ? Eh bien ! et *Maximilien d'Autriche* ?

— J'ai peu travaillé, dit Laverdac. !

— Comment ! peu travaillé ! Et qu'avez-vous fait pendant cette absence ?

— J'ai pensé, fit Laverdac d'un ton un peu sombre.

Mme Gardonne se mit à rire : on l'appelait dans un autre salon. Elle s'éloigna, laissant Claire et Paul Laverdac en tête-à-tête.



Claire, émue, mais décidée à tout savoir, se tenait devant Paul Laverdac froissant son éventail, regardant ce jeune homme qui très poliment s'inclinait, saluait, et à son tour allait quitter le petit salon, lorsque Mme Mortal, regardant autour d'elle, et voyant qu'ils étaient seuls, dit brusquement :

— Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser une question ?

Paul Laverdac s'arrêta, balbutia quelques mots et attendit.

— Vous n'avez pas voulu, monsieur, m'être présenté, l'autre jour ? dit Claire.

— Madame...

— Oui. Mme Gardonne me l'a dit. Pourquoi ? Ce n'est point un reproche que je vous adresse. C'est une explication que je vous demande.

— Une explication ? dit Paul troublé.

— Une explication, oui. Et vous me la devez. Je l'ai demandée à mon mari. M. Mortal me l'a refusée. Je sais seulement qu'il a autrefois connu votre père. Si ce souvenir doit éveiller pour vous quelque douleur, pardonnez-moi et ne me répondez pas. Mais si la douleur est pour moi, je vous supplie de parler, monsieur. Répondez-moi en toute franchise comme je vous adresse franchement une question bien faite pour vous surprendre, mais à la réponse de laquelle je tiens beaucoup. Pourquoi ce nom de Laverdac peut-il déplaire à Mme Mortal ?

Paul Laverdac était devenu blême, et, à ce nom de Mortal, un éclair de colère mal étouffée semblait jaillir de ses yeux. Il se tenait droit devant Mme Mortal et un petit frémissement faisait mouvoir ses lèvres sous sa moustache blonde.

Il ne répondait pas. Il avait l'air d'un homme qui a peur de laisser tomber une parole, car cette parole doit brûler en pleine chair comme un acide.

— M. Mortal, répéta Claire, avait connu votre père autrefois ?

— Il vous l'a dit ? demanda Laverdac.

— Oui.

— Vous a-t-il conté aussi la mort de mon père ? fit le jeune homme avec une ironie sans doute involontaire.

— Il ne m'a pas dit que votre père fût mort.

— Alors, dit Laverdac, vous ne savez rien, madame ?

— Eh ! non, non, je ne sais rien, s'écria Claire, et je veux savoir... Voyons, reprit-elle, il y a là je ne sais quoi d'effrayant... il y a un secret... Je vous en supplie, monsieur...

Ce mot, dit avec une expression si tou-

chante, que le jeune homme eut pitié d'elle.

Mme Gardonne avait bien deviné. Paul Laverdac s'était senti, invinciblement, malgré la lutte soutenue contre lui-même, attiré et comme poussé vers cette femme. Le nom qu'elle portait avait d'abord éveillé et sa colère et sa curiosité ardente. Paul Laverdac connaissait bien la sinistre légende de la mort de son père où ce nom de Daniel Mortal se trouvait mêlé d'une si lugubre façon. Dans les Pyrénées, Mortal avait toujours passé pour le meurtrier de M. Laverdac. Ces souvenirs de la dette de jeu payée par une dénonciation, étaient restés vivants, sanglants dans ces contrées. L'enfant du mort, la veuve de Laverdac les avaient entendu raconter bien des fois.

Mme Laverdac vivait seule avec son fils, presque pauvrement, et quand elle parlait du mort, le jeune homme prenait dans le tiroir de son bureau un petit portefeuille rouge et, l'ouvrant, il montrait une lettre signée *Mortal* en disant :

— Si nous voulions, pourtant, mère, la vengeance serait là !

Mais alors Mme Laverdac, effrayée, attirait à elle son fils, le baisait au front nerveusement et lui disait :

— Pourquoi entrer en lutte avec ces gens-là ? Laissons-les dans leur insolent triomphe, va ! Ton pauvre père te serait-il rendu ? Je ne vois que des dangers nouveaux. Aime-moi bien, travaille, reste brave et courageux enfant comme tu es. Et ne demandons rien à personne.

Et Paul refermait le portefeuille, disait avec un soupir : « C'est pourtant ainsi qu'on laisse l'injustice continuer, s'étaler, prendre racine, faire souche d'infamie... » Puis, on ne parlait plus de Daniel Mortal.

La rencontre de Mme Mortal avait réveillé toute sa haine. Mais cette haine, devenue tout à coup plus vivace contre Daniel, épargnait cette femme, que Paul avait étudiée, et en qui il avait cependant cru deviner tout d'abord, non une martyre, mais une complice. Et la sympathie qu'il éprouvait maintenant pour Claire augmentait d'autant plus que ses préventions, tout d'abord, avaient été plus grandes. Il ne se pardonnait pas à lui-même, d'avoir pu songer à unir dans son mépris cette femme à cet homme. Il eût volontiers demandé à Claire son pardon.

Ce n'était peut-être pas de l'amour encore que Paul Laverdac éprouvait pour Claire Mortal, mais c'était ce sentiment irrésistible d'où naît l'amour. L'espèce d'ascendant que Laverdac exerçait sur Claire tenait aussi beaucoup de cet état de l'esprit qui agit



bientôt sur le cœur. L'amour suit le plus souvent bien vite cette attention intriguée, et le hasard ou plutôt l'inévitable sort qui poussait ainsi l'un vers l'autre ces deux êtres devait fatalement transformer en affection raisonnée la sympathie inconsciente.

Maintenant, Paul Laverdac avait peur de parler. Était-il possible qu'il dît à Claire la vérité, dans sa cruauté ? Il allait conter l'aventure sanglante, la mort de Laverdac aux côtés de Pascal Arthez. Il s'arrêta et dit seulement :

— Mon père était, je crois, créancier de M. Mortal.

— Créancier ? dit Claire.

— Oui... J'ai retrouvé je ne sais quel billet dans les papiers de la succession... Oh ! tout cela est sans importance.

Il avait répondu d'un ton dégagé, en souriant, mais Claire voyait bien qu'il voulait la tromper.

— En vérité, monsieur, dit-elle, il faut qu'il y ait quelque chose de bien étrange en tout ceci, car vous ne me dites pas ce que vous savez.

— Moi ?

— Je suis certaine que vous me cachez quelque chose !

Elle eut alors un grand élan de confiance, peut-être irréfléchi, elle laissa échapper le sang d'une blessure entr'ouverte, tout ce qu'elle souffrait, tout ce qu'elle supportait tout ce qu'il y avait de terreur en elle devant ce qu'elle ignorait. Il lui semblait qu'elle parlait à un ami, qui connaissait mieux qu'elle-même la vie de Mortal. Elle se leva, elle le conjura de tout dire.

— Mais songez donc, monsieur, que s'il y a une honte là, cette honte rejaillit sur moi ! Ce nom de Mortal, à moi, ignorante, innocente, est mon nom ! Je veux savoir que rien ne l'a souillé, et qu'en me le donnant on ne m'a point fait supporter le poids d'une infamie !

— Madame...

— Je vous étonne ? Vous avez raison.



EFFARÉ, NOËL SE SENTIT SAISI AU COLLET, PRIS AUX COUDES ET SERRÉ AUX JAMBES PAR TROIS OU QUATRE HOMMES (P. 20).

C'est la première fois que je vous adresse la parole, et ce que je cacherais à tous, ces craintes chimériques, je vous les confie. Mais c'est que je devine bien que l'inconnu que je cherche est en vous ! Oui, entre votre père et M. Mortal il y a un secret, et vous le connaissez !

Paul Laverdac hésitait. Dévoiler le passé, c'était venir en aide à cette femme, et peut-être la sauver, mais c'était aussi frapper une malheureuse, la frapper dans ce qui est plus cher, pour ces natures d'élite, que le bonheur lui-même : dans l'honneur. Une fois encore, il ne dit que la moitié de l'atroce vérité.

— M. Mortal devait à notre père une somme qu'il n'avait point payée, voilà tout ce qui unissait votre mari au nom de Laverdac, et voilà tout ce que je sais, madame.

— Tout ?... En vérité, c'est tout ?

— Absolument tout.

— Ah ! Eh bien ! mais ce billet dont vous me parliez tout à l'heure, ce papier retrouvé, pourrais-je le voir ?

— Vous ne me croyez pas encore ?

— Si ce billet existe, je veux que M. Mortal l'acquitte sur-le-champ.

— La dette de M. Mortal était de celles que nulle juridiction ne reconnaît.

— Une dette de jeu ? demanda Claire. Ce que l'on appelle, si je ne me trompe, une dette d'honneur. Eh bien ! voulez-vous me rendre un service, monsieur ? Donnez-moi ce billet ! Oui, je veux le présenter moi-même à celui qui le doit, je veux être, moi, la créancière de M. Mortal.

— Comment ! ma créancière ? fit railleusement une voix derrière Paul Laverdac.

Le jeune homme se retourna et il vit Daniel Mortal qui, jouant, du bout de ses doigts gantés, avec son lorgnon, se tenait droit sur le pas de la porte du petit salon.

Laverdac était devenu livide. Il avait envie de sauter à la face de cet homme et de le souffleter. Il regardait la rosette de décorations de tous les ordres que portait Daniel à sa boutonnière. D'un mouvement il eût arraché cela et l'eût broyé sous son talon. Que la légende fût vraie ou non, cet homme avait joué un sinistre rôle à l'heure où tombait Laverdac le père, le crâne brisé.

Mortal avait deviné qui était ce jeune homme. Il le toisa d'un regard, de ce coup d'œil du chasseur qui vise le gibier ; il se rendit compte de ce qu'il pouvait espérer ou craindre d'un tel adversaire, et aussitôt sa lèvre se plissa avec une nuance de dédain.

Muette, Claire regardait avec une terreur soudaine ces deux hommes et attendait.

— On vous réclame par là, dit Mortal en tendant à Claire son bras gauche replié.

Elle s'appuya sur le bras de son mari ; froide comme un marbre, elle marchait, la tête pleine de bourdonnements, avec des mouvements automatiques.

— Je vous demande pardon, monsieur, de vous enlever ma femme, dit Daniel en passant devant Laverdac.

Paul regardait s'éloigner, au bras de cet homme, cette femme qui, tout à l'heure, lui parlait, les yeux dans les yeux. Il avait encore dans l'oreille le son chaud et doux de sa voix, et elle le laissait étourdi comme lorsqu'on a respiré quelque parfum qui monte au cerveau.

A peine avait-il atteint le salon où l'on causait, que Mortal dit à Claire tout bas, d'un ton bref :

— Je suis las. Nous partons.

— Partons, dit Claire.

Elle s'enveloppa de sa mante, monta dans

le coupé, et, jusqu'à leur hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, elle ne dit mot. Daniel, immobile, semblait combiner dans sa tête un plan de campagne. Elle se demandait s'il avait entendu l'entretien avec Paul Laverdac. Arrivé à l'hôtel, Daniel baisa froidement la main gantée de Claire, et se retira dans son appartement. Pas un mot, aucune velléité d'explications. Devant ce calme glacial, la jeune femme se sentit effrayée. Elle passa une partie de la nuit auprès du feu, songeant, se répétant ce qu'avait dit Laverdac, et se demandant s'il avait dit vrai. Elle attendait le lendemain pour parler enfin à Mortal.

Le matin venu, Claire dormait encore, lorsque Daniel entra dans sa chambre.

— Je vous demande pardon de vous éveiller si tôt, ma chère enfant, dit-il, mais il s'agit d'une affaire grave. Voulez-vous que je vous serve de camériste et que je vous aide à passer votre robe de chambre ?

— Vous ?

— Moi. Il faut vous lever. Je vous en demande pardon : j'ai un service à vous demander.

— Et lequel ? dit Claire, qui demeurait blottie dans son lit.

— Je vous le dirai tout à l'heure, fit Daniel Mortal avec la politesse froide et un peu hautaine qu'il affectait la veille.

Claire se leva, frissonnante.

— Aviez-vous besoin de m'éveiller si tôt après une nuit de fatigue ?

— Vous avez les yeux dispos et le teint charmant, tout à fait reposé, je vous assure. D'ailleurs, vous pourrez tout à votre aise vous recoucher dans un moment. Je ne veux de vous qu'une lettre, un billet de cinq lignes. Ce n'est pas bien long à jeter sur une feuille de papier.

— Un billet de moi ?

Daniel avait ouvert un buvard.

— Là, dit-il, veuillez écrire ce que je vais vous dicter.

— Et qu'allez-vous me dicter ? demanda Claire.

— Je puis parfaitement tout vous dire, fit Daniel Mortal. Je veux avoir avec M. Paul Laverdac une entrevue. Mais, à mon jour et à mon heure, comme vous désirez, vous, un entretien. Que je sollicite ou que j'ordonne, il ne se rendra pas à une invitation signée de mon nom, et, tout au contraire, il accourra sur un billet signé du vôtre.

— Je vous comprends, je n'écrirai point cette lettre.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connais point M. Laverdac, et qu'il pourrait s'étonner...



ON MENA ENCORE UNE FOIS NOEL AU COMMISSAIRE. DANS LA RUE, SOUS LE REGARD DES CURIEUX, IL N'OSAIT REDRESSER LE FRONT (P. 45).

— Oh ! que son étonnement ne vous importe pas ! Je vous prie d'écrire, ma chère Claire.

— Non, non, dit-elle, non ; il y a un piège là.

— En vérité, fit Mortal avec son sourire de raillerie habituel, vous allez vous imaginer des choses tragiques à propos d'un papier musqué. Je ne vous savais point aussi romanesque. Je vous le répète, je tiens absolument à voir M. Paul Laverdac : les différends que j'ai eus avec son père, et qu'il serait trop long de vous expliquer, l'éloigneraient de moi. Il nous manque un trait d'union, et ce trait d'union, ce sera vous, Prenez cette plume, chère enfant.

— Soit, dit Claire. Et que faut-il écrire ? Daniel dicta :

*Je tiens à voir, monsieur, le papier qui constitue la dette de M. Mortal envers M. Laverdac. Il y a là un secret qui, étant à mon mari, doit être à moi.*

— Comment savez-vous que M. Laverdac possède ce papier ? demanda Claire brusquement.

M. Mortal se mit à sourire, découvrant ses dents éclatantes sous sa moustache noire.

— J'écoutais hier votre conversation. Et il continua de dicter :

*Je serai à l'heure que vous m'indiquerez où vous voudrez.»*

— Et signez, ma chère. Oui, votre petit nom seul : *Claire*.

Elle fit un mouvement pour se relever, mais brusquement, presque brutalement, il contraignit ces doigts qui se crispèrent à garder la plume et à signer.

Tandis qu'il pliait froidement le billet, Claire regardait, stupéfaite, à demi renversée sur sa chaise, et les yeux égarés.

— C'est donc, dit-elle, bien vrai, vous allez envoyer ce billet à M. Laverdac ?

Elle avait espéré jusque-là que ce n'était qu'une épreuve, un jeu méchant, et elle avait écrit, se disant qu'elle jetterait ce papier au feu tout à l'heure.

— L'adresse, maintenant, répondit Daniel Mortal.

— Jamais, dit-elle.

— A votre aise. Je l'écrirai donc moi-même.

Il prit la plume, traça ces mots sur l'enveloppe : *M. Paul Laverdac, rue d'Hauteville, 20*, et dit, en saluant :

— Voilà qui est fait.

Puis, fort poliment, avec une nuance narquoise.

— Ma chère enfant, dit-il, vous avez oublié que l'année finit ce soir ? Nous sommes au 31 décembre. Vous ne recevrez ni aujourd'hui ni demain aucune visite, je vous en prie, — et le ton de ses paroles devenait presque dur... — Vous demeurerez ici. Vous faut-il quelques volumes nouveaux,



des romans pour vous distraire ? On vous apportera ce qu'il vous plaira. Quant à sortir, vous n'y pensez pas, je gage ? Je vous préviens d'ailleurs qu'on ne vous ouvrirait pas la porte de l'hôtel.

Il laissa Claire épouvantée.

Elle se sentait prise dans quelque engrenage de fer ; elle avait lu dans les yeux de Mortal une résolution implacable dissimulée sous une ironie. Elle devinait que maintenant elle essayerait vainement de se débattre, de résister, de protester. Cet homme accomplirait froidement ce qu'il avait résolu. Quant à songer au projet que Mortal avait formé, elle n'osait pas. Mais ce ne pouvait être qu'une chose terrible. Il y avait en tout ceci, pour Paul Laverdac, un danger certain.

Un espoir pourtant lui restait. Elle se disait que, recevant ce billet, Paul Laverdac ne comprendrait pas, demanderait une explication, puis, ne recevant point de réponse, croirait à quelque mystification. A coup sûr il ne pourrait s'imaginer que la curiosité pût pousser une femme à solliciter ainsi un rendez-vous, et quant à songer à la soupçonner d'un autre sentiment, l'oserait-il ? Elle était assurée que non, cet homme d'honneur ne pouvant se tromper sur ce que pensait une honnête femme.

Paul Laverdac avait, en effet, été profondément surpris en recevant ce billet étrange. Il ne connaissait point l'écriture de Mme Mortal. Ce nom, *Claire*, lui parut à la fois singulier et charmant. Il lut et relut les quelques lignes que Mme Mortal avait tracées. Il ne comprenait pas ; un fat eût bien vite trouvé, inventé la cause de la démarche de Claire et n'eût vu là qu'une aventure assez banale dont il eût tiré parti à son gré. Mais Paul devinait comme une complication mystérieuse, comme une souffrance chez cette femme ; comme un besoin de connaître tout entière l'existence de son mari et il n'y mêlait (Claire l'avait bien jugé à sa valeur) aucun soupçon, aucune ironie.

A coup sûr, le jeune homme, qu'il se l'avouât ou non, était heureux de rencontrer cette occasion nouvelle de revoir Mme Mortal, de la voir seule, de lui parler, de lire encore dans ce cœur, de se laisser aller à la contemplation de cette grâce douloureuse. Et puis, déshonorer Mortal aux yeux de cette femme, dévoiler le passé, raconter l'histoire hideuse de la partie de jeu, c'était pour lui une volupté double. Il frappait à la fois le mari heureux, et le délateur lâche. Après avoir hésité un moment à répondre à Mme Mortal, Paul Laverdac s'était écrié :

— Parbleu ! oui, j'irai ! Je lui montrerai,

je lui mettrai sous les yeux la lettre où cet homme reconnaît cette dette payée à coups de proscriptions. C'est par sa femme d'abord que j'atteindrai Daniel Mortal !

Paul avait à sa disposition le petit hôtel, l'atelier que le peintre Gilbert Garnier, un de ses amis, occupait dans le quartier Beaujon. Pendant l'hiver, que Garnier passait presque toujours en Italie, à Pise, autant par goût et par besoin d'étude que par raison de santé, Paul Laverdac se constituait le conservateur des objets d'art et de la luxueuse demeure.

Le jeune homme parlait de l'entrevue comme d'un rendez-vous d'affaires. Il donnait quelques indications sur la demeure que Mme Mortal reconnaîtrait au bas-relief en terre cuite, à tel détail d'architecture. Respectueusement il recevrait dans ce logis Mme Mortal.

Daniel avait envoyé la lettre de Claire par un commissionnaire. Il ne voulait point mettre ses gens dans la confidence. L'homme revint sans réponse. Mortal eut un mouvement d'impatience. En pareil cas, tout constitue un danger. Si Paul Laverdac ne venait point ! Mortal heureusement fut rassuré. Le soir même, une femme de chambre se présentait, d'un air assez mystérieux, à l'hôtel, demandant Mme Mortal. Elle avait une lettre à lui remettre, mais à elle-même. Daniel avait donné l'ordre qu'on lui apportât tout ce qui viendrait pour madame. Il rompit le cachet. C'était la réponse de Laverdac.

— Allons, dit Daniel, il viendra.

Il importait d'ailleurs que Laverdac se rendit le plus vite possible au rendez-vous. Daniel ne pouvait constamment tenir sa femme comme au secret, dans son hôtel. Claire pouvait écrire, avertir le jeune homme. Mortal voulut jouer un jeu rapide, et comme il était, en ces parties douteuses, toujours prêt à l'audace, il alla droit à la fille de M. de Chaunes, et lui montrant la lettre de Laverdac :

— Votre invitation est acceptée, dit-il, voyez vous-même. Je vous sais gré, chère amie, de me fournir l'occasion d'acquitter une dette assez vieille et qui pesait un peu sur ma conscience. Et, comme je ne veux point tarder plus longtemps à la payer, fixez encore l'heure et le jour de l'entrevue. — Demain dans la soirée. C'est le premier jour de l'année, et voilà un curieux moment pour courir le guilledou vers Beaujon. Mais ce n'en sera que plus original. M. Laverdac se trouvera payé avec l'an nouveau.

— C'est-à-dire, demanda Claire, que je dois pousser plus avant M. Laverdac dans

je ne sais quel guet-apens que vous méditez ! Je n'écrirai plus une ligne.

— Mais est-ce que je le menace ? s'écria Daniel Mortal. Je voudrais vous épargner ce tourment... Je vous condamne à un supplice parce qu'il le faut... Je...

Mortal essaya encore d'obtenir de Claire le billet qu'il demandait. Il se sentait pris de rage devant la résolution de cette femme devenue inflexible, et il allait s'emporter lorsque sa terrible présence d'esprit reprenant le dessus, il haussa les épaules, se contenta de dire : *A votre aise !* prit la main de Claire, y posa ses lèvres, sortit et dépêcha vers Laverdac un commissionnaire nouveau chargé de lui répéter mot pour mot :

— On sera au logis indiqué demain soir, vers onze heures.

Mortal avait grassement payé le messager, lui défendant de dire s'il venait de la part d'un homme.

— Si on vous demande qui vous envoie vous direz : une dame.

— Bien ! avait répondu l'autre sans comprendre.

Claire passa la nuit qui suivit dans la terreur et dans la fièvre. Elle eut une crise de nerfs épouvantable et se tordait, joignant les mains. Elle semblait

supplier quelqu'un d'invisible. En la voyant si pâle, les pommettes saillantes, les narines contractées, la bouche entr'ouverte et pincée, sa femme de chambre eut peur. Elle fit éveiller Daniel Mortal.

A son tour, cet homme se sentit atteint et effrayé. Il aimait toujours Claire, il l'aimait de l'ardent amour d'autrefois, et il lui avait fallu toute son implacable résolution de condottière pour la mêler, en la torturant, à ce qu'il méditait. Il n'était point d'ailleurs sans ressentir contre Laverdac une jalousie mordante. Non pas qu'il soupçonnât Claire, mais il devinait en elle quelque chose comme une sympathie naissante pour ce jeune homme. Aussi bien, c'était pour lui une volupté d'étrange sorte, que de contraindre

Claire à attirer à lui Laverdac. Mortal fut bien vite rassuré sur l'état de Claire. La crise devait passer avec la fatigue. Au jour naissant, la pauvre femme s'endormit. Elle s'éveilla tard, la tête lourde, les idées embrouillées comme après un mauvais rêve. Elle cherchait à rassembler ses pensées. Lorsque la vision nette de la situation lui apparut, elle dit tout haut, dans un cri énergique :

— J'empêcherai tout cela !

Lise écoutait. Cette fille était très dévouée à Claire. Elle avait pleuré, la nuit, en la voyant malade.

Mme Mortal demeura tout le jour, tout ce triste jour, devant son foyer, écrasée, cherchant le moyen de fuir. Elle savait que Daniel avait donné des ordres aux gens. Cet hôtel s'était pour elle transformé en prison. Le portier devenait geôlier.

— Et pourtant, je voudrais être là, me jeter au-devant de ce jeune homme et le supplier de fuir.

Elle se répétait à elle-même les indications que donnait Paul Laverdac dans sa lettre. Une maison à l'italienne, des murailles basses, peintes, une des premières maisons de Beaujon en partant de l'Arc de l'Etoile. Elle redisait machinale-

ment ces choses tout haut, à mots entrecoupés, comme dans l'état de somnambulisme, ou tout bas avec une expression d'effroi qui grandissait. Depuis le matin, Daniel Mortal n'avait point reparu.

Il se présenta le soir, à l'heure du dîner, mit un écrin sur la cheminée et dit à Claire :

— Bonjour et un bon an, mon amie. Etes-vous un peu mieux aujourd'hui ?

Claire, se dressant comme un spectre, droite, ne lui répondit qu'une chose :

— Vous avez fait avertir M. Laverdac, j'en suis sûre, je vous devine. Irez-vous trouver ce jeune homme aujourd'hui ?

— Impossible de manquer à ce rendez-vous, fit Mortal, mais soyez sans crainte, ni



DANIEL MORTAL ÉTAIT GRAND, INSOLEMMENT BEAU, AVEC DES YEUX ENFLAMMÉS (P. 24).

M. Laverdac, ni moi, ni personne en cette affaire ne court de danger.

Il sortit comme pour ne pas continuer une conversation qui lui déplaisait, et Claire se trouva seule encore, plus inquiète qu'auparavant. Elle ne voulait point prendre de repos. La fièvre de la veille la reprenait. Avec la nuit, ses angoisses devenaient plus terribles. Elle regardait la pendule, les aiguilles qui marchaient avec une rapidité douloureuse. Parfois elle s'accoudait contre la cheminée, la tête dans les mains, se demandant si ce cauchemar ne finirait pas.

Vers neuf heures, Lise vint à elle d'un air mystérieux. Elle avait réussi à séduire non pas le portier, homme intraitable, mais le fils du concierge, qui avait vingt ans et quelques faiblesses. Ce garçon devait, à un certain moment de la soirée, entr'ouvrir la porte de l'hôtel, détourner l'attention de son père et laisser passer Lise, qui tenait, disait-elle, à prendre l'air.

— Ce ne sera pas Lise, madame, ajouta la femme de chambre, ce sera vous qui sortirez. Le petit n'y regardera pas de si près.

Mme Mortal se crut sauvée, ou plutôt elle crut Laverdac hors d'affaire. Elle s'habilla en hâte, sortit de son appartement et descendit les escaliers avec des battements de cœur. Elle glissa plutôt qu'elle ne marcha en passant devant la loge de ses gens et, trouvant la porte entr'ouverte, elle sauta dans la rue, palpitante. Une fois là, elle crut qu'elle allait se trouver mal. Il lui fallut un effort pour se lancer au hasard dans les rues. Elle croyait à chaque pas sentir une main qui se posait sur son épaule. Dans cette foule, dans le brouhaha des passants, elle cherchait une voiture. Elle était accablée. Sur le boulevard, elle se crut perdue : Les cochers lui criaient : « Complet ! » en riant. Elle allait, un peu étourdie, inquiète, se répétant encore les indications de Laverdac et se demandant où était Beaujon.

Le temps passait ainsi. Elle se trouva dans les Champs-Élysées seule. Elle n'avait plus peur. Des ivrognes l'accostèrent. Elle courut. Elle cherchait. Elle n'avait plus qu'une crainte, celle de rencontrer, au lieu de Laverdac, qu'elle essayait de reconnaître, de deviner parmi les rares passants son mari, et de compromettre ainsi le succès de sa démarche.

Elle se disait :

— Si j'osais, je dirais à quelqu'un de ces hommes qui passent d'aller là-bas.

Et dans l'ombre, elle cherchait un appui, un secours, — un inconnu qui lui rendit ce service de l'aider à sauver peut-être la vie

d'un homme. Daniel Mortal s'était en effet armé en partant. Il avait glissé son revolver dans son paletot. Il s'était rendu vers Beaujon à l'heure dite. Laverdac attendait, et, au coup de sonnette de Mortal, vint ouvrir, un flambeau à la main.

Il devint pâle en voyant Daniel.

— Vous ne m'attendiez pas ? dit celui-ci.

— Non.

Laverdac, la surprise passée, avait repris son sang-froid très vite. Il eut pourtant un éclair de doute affreux, une pensée horrible et se demanda si Claire ne venait pas de l'attirer dans quelque guet-apens. Mais après tout, songeait-il, on n'a point facilement raison d'un homme brave. Il fit entrer Mortal dans un petit salon éclairé par une lampe d'opale.

— Monsieur, dit Mortal brusquement, j'irai droit au but. Vous devez avoir sur vous une lettre de moi que je ne tiens pas à voir traîner dans les poches du voisin. J'ai le souci et le soin de mes autographes. Cette lettre, je vous serais obligé de me la rendre.

— En vérité ? fit Laverdac, qui se croisa les bras et s'adossa, résolu, à une crédence, Mme Mortal vous a-t-elle chargé de la remplacer ici ?...

— Mme Mortal, dit Daniel, n'a rien à voir dans cette affaire. S'il y a piège, croyez que je suis assez ingénieux pour l'avoir tendu moi-même. Je me trouve en face de vous, seul, et je vous réclame ce qui est à moi !

— Je vous demande pardon, répondit Paul ; ce papier est la propriété des miens et nous l'avons payé assez cher. Qui vous dit au surplus que je l'aie apporté ?

— J'en suis certain, fit Mortal. Vous aviez promis et vous êtes homme de parole.

— Merci de l'éloge, répliqua Laverdac. Il est au moins étrange sur certaines lèvres !

Et, tout en parlant, il regardait instinctivement, sans faire un mouvement pour la saisir (car Mortal se fût précipité), une navaja andalouse qui brillait, superbe, sur la table.

Mortal surprit ce regard, et, en homme qui connaît ces armes et ces combats de trappeurs, sourit instinctivement.

— Je vous répète, dit-il, qu'il me faut le papier que vous avez sur vous.

Ils haussaient la voix peu à peu, et, dans la nuit, ce bruit qui s'entendait pouvait passer pour celui d'une discussion violente.

— Et je vous répète, dit Paul, que vous n'aurez pas ce papier. Vous devez être armé, tuez-moi. Ce sera une façon excellente de continuer votre métier.

— Misérable ! s'écria Mortal en devenant fort pâle :





ELLE ALLAIT UN  
PEU ÉTOURDIE, SE  
DEMANDANT OÙ  
ÉTAIT BEAUJON.  
(P. 44).

— Ne sais-je pas tout ? reprit Laverdac. Ne sais-je pas que sur cette face, je pourrais écrire ces noms : « Dénonciateur et espion ! »

— Allons ! dit Mortal, les injures sont hors de saison. Je veux ce papier.

Laverdac regarda Mortal bien en face. Décidé à tout, prêt à saisir le couteau sur la table :

— Jamais ! dit-il par deux fois d'une voix stridente, jamais vous n'aurez ce papier qui vous déshonore !

Et sa main gauche serrait, comme pour le défendre, le portefeuille qu'il avait, jadis, tout enfant, dérobé aux perquisitions de Mortal et de ses agents.

C'est à ce moment que Noël Rambert avait vu se précipiter l'homme à la barbe noire sur le couteau, et qu'en enfonçant la fenêtre, il s'était jeté, éperdu, dans cette chambre où l'on venait de tuer quelqu'un.

## V

### L'instruction judiciaire.

Noël Rambert, en s'éveillant le lendemain de son arrestation, se demanda, tournant les yeux autour de lui avec une angoisse profonde, comment il se trouvait là, hors de son logis, enfermé.

— Misère de moi ! se dit Rambert, est-ce que le cauchemar va durer encore aujourd'hui ?

Il se leva machinalement, jeta un regard

sur lui-même. Il était sordide, couvert d'éclaboussures. Il semblait avoir roulé ou dormi dans la fange.

Une chose l'inquiétait, il voulait savoir s'il avait dormi bien avant dans la journée. Quelle heure était-il, à présent ?

— Qu'ils m'interrogent vite, songeait Rambert, et qu'ils me laissent aller embrasser mon petit Jacques !

Il entendit, comme il s'il eût donné un ordre aussitôt exécuté, le verrou qui grinçait et un agent se présentant sur le seuil de la porte ouverte, lui dit :

— Venez !

On avait extrait, en même temps, les divers individus ramassés la nuit, des rôdeurs de carrefours, des ivrognes sordides, quelques femmes en robes de soie ou en loques. On mena encore une fois Noël Rambert au commissaire. Dans la rue, sous le regard des curieux, il n'osait redresser le front.

Quand il entra dans le cabinet du commissaire où, la veille, il avait été conduit, Rambert se sentit plus à l'aise. Il s'était persuadé qu'il allait enfin s'expliquer, gagner sa cause.

Assis sur un banc de bois, sa casquette entre ses doigts, la roulant, et de temps à autre, d'un mouvement inconscient, la brossant du coude, il regardait avec des yeux fixes et rouges. Las, éreinté, le teint plombé, les lèvres blêmes, avec des cheveux drus en désordre, pleins de la poussière du

poste, sa moustache rude, et sur ses joues une barbe à demi poussée ou plutôt non rasée depuis des semaines, et qui donnait quelque chose de sale à ce visage ravagé, amaigri, Noël Rambert avait l'air non seulement misérable du pauvre, mais l'apparence négligée et hideuse du vagabond. En apercevant une telle figure où l'intelligence et cette beauté que donne parfois la douleur, étaient effacées par une sorte de stupéfaction bestiale, à coup sûr un juré eût, dans l'accusé, flairé et senti le coupable.

Le regard du commissaire s'attachait sur Rambert avec une sorte de répulsion dédaigneuse. L'expression en était claire. Lui, non plus, le commissaire ne doutait pas que cet homme qui se tenait là, devant lui, courbé de fatigue, ne fût un assassin. Il demanda d'un ton presque railleur, s'il persistait comme la veille à nier son crime. Noël ne répondait, à son tour, que par une question. Vraiment, voyons, est-ce qu'on allait, comme ça, le prendre longtemps pour un meurtrier ? Il raconta alors, en accumulant les détails, en s'efforçant de faire, pour ainsi dire, revivre toutes ces scènes devant celui qui l'écoutait, tout ce qu'il avait vu, et, à mesure qu'il avançait dans son récit, par un phénomène inquiétant, il se sentait emporté vers quelque chose d'in vraisemblable, d'impossible.

Il disait de temps à autre : Oui, oui... très bien... allez... prenait des notes ou poussait un soupir qui signifiait : Que de coquins, en ce bas monde ! Quand Noël eut fini, il lui répéta seulement : C'est bien, et fit un signe à des agents en bourgeois qui dirent à Rambert : Venez !

— Est-ce que vous me gardez ? demanda Rambert.

Les agents eurent un sourire niais dans leurs moustaches.

Il fallut retourner au poste. Les soldats examinaient Rambert curieusement. L'homme qui a tué son semblable devient aussitôt un spectacle. Sous ces regards, Noël commençait à devenir très inquiet. Ce n'était pas la première fois qu'on l'avait jeté, entre deux soldats, à la prison. Il connaissait les casemates de Vincennes et les cachots de Saint-Michel. Mais alors le crime qu'il expiait était celui de croire au droit et de vouloir vivre libre. Il pouvait redresser la tête et marcher le front haut. On le grandissait en le condamnant. Mais maintenant, le crime lâche, sinistre, bas, dont on l'accusait, le dégradait, le souillait à ses propres yeux. On le traitait en vil coquin ; on lui disait, sans qu'il pût souffleter celui qui parlait ainsi ou lui cracher au visage, on lui demandait :

— Comment avez-vous tué cet homme ?

Il commençait à sentir du trouble dans son cerveau. Il se demandait si ce n'était point la folie qui venait. Singulièrement las, à bout de forces, il eût voulu se coucher dans quelque coin, s'étendre, rester là, seul : il était prêt à défaillir.

Quand il fallut sortir, monter dans la voiture cellulaire qui attendait dans la rue, Noël sentit encore qu'il devenait terriblement pâle. Cette idée le remuait jusqu'aux os. Il entendait devant le poste le bruit d'une foule qui riait et qui se donnait cette joie bestiale de voir passer les prisonniers. Ironie stupide ! La foule a toujours quelque dernier soufflet, quelque suprême injure pour tout ce qui est misérable et tombé.

— Il y a des gens lâches. — Ça s'amuse de voir souffrir !

Ses yeux se gonflaient gros de larmes. Que c'était long, ces dix pas auxquels il était condamné !

— Qu'est-ce que ça serait donc, pensait-il, si j'étais coupable ?

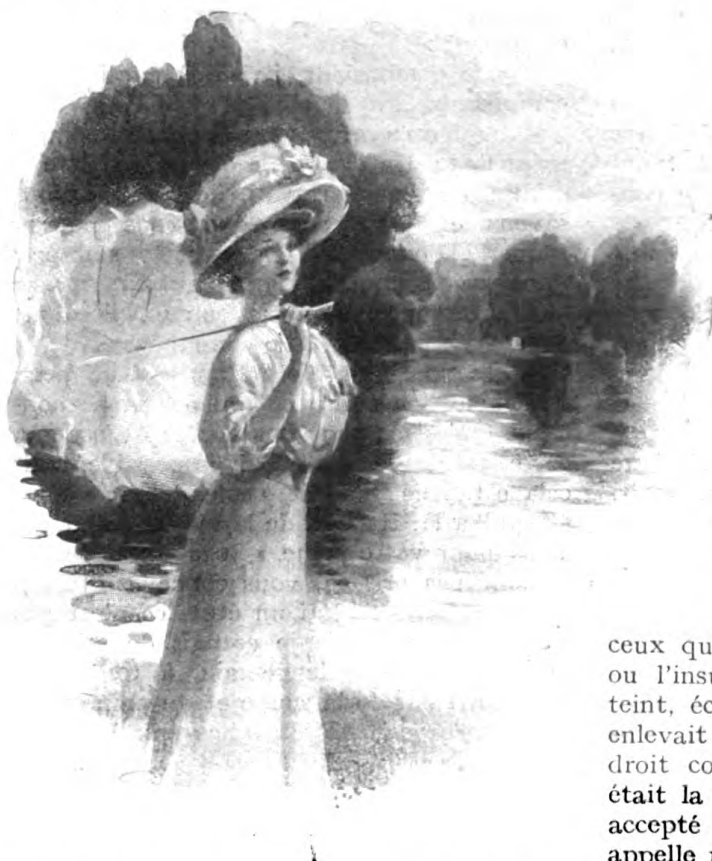
Enfin, c'était fini, il se sentait soulagé du dur supplice d'être vu, et tandis que la voiture l'emportait vers la Conciergerie, il put, redevenant libre de sa pensée, se reporter l'imagination vers ce boulevard de l'Hôpital où son enfant l'attendait, le réclamait, l'appelait sans doute en pleurant.

Il fallait pourtant bien confier le petit à quelqu'un, et Jacques, son Jacques, Jacquinet ne pouvait demeurer seul. Pendant que Rambert disputerait sa liberté aux gens de loi, et prouverait la fausseté de l'accusation, qui prendrait soin du pauvre être chétif, malade encore le mois passé ? Sa mère ! Noël n'y voulait point penser. Le petit Jacques, surveillé par Gobergeau ! A cette idée seule le sang du pauvre homme bouillonnait. Pour Noël Rambert, Jacques n'avait plus de mère. Eh bien ! il recommanderait l'enfant aux camarades d'atelier. On ferait une collecte. Quoique misérables, on s'entraide. Mais, songeant que les amis pourraient croire eux aussi, que lui, Rambert, était coupable et coupable de quoi, grand Dieu ! d'assassinat, Noël se disait :

— Je ne veux rien leur demander, non, rien. Je veux prouver d'abord que j'ai les mains nettes. Rien dedans, rien dessus. Ah bien ! si la pauvre femme qui me donnait son argent là-bas, avait pu croire qu'on m'accuserait d'avoir tué quelqu'un pour voler ça...

Il n'achevait pas. Sa pensée retournait brusquement à son fils.

Il cherchait, se débattait dans le vide.



LORSQUE DANIEL MORTAL VIT CLAIRE AU BORD DU LAC, IL FUT PROFONDÉMENT FRAPPÉ DE SA BEAUTÉ (P. 34).

Quoi ! pas un homme dont l'amitié solide pût être à présent mise à l'épreuve ? Non, des pauvres comme lui, des malheureux, des faibles. Noël ne voulait pourtant pas que le petit Jacques gênât personne.

— Pauvre petit, le voilà tout seul, donc ?

La voiture s'était arrêtée. On fit descendre Noël. Au moins, dans cette cour de prison, personne ne le regardait. Point de curieux. Au greffe, pendant qu'on l'érouait, il dit :

— Je prouverai que ce n'est pas moi qui ai fait le coup, mais en attendant, je voudrais bien que mon petit ne mourût pas de faim.

— Votre petit ?

— Je serais coupable, supposons, qu'il serait innocent, lui, n'est-ce pas ? Eh bien ! y a-t-il moyen de le mettre quelque part où il ait la pâtée ?

— Est-il grand ?

— Non, haut comme ça. Un tout petit, vous savez. Et une bouche facile à nourrir... quand on a de l'ouvrage !

— A-t-il une mère ?

Rambert hésita un moment, puis brusquement répondit :

— Une mère ? non.

— Eh bien ! on le mettra à la prison des jeunes détenus.

— Lui ? fit Rambert. Jamais ! Ah bien ! comme vous y allez, vous ! Et qu'est-ce qu'il a fait ? En prison, quand il a besoin de bon air, de rire et de crier et de courir dans l'herbe ? Les jeunes détenus ! Comme un petit vagabond... mon Jacques !

— Oh ! vous, si j'ai un conseil à vous donner, répondit à Rambert un homme coiffé d'une casquette de cuir ronde et vêtu d'un uniforme de drap gros vert à boutons d'acier, — un gardien, sans doute, — c'est de quitter ce ton-là et de ne pas faire le malin !

Ce qui irritait Noël, c'est l'impuissance dans laquelle il se trouvait de répondre à tous ceux qui l'interrogeaient, le soupçonnaient ou l'insultaient. Il se sentait affaibli, atteint, écrasé par cette accusation qui lui enlevait son titre naturel, le jetait hors du droit commun, et de brave homme qu'il était la veille, d'homme libre dont on eût accepté le serment, faisait de lui ce qu'on appelle un prévenu. La prévention, ce premier degré de l'accusation ! Son être tout entier protestait, criait son innocence. Et pourtant il fallait étouffer cette voix, ne point discuter, ne pas répondre. Ces gardiens pouvaient-ils juger, pouvaient-ils comprendre ? Rambert devait attendre l'interrogatoire. Ah ! mais, alors, comme il plaiderait sa cause devant le juge ! Cette fois, il était certain d'être assez éloquent pour montrer, pour faire toucher la vérité au juge.

Noël Rambert fut interrogé le jour même par M. Dubois des Aubrays, juge d'instruction. Un homme souriant à figure saine, l'œil brillant, la dent blanche, et qui voyait imperturbablement un coupable dans chaque prévenu.

L'habitude des coquins lui faisait apercevoir des monstruosité partout, absolument comme les médecins aliénistes prennent pour fous les gens les plus sensés à force de côtoyer et de fréquenter les maniaques. M. Dubois des Aubrays était d'ailleurs un aimable misanthrope. Il égayait son existence de juge par la confection de petits verselets de neuf pieds, qui emboîtaient le pas, derrière les contes en vers de Voltaire. M. Dubois passait ainsi d'un dossier criminel à une historiette rimée et on n'eût jamais deviné, à lire les recueils anacréontiques qui avaient paru ou plutôt disparu sous son



nom, que le poète des *Gerbes à Eglé* et des *Epigrammes et Boutons de rose*, passait sa vie à envoyer des gens s'asseoir sur les bancs de la cour d'assises.

L'opinion de M. Dubois des Aubrays parut toute faite et peu favorable à Rambert, lorsque le pauvre diable, souillé, pou-dreux et abattu, se présenta devant lui.

Le juge d'instruction raisonnait comme le commissaire. Il posa au prévenu les questions d'usage, tandis qu'à sa droite un greffier qui examinait Rambert par-dessus ses lunettes, écrivait rapidement sous sa dictée. Comme tous les juges d'instruction, M. Dubois des Aubrays substituait une rédaction nouvelle plus présentable, plus académique aux réponses de l'homme qu'il interrogeait.

Noël, lui, répondait avec assurance. Quand on lui demanda s'il avait déjà été condamné, il répondit :

— Oui, au 15 mai.

— Puis en décembre, dit-il encore, presque fièrement.

M. Dubois des Aubrays souriait, frottant ses mains grasses aux doigts luisants l'une contre l'autre.

— Vous avez, reprit-il, été trouvé hier, dans la maison ordinairement occupée par M. Gilbert Garnier, peintre, au moment où un homme venait d'y être assassiné. Le cadavre a été reconnu pour être celui de M. Paul Laverdac, compositeur de musique, demeurant habituellement rue d'Hauteville, 20. M. Laverdac a été tué d'un coup de couteau au cœur. Ce couteau, que voici, et dont la forme et la lame indiquent surabondamment l'origine espagnole, ce couteau, dis-je, le reconnaissez-vous ?

— Oui, je l'ai vu sur une table, étant sur le rebord de la fenêtre, où le bruit d'une dispute m'avait attiré. C'est bien avec ça que l'homme a été tué.

— L'homme !... l'homme !... Donnez son nom à la victime... à M. Laverdac.

— Je ne connaissais pas ce nom-là, pas plus celui que vous avez dit tout à l'heure... celui du peintre...

— Gilbert Garnier.

— C'est la première fois que je l'entends nommer.

— Ce n'était donc pas un motif de vengeance qui vous poussait, qui vous faisait pénétrer la nuit dans cette maison ?

— De la vengeance ! Comment ! Comment voulez-vous que je me venge d'un homme dont je ne savais pas l'existence ? Et d'ailleurs, un pauvre diable comme moi...

— C'est donc la cupidité seule qui vous faisait agir ? interrompit le juge d'instruction

d'une voix aimable, avec un sourire engageant :

— Mais, monsieur, j'ai déjà expliqué au commissaire...

— Oui, on a retrouvé sur vous une somme assez forte. En or. Ce ne devait pas être le salaire de votre travail, je pense. Nous savons exactement ce que vous pouvez gagner. D'où venait donc cette somme ? Pouvez-vous me l'expliquer autrement que par l'intervention de cette femme voilée dont vous avez parlé à M. le commissaire.

— Je peux, fit Noël Rambert, je peux seulement vous dire ce qui est vrai, monsieur. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est fou, cette histoire-là ! Ça a l'air impossible, mais cela est. Elle m'a dit, cette dame : « Vous allez aller là. Il s'agit de la vie d'un homme. Voilà pour votre peine. » Je n'aurais certainement pas pris ça, vous concevez. J'aime mieux travailler. J'ai un état, ce n'est pas pour mendier. Mais je crevais de faim et je voulais que le lendemain, à tout prix, mon petit eût de la soupe et du pain. Alors j'ai pris l'argent, et j'étais heureux, heureux ! — je suis allé à Beaujon, et je suis arrivé juste pour voir l'affaire.

— Et pourriez-vous reconnaître cette dame ou cette vision plutôt.

— Je ne sais pas. Il faisait noir. Je n'ai pas bien distingué ses traits.

— N'avez-vous souvenir d'aucun indice, d'aucun signe ?

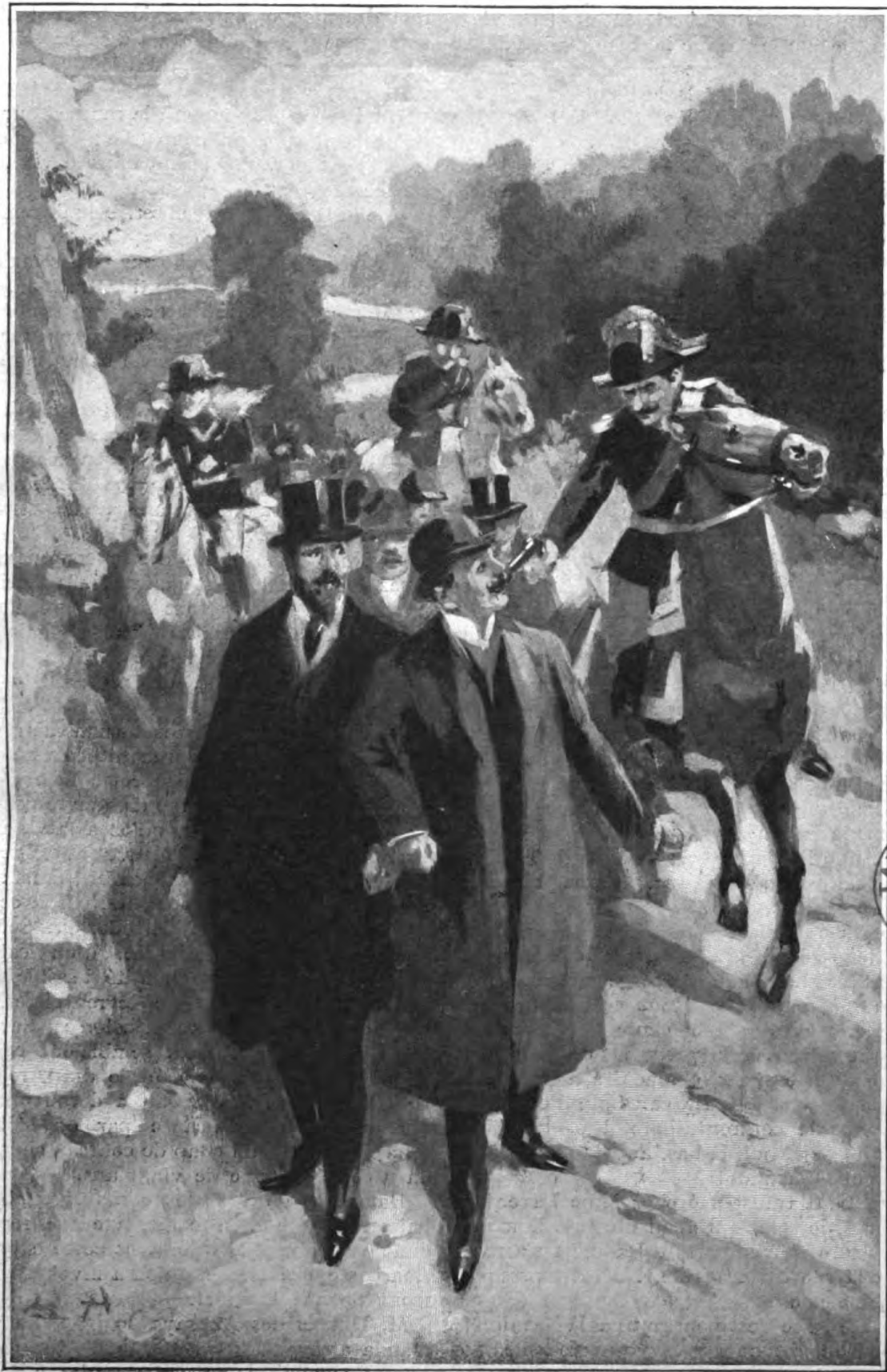
— Si fait, je me rappelle un nom : Claire.

— Claire qui ?

— Claire. C'est tout. Elle a dit : « Vous verrez un homme et vous le prierez de fuir, au nom de Claire. » Si j'avais su, j'aurais répondu : Il me faut un autre nom, vous concevez ! Mais, je vous demande un peu, si on va s'imaginer qu'on sera arrêté parce qu'on rend service à quelqu'un ! Tenez, voulez-vous que je vous dise, tout ça n'est pas vrai, tout ça n'est qu'un rêve, je ne suis pas arrêté, je ne suis pas accusé et vous allez me laisser partir, n'est-ce pas, monsieur ?

Le juge d'instruction hochait la tête, ses lèvres laissaient passer un léger petit sifflement que lui seul entendait ; il tenait ses coudes appuyés sur sa table, et les mains en l'air, le bout des doigts opposés les uns aux autres, il regardait Rambert d'un air parfaitement convaincu qu'il avait un grand criminel devant lui. Sa physionomie tout entière de magistrat voulait dire : « Invente et cherche ce que tu voudras, bonhomme, je ne suis point dupe de tes mensonges. »

L'interrogatoire terminé, d'une façon un peu sommaire, le juge fit un signe au greffier



LAVÉRDAC QUI ÉTAIT LE PLUS RAPPROCHÉ RELEVA LA TÊTE ET SE TOURNA DE PROFIL VERS LE COMMANDANT, LE CANON DU PISTOLET LUI TOUCHAIT LA TEMPE. (P. 32).

fier, qui lut, à Rambert, en nasillant, les réponses que le pauvre homme avait faites.

— Ce sont bien là vos propres expressions, n'est-ce pas ? demanda le juge.

— Oui, monsieur, répondit Noël.

— Savez-vous signer ?

Noël haussa les épaules, regarda ces deux hommes d'un air étonné et à demi ironique, comme pour leur dire : « Vous me prenez donc tout à fait pour une brute ? » puis il prit la plume et mit un nom au bas de l'interrogatoire. En écrivant, il sentit que sa main tremblait. Il avait à la paume comme une impression de brûlure. La fièvre venait, une fièvre intense, née de la surexcitation cérébrale, des colères et des souffrances de ces derniers jours. On le reconduisit dans sa cellule.

Assis sur la couchette grise, plus triste qu'un grabat de moribond, il regardait les murailles nues de cette prison étroite qu'un jour maussade et froid éclairait à peine.

Le petit escabeau, scellé à la muraille, ne lui permettait pas de monter jusqu'à la lucarne : il devinait qu'elle devait donner sur une cour ; il entendait des voix, de gros rires cyniques, des mots hideux d'argot de barrière ou de bagne. Des prisonniers devaient être là, en récréation sans doute et prenant l'air.

Vers le soir, on ouvrit sa porte. Un gardien lui ordonna de sortir. Il crut un moment qu'il était libre. Il allait courir embrasser Jacques. Mais il ne s'agissait point de liberté. On voulait seulement confronter Noël avec le cadavre de Paul Laverdac.

Puis de là, on irait au boulevard de l'Hôpital, faire chez le prévenu, et en sa présence, les perquisitions légales.

Les agents de la sûreté qui se tenaient aux deux côtés de Noël, dans la voiture, voulurent bien lui donner ces renseignements.

Le malheureux en tout cela ne voyait distinctement qu'une chose. Il pourrait bientôt retrouver le petit, fût-ce pour une heure. Cette pensée, dans son malheur atroce, le consolait. Il avait hâte d'en avoir fini avec la confrontation : il voulait être chez lui déjà, oui, là-bas, auprès de son fils, son petit Jacques !

On avait transporté chez Mme Laverdac le corps de celui qui avait été tué. Lorsque la voiture qui emportait Rambert s'arrêta dans la rue d'Hauteville. Noël dit presque machinalement :

— Tiens ! ce n'est pourtant pas là Beaujon !

— Non, dit un agent, vous êtes chez la victime.

On fit descendre Noël, et tandis qu'il marchait, deux agents, les mains dans les poches, le suivaient, prêts à le saisir, au

moindre mouvement, par les épaules. Noël traversa une cour, monta un escalier ciré ; il demandait de temps à autre :

— Est-ce là ?

Il lui fallait s'appuyer à la rampe pour ne point tomber. D'un coup d'œil, les agents semblaient se dire souriant dans leur moustache :

« Celui-là n'est pas bien terrible ; il tremble de peur déjà. »

Au troisième étage, un commissaire attendait, causant avec le juge d'instruction. Ils avaient pris les devants, dans un fiacre. Le juge d'instruction, d'un air indifférent regardait dans la cour les gens de la maison qui s'assemblaient et causaient.

Au bruit que fit Noël en montant, il se retourna et dit au commissaire :

— Voici notre homme, vous pouvez sonner !

Le commissaire tira le bouton d'un timbre ; au bout d'un moment, une vieille domestique vint ouvrir.

— Nous venons, lui dit le commissaire assez doucement, pour confronter la victime avec le prévenu. Je vous saurais gré d'empêcher Mme Laverdac d'entrer dans la chambre où l'on a déposé le cadavre.

Rambert entendait, et, revenant à sa pensée fixe :

— Allons, se disait-il, c'est un mauvais rêve !

Noël, maintenant, éprouvait comme un petit frisson de crainte à cette idée qu'il allait voir de près le corps du pauvre diable qu'il n'avait pu sauver, qu'on avait lâchement tué devant lui. Il l'aperçut ce cadavre, dès qu'il entra. On l'avait couché dans son lit, droit, les bras étendus à ses côtés, et sa tête, sur l'oreiller, semblait dormir. Seulement, cette figure reposée, d'un calme marmoréen, avait une lividité terrible, un ton douloureux de cire. Les lèvres, closes, se collaient l'une à l'autre, décolorées. Sur le front jauni, les cheveux semblaient collés par une sueur d'agonie, et le drap, rejeté vers le pied du lit, laissait à découvert la blessure, la plaie béante par où s'était échappée la vie, un coup de couteau sinistre dans cette poitrine de vingt ans.

Rambert devant le corps immobile, baissait la tête et se tenait, tête nue, regardant en hochant la tête, avec cette expression triste, silencieuse, qu'on a involontairement devant la mort.

M. Dubois des Aubrays, le juge, lui demanda alors :

— Reconnaissez-vous ce cadavre ?

— Oui, dit machinalement Rambert.

— C'est bien celui de l'homme que vous avez, dites-vous, vu frapper ?



— C'est bien celui-là.

Rambert sentait que tous les regards de ces hommes fixés sur lui, pénétraient dans sa pensée, dans sa conscience comme des vrilles. Un mélange de colère et une hâte violente le poussaient à sortir de cette chambre. La vue de ce cadavre lui faisait mal.

— Il est évidemment troublé, dit un des agents à l'oreille de son voisin.

M. Dubois des Aubrays souriait toujours et regardait le commissaire d'un air fin.

Au moment où Rambert s'éloignait, conduit par les agents, et gagnait l'anti-chambre, une femme, une femme âgée, qui n'était point la vieille bonne qui tout à d'heure avait ouvert, se dressa, pour ainsi dire toute droite, les yeux fixes, un peu égarés, devant ce groupe d'hommes et désignant Noël :

— C'est cet homme-là ? dit-elle d'une voix rauque avec un ton de haine sinistre.

Le juge d'instruction avait fait un signe au commissaire qui, doucement, prenait la malheureuse par la main et lui disait tout bas :

— Courage, madame, et patience ! je vous en prie !

Au cri de cette femme, Noël, qui marchait le front bas, avait relevé la tête ; il comprenait. C'était la mère qu'il voyait là ! la mère de celui qu'on avait tué. Il la regarda fixement à son tour, avec une expression de pitié presque farouche.

Il était jusqu'alors demeuré dans une sorte d'abattement sombre, maladif ; il se redressa. Il eut une fois encore dans les prunelles, ce jaillissement de vérité qui se lit dans l'œil, alors même que les lèvres ne parlent point ; il fit vers Mme Laverdac un pas en avant, et la main droite sur la poitrine, d'un cri, comme si sa conscience révoltée, son honnêteté virile protestaient devant cette mère, contre l'odieuse accusation.

— Madame, dit-il, madame, je ne l'ai pas tué ! Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi, madame ! J'ai un petit ! je l'adore ! Est-ce que je suis de ceux qui tuent les fils ?

Son cri était si vrai, si profondément, si irrésistiblement convaincant, comme sorti des entrailles, que cette femme, qui allait maudire, s'arrêta interdite, pétrifiée, regardant avec ses yeux qui n'avaient plus de larmes cet homme dont les yeux étaient secs et affreusement rouges.

Peut-être y eut-il dans l'œil de Rambert une force en quelque sorte magnétique, une puissance irrésistible, absolue, car la mère baissa la tête sous ce regard, et, laissant pendre ses mains sur sa robe noire,

demeura, appuyée, contre la muraille, abattue, laissant fondre son courroux en larmes, et seule, inconsolée, comme une statue de la Niobé antique, mais muette et presque sans colère devant le misérable homme qui parlait.

Rambert descendait l'escalier déjà sous la huée méchante de la foule amassée à tous les étages. On se pressait pour le voir passer. Dans la cour, les agents repoussèrent les curieux pour lui livrer passage. Un gros homme, l'air fort irrité, dit :

— A mort l'assassin !

Quand il se retrouva dans la voiture, entre les deux agents, Rambert leur dit :

— On l'aimait sans doute beaucoup ?

— Qui cela ?

— Celui qu'on a tué.

— Vous voyez.

— Il y a donc des gens qui tuent les autres !... murmura Rambert.

Les agents échangèrent encore un sourire. Il y en eut un qui murmura, tout en se rongant les ongles :

— Fais le malin ! va ! On sait ce que soupirer veut dire !

Rambert songeait maintenant qu'il allait bientôt, dans quelques minutes, revoir, embrasser, tenir là, contre ses lèvres, dans ses bras, sur sa poitrine, le petit Jacques. Chère tête blonde adorée, grosses joues si bonnes



VOUS N'AVEZ PAS VOULU MONSIEUR, M'ÊTRE PRÉSENTÉ L'AUTRE JOUR ? DIT CLAIRE (P. 38)

à baiser, cette grâce d'enfant, cette odeur de fruit, il allait retrouver tout cela !

La voiture d'abord marchait vite, longeait les quais, puis peu à peu maintenant montait, lentement, car la côte est rapide, ce boulevard de l'Hôpital qui, par ce temps froid, devenait lugubre, mais que Rambert trouvait presque riant, car il y retrouvait sa vie même, les pavés qu'il avait tant de fois foulés, les arbres qu'il secouait, au printemps dernier, pour en faire tomber des hannetons que Jacquinet ramassait en riant, courant après eux et répétant « Encore, papa ! Encore, papa ! Des autres ! des autres ! »

Le boulevard de l'Hôpital, vers le haut de la barrière d'Italie, est sinistre. Les *boulevardiers* de ce côté ont l'aspect bizarre. C'est Paris étalant au grand jour ses verrues. Les maisons, petites, basses, quelques-unes peintes en rouge, les toits couverts de briques verdies par la mousse, ont l'aspect pauvre ou menaçant. Le sol est boueux, mal pavé. Des faces rudes, de gros hommes aux membres terriblement musclés, vont çà et là, bouviers ou bouchers, leur fouet à la main ou leur coutelas à la ceinture, dans la gaine. Les abattoirs ne sont pas loin. Ils s'ouvrent, laissant apercevoir des tas de choses saignantes, des ruisseaux rouges, des gens qui causent, les bras nus, leurs tabliers empesés et maculés par du sang.

— Rien n'est changé. Allons, je vais retrouver mon petit Jacques.

Il se figurait qu'il revenait de l'atelier, la journée finie, et qu'il n'avait plus qu'à passer la soirée, sous la lampe, au coin du feu, lisant quelque livre de mécanique ou d'histoire naturelle, dont les gravures amusaient l'enfant. Dans sa griserie, dans son oubli de tout ce qui était la réalité atroce, Rambert se disait :

— C'est drôle, j'ai faim, je mangerai bien ce soir.

Il avait, lui aussi, comme un mirage moral, ce mirage des gens perdus dans le désert immense ou dans le vide étroit de la cellule. Le malheureux n'était pas plus libre que ces fous qui passaient dodelinant la tête.

Devant la porte de sa maison, quand la voiture s'arrêta, Noël eut un violent battement de cœur. Il allait remonter cet escalier tant de fois franchi, revoir cette chambre aimée et misérable. Il lui semblait que maintenant il ne quitterait plus rien de tout cela.

Et il lui fallut passer encore sous les regards des curieux.

Depuis son arrestation, cet empressement des indifférents sur son passage l'attendait. Ce n'était pas le moindre supplice, à coup

sûr, et, cette fois, la torture était plus grande encore, puisqu'il lui fallait affronter tous ces gens qu'il avait connus, rencontrés, coudoyés. Etre insulté par ces soupçons épouvantables, être insulté chez lui, devant son enfant, là, c'était trop.

Il monta les marches avec hâte, comme s'il eût voulu fuir.

A la hauteur de sa mansarde, il se heurta contre un pauvre vieux, son voisin, à qui il avait donné bien des fois une pipe de tabac ou un morceau de pain, dans le temps, et il lui dit :

— Eh bien ! et le petit ?

Le vieillard regarda Rambert comme il eût regardé un revenant et répondit :

— Il va bien, très bien... il est là... Comment, c'est vous, M. Rambert ?

Noël avait déjà donné un coup violent dans la porte qui ouvrait sur sa chambre, et, suivi des agents, il était entré, appelant, répétant, criant :

— Jacques ! Jacques !

Une petite voix mais vibrante et brave, répondit :

— Papa ! Ah ! c'est mon papa !

Et le petit Jacques, blême, ému, tout son mince corps grêle secoué par un frisson, se jetait dans les bras du pauvre homme, qui le serra, le baisa, lui caressa les cheveux, les joues, le pressa sur sa poitrine, le regarda, le tourna, le retourna, l'embrassa encore sans dire un mot et d'un air de fou.

L'enfant, lui, riait, et disait en passant ses petites mains dans les cheveux poudreux de l'ouvrier :

— Que je suis content ! Ah ! tu ne vas plus me quitter maintenant, dis, méchant papa ?

Les agents faisaient déjà dans la pauvre chambre les perquisitions, ouvrant l'armoire de noyer toute vide, soulevant les matelas déchirés, retournant les poches des humbles habits du pauvre diable. Ils regardaient derrière la glace fêlée, à cadre de bois jaune, ils interrogeaient les tiroirs, où traînaient les hardes échappées au mont-de-piété, ils cherchaient sur les outils qui traînaient cette rouille sinistre que laisse le sang au fer. Ils se disaient que la preuve d'autres crimes pouvait être là, dans l'ancre de la bête fauve.

Noël, lui, laissait faire et répétait à Jacques, d'une voix ardente, où la salive manquait :

— Regarde-moi !... Comme tu es pâle, mon petit !... tes yeux sont cernés !... Tu n'es pas malade, dis ? Le portier t'a bien soigné, pendant ce temps-là ?... Embrasse-moi, *bise-moi* ? Le bon petit que c'est là...

Tu ne sais pas ? ils ne voulaient point me laisser te revoir. Non, ils ne le voulaient pas. Comprends-tu ça ?... Dis, dis, Jacques, Jacquinet, mon petit Jacques, tu n'as pas trop souffert pendant que je n'étais pas là ?

— Non, dit Jacques souriant, il était venu me chercher.

L'enfant de sa petite main désigna un homme de haute taille, qui se tenait, les bras croisés, dans l'embrasure de la fenêtre et causait avec M. Dubois des Aubrays.

Noël, à genoux, tenant l'enfant dans ses bras, releva la tête et regarda cet homme. Il ne le reconnaissait pas, et dans la pénombre où l'étranger se trouvait, on ne pouvait distinguer que sa stature et le grand air de sa physionomie un peu rude.

— M. Pascal Arthez, dit le petit Jacques.

Noël bondit d'un coup, et avec un mouvement en avant, se redressa, tenant toujours l'enfant par la main, puis il alla droit vers Arthez, et avec un grand élan de joie :

— Vous ! Vous ici, monsieur Arthez. Ah ! vous allez leur dire, n'est-ce pas, que je ne suis pas un assassin ?

— Un assassin ! répéta l'enfant en ouvrant de grands yeux tout à coup.

Pascal Arthez s'était détaché du groupe, et faisant un pas vers Rambert, le regardait avec une expression de pitié profonde et stupéfaite. Il y avait plusieurs sentiments à la fois dans ce regard, un doute douloureux, une anxiété pénible, une interrogation muette, presque sévère : et ce premier coup d'œil dont Noël comprit bien la portée, sembla plus terrible au malheureux que toutes les accusations contre lesquelles il se débattait depuis le crime.

— Ah ! ça, est-ce qu'il va me soupçonner aussi, lui ?

VI

Pascal Arthez

Noël Rambert avait pour Arthez cette admiration ardente, absolue, toute dévouée, que certaines natures héroïques inspirent non seulement à des individus, mais à des foules. Il y avait chez Arthez, en même



— OH ! QUE SON ÉTONNEMENT NE VOUS IMPORTE PAS ! JE VOUS PRIE D'ÉCRIRE, MA CHÈRE CLAIRE (P. 41).

temps qu'une résolution virile, irrésistible, un charme très grand qui attirait. C'était ce charme plus encore que son courage peut-être qui lui donnait tant de puissance sur les foules, sur ceux qui aux heures de luttes marchaient sous ses ordres. Les vertus qui font aimer sont les vertus vraiment fortes et entraînant. Le sourire de bonté fait plus du prosélyte que l'éclair de colère.

C'est par ce charme et cette sympathie que Pascal Arthez avait agi sur Rambert. L'ouvrier avait suivi partout, aux jours d'orage,



dans les tempêtes de Février et de Mai, Arthez, dont la chevaleresque audace marchait presque dédaigneusement au-devant du danger. Il avait pour son chef une sorte d'attachement farouche, il avait en lui la foi la plus complète. Mieux que cela, son affection pour cet homme était en quelque sorte filiale, faite de respect tendre et dévoué. Arthez était son guide, son admiration, sa conscience. Ils s'étaient connus aux heures sombres de la proscription. Ils avaient eu la même casemate pour logis, le même préau pour promenade, la même citadelle pour prison.

Que de fois, à Belle-Isle-en-Mer, se promenant tous deux, Rambert avait écouté avec un attendrissement silencieux, Arthez qui lui parlait des âpres joies du devoir, des consolations de la douleur et des inévitables revanches de la liberté écrasée !

Pascal Arthez avait pour le pauvre Noël une estime généreuse et profonde ; il lui rendait en confiance absolue ce que lui donnait Rambert en admiration. Lorsqu'il avait appris l'arrestation de l'ouvrier et l'accusation qui pesait sur lui, son premier cri avait été celui-ci : Il est innocent !

Croire que la main de Noël s'était souillée d'un crime lui paraissait une impossibilité qu'il ne fallait pas même envisager. Pascal Arthez, d'ailleurs, ne croyait pas au mal en général ; il avait une foi sublime et enfantine dans la nature humaine. Il la croyait bonne ou, peut-être, *meilleure*. Il mesurait l'humanité à sa taille. Il avait été persécuté et n'avait point gardé de haine contre ses persécuteurs. Mais point de faiblesse évangélique, dans cette mansuétude colossale. Sa main avait frappé le meurtrier de Laverdac père. Il savait pardonner, mais il savait combattre. Sa charité devenait parfois châtiment.

Arthez, depuis qu'il avait l'âge d'homme, avait tant sacrifié de sa vie à l'idée, luttant, dépensant peu à peu ses forces vives, vouant son existence entière à la résistance, qu'il s'était vu peu à peu isolé dans son œuvre, vieillissant, rendant chaque année à la terre quelqu'un des siens ; et, pour remplacer cette famille que le sort et les années dispersaient, n'ayant que cette famille plus vaste, plus enivrante lorsqu'elle acclame, mais qui sait moins consoler et moins plaindre : la patrie.

Il se jeta dans le mouvement républicain avec une ardeur vaillante : il donna tout à la cause de tous, sa jeunesse et sa fortune, et ayant été de tous les dangers, il fut de toutes les prisons.

Il regrettait parfois d'être captif, non pour lui, mais pour ses pauvres. Médecin, et tout jeune, déjà médecin illustre, devançant par une prescience singulière les découvertes de Claude Bernard, devinant dès cette époque le mouvement qui allait relier les théories françaises de Lamarck aux théories anglaises de Darwin et aux idées allemandes de Buchner, Pascal Arthez s'était, corps et âme, donné aux petits, aux souffrants. Il s'était fait le médecin de ceux qui n'ont rien.

En prison, il soignait ses amis. Il avait acquis dans les méditations de la cellule, dans les réflexions du préau de la citadelle une science profonde, étonnante. De sa captivité, il était sorti plus puissant et plus fort. Il en imposait d'ailleurs, même sous les verrous, à ses geôliers.

Un jour de révolte à propos du pain à Belle-Isle, — un pain atrocement caillouteux qu'on donnait aux prisonniers, — le commandant avait donné ordre de tirer sur ceux qui réclameraient. Arthez découvrit sa poitrine et la présenta aux balles. On n'osa pas faire feu. Le lendemain, le pain devint meilleur.

— C'est à vous que les autres doivent cela, dit un officier à Arthez. Vous étiez le seul sur qui nos soldats n'eussent pas consenti à tirer !

Redevenu libre, sans qu'il eût jamais regardé les libertés octroyées qu'avec des sourires d'ironie hautaine, Pascal Arthez reprit sa vie de dévouement à la cause des humbles.

Il n'était plus riche, ayant tout donné ; il n'était plus jeune, ayant usé sa vie dans la prison ; mais on ne s'apercevait ni de l'âge ni de la pauvreté en lui. Les malades étaient toujours ses amis et il avait toujours pour eux un encouragement sur les lèvres et une pièce de monnaie dans la main.

— Point d'aumône, disait-il, je ne donne pas, je prête. Vous me rendrez cela aux jours de travail et de santé, sur les quinzaines à venir.

Et, en effet, on lui rendait.

Arthez aimait surtout Noël Rambert, comprenant toutes les tendresses cachées sous l'enveloppe un peu rude du mécanicien. Il rencontrait dans cette âme fruste les mêmes appétits de dévouement et de martyre qu'en lui. Noël lui faisait l'effet d'un de ces missionnaires qui, pour confesser leur foi, sont prêts à mourir obscurément au bout du monde, en souriant à leur supplice.

Médecin, il étudiait avec une curiosité presque admirative cette nature supérieure rencontrée dans une condition humble, et il lui disait parfois :

— Noël, savez-vous ce que vous êtes ? Vous êtes un fou, scientifiquement parlant. Vous êtes fou d'amour pour la liberté. Vous serez fou d'amour pour une femme, et si jamais vous avez un enfant, ce que je vous souhaite, vous pousserez l'amour paternel jusqu'à la sublimité et l'exaltation. Donc, fou que vous êtes, je vous trouve, moi, au point de vue moral, la plus vaillante nature que j'aie rencontrée.

Une parole de mépris venue aux lèvres de Pascal l'eût foudroyé : c'était la seule sentence par lui redoutée.

Il s'approcha timidement, regarda le docteur avec émotion et balbutiant :

— Vous avez pris soin du petit, M. Arthez ? dit-il. Comment, moi qui vous avais perdu de vue depuis des années, vous retrouvai-je ici, comme ça ?

— J'ai lu les journaux, répondit Pascal, j'ai appris votre arrestation, et je suis venu.

Le commissaire de police murmurait en ce moment à M. Dubois des Aubrays en se penchant à son oreille :

— Vous les laissez parler ensemble, monsieur le juge ?

— Qu'importe ! fit M. Dubois des Aubrays.

Le commissaire n'en dessina pas moins du coin de l'œil, en plissant sa paupière gauche et en agitant son sourcil, un signe qui voulait dire à ses agents de ne point perdre de vue ces deux hommes.

— Voyons, Rambert, demanda Arthez, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

— Rien, dit Rambert fermement, sinon que je suis pauvre, que le hasard m'a jeté auprès d'un cadavre et qu'on m'accuse !

— Qui donc, fit le petit Jacques, qui donc ça qui t'accuse, papa ?

Et l'enfant, devinant la valeur terrible du mot, regardait, d'un air farouche, ces hommes qui accompagnaient son père.

— Vous êtes innocent ? demanda encore Arthez.

— Sur l'honneur ! répondit Noël simplement.

Jacques était pâle, inquiet, et sur son visage d'enfant, déjà sérieux, réfléchi et attristé, se lisait une préoccupation étonnée, peureuse. Ces hommes inconnus, ce mouvement inaccoutumé, ces mots inquiétants : accusation, assassinat, le regard presque



— VOTRE INVITATION EST ACCEPTÉE, DIT-IL, VOYEZ VOUS-MÊME. (P. 42).

sévère d'Arthez, l'évident effarement de Rambert troublaient étrangement ce petit cerveau qui bouillait.

Ce petit être nerveux, fébrile, maladif, devinait un malheur violent, quelque chose d'épouvantable et d'implacable. Ses yeux enfantins, tout à coup brûlants, interrogeaient Rambert et semblaient vouloir lui arracher le secret que l'enfant instinctivement sentait devoir être plein de dangers.

Ils étaient si fiévreux, si étincelants, ces beaux grands yeux limpides, que Noël se sentait troublé et avait peur de l'éclat souffrant de ce regard d'enfant.

Et Jacques, glissant sa tête sur l'épaule de Noël qui, retourné vers lui, se penchait pour l'embrasser, lui disait alors, tout doucement, lui murmurait à l'oreille, de sa voix douce, caressante comme une musique :

— Papa, ils veulent donc te faire du mal, dis ?

— Non, non, répondait Rambert. Ne crains rien. Ce n'est rien. Non, ils ne me feront pas de mal !

L'enfant lui passait autour du cou ses

petits bras et regardait les agents avec une expression farouche, comme s'il eût voulu défendre son père contre eux. Les agents ne paraissaient d'ailleurs aucunement émus. Ils achevaient leur œuvre. Rien de compromettant dans le logis du pauvre diable. Le commissaire semblait dépité.

La perquisition terminée, on fit à Rambert signe de reprendre l'escalier et de descendre.

Il se tournait vers le juge d'instruction d'un air égaré, comme s'il n'eût pas bien compris. Descendre, c'était quitter Jacques, et cette fois pour longtemps, pour bien longtemps, peut-être pour toujours. Il fallut qu'on soulignât le geste par une parole pour que Rambert obéit.

Et se tournant vers Pascal Arthez :

— C'est à vous que je le laisse, dit-il en montrant le petit Jacques.

— Papa ! Papa ! Mais je veux aller avec toi ; je veux m'en aller avec papa, dit l'enfant.

Rambert avait dans les yeux de grosses larmes qu'il essayait de retenir. Il regardait la figure pâlie du pauvre petit ; puis, à côté, le mâle visage d'Arthez, et il se disait mélancoliquement : Maintenant, ceux-là vivront ensemble, tous deux, comme tous deux nous vivions, Jacques et moi !

— Je vous le confie, dit-il encore, jusqu'à ce que je sois libre !

— A bientôt, dit Arthez fermement.

Il tendit à Rambert sa main, sa large main loyale, et Rambert, l'éclair aux yeux, le sourire aux lèvres, dit fièrement en regardant les agents, le juge, le commissaire, tout ce qui était le soupçon, l'accusation et le mépris et qu'il bravait maintenant que Pascal Arthez croyait en lui, — il laissa tomber ou plutôt il jeta hardiment ce seul mot :

— Merci !

Et, dans ce *merci*, il mettait tout son orgueil, toute la joie d'un acquittement et d'un triomphe.

Il relevait la tête comme s'il eût été non seulement absous, mais glorifié par cette poignée de main d'un honnête homme, d'un héros.

Puis, follement, donnant à l'enfant un baiser, il se précipita vers le palier, qui, dans l'encadrement de la porte ouverte, semblait plein de monde et de curieux entassés, se poussant pour voir l'assassin.

Arthez était demeuré seul dans la pauvre chambre, tenant par la main le petit Jacques, blanc comme un linge, les lèvres pâles, et qui pleurait. Lorsqu'il se pencha pour essuyer les yeux de l'enfant et l'embrasser pour sécher ses larmes, le docteur s'arrêta tout à

coup, étonné de l'expression étrange, presque effrayante de ce visage enfantin contracté, contourné par la douleur.

Toute cette figure, devenue fixe, presque cadavérique, marmoréenne, exprimait l'effroi le plus profond et aussi quelque chose comme une colère froide et résolue. Pas un muscle d'ailleurs ne bougeait. Les prunelles avaient l'éclat terrible de la fièvre et l'immobilité de la mort. On eût dit que l'enfant était tombé soudain dans un état singulier de catalepsie.

Arthez lui mit les doigts sur les tempes : le front était glacé. Il prit le poignet, ce petit poignet où les veines couraient, comme de légers filets bleus sur la peau blanche ; il lui tâta le pouls. Le pouls battait à peine, à intervalles inégaux très peu rapprochés.

— Jacques ! Jacques ! dit Arthez.

Jacques ne répondait pas.

— Jacques ! mon enfant !

Jacques demeurait toujours dans l'espèce de crise cataleptique où la terreur l'avait jeté.

— Pauvre petit, fit le docteur, pauvre chétive nature nerveuse ! Faible corps destiné à vibrer à tous les chocs ! Tu ne comprends pas encore et déjà tu devines !

Et l'enfant restait toujours livide, l'œil fixe et le regard plongeant dans l'ombre, comme s'il eût encore vu, lui, son père, disparu et qu'on lui arrachait.

## VII

### Interrogatoire

Noël Rambert fut ramené à la Conciergerie.

Il éprouva, en rentrant dans sa cellule, comme un soulagement. Là, du moins, il se sentait moins malheureux, étant seul. Les curiosités le torturaient. Pour l'accusé, la solitude est déjà, dans les premiers jours, une demi-liberté. Puis peu à peu cet isolement, cette suppression rapide d'un homme qu'on jette en un coin, ce « secret », pour dire le mot, tristement éloquent, devient une souffrance profonde, lancinante comme une brûlure.

Noël, qui était malade en entrant là et que la fièvre minait, dut à cet état de malaise croissant de supporter plus patiemment ces premiers jours de captivité. Il se sentait abattu, sans force, comme atteint d'une anémie morbide. Il était à bout d'efforts. Il avait cette lâcheté musculaire et morale d'un homme qu'une double souffrance affaiblit.





VOUS ÊTES MONSIEUR LE COMMISSAIRE ? FIT RAMBERT, ALORS VOUS ALLEZ RECEVOIR MA DÉPOSITION (P. 22).

Le soupçon l'humiliait ; le mal, une sorte de langueur énervée, l'affaissait. Il « se laissait aller », comme on dit. Il était dans cet état d'abdication et de dégoût fréquent chez les tempéraments nerveux.

On se sent accablé ; on ne se révolte même plus, on subit le sort, on baisse la tête. On s'abandonne au courant, on dit : « Qu'importe ! » On donnerait sa vie sans la défendre, mais sans héroïsme aussi, comme on jetterait par la fenêtre un chiffon mouillé.

Rambert se disait :

— Ils peuvent bien m'accuser, ils peuvent bien dire ce qu'ils voudront ; je suis honnête homme, voilà le principal... Et je n'aurais pas le petit Jacques à nourrir, à élever, que je ne me défendrais même pas... Qu'est-ce qu'il y a à espérer pour moi dans le monde ? Ah ! oui, si Marthe ne m'avait pas trahi !... Marthe !

Et tout un monde de douleur tenait dans ce nom.

Avec les journées qui s'écoulaient, il commençait pourtant à ressentir une instinctive terreur de la situation où le hasard l'avait jeté. De quelque façon qu'il voulût expliquer la soirée du 1<sup>er</sup> janvier et l'apparition des Champs-Élysées, quelque vaillamment qu'il se débattît, l'accusation lui retombait toujours sur les épaules, plus redoutable et plus certaine. Son excuse, ce que le juge appelait

le « système de défense », était, en effet, terriblement fantastique, incroyable, presque absurde. Noël se demandait lui-même si vraiment il avait bien vu cette femme dans les Champs-Élysées, et si elle lui avait bien dit ce qu'il avait entendu.

Après avoir traité l'accusation d'insensée, il semblait maintenant la subir, l'accepter. Il haussait les épaules, disant :

— Je n'ai rien à répondre à ça.

Or, en effet, il ne répondait rien. Il était comme épuisé.

Les coupables seuls peuvent trouver dans leur crime l'énergie voulue et la patience pour résister à l'emprisonnement. L'innocent, affaibli par l'imprévu de l'accusation, abdique au contraire et laisse dououreusement aller les choses, abattu.

Rambert en était là. Sa maladie croissant, cet état d'anémie ou plutôt de phtisie soudaine s'accroissant chaque jour, il s'abandonnait, pour ainsi dire, au courant des fatalités.

Il n'était pas trop inquiet sur le sort de Jacques : il savait qu'entre les mains d'Arthez l'enfant serait paternellement soigné, aimé. Il n'éprouvait même plus la douleur de ne point le voir. Il se disait que ces émotions faisaient mal au petit être, à cette nature aimée de sensitive. Non. Maintenant c'était à Marthe Hardy qu'il pensait, à cet

amour entier qu'il lui avait voué, à cet écroulement méchant de tous ses espoirs. Oui, c'était de là, c'était de la trahison de cette femme que dataient toutes ses misères. « Que c'est bête, les femmes !... disait-il. On pouvait être si heureux ! si facilement heureux !... Je l'aimais tant !

Il s'étonnait lui-même de songer encore à cela : mais toute une existence passe, rapide, devant les yeux du naufragé qui se noie.

Et que devenait-elle, Marthe ?... Allons ! se disait Rambert, ne pensons pas à ça ! autant vaut crever comme un chien, tout de suite ! Ça fait moins souffrir !

Une larme qui brûlait lui venait aux yeux, la toux sifflait dans sa poitrine.

— Ça me tuera tout ça, murmurait-il encore. Ah ! au moins que ça soit bientôt !

L'instruction marchait rapidement. Noël n'avait pas choisi d'avocat. On lui en nommerait un d'office. Que lui importait d'être défendu ? Sa meilleure défense, c'était sa vie même, sa vie d'ouvrier honnête et résolu. On n'avait qu'à interroger les amis, les voisins sur son compte.

Le portier déposa que le soir du jour de l'an, lorsque Rambert était sorti de chez lui seul et pour n'y plus rentrer, il avait l'air *d'un homme qui va faire un mauvais coup*.

Les camarades d'atelier seuls n'abandonnaient point Noël. Ils eussent mis la main au feu pour soutenir qu'il était innocent.

Un matin, comme on le menait devant le juge d'instruction, Rambert, très faible, — il avait toussé toute la nuit et se tenait à peine debout, — remarqua, assis à côté de M. Dubois des Aubrays, et tournant entre ses doigts gantés un cigare non allumé, un homme qui devait être de haute taille, et que Rambert n'avait pas encore vu. Un juge d'instruction supplémentaire, sans doute.

Celui-là était pourtant vêtu en élégant de club et de turf plutôt qu'en magistrat. Il boutonnait élégamment sur sa poitrine une sorte de veston, sur le collet duquel il avait rabattu les deux bouts d'une cravate bleue négligemment et artistiquement nouée. Son pantalon collant, de couleur claire, emboîtait le cou-de-pied et la cheville, et deux petits éperons d'acier miroitaient aux talons de ses bottines vernies. Cet homme pouvait avoir trente-huit ou quarante ans. Il portait des cheveux noirs divisés sur le sommet de la tête, et deux fines moustaches se dressaient, cavalièrement retroussées à l'espagnol comme chez certains personnages de Velasquez, sur un visage frais rasé, aux reflets énergiques, aux angles presque durs.

De sa main gauche, il tournait entre

l'index et le médium, son cigare, et fouettait de temps à autre le parquet du bout d'une petite cravache qu'il tenait de la main droite. Assis, il se dandinait et regardait Noël à travers les verres d'un pince-nez en écaille, qu'il s'était planté devant les yeux.

Rambert, qui n'était plus même curieux, se sentait intrigué pourtant par la présence de cet inconnu. Peut-être aussi n'était-ce que la curiosité qui amenait là cet amateur d'émotions.

L'homme qui était là paraissait d'ailleurs assez désireux de voir de près l'accusé, et Rambert eût pu remarquer fort bien que le cigare et la cravache entre les doigts de l'inconnu avaient de singuliers petits mouvements fébriles.

M. Dubois des Aubrays s'était penché vers son ami et, tout souriant :

— Vous allez voir, je vous ai prévenu, lui disait-il ; on ne feint pas plus adroitement que cet homme le dégoût et le renoncement, et cela pour avoir le droit de mettre la justice en défaut.

Et se tournant vers Noël qui, blême, terriblement amaigri, les yeux caves, s'était assis devant lui dans l'attitude courbée, pénible que le mal lui imposait :

— Rambert, dit-il, je reviens une fois encore sur votre interrogatoire. Vous persistez à vous dire innocent, victime d'une de ces erreurs judiciaires qui sont plus rares que ne veulent bien le faire croire les détracteurs de la justice. Vous persistez ?

— Je persiste, dit Rambert, à soutenir que je n'ai pas tué ce jeune homme. Je crois bien, que je persiste !

— Et votre système est le même toujours ?

— Je n'ai pas de système, je dis la vérité, voilà tout.

— Ainsi cette femme voilée dans les Champs-Élysées ?...

— M'a dit d'aller à Beaujon et d'attendre. Oui.

— Ainsi, cet homme que vous avez vu prendre le couteau sur la table et frapper ?...

— C'est lui l'assassin, je vous le répète.

— Et vous ne soupçonnez ni son nom, ni sa profession, ni son rang ?

— Comment voulez-vous que je soupçonne ça ? Est-ce que je le connais ?

— Le reconnaîtriez-vous, seulement ?

— Oui, dit Rambert, certainement oui, si je le voyais !

A côté de M. Dubois des Aubrays, l'inconnu battait plus rapidement le parquet du bout de sa badine.

Rambert, qui tout à l'heure parlait d'un ton lent, d'une voix traînante et basse, avait

jeté sa dernière parole comme un cri, et mieux que cela, comme une menace. Le pauvre homme s'était légèrement redressé sur sa chaise et la main droite cramponnée au dossier, il avait fait un mouvement pour se lever et pour tendre le bras gauche en avant. Puis, tout à coup, secoué par une toux sèche et qui déchirait, il était retombé assis, portant rapidement ses deux mains maigres à sa poitrine comme s'il y eût senti brûler du feu.

M. Dubois des Aubrays se faisait les ongles doucement, attendant que l'accès de toux de Rambert fût passé.

— Poussez-le donc sur ce point capital, dit alors tout bas au juge d'instruction l'homme à la cravache. C'est là qu'il doit s'enfermer !

M. Dubois des Aubrays referma sa lime à manche d'écaïlle, et, regardant avec satisfaction ses phalanges potelées, il dit scandant amoureusement ses phrases :

— Voyons, il faut être logique, Rambert. Nous avons été fort émus de votre premier récit. Mais l'inter-

vention de la dame voilée n'empêcherait pas que vous n'ayez été pris en flagrant délit, c'est-à-dire au moment même où vous cherchiez à fuir d'une maison où la police allait en même temps relever un cadavre.

— Je vous ai dit, fit Rambert, comment j'y étais entré.

— Mais comment voulez-vous que nous croyions à l'existence de ces deux êtres problématiques, la femme des Champs-Élysées et l'homme de Beaujon ? Vous avez dit que vous reconnaîtriez l'homme que vous prétendez avoir vu commettre le crime. Eh bien ! à quoi le reconnaîtriez-vous ? Vous me le décrivez avec une barbe noire, touffue, l'air farouche. C'est à cela sans doute ?

— Non, fit Rambert, c'est à sa voix.

— A sa voix ?

— Il me semble que je l'ai encore dans l'oreille. Une voix stridente, irritée. Quand il menaçait l'autre, vous auriez dit un sifflement de cravache coupant l'air.

Noël avait dit, sans penser, ce mot de *cravache* qui rendait si bien son souvenir. Le voisin de M. Dubois en parut cependant frappé. Il balança sa badine par la petite pomme d'argent et la rejeta, du bout des doigts, sur ses genoux. Derrière les verres de son pince-nez ses yeux s'attachaient avec

une expression singulière sur le regard redevenu atone de Rambert.

Il inclina légèrement sa chaise à droite vers M. Dubois, et, souriant :

— Me permettez-vous de parler au prévenu ? Une simple question... Mais je suis peut-être indiscret ?...

— Comment donc ? fit l'autre. Il n'y a là aucune indiscrétion !

Et M. Dubois, d'un léger signe au greffier, lui donna l'ordre de ne plus écrire.

— Monsieur, dit l'inconnu, en s'adressant à Rambert, je ne suis point magistrat, je

suis un simple auditeur, et, partant, je ne voudrais pas collaborer à l'acte d'accusation. Mais comment voulez-vous qu'on vous défende ou qu'on vous sauve avec cette seule arme défensive : le son de voix d'un homme furieux, c'est-à-dire un son de voix transformé par la colère et que vous ne pourriez vraisemblablement pas reconnaître ?

Cet homme avait dit cela avec une lenteur froide, une voix mordante, ironique et hautaine, d'ailleurs dédaigneuse et du ton d'un conseil. Machinalement Rambert écoutait, cherchait à se demander pourquoi celui-là lui adressait une question, trouvant dans ces paroles il ne savait quel vague, mais invraisemblable écho d'une chose entendue autrefois, et quand l'inconnu eut fini de parler :

— C'est vrai, au fait, dit-il, comme un



ASSIS SUR UN BANC DE BOIS, IL REGARDAIT AVEC DES YEUX FIXES ET ROUGES (P. 45).



homme qu'on rejette brusquement dans une impasse : c'est vrai ! On ne se défend pas avec ça. Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ? On me condamnera. Je n'en serai pas moins innocent !

Il parlait doucement, plutôt souffrant que résigné. Il toussa encore. Il dit en hochant la tête :

— C'est ça qui me condamne encore plus sûrement, tenez !

Puis il demeura immobile, l'œil cloué au parquet.

Le juge d'instruction donna un ordre. On reconduisit Noël Rambert à sa cellule.

— Eh bien ! mon cher Mortal, dit M. Du-bois des Aubrays quand il fut seul avec l'homme à la cravache. Vous avez vu cet assassin ? Pourquoi diable vous intéresse-t-il ? Il est cependant fort vulgaire !

— La curiosité n'admet pas la vulgarité, fit Daniel Mortal ; demandez à l'entomologiste, il passera des journées entières devant un puceron. Moi, les coquins me passionnent tous. Vous me permettez bien de suivre celui-ci jusqu'au bout ?

— Absolument, fit le magistrat. Il est à vous. Etudiez-le à votre aise.

— Pardon, dit Mortal, puis-je allumer mon cigare ?

— Comment donc ! Vous partez ?

— Oui. Voulez-vous faire un tour au Bois ?

— Merci, je vais corriger des épreuves à l'imprimerie ; je surveille les corrections moi-même.

— Un nouveau volume ?

— C'est mon péché mignon. Des contes badins... dans le genre du comte de Chevigné. Il faut bien rire !

— Ah ! s'il faut rire, mon cher monsieur des Aubrays, fit Mortal, mais il n'y a qu'une chose au monde, c'est l'ironie ! Vive l'ironie !

Il se glissait déjà dans le pardessus qu'il avait jeté sur un fauteuil, tout à l'heure, et se boutonnant :

— Ainsi je reverrai mon assassin ? demanda-t-il

— Quand vous voudrez ! Je vous avais promis de vous le montrer de près ; vous voyez... Votre avis, cher ami, n'est-ce pas : il est absolument coupable ?

— Qui sait ? fit Mortal.

## VIII

### Claire Mortal

Daniel Mortal, encore une fois, triomphait. Il avait cru, en retrouvant Paul Laverdac, toucher à ce grain de sable qui l'avait failli jeter à terre tant de fois : le jour où le Piémontais l'avait coutelé, au coin d'une rue ; cette nuit où il s'était endetté avec Laverdac le père ; — et bien souvent encore aux heures d'aventures, aux pays de l'imprévu. Toujours son audace avait vaincu.

Le 1<sup>er</sup> janvier dans la nuit, Paul Laverdac tué, Daniel était rentré au logis. Montant droit à son cabinet de travail, devant le feu, il avait lu cette lettre arrachée au cadavre du fils et écrite par lui au père, il y avait dix ans.

Avec quelle pitié profonde et quelle insolente confiance en lui-même il relisait maintenant ces lignes écrites avec fièvre, avec doute, avec terreur, autrefois !

« Monsieur, disait cette lettre, j'ai joué, j'ai perdu, je m'acquitterai. C'est un crédit de quelques jours que je vous demande. C'est aussi la reconnaissance d'une dette sacrée, d'une dette d'honneur, que je signe avec ce billet. »

— Imbécile ! songeait Mortal. Est-ce qu'on écrit jamais de ces choses-là ?

Et il ajoutait :

— Si fait, on les écrit, quand tout vous échappe, quand le sol se dérobe sous vos pas, quand votre tête se prend et se perd. On rachèterait ensuite chaque goutte d'encre par une pinte de sang. Comme un trait de plume coûte cher !

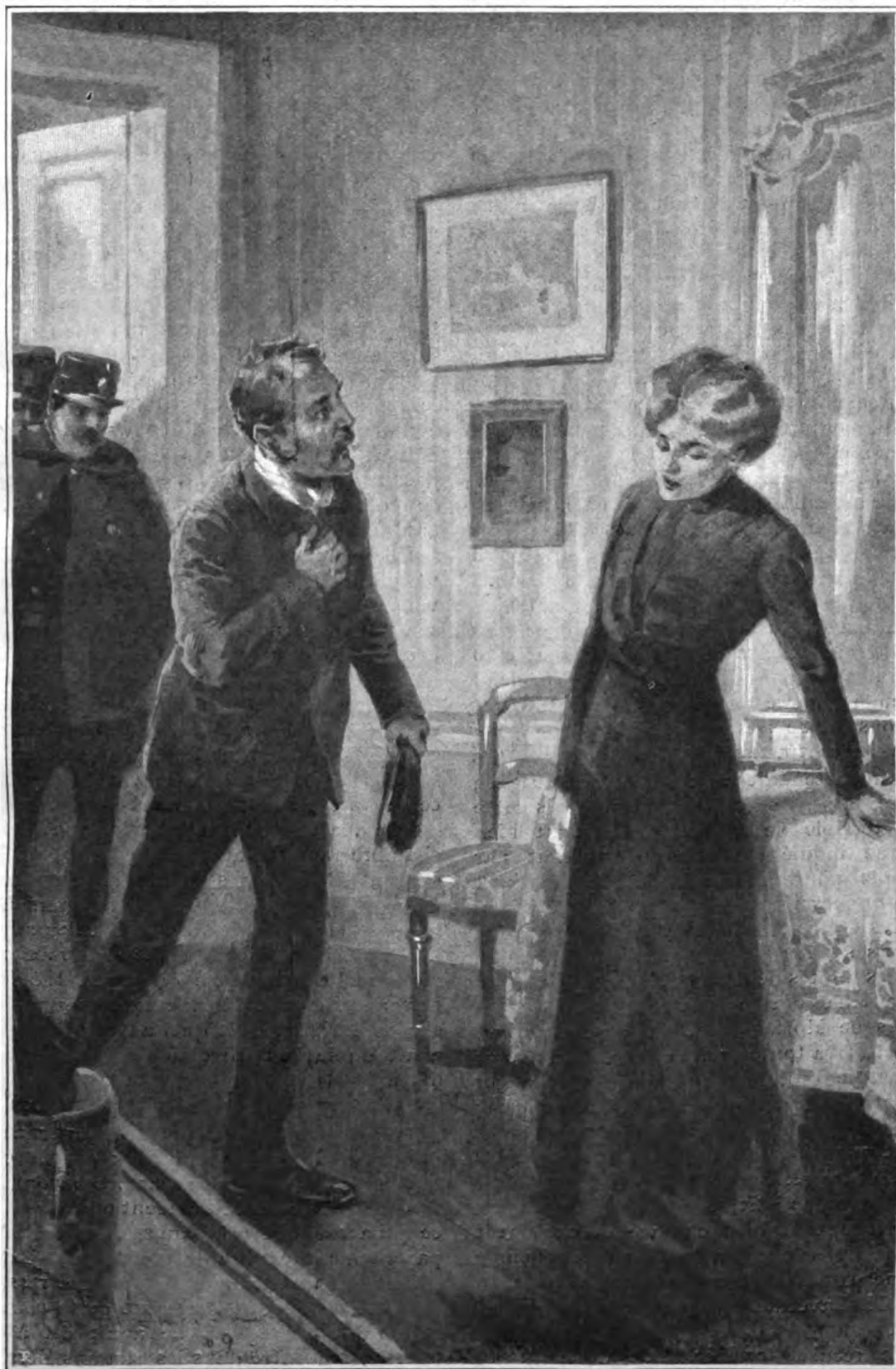
Il relisait encore. La lettre était longue, troublée, inquiète, presque timide. La lettre d'un audacieux qui désespère. Il y a du lâche, à certaines heures, dans ces condottieri et ces boucaniers. Mortal rougissait d'avoir tracé de tels mots, qu'il retrouvait là, sup-  
pliants.

J'étais donc devenu fou... se disait-il.

Il approcha du foyer la lettre, et la jeta sur le bois que léchaient les flammes. Ce fut un éclair presque joyeux, — puis le papier noirci demeura là, plié en deux, consumé, noir comme un crêpe. Du bout d'une pincette, Mortal en fit un peu de poussière.

Il ne put s'empêcher de réfléchir à cela, que c'était pour ce peu de cendres qu'il avait tué un homme. Point de mélancolie d'ailleurs, ni de regret.

Il ne songeait plus qu'à cet homme qui si brusquement s'était jeté au-devant de lui



NOEL FIT VERS M<sup>me</sup> LAVERDAC UN PAS EN AVANT ET LA MAIN SUR LA POITRINE : « MADAME, DIT-IL, JE NE L'AI PAS TUÉ, CE N'EST PAS MOI!... » (P. 51).

tout à l'heure, et s'était dressé menaçant auprès du corps de Laverdac, comme pour venger ce mort. Le passé lui était indifférent, mais l'intervention de cet inconnu, là-bas, à Beaujon, ne laissait pas que de l'inquiéter un peu. Il fut rassuré en apprenant le lendemain, par les journaux, l'arrestation de Noël Rambert, l'assassin de Paul Laverdac.

Les détails donnés sur le meurtrier et sur la façon dont avait été commis le crime le firent sourire.

— Voilà des gens bien renseignés, pensait-il. On deviendrait sceptique à moins !

Il n'avait pas encore vu Claire.

La veille, elle était rentrée à pied à l'hôtel et s'était couchée, secouée par la fièvre, mais rassurée pourtant et heureuse, toute fière, d'avoir conjuré le danger qui menaçait un homme, et un homme dont le mélancolique regard l'avait un peu troublée.

Elle s'éveilla soulagée, avec un besoin de raillerie victorieuse ; il était assez tard. Elle fit prier Daniel Mortal de la venir voir. Mortal avait déjà quitté ses appartements. Il était sorti, après avoir déjeuné de bon appétit,

Claire attendit le soir pour lui dire en face avec la joie violente de la haine qui soufflette et de l'honnêteté qui se venge : — Eh bien ! ce jeune homme que vous vouliez frapper, ne vous l'ai-je pas arraché ?

Daniel rentra assez tard.

Claire attendait auprès du feu, fatiguée encore, lasse, les nerfs malades depuis cette crise terrible de la veille. Elle avait bien quelque inquiétude et se demandait par exemple pourquoi Paul n'avait pas écrit déjà et remercié, et si cet homme des Champs-Élysées était arrivé à temps, s'il avait bien compris, s'il avait, ayant promis, tenu parole. Mais les doutes ne duraient pas. Assurément M. Laverdac était sauvé.

Lorsque Mortal entra dans sa chambre, Claire se leva toute droite et allant à lui avec une ironie profonde qui allait se changer bientôt en une terreur soudaine, foudroyée :

— Eh bien ! demanda-t-elle, comme elle s'était promis de le dire, M. Laverdac est-il allé à votre rendez-vous ?

— Laverdac ? fit Mortal lentement.

Il la regarda bien en face et enfonçant ensuite dans le cœur de la pauvre femme chaque parole comme une lame de couteau :

— M. Laverdac ? dit-il, M. Laverdac est mort.

Elle recula, terrifiée. Elle demeura un moment muette ; elle regardait Mortal comme si elle n'eût pas compris ; puis tout à coup, en se rejetant en arrière, avec un geste d'horreur :

— Ah ! dit-elle, vous l'avez tué, vous l'avez tué !...

— Moi ? dit-il.

Mortal tenait à la main un journal, et le dépliant :

— M. Laverdac a été assassiné cette nuit par un homme qui s'est introduit chez M. Georges Garnier pour voler. Mais lisez donc, chère amie !... C'est l'événement de Paris que je vous conte là !

Claire, livide, toute tremblante, jeta sur le journal des yeux qui ne voyaient rien. Elle apercevait seulement, à travers ces lignes blanches et noires, un nom qui la faisait tressaillir : *Laverdac*. Elle ne comprenait qu'une chose : elle n'avait point sauvé le malheureux, il était mort ; mais dans cet écroulement affreux d'une espérance, elle n'avait qu'une accusation, une certitude ; l'assassin, ce n'était point cet homme inconnu, ce voleur dont on parlait, c'était Daniel, assurément, c'était lui, c'était Daniel Mortal.

Elle voulut sortir, courir chez Paul Laverdac, s'assurer par ses yeux de l'atroce vérité. Mortal la retint. Elle demeura devant son foyer, regardant les charbons tomber lentement, rouges, incendiés, puis s'éteindre. Elle ne pensait plus, ou plutôt il lui courait dans le cerveau des idées fantastiques, comme dans les rêves. Il lui semblait que cette braise était rouge de sang et qu'elle voyait là, devant elle, le visage muet de celui qui était mort, et mort à cause d'elle.

Elle avait peur. Il fallut que sa femme de chambre passât la nuit à côté d'elle, couchée sur un divan. Son sommeil maladif, hanté de cauchemars, la ramenait toujours à la même pensée, qui peu à peu, d'ailleurs, prenait une singulière intensité de probabilité et de puissance : celui qui avait tué Paul Laverdac, c'était Mortal. Encore une fois, elle en était sûre. Et quel autre que Mortal avait un intérêt direct à ce que Laverdac disparût ?

Claire apprit, par les journaux, tous les détails de l'arrestation de Rambert, mais ce qui, pour la foule, pour ceux qui ne connaissent le drame que par les racontages des gazetiers, semblait évident et accusateur, ce qui accablait Noël, paraissait au contraire parfaitement explicable pour Mme Mortal.

Elle se rappelait, en cherchant à rassembler tous les petits détails de cette conversation bizarre, ce qu'elle avait dit à cet ouvrier, rencontré dans les Champs-Élysées, au pauvre homme qu'elle avait trouvé couvert de boue, errant comme un chien chassé du logis, dans cette nuit malsaine, humide et froide. L'homme arrêté, saisi par





L'ENFANT RESTAIT TOUJOURS LIVIDE, L'ŒIL FIXE ET LE REGARD PLONGEANT DANS L'OMBRE (P. 56)

la police auprès du cadavre de Paul Laverdac, n'était-ce point sans doute le passant aux vêtements sordides des Champs-Élysées ?

Et pourquoi même s'adressait-elle cette question ? Evidemment, ce ne pouvait être que lui. Le malheureux avait rempli sa mission, il s'était rendu près de la petite maison de Beaujon. Il était entré, et c'était là que, le crime commis, on s'était emparé de lui.

La première supposition de Claire fut ce qu'était la vérité ! Il semble que les natures honnêtes ont la perception immédiate et nette des situations et devinent le bien, le vrai, jusque dans l'obscurité du soupçon, comme les pervers sentent d'instinct et flairent en quelque sorte ce qui est le mal. La possibilité d'un crime commis par l'homme à qui elle avait parlé n'entra que peu à peu dans l'esprit de Claire. Mais elle avait tant d'effroi à se persuader que celui dont elle portait le nom s'était taché les mains de sang, elle répugnait à cette idée révoltante et déchirante avec une telle violence et un dégoût si profond qu'elle arriva peu à peu à se demander si cet inconnu en haillons, entrevu dans la nuit, n'avait pas profité de ses recommandations mêmes pour frapper Paul Laverdac isolé et désarmé.

Cette pensée lui faisait courir dans les cheveux un frisson glacé. Si vraiment Paul était mort de la main de cet homme, Claire aurait donc armé elle-même, pour ainsi dire, la main du meurtrier ?

Elle agitait toutes ces suppositions dans sa tête, toutes ces alternatives détestables, et la fièvre lui revenait, et elle se demandait, en se sentant ainsi perdue dans ces réflexions sanglantes, si elle supporterait ces affreux doutes et si elle n'allait pas devenir folle.

Heureusement l'instinct la guidait, et cette voix qu'on n'étouffe pas, cette voix intérieure qui, en dépit des raisonnements, répète et crie : C'est cela, c'est cela qui est ou doit être vrai !

« L'assassin de Laverdac, disait la voix, c'est Mortal ! » Claire résistait, elle ne voulait pas écouter, elle ne voulait pas croire. Et cependant, en dépit d'elle-même, tout son être, tous ses soupçons, toutes ses terreurs, toutes ses craintes lui faisaient entrer cette conviction dans le cœur. C'était Mortal ! Ah ! le misérable !

D'abord, la malheureuse fut faible, éfrayée. Elle n'eût osé relever la tête. Cet homme lui faisait peur. Terreur non égoïste, mais terreur instinctive, comme on se recule sans raisonner lorsqu'on se heurte à quelque coquin. Bientôt d'ailleurs elle s'enhardit. Forte de sa pensée et du soupçon, elle se résolut à lutter face à face avec Daniel. Elle en aurait raison, c'était sa ferme assurance. Elle le dompterait, tout implacable qu'il fût. Elle fit, du fond de son âme, le sacrifice mental de son existence et de son repos et elle se dit enfin :

— Nous verrons si, dans ma faiblesse et

dans mon honnêteté révoltée, je ne suis pas plus forte que cet homme qui est l'audace et le mal !

Décidée à lutter, Claire Mortal procéda comme les natures faibles et nerveuses lorsqu'on les jette hors des gonds. Elle aborda la situation de front et chercha une explication comme elle eût donné un assaut. Mortal en fut d'abord étonné, puis inquiet, quoiqu'il n'eût rien de timide. Mais il sentait bien que cette femme tenait entre ses mains la sécurité de sa vie.

Claire avait dit tout haut ce qu'elle pensait tout bas, sans réticence et sans ambages. Elle avait marché droit à son mari et ce cri était sorti de ses lèvres :

— Ce n'est pas l'homme qu'on a arrêté qui a assassiné Paul Laverdac, c'est vous !

A cette attaque nouvelle, Mortal avait essayé de répondre par son habituelle ironie :

— Je vous remercie, ma chère, de vouloir bien prendre pour un meurtrier l'homme dont vous avez accepté le nom.

— Que vous ayez tué M. Laverdac en duel, ce qui est probable, ou que vous l'ayez attiré dans un guet-apens et frappé, ce qui est possible, dit Claire, en bravant du regard son mari, et en appuyant sur les derniers mots, je jurerais que c'est de votre main qu'il est mort.

— Il y a, fort heureusement pour moi, répliqua Mortal toujours ironiquement, un coupable entre les mains de la justice.

— Qui vous dit que ce soit là un coupable ?

— Ah ! par ma foi ! s'écria Daniel, c'en est trop.

Il tenait à la main un couteau à papier, un couteau d'ivoire, et machinalement le tordait entre ses doigts tout en regardant, à son tour, Claire bien en face, dans les yeux, comme pour deviner l'arrière-pensée de cette femme.

— En vérité, ma chère, je veux bien, par une certaine faiblesse ridicule, vous laisser me soupçonner, et je pardonne à l'égarement tout naturel dans lequel a dû vous jeter la nouvelle d'un malheur aussi foudroyant. Mais je vous avertis que je ne supporterai pas plus longtemps cette sottise et fatigante inquisition. M. Laverdac a été tué, je le déplore, ou, si vous préférez que je dise exactement mon opinion, je le constate. Le meurtrier présumé est arrêté. L'œuvre de la justice suit son cours. Je vous prie, — je vous demande, vous l'entendez, — de laisser là et vos soupçons chimériques et vos outrageantes accusations, jusqu'au jour où vous saurez, avec moi et avec le public qui l'ignore, cette inconnue du problème que

recherche à cette heure le juge d'instruction, — c'est-à-dire : la vérité.

Claire Mortal ne se laissa point désarmer par cette réponse, très fermement pourtant et très nettement faite. Elle était décidée à tout.

— La vérité ? dit-elle froidement. Soit. C'est elle que je cherche, moi aussi. J'ai la conviction absolue, que l'homme arrêté n'est point le coupable. Et savez-vous qui l'a envoyé vers Beaujon, qui l'a, pour ainsi dire, jeté dans cet hôtel où la police l'a trouvé !

— Parbleu ! l'appât du gain, l'appétit du vol.

— Non, monsieur, dit Claire froidement : c'est moi.

— Vous ?

— C'est moi qui, trouvant cet homme (car ce ne peut être que celui-là) dans les Champs-Elysées, l'ai prié, supplié d'attendre M. Laverdac, de l'empêcher d'entrer dans cette maison, de le conjurer de partir, car, à tout prix, je voulais empêcher que M. Laverdac ne vous rencontrât là où vous l'attendiez !

— Vous avez fait cela ?...vous ?... dit Mortal en reculant d'un pas, non point effrayé, mais furieux.

Le couteau d'ivoire qu'il tordait entre ses doigts se cassa, avec un bruit sec, en deux morceaux que Daniel jeta au feu d'un mouvement brusque.

— Eh bien ! madame, si vous avez fait cela, vous pouvez vous accuser d'avoir votre part dans le meurtre de M. Laverdac, voilà tout.

Il était, malgré sa rage, complètement maître de lui, et la rapide émotion qui l'avait saisi, maintenant étouffée, n'était plus visible. D'un son de voix si assuré, si métallique et si lent, il avait prononcé et scandé ces paroles que maintenant Claire doutait d'elle-même, de ses pressentiments transformés en conviction. Cette présence d'esprit implacable et cette formidable assurance, ce flegme qui épouvantait chez un être aussi violent, — frappaient d'étonnement, et, pour un moment, déroutaient Claire Mortal.

Daniel profita de ce trouble, de ce désarroi passager dans le soupçon. Il comprenait, il avait l'instinctive assurance que, revenant à ses réflexions, Claire allait bientôt se redresser encore devant lui, ennemie et menaçante. Il avait l'habitude des décisions promptes. Il voulut demeurer maître de la situation. Il le fallait : c'était sa sûreté et sa vie qu'il jouait.

— Vous avouerez, reprit-il de son air dégage et narquois, vous avouerez, chère

amie, que je suis bon prince. Que vous me haïssiez, que vous répondiez à l'affection très sincère et très profonde que j'ai pour vous par une froideur glaciale ou plutôt par une sorte de révolte, je le conçois sans me décider à en prendre mon parti. Je n'aurai point la bonhomie de vous dire que j'en souffre : tout indulgente que vous êtes, vous en seriez quasi satisfaite, car je constate que vous gardez cette indulgence pour les autres et que vous m'en sevez un peu. Passons. Je supporte cette froideur, je me résigne douloureusement à cette haine.

Dieu merci ! la nature m'a pétri d'un ciment assez dur pour me permettre de résister à de certaines douleurs. Mais ce que je ne peux souffrir, je vous le répète, Claire, c'est l'accusation imprudente et folle, c'est la clameur irréfléchie, c'est la calomnie qui enverraient tout droit un homme en cour d'assises si on les prenait au mot. Vous me soupçonnez, soit. Vous réfléchirez et me demanderez pardon de cette pensée odieuse. Mais permettez-moi une question, je vous prie. Si vous aviez non seulement la persuasion, mais la preuve que M. Laverdac est mort de ma main, — que feriez-vous ?

— Moi ? dit Claire avec une résolution glaciale, je vous dénoncerais, monsieur !

— Tudieu ! fit Mortal, vous êtes une Romaine ! En vérité, le roman s'installe chez moi. Rentrons dans la réalité, s'il vous plaît. Il vous faut la preuve que l'homme

arrêté est bien le meurtrier de M. Laverdac, il vous faut cette certitude pour que votre mari ne subisse plus l'injure de votre accusation. Eh bien ! cette preuve, vous l'aurez.

— Qui me la donnera ? demanda-t-elle.

— Cet homme lui-même. Et que diriez-vous s'il reconnaissait que c'est lui, lui qui a assassiné, et lui seul ?

— S'il avouait ?

— Oui, s'il avouait ?

Claire ne répondit pas. L'assurance de Mortal la désarmait peu à peu. Elle se repréna à ses premiers doutes.

On n'avait pas publié des renseignements biographiques bien satisfaisants sur l'ouvrier. Il était pauvre : premier crime ; il avait noirci ses lèvres, jadis, de la cartouche de l'insurgé : deuxième crime. C'était, en somme, un repris de justice. La prison, politique ou non, le connaissait. Claire ne savait point qui était Rambert : elle frissonnait, elle avait peur maintenant que Daniel eût dit vrai et que l'homme des Champs-Élysées fût le seul coupable.

Mortal, lui, avait en quelque sorte inventé ce moyen de couper court à une discussion qui l'irritait et qui le mettait mal à l'aise. *L'homme avouera !* Ces mots lui étaient venus aux lèvres, sans qu'il les cherchât. En face de Claire, dont la résolution, toute chancelante qu'elle fût, et ébranlée par les réponses qu'il lui avait faites, était encore redoutable, Daniel ressentait une colère sourde qui n'était pas exempte de crainte.

L'intimider, la contraindre, il avait pu le faire la veille du meurtre : il était le maître alors. Mais ce sang répandu le mettait à la merci d'un cri poussé par elle. Si cependant elle parlait ? Si elle dévoilait ses soupçons ? Allons, ce n'était point guerroyer, c'était ruser qu'il fallait faire. Mortal était habitué à ces doubles moyens de défense et d'attaque. Son audace était au besoin tortueuse, il avait ces deux cordes à son arc : l'hypocrisie et la violence.

La violence pouvait être absolument funeste à cette heure. Claire, poussée à bout, l'écraserait, lui, d'un mot. Il fallait donc la convaincre, l'amener au doute, lui persuader que le crime avait été commis par un autre.

Dans ce Paris immense, bour-



LE PAUVRE HOMME S'ÉTAIT REDRESSÉ SUR SA CHAISE (P. 59)



donnant, tout prêt à l'accusation, au murmure menaçant, à la vengeance, Daniel Mortal songeait, inquiet et pâle, à cela, qu'une seule voix pouvait s'élever contre lui : la voix de Claire.

Oui, seule, cette femme, — sa femme, — pouvait le perdre !

— Me dénoncer ? Elle le ferait ! songeait Mortal.

C'était donc devant Claire seule qu'il lui fallait plaider sa cause, accuser le meurtrier présumé, entasser à la charge de Noël Rambert toutes les probabilités, les fatalités qui tombaient, comme un poids écrasant, sur les épaules du malheureux. Aussi, instinctivement ce mot, ce cri était-il venu aux lèvres de Daniel :

— L'homme avouera !

Il comptait peut-être sur la faiblesse de Rambert, sur la puissance débilitante de la prison, sur la lassitude de l'accusé ; mais non, il ne comptait sur rien. Il avait répondu cela, jeté cette conclusion à une scène menaçante, parce que l'aveu de Noël pouvait seul convaincre Claire.

— Vous affirmez qu'il avouera ? dit Claire. Eh bien ! j'attendrai qu'il avoue.

— Il avouera.

## IX

### Un homme fort

Claire Mortal demeura dans son appartement, absorbée et songeant tandis que Daniel, fiévreux, passait et repassait en revue les projets et les calculs, les idées les plus folles, et tour à tour les plus pratiquement terribles.

A tout prix il fallait donc avoir raison de Claire et par la seule arme dont il pût disposer contre elle : la persuasion. La contraindre, cela eût été pour lui ou trop douloureux ou trop dangereux. Il ne pouvait que la tromper.

Durant la nuit qui suivit, Daniel passa son temps au cercle, jouant gros jeu, peu attentif aux parties et laissant au hasard le soin de son gain. Il cherchait. Il poursuivait une pensée follement audacieuse, le plan de campagne d'un héros de grand chemin.

Il ne rentra chez lui que le matin, se jeta sur un divan, dans son salon, où le feu flamboyait, dormit deux heures et se releva, dispos, presque gai.

Il semblait que la décision qu'il avait sans doute prise lui eût tenu lieu de sommeil.

Il sonna son valet de chambre.

— Monsieur déjeunera ?

— Oui, tout à l'heure. Peu de chose, j'ai soupé au Cercle. Allez me chercher un coiffeur.

Firmin, le coiffeur, eut bientôt abattus les longues moustaches et rasé le menton de Daniel.

— Monsieur garde ses favoris ?

— Oui, monsieur Firmin !

Il n'était plus le même homme. Sa physiologie dure, presque brutale, avait pris comme un air de finesse et de ruse. Ses lèvres apparaissaient maintenant, amincies et sévères. Le menton dur, accentué, donnait à ce visage animé d'une sorte de résolution méchante un caractère singulièrement retors et fin. Mortal ressemblait tout à l'heure à quelque hardi aventurier des pampas américaines ; maintenant il avait quelque chose plutôt de l'aigrefin de salon. Il se sourit avec indulgence.

— Je suis hideux, dit-il, mais bah !

— Monsieur n'est pas hideux, dit M. Firmin, monsieur est à la mode !

Mortal s'habilla et alla au Bois faire le tour du Lac, à cheval. Des gens qu'il croisa, des femmes couchées dans leurs calèches et enveloppées dans leurs fourrures, de ses intimes, ne le reconnurent pas.

— Allons, se dit-il, tout est parfait, et du diable si ce brave homme me devinera maintenant.

Le brave homme, c'était Rambert.

Mortal avait bâti dans sa tête tout un plan de campagne. Il avait combiné un projet singulier, improbable, impossible, d'autant plus décidé à mettre toute son énergie, toute sa patience, toute son audace à sa réalisation que ce projet, presque fou, était, en apparence, plus irréalisable. A tout prix, il fallait convaincre et désarmer Claire.

Peut-être Mortal eût-il, un moment, comme luiit quelque livide éclair, cette pensée d'en finir avec Claire elle-même. Mais non, il l'aimait, il la voulait encore, et d'ailleurs, tout crime inutile, les gens de sa trempe ne le commettent pas.

Mortal voulait vivre, et vivre heureux, et vivre riche, et vivre avec celle qui était sa femme. Laverdac se dressant devant lui avec cette arme terrible ramassée dans le passé de Mortal, Daniel avait frappé. Maintenant il n'entendait certes point recommencer. Il n'avait plus qu'à jouir de son triomphe.

Et pour en jouir, le projet imaginé était

formidable d'audace. C'était de Rambert lui-même qu'il voulait obtenir la preuve de la culpabilité de Rambert. Comment, par quel moyen arriver à ce résultat hyperbolique d'une réalisation absurdemment impossible ?

Daniel Mortal n'en savait rien, mais il ne doutait pas. Il voulut voir Rambert. Connaissant le *Tout-Paris* obligé et, par ses relations, ayant partout ses entrées et dans tous les mondes, Mortal, agioteur, turfiste, quasi-journaliste, politique marron, avait rencontré plus d'une fois, çà et là, M. Dubois des Aubrays, à qui l'instruction de l'affaire le *Mystère de Beaujon*, comme on disait dans les journaux, avait été confiée. Le *faiseur* et le juge étaient même liés assez intimement. Mortal était instinctivement attiré par cette odeur de cour d'assises que semble dégager tout magistrat, qui attire le coquin comme le parfum cadavérique attire le corbeau. Et M. Dubois des Aubrays se sentait simplement poussé par l'amour-propre littéraire et tout satisfait de glisser quelqu'un de ses opuscules poétiques dans la poche d'un homme qui avait une certaine action dans le monde des journaux.

— Donc, c'est par là, se dit Mortal, que je commencerai l'attaque !

Il alla droit à M. Dubois des Aubrays.

Il avait, disait-il, la curiosité la plus grande de voir l'assassin de Paul Laverdac. C'était une curiosité malsaine, il le savait. Mais Paul Laverdac avait été son ami. Il lui semblait que ce crime conservait encore quelque chose de dramatiquement ténébreux. Il voulait savoir, il voulait voir. M. Dubois des Aubrays ne le laissa point parler longtemps.

— C'est entendu. Vous verrez ce Noël Rambert demain.

— Demain ?

— Non pas qu'il soit bien merveilleux. Un taciturne. L'air malade, volontiers muet, la tête basse, l'œil faux. Grand coupable, mais coupable vulgaire.

Le lendemain, Daniel Mortal assistait à l'interrogatoire de Noël Rambert, et froidement montrait au malheureux ce visage rasé, transformé, et que Noël ne reconnaissait pas.



CLAIRE ATTENDAIT AUPRÈS DU FEU, FATIGUÉE EN CROE, LASSE, LES NERFS TENDUS DEPUIS CETTE TERRIBLE CRISE DE LA VEILLE (P. 62).

— La première manche est gagnée, se dit Mortal presque joyeux en sortant de cet entretien. Je pourrai du moins parler à cet homme, l'interroger et le confesser sans qu'il se doute même que nous sommes de vieilles connaissances.

Il aborda, ce soir-là, Claire Mortal d'un air railleur, déjà presque victorieux.

— Eh bien ! dit-il, ma chère, cet infortuné qu'on accuse si injustement d'un meurtre, à votre avis, oui, cet agneau sans tache, vous savez, je l'ai vu !

— Qui cela ?

Claire avait semblé ne point remarquer le changement que Mortal avait apporté dans ce qu'un élégant appellerait la *composition* de sa physionomie.

Elle se contenta de répéter sa question, de cet air presque indifférent et si cruellement attristé, navré, qui était maintenant l'expression habituelle de sa voix brisée :

— Qui cela ?

— Ce Rambert, l'homme des Champs-Élysées.

— Ah ! fit-elle, sans insister.

— Comment ! dit Mortal, vous ne me demandez pas ce que j'en pense ?

— Si vous y tenez, fit-elle.

Elle regarda Mortal d'un œil froid.

— Voyons, monsieur, qu'en pensez-vous ?

— Que c'est un coquin, tout simplement. Un pauvre diable qui, introduit par le hasard dans une maison riche, a vu là tout à coup l'occasion de s'enrichir. Ce n'était peut-être pas un mauvais homme. Mais l'occasion..., l'herbe tendre... Seulement, je suis certain, absolument certain, qu'il a commis le crime.

— Certain ?

— Tout à fait certain, je vous le répète.

— Eh bien ! tant mieux, dit-elle. Mais je vous saurai gré de ne plus me parler de cet homme, surtout s'il est coupable.

— Vous le plaignez ? Voilà de la pitié déplacée !

— Trouvez-vous que la pitié soit jamais déplacée ? dit Claire.

— Oh ! je sais que vous êtes la mansuétude même, pour moi excepté ! Mais la pitié, croyez-moi, est une denrée précieuse. Il ne faut point la gaspiller.

— N'ayez crainte, dit Claire presque sèchement, avec une expression de douleur intérieure, j'économise.. Seulement, à la fin, toutes ces sanglantes images me troublent. Je vous prie, une fois pour toutes, de ne plus les évoquer devant moi.

— Un désir de vous, fit Mortal, c'est un ordre pour moi. Mais je n'étais pas fâché de vous donner des nouvelles de cet homme que vous eussiez volontiers couronné rosière, tandis que moi...

— Laissons-là la raillerie, dit Claire.

— Soit, mais croyez-moi, chère amie, la justice est bien faite en ce monde et Lesurques est une exception.

Tout à coup Mortal changea de ton.

— Vous ne m'avez rien dit de mes favoris, dit-il. Je me suis rappelé que vous détestiez un peu cette barbe de fleuve que je portais il y a deux jours. J'ai voulu faire ma paix. Il y a des gens, en Turkestan, chez les Kirghises, je ne sais où, qui s'arrachent les cheveux pour honorer certains arbres vénérés. Moi j'ai fait le sacrifice pour vous amadouer, je l'avoue, et pour en arriver à signer la paix... Là...

Il s'avança, tendit la main et acheva :

— Sur votre belle main !

Il avait déjà pris entre ses doigts nerveux la main de Claire ; mais, d'un geste rapide, où il y avait un peu de répulsion et beaucoup de terreur, la jeune femme retira sa main, et Mortal se trouva dans cette position pen-

chée, toujours ridicule, de l'homme qui s'incline et qu'on éconduit.

Daniel n'était pas d'humeur à accepter le geste de Claire sans ironie.

— Sur ma foi ! dit-il, on jurerait que j'en suis encore à vous faire la cour... Jouez Céliène tout à votre aise. Je vous ai donné des nouvelles du meurtrier parce que je tenais à souligner une fois de plus ce qu'avaient d'outrageant et d'absurde vos inqualifiables soupçons. Maintenant vous penserez tout ce qu'il vous plaira, ma chère. Adieu !

Claire ne savait plus que croire. Elle était comme étourdie sous tant d'événements et par tant de luttes. Sa conviction première, cette persuasion intime, instinctive de la culpabilité de Mortal, elle la perdait d'heure en heure. Elle ne songeait plus, elle n'avait plus la force de penser et de chercher. Cette nature tendre, souffrante, n'avait eu qu'un élan de protestation, et s'était bientôt affaissée.

Maintenant Mortal en était maître. Elle le haïssait, elle le méprisait, elle le soupçonnait encore, mais elle n'avait plus l'énergie de lui jeter à la face sa haine, son soupçon et son mépris.

Et puis, après tout, Mortal pouvait avoir dit vrai, Rambert pouvait être le coupable.

Elle courbait le front et se résignait encore une fois. Mortal sentait en elle une résistance, mais passive maintenant et non plus agissante et dangereuse.

Il se sentait fier d'avoir dompté, par son sang-froid, par son ironie, par son flegme implacable, cette femme qui lui était apparue quelques jours auparavant aussi menaçante qu'un spectre.

Lui, Mortal, cet artiste en mal, cet impresario du crime, fièrement se redressait et avec l'orgueil que lui donnaient l'assurance de son triomphe et le mépris de l'humaine faiblesse :

— Il me reste encore assez de moelle cérébrale et de muscles pour combiner mes plans de bataille et pour fouailler les hommes ! Le bras est fort et la tête est solide ! Claire réduite au silence, ce Noël Rambert tenu au collet. Décidément tout est dans le sang-froid et dans le coup d'œil !

Il ajoutait parfois :

— Cet homme le poussera pourtant ce cri qui m'absout devant Claire et me met à l'abri de tout réveil de sa colère, il le poussera, il faut qu'il le pousse ! Il dira lui-même tout haut : « C'est moi qui ai frappé ! » Oui, il le dira, il le dira, songeait Mortal, parce que je le veux !





IL REGARDAIT, A SON TOUR CLAIRE BIEN EN FACE, DANS LES YEUX, COMME POUR DEVINER  
L'ARRIÈRE-PENSÉE DE SA FEMME (P. 64).

La volonté s'était incarnée, dans cet être perdu comme pousserait un chêne dans un terrain putride, — et cette mâle vertu devenait, chez Mortal, l'esclave des passions viles. De cette force humaine et superbe il faisait un instrument souillé.

La lâcheté des hommes est quelquefois la seule morale qui les empêche d'aller au mal, et il n'y a qu'une chose à craindre chez le coquin, c'est le courage.

## X

### Le prisonnier

Noël souffrait. Il perdait davantage chaque jour quelque chose de son énergie, de la foi qu'il eût puisée en lui-même, quelques années auparavant. Il répondait à son avocat par monosyllabes : il lui disait des choses insignifiantes. Ses entrevues avec son avocat, jeune homme blond, froid et pâle, qui ne le comprenait pas, qui le soupçonnait autant que pouvait le faire un juge d'instruction, ces entretiens qu'il regardait comme inutiles l'obsédaient. On le savait malade, on l'entendait tousser. La nuit, un sifflement douloureux sortait de sa gorge.

— Vous êtes malade ? demandait le médecin.

— Non. Ce n'est rien.

On lui disait, un jour :

— S'il vous manquait quelque chose, il faudrait le dire :

C'était un gardien qui parlait ainsi, d'un ton semi-gouailler. Rambert le regarda d'un air ironique et profond.

— Vous demandez à un pauvre diable ainsi supprimé du monde s'il lui manque quelque chose ? fit-il. C'est drôle tout de même.

Et il se mit à rire, d'un rire brisé de malade.

La nuit, il avait des cauchemars. Il se tournait et se retournait ; parfois dans sa fièvre, il tombait de son lit et se réveillait en sursaut, et il se retrouvait à terre, les cheveux collés au front par la sueur des tempes et ses artères battant à se rompre. D'autres fois, il appelait Jacques.

Il devenait maigre, plombé, l'œil brillant, d'un éclat singulier. Sa voix prenait des notes étranges, inaccoutumées et profondes qui l'étonnaient.

Le médecin, en le quittant un matin, après sa visite, demanda à Noël s'il voulait être transporté à l'infirmerie.

— Non, dit-il, je suis mieux ici. Je suis plus seul ! Comme vous prenez soin de moi ! C'est étonnant. Est-ce parce que vous croyez que j'ai tué un homme ? Je sais bien des pauvres qui, plus que moi, souffrent, et qui râlent, et qui n'ont point d'infirmiers !

Dans Paris, tous les curieux du crime, tous ceux qui suivent de loin, comme un autre

spectacle, la cour d'assises, croyaient à la culpabilité de Rambert. L'affaire n'avait en somme rien de mystérieux, en dépit des titres à sensation que les nouvellistes lui donnaient. C'était, pour la foule, un vulgaire assassinat auquel le nom de Laverdac, la position qu'il s'était déjà conquise dans le monde artistique ajoutaient un certain intérêt.

On avait vu des musiciens, des gens de lettres, des peintres, assister aux funérailles du mort. Mme Laverdac, la mère, pâle, sévère, l'œil fixe, avait voulu, malgré toutes les prières, suivre le corps de son enfant jusqu'au bord de la tombe. Elle s'était tenue debout sur le tertre creux semblable à une statue vivante, regardant ce grand trou où l'on descendait son fils. Les assistants avaient le cœur serré, et plus d'un admirait cette mère, qui n'avait plus de larmes et qui s'imposait de ne quitter le cadavre de son enfant qu'après la dernière pelletée de terre.

Tout cela était su et commenté, et l'intérêt public, surexcité par cette douleur maternelle, s'amoncelait, en quelque sorte, comme un nuage de haine et de réprobation sur ce nom de Rambert. La foule se pressait, du matin au soir, aux vitrines d'un marchand de tableaux du boulevard Montmartre pour voir le portrait de Paul Laverdac que Gilbert Garnier avait peint en quelque sorte de mémoire et qu'il venait d'envoyer de Rome. Peu à peu ce pauvre humble nom de travailleur, d'honnête homme jeté au malheur et luttant contre le besoin, ce nom loyal de Noël Rambert était devenu le synonyme de meurtre, et ses compagnons eux-mêmes, ceux qui avaient tiré le licol de la misère à côté de lui, ne le prononçaient plus qu'en hochant la tête.

Un seul homme peut-être, après Mortal, croyait encore à l'innocence de Rambert, c'était Pascal Arthez.

Arthez avait été heureux de recueillir, sur le chemin douloureux de Rambert, le petit Jacques abandonné. Il se dévoua à lui. Il prenait à tâche de détourner les idées de l'enfant de l'image de son père. Mais l'œuvre était impossible. La racine de l'amour qui unissait l'être faible à l'être fort, Noël à Jacques, avait poussé aussi forte dans le cœur de l'enfant et dans le cœur de l'homme. Le petit Jacques soupirait, roulait dans ses yeux de grosses larmes et prononçait avec une expression singulière, pleine d'angoisses, ce nom, ce mot musical et charmant, le second que le petit être puisse articuler lors de ses premiers bégaiements :  
*Papa !*

Arthez le voyait souvent pâle, préoccupé, nerveux, et sur ce visage exsangue d'enfant nerveux passaient comme des pensées d'homme, des préoccupations sévères, des inquiétudes raisonnées.

— A quoi penses-tu ? demandait Pascal.

— A mon papa.

— N'y songe pas. Il est en voyage. Il reviendra.

— Il n'est pas en voyage, disait Jacques. Il est en prison et on lui fait du mal.

Et le petit tombait ou plutôt retombait alors dans des rêveries bizarres, malades, pendant lesquelles, immobile, muet, les yeux élargis et fixes, il regardait devant lui des choses invisibles et semblait pris d'une sorte de catalepsie que le docteur Arthez étudiait, et qui l'inquiétait.

Arthez, persuadé que Noël se débattait dans quelque effroyable méprise, dans une accusation fautive, se promettait bien de travailler à découvrir la vérité et avant tout il voulait voir Rambert et lui donner des nouvelles de Jacques. On fit quelques difficultés pour le laisser parler au prisonnier. Pascal vit Rambert à travers cette grille qui paraît si cruelle, si insultante aux parents qui aperçoivent ainsi les leurs derrière des barreaux. Le prisonnier est déjà séparé de la vie. Sa plainte ou sa justification se heurte aux froides barres de fer qui empêchent un geste, un serrement de main, ou un baiser. Arthez se souvint de ses prisons, à lui, en retrouvant ainsi Noël, bien pâle et terriblement affaibli, comme abattu par l'anémie.

— Eh bien ! dit-il, faut-il s'abandonner ainsi soi-même, voyons ? Vous savez bien qu'on sort de tous les cachots de la terre ! Etes-vous malade, Rambert ?

— Oui, peut-être... je ne sais pas. Et d'ailleurs, voyez-vous, fit le pauvre homme, c'est ça qui m'est égal. Malade ou non, crevé ou bien portant, je m'en moque comme de l'an quarante. Je n'ai plus qu'une idée, une seule, et vous la connaissez, parbleu ! la santé du petit.

Arthez dit que Jacques, quoique triste, se portait bien et qu'il répondait de lui.

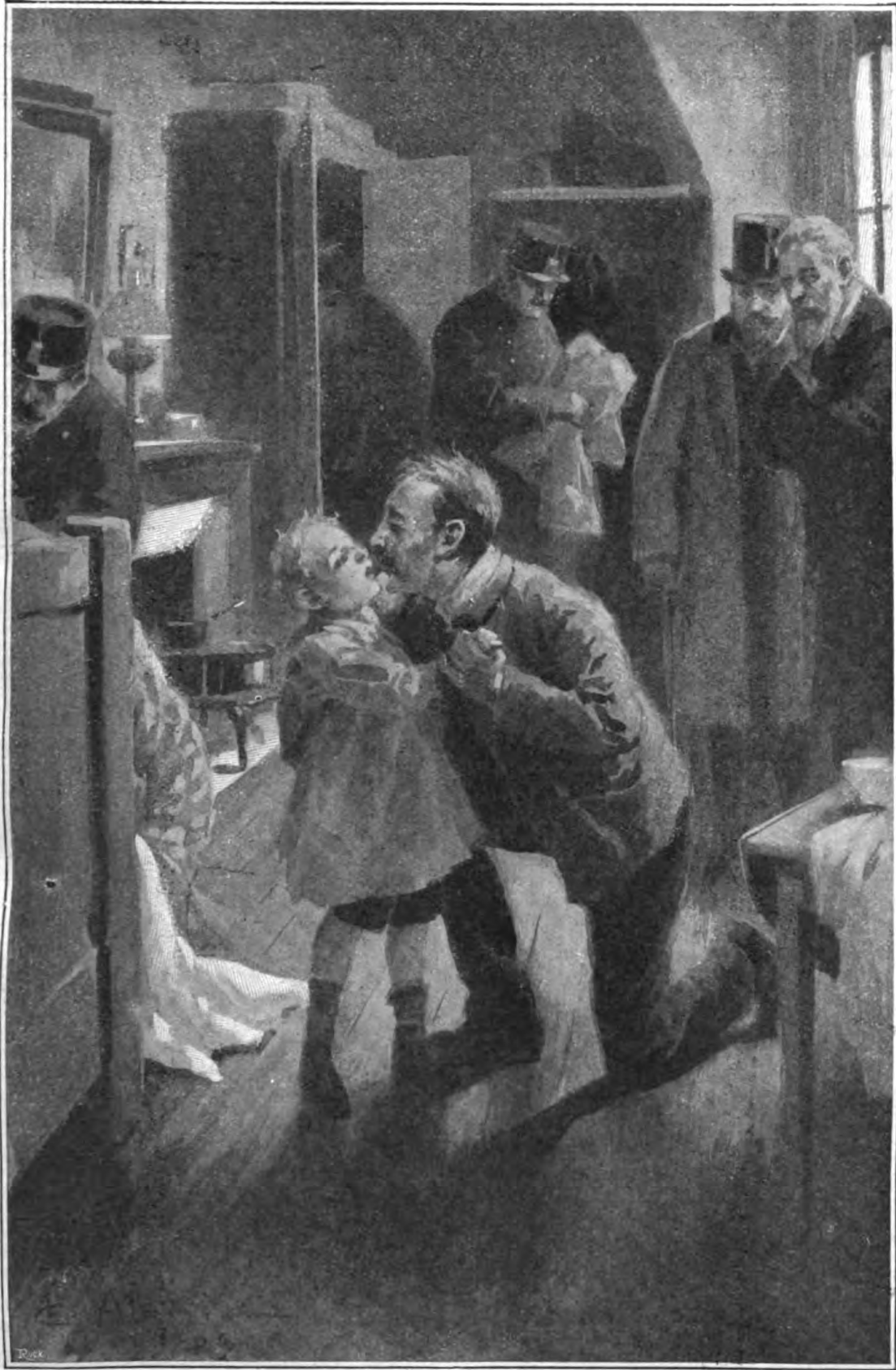
— Est-ce qu'il parle de moi ? dit Noël.

— Souvent.

— Pauvre cher moucheron, dit le père en hochant la tête. Quand est-ce que je le promènerai maintenant aux fortifications, le dimanche soir, comme autrefois ? Il se roulait dans l'herbe avec les autres moutards. Je le regardais et j'étais content.

— L'été prochain vous referez cela.

— L'été prochain ! Mais vous ne savez donc pas comme je tousse ? Il me semble



**LE PETIT JACQUES, BLÊME, ÉMU, TOUT SON MINCE CORPS GRÊLE SECOUÉ PAR UN FRISSON, SE JETA DANS LES BRAS DU PAUVRE HOMME, QUI LE SERRA SUR SA POITRINE. (P. 52).**



que j'ai un trou, là, un grand trou à la place du poumon. L'été prochain ! Mais je suis fichu !

— Allons donc !

— Oh ! je ne m'en plains pas. Traîner le boulet de la vie, comme on dit, ce n'est pas déjà si gai. On se lasse à la fin. J'ai travaillé comme un nègre et je vais mourir comme un chien. Voilà la perspective qui me reste si je sors de cette affaire. Sinon, Cayenne ou la guillotine.

— Vous êtes fou !

— Le cou coupé, ça serait drôle tout de même, — dit Rambert en riant. — Guillotiné, moi !...

Ce terrible mot fit mal à Pascal Arthez, qui garda de cette visite une impression d'angoisse douloureuse. Il n'en sortait pas moins persuadé profondément de l'innocence de Rambert.

Quant à l'accusé, après cette joie assez courte, il s'abandonna à l'accablement que lui causait le mal dont il souffrait.

— Allons, se disait-il parfois, c'est bien certain... je m'en vais... je m'en vais !

Hochant la tête ou s'appuyant contre la muraille, et regardant entre les pavés du préau ou près de la lucarne de la cellule quelque touffe d'herbe, machinalement et parce que cela était vert au milieu de toutes ces

choses grises et ternes qui l'entouraient, il ajoutait encore :

— Si cependant je n'avais pas le temps d'arriver jusqu'au procès ? Si je mourais avant le jugement ? On me croirait coupable, sacrebleu ! Et j'en laisserais un joli, d'héritage, à Jacquinet ! Pauvre petit, va ! Moi qui voulais le faire riche ! Moi qui bâtissais pour lui tant de rêves ! Eboulement, effondrement ! Plus rien. Je ne laisserai rien après moi, pas un sou. — A quoi suis-je bon ? Je n'ai même pas le droit de vendre mon pauvre misérable corps au carabin ! Est-ce qu'il est à moi ? Il est à eux !

Cette idée de la mort prochaine, de l'isolement terrible, de la pauvreté léguée à Jacques ne quittait plus le cerveau de Rambert. Il avait voulu, autrefois, que le petit trouvât dans la vie ce que lui n'y avait pas rencontré : le repos, le calme, une miette au moins de bonheur. Il fallait renoncer à toutes ces joies.

Une fois, en songeant à cette irrémissible destinée, Noël Rambert se mit à rire. Mais, cette fois, d'un rire fou, d'un rire méchant, d'un rire farouche.

Et le rire du martyr retentit dans la cellule, coupé brusquement par une toux qui rejeta l'homme sur son grabat, tordu et les mains collées à sa poitrine.



NOËL SE MBLAIT DEMANDER A SON AVOCAT QUI S'ÉTAIT LEVÉ D'OU LUI VENAIT CE PAPIER (P. 85).

## DEUXIÈME PARTIE

### I

#### L'Homme abdique

Un matin, Noël Rambert entendit grincer le verrou de sa porte, et, se tournant légèrement, aperçut, à côté du gardien, un homme, grand, fort bien vêtu, élégant, qui se tint un moment sur le seuil. Rambert était à demi couché sur son lit, tout habillé, le coude appuyé sur le dur matelas jaune et la tête sur la main. Il se releva péniblement.

— Que me veut encore celui-là ? pensait Rambert.

Il remarqua (le personnage devait être sans doute quelqu'un d'important) que le guichetier tenait à la main sa casquette de cuir.

Cet inconnu dit au gardien :

— Je vous remercie.

L'autre ne bougeait pas.

— Vous savez que j'ai l'autorisation de communiquer avec le prisonnier ?

Le gardien s'inclina.

De quel droit laissait-on ainsi entrer cet homme ? Et qui lui permettait d'interroger Noël Rambert ? Noël se sentait mal à l'aise sous le regard inquiétant du nouveau

venu. Lui, semblait contempler l'ouvrier, dont les traits flétris, plombés, la maigreur sinistre gardaient quelque chose de superbe.

Il se tint un moment silencieux devant Noël, puis il lui dit lentement, avec une imperceptible nuance d'ironique bravade que ne saisit point Rambert :

— Me reconnaissez-vous ?

— Non, dit Rambert.

— Regardez-moi bien.

— Non, fit encore l'ouvrier avec lassitude.

— Nous nous sommes pourtant rencontrés déjà !

Cela était dit avec une intonation presque agressive, et on comprendra la signification bien vite : c'était Mortal.

Il passait, afin de leur donner le pli à la mode, sa main gantée dans ses cheveux noirs, déjà grisonnants aux tempes, et regardait Rambert dans les prunelles.

— Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu ! répondit Noël.

— J'étais assis à côté de M. des Aubrays, un jour qu'il vous interrogeait, dit encore

Daniel Mortal, dont l'œil scrutait à fond la pensée de Rambert.

Noël hochait la tête, fit : Ah ! et machinalement montra son escabeau pour inviter le visiteur à s'asseoir. Mortal demeura debout.

Il était fort pâle. Sa face rasée avait quelque chose de froidement terrible ; on y lisait une résolution absolue et en même temps l'indice certain d'une lutte intérieure, d'un suprême combat qui se livrait en lui.

Il touchait, en effet, à une minute décisive de son existence. Impatient d'arrêter tout reproche, tout soupçon sur les lèvres de Claire, il voulait en finir décidément, résolument avec cette situation qui lui était odieuse. Dût-il perdre la partie, il la livrait audacieusement et allait droit à Noël Rambert comme au seul homme qui pût désarmer cette implacable ennemie, assise à son propre foyer.

Une dernière scène, presque violente, avec Claire, l'avait décidé. Elle venait de lui dire qu'elle regardait comme un devoir de révéler ce qui s'était passé entre elle et Rambert, à la justice.

Il y avait décidément un danger dans l'exaltation de Claire, et Mortal n'y pouvait échapper que par un coup soudain, rapidement frappé. Voilà pourquoi, ne doutant de rien, il entra dans la cellule de l'accusé.

Avant de parler cependant, avant d'aborder de front la question effrayante qu'il devait résoudre, Mortal hésitait.

Il demeura silencieux durant un moment et sans que Rambert fit un geste.

Puis, tout à coup Mortal s'avança vers lui et, froidement, il laissa, mot par mot, tomber ces paroles :

— Rambert, savez-vous que, quelle que soit votre défense, tout vous accuse et tout vous écrase, et que vous êtes dès à présent condamné ? Condamné, dit-il encore en appuyant sur chaque syllabe.

— Je le sais, répondit Noël comme un homme qui a pris son parti.

— Et cependant, fit Mortal avec son regard qui couvrait le moindre signe de Rambert, vous êtes innocent !

— Oui ! répondit l'ouvrier simplement.

Il n'avait ni tressailli, ni bougé. Il demeurait toujours immobile, absorbé et l'œil atone.

— Savez-vous qui a tué Paul Laverdac ? dit encore Daniel.

— Si je le savais, je le dirais. Comment voulez-vous que je le sache ?

— Alors, vous êtes perdu !

— Complètement.

— Et vous vous résignez ainsi, vous

abdiquez, vous vous mettez la tête sous le couteau ?

— Moi ?... je laisse faire... Je suis de ceux qui n'ont pas de chance. Il y a dans le monde la tribu des pauvres diables et des dupes. J'en suis, et voilà ce que cela prouve. Qu'on me condamne. Qui est-ce qui se salit à condamner un innocent ? Ceux qui n'y voient pas clair et croient bêtement qu'il est coupable. Voilà ce que je me dis.

— Et pas un regret, pas une plainte ?

— Il faut peut-être pleurer, n'est-ce pas ? Ma foi, non !

— Vous n'avez point d'enfants ?

— J'en ai un, si, j'en ai un, répéta Noël, à qui ce mot d'enfant rendit, pour un moment, son énergie, sa conscience, sa foi. J'ai un petit, joli comme un ange, bon comme du pain, pauvre petit gars à qui je ne souhaite pas la vie que j'ai eue. C'est tout ce que je regrette au monde, lui et... M.. Le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

— Et que deviendra-t-il, votre enfant ?

— Ce qu'il deviendra ?

— Oui.

— Quand je n'y serai plus ?

— Oui.

— Ah ! voilà bien ce qui me tient et tord le cœur, dit Noël avec une expression de douleur profonde et en levant les épaules avec désespoir ; moi supprimé, le petit deviendra ce qu'il pourra. Il y a bien Arthez, Arthez Pascal. Mais... M. Arthez peut mourir. Ne me parlez pas de ça, tenez, monsieur, pourquoi penser à ça ! Quelques marches de guillotine à monter, qu'est-ce que ça me ferait si je ne laissais pas derrière moi un être qui aura faim, qui aura soif, qui aura froid et qui sera seul ?

Noël s'était ranimé et réveillé, pour ainsi dire. Ce n'était plus le même homme. Il avait dans le regard, plus fiévreux qu'autrefois (ce n'était qu'un éclair), une vaillance singulière. En parlant de son enfant il redevenait un homme.

Quelques jours auparavant, causant avec M. Dubois des Aubrays et le médecin de la prison, Daniel Mortal avait entendu le docteur juger ainsi Noël Rambert :

— C'est une organisation singulière, d'une énergie rare dans un corps d'apparence usée. Coupable ! l'est-il ? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est que, criminel ou non, il reste en lui, vivace, ardent, exalté, un sentiment unique : l'amour paternel.

— Ah ! vraiment ? avait fait Mortal.

Et le docteur continuait :

— Oui, et ce Rambert pousse cet amour jusqu'à l'hyperbole. Il ne m'a jamais parlé



bue de son enfant. C'est un cas de folie paternelle. Je suis persuadé que s'il a assassiné c'est pour donner quelque bien-être à son fils. Il se ferait, pour lui, mettre à la torture. Curieux contrastes à établir. Meurtrier, peut-être, héros de paternité, à coup sûr, tel est cet homme.

« Il se ferait mettre à la torture pour son fils ! » Mortal n'avait pas oublié cette parole du docteur.

Et maintenant, en écoutant Noël Rambert, il sentait bien que c'était là, sur ce sentiment paternel et cette émotion qu'il fallait frapper. On mène les êtres par leurs amours ou par leurs haines.

Rambert, dans cette lutte qui se livrait contre lui, découvrait son cœur. Il avait devant lui, — sans le connaître, — son ennemi le plus cruel et il lui montrait, sans le savoir, l'endroit où il devait viser.

Daniel laissa l'affection du pauvre diable pour le petit Jacques déborder instinctivement en phrases pressées, en confidences qui valaient des cris ; il poussa lui-même Noël dans cette voie de la terreur que le père concevait pour l'avenir de son enfant, il laissa Rambert s'effrayer lui-même de ce lendemain terrible qui venait.

Et lorsque le malheureux, terrifié de la solitude où, Arthez mort ou disparu, — puisque Marthe était partie, — pouvait se trouver le petit être, s'écria :

— Mais c'est affreux ! Mais ce n'est pas la mort, qui est atroce, non, c'est la misère pour le petit, c'est cette effroyable chose, la pauvreté, que je lui lègue.

Mortal répondit froidement :

— Voulez-vous que votre enfant ne connaisse ni la misère, ni la faim ?

— Moi, fit Rambert, si je le veux ?

Il s'était redressé, il regardait Daniel en face, il avait sur le visage l'exaltation joyeuse de l'homme qui voit devant lui, vivant, apparaître son rêve.

— Si je le veux ? dit-il encore, mais est-ce que c'est possible ? Pourquoi m'avez-vous dit cela ? Vous savez bien que cela ne se peut pas !

— Cela se peut, dit Mortal.

— Allons donc ! Ah ! tenez, répondit Noël, c'est méchant et c'est lâche de torturer un homme en lui disant ce que vous dites !

— Je dis que votre enfant sera riche si vous le voulez !

— Lui ? le petit Jacques ! Riche ? Et si je le veux ? Qu'est-ce qu'il faut donc faire ? demanda Rambert, qui commençait à croire que l'impossible pouvait être. Faut-il me couper une jambe ou un bras ? Quoi ?

Allons, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, monsieur, et, parole d'honneur, sur ce que j'ai de sacré, sur la tête du petit, je le ferai !

— Eh bien ! dit Mortal nettement et comme il eût tranché, d'un coup sec, un nœud difficile, il faut que vous disiez que c'est vous qui avez tué Paul Laverdac !

— Moi ?

Noël Rambert, qui s'avançait vers Mortal, et suivait pour ainsi dire du geste, anxieux,



IL LUI SEMBLAIT QU'ELLE VOYAIT LÀ, LE VISAGE MUET DE CELUI QUI ÉTAIT MORT (P. 62).

effaré, les paroles de Daniel, Noël s'arrêta net, comme foudroyé. Les yeux élargis, la bouche béante, il regardait Mortal dont l'impassible visage blanc et froid était tout à coup devenu muet. Noël se demandait s'il avait bien compris. Il entendit encore bourdonner dans son oreille ce qu'avait dit Mortal, mais il n'y pouvait croire.

Au bout d'un moment, il dit doucement, hochant la tête :

— Mais c'est insensé, ça, c'est impossible ! En voilà une idée ! Dire que moi...

Mortal avait compté sur de la colère. Cet accablement résigné l'étonna. Rambert le regardait et continuait, hébété à demi :

— Comment voulez-vous que je dise que j'ai tué un homme ? Est-ce que j'ai tué quelqu'un, moi ?... Est-ce que je suis un assassin ? Ah ça ! mais vous êtes fou, mon-

sieur, de croire... Et pourquoi dirais-je cela ? Quel intérêt...

A ce mot, il s'arrêta, fixa ses yeux plus attentivement sur Mortal, et vivement :

— Oui, au fait, quel intérêt vous pousse à me dire cela ?

— Moi ? fit Mortal. C'est véritablement simple. L'homme qui a tué Paul Laverdac est mon ami. Je veux qu'il soit sauvé. Je veux, pour qu'on ne le soupçonne pas, qu'un autre ait avoué le meurtre. C'est bien net, je pense.

Cela, froidement dit, avec une témérité insolente, les yeux sur les yeux de Noël, comme dans un duel sans merci.

— Et qui me prouve, répondit Noël, que le meurtrier ce n'est pas vous ?

— Regardez-moi, fit Mortal.

Il croisa les bras, se planta devant Rambert, et, calme, impassible, sans un mouvement musculaire ou nerveux, il attendit.

Cet homme intrépide, dans cette démarche qui eût été sans raison, s'il n'eût pas prévu tous les dangers d'une telle audace, déconcertait le pauvre diable, et Noël, cherchant, évoquant ses souvenirs de la nuit du 1<sup>er</sup> janvier, étudiait cette physionomie immobile, la comparait à ce visage énergique, menaçant et pâle de l'homme à barbe noire, et qui, là-bas, avait fait feu sur lui. Mais comment reconnaître une vision ? Mortal, à Beaujon, avait paru et disparu. Dans son trouble, dans l'état de colère surprise où se trouvait Rambert, il n'avait pu examiner le meurtrier au point de le reconnaître à coup sûr et de dire : Le voici ! — Une seule chose lui était demeurée présente, c'était la voix. Il n'avait pas oublié le timbre irrité, métallique, menaçant de cet homme qui avait tué Laverdac. Et dans les accents ironiques de ce visiteur qu'il avait devant lui, il lui semblait retrouver, — mais bien vaguement, — le son de voix entendu quelques minutes avant le crime.

Et pourtant était-ce possible ? Était-ce croyable qu'un assassin vint se jeter ainsi aux mains des geôliers, et allât droit à celui qu'on soupçonnait et qu'on accusait ? Quelle absurdité ! Évidemment, Noël se trompait.

— Eh bien ! dit Daniel Mortal de sa voix railleuse et amère, me reconnaissez-vous ?

Il avait mis, cette fois, dans son accent, dans la façon dont il tordait ses lèvres, une expression telle que Rambert, tout à coup, recula d'un pas, et pendant un moment qui dura moins de temps que le zigzag d'un éclair, le contraignit à demeurer immobile sous son regard.

L'œil est un livre ouvert. On y lit clairement le secret enfoncé dans la poitrine humaine.

Mortal eut une nuance d'indécision et comme la velléité de reculer et de baisser le front. Trouble passager, indéfinissable, surmonté bien vite d'ailleurs.

Il était trop tard. Rambert avait lu, avait deviné et reconnu. Il étendait déjà, droite et ferme, sa main maigre et le doigt menaçant de l'ouvrier effleurait la joue de Mortal.

Mortal demeura impassible.

— Ah ! j'ai retrouvé, j'ai retrouvé l'assassin, s'écria Noël avec une expression sinistre, une sorte de nerveux éclat de rire, pareil à ceux des fous et cet assassin, c'est toi ! c'est toi !...

— Vraiment ? fit Mortal.

— Je le disais bien aussi, continuait le pauvre homme, que ce cauchemar finirait ! Ah ! ce n'est pas malheureux !... On m'a soupçonné, on m'a injurié ! M'a-t-on assez appelé assassin et lâche ! Eh bien ! le lâche, le voici ! L'assassin, je l'ai retrouvé ! Il est là, il est devant moi ! Et je suis sauvé !... Enfin ! enfin !...

Il fit un mouvement brusque vers la porte et tendit le bras pour frapper sans doute, appeler le gardien.

Pâle, brutalement, Mortal lui saisit le poignet dans sa large main, et opposant à l'exaltation du malheureux une résolution formidable :

— Pas un geste, pas un cri, dit-il. Tout est inutile. Je veux parler à vous seul, à vous !

— Tonnerre ! dit Rambert en essayant de se dégager, je vous jure bien qu'on m'entendra, par exemple !

Mais il se tordit sous l'étreinte de Mortal et, tout à coup, pris, secoué par une quinte atroce, il s'arrêta, portant à sa poitrine embrasée sa main gauche qui était libre, puis, Daniel le repoussant un peu, il s'affaissa sur le rebord plat de son lit de prisonnier, toussant et essuyant avec son mouchoir une petite bave sanguinolente qui lui montait aux lèvres.

Le malheureux n'eut qu'un mot :

— Ah ! patraque, va !

Et il regarda Mortal avec stupeur.

Une sorte de fascination morbide tombait des yeux de Daniel Mortal, qui, debout devant Noël, accompagnant chacune de ses paroles d'un geste sec et résolu, disait maintenant de sa voix claire, impérative ; et Noël Rambert suivait, écoutait chaque mot, en se demandant si tout cela était vrai :

— Ecoutez-moi. Chaque parole que je vais vous dire, vous vous la rappellerez. Il y a ici deux hommes, dont l'un est condamné à mort par la maladie, dont l'autre doit, peut, et veut vivre. Votre juge, qui ne pardonne pas, s'appelle la phtisie. Vous êtes perdu. Moi j'ai la force et la santé, dont je veux jouir. Vous me reconnaissez, dites-vous? C'est moi qui ai tué Laverdac? Eh bien! oui, c'est moi! (Rambert fit un triomphant signe de tête.) A vous, je le dis, je l'avoue! Je haïssais cet homme, je l'ai tué. C'est bien. Mais où sont les témoins de l'assassinat?

On n'en a trouvé qu'un, continua Mortal, c'est vous, et vous êtes accusé! Vous m'avez reconnu? Soit. Essayez donc de faire croire que le meurtrier de Paul Laverdac, c'est l'homme à qui M. des Aubrays signe les sauf-conduits extraordinaires! Je suis l'ami de vos juges et ils me croient incapable d'un meurtre! Votre accusation, dirigée contre moi, retomberait de tout son poids sur vous. Vous le sentez bien. Cette accusation est absurde. Inutile de vous débattre, votre crime est prouvé. On vous a pris l'argent dans la poche et comme le couteau à la main. Cité par vous devant la cour d'assises, je dirais moi-même: « C'est cet homme qui a fait le coup » et tous me croiraient. Je vous dis que vous êtes perdu. Mais qu'est-ce que la justice va vous prendre? La vie, non, une espèce d'agonie, voilà tout. Regardez-vous. Vous m'écoutez et vous comprenez. Je vois que vous n'êtes pas un lâche.

— Ah! je ne suis pas un lâche? Vous avez trouvé ça tout seul, vous? fit Rambert avec une expression navrante de lassitude et de mépris.

Tout en essayant de railler, de se débattre, il était quelque peu effaré, écrasé plutôt par cette audace étonnante de l'homme qui parlait ainsi.

Mortal, au contraire, avec une précision mathématique, et cette logique absolue des gens qui peuvent suivre leur pensée, continuait, visant droit, à coups d'arguments, à la partie faible de ce pauvre cœur:

— Vous avez tout à l'heure laissé échapper le secret de votre existence, disait-il; vous avez dévoilé votre plaie, votre douleur cachée, Rambert. C'est votre fils, c'est votre enfant. Sortez la tête haute du tribunal, à la porte vous attendra cette mort de tous les jours, plus cruelle que la mort et qui s'appelle la misère. Mourir n'est rien; mais vivre pauvre, mais se traîner, lutter vainement, bêtement, user ses efforts, lasser ses muscles, étouffer sa pensée dans le besoin, dans le



MORTAL N'ÉTAIT PLUS  
LE MÊME HOMME, SA PHY-  
SIONOMIE AVAIT PRIS UN AIR  
DE FINESSE ET DE RUSE.  
(P. 66).

travail ingrat, incessant, dans le labeur sans revanche et sans lendemain, c'est trop. C'est le supplice qui affole et jette les impatients aux bagnes et aux échafauds.

— Je n'étais pas impatient, dit Rambert avec une expression douce de martyr. Je ne demandais que le salaire de la journée. Je voulais vivre, voilà tout et élever le petit...

Il se parlait comme à lui-même, oubliant presque l'homme qui était là.

— Et qui vous dit que votre enfant n'aura pas, un jour, à supporter des épreuves pareilles aux vôtres?

— Lui! Jacques! s'écria Rambert avec effroi.

— Né pauvre, il mourra pauvre.

— Il travaillera.

— Vous avez travaillé, vous aussi,

— Eh bien! Jacques mourra comme moi, confiant, après sa journée bien remplie.

— Il mourra peut-être accusé, condamné, comme vous.

— Ah! ça! mais, répondit Noël, vous êtes donc ici pour me tenter, pour m'arracher le dernier lambeau d'espoir? Qui êtes-vous? Je vous ai vu, là-bas, avec un pistolet à



la main ! Laissez-moi ! Vous avez tué un homme ! Le crime dont on m'accuse, c'est vous qui l'avez commis, et vous osez venir... et je vous laisse aller... phraser... me torturer plus que n'ont fait les autres... Ah ! mais non ! non ! Je veux vous dénoncer ! Je veux vous livrer ! Je veux vous traîner devant mes juges ! On me croira, je vous dis ! On me rendra justice !

— Essayez, dit encore Mortal.

— Vous croyez que je ne le ferai pas ? Vous croyez que je vais me laisser égorger comme un mouton ? Mais vous êtes fou !

— Pas si fou. Je vois et pense.

— Enfin, que me voulez-vous, voyons ? fit Rambert à bout de questions et de forces.

— Je veux sauver votre fils. Cet enfant, voué par avance à tout ce qui abat et tue l'homme, je veux le faire riche et heureux.

— Heureux ? Riche ?

— Avez-vous entendu parler de ces pères qui vendent leur existence à des compagnies d'assurances, disparaissent un jour et lèguent avec leur mort une fortune à leur enfant ? L'enfant était pauvre, il devient riche. Si le suicide du père n'est point prouvé, la compagnie paye, et le sang du mort devient de l'argent entre les mains du survivant. C'est simple, atroce si vous voulez, mais grand. Après tout, l'homme a bien le droit de corriger le sort au prix de sa vie ! Eh bien ! cette correction, c'est ce que je vous propose.

— A moi ?

— Vous me comprenez ? La vie de ce fils que vous aimez est entre vos mains. Vie libre, fière et riche. Peu vous importe de savoir pourquoi j'ai tué, n'est-ce pas ? J'ai tué, la vérité est là. Ce sang versé, je l'achète. Il faut aux hommes un coupable qui réponde de ce crime. Dites : « Ce coupable c'est moi », et votre fils est riche. Riche, vous entendez, riche, c'est-à-dire qu'il se meut à sa volonté : il va, il vient, il pense, il aime, il respire. Il est tout ce que vous n'avez pu être, il fait tout ce que vous n'avez pu faire. Il peut haïr, injurier, mépriser, il peut être honnête et bon, dévoué, il peut être fier, aimer son fils, se dire : « Il sera heureux », et vous ne le pouvez pas. Allons, fit Mortal avec un geste effrayant d'audace insolente, j'espère que je joue la partie sans cacher mon jeu avec vous !. Acceptez-vous ?

— Quoi ? fit Rambert troublé.

— La fortune.

— Vous voulez que je dise : « J'ai tué ! » Moi ?... Vous voulez que j'avoue que je...

— Voulez-vous que le procureur général

vous prouve votre crime et que vous mouriez sans profit ?

— Mais c'est une infamie que vous me proposez.

— C'est un marché, c'est une affaire. Je vous achète un aveu et je solde.

— Savez-vous que vous êtes effrayant ! dit Noël avec une naïveté sublime, ne pouvant croire que cet homme dit vrai ou qu'une telle audace pût exister.

— Vous n'avez donc connu que des brebis, dit Mortal avec ironie, que la rencontre d'un loup vous épouvante ?

Il s'arrêta et demeura silencieux un moment.

— Encore une fois, reprit-il, vous n'avez qu'à gagner à ce marché... diabolique... où je ne vous achète pas votre âme, sur ma foi, non, et où je paye cher un corps débile qui ne vous appartient plus. Vous débattre ? Essayez ! Protester ? Inutile ! Vous êtes la chose de la loi. Le crime vous tient, et vous ne vous débarrasserez pas de son étreinte.

Il faut être un sceptique et un révolté comme moi, pour tout comprendre. Donc, vous tenez le sort de ce fils dans votre main. Donnez volontairement à ces juges, qui la prendront malgré vous, cette existence que la maladie vous arrache chaque jour ; signez en un mot, de votre sang, l'assassinat de Paul Laverdac, et votre fils, à vingt ans, touchera chez un notaire deux cent mille francs que j'y ai déposés et qui lui appartiennent, dès à présent si vous le voulez.

— Deux cent mille francs ! dit Rambert.

— Dix mille francs de rente, reprit Mortal, et les intérêts capitalisés auront fait de cette somme une fortune.

Il tira de sa poche un portefeuille rouge (et Rambert tressaillit en croyant le reconnaître), y prit une feuille de papier timbré et la mit sous les yeux de Rambert.

Rambert se demandait s'il voyait clair, s'il lisait bien. C'était le reçu, signé d'un notaire dont le cachet et le nom imprimés se lisaient, dans un angle comme sur un panonceau. M. Justin Noblet reconnaissait avoir reçu en dépôt de M. Daniel Mortal la somme de deux cent mille francs qu'il placerait à sa guise et remettrait, avec les intérêts capitalisés, à une date non désignée à la personne dont M. Daniel Mortal indiquerait le nom sur la ligne laissée en blanc.

— Eh bien ! balbutia Rambert, un peu ébloui, effaré, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce papier, dit Mortal vaut deux cent mille francs à cette heure. Il en vaudra le double dans quinze ans. Prenez la respon-

sabilité du sang versé, et, à cette ligne vide, j'écris, sur-le-champ, le nom de votre fils !

— Le nom de Jacques ?

— Jacques ?... Jacques Rambert, en ce cas. Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans passés. Mon petit Jacques ! fit Rambert qui, dans une sorte de fantastique vision, revoyait le visage pâli, les cheveux blonds, le sourire souffrant de l'enfant.

— Eh bien ? dit Mortal.

— Non ! non ! répondit Noël, dont l'être tout entier hésitait et qui se sentait la poitrine oppressée, les entrailles tordues par la plus terrible émotion, la plus atroce tentation, la seule tentation pour tout dire de sa vie laborieuse, humblement sacrifiée. Non ! non ! non ! Ah ! çà, êtes-vous fou, monsieur ?...

— Vous ne voulez pas ?

— Deux cent mille francs !... A Jacques !... Au petit !... Mais, fit Rambert, qui me dit que ce papier ne ment pas !

— La signature de M. Justin Noblet. Vous voyez que je ne parle pas de la mienne !

Ecoutez, dit encore Mortal. Voici le marché que je vous propose : Je vais, devant vous, écrire sur ce billet le nom de votre fils !

Il tirait de sa poche une sorte d'étui où, sous un petit volume, une bouteille d'encre longue et fine, un porte-plume, une bougie très ténue et un morceau de cire rouge tenaient enfermés et rendus portatifs — et pendant que les yeux un peu hagards, pleins de fièvre et d'effroi, d'incrédulité effarée, de Noël, suivaient, épiaient tous ses mouvements, il s'asseyait sur l'espèce de banquettes de bois scellée à la muraille, et lentement traçait, en disant tout ce qu'il écrivait, le nom de Jacques Rambert sur le papier destiné à M<sup>e</sup> Justin Noblet :

— Nous disons ? demanda-t-il à Noël, avec un sang-froid qui stupéfiait le pauvre diable...

— Nous disons... quoi ? balbutiait l'accusé.

— Le nom de votre fils... Jacques Rambert... né le... Vos prénoms ?

— Noël-Louis-Simon Rambert...

— Noël-Louis-Simon Rambert, répétait Mortal.

Et il écrivait. Il mit ensuite le papier sous les yeux de Noël.

— Vous voyez que j'ai mis là le nom de



MORTAL ALLA AU BOIS FAIRE LE TOUR DU LAC  
A CHEVAL (P. 66).



votre enfant, le vôtre. Eh bien ! ce papier, je l'enferme dans une enveloppe que je vais cacheter devant vous. Devant vous, répéta Daniel fermement.

Il frottait contre la muraille une allumette de cire, disant ironiquement :

— Il y a du salpêtre sur ce mur... C'est humide...

Puis, comme l'allumette brûlait, il mettait le feu à la mèche de la petite bougie, présentait le mince bâton de cire rouge à la flamme et scellait l'enveloppe où ses doigts avaient glissé le papier signé de son nom.

Sur cette cire encore chaude, il appliquait un cachet d'argent appendu à la chaîne de sa montre et présentant alors l'enveloppe cachetée à Rambert stupéfait, le sang glacé et les tempes serrées :

— Ce cachet, vous le reconnaîtrez bien. Je vais d'ailleurs vous le laisser, à vous ! Faites sur cette cire la marque qu'il vous conviendra, avec vos dents ou vos ongles ! je remettrai l'enveloppe que voici, c'est à dire la facture qu'elle contient, à toute personne qui viendra de votre part et me remettra le cachet que voici.

Il avait ôté de l'anneau de sa chaîne le cachet qu'il venait d'appliquer sur la cire.

— On ne le trouvera pas sur votre poitrine,

dit-il en le glissant dans les vêtements de Rambert. Etudiez-le bien. Ce cachet porte ma devise : *Quid mihi !* En français : *Peu m'importe !* Rayez cette cire d'un coup d'ongle, vous dis-je, afin que vous puissiez bien décrire l'enveloppe que voici à celui ou à celle que vous m'enverrez. Vous n'êtes point tenu d'avoir confiance en moi, et je vous offre de prendre, vous le voyez, toutes les précautions imaginables.

Noël regardait avec des yeux de fou cet homme, qui froidement lui proposait le pacte que les légendes attribuaient au démon, dans les contes.

— Allons ! Marquez toujours ce cachet d'un coup d'ongle, afin que vous puissiez dire comment il est et que ce soit bien ce pli-là, non un autre, que je remette à qui vous me désignerez !

La main de Noël touchait le papier, ce papier qui lui faisait peur comme s'il eût brûlé.

Brusquement, fébrilement, prenant l'enveloppe entre ses doigts, son pouce s'enfonça dans la cire, qu'il fit craquer et dont il écailla l'inscription, le second mot *Mihi* étant emporté et tombant à terre :

— Vous voyez ce qui reste, dit Mortal. *Quid !* Le *d* est un peu entamé. Il y a une tache légère au coin gauche de l'enveloppe. Faites mieux, mettez votre nom au coin de ce papier.

Et Rambert obéissait machinalement. Mortal fit disparaître dans sa poche l'étui et l'enveloppe et dit :

— Maintenant, la destinée de votre fils est entre vos mains !

— Monsieur, demanda Rambert froidement (une sueur glacée lui coulait du front sur les joues), combien... combien de temps me donnez-vous pour réfléchir ?

— Deux jours, répondit Daniel Mortal.

— Si je vous envoie... quelqu'un vous demander ce papier-là, le lui remettrez-vous ?

— Oui.

— Avec le nom de l'enfant écrit là ?...

— Jacques Rambert. Et qui m'enverrez-vous ?

— Un honnête homme qui me méprisera comme les autres si... je... le docteur Pascal Arthez, enfin...

— Ah ! M. Arthez ?... Je connais, fit Mortal avec un sourire.

— Alors, répliqua Rambert d'un ton farouche, c'est bien, allez-vous-en, et laissez-moi... laissez-moi... Tout ce que nous disons

là ou rien c'est la même chose !... Allez-vous-en !... Je vais appeler le gardien et tout lui dire... Allez-vous-en ! allez-vous-en !...

— A bientôt, dit Mortal.

En sortant de la prison, Daniel songeait, ironique :

— Toi, je te défie bien maintenant de me dénoncer !

## II

### Un Père

Noël Rambert était demeuré écrasé.

Rambert sentait bien qu'il ne s'appartenait plus, qu'il n'était plus comme autrefois, maître de sa pensée, de sa force, de la direction de ses idées. La prison agissait, la pompe aspirante de la cellule attirait la moelle cérébrale. La tête de cet homme jeune et fort encore naguère se balançait sur ses épaules comme une tête affaiblie de pauvre vieux. Cette conversation avec Mortal, ce coup de foudre, cette révélation, cette proposition, cet *impossible* qui se dressait tout à coup devant lui, tout cela terrifiait Rambert. Il ne savait que résoudre. Comment n'avait-il pas bondi sur ce misérable, s'accrochant à lui, appelant le guichetier et lui disant : Arrêtez-le ! Comment, tout à coup, cette pensée de deux cent mille francs à léguer à Jacques avait-elle arrêté net la colère du pauvre homme ? L'autre avait parlé d'assurance. C'est vrai, lui aussi, Rambert avait songé plus d'une fois à s'assurer pour son fils. Mais ça coûte cher. Et voilà que le moyen se présentait de rendre Jacques heureux, riche... Était-ce possible ? Oui, mais quelle épouvante ! Dire : *J'ai tué !* c'était se jeter à la honte ; nier, c'était continuer une lutte folle ; dénoncer (Mortal l'avait dit), c'était aggraver toutes choses. C'est vrai, quelle preuve avait-il ?... Quelle preuve ? Ah ! s'il parlait, la justice trouverait bien, sans doute. Mais fallait-il parler ?... Peut-être l'autre, ce tentateur, ce meurtrier, ce misérable avait-il raison. Peut-être pour Rambert malade, à demi mourant, le meilleur parti était-il ce suicide offert, cette solution affreuse et sublime. Le petit serait riche.

— C'est vrai, disait tout haut Rambert, dont la toux déchirait les poumons, je suis condamné de toutes façons. Je m'en vais de la poitrine. Au moins comme ça ma carcasse serait bonne à quelque chose. Il y en a bien d'autres qui se sont vendus !...





JE PORTE VOTRE NOM, MONSIEUR, ET JE NE SUIS PLUS VOTRE FEMME ! (P. 91).

Il ajoutait :

— Deux cent mille francs, c'est bien payé. J'aurais pu travailler cent ans, — cent ans ! — jamais de la vie je n'aurais gagné le quart de ça !

Puis il avait peur :

— Mais on m'appellera assassin ! Rambert assassin ! Bah ! ils le disent déjà ! C'est fini. C'est accepté. C'est reçu... Comme c'est méchant, les hommes !

Il se supposait acquitté, libre, frappant à la porte des ateliers. Jamais on ne lui ouvrirait : — Retourne à ta prison, misérable ! Eh bien ! tu as pu séduire les jurés, canaille que tu es ? — Plus de travail, plus de pain. Que devenir ? Et le petit ? C'était là sa seule consolation. Il aurait Jacques à côté de lui, il pourrait l'embrasser, le choyer, l'aimer. Pascal Arthez trouverait bien une place à son ancien compagnon du préau. Il se ferait casseur de pierres, ouvrier de fontaines, portefaix, terrassier, fossoyeur, n'importe quoi. Certes, oui, mais voilà : pour ça, il fallait vivre. Était-il bien sûr de vivre ? Mortal l'avait brutalement dit. La maladie était là, affreuse, implacable. Alors, il fallait donc faire ses paquets, partir se coucher dans la fosse commune, et ne rien laisser après soi à Jacquinet qui aurait faim. Ce pauvre petit Jacques ! Avec ça que pour lui on ne

pouvait pas dire un mot, un seul, un *oui*, « oui, j'ai tué », et monter quelques marches d'une machine rouge !... La mort par le couteau, la mort par la phtisie, qu'importe ! Au moins l'une des deux était utile.

— Voyons, voyons, se dit Rambert, est-ce que réellement la maladie m'a condamné ?

Il demanda le médecin de la prison. C'était un homme aimable, souriant, qui mentait aux malades avec une grâce infinie. Il appelait cela très délicatement leur *dorer la pilule*.

— Docteur, répondez-moi nettement, comme je vous parle. Je suis poitrinaire, n'est-ce pas ?

— Vous ? fit le docteur. Jamais de la vie ! Vous êtes fatigué, voilà tout : suite du régime cellulaire, qui ne vaut pas, comme vous savez, celui du roastsbeef.

— Ah !... Et vous croyez que je ne suis point perdu ? demanda encore Noël.

— Vous ? Jamais de la vie ! Vous avez besoin de vin de Bordeaux, de grand air, de voyages. Nice vous ferait aussi grand bien. Vous ne connaissez pas Nice ?

— Alors vous croyez que malgré cette toux, ces quintes, ces déchirements que je sens en moi, tout ce qui me brûle là, je puis vivre, vivre encore ?...

— Vous pouvez vivre cent ans. Votre seule maladie, vous la connaissez. C'est

l'accusation qui vous menace. Mais, entre nous, on peut bien dire que vous vous l'êtes inoculée vous-même.

— C'est bien, dit Rambert d'un geste presque brutal. Merci ! je n'ai plus besoin de vous.

Sa porte fermée, le médecin dit au gardien :

— On fera bien de juger celui-là le plus vite possible. Il serait capable de mourir dans les mains du geôlier.

Rambert songeait

— Celui-là est un sot. Il n'a pas compris. Il fit demander Pascal Arthez.

Son avocat se chargea des démarches. A travers les barreaux, en présence des gardiens, Noël Rambert vit encore son ami, le grand martyr.

— Monsieur Arthez, lui dit-il gravement, jamais je n'aurai fait une question aussi grave que celle que je vais vous adresser. Répondez-moi selon votre habitude, sans rien cacher. Combien, en supposant qu'on ne me guillotine pas, ai-je de temps à vivre ?

— Vous ? dit Arthez.

— Oui, je me sens perdu. N'est-ce pas que je suis perdu ?

— Vous êtes très malade !

— Il me faudrait, pour me sauver, ce que je n'aurai jamais, le luxe, le repos, la paix.

— Oui, dit Arthez.

— Et me sauverait-on ? demanda Noël.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Enfin, dit Noël, c'est une idée à moi. J'ai besoin que vous me disiez la vérité vraie, cruelle, nette et définitive.

— Rambert, répondit Arthez, votre petit Jacques est à moi maintenant. Soyez en paix.

— Ce qui veut dire, fit Rambert, que je suis mourant ?

Pascal Arthez ne répondit point.

— Poitrinaire, n'est-ce pas ? Je le savais, fit Noël. Sur combien de temps puis-je compter ?

Il vit dans le regard d'Arthez comme une hésitation pleine de pitié. Alors Noël demanda :

— Un an ?

Arthez gardait toujours son terrible silence.

— Moins que cela ?

Noël eut un petit éclat de rire nerveux et, hochant la tête, fit un geste de bravade ironique.

— Des mois tout au plus, dit-il, peut-être des jours, n'est-ce pas ? Ah ! c'est là tout ce qui me reste ? C'est mon capital ? Mon compte est réglé ! C'est bien.

Il devint grave ; sa face prit une expression fière, résolue, superbe, et il dit doucement :

— Merci, monsieur Arthez !

Pascal Arthez emporta ce mot, prononcé d'une façon singulière, douloureuse et profonde, et longtemps il se demanda ce que signifiaient les questions, l'ironie et la résolution du pauvre homme.

Un jour il apprit, comme tout le monde, que les assises allaient s'ouvrir. Les curiosités malsaines allaient être satisfaites. On allait savoir le dernier mot du *Drame de Beaujon*. La foule, qui voit rouge parfois se passionnait d'avance pour les débats futurs. Que si la gloire était faite de bruit, le plus sûr moyen de l'acquérir serait d'imiter Erostrate. Qui dirait sans hésiter, sans chercher, le nom de l'inventeur de la locomotive ? Mais tout le monde connaît Lacenaire et Poulmann.

C'était dans cette catégorie de criminels farouches que les bien informés rangeaient par avance Noël Rambert. Les journaux, moins multipliés et moins âpres à la curée criminelle qu'aujourd'hui, contenaient des biographies absolument fausses et ridicules qui faisaient de ce malheureux un meurtrier sinistre. On commentait sa face, la forme de sa main ; les physiologistes se mêlaient aux anecdotes. Il n'y avait en ce moment même, ni comédie en vogue, ni drame à la mode, ni roman nouveau. Le procès venait bien à son heure pour satisfaire la curiosité publique.

Noël Rambert inquiétait beaucoup les amateurs de ces débats judiciaires, ceux qui sont pour la cour d'assises ce que les *aficionados* sont pour les courses de taureaux. On se demandait si son attitude serait hardie ou timide, s'il regarderait son crime en face ou s'il baisserait le front.

Noël, lui, se souciait fort peu de savoir ce qu'on pensait de lui au dehors. A peine se demandait-il : — Que peut bien penser de moi Marthe ? Il ajoutait bien vite :

— Qu'est-ce que ça me fait ? C'est elle qui est cause de tout. Est-ce que je serais en prison si elle ne m'avait pas trompé ?

Et, au moment de maudire la mère du petit Jacques, il se demandait s'il ne la plaignait pas un peu. Avec son air solide et décidé, elle était si hésitante et si faible ! — Ne pensons plus à elle, se disait Noël. C'est à Jacques qu'il faut songer.

Alors, tout son être allait, comme d'un élan, vers le souvenir de cette petite tête blonde, sérieuse, pensive, déjà, pâlotte, avec ses grands yeux inquiets ; et les lèvres sèches du pauvre diable remuaient toutes seules, comme si elles eussent frêmi sur le front doux de Jacques en y déposant un baiser.

Quelquefois, la nuit, en sursaut, le prisonnier s'éveillait. Il lui semblait qu'une

voix d'enfant l'appelait, celle du petit, une voix pleine d'angoisse. Il eût donné, pour courir à Jacques, cette vie que Daniel Mortal, avec une audace incroyable, venait de lui proposer de lui acheter.

Une fièvre nerveuse, chaque jour plus violente, malgré les doses presque effroyables de quinine et d'aconit qu'on lui administrait, secouait Rambert. Il se trouvait comme au milieu d'un cauchemar qui durait non pas des heures mais des journées. Les moindres paroles que lui avait dites Mortal lui revenaient comme au fond d'un rêve,

avec des accents tantôt ironiques, tantôt caressants, tentateurs, et il en éprouvait une impression inquiète d'enlacement et de chute. Il en venait à se demander s'il avait bien vu, bien entendu, réellement reconnu le meurtrier.

Sa pauvre tête était si douloureusement remplie de rêves malsains, traversée de réveils égarés, de malaises et de frissons, d'accès de toux, que le malheureux perdait la perception nette des réalités. Mais enfin, certainement, il l'avait vu là, là, l'homme au portefeuille rouge ! il l'avait entendu. Il l'entendait encore : « *Deux cent mille francs, une signature, le nom de Jacques, le tout déposé chez M. Justin Noblet.* »

Deux cent mille francs ! — Avec les intérêts capitalisés, Jacques serait, à vingt ans, ce qu'il voudrait, un monsieur. Bien sûr, pour donner des rentes au petit, Rambert eût consenti à se faire broyer la chair, fibre par fibre, à se faire briser les os par quelque machine. Cela lui semblait tout simple, le martyre supporté par un père pour son enfant.

Où, mais un suicide infâme, une mort déshonorée, la mort de l'assassin qui expie. Voyons, était-ce possible ? Est-ce que lui, Noël Rambert, allait léguer à son fils le nom d'un assassin ?

— Qu'il les garde, ses deux cent mille francs ! Ou plutôt qu'il les rende, car il les a peut-être volés ! Je vais le dénoncer... le dénoncer !...



PASCAL VIT RAMBERT A TRAVERS CETTE GRILLE QUI PARAÎT SI CRUELLE (P. 70).

Où, dénoncer ! dire la vérité. Et après ? N'était-il pas moins perdu ? La phtisie était là, inévitable. Et toujours, inévitablement, la misère pour Jacques ! au lieu que l'argent du tentateur assurait à Jacques une vie facile, et, chose plus grave encore, la vie dès à présent, la vie !

Pascal Arthez, comme attiré vers Noël par un problème de psychologie qui l'inquiétait, avait obtenu de revoir le prisonnier. Noël en profita pour lui poser quelques questions dont le sens paraissait redoutable au médecin...

— Dites-moi, le petit Jacques vivant de privations, supporterait-il ça ? Est-il de force à se tirer d'affaire dans la pauvreté ? Répondez-moi franchement, comme toujours.

— La vérité est que votre enfant est faible. Il a besoin de soins, de toniques, de viandes noires, du soleil, de l'air.

— Je savais bien ! murmura Noël.

— Mais il aura tout cela puisque je le garde, continua Arthez. Je ne suis pas riche, loin de là. Mais le petit peut vivre sur ma part.

— Oh ! vous ! vous ! Voyez-vous, vous êtes le meilleur des meilleurs, monsieur Arthez. Seulement, tout le monde est mortel et si vous veniez à manquer à l'enfant, comment tournerait-il ? Il n'a plus de mère !

— Marthe Hardy est venue me demander hier à embrasser son fils.

— Ah ! fit Rambert.



Et au bout d'un moment :

— Vous le lui avez permis ?

— Oui, dit Pascal. Ai-je mal fait ?

— Non, oh ! non ! Certainement non ! C'est sa mère, après tout. Et puis, elle s'inquiète de lui. C'est bien. Et de moi, elle ne vous a pas dit un mot, n'est-ce pas ?

— Elle m'a dit qu'elle avait demandé à ne pas venir déposer à la cour d'assises. Elle a peur de vous revoir.

— Et honte de me revoir là !

— Non. Sa déposition sera lue à l'audience. Elle a soutenu au juge d'instruction que vous ne pouviez pas être coupable.

— Moi ?

— Elle a répété qu'il y avait en tout ceci quelque méprise épouvantable, mais que, vous, Rambert, avoir assassiné un homme, c'était impossible !

Arthez plongeait son regard dans les yeux fatigués de Noël. Une flamme heureuse y passa. Marthe le défendait ! Marthe croyait en lui !

— Et vous ? demanda Rambert.

— Moi ? je mettrais ma main au feu que vous n'avez pas frappé cet homme !

— Enfin, dit l'ouvrier, je suis accusé, je vais être jugé. Supposez qu'on me condamne, qu'on me tue. Mon petit qui est innocent, n'est-ce pas ? est-ce que vous l'abandonnez, monsieur Arthez ?

— Jamais !

— Est-ce que vous lui laisserez porter le nom de celui qu'on aura flétri ?

— Voyons, Noël, vous croyez-vous déjà condamné ?

— Qui sait ?... Alors, dites-moi : si je sors flétri de la cour d'assises, ne pourra-t-on pas donner au petit Jacques un autre nom que le mien ?

— Fiez-vous à moi ! répondit Arthez. Mais, confiance pour confiance. Je vous promets que votre Jacques pourra, quoi qu'il arrive, relever le front dans la vie. Je n'ai pas d'enfant. Peut-être en ferai-je mon fils.

— Vous !

— Mais dites-moi la vérité, Noël, la vérité quelle qu'elle soit, la vérité absolue ! Etes-vous coupable ? Je ne le crois pas. Etes-vous innocent ? Prouvez-le moi.

— Le prouver ! fit Rambert Avec ça que c'est facile.

— Dites-le moi. Jurez-le moi, je vous croirai.

— Vous me croirez ?

— Sur mon honneur !

— Ah ! dit l'accusé avec un grand cri de joie, ils peuvent me juger, faire de moi ce qu'ils voudront, les autres. Vous, vous

m'avez acquitté. Acquitté ! Mais quant à parler...

Il s'arrêta brusquement :

— Plus tard, monsieur Arthez, plus tard, pas maintenant. La vérité, vous la saurez. Oui, je vous le promets. Mais plus tard, je vous dis, plus tard.

Il retomba dans un grand silence, dans un état de prostration bizarre, et Arthez emportait de cette entrevue nouvelle l'impression d'une angoisse profonde, comme si, dans la session prochaine des assises, quelque sanglante injustice allait être commise devant le Christ et devant la Loi.

Les débats de l'*Affaire Rambert* s'ouvrirent aux premiers jours d'avril. Le soleil rajeuni entraînait, dans cette salle remplie de monde avec des rayons insolemment joyeux. La salle de la cour d'assises, peu imposante et enfumée, encombrée depuis longtemps, avait des exhalaisons d'étuve. Noël, qui savait qu'il allait paraître devant le jury, devant les juges, se sentait devenir fort pâle. Il se trouvait, lui, probe, résolu, honnête et vaillant jusqu'à l'âme, bon jusqu'à être dupe, il se trouvait accusé d'avoir tué un homme. Quand il monta le petit escalier étroit qui mène de la prison à la cour d'assises, il ferma les yeux, et, comme un superstitieux baiserait, avant la bataille, la lettre d'une mère ou d'une fiancée, il évoqua la petite tête de Jacques. Ce père étouffait en lui toutes les autres pensées, ce père n'avait d'autre consolation, d'autre soutien que son enfant.

La petite porte par où l'accusé entre s'ouvrit : un grand frémissement parcourut la foule, les bancs où se trouvaient entassés les curieux privilégiés, et on aperçut alors un homme pâle, maigre, les yeux caves, la poitrine rentrée, — un malade, — qui regarda devant lui avec une expression calme et triste.

Noël, en entrant ainsi, avait ressenti comme un soufflet de chaleur suffocante. Puis toutes ces têtes qui d'un mouvement instinctif se tournaient vers lui, ce même regard inquisiteur sur tous ces visages lui causèrent l'impression d'une brûlure terrible.

Les yeux de la foule avaient sur lui des effets de fer rouge. Au premier moment, il eut honte et peur, il baissa la tête et regarda la barre de bois où il allait appuyer sa main. Puis, tout à coup, et comme s'il eût pris le parti de la lutte, il releva la tête et brava du regard tous ces gens et toutes ces choses qui l'entouraient.

Il lui semblait, par un singulier phénomène de sensation, que ce n'était point lui qu'on allait juger, qu'il était là en curieux,

comme tous ces gens rassemblés. Ce drame où s'agitait sa vie, il allait le voir se dérouler devant lui comme un spectacle ordinaire.

L'acte d'accusation le ramena, le rejeta brusquement à ce qui était le vrai de sa situation, de sa destinée farouche.

Il se trouvait en face de cette redoutable chose : le dénouement du drame. Tout allait finir. Comment ? Il ne savait. Il fut, dès les premiers mots lus par le greffier, repris par la même pensée atroce qui ne le quittait plus. Le moment venait de choisir. Maintenant le sort en était jeté. Avant la fin de la journée, il allait être déclaré coupable ou reconnu innocent.

Innocent ! Était-ce possible ? Sortir de cette prison, respirer l'air, — cet air frais du regain d'avril, — retrouver Jacques ! Mais quelle probabilité, quel espoir avait-il de cette liberté ? Et pour combien de temps en jouirait-il, puisque, encore un coup, il était plus sûrement déjà condamné par la phtisie qu'il ne pouvait l'être par ses juges ?

Pour la dixième fois, peut-être, cette douleur cruelle, ces doutes lui rentraient dans l'esprit, lui tordaient le cœur. Seulement, à cette heure où il se trouvait en face de la nécessité, il retrouvait une singulière netteté de pensée. Ceux qui se noient embrassent, comme dans un éclair, leur vie entière, une rapide vision de leur passé. Rambert, son existence tout à coup évoquée, se heurtait ensuite à ce dilemme : « Ou libre, et Jacques misérable, ou condamné, et Jacques riche... riche ! »

Quel rêve ! Quelle folie ! Ces choses-là étaient-elles possibles ? Dans quel conte fantastique sa vie avait-elle été précipitée ? Il se demandait si les inventions de tous ceux qui torturent leur imagination pour trouver du nouveau ou de l'improbable dans les conditions humaines, étaient comparables à ce que produit, invente le hasard ou le sort. Il examinait, presque sans le voir, le greffier qui lisait de larges feuillets, et il écoutait l'espèce de mélopée bizarre de ce lecteur nasillard, au style précis, net et coupant comme celui de tous ces étonnants metteurs en scène qui s'appellent les rédacteurs des actes d'accusation.

Tout à coup Noël sentit que son avocat, placé immédiatement au-dessous de lui, lui glissait doucement entre les doigts



S'IL VOUS MANQUAIT QUELQUE CHOSE, IL FAUDRAIT LE DIRE, CONSEILLAIT LE GARDIEN (P. 69).

un papier et il l'entendit dire à voix basse :

— On m'a remis cela pour vous !

C'était un petit billet cacheté. Noël le prit machinalement. Il semblait demander du regard, à l'avocat qui s'était levé, d'où venait ce billet et qui pouvait lui écrire.

L'avocat comprit.

— Je ne sais qui vous envoie cela, dit-il. Rambert lut rapidement.

Deux simples lignes, insignifiantes pour tout autre que lui, mais terriblement éloquentes et farouches : *Tout sera remis ce soir. Il suffit d'un mot prononcé par vous,* disait le billet.

Et au bas de ces lignes, dont l'écriture était tremblée volontairement et contrefaite, point de nom. Rien ! Mais qu'importait le nom ?

Rambert savait bien d'où venait un pareil avis. Ce billet avait été tracé par la main qui avait tué Paul Laverdac.

L'avocat fit signe à Rambert de se pencher vers lui et lui demanda :

— Qu'est-ce que ce billet ?

— Rien du tout, dit Noël.

Jamais Noël Rambert n'avait éprouvé l'impression terrible qu'il ressentait maintenant, impression de douleur atroce et en quelque sorte d'étouffement. Il avait sur la poitrine comme un poids énorme ; il respirait péniblement. Il se voyait, pour la première fois peut-être, pris de peur, peur singulière. Malade, il tremblait de s'évanouir. Une toux

qui déchirait, sifflante, douloureuse, lui montait aux lèvres. Il redoutait une défaillance. Il voulait comme dans un duel, ne pas donner à *la galerie*, à la foule, ce spectacle (qu'elle aime tant) d'une douleur ou d'une souffrance qu'elle prend pour une lâcheté.

— Allons, se disait-il, la dernière épreuve ! Il s'agit d'être un homme !

Et, d'un effort puissant, il se raidissait, relevait le front, et, la main sur la barre, sur cette barre luisante, où tant de mains tachées de sang s'étaient posées, il regardait la foule sans bravade, mais en face.

Parfois ses doigts avaient des crispations nerveuses et battaient sur le bois une marche qui n'existait pas. C'est le mouvement instinctif, quasi fébrile, de tous ceux qui, tour à tour, occupent cette place. Pendant les interrogatoires, ces doigts s'agitent quelquefois comme pris d'un nouveau prurit de meurtre. La large main de Tropmann se crispait là, à l'endroit où s'est posée la main de La Pommerais et celle de Lacenaire.

Il s'était fait dans la salle un silence profond, lorsque le président avait posé les premières questions.

— Accusé, vos nom et prénoms ?

— Noël-Louis-Simon Rambert.

— Votre âge ?

— Trente-quatre ans.

Le pauvre homme avait l'air d'en avoir cinquante.

— Votre profession ?

— Ouvrier mécanicien.

— Vous demeuriez, en dernier lieu ?

— Boulevard de l'Hôpital, 115. Et je travaillais dans la maison Potonié ! Mes patrons déposeront en ma faveur, j'espère !

Le silence devint plus grand encore, malgré la composition de l'auditoire, plus curieux et plus impatient que recueilli ; ce silence fut presque solennel lorsque Noël, interrogé sur ses antécédents, répondit.

Le malheureux, l'œil brûlant, la joue blafarde, son large front déjà dégarni, les tempes creuses, une barbe dure courant sur son menton, les oreilles jaunes et en quelque sorte décollées de la tête, avait l'air d'un spectre. Une voix profonde et grave, rendue harmonieuse par cette sorte de timbre musical que donne souvent la phtisie, sortait de ses lèvres, lente, mesurée, souffrante et moins amère encore que résignée.

Quelqu'un dans l'auditoire disait :

— Il a l'air d'un misérable !

— Non, répondit un voisin, il a l'air d'un pauvre !

Le président demanda :

— Avez-vous été condamné déjà ?

— Condamné pour politique, oui, dit Noël Rambert.

La réponse causa une certaine impression mauvaise sur l'auditoire.

— Vous aviez pris part à une insurrection ?

— J'avais eu tort. Les coups de fusil ne prouvent rien : ils font tuer des braves gens des deux côtés.

— Vous le reconnaissez ?

— Il y a longtemps que je l'ai reconnu.

— Vous êtes rentré à Paris après l'amnistie, en 1859 ?

— Oui.

— Vous avez repris votre ancien état ?

— Oui, monsieur.

— On vous voit, dès lors, essayant de rallumer dans l'esprit de vos camarades les pensées de discorde, de rébellion et de haine ! Vous chantiez tout haut, en travaillant, ces refrains qui ne retentissent qu'aux plus mauvais jours de notre histoire.

— Je chantais ce que je trouvais beau. Je n'ai d'ailleurs pas chanté longtemps, allez ! Fini bien vite. Quant à de la haine, ma foi, non, je ne hais personne.

— Vous affectez une douceur que vous n'avez pas.

— Je ne suis pas plus doux qu'un autre, monsieur le président, je suis plus malheureux !

— Nous avons des témoins qui vous diront que vos provocations n'ont pas été oubliées.

— Des témoins ?

— De vos camarades d'atelier !

— Qui déposeront contre moi ? Des camarades ? Ils m'en veulent donc ? Qu'est-ce que je leur ai fait ? Pauvres diables ! Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer !

Le président engagea l'accusé à garder l'attitude respectueuse qui convenait devant des magistrats et des témoins, puis il continua :

— Vous avez ensuite rencontré une jeune fille, une ouvrière. C'est la fille Hardy.

— Mais, dit Rambert avec un tremblement soudain dans la voix et en comprimant, en étouffant le sanglot qui lui serrait la gorge, je l'aimais et elle m'aimait... en ce temps-là ! Nous nous sommes unis. On a marché quelque temps ensemble, la main dans la main, puis... le malheur venant, et on ne sait quoi avec, on s'est séparé et on s'est oublié. Voilà tout !...

— La fille Hardy a déposé, dans l'instruction, et ne vous a point chargé, loin de là. Mais la répugnance qu'elle éprouve à comparaître à cette barre, et par conséquent à vous revoir, prouve bien qu'elle n'a pas gardé un très bon souvenir de vos relations avec elle !





— M. LAVERDAC A ÉTÉ ASSASSINÉ CETTE NUIT. MAIS LISEZ DONC, CHÈRE AMIE !... C'EST L'ÉVÉNEMENT  
DE PARIS QUE JE VOUS CONTE-LA (P. 62).

— De la répugnance ? fit Rambert doucement et comme à lui-même. Ça peut aussi s'appeler du remords !

— Il faut dire, à votre décharge, que vous avez pris avec vous l'enfant de la fille Hardy. Mais comment l'avez-vous élevé ?

— Comment ? En brave et bon petit garçon qu'il est. J'en aurais fait un homme ! (*Rires ironiques dans une partie de l'auditoire.*) Oui, un homme ! Eh bien ! quoi ! je travaillais pour le petit, comme j'avais travaillé pour la mère ! Ces mains-là, elles se sont noircies et coupées à lui gagner du pain ! Comment je l'ai élevé ? C'est bien simple : en l'aimant.

— Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, fit le président. J'entends que votre enfant vaguait dans le quartier, que vous ne l'avez pas mis à l'école, que...

— A l'école ? Mais j'étais son maître, moi, je lui apprenais un tas de choses, à épeler, à penser, à connaître les choses, les hommes, la géographie, d'après les images, c'était ma vie ! Ça me rajeunissait. Mon petit Jacques ! Mais il est tout petit et il raisonne, et il sait lire...

— Vous lui auriez appris vos belles théories communistes ?

— Je lui aurais appris ce que je sais, mais pas le communisme, monsieur le président. Je n'ai jamais donné dans ces idées fausses qui nuisent à tout le monde et surtout à la République. (Ce mot fit sensation dans le public.) Je crois que chacun de nous est fait pour travailler, et que personne n'a le droit de partager le bien d'autrui. Le communisme, voyez-vous, toutes ces inventions de gens qui se disent les amis du peuple, c'est encore une façon du despotisme, et j'aurais voulu que chaque homme pût vivre de ses efforts. On avait deux mots d'ordre sur les drapeaux : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*. Il faut rayer ce dernier-là. Les cartouches ne prouvent rien, C'est ce que j'aurais appris à mon fils en lui disant, non pas : *A chacun ses appétits*, mais : *A chacun selon ses œuvres*.

(*Etonnement. — Protestations de côté et d'autre.*) Le président fit remarquer à l'accusé qu'il n'était pas là pour professer un cours de républicanisme. (*On rit.*) Un monsieur décoré placé derrière le tribunal murmurait à l'oreille de son voisin, vaudevilliste célèbre, « le mot de la situation » : *incorrigibles !*

— C'est vrai, pensa Rambert, tout bas, — et son front rougit malgré lui, — ce n'est pas de cette place que je puis parler de ces choses !

Et il hocha la tête en songeant à Pascal

Arthez. Il se disait, douloureusement, mais fièrement :

— Tu n'as pas le droit, tu n'as plus le droit de parler de cela, toi ! De certains mots, passant par ta bouche, sont salis. Ce qu'il te faut dire, tu le sais bien. Va ! Parle !

Lorsqu'on aborda le récit du crime de Beaujon, le drame de cette nuit du 1<sup>er</sup> janvier, lorsqu'on lui demanda ce qu'il faisait là-bas, rôdant autour du logis où le cadavre de Paul Laverdac avait été relevé, il ne répondit pas ou ne voulut pas répondre.

On lui posa cette question.

— Expliquez-nous l'emploi de votre journée du 1<sup>er</sup> janvier.

— J'ai couru, j'ai cherché, j'avais faim.

— Et le soir, pourtant, vous avez trouvé le moyen d'étancher votre soif. Le concierge de votre maison vous a vu partir, fort animé, — comprenez-moi bien, — animé comme un homme ivre... Ceci est acquis... Bien... En quittant le boulevard de l'Hôpital où êtes-vous allé ?

— Je ne sais pas !

— Peu importe, au surplus, le chemin que vous avez suivi. Toujours est-il qu'on vous retrouve, et qu'on vous arrête dans la maison même de Beaujon. Voilà l'important. Vous veniez de tuer un homme. Et le mobile qui vous a guidé n'est pas bien difficile à deviner. Vous avez tué pour voler.

— Voler ! dit Rambert avec un cri déchirant et se redressant sous l'outrage comme sous un coup de fouet. Voler !

Il regarda, le malheureux, l'homme qui lui parlait, il le regarda bravement ; l'autre, ses prunelles à demi cachées sous ses paupières grasses, examinait Rambert tout en frappant sur son pouce gauche avec un porte-plume qu'il tenait de la main droite.

Les conseillers, à ses côtés, enfouis dans leur fauteuils ou griffonnant quelques mots, semblaient peu attentifs. Le procureur général cassait, de minute en minute, un pain à cacheter qu'il prenait devant lui, dans une sèbile de bois.

Rambert fut pour ainsi dire désarmé, écrasé par la vue de cette cour d'impassibles, qui imposaient à sa colère une flegmatique indifférence, une absolue et intime conviction que l'accusé était coupable.

Et puis, quoi ! il était décidé, décidé à ce dévouement absurde, fou, que l'autre lui avait offert. Il acceptait le pacte. Il se vendait. Il n'était plus rien qu'une valeur très haut cotée par un intéressé, rien qu'une marchandise qu'il livrait à date fixe.

Il retomba sur son banc, et, frémissant, les narines enflées, se rejetant en arrière :

— C'est juste, dit-il avec une ironie stridente, je tuais pour voler!... Pour voler!

Et il eut dans la gorge un sanglot effrayant que la foule pétrifiée, scandalisée, prit pour un rire.

— Ainsi, dit froidement le président, vous avouez ?

— Qu'est-ce que j'avoue ? fit Noël. Que j'ai tué ? — C'est vous qui me le prouvez ! Est-ce que la justice ne sait pas tout, ne voit pas tout, ne devine pas tout ? Il y a un cadavre et un vivant dans une maison. A l'assassin ! A la guillotine, le vivant ! A mort, le voleur et le meurtrier !

Il était effrayant le malheureux dans cet éclat de colère stridente, et toute cette salle secouée, remuée par lui, sentait la terreur venir. Noël Rambert faisait peur à cette foule. Droit, maigre, avec des mouvements automatiques, il parlait. Il parlait comme si, pris de vertige ou de délire il eût jeté au vent ses paroles dernières. Il parlait, en quelque sorte, pour quelqu'un d'invisible, pour l'inconnu ou pour l'avenir.

Le président, la conscience assurée maintenant que cet homme avait tué, ramassant chacune des paroles de Noël, redisait sans cesse la même question terrible, mortelle :

— Ainsi, vous avouez ?...

— C'est vous qui prouvez, je vous le répète, répondait Rambert.

— Vous avouez, vous dis-je ?

— Parbleu ! oui, j'avoue ! Vous le voyez bien ! J'avoue !

L'homme abdiquait. Il jetait volontairement, héroïquement, insolemment à l'eau sa fierté, sa foi, son passé. Il s'abandonnait à cette chose infernale : la tentation. Il offrait en pâture à son fils tout ce qu'il y avait en lui de sincère et de grand. Il se déshonorait, il se souillait de sang aux yeux de tous, pour qui ? Pour le petit Jacques. Il acceptait le marché de l'assassin.

Il abdiquait, il déchirait lui-même publiquement, avec une sorte de volupté farouche, ses trente ans de probité pauvre et sacrée. Il mettait à son œuvre de démolition tout ce qui lui restait de forces. Il voulait du moins tomber de haut. Il bravait maintenant la foule. Tout ce qui, dans ce corps miné et moribond, subsistait d'énergie, passait dans sa parole et dans son regard. Il mérita, le pauvre

et misérable vaincu, qu'on dit de lui, le lendemain, dans un journal : « Il y a des criminels grandioses. Celui-là est un infâme et peut-être un lâche. On verra. »

Après cet aveu public d'infamie, le procès était fini. Les ouvriers qui déposèrent, les agents, les portiers, toute la séquelle de témoins à charge qui disaient tout connaître et qui n'avaient rien vu, la plaidoirie verbeuse du défenseur, l'âpre accusation du procureur, tout cela passa inaperçu, tout fut emporté dans le tourbillon d'émotion soulevé par ce cri de Rambert, par cette abdication solennelle et sinistre, par cette condamnation que s'infligeait lui-même cet accusé.

— Il est donc fou, dit un de ces habitués de prison, ferrés à glace sur le Code, qui peuplent le fond des salles de cours d'assises. Pas de preuves ! On l'envoyait à *la Centrale* ou à Toulon. Il se campe lui-même la tête sous le couteau. C'est pas un homme !

Lui, halluciné de dévouement, fanatique de l'amour paternel, se disait :

— Il sera heureux, il sera riche, il vivra, mon petit Jacques !

Cette âme, humble et sublime, ce cœur dévoué jusqu'au supplice et au déchirement de soi-même, était fait de sacrifice et de stoïque décision... Il était de ceux qui se saignent pour étancher la soif des compagnons de route. Il était de ceux qui se donnent, qui se livrent, qui s'abandonnent, joyeux, à une idée ou à un amour.

Noël Rambert avait au profond de son être, l'amour immense, instinctif comme celui de la bête, affiné comme celui de la femme,



LE RIRE DU MARTYR RETENTIT DANS LA CELLULE (P. 72).



l'amour unique, entier, surhumain de son enfant. Cet homme n'était pas un père, c'était le père. Tout en lui allait au-devant de ce petit être adoré qui était le petit Jacques. Jamais mère ne ressentit, au fond des entrailles, les tressaillements de joie folle qui secouaient en quelque sorte nerveusement cet homme et lui donnaient tant de joies émues lorsqu'il pressait dans ses bras son enfant. Il y avait là quelque chose d'admirable et d'étonnant, une abnégation, une expression de caresse dans la force, une sorte de volupté qui amenait de grosses larmes aux yeux du pauvre homme.

Devant ces jurés pâles, terrifiés de l'arrêt de mort qu'ils dictaient, il se tenait, lui, le condamné, droit, assuré, presque heureux et comme reconnaissant du coup qui devait le frapper.

C'est l'heure, c'est la minute décisive. Devant l'arrêt tout accusé fléchit. La pierre de touche des courages ou des bravades est là ! L'homme est bien fort qui peut sans trembler regarder sa destinée en face.

Noël Rambert, sous la condamnation, releva la tête, et il sembla qu'une étincelle joyeuse passa dans les prunelles de cet homme, qui se jetait au sacrifice, pris par la folie du dévouement et l'appétit âpre et exalté de la mort.

Un nom lui monta aux lèvres qui le consola, qui l'empêcha presque d'entendre la sentence :

— Jacques ! Jacques ! Jacques !

La foule s'écoulait, toute silencieuse, se demandant, instinctivement, quel homme étrange elle venait d'entendre frapper d'un arrêt de mort.

### III

#### Deux Amis.

Daniel Mortal triomphait. Il avait, de par sa volonté, décrété en quelque sorte et réalisé l'impossible. Il avait arraché un aveu à l'innocent, il venait de faire endosser, comme on endosserait une créance véreuse, son crime à un pauvre homme accusé. Mortal avait raison de croire à l'audace, à l'absolu dédain de toute loi morale, puisque le succès lui restait.

Il sortit fièrement du Palais de Justice, redressant sa haute taille avec un sourire altier sur les lèvres, un sourire de mépris pour cette foule qui s'en tenait aux apparences et maudissait le condamné. Il se sen-

tait heureux ; il avait dans le regard la flamme un peu sauvage qui doit passer dans la prunelle d'un conquérant après une ville prise. Dur combat terminé à sa gloire.

— Ma foi ! dit Mortal ! je n'ai pas per du ma journée !

Il fit signe, du bout de sa main gantée, à son cocher, qui se tenait droit, le fouet haut, sur le siège de son coupé. La voiture avança jusqu'au trottoir, et Mortal y montant, alluma un cigare. Il se sentait absolument gai.

Il regardait par la portière, les passants en habits d'avril, les quais pleins de monde, la Seine bleuie par le ciel, et cette perspective lumineuse et superbe des tourelles de la Conciergerie et des maisons du quai :

— Qui diable, songeait-il, a inventé les remords ? Qu'est-ce que cette ineptie ? Les remords, c'est le croque-mitaine des hommes. Quelle sottise, la conscience ! Jamais chirurgien a-t-il trouvé cela sous son scalpel ? J'ai mon *cœur humain* et ma conscience comme tout le monde, mais que je sois pendu si elle me taquine le moins du monde pour ce que je viens de faire. Raisonnons. Est-ce bien coupable ? J'achète à un phthisique une parole, un aveu. Je le paye cher. Cet homme assure à son enfant une fortune, et il ne meurt, après tout, que deux ou trois mois avant le terme fatal. Il prend le bourreau pour médecin. Il vend son corps. Pure affaire de commerce. Ah ! vive la vie ! Voilà un cigare excellent.

En arrivant à l'hôtel, Daniel se fit aussitôt annoncer chez Claire. Il avait hâte de la voir, de triompher de ses soupçons insultants, de lui apprendre ce qui venait de se passer au Palais de Justice. Mme Mortal était sortie.

— Madame est allée voir ses pauvres, lui répondit-on.

Il parut contrarié. Il eût voulu, là, tout de suite, écraser Claire sous l'aveu de Rambert.

— C'est bien, dit-il, j'attendrai.

Il s'enfonça dans un fauteuil, prit au hasard un livre, le parcourut, le rejeta, ouvrit un album de photographies et, bâillant, il se levait pour sortir, lorsque Mme Mortal entra, vêtue de noir, les brides et le velours de son chapeau encadrant sa figure toujours ravissante, mais pâlie.

— Ah ! c'est vous, fit Daniel, je vous attendais. Vous venez de visiter les mansardes, m'a-t-on dit. Eh bien ! chère amie, nous aurons fait tous les deux des visites assez tristes. Je viens du Palais de Justice. L'assassin de Paul Laverdac est jugé.

— Jugé ? dit-elle en regardant Mortal.

— Et condamné.

Claire n'eut qu'un mot, un cri peut-être. Elle dit :

— Ah !

Et, toujours froide, elle demeura debout, ses yeux clairs fixés sur Daniel.

— Nous sommes, dit-il alors avec une certaine désinvolture à la fois impertinente et élégante, arrivés au point où je voulais vous amener. Il faut dire adieu aux soupçons, ma chère. Tout est dit. Votre protégé a parfaitement avoué son crime. Il a eu moins de confiance que vous dans sa probité. Homme franc, d'ailleurs. Il avait tué, il a dit : J'ai tué ! Le jury devait, ce me semble, lui en savoir gré.

— Il a avoué ? fit Claire lentement.

— Hélas ! chère amie, il faut en prendre votre parti. Oui, il a avoué, avoué complètement. La charité vous a aveuglée. Noël Rambert était bel et bien un assassin.

— On l'a condamné ?

— Condamné à mort.

Claire Mortal demeura dès lors silencieuse.

Etendue sur une chaise longue, la tête appuyée sur le coude, elle semblait regarder les gigantesques fleurs du tapis et elle rêvait, tandis que Daniel, affectant un ton spirituel, alerte, presque badin, rendait compte, par les menus détails, du procès auquel il venait d'assister. Chaque parole que disait cet homme était pour lui une occasion nouvelle de triomphe et il se relevait, — il croyait, il prétendait se relever, — aux yeux de cette femme. Pour qui, en effet, avait-il tout risqué, tout osé, au risque de se perdre ? C'était pour elle.

Claire était à la fois le danger public et l'intime mépris. Son sourire incrédule était une insulte ; mais, — encore une fois et, chose plus terrible, — une démarche, une parole d'elle pouvait être une menace ou une accusation. Maintenant, Dieu merci ! tout était conjuré. Daniel pouvait tenir tête à cette femme.

Elle ne menacerait pas, elle n'accuserait plus. Le meurtre avait pris un corps et un nom. Celui qui avait tué s'appelait légalement Noël Rambert.

Tout était triomphant chez Mortal, de ce triomphe insolent de la force : le regard, la voix, le geste. Cet homme rayonnait. Il parlait, contait, jetait au vent ses impressions de joie, tandis que Claire, immobile, dans son attitude brisée, courbait la tête et demeurait muette. A la fin, quand il eut fini, elle releva le front, elle se redressa, quitta sa chaise longue, et, debout, elle lui dit :

— Eh bien ! oui, je me suis trompée ! Le meurtrier est trouvé, c'est bien ! Je ne



VOICI LE MARCHÉ  
QUE JE VOUS PRO-  
POSE (P. 79).

prononcerai plus devant vous le nom de Laverdac. Noël Rambert est accusé, condamné, cela suffit. Mais une telle conclusion ne dénoue pas entre nous une situation cruelle. Si j'ai été capable de vous soupçonner, c'est que je suis ulcérée et frappée au cœur. Vous m'avez accusée d'aimer cet homme, ce qui était un outrage, et, moi, je vous ai accusé de l'avoir tué, ce qui était une plus terrible injure. Lorsque de semblables pensées entrent dans les esprits, c'est qu'il y a dans les cœurs des haines irréconciliables. Ne cherchez donc pas à réparer ce qui n'est point réparable. Nous demeurerons, monsieur, étrangers l'un à l'autre, vivant côte à côte, mais séparés par cet abîme profond d'où de tels soupçons ont pu sortir. J'aime à croire que vous savez que je suis une honnête femme ; je viens d'apprendre que je puis, que je dois croire à votre innocence. Nous n'avons donc même plus à nous voir pour nous jeter au visage nos colères et nos menaces.

— Que voulez-vous dire ? fit Mortal.

— Que je porte votre nom, monsieur, et que je ne suis plus votre femme !

— Bah ! dit-il. C'est un caprice.

— Je ne vous aime pas, dit Claire lentement, et une seule chose rattache l'une à l'autre nos deux existences : le devoir.

— Eh bien ! répondit Mortal avec une impertinence spirituelle, je m'en contenterai jusqu'à nouvel ordre !

Il sentait que l'entretien était difficile et qu'il n'y pouvait jouer qu'un rôle médiocre. Il rompit là, presque brusquement, et il rentra dans son appartement, où, allumant un nouveau cigare, il se mit à songer.

Il avait au fond du cœur une amertume irritée, et il eût voulu dompter, ramener à lui Claire, dont l'implacable froideur venait d'être la plus forte. Son amour-propre et aussi son amour, cet amour fait de désir inassouvi, protestaient, s'irritaient. Il mâchonnait son havane avec impatience. Il se reprochait de n'avoir pas forcé Claire à des excuses. N'était-il donc pas le maître et le tout-puissant ?

Puis, en faisant un retour sur le passé, il se consolait, avec des tressaillements heureux de bête fauve échappée du piège, en se disant qu'il avait terriblement bien mené l'affaire et navigué en grand artiste. Cette satisfaction intime lui redonna sa gaieté, son ressort, et le soir même il assistait à la première représentation d'une opérette, dans un petit théâtre, où, durant les entr'actes, entre la politique et la musique, on parla un peu de Noël Rambert.

La nouvelle de la condamnation de Rambert s'était répandue bien vite. Le public, avide de situations dramatiques, se trouvait déçu. A son gré, Noël avait avoué trop tôt. Il n'y avait pas eu de lutte et de péripéties, point d'incidents d'audience. Noël Rambert avait tendu le cou comme un vulgaire criminel, qui espère trouver dans l'aveu de son crime une circonstance atténuante. Il ne s'était pas défendu, il s'était livré. Ce procès, sur lequel on comptait pour y trouver quelque émotion, était vraiment trop rapide et trop vulgaire, jugé, plaidé, enlevé ainsi en un jour !

Les camarades d'atelier de Noël hochèrent la tête. Beaucoup dirent :

« S'il a fait un mauvais coup, murmurerait un vieux qui connaissait bien Noël, ce ne peut être que pour son petit. » D'autres : « La vie nous réserve bien des étonnements ! » D'autres, enfin : « Ce n'est pas possible, il y a quelque chose là-dessous ! » Peut-être songeaient-ils à cette femme qu'il faut chercher dans tous les crimes, si l'on en croit M. de Sartines. Un des employés aux écritures de la maison Potonié jugea ainsi l'affaire :

— Je m'étais toujours douté que Rambert finirait mal. Cet homme-là aimait l'argent. Quand il touchait sa paye, il avait l'air fou de joie.

Le soir même de l'arrêt, Marthe, toute

blême, effarée, avait dit à Gobergeau :

— Pauvre Noël ! Voilà un dénouement auquel je ne pensais vraiment pas quand je rencontrais Rambert pour la première fois. Guillotiné, lui !

— Tout arrive, fit Gobergeau, indifférent.

— Tout arrive ! répéta Marthe en hochant la tête. Est-ce possible, pourtant ?... Lui !... Il a tué quelqu'un !... Ce n'était cependant pas un mauvais garçon !

— N'empêche, dit l'autre, que lorsqu'il s'est aperçu que « tu » m'aimais, moi, il a failli t'assommer. C'est toi qui me l'as dit.

Marthe Hardy haussait les épaules, hochant la tête, et regardant Gobergeau avec une expression singulière, comme lassée, dégoûtée et haineuse :

— Oh ! moi ! moi ! dit-elle, il m'aurait cassé les reins que je l'aurais mérité ! Ne parlons plus de ça ! Après tout, fit-elle au bout d'un moment, il y aura peut-être commutation !

— Commutation ?

— Oui. On ne peut pas tuer Noël comme ça !

— Qu'est-ce que ça te fait ? Ça t'attendrit à ce point-là ? Où est mon mouchoir ?

— Tais-toi, dit-elle brusquement. Ah ! tais-toi, je te dis ! Tu ne me comprends pas ! Tu ne comprends rien !

— Non, fit l'autre en clignant de l'œil, je suis si bête !

Il le comprenait bien, au contraire, le misérable ; il voyait bien que cette femme tombée gardait encore, instinctivement, — comme un souvenir mal effacé de ses années d'honnêteté et d'amour, — le respect peureux de Rambert. Elle l'avait aimé, et cet attendrissement qui sommeille au fond du cœur de toute femme, même souillée, même méchante, s'éveillait, puissant, irrésistible, devant cette réalité atroce : la condamnation à mort.

Cette condamnation avait produit sur Pascal Arthez l'effet d'un coup de foudre. Que Rambert fût condamné, c'était possible ; mais que Rambert eût déclaré lui-même qu'il était coupable, que cet aveu se fût échappé de ces lèvres réputées loyales, voilà ce que Pascal Arthez ne comprenait pas. Le *oui* de Rambert fut pour Arthez un écrasement, un écroulement.

— Est-ce possible ? dit-il, tout haut.

Il ne croyait pas, il ne voulait pas croire. Ou toutes les notions de justice et de science qu'il possédait étaient des mensonges, ou Noël Rambert n'était pas un assassin. Est-ce qu'un tel homme avait pu tuer, tuer lâchement, tuer pour voler ? La misère peut faire



un meurtrier d'une âme faible, — la faiblesse est sœur de la vilénie, — mais Rambert, le combattant d'autrefois, le compagnon de Belle-Isle, Rambert, les mains tachées du sang d'un meurtre, allons donc !

Le petit Jacques vit arriver ce soir-là dans le modeste logis où le docteur l'avait recueilli, Pascal Arthez tout pâle. L'enfant alla droit à lui, prit dans ses petites mains les doigts nerveux du médecin et lui demanda doucement :

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur Arthez ?

Arthez couvrit la tête sérieuse du petit de son clair regard noir et profond. Il vit cette candeur, cette enfance attristée, et songeant au père, il hocha le front pendant que Jacques lui disait encore :

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est que vous avez, dites ? Oh ! monsieur Arthez, dites-moi, dites-moi !

Pascal se sentait navré, frappé au cœur. Cette voix du petit le remuait jusqu'aux entrailles. Il dit :

— Je n'ai rien, laissez-moi !

— Vous n'avez rien, JACQUES ! JACQUES ! et pourquoi que vous JACQUES ! (P. 90). pleurez alors ?

Arthez pleurait. Une larme, une seule. Elle coulait lentement sur sa joue brune, larme jaillie de la douleur la plus profonde et la plus mâle qu'ait éprouvée un homme.

Elle se perdit dans la moustache déjà grise du médecin, et lorsque Arthez eut dompté, étouffé son émotion, il dit à l'enfant, de sa voix métallique et profonde :

— Oui, petit Jacques, je pleure, je pleure ! Jacques regardait.

Ses grands yeux intelligents semblaient dire que son cerveau d'enfant avait compris. Il resta un moment silencieux ; puis, sans quitter les mains de Pascal Arthez :

— Monsieur Arthez, monsieur Arthez, dit-il, ce n'est pas *lui*, n'est-ce pas, qui vous a fait de la peine ?

— Lui ?

— Oui !... Papa ! Parce que papa, il vous aime bien, bien, bien, et il ne voudrait pas, allez, vous en faire du chagrin. Mais

est-ce que nous le reverrons, dites, monsieur Arthez, est-ce que nous le reverrons bientôt, mon papa ?

— Non, dit Arthez, non, pas encore.

Il attira à lui l'enfant, le mit sur ses genoux, lui prit le front et le baisa dix fois, avec une bonté de femme, puis, doucement, tendrement, résolu et sublime :

— Regarde-moi bien, dit-il, Jacques, mon enfant. A partir d'aujourd'hui, ton père, c'est moi !

Jacques leva ses grands cils, regarda fixement Arthez, et, prenant entre ses petits bras la tête rude du docteur :

— Vous, mon papa ? vous aussi ? Oh ! bien alors, répondit-il, j'en aurai deux, moi, et je les aimerai, oh ! de tout mon cœur !

Arthez voulait voir Rambert. Il avait besoin de le regarder en face et de se rendre compte de cette vérité horrible ou de ce mensonge : la culpabilité de Noël. [Il demanda à visiter le prisonnier. On voulait refuser. Il insista, fit tant qu'on le laissa parler avec le condamné. Rambert n'avait pas été encore transféré de la Conciergerie à la Roquette.

Arthez reconnut Noël à sa toux. Le pauvre homme était défiguré ; il avait fait raser sa chevelure, et du côté de la tempe droite, Pascal remarqua que ses cheveux, grisonnants, avaient tout à fait blanchi. Une flamme malade, bizarre, passait dans les grands yeux égarés de Noël.

Pascal Arthez se tint un moment silencieux devant cet homme, et hochant la tête, il dit enfin :

— Est-ce bien vous, Rambert ?

— Moi ? dit l'autre derrière le grillage de la cellule. Oui, c'est moi. Moi condamné. Qu'en dites-vous ?

— Vous avez avoué ? dit Arthez d'une voix grave, sévère et qui interrogeait.

Noël répondit avec résolution :

— J'ai avoué.

— Vous avez donc tué ? fit Arthez.

— Tué ?

Rambert ne répondit pas. Il regardait Arthez.



Il avait sur les lèvres des paroles qui lui venaient et il avait peur de parler, peur de tout dire.

— Je ne sais pas si j'ai tué, dit-il tout bas, comme dans un murmure, mais je sais qu'ils m'ont condamné et j'en suis heureux, car c'est fini.

Il y avait dans sa voix une telle résignation, une telle lassitude, quelque chose comme une âpre soif de repos, que Pascal Arthez, surpris, voulut s'approcher davantage.

Un gardien qui était là, lui dit :

— Vous pouvez parler de loin.

— Noël, fit Arthez, voyons, Noël, notre entrevue est solennelle, songez-y bien. Noël, ce n'est pas possible, vous n'êtes pas un meurtrier, vous n'êtes pas un assassin. Vous n'avez pas dit à vos juges que vous aviez tué. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Regardez-moi et redites-moi, à moi, ce que le tribunal a entendu.

— J'ai dit que j'étais le meurtrier de Paul Laverdac, fit Noël, je l'ai dit.

— Vous me mentiez donc lorsque vous vous disiez innocent ?

— Il faut bien que j'aie menti à vous ou aux juges.

— Ah ! fit Pascal, ou vous êtes un fou, ou vous êtes un malheureux. Vous ne mentiez pas en me parlant, je le jurerais. Vous n'avez pas tué cet homme.

— J'ai avoué, répondit Noël avec une ironie presque féroce, j'ai avoué, voilà l'important.

— Oui, vous avez avoué, dit Arthez ; oui, vous avez jeté votre tête aux juges ; oui, vous avez dérouteré, par ce cri, par ce mot, tous ceux qui croyaient à votre innocence et à votre foi. Savez-vous pourquoi je suis venu à vous ? C'est qu'en dépit de votre aveu même, je croyais que vous n'étiez pas coupable. Un assassin est lâche, et je vous connais. Vous avez tué, vous ? Vous avez assassiné un homme pour le dépouiller ? Cela n'est pas possible. Il y a en moi je ne sais quoi qui se révolte contre cette idée, qui proteste contre cette évidence, et qui, lorsque vous dites : « J'ai fait cela, » serait tout prêt à crier « Tu mens ! »

Noël était debout, les mains sur sa bouche. étouffant à la fois sa toux et ses sanglots. De grosses larmes montaient à ses yeux rouges et gonflaient ses paupières dont les cils étaient tombés. Il semblait prêt à se jeter, malgré la grille, au-devant d'Arthez. Tout son corps tremblait. Un frémissement douloureux le secouait des pieds à la tête.

Il voulait, il allait répondre, mais il réfléchit :

— A quoi bon ? Que celui-ci le croie donc aussi... comme les autres !..

Alors il laissa tomber ses bras le long de son corps et dit à Arthez lentement, avec une voix entrecoupée d'accès de toux :

— Ne me parlez pas de ça, monsieur Arthez, si vous ne voulez pas me rendre le plus malheureux des hommes. Qui peut sonder la conscience d'un être ? Personne. Ce que j'ai fait ou plutôt ce que je fais, on le saura un jour. Ne me demandez rien. Vous me croyez innocent. Vous me le dites. Merci. Vous êtes le plus grand et le plus loyal cœur d'homme qui ait battu sous le soleil. Quand vous aimez, vous aimez. Vous ne pouvez pas croire au mal chez ceux que vous avez vus à l'œuvre. Vous avez peut-être raison. N'est-ce pas, on n'aurait jamais cru que ce Noël Rambert, le gai et brave garçon qu'il était, finirait comme il finit ? Ah ! Dieu de Dieu ! que j'ai été bon ! J'ai cru à toutes choses, moi, et à tout le monde ! J'étais né pour aimer tout ce qui était bien et tout ce qui était beau ! Seulement, plus tard, quand j'ai rencontré l'autre, vous savez, Marthe (ah ! pauvre fille, va ! elle n'était peut-être pas si mauvaise...) j'ai eu le grand tort d'oublier tout ce qui n'était pas elle... Je n'aimais que cette Marthe, qu'est-ce que vous voulez ? Oh ! je l'aimais ! A quoi diable, vais-je penser, je vous le demande ! Oui, un moment j'ai désespéré ! Je me suis dit :

« La liberté, ça coûte cher. J'ai été en prison pour elle. J'ai essayé de faire que les autres soient plus libres, tâchons maintenant d'être un peu heureux pour notre compte. »

C'est de là que date toute mon affaire. Depuis ce temps-là, le dégoût est venu, les ennuis, les tracasseries et toutes ces heures pendant lesquelles on reste à se demander pour quoi on vit et s'il ne vaudrait pas mieux se jeter par-dessus un pont dans la Seine. Sans le petit Jacques, mon pauvre et bon petit Jacques, c'est une chose que j'aurais peut-être faite. Une, deux ! On est noyé. Tout est dit. Oui, je sais bien, c'est lâche et il y a de meilleures manières de mourir que le suicide ! Le suicide ! C'est une de ces manières-là que j'ai choisies. Vous serez peut-être bien étonné, allez, un jour. Mais, à quoi bon s'étonner ? Non, je suis accusé d'avoir tué quelqu'un, on m'a prouvé que je l'avais tué... J'ai dit : « Soit, c'est convenu, je suis assassin, condamnez-moi. » Maintenant, il ne me reste plus qu'à monter sur l'échafaud, et on sera satisfait.

— Mais enfin, dit Arthez avec explosion, avez-vous tué, avez-vous tué, Rambert ?

— Plus de questions je vous prie, répondit Noël, horriblement pâle. Que j'aie tué ou non, en souvenir de l'affection que vous avez bien voulu avoir pour moi, et aussi à cause de celle que vous portez au petit, je vous adresserai, monsieur Arthez, deux prières.

— Lesquelles ?

— Mais, avant tout, promettez-moi de les accomplir.

— Dites-moi à qui je parle, fit Arthez ; au citoyen Rambert ou à Rambert l'assassin ?

Rambert se redressa et leva sur Arthez ses yeux pleins de fièvre.

— Vous êtes bon et humain, monsieur Arthez, dit-il. Vous aimez mon petit, vous l'aimez beaucoup. Les enfants sont-ils responsables des crimes ou des folies des pères ? Me promettez-vous de faire pour Jacques ce que je vais vous demander, — même (et il appuya lentement sur ces mots), même si j'étais l'assassin de Paul Laverdac ?...

— Mais vous avez dit à vos juges...

Rambert interrompit Arthez.

— Même si j'étais l'assassin ? dit-il encore.

Arthez sentait vaguement l'innocence de cet homme qui parlait froidement de son crime.

Arthez n'avait jamais tremblé. Et pourtant, devant ce condamné à mort qui était un mourant, il se sentait comme saisi de terreur. Un instinctif effroi lui venait. Il avait peur de trouver chez Rambert ou une victime ou un meurtrier.

— Je ferai, dit-il, ce que vous me demanderez.

— Eh bien ! dit Rambert, voilà, monsieur Arthez ; je ne voudrais pas mourir sur l'échafaud. La guillotine souille plus qu'une condamnation. Qu'une tête tombe sous un

arrêt politique, elle a son auréole dans le panier ; mais la tête d'un assassin... Non, je veux mourir... en prison, comprenez-vous ?... Monsieur Arthez, j'ai peur que la phtisie ne soit pas assez prompte. Elle pourrait encore me conserver pour le bourreau.

— La phtisie ? dit Arthez. Avec du soleil et de la joie, je vous arracherais à la mort, moi !

— Trop tard ! fit Noël Rambert. Voilà donc ce que je veux, monsieur Arthez... ce que je vous prie de faire... donc ce que je veux. Je demanderai un livre, un vieux livre pour lire, je le demanderai quand je serai là-bas, à la Roquette. Si je n'ai pas mes mains, j'aurai mes dents. Et la nuit, pendant que mes gardiens dormiront... eh bien... Ce que je vous demande, monsieur Arthez, c'est de mettre sous la couverture, dans la reliure du livre, une feuille de papier imprégnée de poison. C'est possible, ça, n'est-ce pas ?



CETTE VOIX DU PETIT LE REMUAIT JUSQU' AUX ENTRAILLES (P. 93.)



— Oui, dit Arthez.

— Un poison qui expédie vite. Je mâcherai, et alors... tout sera dit.

— Dans quel livre voulez-vous ?

Je demanderai *Silvio Pellico*. C'est là-dedans que j'ai appris à lire, j'y apprendrai peut-être à mourir.

— C'est bien, dit Arthez.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Bon ! répondit Noël froidement.

Puis il reprit

— L'autre chose... Ah ! l'autre chose... c'est pour Jacques. Monsieur Arthez, vous irez chez M. Daniel Mortal, Daniel Mortal, vous en souviendrez-vous ?...

— Je le connais, dit Arthez. Comment Mortal peut-il ?...

— Peut-il quoi ? Avoir des rapports avec moi ? Oh ! je le connais très peu ! Seulement, il a comme ça des papiers... Enfin, il a promis à... à moi... de donner quelque chose à Jacquinet... M. Mortal vous remettra donc un papier, un papier cacheté. S'il vous adresse n'importe quelle question, ne répondez pas... Alors, ce papier qu'il vous remettra vous le garderez, n'est-ce pas ?... Oh ! mais précieusement, monsieur Arthez, je vous le demande, vous le garderez et... et quand le petit aura vingt ans, c'est-à-dire dans quelques années... — Oh ! tout arrive et le temps passe ! — alors, vous l'ouvrirez... C'est une surprise... une rente... je ne sais quoi... Enfin, voulez-vous me promettre d'aller chercher ça, de le garder, et de ne point l'ouvrir avant le temps ?

— Je vous l'ai promis, Rambert... mais ce papier... M. Mortal...

— Ne cherchez pas. C'est tout simple. C'est un homme qui s'intéresse au petit, et qui m'a écrit dans ma prison. Voilà tout. Il faut bien qu'il y en ait comme ça.

Et Arthez l'écoutant stupéfait, Noël lui expliquait comment était faite l'enveloppe que lui remettrait Mortal : avec la marque faite, d'un coup d'ongle, au cachet de cire rouge, et, dans un coin, son nom à lui, Rambert.

— Mais savez-vous quel est cet homme ? dit Arthez en l'interrompant.

— Non. Et à quoi bon le savoir ? Vous m'avez promis, monsieur Arthez, vous m'avez promis. Vous n'allez pas hésiter, maintenant !... vous...

— Non, j'irai chez cet homme.

— Merci, dit Rambert, que l'hésitation et les froncements de sourcils de Pascal

avaient effrayé ; à présent, la dernière chose. Je ne veux pas, je vous l'ai déjà dit, que le petit Jacques porte le nom d'un condamné. Rambert ! On va peut-être faire une plainte avec ce nom-là ! Je les chantais, ces plaintes-là, moi ! sur l'air de *Fualdès* ! Ça m'amusaient. — Imbécile ! Oui, parbleu oui ! Ils en fabriqueront des plaintes avec moi... Dans tous les cas, je ne veux pas que le petit Jacques porte ce nom-là, Rambert. Il le reprendra s'il veut, plus tard, lorsque... lorsqu'il saura...

— Lorsqu'il saura ?... fit Arthez en voyant que Rambert hésitait.

— Oh ! rien, répondit Noël brusquement, lorsqu'il saura s'il peut supporter mon souvenir, s'il a les épaules assez solides pour cela. Et, jusqu'à ce moment-là, si elle venait, elle, la mère, si elle voulait le reprendre, l'élever, en faire un mauvais gars, si elle venait le réclamer, on lui dirait, vous lui diriez : « Non, il est trop tard ! Cet enfant n'est plus à vous ! »

— Noël, dit lentement Arthez, je vous l'ai juré : voulez-vous que j'adopte le petit Jacques ?

— Vous ? Si je veux ? fit Rambert avec un éclair dans les yeux, éclair de joie sublime.

— Eh bien ! je vous ai déjà adressé cette question. Je la répète avec toute la force de mon être. Dites-moi que vous n'avez pas tué cet homme !

— J'ai avoué, répéta Noël sourdement.

— L'avez-vous tué ?

— J'ai avoué, dit-il encore.

— Ah ! dit Pascal Arthez, pauvre fou ! Il y a en vous je ne sais quoi que je ne puis lire ni deviner. Il y a quelque secret, quelque douleur, quelque épouvante ! Mais vous avez raison ! Que vous soyez coupable ou non, que votre main de libre citoyen que j'ai tant de fois serrée, et que la poudre et le travail devaient faire noire et calleuse, ou que vous l'avez tachée de sang, il y a un être qui ne sait rien de tout ceci et qui, innocent de tout crime, porterait le poids de celui que vous expiez. Celui-là, c'est le petit Jacques. Eh bien ! mourez en paix, Noël, le petit Jacques ne rougira pas de ce nom de travailleur, de ce nom de Rambert, dont il eût pu être si fier. Le petit Jacques portera mon nom, le petit Jacques sera mon fils !

— Ah ! toute ma vie, tout mon sang, tous mes efforts, mon être entier, ma carcasse entière si tout ça valait quelque chose, je vous donnerais tout, monsieur Arthez, pour ce mot, pour cette parole, pour cette bonté



NOEL HOCHA LA TÊTE, FIT : AH ! ET, MACHINALEMENT, MONTRA SON ESCABEAU POUR INVITER  
LE VISITEUR A S'ASSEoir (P. 74).

qui fait de moi, de moi condamné, souillé, méprisé, quelqu'un de plus heureux et de plus triomphant que le plus puissant et le plus riche ! Mon Jacques ! mon petit Jacques ! Lui, élevé, aimé, instruit par vous ! Quel homme il deviendra !

Tout à coup, devant cette idée nouvelle que Jacques allait être élevé par Arthez, Rambert recula terrifié. Ce dévouement d'Arthez rendait son sacrifice inutile. A qui profitait cette folie sublime, puisque Jacques était assuré maintenant de vivre, de grandir ? A quoi bon se donner en holocauste puisque Pascal était là ? A quoi bon !

Noël Rambert eut un éclair de tentation nouvelle. Il voulait tout dire, tout avouer, tout révéler, renverser d'un seul coup l'échafaudage construit par lui de complicité avec Mortal. Arthez le ramena au sentiment de la réalité atroce.

— Oui, ce sera un homme, dit Pascal ; mais pauvre, mais vaincu comme je le suis, pourrai-je en faire un heureux ?

— Pauvre ! vaincu ! répéta Rambert...

Et tout bas, il se dit à lui-même alors :

— C'est vrai, Arthez est pauvre ! Jacques serait pauvre aussi !

— Qu'importe la pauvreté ? reprit Arthez, il aura l'honneur !

— Et il sera riche, pensait encore Rambert. Oui, riche, riche ! Allons, corps qui tombes, veux-tu te marchander ? Il sera riche, il sera riche !

— C'est tout ce que vous voulez me dire, Rambert ?

— C'est tout.

— Ainsi, ils ont raison, vous êtes coupable ?

Rambert ne répondit pas.

— Je m'en vais, dit Arthez. Vous ne me reverrez jamais. Je tiendrai toutes mes promesses.

— Toutes ? fit Noël.

— Toutes. Adieu !

Arthez fit un pas en arrière, puis revint brusquement.

— La vérité ! dit-il, Noël Rambert, au nom de notre passé, de notre vie de dévouement, de nos rêves communs, de nos communs espoirs, la vérité, Rambert, dites-moi la vérité !

— La vérité est que je vous vénère et que je vous aime comme j'aime mon fils. La vérité est que je suis un pauvre diable qui n'aura été pardonné que par vous. La vérité est que j'ai soif de mourir et que la vie, ce lambeau d'existence qui me reste, me pèse et m'étouffe. La vérité est que je tomberai fidèle à ce qui fut mes premiers

rêves et que ma dernière prière sera celle-ci : avant de me maudire, attendez !

— Attendez !... fit Arthez.

Malgré les aveux de cet homme, il semblait à Pascal Arthez, qu'il venait de voir, pour la dernière fois, non un assassin, mais un martyr.

#### IV

### Le coupable

Il y avait dans ce grand Paris une mère accablée, inconsolée comme la Rachel biblique, et qui songeait, seule, auprès de son foyer vide, tandis que la sentence de mort s'abattait sur celui qui s'appelait Noël Rambert.

Lorsque Mme Laverdac apprit la condamnation de l'homme, elle hocha la tête, deux grosses larmes, amères et douloureuses, vinrent à ses yeux, et elle dit :

— Oui... condamné... Mais cela me rendra-t-il mon fils ?

Elle fut aussi, comme Arthez, étonnée de cet aveu tombé des lèvres de l'accusé. Elle avait cru — chose étrange — en lui, fût-ce pendant une minute, durant l'espace de cet éclair jailli entre elle et Rambert, le jour de la funèbre confrontation.

Elle s'était sentie non seulement ébranlée, mais convaincue par l'accent de vérité suprême, profond, presque farouche, que le malheureux avait eu. Elle avait, avec un instinct magnétique bizarre, deviné une méprise épouvantable. Certes, elle se fût senti plus de colère et une émotion autrement poignante si le meurtrier de son fils eût parlé. Devant l'aveu de Noël, elle demeura un moment prise de stupeur. Elle dit :

— C'était donc lui !... Sa voix m'avait pourtant remuée...

Elle en éprouvait une douleur plus profonde, navrée de s'être laissé prendre à une apparence d'honnêteté. Comme pour lui demander pardon, elle alla vers la tombe du mort, au cimetière Montmartre, courbée, et parlant à travers la pierre, elle dit :

— Tu me pardonneras, mon Paul ?... On va te venger... Te venger !...

Quant à celui que la loi punissait comme le meurtrier de Paul Laverdac, maintenant engagé dans cette voie douloureuse du sacrifice, — d'un sacrifice affolé et sublime, — certain d'assurer à Jacques une fortune, certain aussi d'éviter l'échafaud par le poison,





CLAIRE, ÉTENDUE SUR UNE CHAISE LONGUE, LA TÊTE APPUYÉE SUR LE COUDE, RÉVAIT, TANDIS QUE DANIEL RENDAIT COMPTE DU PROCÈS AUQUEL IL VENAIT D'ASSISTER (P. 91).

il se sentait envahi par une joie bienfaisante. Il lui semblait qu'il avait atteint le but de toute sa vie. Il oubliait la prison, les juges, le verdict. Fantasmagorie que tout cela, rêve de malade, cauchemar sans suite. Pour lui, la seule réalité était celle-ci : Ton petit Jacques sera riche.

Il lui semblait que cette richesse ne coûtait rien.

La phtisie, d'ailleurs, prenait déjà chez lui comme un caractère d'apaisement. Il lui semblait que le mal s'enfuyait. L'accalmie se faisait complète. Plus de toux. Les forces mêmes paraissaient revenir.

Noël se sentait ranimé, rajeuni. Il disait parfois :

— Qui sait ? Je pourrais vivre ! Bah ! pour ce que vaut la vie !

Il n'avait pas voulu se pourvoir en cassation. A quoi bon ? Ne s'était-il pas condamné lui-même ? Il avait hâte de toucher ce livre que devait lui envoyer Pascal Arthez et qui, dans sa reliure, contiendrait la délivrance. L'idée du suicide maintenant était devenue une résolution.

On l'avait transporté de la Conciergerie à la Roquette. Dans cette grande cellule du condamné à mort, carrée, froide, avec la camisole de force qui lui tenait, lui serrait les bras, lié, ficelé, déjà supprimé du monde, il se sentait consolé, parce qu'il se sentait affranchi.

— Je n'ai jamais vu un condamné comme celui-là, disait un de ceux qui le gardaient.

Si la maladie n'avait pas creusé sa figure, ma parole ! on croirait qu'il a l'air gai !

Sans doute, comme tous ces fous admirables qui ont la frénésie du dévouement, du patriotisme, de l'amour, Noël trouvait dans son âpre joie la consolation de cet acte insensé, héroïque qu'il accomplissait. Ce père se jetait en pâture au bourreau et au mépris comme une veuve hindoue se jette au bûcher. Mais Noël, de son propre mouvement, donnait son cœur, son âme, sa réputation. Et ces heures où il affrontait la mort par avance étaient les meilleures de sa vie.

Pourtant il avait aimé, il avait souri, il avait chanté. Il avait eu les gaietés insoucieuses des vingt ans, les grands élans, les rêves qui n'en finissent pas ! Trop peu de temps, mais bien profondément il s'était cru heureux. Les beaux jours ! Les chères chimères ! Il se répétait les souvenirs du temps jadis, les parties de campagne avec Marthe Hardy, autrefois, quand ils allaient à Saint-Cloud, à Robinson, aux bois, aux champs, comme des écoliers échappés !

Mais qu'était cette poussière du passé, à côté de cette joie qui inondait aujourd'hui Noël, réalité incroyable : Jacques est sauvé, Jacques, frêle, maladif, ne connaîtra ni privations ni souffrances, l'avenir de Jacques est assuré, Jacques sauvé ! Jacques heureux !

Pascal Arthez avait maintenant entre les mains ce papier cacheté que devait lui remettre Daniel Mortal. Quelle que fût sa répugnance à se rendre chez un tel homme,

Pascal, ayant promis, était allé chez Mortal, rue de la Chaussée-d'Antin.

Lorsqu'on avait remis à Daniel la carte du docteur, Mortal s'était senti troublé. Tout accoutumé qu'il fût à cacher ses sentiments et à dompter ses hésitations, cette fois il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion en songeant qu'il allait se trouver en face d'un homme dont l'austérité, la droiture et la force d'âme lui semblaient redoutables. Le choc avait été sec et froid ; des saluts glacés, de courtes paroles, Arthez, un peu gêné, dissimulant un frémissement en présence de celui dont il se rappelait le rôle aux jours de proscription, prononça le nom de Rambert.

— Rambert ?... répéta Mortal, qui attendait, ne voulant point se livrer... L'accusé ? Le condamné ?

— Ne lui avez-vous pas, demanda Arthez, fait une certaine promesse ?

— Oui, dit Mortal.

Il souriait, mais jamais dans son intrépidité sauvage cet homme ne s'était senti aussi profondément ému. Que venait, en réalité, faire Arthez ? Interroger ? Chercher à deviner peut-être ?

— Je lui ai, en effet, reprit-il, promis quelque chose pour son enfant. Je m'intéresse à ce petit être innocent.

Il prit dans une crédence un pli cacheté qu'il tourna et retourna un moment dans sa main.

— Cette enveloppe contient une délégation sur M<sup>e</sup> Justin Noblet, mon notaire. C'est ce que Rambert vous envoie demander sans doute. Je suis enchanté de venir en aide à un malheureux que je plains. Mais ce n'est pas à son nom, comme bien vous pensez, c'est au nom de Jacques Rambert qu'est faite ce que je pourrais appeler cette... donation. Vous garderez cela, monsieur, jusqu'à la majorité de Jacques Rambert. Après quoi, vous passerez à l'étude de M<sup>e</sup> Noblet ou chez son successeur, et la somme que j'abandonne au fils de Rambert vous sera comptée.

— Bien, dit Pascal, qui écoutait et tâchait de comprendre, de saisir ce qu'il y avait de caché sous les paroles de Mortal.

Daniel lui tendit le pli, et montrant la cire rouge qui scellaient l'enveloppe :

— Je vous demande pardon d'avoir cacheté cela, dit-il avec un sourire de politesse élégante et bohème à la fois, mais j'ignorais, monsieur, que ce serait vous qui viendriez.

Arthez examinait cette enveloppe que lui apportait Mortal. Elle était bien telle que Noël la lui avait décrite. Il retrouvait le

nom de Rambert, tracé par le prisonnier, à l'angle de gauche, et le cachet de cire rouge, et le coin écaillé qui ne laissait plus visible que le premier mot de la devise de Daniel Mortal : *Quid...*

— Et ce mot, posé là comme une énigme, paraissait tragique à Pascal Arthez.

— *Quid !* Quoi donc ? C'était justement la question farouche qu'il se posait à lui-même. Où était la vérité en tout ceci ? Il y avait là un secret. Qui lui en révélerait le mot ?

Et, comme à Noël Rambert, ce cachet de cire rouge semblait à Arthez une large goutte de sang tombée sur cette enveloppe scellée.

Arthez prit le papier, le regarda un moment et dit :

— Je pourrai ouvrir cela lorsque...

— Lorsque Jacques Rambert aura vingt ans.

— Vingt ans ?

— Oui, monsieur, fit Mortal. Jusqu'à cette heure, je vous demande de conserver ce pli intact.

— Recommandation inutile, répondit Arthez d'un ton net. Il y a deux choses qu'un homme de cœur respecte toujours, le secret d'un ami et la lettre fermée d'un...

— D'un ennemi ? demanda Daniel Mortal en ébauchant encore le sourire de tout à l'heure.

Pascal Arthez laissa tomber la question dans le vide et se contenta d'un salut de dénégation strictement poli, silencieux.

Il prit la lettre, ouvrit son portefeuille, l'y glissa et ajouta lentement :

— Je ne cherche pas pourquoi, comment Noël Rambert peut être votre créancier. J'ai promis de venir à vous, de tenir l'engagement fait à un homme qui va mourir. Je suis venu. Ma mission est remplie. Vous avez dit un mot inutile tout à l'heure : ennemi. Ici, je ne suis qu'un visiteur. Sorti de votre maison, je pourrai redevenir ce que j'étais avant d'y entrer, l'homme qui n'a rien oublié de l'histoire de Décembre, le compagnon de chaîne de M. Laverdac père.

— Laverdac ! fit Mortal en reculant instinctivement sous le regard clair de Pascal Arthez.

Il se demandait avec effroi : Devinerait-il ? Mais quelle folie ! Comment Arthez pourrait-il savoir l'histoire du billet écrit au père et arraché à la main crispée du fils ? Il se remit promptement :

— Vieilles histoires, dit-il en saluant Pascal Arthez.

Le docteur, déjà près de la porte, allait sortir. Il se retourna, toisa l'homme qui venait

de prononcer ces mots, et de sa voix claire et mâle :

— Vieilles histoires, dit-il, mais toujours nouvelles. Le sang a séché, il n'est point lavé. Je vous salue, monsieur !

Mortal le vit disparaître, et, une fois seul, se sentit soulagé. Il se mit à rire, d'un rire nerveux.

— Bah ! fit-il, décidément les honnêtes gens sont des sots ! Et voilà un homme... antique, comme on l'appelle, dont on joue aussi facilement que des autres !

Il n'y pensa bientôt plus et reprit, allègre, sa vie excitée, rapide, d'agioteur et de journaliste marron. On le vit, pendant les jours qui suivirent, au Bois, aux premières courses de printemps, au foyer de la danse, un peu partout, se répandant, se montrant comme affamé de mouvement et de bruit. Il ressemblait à un homme qui, au sortir d'une maladie et la convalescence terminée, aspire l'air à pleins poumons, trouve de la nouveauté et de la beauté à toutes choses, et recommence avec des ardents appétits une vie nouvelle.

— Mais vous rajeunissez, lui disait-on. Quelle verve ! quel entrain, Mortal !

— Que voulez-vous ? répondit-il. Il suffit de vouloir pour ne point vieillir.

Et Mortal riait.

Pendant ce temps, la justice suivait son cours. Les dossiers de l'affaire Rambert allaient et venaient dans le Palais de Justice. Des magistrats contrôlaient l'œuvre des magistrats. D'autres gens de justice s'approprièrent à mettre leur signature au bas de papiers qui devaient faire se dresser, sur une petite place de Paris, entre deux prisons, une machine rouge et tomber sous un couteau lourd une tête d'homme.

Paris, un soir, ce Paris qui sait tout, ce Paris affamé de primeurs, Paris apprit donc qu'on dressait, place de la Roquette, une guillotine, et qu'un homme, au point du jour allait mourir. — Son nom ? — Noël Rambert. — Ah ! oui, Rambert ! Vous savez bien, l'assassin de Paul Laverdac, Noël Rambert le mécanicien.

Daniel Mortal était au Cercle et jouait lorsqu'il entendit ce nom et lorsqu'il apprit la nouvelle. Il avait en portefeuille, depuis quelques jours, un laissez-passer du chef de la police municipale. On lui accordait, comme curieux, le droit de voir de près l'exécution. Sans dire un mot, Daniel Mortal descendit, et tandis qu'un laquais lui passait son pardessus, il songeait à l'ironie des choses humaines. D'ailleurs, il n'était pas sans inquiétude. Au dernier moment, Noël, pris de terreur devant la mort, Noël, poussant enfin le cri de l'innocent accusé, Noël, déchirant le pacte, Noël pouvait parler.

Il était une heure du matin environ lorsque Mortal quitta le Cercle. Il prit un fiacre sur le boulevard, et jeta cette adresse, qui fit sourire le cocher :

— A la Roquette !

— C'est juste, dit le cocher, il y a une première là-bas !

Mortal s'étendit dans la voiture, fermant les yeux et fumant. « En supposant, pensait-il, que je veuille assister à la toilette, je pourrais parfaitement le faire. Ma barbe a repoussé, je ne serais pour Rambert ni l'homme de Beaujon, ni son visiteur de la prison. Il ne me reconnaîtrait pas. »

Le cocher allait vite, brûlant le pavé. Mais en s'engageant dans la rue de la Roquette, il ralentit le pas, la foule était déjà grande, une foule bruyante, des groupes qui montaient vers la prison, là-haut, du côté du Père-Lachaise, et qui chantaient. Mortal les regardait, et, à la lueur des becs de gaz, il apercevait, parmi ces curieux qui



MADAME LAVERDAC ALLA VERS LA TOMBE DU MORT  
AU CIMETIÈRE MONTMARTRE (P. 98).



se hâtaient comme lui, des figures inquiétantes, de ces gars à faces pâles, aux cheveux lustrés, portant leur blouse tirée vers le dos et marchant les mains dans les poches, avec ce déhanchement traînard particulier aux flâneurs de barrière et aux forçats.

Le fiacre avait quelque peine à passer ; parfois ces gens huaient le cocher, criaient, riaient, jetaient en l'air leurs sifflements et leurs gouailleries. La foule était déjà compacte sur la place. Mortal tira de sa poche le laissez-passer de la police, le montra à un des nombreux sergents de ville qui étaient là, et on lui ouvrit un chemin. Il se trouva au pied de l'échafaud, devant la porte même de la prison.

La guillotine était dressée.

Ses deux bras maigres, droits, se découpaient, sinistres, comme deux tiges parallèles sur le ciel pâle encore, un ciel de printemps frileux. Mortal apercevait vaguement le reste de l'échafaud, la masse de bois, l'escalier, la plate-forme sur laquelle allaient et venaient, et semblaient se débattre comme des larves, trois ou quatre ombres qui étaient des hommes, — aides ou bourreaux. Il entendait des commandements ; un bruit de chevaux, de sabres, le sourd grondement d'une foule lui arrivaient à travers la nuit. C'était le détachement des gardes municipaux qui caracolaient, faisant écarter les curieux qui, autour de l'échafaud, se poussaient furieusement avec une soif de sang.

Daniel Mortal n'avait aperçu d'abord tout cela qu'à travers un brouillard. La vue soudaine de la guillotine l'avait fait tressaillir. Il se redressa, lutta d'un mouvement brusque contre l'émotion et reprit, dans l'ombre, son sourire de dédain. Il voulut braver l'échafaud lui-même, et, le front haut, il en monta les marches comme pour les fouler aux pieds. Il monta droit, lentement et en se disant :

— Si je devais mourir, que penserais-je en ce moment ? Son impression fut celle-ci :

— Comme c'est haut ! Comme c'est long ! Que de pensées atroces on doit avoir, du bas de ces marches à cette plate-forme !

Une fois en haut, il s'approcha de la machine. Le couperet levé, menaçant, encastré dans ses deux bras sinistres, se détachait en noir dans la nuit. En faisant un mouvement à droite, Mortal se heurta contre une sorte de longue boîte qui lui parut informe et sombre. Il recula instinctivement : c'était le panier. Les corps tronqués tombaient là et s'y débattaient, les bras attachés se crispant sous les lanières de cuir.

Mortal essaya de sourire et de s'imaginer lui-même couché là-dedans.

— Quelle folie ! se dit-il. Le romantisme est passé de mode.

Il redescendit, tandis qu'une grosse voix irritée tombait de la plate-forme, disant :

— Je vous avais pourtant bien défendu de laisser monter personne, sacré nom de nom !

Et quelqu'un répondait d'en bas :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a toujours un tas de gens de la Centrale et de la Sûreté !

Un homme vêtu en bourgeois venait justement droit sur Mortal, le ton menaçant :

— Qu'est-ce que vous faites-là, vous ? Mortal présenta son laissez-passer.

— En ce cas, monsieur, répliqua l'autre, il faut vous donner la peine d'entrer au greffe.

Mortal franchit la porte de la Roquette, à demi entr'ouverte, et frappa plusieurs fois à l'endroit indiqué. Une porte s'entrebâilla, une tête coiffée d'une casquette de cuir parut. Devant la signature du chef de police, la porte s'ouvrit.

— Il faut que vous attendiez là ! dit un gardien à Daniel Mortal. La chambre à coucher est encombrée, mais si vous vous décidez à passer la nuit ici, demain matin vous serez aux premières loges !

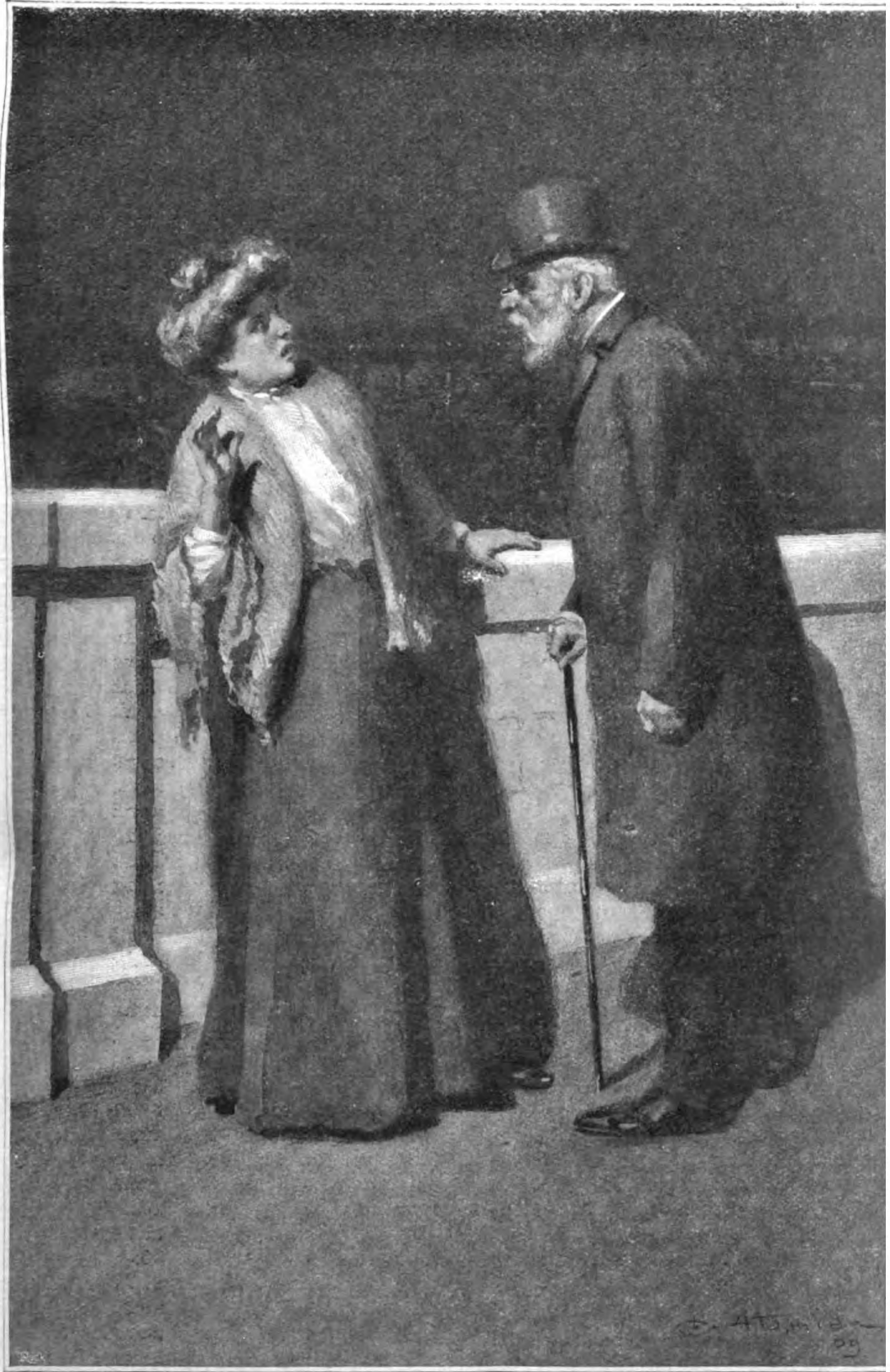
C'était une salle assez étroite, déjà pleine de monde, avec deux portes trouées de judas — la porte par laquelle Daniel était entré donnant sur la sortie de la prison et, au fond, une porte semblable, qui s'ouvrait sur les corridors et menait aux cachots.

Des murs nus, deux ou trois chaises occupées déjà par de singuliers personnages et un poêle autour duquel se chauffaient des officiers de la garde de Paris, commandant le détachement dont les chevaux piaffaient au dehors.

Mortal chercha un coin, et s'assit machinalement sur une boîte de bois blanc, dans un angle. Il regardait, les étudiant l'une après l'autre, machinalement, pour occuper sa pensée, les physionomies des gens qui étaient là.

Il reconnut deux acteurs comiques qui l'avaient fort amusé trois jours auparavant, un journaliste et quelques-unes de ces individualités singulières qui se glissent partout à Paris et, sans aucun titre, voient tout, spectateurs éternels, inévitables et blasés de tous les drames.

Quand il songeait qu'un homme dormait, à quelques pas de là, qui serait exécuté dans quelques heures, cette antithèse de la cellule



MARTE REGARDA LE DOCTEUR ET TRESSAILLIT, RECOLANT BRUSQUEMENT, COMME PRISE DE PEUR, TREMBLANTE (P. 109).

silencieuse du condamné et des conversations niaisement bruyantes du greffe le faisaient ironiquement sourire. Chose bizarre, phénomène psychologique étonnant, il en venait à oublier qu'il était acteur (et quel acteur !) dans le drame qui se jouait, et il se laissait aller à regarder cela comme il eût regardé un spectacle. Ce mélange bizarre de trivialité et de tragédie l'intéressait. Son humeur batailleuse, d'une ironie armée, se plaisait maintenant à écouter les insignifiances stupides de ces propos, et il semblait y trouver comme une absolution de son propre personnage, ou plutôt comme un applaudissement intérieur donné au rôle qu'il avait choisi en ce monde : l'audacieux, l'audacieux à outrance, l'audacieux quand même et toujours.

Mortal se sentait étouffer dans cette atmosphère. Il avait maintenant, devant ses yeux qui s'injectaient, comme des éblouissements sanglants. Les parois de son front se serraient en quelque sorte, et il lui semblait qu'un doigt puissant se posait sur chacune de ses tempes. Il se fit ouvrir la porte. L'air du dehors lui frappant le visage, le soulagea. Il se mit à marcher devant la prison. Le jour venait. La place maintenant était envahie, encombrée d'une foule hurlante qu'on apercevait vaguement, se mouvant autour de l'échafaud comme une mer houleuse. Le ciel prenait les teintes livides de l'aurore. Les bâtiments de la prison des Jeunes-Détenus, en face la Roquette, se découpaient nettement avec des arêtes de cartonage, sur le fond lumineux. Quelques éclairs de lumière du jour naissant s'accrochaient aux casques des soldats, à quelque lame de sabre, et faisaient reluire entre les deux poteaux la lame en biseau qui allait s'abattre sur le cou du patient.

— Cela est singulier, dit Mortal, qui sentait sa peau et ses cheveux se hérissier et qui avait maintenant, comme dit le vulgaire, *la chair de poule* : à présent, j'ai froid.

Il entendit sonner l'heure : il était cinq heures. A ce moment, quatre hommes, descendus d'un fiacre presque au pied de l'échafaud, le visage à demi caché dans des foulards ou dans le col relevé de leur paletot, s'avançaient vers lui.

L'un d'eux lui dit :

— Tiens ! monsieur Mortal !

Mortal recula instinctivement. Il lui semblait que cette voix menaçait, dénonçait. Il regarda l'homme. C'était le chef de la police de Sûreté, qu'il connaissait fort bien, l'ayant vu maintes fois.

— Vous, monsieur ?...

— Si vous voulez entrer voir la toilette, dit l'autre, hâtez-vous !

Mortal hésita un moment, puis il répondit :

— Eh bien ! ma foi, non !

— Ce n'est pourtant pas par crainte d'une émotion trop forte. Vous en avez bien vu d'autres, vous ?...

— Oui... Je demeurerai là, fumant mon cigare.

Le chef de la sûreté entra, suivant ses compagnons, et Mortal, seul devant la porte, songea.

Il se sentait pris d'un trouble singulier. De la peur ? Non. Mais si Noël parlait cependant ? Si, devant ces gens de police, il nommait le coupable ?

— Je serais perdu, pensait Mortal, mais après tout, je l'aurais bien voulu. Imbécile !

Il avait envie de fuir, de regagner son hôtel. Rester là sous la main de la police, c'était folie. C'était aussi, au cas où Rambert parlerait, se dénoncer lui-même. Sa présence à l'exécution rendrait possible l'accusation, la révélation de Rambert étant invraisemblable de toute autre façon. Oui, en somme, parfaitement mieux valait fuir, attendre dans l'hôtel de la Chaussée d'Antin la fin du drame. Si Noël parlait, après tout, on apprendrait là-bas tout cela bien vite. Alors il pourrait fuir. Mais quelle nécessité atroce que l'attente ! Au moins ici, sur cette place, il saurait tout, il verrait tout, il se sentirait plus tôt libre, oui, délivré, délivré de ce poids terrible, qui maintenant lui pesait sur la poitrine, sur le cœur, et l'étouffait.

Et tout en songeant ainsi, en lutte affreuse avec lui-même, Daniel Mortal regardait cet échafaud dressé là, il le contemplait avec de grands yeux fixes. Cet aventurier avait vu la mort un peu partout. Elle lui avait toujours semblé quelque chose comme une parodie. Mais, ce matin-là, près de la machine rouge, cet audacieux eut peur.

Cette mort bête, cet égorgement bestial, ce supplice rapide et mécanique devant une foule qui chantait, lui répugnait. Il se voyait là, par la pensée, montant soutenu par les aides, cet escalier qu'il venait de gravir, par bravade et seul, essayant de garder la tête haute devant la mort, mais trébuchant, mais les pieds liés : un bœuf à l'abattoir.

Finir ainsi ? On se casserait plutôt le crâne, dit-il, d'un coup de revolver.

Il se tenait devant la porte, faisant face à la guillotine, la tête levée, le regard devant lui. Une voix lui dit alors, très doucement :

— Pardon, monsieur !

Il baissa le front et vit alors un prêtre, un



petit homme qui ôta son chapeau et, un livre sous le bras, continua sa marche.

— Le confesseur, se dit Mortal.

Il n'avait jamais eu la foi, mais quand il aperçut cet homme, cet homme tout seul, humble, doux, résolu, s'arrêter, frapper, là-bas au fond de la cour de la prison, à une petite porte qui donnait dans les couloirs et conduisait au cachot du condamné, Mortal se dit :

— Celui-là doit croire à ce qu'il fait pour tant, et à côté de tous ceux qui menacent, là, seul il vient pour consoler !

Et il regarda ce tableau, saisissant à cette lumière pâle du matin : le ciel blafard, la cour encore pleine d'ombre et ce prêtre en soutane noire, soulevant le marteau de la petite porte.

Mortal entra au greffe. Décidément, il ne pouvait s'éloigner de la prison. Il aimait mieux tout braver et tout savoir. Quelques-uns des curieux dormaient. Les officiers bouclaient leurs ceinturons et mettaient leurs casques. Un grand, gros homme, coiffé d'une casquette de drap,

avec de larges favoris au coin des joues, les yeux rougis, pleins de fibrilles sanglantes, causait. Mortal se dit :

— Celui-là, c'est le bourreau.

Instinctivement, il regarda les mains de l'homme, des mains larges, aux doigts gros et velus.

— C'est pourtant cette main-là qui pressera le ressort...

Mortal n'acheva point sa pensée. Il allait, venait, autant que la pièce étroite le permettait. Il avait la fièvre ; une contraction nerveuse le secouait. Il était à la fois frappé, oppressé, et ressentait dans le jarret cette lassitude malade des lendemains d'orgie ou de dur travail.

— Mais, ma parole ! pensait-il, je suis réellement ému. Si je connaissais la peur, je dirais que c'est cela.

On ne parlait plus, au greffe. On sentait que l'heure approchait. Les banalités, les sottises se taisaient.

Un bruit de houle, de marée montante venait du dehors, confus, menaçant, presque terrible. Parfois des sifflements fendaient l'air ou une chanson arrivait par la porte entr'ouverte, chanson ignoble ou niaise, révoltante de bêtise ou d'infamie, refrain de baigne ou de cabinet particulier. L'écume ignoble des fapis-francs et celle des restau-

rants à la mode mêlent leur bave au pied des guillottes.

— C'est l'instant, dit quelqu'un.

— Ah ! fit l'exécuteur qui semblait sortir d'un rêve.

Était-ce remords, émotion, trouble ? Il semblait mal assuré. Mortal crut le voir trembler. Le bourreau était fatigué tout au plus. Il ôta sa casquette, la mit dans sa poche en la roulant, prit son chapeau à une patère, l'enfonça sur sa tête d'un geste arrondi, effrayant, et dit :

— Allons !

Ce mot donna froid à Mortal.

— Il est bien tôt, dit une voix.



ARTHEZ EXAMINAIT CETTE ENVELOPPE  
QUE LUI APPORTAIT MORTAL (P. 100).

Le bourreau tira de son gilet un gros chronomètre Bréguet et dit :

— Non, non, c'est l'heure.

Mortal demeura, un moment, cloué à sa place, tandis que le bourreau et ses aides allaient faire ce qu'on appelle la toilette du condamné.

— Pardon, monsieur, lui dit alors un aide, vous êtes assis sur la boîte.

Mortal bondit. C'était vrai. Il lui sembla qu'il venait de toucher un reptile, et maintenant l'exécuteur à peine disparu, l'énervement fébrile de Daniel Mortal augmentait. Il éprouvait une singulière terreur d'un genre tout nouveau. Il avait peur de se trahir. Cet effroi inattendu lui venait qu'on pouvait lire ses angoisses sur son visage.

— Je dois être horriblement pâle ! songeait-il.

Et c'était à présent une sorte d'hallucination terrible. Il se demandait s'il était assez maître de lui-même pour dissimuler son secret.

— Si l'on devinait ?... Ah ça ! je suis fou, moi !...

Et cette pensée lui entraînait peu à peu dans le cerveau comme une vrille. Oui, si on pouvait lire sur son front, dans ses yeux, tout ce qu'il pensait.

D'ailleurs, cette atmosphère de prison, cette odeur de renfermé et cette puanteur de meurtre le prenaient à la gorge.

— On étouffe ici !... Je ne resterai pas ! je ne veux pas rester !

Il lui semblait que les murs s'ouvraient, comme certain décor de théâtre et qu'il apercevait Noël Rambert conversant avec le petit homme aperçu tout à l'heure, le prêtre.

Tout à coup, dans sa confession, Rambert s'interrompait ; sa main maigre de poitrine s'étendait vers lui, Mortal, et une voix s'entendait qui disait :

— Le coupable, c'est lui ! lui ! lui !

— Décidément, murmura Daniel, presque tout haut, je suis malade, moi ! je ne veux pas rester ici !

Il fit quelques pas vers la foule, chancelant. On l'eût pris pour un homme ivre. Il s'ouvrit un passage dans cette masse qui grouillait, se poussait, roulait jusque sous les pieds des chevaux, pour mieux voir.

Daniel ne se retournait même pas pour revoir sur le ciel poli la maigreur de la guillotine. Il lui semblait que, sur la nuque, il sentait crier le fer des ciseaux de la toilette et le contact de la main rude du bourreau.

Il revint à pied, sans même savoir le chemin qu'il suivait, jusqu'à l'hôtel encore endormi ; il monta jusqu'à son appartement, mit instinctivement à la porte de son cabinet la petite chaîne de sûreté qui empêchait qu'on entrât chez lui et s'étendit, à demi vêtu, sur son lit, entendant encore, dans un murmure pareil à celui de la mer sur les galets, le sourd brouhaha de la foule autour de l'échafaud, et revoyant, menaçante et terrible, la face pâle de Rambert émergeant, le cou nu et long, d'une chemise dont le bourreau venait de tailler le col.

## V

## Le petit Jacques

Pascal Arthez avait appris, comme tout le monde, que Noël Rambert, n'ayant point signé de pourvoi, n'avait plus à compter que sur une grâce. Cette grâce n'était point venue.

— Exécuté ! pensait le docteur. Il sera exécuté ! Et son fils !...

Le petit Jacques aussi inquiétait le médecin. Des crises bizarres secouaient depuis quelques jours cette frêle machine nerveuse, et il semblait à Pascal que l'enfant vivait d'une double vie comme si l'intelligence, affinée, aiguisée par la maladie de Jacques, était informée de ce que, là-bas, supportait le père.

Phénomène poignant de magnétisme, se disait Arthez. Ce pauvre ne sait rien et devine tout. C'est étrange et effrayant.

Lui-même se sentait navré, comme poignardé de douleur.

— Quelle lugubre chose que la vie ! Les meilleurs, les plus purs qui tombent souillés ainsi ! Rambert ! Une âme haute, pourtant ! C'est à désespérer de tout !

Le soir même où il apprenait que Noël n'avait plus rien à espérer, Pascal Arthez recevait, chez lui, une visite inattendue. Le prêtre qui, à la Roquette, avait déjà visité Rambert, venait s'entretenir avec le docteur, de la part du condamné, disait-il.

— De la part de Noël ?

— Oui, docteur.

Pascal s'était senti ému violemment, comme si un espoir soudain lui revenait. Il avait prié son domestique d'aller un moment promener au square voisin le petit Jacques, très pâle, et dont l'œil inquiet, brûlant et agrandi, se braquait éperdument sur les vêtements noirs du prêtre.

— Pourquoi que vous me renvoyez, monsieur Arthez ? demandait l'enfant.

— Pour rien. J'ai besoin d'être seul avec M. l'abbé, et tu as besoin d'air, mon petit Jacques. Cela te fait du bien de sortir... As-tu toujours mal à la tête ?

— Toujours.

L'enfant sortait, mais triste, la lèvre agitée d'un petit tremblement nerveux, et comme devinant que ce prêtre-là venait pour parler de Noël.

— Mon papa ! songeait le petit être.

Pascal Arthez voulait, en effet, que l'abbé ayant à prononcer le nom de Noël, Jacques ne fût pas là, n'entendit point. Il se passait dans ce petit cerveau quelque chose de tra-

gique, une tempête poignante, et la fièvre battait les tempes creuses de l'enfant.

— J'en suis effrayé, dit le médecin au prêtre. Si je croyais à la double vue, j'en aurais là comme un exemple, un cas singulier. Mais, ajoutait-il bien vite, vous venez de la part de son père. Que vous a dit Noël ? Que me demande-t-il ?

— Je suis chargé, monsieur, répondit lentement le prêtre, de vous remettre un pli cacheté que Noël Rambert m'a prié de sceller moi-même, devant lui, ce que j'ai fait.

— Une lettre ?

— Celle-ci, dit l'abbé en tirant de la poche de sa soutane un billet plié et que fermait un cachet de cire noire assez large.

Pascal regardait ce papier, qui avait l'aspect funèbre des lettres mortuaires.

— Une lettre cachetée ?

— Que Noël avait, m'a-t-il dit, pu, — je ne sais comment, — dérober aux yeux des gardiens ; une lettre écrite au crayon, glissée sous son matelas, et qu'il m'a prié de remettre non au Parquet, mais à vous.

— A moi ?

Le prêtre tendait au médecin la lettre cachetée de Noël, condamné.

Arthez la prit, regarda les quelques mots que Rambert avait tracés comme suscription : *A Monsieur Pascal Arthez, pour le petit Jacques, quand mon fils aura vingt ans.*

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le docteur après avoir lu.

— Cela signifie, monsieur, dit le prêtre, que Noël Rambert a quelque recommandation à faire à son enfant...

— Quelque révélation, peut-être ?

— Je n'en sais rien. Noël Rambert m'a fait jurer de vous remettre ce billet à vous, sans chercher à savoir ce qu'il contenait. C'est chose faite. Maintenant Rambert a une prière à vous adresser.

— Une prière ? A moi ?

— Une prière ou un ordre.

— Et c'est ?...

— De me donner, à moi, votre parole d'honneur que vous n'ouvrirez pas cette lettre avant la vingtième année de Jacques



MUETTE, LES MAINS POSÉES SUR LE PARAPET, ELLE SE MIT A REGARDER L'EAU ROULANTE QUI AVANÇAIT (P. 108).

Rambert, même si vous vous sentiez mourir, même si l'on voulait vous contraindre à rompre ce cachet !

Pascal, très ému, pâle, une inquiétude inexplicable dans le regard, tenait entre ses doigts, qui tremblaient un peu, la funèbre lettre cachetée, et se demandait s'il devait promettre, car il lui semblait que le secret de Rambert, l'explication de cette chute, de cet écroulement, de cette infamie inattendue était là.

— Noël, balbutia-t-il, me demande ma parole d'honneur ?

— Il sait que vous n'avez jamais fait un serment sans le tenir. Il vous demande de me jurer, à moi, que la dernière volonté de lui, mourant, sera respectée.

— Sa dernière volonté ? Quand va-t-on dresser l'échafaud ?... Bientôt ?... Demain ?

— Je l'ignore, mai j'ai promis de faire ce que m'a demandé Rambert. Donnez-moi, monsieur Arthez, cette parole d'honneur que vous attendrez la vingtième année de l'enfant pour ouvrir cette lettre.

— Eh ! monsieur l'abbé, s'écria Pascal, mais si elle contient, cette lettre, la preuve de l'innocence de Rambert ?

— Son innocence ? Il a avoué, dit lentement le prêtre. Je croirais plutôt que c'est la confession de son crime... et c'est à son enfant que le malheureux doit demander son absolution, parce que c'est pour son enfant qu'il a frappé...

— Vous le croyez aussi ? dit Arthez.

— Mais ! fit le prêtre.



Il renouvela sa question, avec une certaine solennité, comme si le condamné eût été là, lui rappelant la promesse faite.

— Me promettez-vous, docteur, que le secret de cette lettre sera respecté par vous comme il l'a été par moi ?

— Encore une fois, s'écria Arthez, n'avez-vous aucun remords de ne pas chercher à savoir ce que contient ce billet cacheté ?

— J'ai juré devant Dieu de ne rien chercher à deviner. Donnez-moi, je vous en prie, au nom de Rambert, votre parole d'honneur que vous ferez de même !

— Eh bien ! soit, dit Arthez avec un mouvement nerveux, je vous donne ma parole d'honneur.

— Je puis le promettre à Rambert ?

— Vous le pouvez.

— Il sait, répéta le prêtre, qu'une promesse de vous est sacrée. Il n'y a pas dans toute votre existence ni une faiblesse, ni un mensonge, ni un manque de foi.

Arthez accompagna le prêtre en s'inclinant jusqu'à la porte extérieure, et là, avec une émotion singulière :

— Monsieur l'abbé, dit-il, savez-vous le doute affreux qui me vient ? Il me semble que Rambert n'est point coupable ?

— La miséricorde de Dieu est infinie, répondit le prêtre. Il a son pardon pour les misérables et sa gloire pour les martyrs.

Dans l'escalier, l'homme en robe noire se heurta contre le petit Jacques qui remontait, et qui, blême, le regarda sans dire un mot. Mais, une fois en haut, auprès d'Arthez, l'enfant l'interrogea.

— Est-ce que les prêtres ils ne viennent pas quand quelqu'un va mourir ? demanda-t-il au docteur.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? petit Jacques ?

— Parce que... parce que c'est comme si papa allait mourir... Mourir !

Et il arrêta sa pensée hésitante, maladivement éveillée, sur cette pensée confuse, qui échappe aux enfants : la mort.

Arthez essayait de secouer l'état soudain de prostration où tombait le petit être comme entraîné au fond d'un gouffre par le poids trop lourd de sa songerie.

— Jacques ! Jacques !

L'enfant semblait sortir d'un rêve.

— A quoi penses-tu ?

— A papa !

Chacune de ces réponses, c'était comme un coup de couteau pour Arthez.

Tout le jour qui devait précéder l'exécution, Arthez avait erré, cherchant il ne savait quoi, allant il ne savait où. Cette

journée d'avril lui semblait lourde comme un jour de juin. Le soir, il se sentit lassé. Il se trouva justement sur ce pont, le pont d'Austerlitz, où, le 1<sup>er</sup> janvier, Rambert, misérable, s'était aussi arrêté, pris de fatigue. Machinalement, Arthez regarda.

Le crépuscule tombait. La Seine roulait livide, avec des remous tristes, éclairés par les derniers reflets du jour, tandis qu'à l'horizon le ciel, où se heurtaient les nuages, s'assombrissait, roux en bas, en haut d'un bleu livide. Une bande brune où rien n'apparaissait partait du quai, droite et comme tirée au cordeau le long de la rive tandis qu'elle se découpait de façon bizarre sur le ciel troublé. Amas brouillé d'arbres et de maisons, fouillis de choses que rien n'éclairait et dont la teinte confuse était criblée de petites lumières fixes qui sont celles du gaz et de traces mobiles qui sont les lumières des voitures.

— C'est Paris, cela ! pensait Arthez. Paris qui ne se doute pas de ses plaies, de ses misères, de ses hontes, de ses crimes : Paris qui danse, Paris qui rit, Paris qui aime, Paris qui oublie, Paris qui chante, Paris qui jouit, Paris qui va s'incendier de mille feux, ouvrir ses théâtres, ses bals, ses cafés, ses gouffres chauds, ses antres de plaisir ; Paris qui ne sait pas que l'injustice veille, que la pauvreté frappe et fauche, que la mort décime, qu'on a faim, qu'on a soif, qu'on est malade, abattu, vaincu, courbé, qu'on appelle, qu'on râle et qu'on meurt, dans cette Babel ; Paris qui ne se sent pas inondé d'avance comme moi du sang qu'on versera demain sur l'échafaud, c'est Paris, cela !

Et il lui semblait que cette silhouette de ville prenait comme un aspect de lieu sombre, l'endroit souillé où s'était commis un crime. Cette ville immense, cet amas de choses et d'hommes lui faisait peur.

— Que d'égoïsmes là, que de lâchetés, que d'infamies, que de dégradations, d'apostasies, de vices et de vilénies ! Oui, mais l'esprit y bout, l'espérance y naît, qui sait ? l'affranchissement y va grandir peut-être !

Il songeait ainsi, cet homme qui avait donné au Droit toute sa vie, sans compter. La nuit était presque complètement venue qu'il demeurait encore là, enfoncé dans sa rêverie.

L'arrivée, à côté de lui, d'une femme qui, muette, les mains posées sur le parapet de pierre, se mit à regarder aussi, droit devant elle, cette eau roulante qui avançait, avec des remous magnétiques, une sourde rumeur attirante, — la sensation de la présence, à côté de lui, d'une sorte de spectre immobile tira Pascal Arthez de ses réflexions.

Il regarda. Cette femme était jeune, elle avait dû l'être, elle était encore jolie, mais le visage tiré, les yeux caves, la peau blafarde lui donnaient un air de malade. Il semblait à Pascal Arthez qu'il l'avait rencontrée quelque part. Le gaz allumé jetait sa clarté à la face pâle de cette femme qui regardait l'eau couler, comme si elle eût voulu se jeter là, dans le linceul froid.

Se sentant examinée, à son tour, elle releva la tête, regarda le docteur et tressaillit reculant brusquement, comme prise de peur, tremblante.

— Monsieur Arthez ? Vous ?

Pascal se rapprocha, s'entendant nommer. Elle se pressait contre le parapet de pierre, comme si le contact de cet homme eût redoublé son effroi, et lui, l'ayant reconnue, la prenait par les mains, qu'elle avait brûlantes.

— C'est donc vous, Marthe ? Je ne vous reconnaissais pas, dit-il.

— Ah ! c'est que j'ai joliment changé, et qu'il y a longtemps que vous ne m'avez vue, fit Marthe Hardy d'une voix creuse, où de la toux mal étouffée remuait encore, douloureuse. Je ne suis plus la même, ni là ni là, et elle touchait sa poitrine, la place de son cœur, après avoir montré son visage. J'ai été malade, bien malade. On ne croirait pas que les grosses créatures comme je l'étais puis- sent attraper tout à coup une phtisie galopante. C'est pourtant ce que j'ai, moi. Oh ! je le sens... quoi qu'on dise... D'ailleurs, vous devez bien le voir ! — C'est bien fait aussi, je ne l'ai pas volé !

Elle changea de ton brusquement, comme voulant s'oublier elle-même, et dit avec une expression d'angoisse :

— Ah ça ! et le petit ?... Et Rambert ?...

— Jacques va bien, répondit Arthez. Noël...

— On va le tuer ? C'est bien vrai ?... On ne fera pas grâce ?... Ah ça ! mais docteur, vous qui l'avez connu bon garçon et honnête, est-ce que vous croyez qu'il est coupable, vous ? Moi, non, je ne crois pas.

Elle se mit à rire nerveusement, portant

sa main à sa poitrine, où quelque chose semblait se casser.

— Oui, c'est drôle, hein ? Moi qui me suis conduite avec lui comme vous savez, je le défends. C'est que je ne savais pas trop ce que je faisais quand j'écoutais l'autre. On est folle, on est méchante, et pourtant on n'a pas toujours la responsabilité de ce qu'on fait. C'est vrai, là, ce que je dis. D'ailleurs, j'ai été punie, oh ! mais là, bien... Et j'emdisais : « C'est bien, tu as ce que tu mérites. Tu fais souffrir quelqu'un que tu as aimé... que tu aimes... que tu respectes, dans tous les cas, souffre à ton tour. Tu reçois ton



LISEZ ! LISEZ ! RÉPÉTA L'ENFANT DE SA VOIX DEVENUE PROFONDE, LISEZ ! (P. 114.)

dû, ma fille ! » Et je restais. Parole, monsieur Arthez, c'était pour expier. Seulement à la fin, ah ! à la fin ! trop a été trop ! Je suis tombée malade ! j'aimis au mont-de-piété toutes mes nippes, pour payer des sirops et des tisanes...

Et j'ai tant réfléchi... tant et tant... que, dès que j'ai pu marcher, eh bien ! j'ai pris le chemin de la rivière, et...

— Vous vouliez vous jeter à l'eau ?

— Cette idée !... Oui, parbleu ! Qu'est-ce que j'ai à faire ?... Rambert ! Ils vont le tuer !

— Votre enfant ?

— C'est vrai ! il y a Jacques ! Mais j'suis une drôle de mère, hein ! qui abandonne son petit !

Elle avait dans la voix, dans l'attitude courbée, secouée de sanglots, qui remuaient ses épaules, une douleur si vraie, si poignante, si étouffée de remords saignants, que Pascal Arthez se sentait ému, oubliant presque l'homme qui allait mourir pour consoler cette femme qui cherchait le suicide.

— Ah ! monsieur Arthez, disait Marthe Hardy, chaque parole coupée d'un sanglot, si je ne m'étais pas conduite comme une misérable... Noël ne serait pas où il est. C'est moi qui le tue ! Ah ! ce petit, dont vous êtes le tuteur maintenant, on m'a dit, ce petit, qu'est-ce que je lui répondrai quand il me demandera pourquoi j'avais quitté son père ?... Ce qui me console, dit-elle en étouffant un atroce accès de toux, c'est que je ne serai plus là quand il pourra comprendre !

— Il comprend, murmura Arthez. Il comprend trop !

Il essaya de calmer la misérable. Il lui mentait, lui donnant un espoir qu'il n'avait plus. La peine de Rambert pouvait être commuée. On n'exécuterait peut-être pas le condamné. Il fallait vivre. Elle reverrait peut-être Noël.

— Le revoir ? disait-elle, secouée des pieds à la tête.

Le médecin la conjurait de rentrer chez elle. Où demeurerait-elle ? — Dans un taudis, du côté de Montmartre, — très loin. Arthez lui demandait si elle avait besoin de quelque argent. Il fallait bien vivre. Arthez glissait dans sa main, comme à une mendiante, un peu d'argent. Il lui faisait jurer de vivre, de patienter. Le petit Jacques voulait voir sa maman aussi.

— Sa maman ? Il parle donc de moi ? dit-elle dans un grand élan qui la surprit elle-même, car il y avait au fond de son cri une espérance. Il en parle ?

— Pas souvent, répondit Arthez.

— Noël lui a appris à me détester, n'est-ce pas ?

— Noël ne lui a appris qu'à être bon !

— Et puis, si le petit me méprisait ou ne me connaissait pas, je l'aurais bien mérité, n'est-ce pas ? Ah ! stupide folle que j'ai été ! va ! — Eh bien ! oui, monsieur Arthez, j'attendrai, je ne me tuerai pas, je ferai durer la peine plus longtemps. C'était si bon et si facile d'en finir ! Il n'y a qu'une chose qui me faisait peur. C'était la Morgue ! — Allons, venez, venez ! — Je mourrai peut-être aussi tristement. L'hôpital, ce n'est pas gai non plus ! Mais tout ce qui peut m'arriver, je l'ai mérité, je l'ai mérité ! — Quand verrai-je le petit ?

— Bientôt je vous l'écrirai.

Il songeait qu'il fallait laisser achever le drame dont le dénouement se préparait, là-bas, à la Roquette.

Il fit monter Marthe Hardy dans un fiacre, jeta l'adresse au cocher et rentra seul, à pied, chez lui, songeant toujours à Noël, au passé, aux heures d'espoir d'il y avait vingt ans, aux heures de prison, à tout cela, et il se disait, tout en marchant :

— Voilà cette femme qui ne le croit pas coupable non plus ! Était-ce donc un meurtrier ?

Il avait espéré que le volume de Silvio Pellico serait remis à Noël. Trois jours avant on l'avait retourné à Pascal Arthez avec ce seul mot : « Impossible. »

— Le poison valait mieux que ce qui se prépare là-bas, songeait Arthez.

Il rentra chez lui.

— Comment va l'enfant ? demanda-t-il à son domestique.

— Bien, monsieur. Il s'est endormi de bonne heure.

— Pas de fièvre ?

— Je ne crois pas.

Le petit Jacques, en effet, dormait paisiblement dans son petit lit. La tête sur l'oreiller, les paupières baissées, sa petite bouche ouverte, la poitrine oppressée légèrement ; il sommeillait cependant, tranquille. Arthez toucha ses petites mains.

— Si fait ! il a un peu de fièvre.

La chambre du docteur était contiguë à celle qu'il avait donnée à Jacques. Pascal y entra, et, sous sa lampe, se mit à rêver, à lire. Les heures passaient. Dans le silence de l'appartement, la pendule venait de sonner onze heures, puis minuit, lorsque le docteur tressaillit : un cri déchirant, un petit cri d'enfant éperdu traversa brusquement cette nuit.

Arthez se précipita vers la chambre où était couché Jacques. Il appelait : Jacques ! Jacques !

Et tout à coup, sur le seuil il recula presque effrayé.

L'enfant était hors du lit, demi-nu, les cheveux dressés sur le front, livide, les yeux hagards, et ses dents claquaient. D'un geste épouvanté, il semblait désigner, dans l'ombre, quelque chose que Pascal n'apercevait pas : puis il repliait ses bras sur sa poitrine, et il paraissait, terrifié, vouloir se blottir en quelque coin, comme un oiseau peureux. Le docteur lui dit :

— Qu'as-tu donc, petit Jacques ?

L'enfant ne répondit pas. Il avait les yeux comme rivés à la même place, dans l'angle de la chambre, à cette place où



Pascal Arthez ne voyait rien, et, effroyablement pâle, le corps secoué par un frisson terrible, il étendait toujours ses petits bras maigres vers ce point invisible et de sa gorge des sanglots s'échappaient comme des râles.

Arthez prit l'enfant dans ses bras ; il lui fallut faire un effort pour l'enlever de terre, Jacques résistait. Une force inconnue animait ce petit corps grêle. Le docteur le mit au lit, le couvrit ; Jacques tremblait de fièvre.

Ce n'était pas la fièvre qui le secouait, mais une névrose terrible, quelque chose comme une catalepsie singulière, un accès d'une de ces maladies mystérieuses, de ces affections quasi fantastiques qui déconcertent celui qui sait et épouvantent celui qui ignore.

Arthez eut peur. Il savait la sensibilité presque effrayante de l'enfant. L'état cataleptique pouvait durer longtemps. La catalepsie est un éclair ou une affection persistante. Elle épouvante. Elle a cette force terrible de tout inconnu. Sa puissance paraît se doubler de mystère.

L'état cataleptique, chez le petit Jacques, dura peu de temps, une demi-heure à peine. Après quoi, fondant en larmes, il revint à lui et se reprit à vivre.

Arthez lui dit alors :

— Qui t'a fait peur ? Qu'as-tu ?

— Ce que j'avais ? dit l'enfant, Ce que j'ai ?...

Il s'arrêta, regarda Pascal Arthez bien en face et lui dit sourdement, avec un frémissement de tout son corps et avec une facilité de paroles qu'il n'avait pas d'ordinaire :

— J'ai vu qu'on va faire du mal à mon papa !... Oui, là-bas, on monte une machine en bois, on frappe des coups de marteau !... On va le tuer !...

— Tuer ! dit Arthez, qui eut à son tour une sueur froide.

— Oui... Il y a un couteau... et de grandes poutres ! C'est tout rouge ! Voyez...

L'espèce de vision, faite dans le rêve ou la veille, réapparaissait sans doute aux yeux de l'enfant, car la même expression hagarde lui écartait les paupières et le même geste du bras vers l'ombre revenait.

— Et lui, mon papa... je le vois aussi... Oui, on dirait qu'il dort... Et les autres, sur

la place, bâtissent toujours cette chose... Pan ! pan ! pan !... Ah ! je vois, je vois !... Papa !... papa ! mon papa !

— Jacques, dit Arthez glacé d'émotion Jacques, mon petit Jacques, est-ce que tu as jamais vu un échafaud ?

— Moi ?... Non... Mais je vois... je vois...

— Mais sur des images, au moins, tu en as vu ?... Tu en as vu ?

— Jamais !

— C'est épouvantable ! murmura le docteur.

Il assistait à cette scène tragique : un enfant, à l'entendement centuplé par une



MONSIEUR L'ABBÉ, REGARDEZ-MOI ET DITES-MOI SI VOUS AVEZ VU DES CRIMINELS AVEC CES YEUX-LA ? (P. 116.)

sorte de crise magnétique, voyant, voyant distinctement, par la pensée, l'horrible scène qui se préparait là-bas, le supplice de son père, l'exécution, la guillotine...

Et le petit Jacques, encore debout sur son lit, ses pauvres jambes maigres aux genoux ronds agitées d'un tremblement de convulsion, son bras toujours étendu, l'œil effaré, la bouche sèche, continuait à jeter, avec des efforts douloureux qui soulevaient sa poitrine mince, à la peau toute blanche, aperçue par sa chemise entr'ouverte, des cris, des appels, des gémissements entrecoupant ce qu'il disait :

— Monsieur Arthez... monsieur Arthez... Non, n'est-ce pas ? on ne va pas le tuer ?...

Pourquoi?... Qu'est-ce qu'il a fait, papa? Du mal?... Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!... Du mal, lui!... Je le vois toujours...

Son geste sec, raide, ébauchait l'envoi d'un baiser à quelqu'un d'invisible: Rambert, le condamné, couché là-bas, endormi.

— Oui, je le vois... Et il se lève!... Il se réveille!... Il entend le bruit qu'on fait dehors... Il y a tant, tant de monde!... Est-ce qu'il est malade, mon papa? Il a l'air triste, triste... Monsieur Arthez... Monsieur Arthez... appela tout à coup l'enfant, d'un ton plus bref, impératif.

— Quoi?... que veux-tu, Jacques?...

— Monsieur Arthez, cette lettre?... Qu'avez-vous fait de cette lettre?

— Quelle lettre? dit Arthez.

— Celle que le curé a apportée, celle qui a un cachet tout noir..

Pascal Arthez frissonna.

— Comment sais-tu?...

— Je l'ai vue, quand vous l'avez mise dans le tiroir de votre bureau. Je l'ai bien vue... et...

— Et?... répéta Arthez comme l'enfant s'arrêtait brusquement.

— Et je la vois encore! dit Jacques d'un ton brusque... Je la vois! je la vois! monsieur Arthez, il y a quelque chose d'écrit dedans et... ce quelque chose, c'est ce qui prouve que papa n'a fait de mal à personne! A personne! répéta la petite voix, devenue métallique, de l'enfant, tandis que Pascal, droit devant lui, le cœur percé d'effroi, regardait au fond des yeux égarés du petit comme pour savoir d'où, de quelle puissance fantastique venait la parole de Jacques.

L'homme de science se trouvait devant un cas de divination singulière, de magnétisme et comme de double vue surprenant. L'ami de Rambert, plus troublé encore, se heurtait à quelque chose d'imprévu et de tragique: son propre doute se rencontrant dans le cerveau encore hésitant d'un enfant, sa propre pensée se trouvant exprimée sans balbutiement avec une netteté étrange, par ses petites lèvres encore ignorantes.

La lettre! la lettre qu'avait apportée le prêtre! Cette lettre qu'il avait jurée de ne pas ouvrir! Jacques savait qu'elle était là! Jacques, comme s'il eût crevé l'enveloppe et pu lire, lui qui ne savait pas lire, Jacques devinait ce que cette lettre contenait, une explication de la chute de Noël, — qui sait? — une preuve d'innocence peut-être!

Pascal Arthez se demandait avec effroi si les veilles, l'énerverment de ces jours passés ne lui troublaient pas le cerveau, s'il n'était pas halluciné. Avait-il bien en-

tendu? L'enfant avait-il réellement parlé de cette lettre?

— Monsieur Arthez... monsieur Arthez, répéta la voix brève du petit, la lettre! je la veux... allez la chercher... la lettre!

Ah! cette fois, c'était bien vrai! Arthez entendait! Ce petit être faible commandait. Le médecin se précipita dans sa chambre, ouvrit le tiroir du bureau avec un mouvement de fièvre et rapporta cette lettre qui lui brûlait les doigts, dont le cachet, sous la pression de son pouce, lui semblait quelque chose de redoutable comme la porte d'une oubliette refermée sur un secret.

Le visage blême du petit s'éclaira d'une expression de joie malade en apercevant cette enveloppe qu'il voyait à la fois d'une double vision: l'espèce de vision interne du sujet magnétisé et la vision naturelle de l'être éveillé.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là? demanda Jacques en montrant, de ses doigts maigres, l'écriture de son père.

— *A monsieur Pascal Arthez, lut le médecin, pour le petit Jacques, quand mon fils aura vingt ans!*

— Pour moi? Pour moi, ça? dit l'enfant avec fièvre. Eh bien! il faut lire... il faut lire... Lisez-moi tout, monsieur Arthez, ouvrez la lettre!

— La lettre? l'ouvrir?

— Oui!

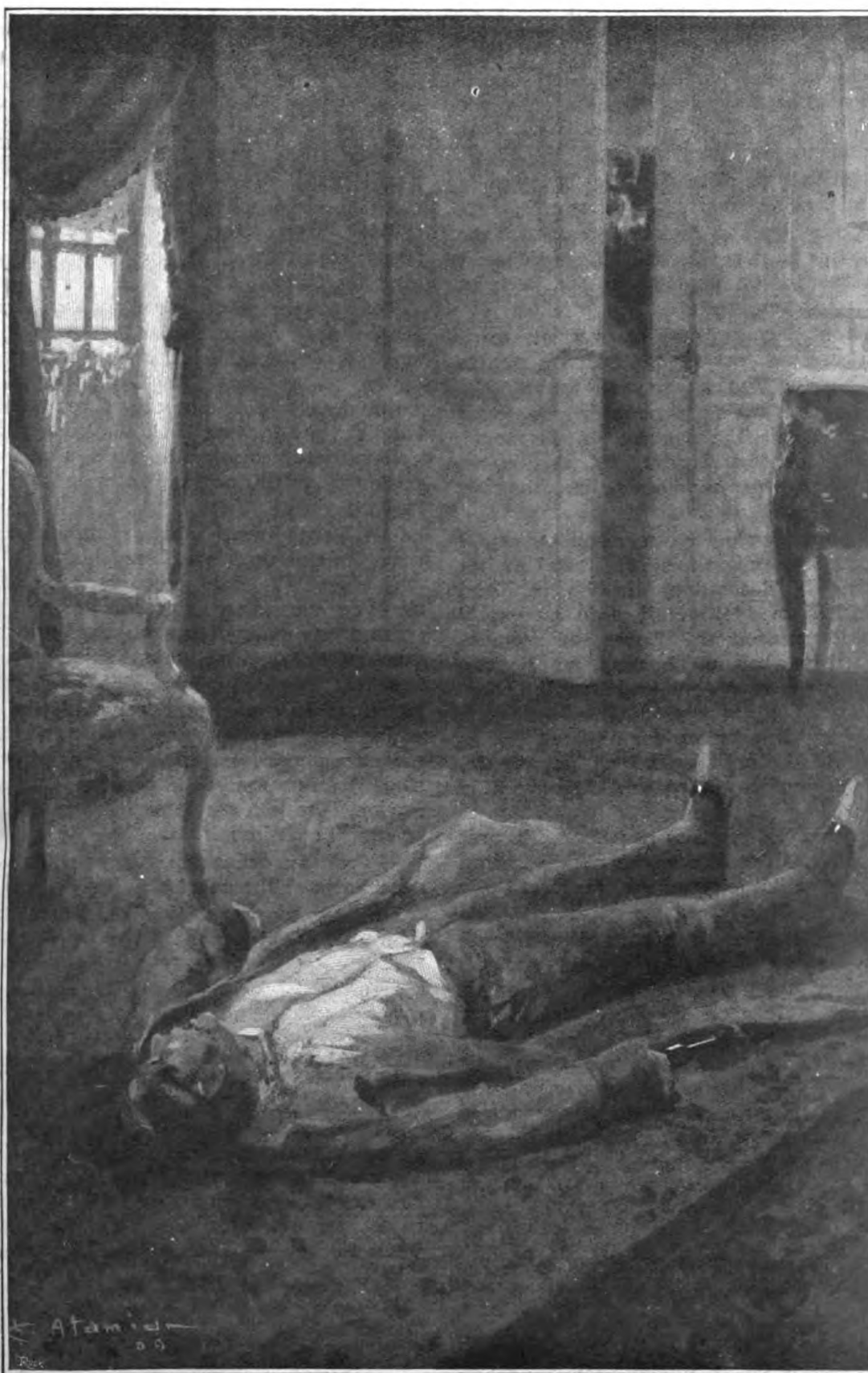
— *Quand mon fils aura vingt ans!* répéta le docteur.

— Quand je serai grand?... Non, tout de suite... Il faut lire tout de suite... monsieur Arthez! Ah! ça me fait mal de ne pas savoir ce qu'il y a là-dedans... Et pourtant je le sais bien, allez, je le sais bien... Il y a que papa est bon, qu'il ne faut pas lui faire du mal... Mais lisez donc, monsieur Arthez!

Lire? Rompre ce cachet? Désobéir à la suprême pensée de Rambert? Arthez avait juré. Cet homme, dont l'honneur était sans tache, avait donné sa parole d'honneur qu'il n'ouvrirait cette lettre qu'à l'heure où le voulait Noël: quand le petit Jacques aurait vingt ans.

Le serment avait été fait, la parole était donnée. Lire?... Et parce que l'ordre d'un enfant malade, secoué par une névrose bizarre, lui était donné... décacheter cette lettre?...

— Monsieur Arthez! Monsieur Arthez! répétait le petit que secouait une crise terrible, ils frappent toujours là-bas... Ils font glisser le couteau pour voir s'il va... Ils vont tuer papa, le tuer, le tuer!... Monsieur Arthez, lisez



LES GENS DE POLICE APERÇURENT DANS L'ENTREBAILLEMENT DE LA PORTE, AU MILIEU DE LA FUMÉE, UN CORPS ÉTENDU... (P. 120).



donc ce que papa veut me dire... Je le veux ! Je le veux !

— Je le veux ! répétait le frêle petit Jacques dont les yeux agrandis entraient jusqu'au fond de l'âme dans les yeux, dans la conscience de Pascal Arthez.

Sa petite main s'étendait vers la lettre, la montrait, la réclamait, la voulait.

— Ce qu'il y a dedans... je le sais... il me semble que papa me l'a dit... Ça empêcherait de le tuer !... Ça empêcherait !... Je veux voir !... Je veux lire !...

Et, tout à coup, avec des sanglots terribles, s'arrêtant, passant ses pauvres petites mains sur son front chaud de fièvre :

— Lire ?... mais tu ne sais pas, petit Jacques, disait-il, se parlant à lui-même. C'est M. Arthez qui sait !... M. Arthez va lire !... N'est-ce pas que vous *va* lire, monsieur Arthez ?

Trahir sa parole ? Fausser son serment ?

C'était la première fois que Pascal Arthez hésitait. Eh ! il eût donné sa vie, parbleu ! pour la foi jurée ! Mais était-ce de sa vie qu'il s'agissait maintenant ? Entre son serment et lui, il y avait un homme, un homme qu'on allait tuer et dont on bâtissait l'échafaud, que Jacques apercevait.

— Lisez ! lisez ! monsieur Arthez !

La voix du petit se faisait impatiente, colère, désespérée, dolente et furieuse à la fois.

C'est vrai, les minutes passaient... la nuit s'avavançait... Plus d'une heure du matin déjà !... On allait le tuer, tuer Rambert !

— Lisez ! lisez !

— Mais lire, lire... c'était trahir la volonté de cet homme condamné. *Quand mon fils aura vingt ans !* avait-il écrit. Il voulait qu'on attendît. Son dernier vœu, c'était cela, et ce vœu était un ordre. Arthez avait juré. *Quand mon fils aura vingt ans !* Et le fils tout petit, secoué par une effrayante attaque nerveuse, ordonnait, se dressait là et voulait qu'on lût, qu'on lût tout de suite.

Et la lettre tremblait dans la main d'Arthez, et le médecin entendait la voix du prêtre lui réclamer solennellement sa parole d'honneur.

Ah ! l'honneur ! Fallait-il donc, pour demeurer fidèle à un serment ainsi prêté, laisser trancher la tête à un homme faussement accusé, peut-être ?

Si l'enfant avait deviné, pourtant ? Si cette seconde vue du petit malade, si la vision étrange n'étaient pas un phénomène névropathique, sans base réelle ? Si cette incroyable divination, c'était une vérité ?

— Tu n'as jamais trahi un serment, Arthez, disait au docteur une sorte de voix intérieure ; mais il y a un devoir plus puissant parfois que le devoir de la foi jurée, c'est le sacrifice de sa propre conscience, le déchirement de sa propre dignité pour le salut d'un autre.

Et la main fiévreuse de Pascal Arthez froissait l'enveloppe où Noël avait écrit l'ordre formel : *Pour mon fils quand il aura vingt ans !*

Tout à coup, d'un geste rapide, la main gauche appuyée au rebord de son lit, la main droite tendue brusquement vers le papier que pressait Arthez, le petit Jacques saisit de ses doigts nerveux cette lettre, l'arracha au docteur, déchira vivement l'enveloppe et les yeux hagards, rendant ce papier à Pascal dont le front se couvrait de sueur :

— Lisez ! lisez ! répéta l'enfant de sa voix devenue profonde, lisez !

Il y avait là, dans ce corps grêle de petit être nervosiaque, miné, creusé, pâle, comme une volonté surhumaine, une force inattendue, quelque chose d'inexplicable.

Pascal Arthez frissonnait en lisant la lettre, mais son regard courant très vite maintenant à l'écriture de Rambert, le médecin poussa un cri, un grand cri effaré, jailli du profond de la poitrine, et, comme un fou, il se jeta sur le petit Jacques, l'embrassant en disant :

— Qu'est-ce qui te disait donc qu'il fallait décacheter et lire cela !

Un long sourire éclaira la pauvre petite figure pâle de Jacques :

— Ce qui me le disait ... fit-il.

Il toucha son front, sa tête fiévreuse, qui brûlait :

— Ça ! dit-il.

Puis brusquement, avec un élan nouveau éperdu, plein d'angoisse :

— Eh bien ! n'est-ce pas ? Papa leur dit de ne pas le tuer ! Il le leur dit, il le leur écrit ! Ils le ne tueront pas ! Dites-le moi, monsieur Arthez, ils ne tueront pas mon papa ! Ils ne le tueront pas !

— Non, sur ma vie ! dit Pascal Arthez.

Il regarda la pendule :

Deux heures !

Dans quatre heures, on allait exécuter un homme !

Mais en quatre heures, on remuerait un monde !

— A bientôt, petit Jacques !

Il embrassa encore l'enfant et se précipita

sur un cordon de sonnette communiquant avec la chambre où dormait son domestique, en haut.

Jacques, plus calme, regardait, souriait.

Tandis que le domestique appelé s'apprêtait pour descendre, Pascal Arthez relevait la lettre de Noël Rambert.

Lettre simple, poignante, d'un affolé de martyr, d'un père s'immolant pour son fils :

« Mon Jacques, mon enfant, disait ce père, quand tu liras ce que je t'écris maintenant, il y aura longtemps que je serai enterré quelque part, à Clamart, dans un enclos où ceux qui dorment là n'ont pas de nom. Des suppliciés oubliés ou *réclamés de famille*. — On m'a jugé. J'ai été pris, comme un coupable, auprès d'un homme assassiné par un autre que moi.

« D'abord j'ai essayé de me défendre. Innocent, on dispute sa vie au bourreau, son honneur à l'accusation, c'est tout simple. Mais, peu à peu, les preuves s'entassant contre moi, je me suis senti perdu, bien perdu. Il n'y avait pas une circonstance qui ne se tournât contre moi. Comment faire croire que j'avais été envoyé sur le lieu du crime, par hasard, sur la prière d'une femme dont, aujourd'hui encore, je ne sais pas le nom ? *Claire*, voilà tout. Elle s'appelait Claire, Mais Claire comment ? Est-ce que ça arrive, ces choses-là ?

« Alors, le désespoir m'a pris. Je me suis senti, mon pauvre enfant, accablé comme lorsqu'on est bien malade et qu'on se dit qu'on va mourir. Et mourir, en effet, c'était mon lot. J'ai interrogé les gens de science. Ils ont eu beau me mentir, j'ai compris que j'étais condamné. Le docteur Arthez, d'ailleurs, me l'a dit nettement, comme il dit toutes choses. Et voilà que, presque en même temps que cette sentence, aussi dure que celle de la justice, m'était notifiée par le médecin, un homme venait à moi, un homme dont je n'écrirai pas le nom ici, puisque je lui ai vendu ma vie. C'est lui qui avait tué l'homme qu'on m'a accusé d'avoir mis à mort. Pour une cause ou pour une autre, par crainte sans doute d'être dénoncé par je ne sais qui, il fallait à cet homme que la justice eût trouvé, atteint et frappé un coupable. Alors, mon pauvre Jacques, il m'a offert, — tu me croiras, c'est la vérité, — de m'acheter mon aveu. L'aveu d'un crime que je n'ai pas commis. C'était une idée de fou. Est-ce qu'un honnête homme

consentira jamais à se faire passer pour un assassin ?

« N'est-ce pas, c'est impossible, je te dis cela ? Eh bien ! cela est. Malade, mourant, n'ayant que toi au monde et toi étant pauvre, je n'ai pas voulu que ma vie de misère fût la tienne. J'ai vendu ma vie comme d'autres la vendent, dit-on, à des compagnies d'assurances, et cherchent à mourir dans un accident de chemin de fer, en se jetant à l'eau, est-ce que je sais ! enfin de manière à ne pas laisser deviner la vérité, qui est le *suicide*. Mon suicide à moi, c'est l'échafaud, et j'y ajoute le suicide de mon honneur. Mais est-ce que ça a un honneur, les pauvres ?

« Dans vingt ans, tu seras riche. Ce que je tremblerais de te laisser ? Le nom d'un flétri. Mais ce nom, tu ne le porteras pas. Tu en auras un glorieux, vénéré, pur de toute tache, celui d'Arthez. Tu ne te rappelleras même pas que ton père s'appelait Noël Rambert. On ne t'aura peut-être pas conté son histoire. J'ai voulu te la dire, moi. Arthez vivant t'expliquera que certains êtres ont la folie du dévouement comme d'autres celle de l'épée. Si Arthez n'est plus et qu'il t'ait laissé cette lettre à lire lorsque tu auras vingt ans, eh bien ! relis dans les journaux de l'année où nous sommes le procès de l'accusé du crime de Beaujon, du condamné Noël Rambert, et dis-toi bien que ceux-là qui m'ont condamné ont cru faire leur devoir, puisque j'ai avoué, mais que j'ai menti ; j'ai menti pour toi, pour te faire riche, pour te faire heureux, toi qui, venu au monde misérable, étais destiné à supporter la pauvreté si je ne m'étais pas vendu, vendu à *lui*, pour toi, mon Jacques !

« Et maintenant je t'embrasse là, à cette place où je t'écris au crayon, comme je peux et comme je sais. Je pose mes lèvres à cet endroit, oui, ici, et lorsque tu y mettras ta bouche, je souhaite que tu aies le frisson d'amour qui me court sur le corps en ce moment, comme si j'embrassais ton joli front, tes paupières douces, ta bonne joue, et comme si je promenais mes doigts dans tes cheveux, cher petit de mon âme !

« Adieu ! Aime bien mon souvenir, Jacques ! Tâche de te rappeler cette figure pâle que tu aimais tant hier, et qui est celle de ton père. Vénère le docteur Arthez vivant, honore-le mort. En disant que j'ai tué, je n'ai eu qu'une douleur, mais atroce : supporter le doute, le mépris peut-être d'un tel homme.

« Je t'embrasse encore. Je penserai à toi jusqu'au dernier moment. Adieu, mon Jacques bien-aimé, mon petit, mon fils ! Je t'entends, enfant, me dire *papa*. Puis, je te vois grand, beau, fier, heureux. Ça me désole. J'avais quelques mois à vivre seulement. Je te les donne. Je meurs content.

« NOËL RAMBERT. »

Pascal Arthez, blême et la lèvre convulsée, achevait pour le seconde fois cette lettre, lorsque le domestique entra, descendant de sa chambre à demi vêtu.

— Gardez le petit Jacques, dit le docteur. Gardez-le jusqu'à ce que je revienne !

Puis, se tournant, vers le lit du petit :

— Et quand je reviendrai, Noël Rambert sera sauvé ! sauvé !

— Ah ! je savais bien ! je savais bien ! cria l'enfant. Est-ce qu'on pouvait tuer papa ?... Mon papa !

Et, sur ce cher nom, il laissa aller sa tête sur l'oreiller, disant doucement, comme un oiseau jette un dernier pépiement avant de s'endormir :

— Papa !

Le docteur Arthez était rentré dans sa chambre, et glissant dans sa poche la lettre de Rambert, il cherchait maintenant l'autre papier, celui que lui avait remis Daniel Mortal, disant tout haut !

— Il faut que tout soit connu ! La justice saura tout !

## VI

### La fin d'un homme fort

Noël Rambert était éveillé déjà et depuis une heure. Le grand murmure de la foule arrivant à travers les murs de la prison, l'avait tiré d'un sommeil maladif et plein de rêves tristes. Il avait murmuré :

— Est-ce que ce serait pour aujourd'hui ?

Quand on était entré dans sa cellule, il avait dit :

— Ah ! bon ! j'avais bien deviné. Est-ce que l'échafaud est dressé ?

On ne répondit pas.

Il répéta machinalement :

— L'échafaud !

Et tout à coup, à cette pensée qu'il allait monter les marches de la guillotine et qu'on allait lui couper le cou, il frissonna, non de peur, mais de honte.

— Est-ce qu'on n'a pas envoyé un livre pour moi ?

— Un livre ?

— Oui, un volume de Silvio Pellico. Je voudrais le lire. On dit qu'on ne refuse rien aux condamnés à mort. Eh bien !, moi, je voudrais ce livre.

Ceux qui étaient là le regardèrent ; ils croyaient le pauvre diable devenu fou.

Depuis trois ou quatre jours, Noël Rambert réclamait ce livre.

— Le poison... pensait-il, Arthez m'avait promis le poison. Mourir, bien ; mais pas sur l'échafaud.

Le prêtre vint.

Il parla d'expiation, de remords, de clémence divine.

Noël répondit simplement :

— Monsieur l'abbé, regardez-moi et dites-moi si vous avez vu beaucoup de criminels avec ces yeux-là, calmes, je crois, et honnêtes ?

Le prêtre, sous ce regard fiévreux, mais pur et profond, frissonna.

Il savait comment meurent les criminels repentis, mais, cette fois, il lui semblait qu'il se trouvait devant un martyr.

— Vous ne voulez pas vous confesser ?

— Merci.

— Mais votre crime...

— Ne parlons pas de cela, monsieur l'abbé, je n'ai jamais voulu dire un mot de cette affaire. Je vous remercie d'avoir consenti à servir d'intermédiaire entre le docteur Arthez et moi. Soyez certain que votre absolution peut tomber sur moi sans crainte.

— Mon fils, le repentir...

Noël l'interrompit

— Je voudrais, dit-il, avoir un volume de Pellico, qu'on m'a promis.

Il espérait peut-être le feuilleter avant la toilette, mettre le poison sur ses lèvres.

— N'est-ce pas un livre qu'on vous a envoyé du dehors ? dit l'aumônier.

— Oui.

— Le directeur l'a consigné au greffe. On ne pouvait vous donner que les ouvrages de la prison.

— Ah !

— Ce livre a été rendu... refusé...

— Refusé ! répéta Noël.

Il eut un triste et long sourire, et, tout haut, le prêtre l'entendit qui disait :

— Allons, pas de chance ! Tu iras jusqu'au bout, mon pauvre Noël !

Il répéta :

— Jusqu'au bout... là-haut...

Et avec un soupir sorti des entrailles

— Ah ! Jacques, Jacquinet, petit Jacques, aime bien ton père qui ne t'embrassera plus !





MORTAL, UN HORRIBLE  
POIDS DE MOINS SUR LA  
POITRINE, SONGEAIT A CE

PÈRE DONT LA TÊTE ALLAIT  
TOMBER DANS LE PANIER.  
(P. 119).

Le prêtre, en l'écoutant, sentait ses yeux qui se mouillaient et des sanglots qui lui venaient, lui serrant la gorge.

Pendant que le confesseur contemplait ainsi, remué jusqu'à l'âme, cet homme qui allait mourir, Pascal Arthez, comme affolé, mais appelant à lui tout son sang-froid, ramassant, en quelque sorte, son énergie entière, se jetait dans une voiture, sonnait à la porte du ministère de la justice, se heurtait aux étonnements, à la mauvaise humeur, aux insolences des huissiers.

Que voulait cet homme ? Était-ce un fou ? Parler au ministre à cette heure ? Le ministre dormait. Est-ce qu'un garde des sceaux est à la disposition du premier suppliant venu qui se présente, au milieu de la nuit ?

Mais elle ne ressemblait pas aux autres, cette nuit. Là-bas, on dressait un échafaud. On allait exécuter un homme, un innocent. La preuve était là, là (Arthez montrait ces papiers qu'il voulait mettre sous les yeux du chef de la justice). Ah ! mon Dieu, puisqu'il s'agissait de la vie d'un homme, on pouvait bien réveiller Son Excellence !

— Réveiller, réveiller !...

Le portier grommelait, l'huissier, éveillé en sursaut, examinait cet homme maigre et fier qui arrivait là, place Vendôme, et parlait presque en maître

— Dites à qui de droit que c'est M. Pascal Arthez qui apporte la preuve de l'innocence de Noël Rambert.

Une felle preuve, tombant ainsi au ministère, à trois heures et demie ou quatre heures

du matin, on n'en avait jamais eu d'exemple. Le portier se sentait des envies de hausser les épaules et de sourire, malgré sa mauvaise humeur. Mais enfin, il s'agissait, comme disait Arthez, — dont le nom était connu jusque-là, — de la vie d'un homme. Prendre la responsabilité de ne pas avertir le ministre, en semblable circonstance, c'était grave.

— Je jure bien que si vous vous rendez coupable d'un tel meurtre, disait Arthez, vous serez traîné en cour d'assises !

L'huissier n'hésitait plus. Il réveillerait Antoine, le valet de chambre, qui réveillerait le garde des sceaux. Il s'enfonça du côté des appartements, une bougie à la main.

Arthez attendait, assis sur une banquette, le portier ayant allumé un bec de gaz. Chaque minute qui passait enlevait au docteur un peu de son calme. Il lui semblait entendre la voix du petit Jacques répéter, dans son hallucination tragique :

— Ils clouent les poutres, là-bas ! Pan ! pan ! pan ! Ils font glisser le couteau !... Vite, allez, monsieur Arthez !

Le ministre fut long à s'habiller. Il reçut enfin Pascal Arthez. Enveloppé dans une robe de chambre, il considérait presque curieusement cet homme dont le nom était celui d'un proscrit de la veille. Pascal, fébrilement, avec une éloquence ardente, âpre et suppliante à la fois, racontait à celui qui, dans sa main, tenait l'existence de Rambert, tout ce que la lettre venait de lui

révéler, tout ce qui était maintenant une preuve, une vérité, une certitude.

— Rambert est innocent ! Rambert choisit le couperet comme instrument de suicide ! Il s'est vendu. Empêchez que ce marché ne soit signé du sang d'un juste !

— Et le coupable ?

Pascal Arthez mettait sous les yeux du ministre cette donation faite par Mortal, Mortal qui accusait, dénonçait, livrait.

— M. Mortal ? répétait le ministre.

Il le connaissait. Était-ce possible ! Quel épouvantable roman venait lui raconter là le docteur Arthez ? Une pareille chose pouvait-elle arriver ! Le ministre croyait à un cauchemar.

— Vous examinerez, vous comprendrez, la lumière se fera, répétait Pascal. Mais avant tout, que cette exécution n'ait pas lieu. L'échafaud est dressé, Rambert ne peut pas y monter !

Le ministre frappa sur un timbre.

— M. de Brignières ? demanda-t-il à l'huissier qui entra.

C'était le nom de son secrétaire.

— M. de Brignières n'est pas rentré. M. le vicomte est au bal de l'ambassade d'Autriche, répondit l'huissier.

— J'écrirai alors l'ordre de sursis moi-même.

Il s'assit devant la table, à la lueur d'une bougie allumée qui faisait luire son front chauve ; il écrivit rapidement deux lettres, les glissa dans des enveloppes, et à l'angle mit ces deux lettres en larges majuscules : P. O.

L'huissier attendait.

— Cette lettre sur-le-champ au procureur impérial ; cette autre au procureur-général. Par ordonnance, vous voyez. Et au galop.

Le ministre se retourna alors vers Arthez :

— Je garde ces papiers. M. Daniel Mortal sera, ce matin même, tout à l'heure, appelé à donner des explications. Je ne me recouche pas. A bientôt, monsieur !

Le geste était pour Arthez un signe de s'éloigner. En traversant la cour, il vit un garde de Paris montant à cheval, les plis ministériels à la main. Après les avoir glissés dans la poche de cuir pendue à son côté, un coup d'éperon et il partait, les fers de son cheval allumaient, dans la nuit, des étincelles sur le pavé.

Le portier avait ouvert la porte de sortie toute grande.

Arthez regardait le casque du soldat s'enfoncer dans la nuit. Une demie sonnait à une horloge.

— Quatre heures et demie ! Pourvu que

l'ordre de surseoir à l'exécution arrive à temps !

Et Pascal calculait.

— Oui, le laps de temps suffisait ; il n'y avait rien à craindre.

C'était à peu près l'heure où Daniel Mortal énervé, à bout de forces, allait quitter les environs de cette prison et le voisinage de cet échafaud qu'il était venu braver, narguer, avec une audace suprême, une affectation de crânerie hautaine.

Mortal, couché sur son lit, ne dormait point. Il repassait une à une, les émotions qu'il venait de ressentir. C'était sinistre, et cela n'avait pas l'air vrai. C'était comme un cauchemar qu'il venait d'avoir. Il gardait, dans les oreilles, ce bruit de la foule pareil au grondement de la mer.

Maintenant, Noël Rambert devait être bien près de mourir. L'heure approchait. Pourvu que cet homme ne dit pas un mot ni au prêtre, ni à personne !

C'était pourtant Claire qui était la cause de cette résolution formidable qu'il avait osé prendre, lui, Mortal. Sans les soupçons de la jeune femme, il laissait l'accusé se débattre devant ses juges et n'intervenait pas. Alors rien à craindre.

— Ah ! ah ! ne regrettons rien, disait-il tout haut. Si Claire avait parlé, j'étais perdu sûrement.

Et il songeait que depuis quelques jours il s'efforçait d'entraîner, de séduire, de reconquérir Claire et ses bonnes grâces. Mais elle s'obstinait à demeurer seule, enfermée, soucieuse.

— Bah ! songeait-il, je serais bien sot de m'acharner après cet amour impossible !

Et vaguement il se mettait à penser à une cancatrice hongroise dont on parlait beaucoup et dont les petits chevaux conduits par des laquais vêtus à la mode danubienne, étaient, en ce moment, célèbres au Bois.

Il tressaillit tout à coup, malgré lui, interrompu dans ses réflexions par le timbre de la pendule qui venait de sonner six coups.

Six heures !

A présent la porte de la Roquette s'ouvrait, le condamné apparaissait, le col coupé, le cou nu, très pâle. On le faisait monter ces marches que, lui, Daniel, avait gravies. Un silence de mort, froid comme la neige, tombait sur toute cette foule qui regardait. L'homme était jeté sur la bascule, poussé sous le couperet... Un bruit sourd, un bruit de couteau de boucher sur le billot. C'était tout.

C'était fini !

Et Mortal, debout maintenant, avec un horrible poids de moins sur la poitrine, songeait avec un sentiment bizarre qui allait de l'admiration au mépris, à ce père dont la tête allait tomber dans le panier plein de son.

Et là-bas, sans doute, la foule s'écoulait silencieuse, risquant pourtant encore çà et là un lazzi. Les boutiques des marchands de vin s'emplissaient ; on montait à l'assaut des fiacres. On recommençait à chanter !

— Allons ! dit Mortal, j'ai racheté le billet Laverdac deux cent mille francs, mais je suis sauvé. J'ai le front un peu lourd. Je prendrai un bain russe. Cela me remettra.

Il passa dans son cabinet de toilette, se plongea la tête dans l'eau fraîche, parfumée de benjoin. Il se sentit mieux, tout à fait bien.

Claire dormait dans ses appartements, situés dans une aile de l'hôtel assez éloignée. Il lui apprendrait bientôt comment le *meurtrier de Paul Laverdac* était mort. Une impression de soulagement succédait à cette fiévreuse angoisse de tout à l'heure. Allons ! maintenant on pouvait vivre ! Qui l'inquiéterait ? Personne. Quel obstacle devant lui ? Aucun. Il avait décidément bien fait de risquer une proposition aussi dangereusement audacieuse. Tout est parfait si l'on réussit. Le bruit d'une voiture passant sur le pavé de la Chaussée d'Antin, berçait son contentement comme d'un murmure doux.

Le son net et clair d'un timbre retentissant dans le demi-silence du logis presque endormi, le fit, au contraire, tressaillir.

Était-ce une pendule de l'appartement qui sonnait ? Il lui avait semblé reconnaître la vibration du timbre de l'hôtel. Et tout à l'heure, ce roulement lourd de voiture sur le pavé ?... Est-ce qu'on venait à l'hôtel ? Qui venait ? Qui pouvait venir à une heure pareille ? Six heures un quart ! Bast ! quelque camarade du cercle, décafé par le bacara et accourant en hâte pour acquitter, sans plus attendre, une dette de jeu. Son ami Caverac était venu plus d'une fois ainsi, le surprendre au saut du lit.



ENCORE UNE FOIS RAMBERT S'ÉTAIT TROUVÉ SEUL AVEC SON FILS (P. 122).

Mais pourquoi se sentait-il troublé involontairement... inquiet ?... On avait ouvert une porte dans l'appartement... Quelqu'un traversait le salon... Il lui semblait qu'il y avait là plusieurs personnes... Oui, on marchait sur le tapis. Des pas nombreux.

Qu'était-ce donc ?

Entre le salon et sa chambre, il n'y avait qu'une espèce de bibliothèque-fumoir. On en ouvrait la porte maintenant. Une voix un peu dure, une voix inconnue, demandait : *La chambre est là !* et, timidement, une autre voix, celle de Jean, son valet de chambre, répondait : *Oui, monsieur.* On eût dit que Jean tremblait.

— Ah ! ça, mais ?...

Daniel regarda la chaîne de sûreté qui empêchait d'ouvrir la porte de sa chambre. Solide, bien établie dans sa ferrure, la chaîne tenait bien. On n'entrerait pas ainsi chez lui. Il était libre de ses mouvements, maître de sa destinée.

— Si Rambert avait parlé ?

Mortal, dans le jour pâle du matin, se vit passer devant une glace comme un fantôme. Il était livide.



— S'il avait parlé?... Eh bien! tout serait fini!

Il prit, sur une tablette placée à portée de son lit, un petit revolver à crosse d'ivoire, garni d'argent, et se rappela qu'il avait cette arme à Beaujon, la nuit de ce 1<sup>er</sup> janvier... C'était un coup de ce revolver qu'il avait tiré sur Noël. L'instruction avait bien remarqué qu'un des rideaux de la chambre était troué d'une balle, mais elle n'avait pas rencontré dans ce fait une preuve de culpabilité ou d'innocence, Laverdac ayant été tué d'un coup de couteau.

— Ce simple détail pouvait sauver Rambert s'il n'avait pas avoué! pensait Mortal.

Mais Noël n'était-il pas exécuté? Pourquoi venait-on? Qui était-là? Ces hommes...

Des coups secs frappés à la porte firent passer un frisson sur la peau de Daniel.

— Qui est là? dit-il.

Une voix, la voix rude de tout à l'heure, répondit:

— Ouvrez! au nom de la loi!

— La loi? la loi?... On venait l'arrêter... La loi?... Rambert avait parlé!... Partie perdue!

— Diable! dit simplement Mortal, tout haut.

Il reprenait son sang-froid tout à coup, redevenant ce qu'il avait toujours été en face d'un danger, intrépide.

— Ouvrez! répétait la voix.

Mortal alla doucement à la porte, son revolver à la main et ouvrit, en effet; mais, sous la poussée des gens qui attendaient, la chaîne de sûreté résista.

Alors, dans l'entre-bâillement de la porte, découpés comme par une vive arête, il aperçut des hommes aux traits énergiques, deux ou trois, et à leur tête un commissaire, son écharpe tricolore roulée à sa ceinture.

— Au nom de la loi! dit encore cet homme.

— Est-ce moi que vous venez chercher?

demanda Mortal, ou quelqu'un — de mes gens?

Le commissaire, donnant encore une poussée à la porte barrée, ne répondit que par ces mots:

— Ouvrez!

— Alors, c'est moi? dit Mortal.

Il fit jouer la gâchette de son revolver, se recula de deux pas pour qu'on ne vit point, enfonça à demi dans sa bouche le canon de son arme, dont le froid de l'acier lui fit passer un frisson sur les dents:

— Rambert a parlé! songea-t-il encore.

Et, très doucement, il appuya le doigt sur la détente.

Il tomba raide et comme une masse. Le coup parti, les gens de police aperçurent, dans l'entre-bâillement de la porte, au milieu de la fumée, un corps étendu, la face fracassée, rouge, le nez et le front emportés et, çà et là, sur les meubles, des débris saignants de cervelle et de crâne.

Claire, tout près de là, dormait encore. Elle n'avait rien entendu. Lorsqu'elle s'éveilla, elle eut comme le pressentiment d'un malheur. Il se passait quelque chose de tragique dans l'hôtel. Un murmure étrange montait. La cour était pleine de monde.

— Qu'y a-t-il? demanda Claire.

Toute pâle, la femme de chambre hésitait.

— Madame... M. Mortal...

— Eh bien!

— Un affreux malheur ce matin!

La plus épouvantable des pensées traversa l'esprit de Claire. Mortal était arrêté. Elle devinait, elle tremblait d'avance.

— M. Mortal s'est tué, dit brusquement la femme de chambre, comme si le secret l'étouffait.

— Tué! Mortal!

Claire, lentement, tomba à genoux. Elle ne disait rien, mais ses lèvres remuaient. La femme de chambre regardait, immobile. Madame priait peut-être.

## VII

## Réveil

Noël Rambert s'éveillait comme d'un affreux rêve. Ayant sacrifié sa vie, vendu sa chair, il se retrouvait vivant. L'échafaud était dressé à cent pas de là. L'heure de l'exécution avait sonné, et la tête du condamné tenait encore à ses épaules.

Le chef de service de la sûreté, le commissaire de police présent et le greffier avaient dressé un procès-verbal de sursis ordonné par le garde des sceaux, et le condamné avait été réintégré dans cette cellule où ne rentrent jamais ceux qui en sortent.

— Il n'y a pas eu d'exemple, me disait le greffier.

Noël, étonné, harassé, comme abruti, les nerfs soudain détendus, toute la machine humaine à bout de forces, tomba sur son lit comme une masse, et, écrasé, s'endormit d'un sommeil comateux de malade.

Les gardiens s'interrogeaient. Qu'y avait-il donc ? Il paraît qu'on venait de découvrir que Noël avait des complices. On le gardait pour qu'il les nommât. Mais non, mais non ! Le pauvre homme était innocent, au contraire. On savait maintenant qui avait fait le coup. Celui-là serait arrêté ce matin même. Ça allait faire un beau scandale, même ! Ah ! bah !

Et Rambert ?

Eh bien ! on réviserait son procès. Mais s'il s'en tirait, le pauvre diable, il n'aurait pas longtemps à se frotter les mains ! Voyez donc comme il est maigre ! On le prendrait pour un mort, endormi comme ça !

La justice, en effet, se trouvait en présence des articles 443, 444 et 445 du code d'instruction criminelle, donnant au ministre le droit de poursuivre la révision des procès criminels. La sentence allait donc être dénoncée à la Cour de cassation, qui renverrait, pour être soumis à de nouveaux débats, le condamné devant une nouvelle cour d'assises. C'était la loi. Inévitablement, Noël Rambert devait comparaître encore devant des juges, répondre, expliquer pourquoi il avait menti. Et, la cause entendue de ce procès nouveau, il ne pouvait sortir réhabilité que dans le cas de peine subie ou de lettre



JACQUES PRENAIT SA LEÇON D'ÉCRITURE SUR CE CAHIER RÉGLÉ D'AVANCE (P. 124).

de grâce. La réhabilitation même d'un innocent ne s'accorde qu'à ce prix.

Noël Rambert, malade, affaibli, pouvait mourir en prison pendant l'instruction de ce nouveau procès.

Il y a, dans cette faible nature humaine, dans ces êtres qu'une goutte d'eau tue et qui supportent énergiquement, victorieusement des maux sans nombre, une puissance, une élasticité, une force de résistance inconcevables. Trois mois ne s'étaient point passés que, serrant contre sa poitrine, qui le brûlait toujours, son petit Jacques adoré, Noël, étendu au soleil, devant la porte d'une petite maison de paysans, à Sartrouville, se demandait si les mois de cette année qu'il venait de traverser étaient bien réels, si vraiment il les avait vécus.

Une sorte de cauchemar lui passait devant les yeux comme, dans la nuit, les verres d'une lanterne magique. C'était d'abord le 1<sup>er</sup> janvier, pluvieux, la misère noire au logis, les boutiques pleines de lumières, les boulevards, le petit Jacques demandant un joujou, et lui, Noël, demandant l'aumône ! C'étaient les Champs-Élysées déserts, l'apparition de cette femme dont il savait le nom maintenant, Mme Mortal, les pièces d'or qui sonnaient dans le creux de la main du pauvre homme, la course vers Beaujon, l'assassinat, l'arrestation.

Et puis, alors le cachot, les souffrances, l'éroulement de tous les interrogatoires qui insultaient les effarements de l'innocent se demandant ce qu'on lui voulait et se prenant à douter de lui-même ; puis cet homme, Mortal, arrivant là, ce pacte sous cette vente d'un cadavre à un Shylock assassin, le jugement, la cour d'assises, l'aveu, la camisole de force, la

toilette, le froid des ciseaux sur le cou, la guillotine...

Et brusquement le salut, la vie ! Un nouveau procès, de nouveaux juges ! Des médecins qui cherchaient si l'homme capable de se dévouer avec une énergie bestiale pour son enfant, n'était pas un aliéné ! Puis l'acquiescement, les bravos de la foule, Pascal Arthez emportant dans un fiacre Noël à demi évanoui d'émotion, de faiblesse ; le père retrouvant, revoyant, embrassant son fils, son bon petit, son Jacques, la chair de sa chair...

Et tout à coup, pendant que ces deux êtres, le père et le fils, s'embrassaient, que le pauvre homme entendait la musique de cette petite bouche rose lui dire *papa, mon papa*, une porte qui s'ouvrait, une malheureuse femme qui entrait, si pâle, si maigre, méconnaissable, — Marthe la mère, — et qui pleurait, pleurait tant, la pauvre mère, et se traînait à terre, et, entre deux accès de toux, répétait :

— Pardon ! pardon ! de cette même bouche qui autrefois avait dit : Je t'aime !

— Oui, n'est-ce pas, c'était un rêve ? un mauvais rêve ? Et Noël Rambert, inondé de soleil, réchauffait son corps amaigri à à cette bonne chaleur qui lui entrait dans les poumons, serrait contre sa poitrine son enfant, cachant, comme un oiseau, sa petite tête sous le menton du père.

Il était en deuil, le petit Jacques !

C'est vrai, en deuil de Marthe. La vision ne mentait pas. Noël se remettait à songer. Il se voyait pardonnant à celle qui l'avait trahi, la relevant, lui disant de ne plus pleurer, tandis que Pascal Arthez, qui était là, répétait : « Vous êtes un brave garçon, Noël, » et que l'enfant disait, lui : « Ne pleure plus, maman ; tu vois bien que papa ne te gronde pas ! »

Quels souvenirs ! C'était pourtant la vie de Rambert, depuis ces trois mois. On l'avait réhabilité ; il avait voulu revoir les camarades de la maison Potonié. On l'avait bien reçu. Le patron lui avait dit : « Votre place vous attend, mais soignez-vous ! »

Se soigner ! Le docteur Arthez faisait ce qu'il pouvait et aussi la pauvre Mme Laverdac, qui était venue et qui avait dit : — Je n'ai plus de fils. Laissez moi aimer le vôtre, vous qui avez vu mourir le mien et qui l'auriez sauvé...

— Si j'avais vu, si j'étais venu plus tôt ! répondait Noël.

Il se sentait entouré de soins. Le petit Jacques n'était plus seul. Il n'aurait pas l'argent sanglant de Mortal, mais il aurait cet

appui de la pauvre vieille mère à qui l'on avait pris son fils, et aussi de loin Mme Claire, qui, après avoir quitté Paris, vivait en recluse à Versailles, dans une rue sans bruit, une maison ignorée.

Ah ! que de choses en si peu de temps !

Rambert continuait à les revoir par la pensée. C'était Marthe malade, Marthe mourante, Marthe partant avant lui. Mais pardonnée, du moins, pauvre fille !

Oui, certes, il lui avait pardonné. Elle avait été l'unique amour de sa vie, cette Marthe. Et puis, c'était la mère de Jacques ! Il avait bien pleuré en la menant au cimetière, son mouchoir tantôt sur les yeux pour essuyer ses larmes, tantôt sur les lèvres pour étouffer les accès de toux.

Noël n'avait pas voulu que le petit Jacques suivit le convoi. Il ne lui fallait pas d'émotion, à cet être pareil à une sensitive.

Et, encore une fois, Rambert s'était trouvé seul avec son fils. Tout seul, dans un logement triste de Paris, se sentant mieux d'ailleurs physiquement, reprenant des forces. Effet de beau temps. Est-ce qu'il ne tomberait pas, à l'automne, avec les feuilles vertes maintenant, et condamnées à jaunir comme lui, à disparaître ?

Condamné ! Ce mot lui faisait peur maintenant. Il eût voulu, il voulait vivre. Il avait retrouvé Jacques. C'était trop cruel de le quitter.

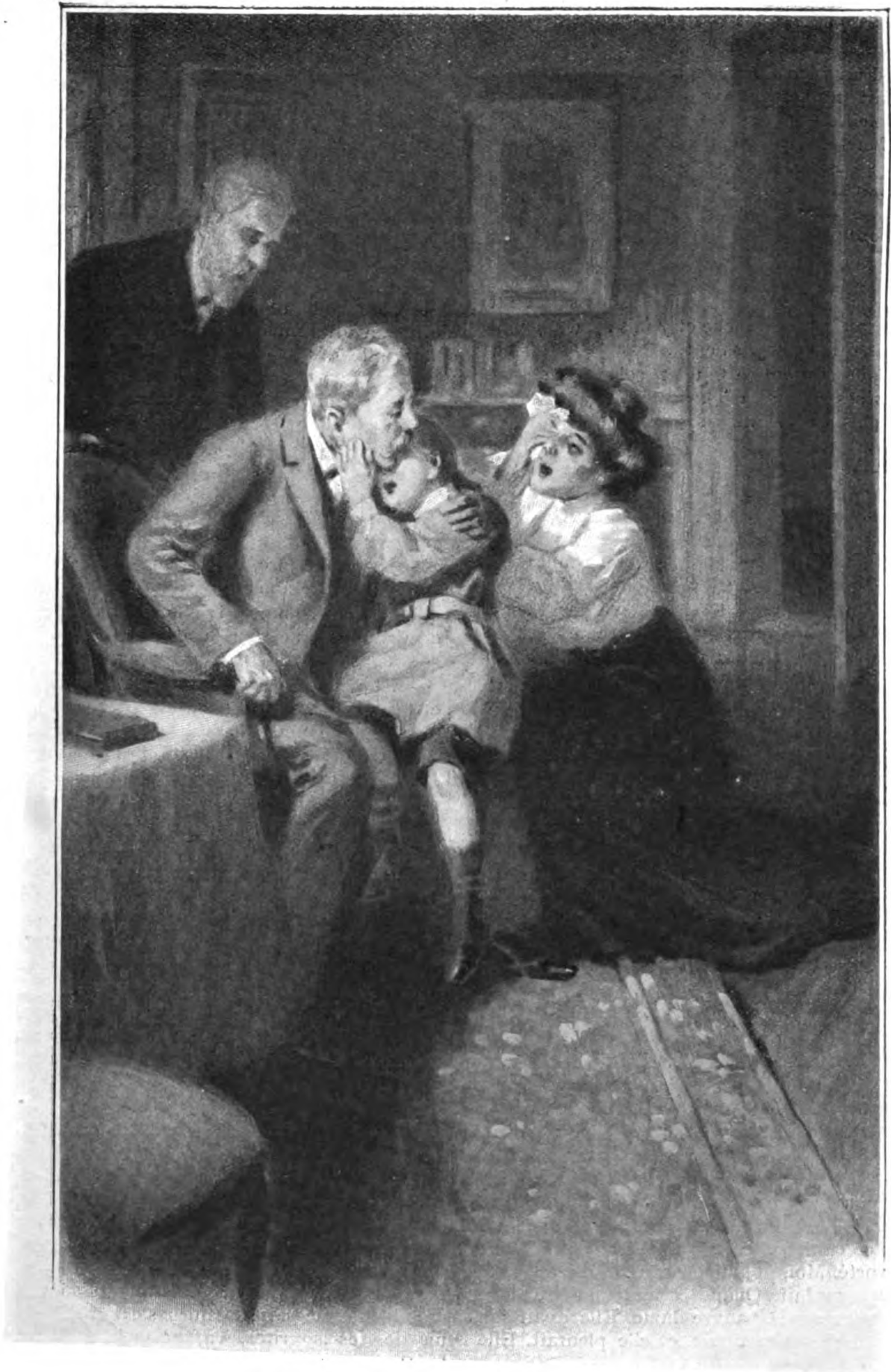
Et Noël revoyait le jour où le docteur Arthez était entré dans son logis, lui disant : « Il vous faut le grand air, Noël, la campagne, l'odeur des champs ; l'hiver, le Midi. Les chères créatures qui veillent sur vous, la mère de celui qu'on a tué et la veuve de celui qui a tué m'ont fait remettre pour vous, — pour votre Jacques, — une somme qui vous servira pour vivre assez de temps pour recouvrer la santé (la santé ! Et Noël ouvrait ses grands yeux fiévreux de malade). Allons, venez ! »

On partait. Au bord de l'eau, à Sartrouville, le docteur installait Noël et Jacques dans une ferme, avec les odeurs saines d'étable entrant dans les poumons, des senteurs d'arbre et de sève arrivant par-dessus le fleuve, et, dans l'anéantissement de l'oisiveté, ce rude travailleur de tant d'années d'épreuves, restait là, humant le chaud, caressant la petite tête de son fils et se disant avec angoisse :

— Mais est-ce que je vais mourir, moi, maintenant que je suis heureux ?

Il songeait, ainsi, il rentrait sa vie, serrant contre lui Jacquinet levant la tête vers le





NOEL RAMBERT, INONDÉ DE SOLEIL SERRAIT, CONTRE SA POITRINE SON ENFANT, CACHANT  
COMME UN OISEAU SA PETITE TÊTE SOUS LE MENTON DE SON PÈRE... (P. 122).

ciel d'un bleu doux, regardant la berge qui glissait mollement vers la Seine pailletée de soleil, les rives vertes, les toits d'ardoise de Maisons-Laffitte, le vieux moulin du temps passé, debout sur ses assises de pierres, le château perdu dans les arbres, et plus près, au-dessus de l'herbe, et des fleurettes du bord de l'eau, les libellules aux ailes vertes à reflets bleus, passant rapides, en même temps que des oiseaux qui voletaient joyeux rasant l'eau claire où les poissons sautaient trouant la nappe bleue et y faisant des petits ronds qui s'élargissaient...

Noël contemplant tout cela ; il serrait dans ses doigts la douce petite menotte de Jacques, la portait à ses lèvres, et tout bas disait :

— Je ne voudrais pas le quitter, pourtant.

Il se leva brusquement de la chaise où il était assis. Sur la berge, un homme venait, amené par le train qui, tout à l'heure, avait passé sur le pont de fonte avec un grand bruit de tonnerre. C'était le docteur Arthez.

L'enfant courut à lui, soulevé par Pascal jusqu'à ses lèvres. Puis, doucement, Noël venait, qui tendait sa main maigre au médecin.

— Oh ! dit Arthez. Mais je vous trouve bonne mine, Rambert.

— Vraiment ! demanda le malade avec inquiétude.

— Vraiment. Les forces doivent vous revenir. L'anémie s'en va visiblement. Vous savez bien que je ne suis pas homme à farder la vérité.

— Ah ! docteur, dit Noël Rambert avec un grand élan éperdu. Si j'avais le temps de voir grandir ce petit-là !

— Eh bien ! comment va-t-il, ce garnement-là ? demanda le docteur.

— Je lis, je commence, répondit l'enfant. Papa m'a montré comment on écrit. Je fais des bâtons.

Il avait dit cela fièrement, comme un conquérant doit parler d'une bataille gagnée.

— Oh ! mais alors, nous sommes un homme.

— Et un bon petit homme, fit Rambert. La pauvre Mme Laverdac est venue l'autre jour. Elle l'a vu prendre sa leçon d'écriture, sur ce cahier réglé d'avance qu'elle m'avait apporté. Moi, je guidais la main de Jacques. Elle regardait. Quand ça a été fini, j'ai levé les yeux sur la pauvre dame. Elle avait son mouchoir sur sa figure, et elle pleurait. Elle m'a dit alors :

« C'est ainsi que je tenais, pour lui apprendre, les petits doigts de mon Paul. »

Je lui ai demandé pardon ; je ne voulais pas l'attrister. « Au contraire, m'a-t-elle répondu, ça me fait plaisir. Il lui ressemble. » Et elle a embrassé Jacques. Oh ! comme je l'embrasserais moi-même aussi fort !

— Il ne faut pas trop le pousser, sa petite tête travaille assez, dit Arthez ; mais, d'ailleurs, il a de bonnes joues, il grossit ; ses énervements tomberont.

— Ah ! le voir grand ! le voir grand !

— Courage ! répondit Pascal Arthez. Votre maladie, mon pauvre Noël, c'était le chagrin, le désespoir et la misère. Ah ! le meilleur remède, le meilleur médecin, c'est le bonheur ! Maintenant, vous vivrez...

Il ajouta, avec une singulière expression, comme si ces mots lui rappelaient la parole d'honneur donnée au prêtre et violée, violée par lui qui n'avait jamais connu un mensonge ou une forfaiture :

— Je vous le jure, Noël, j'en réponds. Cet hiver, je vous emmène à Nice.

— A Nice ! comme un riche ? Et travailler ? Je m'ennuie à ne rien faire !

— Vous travaillerez à votre retour.

— Et maman ? demanda tout à coup la petite voix claire de l'enfant.

Les deux hommes tressaillirent, échangeant un regard triste à cette question qui tombait là, terrible, dans sa douceur ignorante.

— Est-ce que maman viendra avec nous ?

— Non, mon petit Jacques.

— Pourquoi ? demanda l'enfant. Parce qu'elle nous a quittés ? Mais elle nous avait quittés une fois et elle est revenue. Elle reviendra encore, n'est-ce pas ?

— Elle ne reviendra plus, mon Jacques. Mais le docteur assure que ton papa te restera...

— Toi ! oh ! toujours toi ? n'est-ce pas, monsieur Arthez, toujours ? Et personne ne voudra te faire de mal. Personne, dis, papa, personne ?

— Personne !

— Et puis, ajouta Noël Rambert en attirant à lui le petit être et en enfonçant ses lèvres dans ses joues qui sentaient bon, en respirant le parfum de ses cheveux blonds, très doux, et en jetant ensuite au docteur Arthez un ineffable regard de reconnaissance, d'espoir et de joie. — Tout ce qu'on a pu me faire, tout ce qu'on pourrait me faire encore, mon bien-aimé petit Jacques, s'est effacé par un de tes sourires, va, et par un de tes baisers !

— Vrai ? dit l'enfant. Eh bien ! si tu es malheureux encore et si l'on t'ennuie, ap-

pelle-moi, je t'embrasserai, et le chagrin s'en ira ! Je t'embrasserai tout le temps. Tout le temps, papa ! Toujours ! toujours !

— Toujours ? répétait Noël Rambert avec angoisse en regardant le médecin.

— Longtemps, répondit Pascal Arthez. Vous verrez le petit Jacques devenir un homme !

Un homme !

Et, pendant que l'enfant, maintenant, courait sur la berge poursuivant les papillons, comme plus tard il poursuivrait des rêves, Noël Rambert redisait ce mot plein d'espérances, de joies à venir, d'amour, de consolation, d'oubli : *Un homme !*







LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>

NOUVEAUTÉS A 3 fr. 50

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

## L'Aiguille Creuse

Ouvrages précédemment parus dans la même Série

*Arsène Lupin, Gentleman-Cambrioleur* (59<sup>e</sup> édition)

*Arsène Lupin contre Herlock Sholmès* (42<sup>e</sup> édition)

ALBERT BOISSIÈRE

## L'Homme sans figure

TRISTAN BERNARD

## Auteurs, Acteurs, Spectateurs

LES ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup> PEUVENT ÊTRE LUES PAR TOUT LE MONDE

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & C<sup>ie</sup>

## EN PRÉPARATION

### COLLECTION "Vie au Grand Air"

ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE  
de tous les sports.

CETTE Collection, unique en son genre, formera une véritable bibliothèque sportive; chaque volume sera consacré à un sport particulier et renfermera de nombreuses illustrations hors-texte en similitravure.

La Collection sera complète en 24 volumes : *Le Golf, l'Automobile, l'Escrime, la Marche et la Course, la Chasse à tir, la Lutte, le Cyclisme, l'Equitation, les Sports d'hiver, les Sports de défense, la Pêche, l'Alpinisme*, etc.

Il paraîtra un volume par mois environ, à partir de Novembre 1909.

### COLLECTION "Femina"

ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE  
de la femme et de la jeune fille.

CETTE Collection constituera un véritable manuel, indispensable à toutes les femmes, aux mères comme aux jeunes filles.

La Collection sera complète en 12 volumes : *la Toilette, les Usages mondains, le Home, les Sports de la femme, les Travaux féminins, la Femme et la Famille, les Enfants, la Table et la Cuisine, l'Hygiène, les Beaux-Arts féminins, l'Art de s'y connaître, les Métiers féminins*.

Il paraîtra un volume par mois environ, à partir de Novembre 1909.

## EN SOUSCRIPTION

ALBUM DE GRAND LUXE  
Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

### CONSTANT COQUELIN

Préface inédite en vers d'Ed. Rostand.

C'EST M<sup>me</sup> Edmond Rostand qui, la première, a eu la pieuse pensée de consacrer à Constant Coquelin un album de grand luxe. Avec l'autorisation spéciale de M. Jean Coquelin, la Librairie Pierre Lafitte & C<sup>ie</sup> a assumé le soin d'établir cet ouvrage qui renferme 40 planches en couleurs, reproduction des toiles de maîtres qui représentent le célèbre artiste dans ses créations les plus fameuses.

L'Album : 100 francs.

OUVRAGE DE GRAND LUXE  
imprimé sur alfa à 500 exemplaires numérotés.

### LE LIVRE D'OR de la Conquête de l'Air

RÉDIGÉ et illustré sous la direction et le contrôle des plus hautes personnalités de l'Aérotation et de l'Aviation, avec la collaboration des spécialistes les plus célèbres, cet ouvrage renferme une étude approfondie sur la conquête du ciel, en ballons libres, en dirigeables et en aéroplanes.

10 hors-texte en couleurs. Nombreuses illustrations en noir.

L'Exemplaire dans un étui : 100 francs.



Les Publications Pierre Lafitte & Cie peuvent être lues par tout le monde.

Le Numéro : 0 fr. 50  
Un An : 12 francs.

*Femina*

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15  
de chaque mois.

**La Revue idéale de la femme et de la jeune fille.**

« Sur le mouvement féminin contemporain, l'influence de *Femina* fut considérable et fit dire tout de suite à nos femmes, à nos sœurs, aux jeunes filles : « *C'est mon journal* ». JULES CLARETIE (de l'Académie française).

Le Numéro : 1 fr.  
Un An : 12 francs.

*Je sais tout*

Paraît le 15 de  
chaque mois.

**Le Roi des Magazines par le texte et par l'image.**

« ... Je la connais bien, votre revue ; elle est d'ailleurs mondiale. Comment faites-vous pour enfermer tant de choses en un seul numéro?... »

(Paroles du roi d'Italie au représentant de *Je sais tout*, 15 août 1908.)

Le Numéro : 1 fr.  
Un An : 12 francs.

*MUSICA*

Paraît le 1<sup>er</sup> de  
chaque mois.

**120 francs de musique par an pour 12 francs.**

Outre ses 16 pages de texte et de gravures, *Musica* donne, dans chacun de ses numéros, un *album grand format* de 9 morceaux de musique nouvelle pour toutes les forces et dans tous les genres. *Musica* consacre aux musiciens célèbres des Numéros spéciaux du plus haut intérêt.

Le Numéro : 0 fr. 50  
Un An : 24 francs.

*LA VIE AU GRAND AIR*

Paraît tous les  
Samedis.

**Tout le Sport. Tous les Sports. Tous les Sportsmen.**

*La Vie au Grand Air* donne, chaque semaine, le compte rendu photographique complet des épreuves du dimanche précédent. Elle consacre une place importante à l'automobile, au cyclisme, à l'athlétisme, à l'aviation et à l'hippisme, sans négliger pour cela les autres manifestations sportives.

Le Numéro : 1 fr.  
Un An : 12 francs.

*Fermes & Châteaux*

Paraît le 1<sup>er</sup> de  
chaque mois.

**La plus belle Revue s'occupant des choses de la campagne.**

Luxueuse, utile et pratique, la revue *Fermes & Châteaux* contient des articles documentés et de superbes illustrations. Les spécialistes les plus renommés, collaborent à *Fermes & Châteaux*. Toutes les personnes s'intéressant aux choses de la campagne ont intérêt à lire *Fermes & Châteaux*.





## ROMANS à 3 fr. 50

Chaque volume est expédié franco (France) contre envoi de 3 fr. 50.

<b>MAURICE LEBLANC</b>	AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSENÈ LUPIN Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur (59 <sup>e</sup> édit.). Arsène Lupin contre Herlock Sholmès (42 <sup>e</sup> édit.). L'Aiguille Creuse (24 <sup>e</sup> édition).
<b>F. DE CROISSET et M. LEBLANC</b>	ARSÈNE LUPIN, Pièce en 4 actes.
<b>GASTON LEROUX</b>	AVENTURES EXTRAORDINAIRES de JOSEPH ROULETABILLE, Reporter Le Mystère de la Chambre Jaune (42 <sup>e</sup> édition). Le Parfum de la Dame en Noir (25 <sup>e</sup> édition).
<b>JULES CLARETIE</b>	L'OBSESSION, 12 illustrations hors-texte de Macchiati (14 <sup>e</sup> édition).
<b>J. MARNI</b>	LUNE ET L'AUTRE (14 <sup>e</sup> édition).
<b>ALFRED OLLIVANT</b>	BOB, FILS DE BATAILLE (7 <sup>e</sup> édition).
<b>PHILIPPS OPPENHEIM</b>	BÉRÉNICE, 16 illustrations hors-texte de J. Wély (4 <sup>e</sup> édition).
<b>ARNOLD GOLSWORTHY</b>	UN CRI DANS LA NUIT (10 <sup>e</sup> édition). LES MAINS DANS LES TÈNÈBRES (4 <sup>e</sup> édition).
<b>ALBERT BOISSIÈRE</b>	UN CRIME A ÉTÉ COMMIS (7 <sup>e</sup> édition).
..?..	LES CAHIERS (6 <sup>e</sup> édit.). D'UNE REINE D'AUJOURD'HUI
<b>ALBERT BOISSIÈRE</b>	L'HOMME SANS FIGURE (7 <sup>e</sup> édition).
<b>TRISTAN BERNARD</b>	AUTEURS, ACTEURS, SPECTATEURS
<b>J. J. RENAUD</b>	L'ENLIZÉ DU MONT-ST-MICHEL



**LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Co**

L'ÉDITION D'ART EN COULEURS A LA PORTÉE DE TOUS

## Les **PEINTRES ILLUSTRES**

Collection publiée sous la direction de  
M. Henri ROUJON  
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.



**D**ans chaque volume cartonné, 80 pages de texte sur papier de luxe et 8 gravures en couleurs, sur papier couché de luxe.

**CHAQUE VOLUME EST CONSACRÉ  
A UN PEINTRE CÉLÈBRE**

La collection comprendra 24 volumes et 192 planches en couleurs. Les souscripteurs à la Série ont droit à 2 primes gratuites (bibliothèque en noyer satiné et grande gravure en couleurs à encadrer).

## Les **Plus Belles HISTOIRES**

COLLECTION ENFANTINE  
RELIÉE ET ILLUSTRÉE EN COULEURS



**D**ans chaque volume relié (têtes dorées), 120 pages de texte, sur papier de luxe et 8 gravures en couleurs, sur papier couché de luxe.

**FORMEZ LE GOUT DE VOS  
ENFANTS EN LES AMUSANT**

Volumes parus : *Guillaume Tell*, *Gulliver*, *Contes d'Andersen* (adaptés par Franc-Nohain). *Robinson*, *Don Quichotte*, *Contes de Grimm* (adaptés par H. Duvernois). — Les 6 volumes dans un élégant emboîtement : 12 francs.

chaque volume : **1 fr. 95** net franco domicile.

EN VENTE PARTOUT

P. L. & Co.



Nouvelle Collection illustrée

~~L'ouvrage complet 95 centimes~~

Provisoirement : 1 fr. 15 c.

JULES CLARETIE

1 fr. 50

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

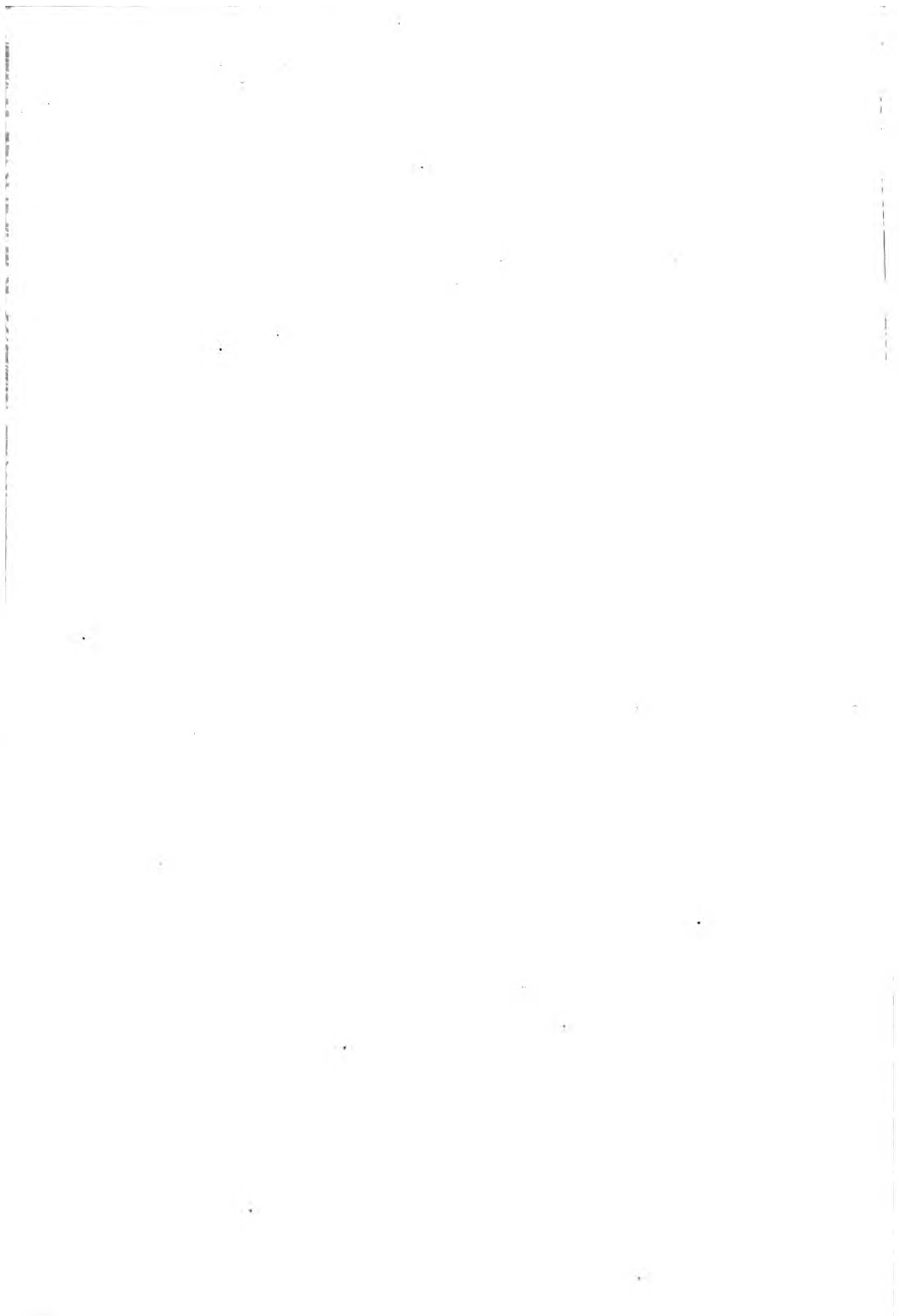
# BRICHANTEAU

## Célèbre



Calmann-Lévy. Éditeurs





**BRICHANTEAU CÉLÈBRE**

---

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous les pays.

---



JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

# Brichanteau

## CÉLÈBRE

ILLUSTRATIONS

DE

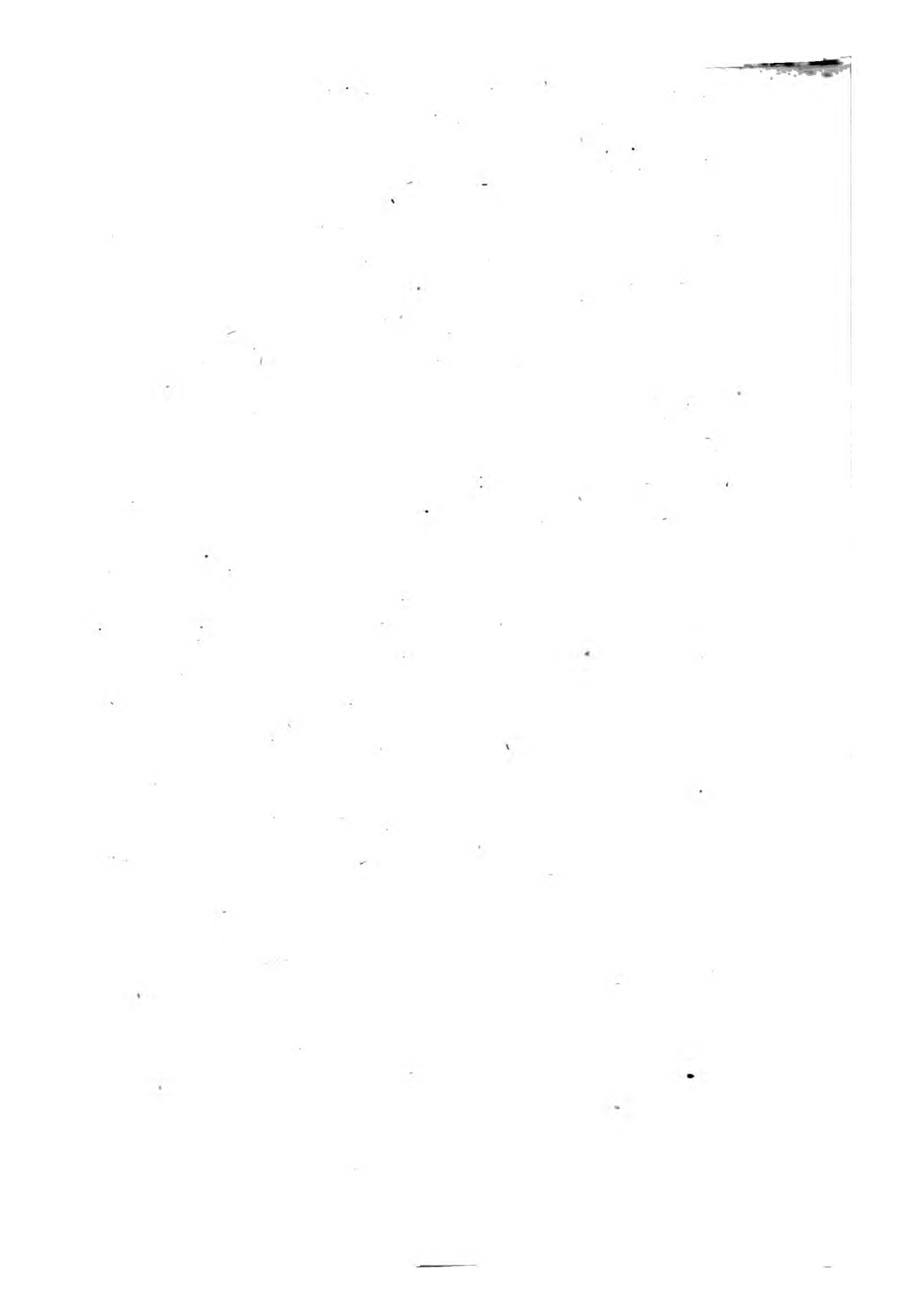
PAUL DESTÉZ



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3





## AVANT LES PROPOS DE BRICHANTEAU

Quand j'ai le temps, il m'est agréable de passer un moment avec mon ami Sébastien Brichanteau. C'est le meilleur des hommes. Un peu bavard, comme le vieil Homère. Mais lorsqu'on a vu tant de choses, on est bien excusable de les vouloir raconter. Il cause. J'écoute, et en écoutant j'oublie les soucis du jour, les nécessités du lendemain, la vie qui passe.

Ce que raconte Brichanteau tient du roman et de l'histoire. Roman de ses amours, histoire de ses succès et de ses chutes. Il passe d'une tombe où dort la bien-aimée à une discussion où s'exalte son esthétique militante. Il évoque des figures qui furent glorieuses ou qui le sont encore et d'autres aussi, des visages inconnus, anonymes, délicieuses apparitions, femmes aux sourires effacés, profils falots d'hommes d'autrefois, de pau-

vres acteurs devenus fantômes. Il a eu des aventures, Brichanteau, et il a des opinions. Il affirme celles-ci avec toute sa loi — avec un grand F — et conte celles-là avec une modestie attendrie.

— Je n'ai pas à me plaindre, me disait-il un jour. J'ai été assez aimé — pour un honnête homme.

Il ne se plaint pas, en effet. Mais il n'admire point toutes choses. Ce n'est pas un révolté, mais ce n'est pas un satisfait. Révolté, il le serait plutôt par l'injustice, l'ingratitude et la bêtise. Seulement il repasse un de ses vieux rôles, il remâche les vers de ses poètes préférés — et il oublie. Il se débarbouille avec de l'ambrosie, comme le Mercure de Molière. Et puis ses récits le consolent. Histoires d'amours ou d'amourettes, histoires de théâtre.

Il a souvent sauvé l'Art et refondu



l'enseignement dramatique en prenant le soleil dans son jardinet.

Et ce qui me plaît en lui, c'est qu'il est de cette race de gens qui ne seront jamais vieux, qui mourront je ne sais à quel âge, avec leur cœur de vingt ans.

Ses propos ne rappellent que de loin, sans doute, la conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye et parfois un grain, un léger granule du pessimisme de Thomas Vireloque se mêle aux enthousiasmes de ce romantique intransigeant. Si l'on n'était pas un peu narquois, on serait par trop dupe. Mais la résignation prend bientôt le dessus et Brichanteau se console de ses bulles de savon crevées en se disant que tout ce que les autres prennent pour de l'absolu — le pouvoir, le succès, la victoire, l'amour même — n'est que de la fumée.

Et c'est, dorée par un dernier rayon de soleil, cette fumée qu'il suit des yeux ; et dans ce nuage léger, bientôt dissipé, il voit toute sa vie, il voit tous ses souvenirs, il voit tous ses rêves comme Hamlet entrevoit dans le nuage des formes et des figures que les autres n'aperçoivent pas.

Pareil au sage Glycion des *Colloques* d'Érasme, ce bon Brichanteau, en ses colloques parisiens, pourrait, parlant non

du *haut du char*, suivant le proverbe grec, mais hors du char de Thespis, dire avec des variantes :

— Pour ne rien cacher devant mes amis, j'ai pris soin de ne commettre aucune action dont j'eusse rougi. A qui vit de la sorte, les hommes ne peuvent guère nuire. Et la crainte de la mort ne m'inquiète pas plus que le jour de ma naissance. Mon sommeil est un peu moins bon, ma mémoire est aussi fidèle. Je n'ai rien de commun avec les médecins. Je me lève dispos, je me promène dans ma chambre puis au jardin. Et je me moque des neurasthéniques ! « Vivez joyeux », dit maître Rabelais.

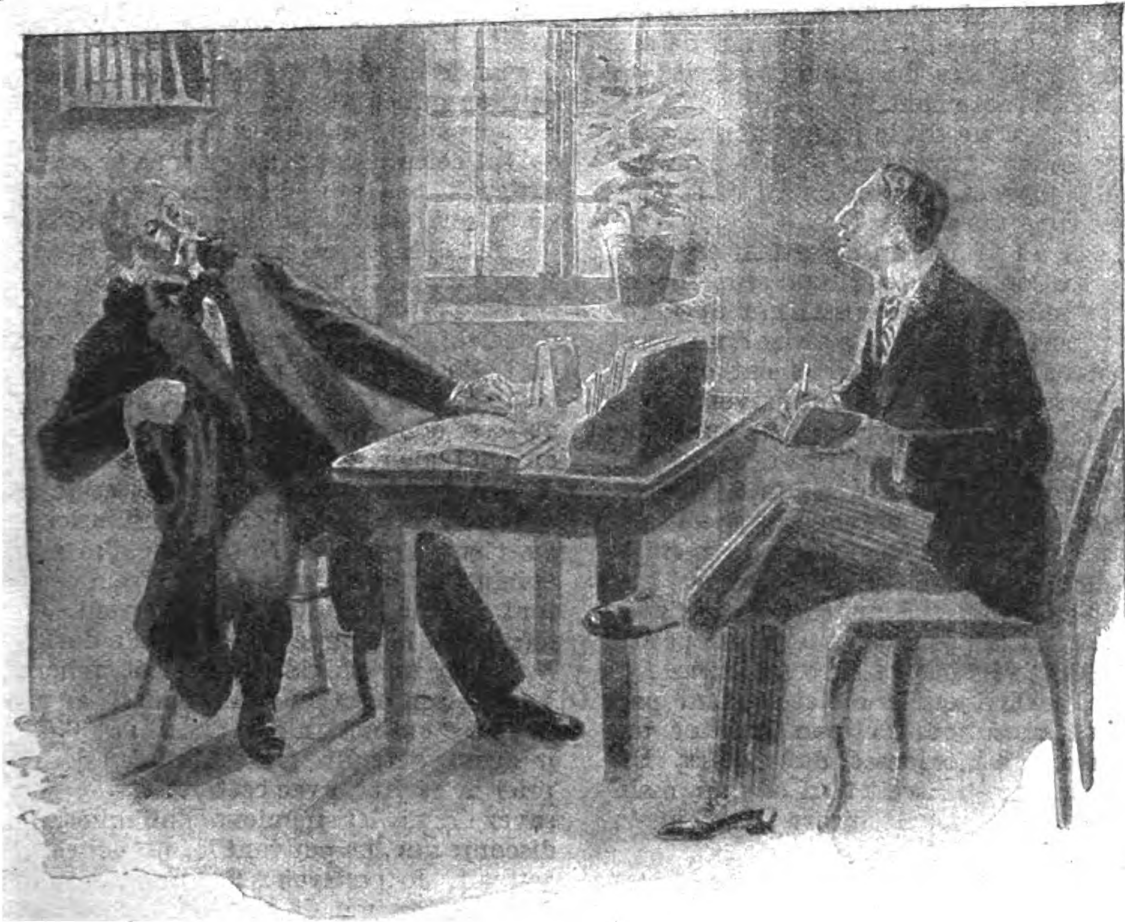
Brichanteau dit : « Vivez fidèles ! »

Il mourra en regardant quelque photographie jaunie et en murmurant un vers d'Hugo.

Mais pourquoi mourrait-il ? Érasme lui dirait que les sages sont immortels dans cet *Entretien des Vieillards* qui s'appelle aussi le *Coche*.

Le Coche, ô ironie ! Le Coche qu'a manqué Brichanteau, ce romantique resté en gare et qui voit la fumée du train express s'envoler avec l'encens de ses amours et la fumée de ses rêves.

J. C.



## I

### UN SOUVENIR DE BRICHANTEAU

Sébastien Brichanteau, comédien français de tous les théâtres de France, fut très étonné, un matin, de voir pénétrer chez lui — dans ce petit appartement de la rue des Dames, aux Batignolles, où, au fond d'un jardinet, cuvait ses souvenirs et cachant sa détresse, il croyait vivre ignoré — un jeune homme souriant, alerte, entrant en coup de vent, avec de grands gestes télégraphiques et qui, d'une voix aimable, demanda au vieil artiste surpris :

— Je suis bien ici chez monsieur Brichanteau?

— Oui, monsieur !

— Et monsieur Brichanteau ?

— C'est moi-même, répondit le vieux comédien en posant sa large et belle main aux veines saillantes sur le côté gauche de sa poitrine, — *côté cœur* ou côté décoration.

Le jeune homme avait vivement jeté autour de lui un coup d'œil rapide, — regard perçant d'officier d'état-major ou de commissaire-priseur — et sa rétine emmagasinait, comme un appareil photographique, tout le décor de cet humble logis de comédien vaincu : la petite bibliothèque — trois planches en bois blanc — où l'auteur conservait les vieilles brochures maculées rapportées de ses tournées, les lithographies anciennes de Frédérick et de Bocage, un portrait colorié de Mélingue, des photographies féminines à demi décolorées, démodées de costumes dans des cadres de formes abo- lies, et, çà et là, de vieilles couronnes aux

feuilles racornies, toutes sèches et comme frites, d'où pendaient des rubans de soie fanée avec des inscriptions dont l'or s'écaillait tristement.

— Monsieur, dit le jeune homme après cette brève inspection, je suis monsieur Paul Ralier, du journal *Lutèce*, et je viens pour vous *interviewer* !

Le beau visage du comédien exprima, sous ses longs cheveux, une stupéfaction où se mêlait un éblouissement de fierté. Un reporter chez lui ! La visite d'un reporter dans ce petit appartement où seuls quelques anciens camarades venaient à peine, rarement, s'asseoir sur une des trois chaises rembourrées de crin qui, avec une petite table et un bureau de chêne que Brichanteau appelait son *secrétaire*, composaient tout le mobilier du pauvre homme, — le lit occupant à lui seul la chambre à coucher qu'on apercevait par la porte ouverte, toute petite ! — Quel événement ! Être *interviewé* ! Ce mot barbare, qui avait si souvent paru odieux au diseur de vers habitué aux syllabes harmonieuses des poètes, Brichanteau lui trouvait tout à coup, maintenant, une sonorité bizarre, mais agréable.

« Être *interviewé*, lui, Brichanteau ! Il faut bien dire *interviewé*, après tout, songeait-il. Dire entretenu serait malséant. »

D'un beau geste d'empereur, faisant signe à Cinna de prendre un siège, il avança donc une chaise au jeune Paul Ralier qui tira de sa poche un carnet, fit glisser son crayon hors de l'étui d'argent et attendit que Brichanteau parlât.

Mais Brichanteau se contentait de sourire. Il attendait, lui aussi, que le reporter lui posât des questions et, avant d'aborder le sujet spécial qui l'amena, Paul Ralier voulut avoir un aperçu général des idées du comédien sur la politique.

Alors Brichanteau parut déconcerté :

— Je croyais que vous veniez me parler d'art, monsieur...

— Je viens vous parler de tout et surtout d'une question particulière que j'aborderai tout à l'heure. Un de mes prédécesseurs a bien *interviewé* jadis monsieur Renan sur l'utilité ou l'inutilité du sabre-baïonnette. Et monsieur Renan a répondu : « Certains hommes ont toujours une idée sur toutes choses ! »

On ne prenait jamais sans vert Sébastien Brichanteau.

— La politique ? fit-il, un peu dédaigneux. Eh bien ! soyons franc, c'est de la viande creuse ! J'admire ceux qui en font, ou qui en vivent, je les plains aussi. N'ai-je pas lu, l'autre matin, qu'un député qui fut célèbre, déclarait qu'il ne se représenterait pas aux élections prochaines, parce qu'il était *désillusionné* ? J'ai longtemps rêvé sur ce mot : *Désillusionné* ! Il m'a mieux fait comprendre toute la supériorité de l'art sur la politique. L'art, monsieur, a cela d'admirable qu'il conduit l'homme, d'illusions en illusions, jusqu'à la fin et jusqu'au but : monument ou fosse commune. Quand on a foit en lui, on peut aller. C'est un viatique. J'aime autant *Hernani* qu'à vingt ans et je ne suis pas, je ne serai jamais *désillusionné* du vieux Corneille. Notez que j'ai mon opinion et que j'aurais pu être député tout comme un autre. Parfaitement. J'ai même fait la campagne électorale dans le Lot pour un candidat qui était aphone. Voyant son élection compromise par une fâcheuse extinction de voix, il eut l'idée, m'ayant entendu jouer *Latude*, de me prier de réciter, avec cette voix que vous savez, dans les réunions publiques, les discours que, ne pouvant les prononcer, il écrivait. Je parlerais. Il se contenterait de la pantomime. Cela marcha comme sur des roulettes.

» Exemple : le candidat demandait la parole, par écrit. On la lui donnait, il me la repassait et je faisais rouler comme un tonnerre les phrases que sa laryngite eût misérablement étouffées. Quelquefois j'ajoutais au texte, j'accentuais. A mes côtés, le candidat protestait alors, disait tout bas : « Vous allez trop loin ! » Le fait est que je passais la rampe, affaire d'habitude. Je répliquais : « Faites les gestes ! » Et souvent mon candidat corrigeait par sa pantomime ce que sa prose, servie par moi, pouvait avoir d'excessif. Or le geste devenait, en ces cas-là, terriblement faux. Mais les électeurs ne le remarquaient guère. Ils ne voyaient que moi, n'entendaient que moi. Et, d'ailleurs, quand, chez un candidat, les gestes seuls sont faux, c'est peu de chose. Il ne vaut pas la peine d'en parler. On a vu plus faux que ça !

— Et, demanda Paul Ralier, humectant son crayon, votre candidat ? Il fut élu, votre candidat ?

— Au premier tour. Oui. Il est même



devenu ministre. Je lui ai fait demander, moi qui ne demande jamais rien, les palmes académiques. Je les attends toujours. Il a oublié mon tonnerre, mon appui, mes campagnes. Ah ! la politique !...

noyer au vent et s'abattre, semblables à de larges papillons d'or, à des oiseaux blessés tombant sur l'herbe pour y mourir.

— Fichtre ! dit-il, il y aura précisément vingt-sept ans, ce mois-ci, que



JE PARLERAIS, IL SE CONTENTERAIT DE LA PANTOMIME.

Par l'unique fenêtre de l'humble logis donnant sur le petit jardin, Brichanteau regardait sur le ciel d'automne, printanier et doux comme en avril, les feuilles des marronniers presque chauves tour-

j'entrai, tête haute, selon mon habitude, à l'Hôtel de Ville. Ce 31 octobre ! Que c'est loin ! Je voulais... je voulais je ne sais quoi. Quelque chose qui fût autre chose. J'entrais pour réclamer des coupures dans

la pièce qui ne marchait pas. J'avais envie de dire : *Enchainons !* Nous étions là un tas et, pour passer le temps, je regardais par-dessus l'épaule d'un petit garde national qui, assis devant la grande table à tapis vert du Conseil, dessinait des bonshommes, crayonnait des cœurs percés de flèches, pendant que Flourens, qu'on appelait Florence, parlait à la foule, debout sur la table, en uniforme de major de remparts. Je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, l'idée me vint que ce garçon en vareuse à collet rouge et qui griffonnait était un camarade quelconque *collationnant* un rôle. Et machinalement je lus ce qu'il écrivait au bas de ses dessins... J'ai retenu la phrase... Comment l'aurais-je oubliée, du reste ? Elle est lapidaire : « Ma chère Titine, je viens de fonder un nouveau gouvernement. Ça m'embête déjà ! — Ton Gustave. »

» Je n'invente pas : Je n'invente jamais rien. J'ai ramassé le papier que, tout d'un coup, le petit garde national froissa et jeta, roulé en boule, sur le parquet, sans l'envoyer à Titine. Eh bien ! monsieur, toute la politique est là. Et tout le progrès aussi peut-être. Ce qui existe à peine *embête* déjà Gustave. Et Gustave, c'est tout le monde. Il est légion, Gustave. C'est Gustave qui fait les gouvernements et qui les défait, en faisant les révolutions. Ce que Gustave ne défait pas, c'est l'art, même quand l'art *embête* Gustave et Titine avec lui.

— Je vois, dit le reporter, écrivant comme sous la dictée du comédien, que vous êtes radical en art, monsieur Brichanteau.

— Irréductible, accentua l'acteur. Je n'ai jamais incliné ma dignité d'artiste devant personne, ni devant le régisseur respecté, ni devant même la femme aimée. L'autorité et l'amour ne me faisaient rien abdiquer. Absolument rien. Tenez, monsieur, j'ai eu, entre tant d'autres passions, une grande affection dans ma vie : Claudine Ferney, une femme de talent, qui était en même temps une jolie fille. Nous jouions ensemble comme Alfred de Musset et George Sand écrivaient côte à côte, et précisément, naguère, lorsque je lisais toutes ces polémiques déjà un peu oubliées à propos de George Sand et du poète, de *Lui* et d'*Elle*, d'*Elle* et d'*Eux*, du duo de Paris et du

trio de Venise, j'éprouvais un certain sentiment de joie intérieure en me disant que ma sensibilité d'artiste me permettait de deviner mieux que toutes les critiques à la fois la cause des froissements, des chocs d'âme de ces deux êtres supérieurs. Monsieur, ce qu'on n'a pas assez dit, c'est que tout venait de ceci, qu'un artiste digne de ce nom, fût-il amant, demeure artiste, un poète reste poète.

» Moi aussi, j'ai eu mon drame de Venise. C'était à Marseille. J'y passai une saison avec Claudine Ferney. On avait voté sur nos débuts : majorité presque absolue. Claudine avait même obtenu des abonnés deux voix de plus que moi. Mais je ne m'en préoccupais pas ! On est toujours plus poli avec les femmes.

» Ces deux voix n'avaient projeté, si je puis dire, aucune ombre sur notre amour. Nous continuions à nous adorer littéralement, et à la table d'hôte, le soir, nous avions un tel sentiment de notre communauté d'affection que, bravant le sourire des jaloux, nous buvions dans le même verre pour bien affirmer notre union. Seulement, lorsque vint l'heure de l'affiche, quand je vis l'épreuve apportée par l'imprimeur dans le cabinet de la régie, l'artiste irréductible, comme je vous le disais, se réveilla chez l'homme amoureux. On avait, monsieur, mis devant moi, placé en vedette, imprimé au-dessus de mon nom, le nom de Claudine, et je lançai au régisseur un tel regard qu'il comprit vite et s'excusa, parlant de galanterie : « Une femme, monsieur Brichanteau, une femme ! » Ah ! je dis non, — par exemple, non ! — Il n'y a plus d'amoureux, il n'y a plus d'amant, plus de maîtresse, plus de galanterie, plus de politesse, rien, il n'y a que des artistes ! Plus de relatif, l'absolu seul : l'art ! Et j'exigeai que *Sébastien Brichanteau* figurât (j'étais le plus ancien et mon engagement m'en donnait le droit) avant *Claudine Ferney*, — au-dessus de *Claudine Ferney*, au premier rang, — ne voulant pas humilier en moi le premier rôle et tous les premiers rôles des poètes !

— Mais, fit doucement Paul Ralier, vous buviez néanmoins dans le même verre !

— A table, oui. Mais au festin de l'art chacun a son hanap distinct. Mon hanap, c'est la vedette. Et je gardai la vedette ! Eh bien ! monsieur, George Sand et Mus-

set buvaient dans le même verre de Venise et tenaient avec raison à leur vedette distincte. Cù l'on a vu des querelles d'amoureux, il fallait voir simplement des rivalités d'artistes. Nobles rivalités, monsieur. Et lorsque la femme de lettres, qui n'avait pas oublié certaines observations du poète sur sa prose, prit

baryton, l'affiche y fut pour quelque chose... Fondodége fut mon Pagello, son Pagello, notre Pagello ! N'y pensons plus.

Brichanteau chassa, d'un geste noble, des images amères sans doute, et comme



J'EXIGEAI QUE « SEBASTIEN BRICHANTEAU » FIGURAT AVANT « CLAUDINE FERNEY ».

le Pagello pour compagnon, peut-être y avait-il, dans cette vengeance, un souvenir de quelque discussion pour la vedette. Quant à moi, je sais bien que, lorsque Claudine s'amouracha de son

la conversation tombait, le reporter dit doucement :

— Et voici pourquoi j'étais venu (il déployait avec soin un papier). Avez-vous lu le *Mercur de France* ?



— Non, fit Brichanteau. Je relis plus que je ne lis. C'est un tort.

— Eh bien ! cher maître (le vieux Brichanteau chercha du regard un miroir en entendant tout à coup ce mot), le *Mercur*e demande à des personnalités diverses de tout âge, de toute condition et de toute opinion, de répondre à la question que voici : « Songe-t-on moins à l'Alsace-Lorraine ? La guerre de 1870-71 ne pourrait-elle pas être considérée comme un événement purement historique ? Si une guerre venait à surgir, qu'en penserait la France ? Quelle est, selon vous, l'opinion de la jeunesse et l'opinion moyenne du pays ? »

Brichanteau avait écouté avec attention, l'œil enflammé, comme si Hugo vivant lui eût lu un drame inédit. Quand Paul Ralier eut achevé, le vieil acteur répliqua :

— Pour la jeunesse, c'est à elle de répondre !... J'en suis, comme les maronniers, à l'heure où les feuilles tombent ! Quant à l'opinion moyenne du pays, je ne sais pas ce qu'elle pense là-dessus, la moyenne du pays !... Mais je vais vous dire mon avis : je trouve la guerre stupide, et je préfère à bien des compatriotes ce Schiller dont j'ai joué le marquis de Posa aux Matinées Internationales ; — mais, s'il le fallait, tout vieux que je suis, je redemanderais parfaitement à la mairie de mon arrondissement mon vieux flingot de 70. Je suis un romantique, vous savez ! Le patriotisme me va. C'est le vieux jeu. Et mourir sous un drapeau, c'est une *sortie* comme une autre !

— Je vous remercie, monsieur Brichanteau, dit le reporter. C'est tout ce que je voulais savoir.

## II

### BRICHANTEAU CÉLÈBRE

Eh bien ! oui, je suis célèbre ! Il paraît que je suis célèbre ! C'est étonnant, mais c'est comme ça. Les reporters viennent me prendre des interviews. Les petits journaux de théâtres ont publié ma biographie et, un soir, en entrant au *Théâtre Victor Hugo* (un beau nom à graver au fronton d'un théâtre), j'ai entendu, dans *Les Pantins* — les pantins, c'est nous, les

porteurs de masques et les porteurs de fard, les maquillés et les déguisés — oui, j'ai entendu qu'on parlait de moi et qu'on m'appelait publiquement « un brave homme ».

Et ce serait la gloire, monsieur, si l'on ne me blaguait pas un peu et s'il n'y avait point de l'ironie dans cette popularité qui raille. Mais quoi ! qui n'a-t-on pas blagué ? Que n'a-t-on pas bafoué ? Je ne peux pas exiger qu'on me respecte plus qu'un autre. Gloire à l'envers, si l'on veut, c'est toujours de la gloire !

Et, comme on me demandait une fois mon opinion sur la politique, les reporters viennent me demander ce que je pense du *trust* des théâtres, ce qui peut se comprendre, ou de M. Scribe, qui m'est indifférent, et de la réforme de la magistrature, ce qui me laisse froid. En fait de magistrats, je ne connais que Daubenton, du *Courrier de Lyon*, qui est un noble cœur, monsieur, et Laffemas, de *Marion Delorme*, qui est une canaille. Mais je ne jouais pas les magistrats.

Ce qui est étonnant chez ces diables de reporters, c'est que lorsqu'on ne leur répond point, parlant à leur personne, ils vous disent : « Ecrivez ! » Et l'on écrit. On se baratte la cervelle pour trouver quelque chose à leur dire et que font-ils de vos pattes de mouche, les reporters ? Ils les vendent. Ça se vend, les lettres, les billets, les signatures, comme tout se vend en ce monde, et c'est même comme ça que j'ai vu que j'étais célèbre ! Célèbre, moi, cela me stupéfie ! Et même, après tant d'années, cela me fait légèrement sourire !

J'avais donc répondu je ne sais quoi à un reporter qui exigeait mon opinion sur la mort. « *Que pensez-vous de la mort ?* » Une question gaie, comme vous voyez. J'avais dû lui écrire : « Relisez donc *Hamlet* ! » Et voilà qu'un jour, en feuilletant, boulevard des Batignolles, de vieux papiers à la devanture d'un bouquiniste, je tombe sur un numéro de l'*Amateur d'Autographes* (je l'ai acheté, je l'ai là) où Charavay annonçait des autographes à vendre, et qu'est-ce que je lis, catalogués entre Brillat-Savarin et Bosuet ?... Ces noms :

BRICHANTEAU (Louis-Armand de), maréchal de France (1682-1742). Mort à Versailles (Voyez *NANGIS*). Lettre aut. signée où il parle des drapeaux qu'il enleva à Malplaquet (1 page in-8°). — 25 francs.

Et :

**BRICHANTEAU** (Sébastien), comédien français, né à Versailles en 1830, *Lettre aut. signée* (Il donne son opinion sur la mort) (1 page in-8°). — 1 fr. 25.

En lisant cela j'eus comme un éblouissement. Je n'étais pas plus ému le jour où j'aperçus, pour la première fois, mon nom sur l'affiche : « *M. Brichanteau débutera...* » Mon autographe ! Une lettre de moi ! Mon opinion sur la mort citée après le récit du maréchal sur Malplaquet ! Une lettre de Brichanteau, comédien français, cataloguée sur la même page que la signature de Bossuet, l'Aigle de Meaux ! Mon front dut en rougir de joie. De joie et d'orgueil. Évidemment vingt-cinq sous une opinion sur la mort, ce n'était pas cher. Mais parmi les millions de Français qui jouissent de leurs droits de citoyens, il y en a tant qui pourraient donner leur opinion sur la mort sans que ça valût même vingt-cinq centimes !

**Mourir ! Dormir ! Dormir, qui sait ? Rêver peut-être !...**

Bref, j'achetai le numéro du catalogue de Charavay et je me dis, à partir de ce jour-là, que, puisque je portais le nom d'un maréchal de France — puisque le nom de mes braves et bons parents était le même



EN LISANT CELA J'EUS COMME UN ÉBLOUISSEMENT.

que celui d'un Nangis — je chercherais à savoir ce qu'avaient fait tant de Brichanteau qui, gentilshommes, ont traversé l'histoire de France comme j'ai, moi, roturier, traversé l'histoire de l'art.

Des Brichanteau et des Nangis, je ne connaissais que ceux que Victor Hugo a évoqués dans *Marion Delorme*, le vieux Nangis et le marquis de Brichanteau, rôle que créa Davesne, l'excellent Davesne et que reprit Mirecour, un acteur élégant qui mourut pensionnaire à la Comédie et qui mérita dix fois le sociétariat. Ah ! la citadelle était plus difficile à emporter autrefois !

Ce Brichanteau-là ! à l'acte III<sup>e</sup> de *Marion*, badine avec Saverny. C'est lui qui dépeint Laffemas, face ingrate :

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine ?  
— Quelque ami qui se trouve au château ! —

Le corbeau

Est noir de mine et vient à l'odeur du tombeau.

Un bout de rôle ! Une *panne* ! Les Brichanteau historiques s'en sont taillés de plus grands. J'ai potassé leurs aventures. Je ne suis pas un chartiste naturellement, mais je suis un curieux. Et quand je jouais Richelieu, le cardinal, je me campais, dans ma loge, devant une gravure de Philippe de Champagne. Un comédien doit être un historien. Voilà !

Alors j'ai fait souvent — aux fermetures de Pâques — le voyage de Nangis, entre Provins et Melun, et visité l'église. Des Nangis y sont enterrés, les Brichanteau y sommeillent. Et, comme Charles-Quint, devant le tombeau de Charlemagne, je me suis imposé de rêver devant ces tombes. Du vieux château des comtes de Nangis, il subsiste à Nangis une grosse tour. Mais ce n'est pas dans la ruine que palpète l'âme des Brichanteau, c'est sous leur mausolée, dans l'armure de pierre.

J'ai interrogé le passé. J'ai conversé avec les morts. L'obscur artiste, le passant que je suis, né à Versailles, a évoqué le marquis de Brichanteau, maréchal de Nangis, mort à Versailles. Ces Brichanteau ! Ils datent de loin ! En 1467, Jeanne de Hemery, fille de l'écuyer seigneur de Hemery et de Sergine, épousa Charles dit Charlot de Brichantel, et c'est la tige des Brichanteau qui illustrent avec moi ce nom. La marquise Jeanne de Brichanteau eut, en son partage, le château de la Motte tenu en fief du Roy

sous la châtellenie de Provins, avec la basse-cour de Gurcy tenue en fief de la terre de Pailly, et Charles dit Charlot de Brichantel, seigneur de Brichanteau et de Gurcy, meurt en 1506, enterré dans l'église de Saint-Jacques de Gurcy où l'on voyait sa tombe.

De Jeanne de Hemery il eut entre autres Louis de Brichanteau et Catherine de Brichanteau, épouse de Jean du Roux, seigneur de Sigy. C'est la scène des portraits dans *Hernani* que je vous dis là ; mais vous aurez la preuve que j'ai aussi consciencieusement pioché cette généalogie que consciencieusement je creusais mes rôles en mon beau temps !

Ce Louis, seigneur de Brichanteau, de la Motte de Gurcy, etc., fait son testament le 12 mai 1519 et élit sa sépulture en l'église de Gurcy, près de son parc où il ordonne qu'on mette au bout de l'an une tombe avec ses armes !

Il épouse Agnès de Choiseul Marie de Verer, dame de Nangis de Vienne (La Croix en Brie), de Valjouan, de Bailly, d'Encœur, de Nesle la Gilberde, de Cerqueux, de Beauvoir et d'Amilly, et d'Agnès et de lui naissent Nicolas, seigneur de Brichanteau, et Crespin de Brichanteau, né le 5 août 1514, sous-prieur de l'abbaye de Saint-Denis en France, 1544, abbé de Saint-Vincent de Laon, conseiller et confesseur ordinaire du roi, évêque de Senlis, où se voyait son tombeau !...

Son aîné, Nicolas, seigneur de Brichanteau, de Beauvais-Nangis, de Gurcy, etc., chevalier de l'ordre du roi, né le 30 janvier 1510, fut blessé à la bataille de Saint-Denis où il commandait la cavalerie et resta prisonnier. A cinquante-quatre ans il mourut, suivant son épitaphe qui était sur son tombeau et celui de sa femme dans cette église de Nangis. Ils étaient représentés à genoux sur un carreau, ayant chacun un prie-dieu devant eux, avec l'écusson de leurs armes ; lui en habillement guerrier avec le collier de l'ordre au col, et sa femme en habit de dame de son temps.

Son fils, Antoine de Brichanteau, marquis de Nangis, amiral de France, colonel des gardes françaises, né le 6 avril 1562, mourut en son château de Nangis en 1617. Il avait eu d'Antoinette de La Rochefoucauld, dame de Linières, sa femme, dix enfants, dont Nicolas de Brichanteau,



marquis de Nangis ; Philippe de Brichanteau, baron de Linières, dont le cœur est à Nangis ; François de Brichanteau ; Benjamin de Brichanteau, évêque et duc de Laon, pair de France, abbé de Barbeaux et de Sainte-Geneviève de Paris, dont il était profès ; Philibert de Brichanteau, évêque et duc de Laon, pair de France, abbé de Saint-Vincent de Laon, sacré par le cardinal de La Rochefoucauld ;

Alfonse de Brichanteau, reçu chevalier de Saint-Jean de Jérusalem au Grand-Prieuré de France, tué à la prise de Sainte-Maure en Barbarie, suivant l'épithaphe que le marquis de Nangis, son frère, lui fit faire à Nangis ; Charles de Brichanteau, qui fit ses preuves au Prieuré d'Auvergne pour l'ordre de Malte le 27 juillet 1610 et fut tué au combat donné près de Saragosse entre les galères de Malte où il servait et les galères de Bizerte ; Antoine de Brichanteau, abbé de Barbeaux et d'Escurey, qui mourut au mois d'octobre 1638, laissant un fils naturel nommé La Coudraye, lequel vivait au château de Nangis en 1648 ; Antoinette de Brichanteau, femme en 1618 de Renaud de la Roche-Aymond, et Lucie de Brichanteau, épouse de Claude du Régnier, baron de Guerchy.

J'en passe et des meilleurs !

Oh ! je les connais, tous ces Brichanteau, chevaliers, abbés, évêques, morts de leur belle mort ou d'une mort plus belle encore !

François de Brichanteau, baron de Gurcy, passe au service de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il devient maréchal de camp des armées de ce prince qui lui donne le collier de l'ordre de l'Annonciade à la promotion du 2 février 1618, à Turin. A son retour en France, il épouse Marie Le Conte, fille de François Le Conte, seigneur de Voisin-lieu de la Mothe-de-Lorrez du Plessis, baron de Preaux, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Marguerite du Four. Et de leur mariage, naît Nicolas de Brichanteau, seigneur de Gurcy, capitaine des cheval-légers, capitaine au régiment de la Reine cavalerie, mort au siège d'Ypres, le 29 décembre 1658, enterré dans la cathédrale d'Ypres et son cœur porté dans l'église de Gurcy, auprès de son père. Ce cœur, vous le chercheriez vainement d'ailleurs !

Il a des sœurs, ce Brichanteau : Françoise de Brichanteau qui dort là ; Anne de Brichanteau, religieuse aux Bénédictines de Provins ; un frère, François de Brichanteau, seigneur de Gurcy, capitaine de cavalerie sous le nom de marquis de Brichanteau, 3 mars 1672, premier capitaine et major du régiment de Bordage cavalerie, mort en son château de Gurcy le 11 avril 1719. Et je trouve encore dans la liste de tous ces Brichanteau disparus : une Marie-Geneviève de Brichanteau, vivante en 1731 ; une Louise-Angélique de Brichanteau, morte le 4 octobre 1700 et enterrée dans la chapelle de Gurcy ; un Louis de Brichanteau, seigneur de Gurcy, dit le marquis de Brichanteau, capitaine au régiment du Roy infanterie par commission, chevalier de Saint-Louis, puis colonel réformé à la suite du même régiment !... Que de soldats ! Que de prélats ! Que de fantômes ! *Allesses, saluez !*

Eh bien, il me prend des fiertés lorsque je me dis que moi, le pauvre Sébastien Brichanteau, échoué après tant de travaux dans mon logis des Batignolles, moi, méconnu, moi qui me croyais oublié, je suis aussi célèbre — que dis-je ? — plus célèbre que ces capitaines et ces évêques dont j'ai remué la poussière et dont j'ai salué, le front nu, le nom et le souvenir dans l'église de Nangis !

Qui est-ce qui se soucie des Brichanteau du passé ? Les reporters interrogent le Brichanteau qui finit de vivre dans un coin de Paris. Mes autographes coudoient ceux du maréchal qui combattit à Denain et à Philippsbourg. On les vend plus cher que les miens, c'est justice ! Il est mort, il ne donnera plus de signatures. Et je peux, s'il me plaît, répondre encore aux *faiseurs d'enquêtes* qui porteront chez Charavay des lettres de moi dont le prix montera lorsque j'aurai ma tombe, non pas à Nangis, mais pas loin d'ici, au petit cimetière des Batignolles.

Est-ce drôle, tout de même !... Ces Brichanteau ont versé leur sang pour leur roi, chevauché, bataillé, tailladé les gens, conquis des tourelles et des grades ; — parlez d'eux au premier chroniqueur venu, il vous dira : « Brichanteau ? le marquis de Brichanteau ? Connais pas ! Je connais Brichanteau, le comédien, Sébastien Brichanteau de tous les théâtres de France ! »

Et c'est la gloire ! Et c'est la justice ! Le petit Versaillais anonyme qui se présentait en tremblant devant le jury au Conservatoire, le jeune croquant dont la voix de cuivre rendait jaloux le tonnerre de M. Beauvallet est plus connu que ces marquis de Brichanteau, seigneurs de Gurcy et comtes de Nangis !

Si l'on parle d'eux, c'est parce qu'on a parlé de moi ! Savez-vous que j'ai le droit d'en être fier ? Ma popularité ranime



QUE DE SOLDATS ! QUE DE FANTOMES !

leurs nobles ombres. Mon nom remet le leur à l'ordre du jour. Ils étaient des spectres, j'en fais des actualités, moi, moi le cabotin, moi l'enfoncé, moi le vaincu ! Et c'est ma revanche !

C'est la supériorité de l'Art de consoler ses servants, de sacrer ses prêtres. Qu'est-ce que la gloire des armes, comparée à celle des lettres ? Qui connaîtrait le Cid si les poètes ne l'avaient pas chanté ? Au fond de ma misère je suis l'égal de ces seigneurs tout-puissants, mes homonymes. Que dis-je, leur égal ?... Alfred de Vigny, l'auteur de *Chatterton* et d'*Othello* (j'ai joué son *Othello* à Nantes et la critique m'a dit : « Bien rugé, More ! ») Vigny, fier d'avoir posé une plume de fer, la

plume de l'écrivain, sur son cimier de gentilhomme, s'écriait en parlant de ses aïeux :

Si j'écris leur histoire, ils dateront de moi !

Eh bien, s'ils ne datent pas de moi, ces Brichanteau dont je ne descends pas, mais dont je porte le nom, ils me devront du moins un regain de célébrité. — Pourquoi ? parce que, moi, l'interprète des poètes, le soldat de Shakspeare, de Corneille et d'Hugo, j'ai rendu leurs noms célèbres !

Ma parole, ils me devraient bien un coin, une dalle de pierre au pied d'un pilier, dans la petite église gothique de Nangis (Seine-et-Marne) !... Bah !... Sois tranquille, Brichanteau, ils ne te la donneront pas !

### III

#### LE MAILLOT

*Le Roi s'amuse !* Un de mes souvenirs de gloire et d'amour !... Victor Hugo et Jeanne Leroy, mon dieu et ma maîtresse. Deux adorations concentrées dans un même chef-d'œuvre. Nous étions à Lille, Lille en Flandre, Jeanne et moi, et je peux dire que le Grand Théâtre, aujourd'hui brûlé, a retenti des acclamations et des rappels qui m'accueillaient chaque soir — qui nous accueillaient, moi

et Jeanne, car si elle était jolie — et elle l'était — elle avait du talent. Beaucoup de talent. Et ce qui vaut presque autant que le talent, le charme. Sans charme, sans sensibilité, pas de théâtre. On est un acteur, un diseur, un chanteur, on n'est pas un artiste, on n'est pas un homme, une femme : — on n'est pas humain.

Jeanne avait surtout la grâce, un esprit de Parisienne et une âme de comédienne. Une petite âme délicieuse. Comme elle ressemblait à une soubrette de Marivaux, bien qu'elle jouât les jeunes premières de drame, je lui disais souvent qu'elle me faisait l'effet d'une statuette de Saxe en qui brûlerait le feu sacré.

— Alors, faisait-elle en riant, dis-moi tout de suite que je suis une vieilleuse.

Très alerte, elle était en même temps très timide. C'est curieux, cette maladie spéciale qui nous prend, invincible, irraisonnée, nous autres comédiens, et qu'on appelle le *trac*. On serait capable de prendre une citadelle d'assaut et on tremble tout à coup à l'idée d'entrer en scène. Ce n'est pas la peur, c'est une peur spéciale, c'est le *trac*. Jolie comme un cœur, aimée du public — aimée à me rendre jaloux, car tous les Lillois de vingt ans étaient amoureux d'elle, — Jeanne ne créait pas un rôle nouveau sans me dire : « J'ai le *trac*, j'ai envie de résilier mon engagement. J'ai envie de quitter le théâtre ! »

— Tu es folle !

— Non, me disait-elle. Tiens, écoute !

Et elle me mettait la main sur son cœur. Il battait, battait, ce petit cœur, dans sa poitrine comme un oiseau peureux et qui agite ses ailes. Pauvre petite ! Toute pâle alors, et plus jolie encore avec ses yeux noirs effrayés, tout grands, et ses lèvres entr'ouvertes qui me donnaient l'envie d'embrasser ses dents blanches.

A Lille nous avons joué un tas de pièces que nous ne connaissons plus, *le Brigand et le Philosophe*, *les Deux serruriers*, *Ralph le Bandit*, qui ressemble terriblement. — oui, c'est étonnant de ressembler — aux *Brigands* d'Offenbach, avec des hussards qui arrivent un peu tard, comme les carabimiers légendaires... Mais j'étais las de cette littérature mélodramatique, je voulais, comme dit l'autre, me débarbouiller avec de l'ambroisie, j'allai trouver mon directeur.

— Si nous jouions *le Roi s'amuse* ?

Il fit la grimace, mon directeur.

— Des vers, Brichanteau, y pensez-vous ?

— Des vers de Hugo, monsieur !...

— Sur l'affiche, ces mots « drame en vers » c'est un repoussoir !

— Pour les philistins. Mais il y a moyen d'attirer les philistins. Ça dépend des sous-titres. Mettez des sous-titres. Acte premier : *M. de Saint-Vallier ou la tête du Vieillard*. — Acte II : *Saltabadil ou Or et Poignard*. — Acte III : *L'Antre du Roi*. — Acte IV : *Blanche ou le dévouement d'une femme*. — Acte V : *Triboulet ou la Vengeance d'un Père*. Avec ça, vous avez un contre-poids. Les

sous-titres, ça fait compensation. Les sous-titres pour les badauds, les vers pour les artistes.

— J'y consens, dit le directeur. Nous jouerons *le Roi s'amuse*.

Jouer Triboulet ! c'était mon rêve. Je ne l'ai vu jouer par personne. D'ailleurs, je n'imitai pas. Je n'imitai jamais. Les imitateurs ce sont les singes du Beau, Incarner le bouffon, jeter ses malédiction à la foule, crier, comme dans *Ango*, — ah ! *Ango*, un de mes succès encore ! — des duretés au roi de France, François I<sup>er</sup> qui fit brûler Dolet, — cela m'attirait, me plaisait, me tentait. Je me disais : « Tu y seras très bien, Brichanteau — et Jeanne aussi jouera avec beaucoup de charme ». Car, dans les distributions, je n'oubliais jamais Jeanne. Je gardais la vedette, c'est assez naturel, l'homme ne doit pas abolir l'artiste, je vous l'ai déclaré déjà ! Mais je faisais à Jeanne sa part libéralement. Et je me disais : « Elle aura un grand succès dans ce rôle de Blanche, et j'aurai le plaisir de revenir aux rappels, à la fin de l'acte, en donnant la main à la femme aimée. » Oui, au moins pour les premiers rappels, car, à la fin, au rappel décisif, je revenais seul. C'est assez naturel.

Jeanne Leroy jouerait donc Blanche. Ma fille !

C'est assez curieux, avoir pour fille une femme qu'on a pour amante, mais c'est le théâtre. Les acteurs mariés jouent des rôles où ils se haïssent, et rentrés chez eux ils s'adorent ou, *vice versa*, ils se font des déclarations d'amour sur la scène et se jettent leurs assiettes à la tête en rentrant souper chez eux. C'est le théâtre, monsieur, vous dit-je.

Et j'étais persuadé que Jeanne allait être enchantée de jouer la fille de Triboulet, lorsque voilà — où diable les scrupules vont-ils se nicher ? — elle me dit :

— Mais tu n'as pas réfléchi !

— A quoi ?

— Blanche, au IV, oui, au IV — je relisais encore la pièce l'autre jour, — quand elle se rend chez Saltabadil...

— Eh bien ?

— Elle s'habille en homme ! c'est un travesti !

— Eh bien ?

— Eh bien, les travestis, tu sais, je me suis juré de ne pas jouer les travestis ! J'ai rompu un engagement à Rouen



plutôt que de jouer les pages. Je ne veux pas montrer mes jambes au public !

Monsieur, je ne peux pas dire que je blâmais cette résolution. La pudeur est un sentiment qui me plaît. La grande vertu, dit Fabrice dans un vers de *l'Aventurière* — une pièce qui ne me déplait pas non plus, quoique Augier me semble un peu bourgeois, — oui, la vertu suprême

Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur !

Mais il y a pudeur et pudeur, comme il y a fagots et fagots. La pudeur de l'actrice qui ajoute à son rôle sa beauté est déplacée quand cette beauté est nécessaire au personnage. J'ai vu Croizette la belle Croizette, arracher son corsage, montrer sa poitrine et ses bras nus dans *la Princesse de Bagdad*, et cette nudité ajoutant au dramatique de la scène ne choquait personne, au contraire. Ah ! la vaillante ! elle était superbe !

Quelle drôle d'idée avait donc Jeanne Leroy de ne pas vouloir jouer *Blanche du Roi s'amuse* parce que *Blanche s'habille en homme* ?...

— Alors tu ne jouerais pas le Dauphin de *Louis XI* ?

— Non.

— Tu ne jouerais pas le Chérubin du *Mariage* ?

— Non.

— Tu es stupide, ma fille ! Permetts-moi de te le dire, tu es stupide ! Tout notre être appartient au public, notre âme, notre souffle, notre regard, notre sourire, nos pleurs, nos joues, nos dents... Nos jambes ! Eh bien, oui, la comédienne qui joue *Blanche* est forcée de montrer ses jambes ! Mais ce ne sont pas ses jambes !... Dis-toi bien qu'au-dessus de la réalité il y a le rêve. Non, ce ne sont pas ses jambes, ce sont les jambes de *Blanche*, les jambes de la créature de Victor Hugo, les jambes de la fille de Triboulet. Oh ! je sais bien ! Cet imbécile de Labaronnière (c'était le nom de notre directeur) te dira que les jambes cela fait passer les vers, qu'un maillot console le public des alexandrins qu'on lui débite. Il te dira ça, Labaronnière ! Moi je te dis : le maillot, qui est un simple appât lorsqu'on déshabille de pauvres malheureuses pour les montrer dans quelque défilé ou quelque quadrille de revue de fin d'année, le maillot devient sacré lorsqu'il est celui de *l'Antigone* de Sophocle ou

celui de l'héroïne de Hugo. Comprends-tu ?

Elle ne comprenait pas. Elle était femme. Elle avait peur aussi peut-être que ses jambes parussent maigres. Ah ! la pudeur ! Elle est faite aussi de coquetterie, il faut bien l'avouer. Les femmes qui ont de jolies épaules trouvent que les modes ne sont jamais assez décolletées. Les autres...

— Mais, s'apristi, disais-je à Jeanne, on jurerait que tes jambes sont dégoûtantes à voir ! Elles sont jolies, tes jambes ! Des jambes de Diane, élégantes, fines ! Je voudrais être sculpteur pour les offrir à une statue ! Offre-les donc à Hugo. Un tailleur de drames vaut bien un tailleur de marbre. Et Pauline Borghèse posait parfaitement devant Canova.

Bref, je lui en dis tant et tant et lui donnai de si bonnes raisons — au nom de l'art — qu'elle céda. Elle jouerait *Blanche*. Seulement, — ah ! seulement, — elle voulait savoir d'avance si elle ne serait pas ridicule en maillot.

Je haussais les épaules.

— Ridicule, toi ? Comment veux-tu ?

— On ne sait pas ! On ne sait jamais !

Et nous décidâmes, Labaronnière et moi, de nous rendre compte de la façon dont Jeanne portait le maillot. Le directeur lui ferait déposer le maillot dans sa loge et elle descendrait au foyer, avant la répétition, pour marcher devant nous et nous montrer quel aspect elle avait sous son costume masculin.

Pauvre petite ! Elle tremblait. Elle était toute rouge. Elle avait, pour descendre de sa loge au foyer, jeté sur ses épaules un manteau de drap, une cape espagnole — celle qui me servait pour jouer *Don César de Bazan* — et elle nous apparut, comme frileuse, se blottissant contre la cheminée du foyer.

— Allons, voyons ça !... dit Labaronnière.

Le manteau glissa des épaules aux pieds de Jeanne et elle nous apparut avec le pourpoint brun et le maillot gris qu'elle avait revêtu dans sa loge. Je la revois encore avec ce costume masculin qui lui allait si bien. Fine, un peu ébouriffée, la taille souple, des jambes exquis, enserrées dans la soie qui les modelait comme avec une caresse. Je frappai dans mes mains, comme un chef de claque et je dis : « Bravo ! »

Labaronnière, faisant claquer sa langue contre son palais, hocha la tête et fit :  
— Matin !

Jeanne pouvait jouer Blanche et se montrer déguisée en homme. Elle était délicate. Troublée d'abord, n'osant pas bouger, se collant au coin de la cheminée, contre la muraille, elle avait fini par rire et faire de grands pas dans le foyer.

— Je pourrais jouer Gaultier d'Aunay ou Buridan, toute la Tour de Nesle ! disait-elle.

— Dans tous les cas, répondait Labaronnière, vous moqueriez pas mal de la crise cotonnière. Vous n'avez pas besoin de coton pour rembourrer vos maillots.

Nous avons devant nous un gentil petit page comme on en voit dans les pièces de Shakspeare. Et je dois me rendre cette justice que, tout amoureux que je fusse, c'est la vision des comédies shakspeariennes qui me venait à l'esprit avant l'admiration pour cette joïe fille dont la jeunesse rendait des illusions à mon âge mûr.

Et c'est l'artiste encore et non l'amoureux qui éprouvait à la scène III du II des émotions exquisés lorsque je disais à Blanche : « Ma fille ! », lorsque je la serrais avec transport contre ma poitrine, lorsque je la regardais « d'un œil enivré », — c'est l'indication de l'auteur — et que je disais — ah ! comme je le disais, monsieur !

... Près de toi, tout rit, rien ne me pèse.  
Enfant ! je suis heureux et je respire à l'aise !

Et l'artiste encore, l'artiste qui éprouvait une joïe profonde lorsque Blanche, posant la main sur mon front, mon front de Triboulet, me demandait :

Vous soupirez ? Quelques chagrins secrets,  
N'est-ce pas ?

Et l'artiste toujours, l'artiste, seulement l'artiste, quand je lui passais la main dans les cheveux « en souriant » — toujours l'indication de l'auteur :

Oh ! les beaux cheveux noirs ! Enfant, vous étiez [blonde,  
Qui le croirait ?



LE MANTEAU GLISSA DES ÉPAULES AUX PIEDS DE JEANNE.

Mais comme je me rattrapais, après la représentation, lorsque nous rentrions tous deux dans notre petite chambre, sur la vieille place, dans une hôtellerie d'autrefois, au-dessus d'une écurie où piaffaient les chevaux ! Ces beaux cheveux noirs où Triboulet passait sa main, Brichanteau les dénouait alors, les portait à ses lèvres, en respirait l'odeur, en baisait la soie

brune ! J'ai gardé longtemps une résille, où je retrouvais, en pleurant parfois, la bonne odeur de ce cher passé mort. Que nous reste-t-il, monsieur, de nos amours ? Des fantômes et des parfums... Fumées !...

Et Lille n'a pas oublié, je pense, ces représentations du *Roi s'amuse*. Lille a eu grâce à moi la reprise du drame de Hugo avant Paris. Ah ! je vous promets que je jetais avec conviction mes imprécations aux seigneurs m'empêchant d'arriver jusqu'à Blanche : « *Enfer ! Il m'a tout pris !* » J'attrapais Vermandois, j'écrasais Brion,

Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,

j'adjurais Marot, Clément Marot, « mon bon Marot », — je foudroyais François I<sup>er</sup> :

O roi François premier ! Puisse Dieu qui m'écoute  
Te faire trébucher bientôt dans cette route !  
Puisse s'ouvrir demain le sépulchre où tu cours !

Mais voilà ! Il m'arrivait une chose qui ne m'arrive presque jamais à moi qui ai appris plus de rôles encore que je n'ai eu de maîtresses. J'avais tant maudit François I<sup>er</sup> dans le drame d'Auguste Luchet et Félix Pyat que j'avais peur de mêler la prose d'Ango aux vers du *Roi s'amuse*. Des tirades d'Ango me revenaient à la mémoire : « *Le matelot Ango a bloqué un sire dans sa capitale pour un vaisseau brûlé... Et pour tout mon honneur, mon bonheur flétri, perdu, je ne te tuerais pas, toi, Majesté que je tiens dans les quatre murs de ma maison !* »

Je me disais : « Brichanteau, tu soufflettes bien François I<sup>er</sup>, mais ce n'est pas celui du dramaturge, c'est celui du poète. Attention, Brichanteau ! »

Et il ne me fallait pas longtemps pour que la musique de Hugo chassât de mon cerveau le ressouvenir des tirades de l'Ambigu. Seulement, ah ! dame !... il fallait un effort.

Ce qui fut délicieux, par exemple, c'est après la première, le souper en tête à tête avec Jeanne encore vêtue de son costume d'homme.

Va chez moi ! Prends-y des habits d'homme,  
Un cheval, de l'argent...

Cette charmante fille que j'avais, tout à l'heure, traînée au bord de l'eau dans un sac pour la jeter à la Seine — au fond du

théâtre, — cette fine et chère jolie petite Jeanne que le public avait applaudie, elle était là, en face de moi, me souriant à la lumière des deux bougies posées sur la petite table, et j'avais voulu qu'elle gardât pour moi son costume masculin et je l'avais emmenée, emportée du théâtre à notre chambrette, enveloppée dans mon manteau de Don César.

Ah ! le bon souvenir !... Et comme elle riait maintenant, ses jambes fines, dans leur maillot gris, frôlant les miennes sous la table ; et elle, toute gaie, grisée par le succès plus que par le petit vin clair dont nous arrosions le maigre poulet froid qu'elle mangeait de bon appétit (rien ne creuse comme les bravos), elle, répétant le mot de Labaronnière :

« Vous vous moquiez pas mal de la crise cotonnière ! » C'est vrai ! Étais-je bête de ne pas oser montrer mes jambes !

Et si je vous conte cette histoire toute simple, qui ne vaut que par le souvenir de Jeanne, c'est que ce maillot, le maillot gris du *Roi s'amuse*, c'est le symbole même de notre vie de théâtre, surtout de la vie de tant de pauvres filles qui viennent se brûler au théâtre, donnent leurs sourires, leur jeunesse, leur beauté — puis disparaissent. Feux de paille ! Déjeuners de soleil ! Des papillons de nuit.

Le maillot ! Ce maillot que Jeanne Leroy ne voulait pas mettre, le maillot de Blanche qui, pour notre étonnant Labaronnière et pour les spectateurs de l'orchestre, valait plus que la tirade de Saint-Vallier et que tout le désespoir de Triboulet, le maillot gris, je devais le revoir, porté par ma chère Jeanne plus tard — après des années de gaieté trempée de misère — et les *travestis* maintenant me rappellent la jolie fille qui passa dans ma vie comme une chanson.

Premier couplet : le maillot du foyer !  
Deuxième couplet : le maillot de notre chambre. Troisième couplet : le maillot qu'elle voulut, un soir, étant malade, très malade, mourante, remettre par un de ces caprices qu'ont les moribonds lorsque avant d'aller vers l'inconnu ils souhaitent, un instant, revivre le passé !

Je vous ai dit que c'est un symbole de la vie des comédiennes, le maillot de ma pauvre Jeanne ? Elle était trop frêle pour résister à la dure vie des planches, surtout à la vie de hasard des comédiens

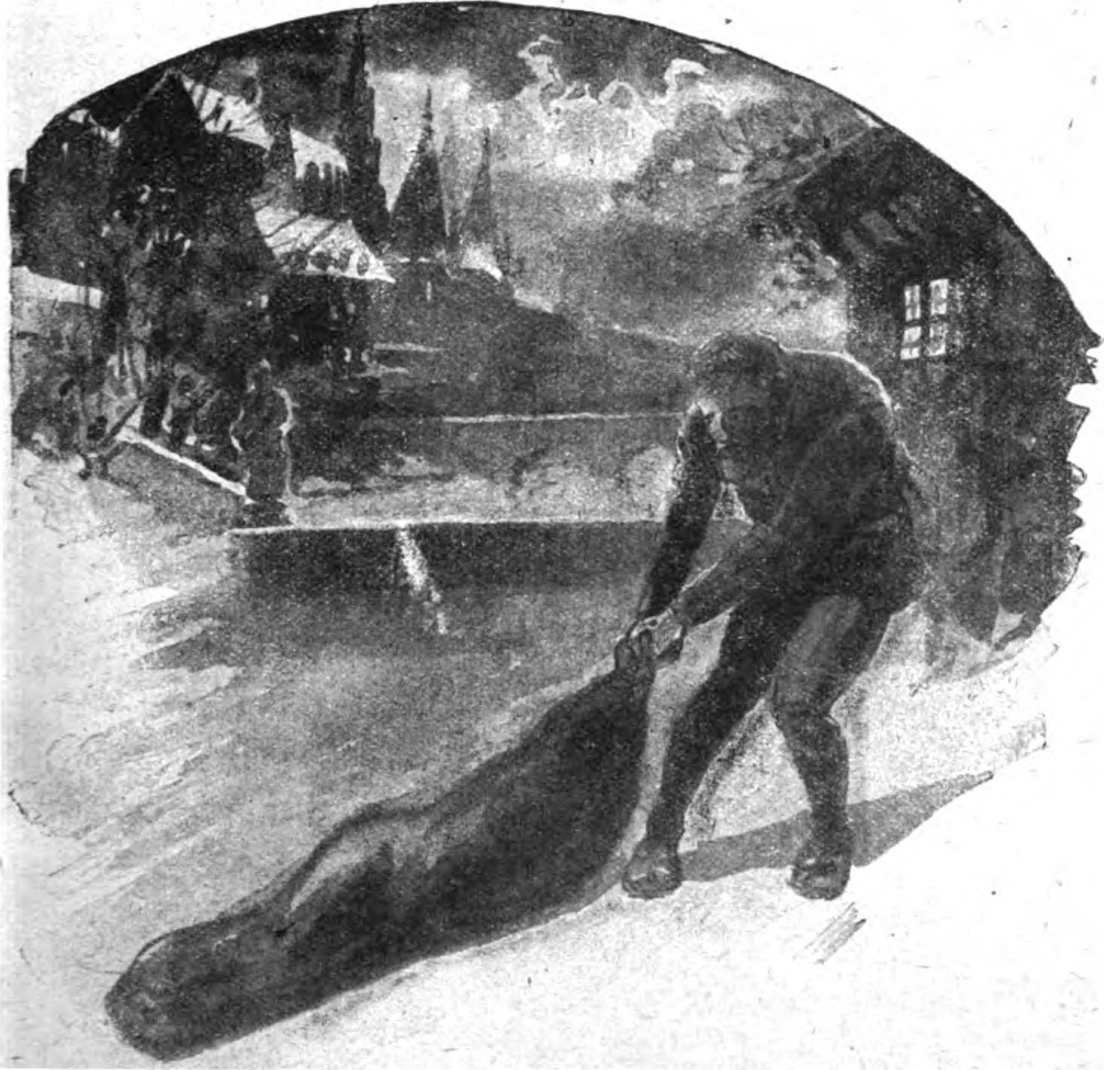


errants. Ça dure peu, par les nuits d'été, les étoiles filantes ! Un éclair, une lueur, et ffff !... comme une larme d'or, fini tout de suite !

La petite Jeanne s'en allait, toussant, amaigrie, ne pouvant plus remonter sur

Nous avons ainsi repassé bien des morceaux du répertoire, redit bien des choses oubliées.

J'avais peur de la fatiguer. Sa respiration était courte. Mais le médecin me disait : « Faites tout ce qu'elle voudra.



CETTE CHARMANTE FILLE QUE J'AVAIS TRAINÉE DANS UN SAC...

ces planches qu'elle aimait tant, ne pouvant plus jouer ses rôles. Je la soignais de mon mieux, je la consolais de mon mieux. Étendue dans son lit, maigre à faire peur, elle récitait encore des scènes apprises au Conservatoire, des tirades de drames joués en tournées. Je m'asseyais à son chevet et je lui donnais la réplique.

Ça la console. A ce degré-là il ne faut plus donner à ceux que nous aimons que les illusions !... C'est d'ailleurs toute l'existence, ces mensonges-là !... »

Et voilà qu'un soir — je ne l'oublierai jamais, — un soir d'août orageux, avec une étouffante atmosphère entrant par la fenêtre ouverte, Jeanne, tout à coup se

dressant dans son lit, appuyant sur l'oreiller, qu'il semblait trouver, son coude, me fit un signe, m'appela près d'elle, et d'une voix étrange, une voix d'au delà, une voix d'enfant ou de séraphin, on ne sait pas :

— Blanche?... Tu sais, le maillot de Blanche?... Je ne voulais pas jouer Blanche à cause du maillot ! Est-on bête ! Mes jambes ! Tu avais raison. Il n'y a pas de déshonneur à montrer ses jambes... Eh



JEANNE, TOUT A COUP  
SE DRESSANT SUR SON LIT,  
M'APPELA PRÈS D'ELLE.

— Dis donc, chéri, tu ne te douterais pas de ce qui me passe par la tête?... Une idée folle !... Oh ! une idée !... Tu te rappelles quand nous avons joué *Le Roi s'amuse* ?

— Si je me rappelle...

bien, Blanche, je voudrais — tu vas te moquer — je voudrais rejouer Blanche... Le maillot ? Je voudrais le remettre. Je l'ai là, le maillot... Dans l'armoire... Il a des reprises... J'ai joué *Griselidis* avec, tu sais... Mais c'est le même : le maillot

de Lille. Le maillot du *Roi s'amuse*. Ah ! Lille ! La petite chambre de Lille ! Tu te rappelles ? L'enseigne ? Elle nous faisait rire : « *On ne répond pas des chevaux !* » On ne répondait pas non plus des amoureux ! Donne-moi mon maillot, dis-veux-tu ?

Et je pris dans l'armoire où il était plié, sous un tas de linge, le maillot d'autrefois, le maillot que nous avions bel et bien payé, pour le garder, à Labaronnière — et Jeanne, la petite Jeanne, faisant un effort, s'appuyant à mon épaule, laissant tomber aussi, comme un petit être qui s'endormirait, ses lèvres (elles brûlaient) sur mon cou, Jeanne se leva, découvrit ses pauvres jolies jambes devenues maigres : — « Mes fuseaux ! » dit-elle, et, assise sur le rebord du lit, les passa, les glissa dans le maillot gris du *Roi s'amuse* :

— Je sais encore le rôle, mon bon Sébastien ! Tu vas voir ! « *Oh ! que je voudrais bien vous rendre heureux !* » Allons, la réplique ! Va ! Va donc !... « *Qui ? moi ?* »

Mais, à mesure qu'elle enfonçait dans les deux jambières de soie molle ses jambes, ses pauvres jambes amaigries, je voyais ses yeux s'agrandir, son pâle visage aminci se contracter, et sur son cou sinueux, sa jolie tête se balançait pendant qu'elle disait :

— Mes jambes !... Non, ah ! non, je ne pourrais plus les montrer, mes jambes !... Oh ! ces cuisses, vois donc ces cuisses, mon adoré ! Comme tout flotte là-dedans ! François I<sup>er</sup> aurait une triste Blanche à s'offrir maintenant, hein, Brichanteau ?

Je ne répondais pas. Je regardais le maillot qui semblait large, si large, dessinait comme deux petits crânes d'enfants les os des genoux, flottait autour des tibias comme un pli de drapeau autour de la hampe... Ah ! la jolie fille du théâtre de Lille ! Les jambes nerveuses et fines, bien dessinées, le maillot plein de la répétition de costumes du foyer, devant Labaronnière !

Le même souvenir, le même nom vinrent à la pensée de Jeanne.

— Labaronnière ? Il ne pourrait plus me dire que je n'aurais qu'à me moquer de la crise cotonnière ! Il devrait joliment m'en fournir du coton s'il voulait me refaire jouer Blanche, Labaronnière !

J'essayai de la faire rire :

— Il voudrait peut-être bien encore

t'en fournir ! Tu sais qu'il est mort, Labaronnière ?

— C'est vrai. A Galignani. Eh bien ! je n'aurai pas le temps de vieillir assez pour finir à Galignani et je n'aurai plus besoin de reprises pour mon maillot gris. Ah ! ce maillot ! Ah ! ces jambes ! Un torchon enveloppant deux quilles, mon pauvre Brichanteau !

Elle regardait sous le maillot d'autrefois ses jambes osseuses d'aujourd'hui. Elle tâtait, de ses mains transparentes, ses genoux anguleux aux trous sinistres. Et de ses grands yeux si spirituels et si doux autrefois, à présent si tristes, mélancoliques et rêveurs, tombaient deux grosses larmes qui n'avaient pas grand-peine à trouver des rigoles toutes tracées dans ces joues creuses et ridées.

— Du coton, oui, par exemple, il en faudrait du coton !... Comme c'est drôle ! Moi qui disais que je ne voudrais pas jouer les pages ! Eh bien ! je joue les spectres aujourd'hui !...

Ses beaux cheveux noirs mal attachés s'étaient brusquement déroulés et tombaient, lourds encore, un peu secs, sur ses épaules pointues.

Je passai dedans les mains « en souriant » — c'est l'indication de l'auteur — et je redis avec passion les vers de Triboulet :

Oh ! les beaux cheveux noirs ! Enfant, vous étiez  
[blonde.  
Qui le croirait ?

Elle répéta : « *Qui le croirait ?* » en regardant ses jambes, son maillot vide...

— Mon pauvre Brichanteau, va, nous ne rejouerons plus le *Roi s'amuse* ! Tu as envie de pleurer.

Elle essaya de rire :

— Ah ! oui, plutôt ! Tu fais une figure !..

Puis, arrachant son maillot, elle le porta à ses lèvres, le garda là un moment et le rejeta ensuite :

— Ote-moi ça !... Ote-moi ça !

On eût dit qu'elle voyait apparaître là, devant elle, le spectre ironique de sa jeunesse, de sa beauté. Pauvre petite Jeanne ! Moi aussi, dans ce maillot gris, je la revoyais charmante, souriante, timide, hésitante, toute rose d'émotion, elle si pâle, blême et ravagée maintenant... Ah ! les lendemains de toutes choses !... J'ai gardé le vieux maillot rapiécé de la chère fille et il dort quelque



part chez moi, sous les couronnes du temps passé, celles qu'on me jetait dans la province et qui deviendront Dieu sait quoi, quand je ne serai plus ! *Accessoires* de la gloire, détroques de l'amour ! Mais si je ne demande point qu'on m'enterre — dans quelque fosse commune — avec les vieilles couronnes poudreuses, je ne répons pas de ne point exiger qu'on mette, un jour, dans la boîte de bois blanc avec la dépouille de feu Triboulet le maillet gris de la Blanche du *Roi s'amuse* !

## IV

## LE CLOU

*Criqueville-la-Comtesse, plage nouvelle. Paysage délicieux. Casino. Petits chevaux. Tombes des comtes de Criqueville. Station archéologico-hydrothérapique. Prix modérés. A quatre heures de Paris.*

L'affiche polychrome qui illustrait cette annonce, attirante comme le boniment d'un forain, représentait une paysanne d'opéra-comique, mollets nus, le fichu dégrafé, inclinée à demi vers une pierre tombale où, les mains jointes, en son costume du Moyen âge, la cotte serrée autour du corps, un grand manteau formant autour d'elle une sorte de linceul flottant, une figure de châtelaine, couchée là, semblait dormir. Au loin, l'illustrateur avait groupé, dans un paysage un peu cru, devant une mer bleue et sous un ciel criblé de mouettes, des Parisiennes en costumes de bains et des cabines multicolorées. Et c'était le fond même, le décor de cette petite scène curieuse : la jolie Normande d'aujourd'hui penchée vers le tombeau de pierre de la dame du temps passé.

Comme je regardais, parmi toutes celles qui sollicitent l'attention dans la petite gare des environs de Paris : Cabourg, Trouville, Dinard, Saint-Malo, l'affiche de la « plage archéologique », j'entendis derrière moi un fort éclat de rire et, en me retournant, je reconnus Brichanteau. Il revenait de faire un tour dans les bois voisins, sa canne à la main — la canne de Frédérick Lemaître — et, une fleur des champs à la boutonnière (comme Béranger), il attendait le train pour rentrer, grisé d'air et las d'avoir marché, dans son logis des Batignolles.

— Ah ! me dit-il, la bonne histoire ! *Criqueville-la-Comtesse* ! Station archéologique ! Savez-vous que c'est moi qui aurai lancé cette plage-là ? Oui, monsieur ! Moi, et d'autres amis ! Et si le Casino y fait fortune, Criqueville aura, je pense, la reconnaissance de l'estomac. Il donnera bien à Marchenoir ou à moi le nom d'une rue quelconque. *Rue Brichanteau, rue Marchenoir*. Nous ne l'aurions pas volé. Je ne demande pas de statue ! Je suis modeste. Mais une rue, ce serait amusant !

Il se mit à rire encore et frappant sur sa cuisse droite :

— Non, vrai, c'est drôle tout de même ! C'est trop drôle ! *Criqueville-la-Comtesse* ! En voilà une histoire, par exemple !

» Figurez-vous (je ne vous empêche pas de prendre votre train ?) qu'il y a des années, des années, nous étions, Marchenoir et moi, d'une tournée qui faisait les Casinos de bains de mer, l'été. Marchenoir, ancien des beaux-arts, élève du père Ingres, s'il vous plaît, avait lâché l'atelier pour faire du théâtre, comme tant d'autres, et souvent il regrettait les tableaux qu'il n'avait pu peindre, qu'il ne peindrait jamais !... On regrette toujours quelque chose en ce monde. Il jouait les jeunes premiers, Marchenoir. Mal. Mais il était joli garçon et les compensations ne lui manquaient pas dans la troupe. Dans la troupe et ailleurs. J'aurais été jaloux si la vie ne m'avait pas gardé, à moi aussi, ma part d'aventures. Côté jardin — à gauche — Dieu merci ! je n'ai pas à me plaindre, et, voulez-vous que je vous dise ? Le sourire des femmes m'a amplement consolé de l'injustice des hommes.

» Donc, nous allions, la tournée, Marchenoir et moi, de stations en stations, au bord de la mer. Faut-il vous l'avouer ? Nous ne faisons pas fortune. Mais la fortune, ah ! *sango de mi* ! nous n'y pensions guère ! Des bravos, oui ; des rappels, oui ; de petits papiers roses ou vert clair dans des enveloppes parfumées, c'était tout ce que nous demandions. Avec ce qu'il fallait pour prendre le train et boire du cidre normand dans les auberges.

» En ce temps-là, Criqueville était un trou. Pas même un petit trou pas cher, un trou ignoré, un trou où quelques Parisiens, de bons bourgeois économes venaient planter leur tente, en passant, et

prendre des bains de mer pour la forme. Mais il y avait, autour de Criqueville, pas mal de paysans, des fermiers cultivant leurs champs, sur la hauteur, et vendant leurs pommes au fabricant de *calvados*. Ces braves gens pouvaient être un public. On avait là un petit cabaret où la nourriture était bonne et les lits pas trop durs. Nous pouvions donc nous arrêter six ou sept jours à Criqueville et même y donner deux représentations, une le jeudi, l'autre le dimanche. Marchenoir jouerait les *Demoiselles de Saint-Cyr*, et je dirais des monologues. Oh ! pas ceux

sentation au Café Malakoff, transformé en théâtre pour la circonstance, nous donna en bloc une recette de trente francs. Trente francs pour toute la troupe ! Et nous avions beau jouer quelquefois quatre rôles chacun dans la même soirée et dans la même pièce, nous étions dix, comme les pirates d'Otrante en arrivant à Cadix. Trente francs pour dix. Trois francs par tête.

» — Serrez-vous le ventre ! disait en riant Marchenoir.

» Or, le lendemain de ce beau succès, avec mes trois francs dans ma poche



BRICHANTEAU ATTENDAIT LE TRAIN POUR RENTRER.

que vous croyez ! Non, par exemple : le monologue de Charles Quint, le monologue de Saint-Vallier, le monologue de Barberousse. Ce sont mes monologues à moi.

» Et Marchenoir faisait les affiches. Si vous êtes collectionneur d'affiches, je regrette que vous ne connaissiez pas celles de Marchenoir. Il vous avait une patte, des idées, de la couleur ! On serait allé au théâtre rien que pour voir la scène figurée là par Marchenoir. Malheureusement, à Criqueville, qui ne s'appelait pas encore Criqueville-la-Comtesse, le public ne se laissait pas prendre aux affiches, à ce qu'il paraît. Notre première repré-

pour attendre la recette du dimanche, nous déambulions, mélancoliques, Marchenoir et moi, sur la petite place de Criqueville. C'était le matin. La mer, aperçue là-bas, à travers les ruelles, était grognonne, toute noire, avec de l'écume, et elle balançait comme des bouchons les petites barques des pêcheurs.

» — Pas plus fortunés que nous, les pauvres gens ! disait Marchenoir.

» — Aussi *secoués* que nous les soirs de *premières*, quand ça ne marche pas !

» — Et qui sait s'ils *feront* même leurs trente francs ?

» Ainsi nous regardions danser les barques, très loin, et nous échangeions nos

philosophies. Marchenoir avait sa boîte à couleurs. Ça l'amusaient souvent d'enlever du bout du pinceau un petit panneau, en passant. Les kodaks n'étaient pas inventés, alors. Les pochades de Marchenoir, c'étaient les *instantanés* de la route. Et voilà que sur la petite place de Criqueville, autour d'un vieux pommier au tronc moussu, déjà chauve, nous avisons trois grands bancs de pierre, des bancs de grès posés là comme de faux petits dolmens, des bancs où les pêcheurs en ce moment en mer avaient sans doute bien souvent reposé leurs os en fumant leur pipe.

» Marchenoir se mit à les regarder, ces bancs, et (nous n'étions pas gais) en les examinant à mon tour, je ne sais pas pourquoi l'idée me vint qu'ils ressemblaient à des pierres de tombes, à ces dalles des vieilles églises, et je dis au camarade :

» — Cette fois, mon vieux, si je récitais un monologue, ce serait le monologue d'Hamlet. Ils évoquent, ces bancs de pierre, les tombes du cimetière d'Elseigneur, que je n'ai jamais vu, d'ailleurs !

» — Quelle idée ! fit Marchenoir.

» Il s'était mis à rire, et, comme nous étions seuls, les maisonnettes de la place semblant endormies :

» — Ah ! par exemple, Brichanteau, ce serait comique !

» Et, sans même m'annoncer ce qu'il allait faire — une idée lui traversant la tête, — il ouvre sa boîte à couleurs, il se penche sur les bancs de pierre, et, riant encore, riant de ce bon rire de la jeunesse qu'on entend au Conservatoire, parce qu'on l'y apporte :

» — Tu vas voir !

» Alors, monsieur, sur le grès des vieux bancs, une à une, il se met à peindre — devinez quoi ? — des figures de pierres tombales, oui, sur ces larges pierres qui ressemblent, en effet, à des dalles de tombeaux. Il dessine, du bout du pinceau, de vieux seigneurs étendus, des châtelaines aux mains jointes dans le geste de l'éternelle prière. Il va d'une pierre à l'autre. Il traite les bancs de Criqueville comme nos affiches de théâtre. Il s'amuse, il m'amuse, et nous oublions, redevenus gais, la piteuse recette de la veille et les soucis du lendemain.

» Marchenoir avait, huit jours auparavant, croqué sur son album, en passant par Valmont, la plaque tombale de

Robert V d'Estouteville et son épouse... *Cy gist Madame Marguerite de Hotot, jadis « feme » de noble homme Monseigneur Robert, qui trespassa l'an de grâce, etc...* Je me rappelle encore l'inscription gothique. J'ai gardé ma mémoire de dix-huit ans. Marchenoir savait, d'ailleurs, son affaire, ayant pioché l'*Histoire du Costume* de Quicherat, comme moi quand je jouais. Buridan. Il connaissait son Moyen âge comme un Luc Olivier-Merson. Il en avait fait, autrefois, du Moyen âge, malgré monsieur Ingres, qui lui répétait :

» La nature ! La nature ! Rien que la nature !

» Et alors, là, sur ces bancs de Criqueville, naissaient, gisant comme sur des tombes, des figures de femmes, la tête couverte de la coiffure d'autrefois, le menton à demi caché, les mains maigres, avec un levrier à leurs pieds et un rosaire à leur ceinture — et des figures d'hommes couchés, tête nue, mais le corps armé, cottes de maille, jambarts, brassards, poignards, épées, souliers de fer, appuyés sur un lion, hauts et puissants seigneurs avec leurs écus sur la cuisse ou leurs cimiers à leur côté. C'était divertissant, monsieur, de voir naître ça, d'assister à cette éclosion de longues figures immobiles, comme endormies par la mort.

» Je disais : « Bravo, Marchenoir ! » Je battais des mains après chaque banc illustré comme pour un rappel après chaque acte. De vraies tombes ! Une abbaye en plein vent ! Marchenoir cernait de noir toutes les lignes de ces corps grêles. Il relevait, ça et là, d'un peu de jaune de chrome, les armures, qui semblaient ainsi incrustées de cuivre.

» — Maintenant, du siccatif — et un fixatif !

» Il avait je ne sais quel fixatif qui rendait indestructible cette couleur dont le grès s'était comme imprégné.

» — Maintenant il faudrait gratter joliment longtemps pour enlever ça, crois-moi !... Ça tiendra jusqu'au vingt-et-unième siècle !

» — Et qui sera étonné en voyant ça ? Les pêcheurs des petites barques, là-bas !

» — Ça leur fera un musée, dit Marchenoir.

» Mais, avant d'étonner les pêcheurs de Criqueville, nous eûmes, nous, notre étonnement. Deux douaniers qui tuaient le ver dans un cabaret de la place, après une



nuît passée sur les falaises, nous avaient aperçus, et leurs mains un peu rudes s'abattirent sur l'épaule de Marchenoir, ce même Marchenoir qui incarnait, quel-

» — Chez monsieur le maire !  
 » Le maire de Criqueville dormait encore. Il avait assisté à notre représentation de la veine. Il fallut le secouer sur



C'ÉTAIT DIVERTISSANT DE VOIR NAÎTRE ÇA.

ques heures auparavant, le duc d'Anjou. Les douaniers ne badinaient pas. Ils ne comprenaient pas les facéties artistiques.

» — Suivez-nous !

» — Où ce'la ?

son oreiller pour lui apprendre que la maréchaussée, si je puis dire, lui amenait des malfaiteurs. Monsieur le maire passa son panta'lon, vint à nous les yeux encore gros de sommeil, nous regarda, nous

reconnut, nous félicita d'abord, nous interrogea ensuite, écouta le rapport des douaniers, parut intéressé et dit :

» — Allons voir ça !

des scènes de *la Tour de Nesle*. Un romantique sans le savoir, un romantique rural,

» — Faut-il ligoter ces gars-là, monsieur le maire ?



MONSIEUR LE MAIRE PASSA SON PANTALON.

» A la bonne heure ! Il était curieux. En outre, il aimait les arts. Ancien aubergiste, il avait commandé à des peintres de passage, pour orner la salle commune,

» — Êtes-vous fous ! Des artistes !

» Brave monsieur le maire ! J'ai retenu son nom sans difficulté. Il s'appelait Durand.

» Monsieur Durand arrive donc sur la petite place de Criqueville, où, déjà, un certain nombre de Criquevillois étaient accourus, parmi eux, le notaire, qui répétait avec fureur ce mot : *iconoclastes* !

» Monsieur Durand, maire de Criqueville, ne prononça, lui, qu'un seul mot :

» — Prodigieux !

» Et, contemplant longuement les chevaliers et les châtelaines que le pinceau de Marchenoir venait d'étendre sur les bancs de grès :

» — C'est vous, messieurs, qui avez fait cela ?

» — C'est monsieur, répondis-je en montrant Marchenoir.

» Le maire Durand demeura un instant muet, puis, du geste d'Auguste pardonnant à Cinna :

» — Qu'on laisse libre ces messieurs ! Messieurs, je vous remercie !

» La population était stupéfaite. Le notaire était indigné. *Iconoclastes* ! Criqueville ne comprenait pas. Mais monsieur Durand, maire de Criqueville, comprenait et devinait. C'était un homme de génie. Jaloux de la vogue des plages voisines et ambitieux des destins de sa cité, il cherchait, depuis longtemps, le clou qui, du trou ignoré de Criqueville, pouvait faire une station balnéaire dans le train. Et, comme Colomb faisant tenir un œuf debout, brusquement il avait trouvé ! Criqueville devenait subitement un coin de France archéologique. Criqueville pouvait offrir aux yeux des artistes et à l'érudition des savants les pierres tombales des sires de Criqueville, dignes de l'attention des touristes !

» — Messieurs, je vous remercie !...

A dimanche, et bon succès !

» Le dimanche, nous jouions — à nous dix — *Marion Delorme*. Recette superbe. Deux cent cinquante francs. Monsieur le maire nous fit appeler dans sa loge — je veux dire auprès de sa chaise, au premier rang. Il félicita en nous « les comédiens, dignes des peintres, et les peintres, dignes des comédiens ».

» — Et si vous revenez à Criqueville, l'an prochain, vous verrez, messieurs, que Criqueville ne vous oublie pas !

» L'année d'après, en effet, Criqueville, était devenue *Criqueville-la-Comtesse*. Le Guide Joanne ayant refusé d'insérer une notice sur les pierres tombales de Criqueville, dont il discutait l'authenticité, mon-

sieur Durand avait fait publier une notice spéciale sur les *Comtes de Criqueville* et leurs tombeaux. Je crois même qu'il les avait fait un peu repeindre à ses frais. Une discussion s'élevait parmi les savants pour savoir si les Criqueville avaient fait partie des compagnons de Guillaume le Conquérant, et un docteur de l'Université d'Oxford publiait une thèse spéciale sur les Criqueville, famille éteinte. Le patriotisme s'en mêlait, et un autre docteur de Cambridge réclamait les Criqueville pour l'Angleterre. Il prouvait même qu'il y avait eu un lord Crickwill parmi les fidèles de Charles I<sup>er</sup>.

» *Criqueville-la-Comtesse* ! Le prospectus de monsieur le maire est ainsi conçu :

« Ne pas visiter la Normandie sans s'arrêter à Criqueville, où l'on peut admirer les fameuses pierres tombales des comtes de Criqueville, gloire de la contrée. »

Et Brichanteau, me montrant l'affiche polychrome — qu'aurait pu signer Marchenoir, élève d'Ingres — de me dire, avec l'ironie qu'il eût apportée au rôle de Méphistophélès :

— *Station archéologico-hydrothérapique* ! Ah ! crédulité humaine ! Il est mort, le bon monsieur Durand qui a, de la sorte, saisi l'occasion aux cheveux. Mais si Criqueville nous doit une rue, Criqueville doit une statue à son maire. Et je puis dire, moi aussi, que, parmi mes vieilles couronnes, j'aurai eu ma tiare de Saïtapharnès !

## V

### LE PANACHE

J'ai lu, comme de raison, monsieur, vous le concevez bien, tous les articles consacrés à *la Tour de Nesle*, puisqu'on reprend encore *la Tour de Nesle* malgré les tranches de vice et les pièces russes. Il est peu de critiques qui n'aient, à propos du vieux drame, parlé du « panache » des acteurs qui le jouèrent autrefois. Avoir vécu est un privilège. Je vais bien vous étonner peut être en disant, ce qui est très exact, que l'admirable créateur de Buridan, Bocage, joua Buridan sans panache. Il avait la foi, il avait l'étude, il avait l'intelligence profonde de son art, il avait le dévouement à l'œuvre et à l'auteur, il avait la passion contenue, la



flamme cachée, je ne sais quoi de concentré et d'irrésistible, — il n'avait pas « le panache ». Mais il avait la beauté. « Bocage, beau comme Apollon », écrivait Henri Heine, beau lui-même comme un jeune dieu.

Vous vous les imaginez tous échevelés et affolés ces représentants du drame romantique. Non. Talma jouait la tragédie sans grands gestes et Bocage, dans Antony, brûlait d'un feu intérieur. Lorsqu'il incarnait Buridan, ce Buridan, possesseur d'un secret terrible, il avançait lentement sur la scène, parlait bas — jusqu'au moment des éclats tragiques — et semblait ne poser le pied sur une dalle qu'avec précaution, comme si Marguerite y eût fait creuser pour chaque pas une chausse-trape.

J'ai encore vu Bocage très vieux, et son apparition m'est demeurée là, inoubliable. La Porte-Saint-Martin venait, comme aujourd'hui, de reprendre *la Tour de Nesle*, cette fois avec Mélingue, Taillade et madame Marie Laurent. La pièce n'était pas alors, comme elle le fut plus tard, encadrée par Marc Fournier d'une mise en scène étourdissante qui la surchargeait et l'allongeait indéfiniment. J'entends encore Théodore de Banville — j'ai joué son Louis XI dans *Gringoire* — Banville moins dédaigneux du colossal mélodrame que les poètes d'à présent, dire dans un couloir de l'Odéon, après que Fournier nous eut montré Buridan jeté « en un sac en Seine », ouvrant ce sac d'un coup de dague et atteignant la rive (c'était Dumaine qui se livrait à cette natation) :

— Frais inutiles, Eschyle n'a pas besoin de tableaux supplémentaires !

Ce qui prouve qu'en ces questions tout a été dit, monsieur, et que — sauf dans la science qui toujours marche — tout a été trouvé. Il suffit de retrouver ou, ce qui revient au même, de faire croire qu'on a retrouvé.

*La Tour de Nesle* triomphait donc, en ce temps-là, avec Mélingue, — et Bocage, vieilli et amer, entendait parler avec tristesse de ce Buridan dont, le premier, il avait fait entendre les tirades et martelé les sarcasmes.

Mélingue, le Buridan de 1861, était précisément un acteur à panache. Il était tout naturellement d'Artaignan, le héros de cape et d'épée ; mais il savait aussi être simple, touchant et profond.

Moi qui l'ai vu dans *le Comte Hermann de Dumas*, je puis le dire.

Et Mélingue, peintre, sculpteur, dessinateur, comédien avant tout, qui s'était révélé un soir, au pied levé, jadis, dans ce rôle de Buridan qu'il reprenait avec éclat sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin, Mélingue attristait le vieux Bocage, lui, le créateur de 1832, n'ayant plus un bout de planche où poser les pieds, un coin de théâtre où se montrer encore.

« Si je faisais voir pourtant, se disait Bocage, comment j'ai compris, comment j'ai créé Buridan ! »

Et c'est ainsi que le vieillard fut amené à donner, un soir, sur la scène du théâtre de Belleville, une représentation unique de *la Tour de Nesle*, une représentation destinée à montrer à la génération nouvelle ce qu'avait été le Buridan d'autrefois. Très pauvre, très attristé, très digne, Bocage voulait en un dernier assaut se mesurer avec le public. Il avait donc, au hasard, composé une troupe autour de lui des camarades dont je ne sais plus les noms et demandé à une belle comédienne, Suzanne Lagier, de lui donner la réplique dans Marguerite de Bourgogne.

Qui se rappelle Suzanne Lagier ? Moi !... Henner en avait fait un portrait superbe qu'il a, je crois, détruit. Elle avait la beauté et elle avait l'esprit. Elle eût joué avec infiniment de grâce quelque marquise de Prie. Musicienne, elle écrivait des rondeaux que chantaient, dans les revues de fin d'année, les comédiennes des Délassements-Comiques. Elle était tout à tour, dans les drames du boulevard, la reine Bacchanal d'Eugène Suë ou la Servante d'Eugène Nus. Je cite encore là un nom parfaitement oublié, qui fut celui d'un homme d'un grand talent dont les œuvres populaires, d'un réalisme puissant, étonneraient infiniment et par la mise en scène précise et pittoresque dont on les entourait et par les sentiments de pitié et l'émotion vraie qu'ils contiennent. Si les drames d'Eugène Nus nous arrivaient aujourd'hui traduits de l'allemand ou du russe, on crierait au chef-d'œuvre ! Mais voilà, monsieur : Eugène Nus donnait ses drames à l'Ambigu et Suzanne Lagier se contentait d'être l'Augustine Broffan des petits théâtres.

Pourtant elle voulait prouver, elle aussi, en jouant *la Tour de Nesle* à côté

de Bocage, qu'elle avait non seulement le physique mais peut-être le talent d'une Rodogune. Nous en sommes tous là ! Et un soir d'été, moi, vieux romantique, je montai, le cœur battant à l'idée de revoir le créateur de *la Tour de Nesle*, jusqu'au théâtre de Belleville. Je pourrais rechercher et retrouver facilement la date de ce soir-là : les journaux annonçaient la condamnation du banquier Mirès.

Mais je me souciais bien de Mirès ! Je n'ai jamais eu affaire aux banquiers, sauf dans les drames. J'allais voir l'homme qui avait été l'Antony de Dumas et, dans *Marion Delorme*, le Didier de Victor Hugo.

Ah ! sur ma foi, ce fut une représentation hors de pair, une incomparable impression d'art !... Là, dans cette petite salle fumeuse, où s'encaquaient les spectateurs du quartier mêlés aux boulevardiers accourus ; là, devant ces décors poudreux, entre ces portants déchirés, dans des palais d'un Moyen âge douteux, des prisons dont les pierres montraient la corde, des rues du vieux Paris où les toits en poivrière se détachaient comme des squames de peaux malades, — sur cette petite scène où Bocage, courbé par l'âge, semblait redresser sa haute taille jusqu'à atteindre les frises, un spectacle sublime nous attendait. Un acteur de génie galvanisait son corps pour atteindre à l'intensité d'émotion qu'il voulait rendre. Son maigre visage s'animait d'une vie extraordinaire. Ses yeux, profonds, allumés d'une flamme sacrée, flambaient dans cette figure émaciée et douloureuse. Ils étaient terribles, ces yeux, magnétiques, foudroyants ! Et quelle voix ! Grave, poignante, déchirante ! Comme, en se frappant le front et en se touchant la poitrine, ce Buridan disait en parlant de ses ressources, lui, ce politique, cet arriviste de la vengeance :

— Elles sont là — et là, — dans la tête et dans le cœur.

Ce n'était pas du « panache », c'était de la pensée, c'était de la douleur, c'était le drame dans toute sa puissance intime, déchirante, sans gestes, et ce drame aux phrases débridées devenait soudain un drame *sans phrases*, si je puis dire.

Puis quel costume ! Un homme du passé sorti de son tombeau. Une figure de sépulchre se levant droit de la pierre où

on pouvait la voir sculptée et marchant là sur les tréteaux devenus un palais tragique. Le costume mi-parti, le bonnet de feutre, les souliers à poulaine. Un spectre littéralement. Une évocation. Un revenant.

Et l'entourage n'enlevait rien à Bocage de sa grandeur et de sa puissance. On riait autour de lui ; — l'auditoire de Belleville s'égayait, quand Buridan n'était pas en scène, des annonces d'un pauvre diable de comparse annonçant, avec son accent faubourien :

— Lettre patente du Roi !



— LETTRE PATENTE DU ROI

Patente ! Épatante ! Des lazzis, des fous rires. Car la même « lettre patente », la même annonce arrivait plusieurs fois. Alors le malheureux figurant de s'avancer enfin et, scandant chaque syllabe avec une expression de résolution et de bravade, regardant le public en face, — ah ! mais !... — la voix colère :

— *Let-tre pa-ten-te* du Roi !

Mais tout se taisait, oui, tout, lorsque Bocage revenait en scène. C'était le dompteur, monsieur, c'était le conquérant, c'était le maître.

Non, jamais je n'oublierai l'émotion qui m'étreignit à la gorge lorsqu'au dénouement, Buridan, apprenant que

c'était son fils qu'on égorgeait, son Gaultier livré aux coupe-jarrets de Marguerite, se hâtait, voulait se précipiter, essayait, aux cris de l'assassiné, de gagner la porte fermée, de secourir le malheureux... Il allait, livide, chancelant, jambes brisées, raidi et comme paralysé déjà par la douleur, vers cette porte ; — il ressemblait à une statue qu'eût fait mouvoir quelque mouvement saccadé, et lorsque, ramenant — non, rapportant entre ses bras — le cadavre de son fils, il s'écroulait, tombait, gardant sur ses genoux le corps immobile, penchant sa tête épouvantée sur cette tête pâlie, touchant de sa main maigre la poitrine trouée, comptant avec une formidable angoisse les derniers battements du cœur qui s'éteignait, rien ne peut rendre la puissance tragique de cet homme qui ne disait pas un mot, qui restait là, cadavre contemplant un cadavre, personification de la Douleur humaine me rappelant, mais plus poignant encore, *le Larmoyeur* d'Ary Scheffer.

Bocage avait déjà, dans *Antigone*, à l'Odéon, donné cette même sensation de douloureux effroi lorsqu'il descendait, Créon pleurant Hémon, l'escalier du théâtre en rapportant le cadavre de son fils, jeu de scène que j'ai revu — heureusement — à la Comédie-Française.

Une immense acclamation, une tempête de bravos, comme je n'en ai pas entendu peut-être, un délire d'enthousiasme accueillit le vieux Bocage lorsque, brisé physiquement, redressant son torse creux, dominant avec peine le tressaillement de ses nerfs, il reparut devant nous, accablé, comme mourant. Nous ne savions vraiment plus où nous étions. Nous venions de voir égorger un homme. Le drame nous semblait aussi vrai qu'un meurtre en Cour d'assises. Nous nous demandions si Buridan vivait encore. Il était là, debout, blême, avec ses grands yeux embrasés. On lui jetait des fleurs, des éventails, des oranges. C'était en juillet. J'avais à la main mon panama, coiffure à la mode. Je jetai, de l'orchestre sur la scène, mon panama à Buridan et, comme si le grand artiste eût été un Frascuelo ou un Lagartijo, d'autres coiffures suivirent... Une pluie de chapeaux et de roses. Je ne sais comment Bocage put prendre un fiacre. On voulait dételer sa voiture, moi le premier !

Et jamais, jamais je n'oublierai l'homme

qui me donna cette sensation d'art inexprimable sur la petite scène d'un théâtre de banlieue. Ce ne fut pas le dernier soir de Buridan. Paul Meurice offrait à Bocage, un an après, avec *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, l'occasion d'un dernier triomphe. Qui a vu le regard du vieillard en cheveux blancs foudroyant le traître qu'il tient au bout de son épée et qu'il va tuer, peut se vanter d'avoir vu quelque chose de sublime — sans panache.

Puis Bois-Doré rentra dans l'ombre, disparut, comme Buridan. L'admirable acteur, « grave, lyrique, passionné, réalisant l'idéal de l'auteur » du Victor Hugo de *Marion*, le Bocage « beau comme Apollon » d'Henri Heine, mourait pauvre, après avoir voulu rentrer à la Comédie-Française, où il avait débuté jadis, qu'il avait quittée et que, directeur de l'Odéon, et directeur excellent, il regrettait encore, comme la regrettaient mademoiselle George, et madame Dorval, et tant d'autres... Histoire tristement banale : on s'en plaint éternellement et on la regrette toujours. Si j'avais eu la bonne fortune d'y entrer, je vous jure bien que je n'en serais jamais sorti ! Quel honneur ! Ça vaut mieux que l'argent. Et l'honneur, voyez-vous, le voilà, le vrai panache !

## VI

### PORTRAITS D'ACTEURS

— Et tout cela... tout cela est mort !

Je reconnais la voix qui, derrière moi, d'un ton hamletique, prononce ces mots devant l'aquarelle qui représente la vieille troupe du Palais-Royal, exposée chez Georges Petit avec les portraits d'artistes dramatiques et lyriques du siècle. Une voix de cuivre, une voix superbe, le « creux » admirable de mon vieil ami Brichanteau.

Et c'est bien lui, le comédien retraité, matelot ridé regardant la tempête du bord du rivage et toujours prêt à se rejeter à l'eau dès le premier appel — espérant encore un dernier appel ; — c'est lui qui contemple de son œil mélancolique les silhouettes, les visages, les spectres de tant de camarades ou de maîtres disparus.

Je devais le rencontrer là ! Il y vient souvent, prenant dans ce passé accroché



aux murailles un bain de souvenirs. Il y revit sa vie de hasards, il y respire comme l'odeur de poudre des batailles oubliées. Lui, le cabotin vaincu mais non lassé, fidèle à l'art, il trouve là l'occasion d'admirer ou de juger. Il y a un peu de sa jeunesse sur chacune des toiles apportées rue Godot-de-Mauroi. Son vieux camarade d'atelier, Donato, peint par Giraud, lui rappelle sa vie de modèle, sa sa beauté virile. Et il va de l'un à l'autre de ces portraits, évoquant un « autrefois » qui lui fut cher, respirant l'air des vieux portants, l'odeur des pommes vertes où il mordait à belles dents blanches, quand en province, jadis, le lampion sur l'oreille, il jouait Fanfan-la-Tulipe et courtoisait quelque Pompadour qui est à Sainte-Périne aujourd'hui.

— Tout cela est mort, ajoute Brichanteau, mais que voulez-vous, monsieur? C'est la vie. Place à d'autres! On ne peut pas toujours durer.

» C'est égal (et je le vois alors redresser, comme au temps des colichemardes et des feutres retroussés, sa haute taille un peu voûtée), on se rajeunit parmi ces images de grands comédiens ou de belles comédiennes, et je suis certain que plus d'un, comme moi, y sentira un parfum de lilas fleuris!... Ils sont si bien choisis, ces portraits, si bien présentés, si curieux. Ceux qui n'ont pas connu Talma, Potier, mademoiselle Mars, mademoiselle George, par exemple, les découvrent là, vivants, étudiés d'après nature. Talma, nu, comme Wellington devant Hyde-Park, l'avez-vous vu? C'est toute une époque. Pauline Borghèse posait bien ainsi devant Canova. Quand on a des biceps, qu'est-ce que vous voulez? on les montre. Après ça, peut-être jamais Talma n'a-t-il fait voir ses pectoraux à son peintre. Celui-ci les a peints, voilà le certain.

» Si vous saviez ce que chacun de ces portraits me rappelle! Regardez cet Elleviou, par Boilly. Le pantalon collant et les cuisses, aussi musclées que celles d'un hussard de Géricault, vous expliquent tous les succès du chanteur sorti de scène. Et approchez-vous de cet autre portrait, celui de Lays, de l'Opéra. Il est beau, il est pensif, il a l'air très triste. C'est une remarque à noter : tous ces comédiens ont l'air attristé quand on les représente en habits de ville. Il nous faut nos costumes, les vêtements de nos rôles. Nous

ne sommes « nous » que lorsque nous sommes autrui. Notre moi coutumier n'est pas le moi idéal de nos créations et de nos rêves. Je me moque pas mal d'être peint en redingote de notaire : si je veux qu'on sache qui je suis — qui j'étais — qu'on me plante un feutre sur le front et qu'on revête ma poitrine de l'acier de cuirasse ou du velours d'un pourpoint! Voilà!

» Oui, il faut que l'acteur laisse de lui l'image de ses songes incarnés, et non son propre fantôme. La vérité bourgeoise, c'est trop pâle. « Le génie de l'acteur est une lueur qui s'efface. Il ne laisse qu'un souvenir. » Je me rappelle avoir entendu ces paroles de Victor Hugo, devant la tombe de Frédérick Lemaître, il y a... il y a vingt-huit ans. Eh bien, ce souvenir, il faut que ce soit celui de l'être supérieur — le super-homme des planches — et non celui du monsieur quelconque, qui porte un chapeau haute-forme comme tout le monde. Voilà mon sentiment, et je le partage, comme disait mon camarade Monnier.

» Tenez, voulez-vous voir la différence qu'il y a entre le portrait de tous les jours, si je puis dire, et le portrait de toujours? Comparez l'étonnante figure de Léonide Leblanc par Corot, et l'évocation de madame Doche dans *la Dame aux Camélias*, par R. Buchener. Ce Buchener n'est pas un maître tel que le père Corot que je rencontrais si souvent, rue de Paradis-Poissonnière, quand j'allais répéter à l'Ambigu, du temps de Chilly et de *la Prière des Naufragés*. Corot a fait de Léonide Leblanc une figurine délicieuse, debout au bord d'un lac où glisse une barque, et qui doit être quelque étang de Ville-d'Avray. Qui diable se serait douté que Corot avait laissé un portrait de Léonide Leblanc? Et il l'a faite très ressemblante, avec ses yeux de velours mouillé entre ses longs cils d'ombre, il l'a faite telle que je l'ai connue à la ville, avec une crinoline et un toquet, pareille aux Parisiennes que croquait, dans *la Vie Parisienne*, Marcelin, l'élégant « crayon » du temps du second empire.

» L'œuvre est un chef-d'œuvre sans doute. Mais qui vous dira, en la voyant, combien cette Léonide était exquise sous la perruque poudrée de *la Frileuse*, ou le petit chapeau de *Patrie*? Elle était belle comme la Dubarry. Les paniers,

vollà sa parure ; la crinoline, non. La crinoline cache le Tanagra. Elle a l'air là, malgré le génie du maître, d'une gravure de mode passée de mode. Et, tout au contraire, madame Doche, par ce Buchener, que vous ne connaissez peut-être pas, la voici telle que le public la vit et l'applaudit le 2 février 1853 — la date est là, sur le cadre, et combien de fois Eugénie Doche l'a relue — le soir de l'éclatante « première » de *la Dame aux Camélias*. Ceux qui — vous, par exemple — n'ont pas vu madame Doche dans Marguerite Gautier, et contemplaient, amaigrie par l'âge, celle qui avait incarné si poétiquement l'héroïne de Dumas fils — le petit Dumas, comme nous disions — peuvent se rendre compte, cette fois, de son charme de femme, de sa séduction, de cette élégance supérieure qui affola les Parisiennes. La robe de dentelle à rubans bleu clair est tout un poème ! Et la coiffure ! Les bandeaux ! Le front ! Le regard ! Le port de tête ! Dumas fils, grandi, avait raison de dire : « Les autres ont joué *la Dame aux Camélias* plus dramatiquement parfois, madame Doche a été *la Dame aux Camélias* ! »

» Et voilà un portrait de comédienne comme je les comprends, le portrait de la comédienne, l'évocation d'un personnage, le durable, le toujours jeune souvenir d'un rôle. La « lueur qui s'efface » dont parlait Hugo est ici fixée. Pauvre Léonide ! Elle méritait non pas un plus grand peintre que Corot — est-ce que vous en connaissez beaucoup de plus grands, monsieur ? — mais un portrait qui la rendit telle qu'elle était à la scène, eh ! parbleu, justement dans cette Dubarry de *Joseph Balsamo*, où son fameux collier de perles fit presque autant de bruit que celui de la Reine. Je l'avais vu débiter à Belleville, la petite Léonide, dans un drame, et je l'avais retrouvée aux Variétés, sous un costume de travesti espagnol, dans une revue de fin d'année ! On n'était pas jolie comme elle. On n'a jamais, du reste, été plus jolie que ce trio : Léonide Leblanc, Céline Montaland, dont le portrait par Boldini est là, et Blanche Pierson que vous voyez là-bas, peinte par Blanche Pierson elle-même. Léonide Leblanc ! Encore une qui gardait, cachée, sa tristesse. Je savais, moi, tout ce qu'avait souffert, en sa première enfance, cette princesse de la rampe dont on con-

tait les aventures, et qui, à Bade, allumait sa cigarette avec des billets de banque, de cette banque qu'elle fit un jour sauter. C'était le temps où on l'appelait, sous les arbres de Lichtenthal, « Mademoiselle Maximum ». Elle écrivit même, sous ce titre, un livre ou le dicta à un homme de lettres, ancien camarade de théâtre, et qui est encore un journaliste excellent aujourd'hui. Vous le connaissez.

» Eh bien, elle était la fille d'un casseur de cailloux des environs d'Olivet, « Mademoiselle Maximum ! » Elle avait vécu ses premières années dans une cahute, sur le bord de la route d'Orléans. Le père et la mère travaillaient rude. Malgré le travail, manger était difficile et les pauvres gens avaient des dettes. Oh ! des dettes ! Quelques francs. Mais ça pèse. Une nuit, le malheureux partit avec sa femme, laissant en gage à ses créanciers ses outils de travail et, comme à tâtons, dans les ténèbres, il prit le chemin de Paris, se disant : « Là, on fait fortune ! » La pluie se mit à tomber. La route devint une fondrière et, marchant au hasard, la petite Léonide — elle avait quatre ou cinq ans — perdit ses souliers, englués dans la boue. Les chercher à tâtons, le père essaya. Ah ! bien oui, la nuit était trop noire ! « Allons, continuons, je porterai la petite ! » Et l'on continua, en effet, les fuyards harassés, trempés, grelottants. Et c'est ainsi que, matériellement, Léonide Leblanc arriva à Paris, non pas en sabots, mais pieds nus.

» Peut-être se souvint-elle de la pauvre fillette mouillée jusqu'aux os sur la route sombre, qu'elle avait été autrefois — et dont le casseur de cailloux, arrivé à Paris, voulait faire, l'ambitieux, une institutrice — lorsque, se sentant mourir, à la veille d'une opération dangereuse, elle dictait son testament en le commençant ainsi : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » et léguait tout ce qu'elle pouvait laisser aux pauvres secourus par l'Assistance publique et à une enfant sans parents aucuns, recueillie à Ménilmontant, je crois, et qui portait un nom d'héroïne de mélodrame populaire, Nini. Oui, oui, elle songeait à la nuit froide et à ses petits pieds enfoncés dans la boue glacée, lorsqu'elle donnait les moyens de marcher droit à l'orpheline parisienne, la petite Nini.

» Je vous conte tout ça et je vous



UNE NUIT, LE MALHEUREUX PARTIT...



empêche peut-être de voir les portraits. Les bavardages de Brichanteau, ce n'est pas une bonne peinture. Non. Et il y en a d'excellentes ici, d'admirables. Et tous ces acteurs en effigie, morts ou vivants, savez-vous ce qu'ils font? Ils font la quête pour les camarades pauvres. Le prix de nos visites ira à la caisse de l'Association des artistes dramatiques qui en a besoin. Coquelin cadet a dit le mot : « Ils faut que les fourmis n'oublient pas

Il fait tout cela et, comme tous les grands travailleurs que rien ne lasse, ni ne décourage, il joue la comédie, par-dessus le marché.

» Et son frère! Son frère a la charité agissante, lui aussi, il a la charité souriante, il a la charité insinuante, il a la charité équestre. C'est encore un ubiquiste, j'entends un ubiquiste de la bonté. Que de portraits de ces deux frères, sans compter le Jean Coquelin de cet admi-



les vieilles cigales! » Et il y en a tant, de pauvres vieilles, qui ont été jeunes, qui ont été jolies, qui ont été aimées et qui se contenteraient maintenant du brin de mouche ou de vermisseau que Léonide mourante léguait à la petite Nini!...

» Il faut être juste, les comédiens ridés et les cigales sans ressources devront une fière reconnaissance à leur nouveau président, monsieur Coquelin. Ce diable d'homme va au bien comme Cyrano allait au feu. Il y a ici le portrait du philanthrope admirable que fut le baron Taylor lorsqu'il fonda (vous n'étiez pas né) notre Association en 1840. Le baron Taylor était la bonté même, aussi fut-il fortement raillé et attaqué pendant sa longue vie de dévouement. Aujourd'hui, on l'honore, ce grand brave homme et on bénit le bénisseur. Il n'est pas bénisseur, Coquelin. Il est actif, il est ardent. Ce n'est pas un agité, c'est un agitateur. Il marche devant lui tout droit, et ce qu'il entame, il l'achève. Il a voulu enrichir la Société, grossir son fonds de retraites, faire une loterie, placer des billets, attirer la foule.

IL Y A ICI  
LE PORTRAIT DU  
BARON TAYLOR.

nable évocateur le peintre Friant! Mais que voulez-vous? les comédiens sont volontiers guettés par les peintres et les peintres aiment à prendre pour modèles les comédiennes et les comédiens. J'ai joué à Londres. On m'a fait l'honneur de m'inviter, moi infime, au Garrick-Club. Tous les murs du Garrick-Club — où les artistes dramatiques dominent — sont tapissés de cadres d'où sortent des têtes de comédiens. Garrick apparaît là, un peu partout, sous tous ses aspects,

dans tous ses rôles. Et Kemble et Kean, et Henry Irving! Reynolds et Gainsborough peignaient avec joie, deux fois, dix fois, ces visages mobiles, curieux et charmants. Millais répétait volontiers : « Avec un acteur on a tout l'homme et tous les hommes ! »

» Et je reviens à ce que je vous disais, monsieur. Hors de leurs rôles, ils ont l'air triste. Les comiques surtout. Nous autres, tragiques, nous gardons notre physionomie. Voilà un superbe fusain représentant monsieur Paul Mounet. Il est signé Kasak. C'est un pseudonyme féminin comme « Claude Marnef », qui a là de si vivants portraits de femmes. Je connais celle qui signe Kasak. C'est une princesse russe ; d'elle, j'ai vu dans la section moscovite deux portraits de premier ordre, un portrait de femme et celui du général Frédérix, en uniforme. J'ai rencontré Kasak autrefois dans l'atelier de Zichy. Que monsieur Paul Mounet ait l'aspect pensif, rien de plus naturel. Mais un comédien, joyeux à la scène, qu'il soit lugubre dans la vie, par quel mystère ou quelle loi psychologique expliquerez-vous cela? Oui, on dirait que les comiques portent, dans l'existence courante, la peine de la joie qu'ils expriment, par état. Gil Pérès, qui amusa toute une génération, qui joua, qui inventa *le Brésilien*, était le plus drôle à la fois et le plus lugubre des hommes. Il est mort fou. Après ça, nous vivons tous un peu en état de folie. Un peu plus, un peu moins, ce n'est pas une affaire, et la différence n'est pas grande. Puis, j'aime mieux les fous que les sots.

» Je vous ai dit que le chanteur Lays paraît mélancolique sur la toile qui est là. Ça ne m'étonne pas. Il songe peut-être à l'aventure sinistre que nous contait le brave baron Taylor, précisément, un soir, au dîner de l'Association. Voici la chose. Lays, de l'Opéra, avait pour ami d'enfance un camarade singulier. Celui-là s'appelait Sanson. C'était le bourreau. Oui, le bourreau tout simplement. Et, pendant la Terreur, le bourreau, fort occupé par Fouquier-Tinville, avait des heures de mélancolie noire. Après une rouge journée, ou, le matin, avant les charrettes, il se donnait le délassement nécessaire d'aller chez son ami Lays, et de lui demander de lui chanter quelque romance, de lui jouer un air sur le clavecin.

» — J'ai besoin d'oubli! sauve-moi. Mes nerfs se brisent!

» Et Lays, pour consoler l'exécuteur des hautes-œuvres, lui jouait quelque morceau de Glück, quelque mélancolie de Grétry. Cette tristesse du bourreau prenant un bain de poésie pour laver les taches de sang, voilà, monsieur, une scène à faire! La Terreur passa. Le chanteur Lays resta l'ami de son camarade, le bourreau Sanson. A son tour, il allait voir Sanson à l'œuvre lorsque l'exécuteur avait une « première ». Ils faisaient l'échange. Un jour, Sanson marquait, en plein air, un forçat condamné au fer rouge. Il y avait foule. On regardait l'épaule nue du misérable, frissonnant à la bise d'hiver. Le bourreau dit à son voisin :

» — Le fer, vite le fer! Le malheureux grelotte! Passe-moi le fer!

» Le valet n'entendant pas — par pitié pour l'homme dont les dents claquaient, Lays, qui était là, prit le fer dans le réchaud, le tendit à Sanson et la chair grésilla. Mais le lendemain, — ah! le lendemain! — lorsque Lays revint à l'Opéra, quels visages! quels sourcils froncés! Pas une main tendue! « Valet, valet de bourreau! » murmuraient des voix, derrière les portants. Lays voulut s'expliquer. On ne le croyait pas. Le chanteur accusé de servir d'aide et de laquais au pourvoyeur de la guillotine en faillit mourir. Et voilà pourquoi il a l'air si triste dans le cadre que vous voyez là. Il songe peut-être à Sanson, au fer rouge, et à cet écho sinistre des coulisses : « Valet de bourreau! »

» Mais, au fait, je vous répète là ce que vous savez aussi bien que moi puisque, m'avez vous dit, le baron Taylor vous avait conseillé d'écrire la chose!...

» Ah! que j'en aurais à vous dire, monsieur, si je vous contais tout ce que cette exposition tire du fond de ma mémoire! Mais je vous demande pardon, quelle heure avez-vous?... Curieux de tout, je vais à la Fête des Vendanges. Je vous demande pardon de vous dire au revoir...

Et, de sa voix de cuivre, Brichanteau fredonna, comme il eût tonné :

La vendange est finie!  
La nature bénie  
A livré son trésor,  
Grappes de pourpre et d'or!

— C'est d'Édouard Plouvier, dit-il alors. J'ai joué son *Mangeur de fer*, un de mes succès. Et une pièce solide... Brave Plouvier !... Encore un mort ! Tout cela est mort !

Et Brichanteau s'en alla, vengeur de l'art qui, sans être un panier percé, n'a pour trésor qu'un panier vide.

et se présenter aux auditions dans quelques jours.

Son œil, sous ses sourcils froncés, me parut plein de songes, mélancolique, presque douloureux — et sa belle tête vieillie avait de temps à autre des hochements attristés.

— Eh ! que faites-vous là, mon cher



LAYS, POUR CONSOLER L'EXÉCUTEUR DES HAUTES-ŒUVRES, LUI JOUAIT  
QUELQUE MORCEAU DE GLUCK.

## VII

### DÉCLAMATION

Je l'ai rencontré, cette fois, devant le monument du faubourg Poissonnière, planté de l'autre côté du trottoir, et regardant le grand bâtiment dont la porte close s'entr'ouvrait pour laisser passer quelque maigre fillette en chapeau de paille allant se faire inscrire au secrétariat

Brichanteau? Vous venez encore évoquer votre passé et retrouver votre jeunesse !

— Précisément, monsieur, répondit-il. Faust ridé, je voudrais bien qu'un Méphistophélès quelconque me rendît les beaux jours où l'on peut aimer Marguerite. Cela n'arrive pas. La vie se moque bien des inventions des poètes, et c'est un vieux qui s'arrête devant le logis d'autrefois !

» Le Conservatoire ! J'y ai vécu, j'y ai dormi, car nous y étions pensionnaires au temps des neiges d'antan. J'y ai vu



Chérubini. Une partie de mon existence — celle où l'on bâtit des châteaux en Espagne — tient entre ces murailles. Je passais là devant, par hasard, et je me suis arrêté, me disant qu'elle n'a pas changé, la façade de ma caserne d'Art et que c'est bien le même seuil que j'ai franchi il y a tant, tant d'années ! Ah ! comme ça file la vie ! Elle avait inventé les trams électriques avant celui qui les a trouvés.

» Et — vous allez être étonné — pour la première fois voilà qu'aujourd'hui l'inscription que je lis là et que j'ai vue si souvent m'a frappé : « *Conservatoire de Musique et de Déclamation* ». Déclamation ? Oui, c'est bien ça. J'épelle le mot, ce mot qui ne me disait rien autrefois, j'entends qui ne me choquait pas, et, cette fois, il me taquine. Oh ! je sais bien ce qu'il veut dire : bien prononcer, faire valoir les parties du discours, accentuer, rendre la musique même de la phrase. Parfaitement. Mais tout de même je me demande s'il ne vaudrait pas mieux mettre au-dessus de cette porte : « *Conservatoire d'Art théâtral* ». Déclamer, c'est bien — et encore ne faut-il point s'habituer à ce qui est déclamatoire, et le mot a un sens après tout qui n'est pas si favorable ; — mais jouer, aller, marcher, venir, vivre, en un mot, c'est ça le théâtre. Alors, comme le vieux général qui entendait chanter le rossignol, vous savez, je me suis mis à rêver, à songer à un tas de choses, à mon passé, à l'avenir de ces enfants qui vont rentrer dans leurs classes et remâcher leurs rôles avant peu. Et ma vieille tête de comédien retraité qui n'a plus qu'à passer en revue ces chimères s'est mise à trotter par les espaces. « Déclamation ! » Il y a tout un monde dans ce mot-là, toutes les qualités et tous les défauts de notre art.

» Déclamation ! Oui, oui, c'est bien le mot qu'ils épellent au fronton du Conservatoire, tous ces nouveaux venus qui se présentent là pour remplacer les anciens et rajeunir les théâtres ! Ah ! misère ! Où vont toutes les toiles accrochées, chaque année, dans les salons du Grand-Palais ? Où finissent tous ces lauréats et demi-lauréats qui sortent du faubourg Poissonnière en se disant, comme Rastignac : « A nous deux maintenant, Paris !... » Et après Paris, la boussole entière ! Avec leur diplôme de parchemin, ils croient

tenir, ces pauvres enfants, la gloire et la fortune. Or, voilà : dès leurs premiers pas, la vie change son sourire en grimace. Ils en voient de grises après avoir vu tout en rose. J'ai passé par ces petits chemins, et il m'a fallu une carcasse crânement constituée et une forte dose de philosophie



ONT-ILS LA FOI, CES JEUNES GENS...

pour résister à tant de traverses. Mais qu'est-ce que vous voulez ? On avait la foi. »

» Ont-ils la foi, ces jeunes gens qui piochent leurs auteurs dans leur coin et vont affronter le jury la semaine qui vient ? Oui, sans doute. Je l'espère pour eux. Je ne suis pas de ceux qui croient que leur génération avait toutes les vertus et qu'après elle il faut tirer l'échelle. Ah ! non, par exemple ! Nous avons nos qualités, mais nous avons nos défauts, parbleu ! et ces petits, s'ils ne sont pas parfaits, ont une vertu qui vaut toutes les autres : ils ont la jeunesse ! Ah ! le nommé

Vingt Ans, il n'a qu'à se montrer : il nous enfonce tous.

» Mais il y a Vingt Ans et Vingt Ans ! Il me semble que nous les portions plus allégrement, quand nous les avons, ces vingt ans-là ! Nous étions plus fous, nous étions plus bêtes, si vous voulez. Il y avait plus de phosphore dans nos cerveaux. Ah ! monsieur, il fallait nous voir dans nos aventures ! Ballotés comme Ragotin ou Destin, gelés comme le Matamore de Gautier, cahotés, soumis aux votes des publics de province, nous nous moquions de tout et nous bravions tout à la fois. Tout et le reste ! J'ai reçu des pommes cuites aux côtés de Glatigny, et il les ramassait, le bon poète, en disant : « Brichanteau, mon cher, regarde bien : cela vient du Jardin des Hespérides ! » Ce sont ces illusions-là qui font vivre. Ah ! c'est un peu le refrain de la vieille chanson de Nadaud. En ce temps-là, nous n'étions pas :

Non, nous n'étions pas notaires !

» Eux, ces enfants, c'est ce que je leur reproche. Ils sont graves, ils sont sévères. Ils ont la redingote notarienne. Et, arrivistes volontiers, ils sont pessimistes et dédaigneux. Monsieur, je faisais queue pendant des heures et je me privais de dîner pour aller voir Frédérick dans *Ruy Blas* ou Bocage dans *Antony*. Et j'avais des battements de cloche dans la poitrine quand j'apercevais de loin ces géants. Je ne voyais que leurs grands gestes, et, moi aussi, fronçant le sourcil comme l'un, je marchais comme l'autre, dans mon rêve étoilé. Aujourd'hui, ils blaguent. Ils ont l'impatience, ils ne peuvent attendre. Pressés, pressés pressés ! Nous étions, nous, fiers d'être l'alcade qui vient arrêter Don César, et le vieux Régnier, dans *Bertrand et Raton*, se faisait une réputation avec deux mots, avec un seul cri : *Vive moi !* Quand nous pouvions nous glisser dans l'ombre d'un maître acclamé, ça nous suffisait, nous étions heureux. Aujourd'hui, dès les premiers pas, il leur faut un « rôle de pièce », comme on dit. Pas de galons de sergent-major, non, non, les épaulettes de colonel tout de suite. Et quand je dis colonel ! Ils fendraient avec plaisir l'oreille à leurs généraux en déclarant : « Plus de vieux ! » Vieux ? On est vieux quelquefois à vingt ans, et moi qui en ai plus de soixante-dix, j'ai parfois,

quand il s'agit de l'Art, des flambées de jeunesse. Donc, ça ne veut rien dire, l'âge, et je ne voudrais pas que les petits jeunes vieillissent si vite. On m'a conté qu'un jour, Delaunay, resté membre du jury après avoir quitté la Comédie, avait donné, au Conservatoire, une réplique, dans *l'École des Femmes*, à un élève de vingt ans qui n'avait pas de camarade pour partenaire. Ah ! monsieur, ceux qui l'ont entendu ce jour-là ! Il paraît qu'il franchit les marches du petit escalier menant à la scène et que là, sur ces planches où il avait été écolier jadis, il fit entendre — à soixante ans passés — une voix aussi jeune, il joua avec autant de verdeur et de charme Horace qu'autrefois, à l'Odéon, ou, il y a quelques années, à la Comédie-Française. Ce fut un feu de jeunesse et comme un feu de joie.

» Eh bien ! je les voudrais jeunes, ces jeunes gens, qui me semblent des critiques un peu amers, qui coupent les cheveux en quatre et ne s'abandonnent pas assez à la joie de vivre. Ah ! messieurs, autrefois, quand nous allions, non pas en tournée, mais en voyage, quels caquets, quels gais refrains, quelles fusées, quelles chansons ! Une volière, un chant d'oiseaux ! Des folies ! Maintenant, on prend son billet, on apprend son rôle en chemin de fer, on arrive, on joue, on repart, on dort en wagon. C'est réglé comme du papier de musique. L'imprévu est fini, l'oiseau bleu est envolé ! Des notaires, monsieur !

» La roulotte du forain qui s'arrête au bord du chemin, la roulotte, avec les repas pris au revers du fossé, tandis que le cheval broute l'herbe des routes, cette bonne vieille roulotte de l'artiste en plein vent, notre frère de misère, contient plus d'idéal je crois, que le sleeping-car qui emporte Alceste ou Iphigénie à travers les frontières. J'ai été un bohème ou un bohémien de l'art, moi, et je m'en vante !...

Il marchait à mes côtés, remontant le faubourg pour gagner les Batignolles.

Et, tout à coup, revenant à son idée, au mot qui l'avait frappé :

— Déclamation, fit-il en hochant encore la tête. Déclamation ! J'ai déclamé, comme tout le monde. Ça été mon art et mon triomphe. Je vibraï, je criais. Et si les directeurs ne me trouvaient pas fini, fini — imbéciles de directeurs ! — je vibrerais

et je crierais encore. Mais j'avais tort. Gueuler n'est pas jouer. Écraser monsieur Beauvallet sous mon tonnerre, c'est un triomphe que pouvait obtenir aussi bien que moi un train de chemin de fer. Décla-

fonctions, c'est que j'avais la conviction intime que j'aurais pu, malgré mon âge, jouer certains rôles mieux que les comédiens à qui j'envoyais les bulletins de répétitions. Alors, qu'est-ce que vous



... LA ROULOTTE QUI S'ARRÊTE AU BORD DU CHEMIN, TANDIS QUE LE CHEVAL BROUTE L'HERBE DES ROUTES.

mer, s'il faut aller au fond des choses, c'est jouer faux. J'ai essayé, depuis que je ne vous ai vu, monsieur, de suivre en qualité de régisseur — car il faut bien vivre — quelques artistes jouant à l'étranger, et si j'ai cessé d'exercer ces

voulez? je souffrais. Mon cœur de comédien souffrait. Donc, j'ai démissionné. Mais j'ai pu, en voyageant ainsi, étudier le jeu des artistes des autres pays, et savez-vous ce qui me frappe, moi, Brichanteau, ami du grand art et élevé à la



grande école? Ce qui me frappe, c'est qu'ils jouent simple. Ils ne crient pas, ils ne déclament pas.

» J'ai vu Irving, sir Henry Irving. Il est très simple. Un autre Anglais, monsieur Beerbohm Tree, est très naturel. Il est simple. La Duse ne crie pas. Elle m'a rudement empoigné, la Duse. Ce n'est pas une actrice en scène, c'est une femme. Quand elle supplie Armand Duval de ne pas l'insulter devant tout ce monde et qu'elle lui jette, la pauvre femme, des *Armando! Armando! Armando!* qui attendraient des cailloux, elle ne crie pas. Il ne crie pas, monsieur Novelli, que j'ai vu jouer une scène de folie dans *Un Drama Nuovo* comme un médecin l'eût étudiée dans sa clinique. Tous ces gens-là ne déclament pas, ne déclament plus. Cela m'a beaucoup frappé, ce besoin de simplicité qu'on cherche partout, que le public demande à ses acteurs et qui est la marque de ce temps-ci. Voyager est une bonne chose. Mais, du reste, n'avez-vous pas autour de vous des artistes éminents qui sont simples aussi — aussi simples et vrais qu'une Desclée — et que vous pourriez citer comme modèles?

» Je sais bien, on me dira : « Il est plus facile de jouer simple que de donner aux vers le rythme voulu ». Un tragédien que vous connaissez bien disait à un comédien très célèbre, aujourd'hui retiré : « C'est étonnant, vous jouez vos rôles avec vos gestes de tous les jours ! » Il faut à la tragédie des dons physiques particuliers ; c'est de la statuaire ; on doit y être sculptural ; mais les gestes naturels n'excluent pas la majesté. En somme, les anciens avaient, eux aussi, leurs gestes de tous les jours ! C'est assez simple, ces petites statues de Tanagra que je me payerais avec tant de joie, si j'étais riche. Ah ! monsieur, je vois bien (je ne regrette rien, j'aime le pittoresque) que j'ai jadis, trop souvent joué avec mes gestes des dimanches !

» Et, tenez, Rachel, la grande Rachel, elle était assez antique, je suppose? Eh bien ! elle était simple. Un des honneurs de ma vie est de lui avoir donné la réplique une fois, à Marseille. Je la vois encore : une statue vivante, oui, mais une femme, une femme de tous les jours, pas endimanchée, vraie comme la vérité. Mieux que ça, monsieur. J'ai connu des gens qui avaient connu Talma. C'était un cer-

veau, Talma, en même temps qu'un interprète ou un créateur admirable. Et il en avait tant vu ! Il disait un jour à des amis : « Je n'ai pas seulement joué des tragédies, j'ai assisté à des tragédies réelles qui n'étaient pas moins sanglantes que celles de Corneille ou de Crébillon. J'ai vu de près des conciliabules d'hommes politiques qui se préparaient aux combats du lendemain. Il s'agissait de plans de campagne oratoires, de discours à prononcer ou d'accusations à porter à la tribune de la Convention. Ils jouaient leur liberté, ils jouaient leurs têtes, ces conventionnels que j'écoutais, et ils visaient la tête des autres. C'était la loterie de la mort. Je les écoutais, je les regardais, je les étudiais, répétant ainsi la pièce terrible où ils allaient tenir leurs rôles dans quelques heures. Eh bien ! ce qui me frappait, c'est qu'ils parlaient bas et qu'ils ne faisaient pas de gestes ! »

» Déclamation ! Est-ce que vous ne pourriez pas obtenir qu'on biffât ce mot-là comme on a, à ce qu'il paraît, effacé du programme des classes, dans les lycées, le mot « rhétorique » ? Rhétorique ! On me dit qu'il y a des gens qui le regrettent, ce vieux mot, comme quelque chose de la vieille France. « Faire sa rhétorique ! Etre en rhétorique ! » On dira je ne sais quoi. Autre chose : « Etre en première » probablement. « Faire sa troisième, sa seconde, sa première. » On s'habitue à l'étiquette nouvelle, on s'habitue à tout, et il faut bien que ce qui est vieux — meubles et bâtiments, hommes et choses — tout craque à la fin. Mais — je ne sais pas moi — il ne me semble pas que ces appellations-là soient à regretter. La rhétorique fait des rhéteurs et la déclamation des déclamateurs, je ne vois que ça ! Eh ! ma foi, monsieur, quand, au Conservatoire comme au lycée, on fabriquerait des hommes, où serait le mal ?

» Après ça, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde point. Je ne fais pas partie de la commission des études, et je ne suis pas destiné à faire longtemps l'ornement du vingtième siècle. C'est bien assez d'avoir vécu tant d'années du dix-neuvième ! Songeons à désencombrer la Société des Artistes dramatiques ! Il y en a qui guettent ma pension sans être des requins, c'est trop juste ! Salut ! monsieur !

Il entra dans un bureau de tabac pour rallumer une cigarette éteinte, et j'avais remarqué que, dans son salut comme dans son discours contre la déclamation, Sébastien Brichanteau avait gardé quelque chose de déclamatoire.

On est toujours de son époque.

## VIII

## COMÉDIENS A CONCOURS

Tous les ans, me dit Brichanteau, j'obtenais, jusqu'à présent, de quelque

du matin, — la queue à la porte du Conservatoire dans la rue. Ça me rajeunissait de me mêler à cette jeunesse qui venait là, restant des heures pour gagner un strapontin à la force du jarret. Et puis en juillet, si les jours sont durs, les nuits sont fraîches, et pour la santé, c'est tout profit. Il y a encore de la vigueur dans mes vieilles jambes. Brichanteau, j'espère, ne connaîtra jamais l'ataxie!

Et ça me plaît de retrouver dans cette salle surchauffée, enfiévrée, turbulente, un peu des battements de cœur de mes vingt ans ! Dans la buée que dégage cette foule, plongée là comme en une étuve, ham-



JE LA VOIS ENCORE : UNE STATUE VIVANTE.

ancien camarade arrivé, un billet pour un coin quelconque au concours du Conservatoire. Mais voilà : les années passent, les vieux s'en vont, ceux que je connaissais disparaissent et ceux qui arrivent ne me connaissent plus. Épave du théâtre. Je me contente alors du sort des épaves. Je suis le flot. J'ai fait souvent comme tout le monde, et le jour du Concours, dès le matin, — je dis dès quatre heures

de l'art dramatique, il me semble, lorsque vient la minute angoissante de la proclamation des prix, revoir tous mes camarades d'autrefois, pâles, anxieux, les jolies filles près de s'évanouir, les pauvres garçons prêts à crier leur rage et à pleurer leurs déceptions, et moi-même attendant, comme un arrêt de mort, la proclamation de mon nom.

Que c'est loin ! Ah ! que c'est loin !

tout ça ! Et c'est inoubliable ! Et comme pourtant c'est oublié ! Que de Célimènes et d'Hernanis, que d'Œdipes et que d'Antonys, que d'Agnès et que de Silvias ont passé, passé comme des ombres, depuis moi, sur ces planches du petit théâtre ! Et je les vois tels que furent les créatures exquises de ma jeunesse et, avec leurs cheveux crépus, les compagnons de voyage de mes premières tournées ! Presque tous sont au cimetière, à présent. Je passe bien souvent, moi aussi, dans mon petit logis, des Revues Nocturnes, comme César décédé.

Mais j'aime toujours le théâtre et j'ai toujours l'espoir que de ce concours annuel du Conservatoire sortira quelque Rachel nouvelle, quelque Dorval, quelque Desclée, quelque Mélingue, quelque Frédérick, quelque Talma. Et je ne manquerais pas un concours pour un empire. C'est le cas de le dire, un empire ! Qu'est-ce que j'en ferais ?

Je sais bien que je sors le plus souvent déçu de ces longues séances et que je n'en garde point ce parfum d'art qui fut jadis comme mon viatique. J'entends répéter à chaque fois : « Tout s'en va, tout se perd ! » Et cela parce que le génie n'apparaît pas à chaque scène et n'est pas la règle commune. Avec ça que le génie, et même le talent, n'est point l'exception, au théâtre comme partout, dans la peinture ou dans les lettres. J'ai beau avoir des rides, je suis toujours aussi plein d'espérance que ces « jeunes » qui vont attendre avec moi à la belle étoile, et je laisse dire et passer ceux qui crient à la décadence. Décadence ! On a toujours jeté ce mot, comme une pierre, à la tête des vivants. J'ai beaucoup lu si j'ai beaucoup vu, et j'ai toujours entendu le même refrain. Toujours. Il y a longtemps, par exemple, que l'excellent Casimir Bonjour s'écriait dans un article du livre des *Cent et Un* de Ladvocat sur les *Comédiens d'autrefois et ceux d'aujourd'hui* : « Hélas ! il n'y a plus de tragédie ! Elle est morte pour longtemps, pour toujours peut-être ! » Et, peu d'années après, une petite chanteuse des rues surgissait et répondait à Casimir Bonjour : « Pardon, monsieur, Hermione et Phèdre vivent toujours, et voici ma carte : *Rachel Félix*. » Puis quand Rachel mourut, ah ! Dieu ! ce fut un concert de *De profundis* : cette fois, elle est bien

morte, la tragédie ! — absolument comme lorsque mademoiselle Mars disparut, on imprima que c'en était fait pour jamais de la comédie ! Lisez madame d'Abrantès, vous verrez que dans les salons de Paris on déclarait que lorsque mademoiselle Mars ne serait plus là, il n'y aurait plus rien... Rien... Et il y a toujours quelque chose. Et malgré nos calvities et nos rhumatismes, il y a toujours de la jeunesse au monde et il y a toujours des lilas, des primevères, des printemps !

Je relis souvent les vieilleries qui furent jeunes quand je n'avais pas encore moi-même de cheveux blancs. J'en relis même qui sont plus anciennes que moi. Des vaudevilles oubliés, de bons vieux drames abolis. Connaissez-vous *Préville et Taconnet* ? Ce fut aux Variétés un succès de vogue insensé. On y voyait Préville, l'acteur de la Comédie-Française, et Taconnet, l'acteur du théâtre de Nicolet, amuser l'un la cour, l'autre le boulevard, et c'était la question même de la *tradition* et du *naturel*, l'éternelle question du Conservatoire, qui se posait là, dans un vaudeville grivois. Ah ! le boulevard du Temple ! Il revivait joyeux et clair comme un vin pur, dans cette pièce anecdotique ! Et Préville et Nicolet y échangeaient ce dialogue qui date de 1817, s'il vous plaît :

— Ah ! ça, mon cher Préville, nous passons la journée ensemble. Vous avez fait relâche ?

— Oui, répondait Préville, par indisposition.

— Et de qui, mon Dieu ?

Préville, riant :

— Par indisposition de mademoiselle Clairon, qui a une partie de campagne pour ce soir.

Alors Nicolet continuait :

— Comment va le Théâtre-Français ? Attirez-vous la foule ? Faites-vous beaucoup d'argent ?

— Oui, beaucoup. En province.

Lekain, mon cher, est à Lyon ;  
Madame Belcourt est à Lille ;  
Molé va partir pour Mâcon,  
Ma femme part pour Abbeville ;  
A Rouen, Bourret a des succès,  
Et Brizard récolte en Provence ;  
C'est bien le Théâtre-Français,  
Car il est dans toute la France.

Ça se chantait alors, ce couplet, sur l'air du *Verre*. Ça se chante sur un autre



air ; mais c'est toujours le même couplet.

Et ce pauvre Conservatoire ! L'a-t-on assez attaqué ! Sans doute il n'enseigne pas le génie, comme je vous disais tout à l'heure, mais il apprend l'orthographe et c'est quelque chose. Un peintre a besoin de savoir broyer ses couleurs, faire sa palette. Après quoi, s'il peint des chefs-d'œuvre, tant mieux pour lui et tant mieux pour nous ! Il faut bien savoir marcher, savoir respirer, savoir gesticuler. « Les doigts, disait Garrick, sont autant de langues qui parlent. » Et la voix, il faut l'étudier ! On se fabrique une voix. Oui, monsieur. Par une gymnastique spéciale. Le vieux Sarrazin, le prédécesseur de Brizard, disait à un débutant à la voix faible : « Toi, viens étudier chez moi, et avant peu je te ferai cracher le sang ! » Et il faut cracher le sang si l'on veut parvenir. On peut tout ce qu'on veut. Adrienne Lecouvreur avait la voix sourde ; la voix de Lekain était lourde et les contemporains nous parlent de la « voix souriante » de mademoiselle Mars. « Sans le médium de la voix, pas de vérité », répétait volontiers Molé. Ce médium, on se le donne. Ce cabotin de Néron, que Sienkiewicz a remis à la mode, s'appliquait des cataplasmes au cou et se faisait faire des gargarismes pour la voix. C'était un malin. Et, pour les apprentis comédiens, que de ressources dans l'enseignement des vétérans ! Par exemple, l'art des *temps*, ne faut-il pas l'enseigner ?... Les élèves l'ont-ils d'instinct ? Lekain demandait qu'on n'oubliât pas l'art des préparations, le jeu muet précédant le mot, l'art des *temps*, je le répète, comme on dit aujourd'hui, ces *temps* qui donnent une valeur si grande aux paroles, qui les font attendre, les préparent, et qu'on appelait les *grâces additionnelles* du temps de Garrick. Ce sont choses que les auteurs eux-mêmes, lisant leurs pièces, ignorent quelquefois.

Croirez-vous que Corneille, le vieux Corneille, ne savait pas dire ses vers ? Oui, le vieux Pierre de Rouen. Il balbutiait. Il ne savait pas *indiquer*, comme nous disons. Au contraire, Racine, Molière comme Lulli, *indiquaient* admirablement. La Champmeslé devenait meilleure quand Racine la faisait répéter. Molière notait musicalement toutes ses intonations avant de jouer. Il savait conduire sa voix,

éviter l'emphase. Ce n'était pas seulement un auteur comme on n'en voit plus. C'eût été un admirable professeur au Conservatoire.

Encore une fois, je ne vous dis pas que le Conservatoire donne *le don*, mais il apprend à se servir des dons qu'on peut avoir. L'originalité n'a besoin de personne. Mais court-elle les rues, l'originalité ? Il y a une façon d'exprimer un sentiment qui n'appartient pas à tout le monde. Un comédien passionnel, d'inspiration impulsive, n'aura pas les ressources ingénieuses d'un comédien pensif et descriptif, si je puis dire. Pour exprimer la misanthropie, la colère de ces vers d'Alceste maudissant les hommes, mais leur gardant cependant le dévouement qui subsiste en tout amour rentré :

Tous les hommes me sont à tel point odieux  
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux...

que faisait Molé, par exemple ? Au lieu du geste qui repousse, du geste de la haine brutale, il disait ces deux vers en resserrant ses bras sur sa poitrine avec une expression de douleur contenue, comme s'il aimait encore, obstinément, en voulant haïr. Si je jouais *le Misanthrope*, je dirais ces vers-là comme les disait Molé. Ça ne m'ôterait rien de mon *naturel*, et ça y ajouterait la tradition. Toujours Préville et Taconnet !

Mais aurais-je raison, moi qui suis naturellement Lagardère ou Buridan, d'endosser l'habit vert d'Alceste ? C'est là la question, comme dit Hamlet. On ne peut pas bien jouer tous les rôles. La nature nous a formé avec des qualités spéciales. De là *les emplois*, d'où tous, tant que nous sommes, nous demandons à sortir. Le comique veut être aimé, le tragique entend faire rire. Et le public, dérouté, s'étonne de ces inutiles ambitions. Kean avait, certain soir, voulu jouer Abel Drugger, un rôle comique et naïf, que Garrick avait créé. Le lendemain, la veuve de Garrick, qui assistait à la représentation, lui écrivait ce tout petit mot : « Mon cher monsieur, vous ne jouerez jamais Abel Drugger. Votre servante. » Kean répondit simplement : « Ma chère dame, c'est vrai. Votre serviteur. » Et ça prouve que Kean avait de l'esprit. D'autres, qui n'ont pas le talent de Kean, se seraient fâchés. Kean comprit et ne joua plus le rôle d'Abel Drugger.

Ah ! Kean ! *Désordre et Génie !* disait Dumas. Je l'ai joué, ce Kean ! J'ai jeté au public ses revendications et ses colères. Il vivait à sa guise et jouait à sa fantaisie. C'était le type insouciant et inspiré qui nous hantait, dans notre jeunesse. Etre Kean ! Etre le fou de génie qui livre au public son âme en pâture ! Nous étions peut-être insensés ; mais, je le répéterai souvent, nous avions la foi. La considération n'était pas ce que nous ambitionnions le plus. Ce qui nous mettait le feu aux artères, c'était la gloire, la perspective, l'appétit de la gloire. Un jour, Hugo m'a parlé, oui, à moi qui vous parle. Je figurais dans *Ruy-Blas*. Il devina que j'étais quelqu'un et, sous le feutre d'un hidalgo quelconque, l'homme qui pouvait incarner, à une heure donnée, l'amant de la reine d'Espagne. Il dit : « Ce comparse, là-bas, à droite, il porte bien la rapière, ce comparse ! On le prendrait pour un Vélazquez ! » Ce jour-là, monsieur, j'aurais baissé la tête en sortant du théâtre, de peur de cogner mon front aux étoiles. Voir Hugo de près ! Avoir attiré son regard ! Etre comparé à un Vélazquez ! J'emportais de la joie pour une année. Et ce souvenir est une consolation, aujourd'hui que je suis vieux. Ne le dites pas à mes jeunes camarades, ils me prendraient, à mon émotion, pour une vieille bête. Je ne suis pas une vieille bête. Je vis de souvenirs et je rumine les heures de misère consolées par des minutes de gloire !

Aujourd'hui, la gloire seule semblerait sonner creux. C'est le pain sec, la gloire. On veut du succès argent comptant. On se dit avec raison qu'un comédien vaut un autre homme, et souvent vaut beaucoup mieux. Et, alors, encore une fois, on est un bourgeois ayant pignon sur rue au lieu d'être l'errant d'autrefois, qui vivait à l'aventure, mais librement, joyeusement. Quand les comédiens feront partie d'un Cercle, je regretterai, ma parole, le temps où ils entraient, comme Ragotin, en carriole aux roues grinçantes dans leur bonne ville du Mans. Ah ! sainte bohème ! Mais que voulez-vous ? Personne n'ose plus être un bohème aujourd'hui, et le temps est loin où Glatigny, mon camarade Albert Glatigny, comédien et poète épique, clamait aux oreilles des bourgeois ce vers qu'il n'a jamais imprimé :

Nos habits vous font voir les cordes de nos lyres !

Talma, à son lit de mort, avait sur sa table le livre du baron Denain de Cuvelier, *Le Clergé et les Comédiens*, ouvert à la page où il est question des honneurs rendus à un comédien mort, par ordonnance de Louis XIII. Ce grand homme qui dépassait ses contemporains de dix coudées, n'avait qu'une idée après avoir vécu d'une vie supérieure à tout le monde : être enterré comme tout le monde. Aspirer à l'existence de tous, pour nous autres, c'est aspirer à descendre.

Baron, épris de distinction, demandait que les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices. Frédéric Lemaître ne fut nourri que de vache enragée et pourtant joua les grands seigneurs et semblait élevé dans des palais. Il ne faut pas trop demander à la vie, monsieur, et quand nous avons une parcelle de succès nous devons nous en contenter.

Voilà ce que je dirais volontiers, moi qui suis non pas un raté. Dieu merci, — car j'ai eu mon heure, — mais un déchet de l'art dramatique. Patience et courage ! répéterais-je volontiers à ces pauvres enfants qui vont concourir aujourd'hui ! Patience, car la vie est dure. Courage, car la mêlée est ardente et les arrivistes des coulisses ont des ongles comme ceux de la littérature ont des griffes.

Je lis quelquefois, en plein air, des journaux de tous pays qu'accroche à son kiosque une marchande de mon boulevard extérieur, et, hier, je vois dans le *Daily Graphic* les portraits de deux jeunes filles, deux belles filles, en vérité, miss Ida Yeoland et miss Edith, sa sœur, qui se sont suicidées, à Londres, l'autre jour, les pauvres petites, parce qu'elles étaient lasses de lutter, qu'elles comptaient sur un engagement pour l'Amérique et que l'engagement ne venait pas. Ah ! l'Amérique ! Si on ne compte que sur ses dollars, on est perdu ! Charmantes, de cette grâce des Anglaises qui fait songer à Ophélie, Edith et Ida ont pris du poison pour fuir la vie, et on n'a trouvé, dans le petit logis d'Holborn où habitaient les malheureuses filles, qu'une lettre où Edith écrivait à la mère : « Nous en avons assez. Pardon du chagrin que nous allons vous faire ; mais l'existence est trop dure. La supporter plus longtemps nous est impossible. Ida veut être enterrée avec son petit collier et sa bague. Je vous



VOIR HUGO DE PRÈS ! AVOIR ATTIRÉ SON REGARD ! ÊTRE COMPARÉ A UN VÉLAZQUEZ !



demande, moi, de brûler mes lettres et de m'oublier. La toile va se baisser sur notre tragédie de tous les jours. Adieu ! »

Je pourrais vous traduire la lettre entière, car j'ai appris l'anglais afin de pouvoir lire Shakspeare. Elle est poignante. Elle en enseignerait long sur l'envers du théâtre et les lendemains de l'espérance. La vie est encore le plus rude des Conservatoires.

Pauvres petites ! Elles avaient escompté l'avenir de gloire qui n'était devenu qu'un avenir de misère. Il faut être trempé durement pour supporter cette existence de trappeur — trappeur avec trappes et chausse-trapes — qui semble rayonnante et facile à tous les papillons de la rampe. Il faut s'armer, se raidir, se répéter que toutes les carrières ont leurs heures sinistres, si l'on veut continuer à courir la chance de cette loterie macabre : le Théâtre ! Ou plutôt, quoi ! il faut aimer son art, l'aimer pour ses succès, l'aimer pour ses déboires ; il faut garder jusqu'à la dernière heure les amours et la foi de ses premières années, croire à ce qui n'est pas, croire au rêve, et se dire que, dans sa justice distributive, le sort a été élément s'il vous a donné une minute, une seule minute d'illusion. L'illusion, monsieur, c'est peut-être tout simplement ce qui permet à l'homme de vivre sa vie.

Et voilà pourquoi, tous les ans, je viens revoir, sous des traits nouveaux, mes vieilles chimères dans ce palais de l'illusion qu'on appelle le Conservatoire. Et, cette fois, les spectres blonds des deux petites Anglaises mortes attristeront un peu la joie de mon plaisir, de ce voyage annuel au pays de l'Espérance ! Enfin ! En avant toujours, par delà toutes ces tombes, comme disait l'autre.

A tout à l'heure, monsieur ! Sébastien Brichanteau a bien l'honneur de vous saluer.

## IX

### AU CONSERVATOIRE

— Savez-vous, monsieur, ce qu'il faudrait au Conservatoire ? Je vais vous le dire. C'est une chaire de Beauté !

Je reconnais la voix sonore qui jetait ces mots comme un coup de clairon — à la Barbey d'Aurevilly — parmi les con-

versations, les propos, les potins, au milieu des groupes bavards, le pépiement d'oiseaux échappés, dans la cour du faubourg Poissonnière. C'était encore notre ami toujours jeune malgré les années, ardent, militant, toujours sous pression comme une machine à vapeur qui chaufferait pour un Voyage vers l'Idéal.

— Ah ! tiens, mais, c'est une idée ! Qui vous l'a donnée ?

— Personne. Je joue mes rôles, mais j'invente mes idées !

» Oui, monsieur, je dis bien, une chaire de Beauté. Et je vous prie de croire que je ne tiens pas à faire là du paradoxe et à épater le bourgeois. Non. Je dis ce que je pense, comme je le pense. Les théâtres c'est, ce doit être la Beauté sous toutes ses formes : œuvres et ouvriers, créateurs et interprètes, et la première vertu pour un comédien c'est d'être beau. On parle souvent, on parle toujours des réformes à apporter, des lézardes à boucher dans l'enseignement du Conservatoire. On interroge les critiques, on *interviewe* les professeurs. *Interviewer* ! Ces mots nouveaux me semblent toujours un argot qui ne vaut pas celui des coulisses. Pour un peu, on demanderait, ma parole, leur avis aux écoliers qui entrent à peine dans les classes et n'ont pas plus de barbe au menton que Chérubin. Eh bien, en fait de réformes, j'en propose, une réforme : — je réclame pour tous les candidats à venir la beauté du visage et la beauté du corps. Aux prochains examens d'admission, appliquez-la donc, ma réforme !

» Voyons, monsieur, n'est-ce pas un crime d'admettre à suivre des cours et à s'embarquer sur la galère dramatique de malheureux enfants dont la laideur et le ridicule les exposeront plus tard à tous les mécomptes ? Et n'y a-t-il pas, en outre, un devoir, pour le jury, à ne pas infliger au public la vue de pauvres êtres noués et comme rachitiques qui rêvent de jouer *le Cid* ou *Andromaque* avec des physiques de petits bouffons de cafés-concerts ? N'eût-on pas de talent, on est déjà agréable quand on est beau. La beauté est une force. Vous entrez en scène ; si vous êtes beau, votre succès est conquis à demi ! Mais la laideur, c'est ce qu'il y a de plus absurde au théâtre, de plus incorrigible avec le théâtre. Elle devrait constituer un cas rédhitoire, la laideur. Et le professeur qui serait élu à la chaire

de Beauté aurait le devoir — vous entendez, le devoir — de décourager à tout jamais les imprudents et les pauvres sottes qui se présenteraient devant lui avec des physiques impossibles !

— En vérité, monsieur Brichanteau, lui dis-je en riant, il faudrait peut-être instituer aussi un conseil de revision et faire passer sous la toise les candidats dans le costume sommaire des conscrits ?

— Et pourquoi pas ? s'écria violemment le chercheur d'absolu. On rejette bien comme impropres au service militaire des mal venus qui pourraient cependant manier le flingot mais que la moindre marche et le plus léger exercice laisseraient sur le flanc, hypothéqués et tirant la langue. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait des réformés de l'art dramatique et des individus déclarés impropres au service de la scène ? Est-ce que le théâtre, joie des yeux et des oreilles, n'est pas chose aussi sacrée qu'un bataillon qui défile musique en tête, et n'a-t-il pas comme lui son esthétique et son besoin de beauté ? Quand je vois de pauvres diables cagneux et affreusement bâtis, fruits gâtés ou fleurs de misère, se présenter pour incarner des amoureux, dire des vers et séduire des femmes ; — quand je regarde de malheureuses filles visiblement nées pour récurer des casseroles ou piquer des bottines, avec des aspects de maritornes ou des épaules de bossues, je me dis qu'il y aurait conscience à les détourner à tout jamais de l'horrible voie douloureuse où ils s'engagent et — je vais vous paraître épouvantable, féroce, moi, volontiers pitoyable et attendri sur les vaincus, — je pense alors que les Chinois n'ont pas si grand tort, qui jettent, paraît-il, au fleuve les enfants contrefaits et mal venus...

Au fleuve jaune où sont les cormorans !

ajouta Brichanteau, heureux d'écouter la musique d'un vers.

Il continua, hochant la tête :

— Oui, je sais bien, vous me direz : il y a les comiques qui peuvent tirer parti de leur laideur et trouver un capital jusque dans leur ridicule physique. Vous avez peut-être connu le brave Hyacinthe, dont le talent, qui était réel, semblait logé dans son nez, un nez énorme, légendaire,



LE TALENT SEMBLAIT LOGÉ DANS SON NEZ.

étonnant, tout à fait drôle, un nez qui provoquait le rire, un nez qui fit la fortune des caricaturistes, un nez spécial, un nez-proverbe. Hyacinthe réussit malgré son nez, par son nez. Un autre a dû son succès à une laryngite chronique proménée avec des accompagnements de toux morbide à travers tous les vaudevilles de son temps. Il toussait. On riait. Il jetait d'une voix cassée des plaisanteries qui semblaient les facéties macabres d'un agonisant. Toute la salle entraînait en gaieté.

Chacun a sa façon de comprendre. Moi, monsieur, ces drôleries me plongeaient en des mélancolies profondes. Je ne voyais là que la contorsion sinistre d'un bouffon faisant publiquement la nique à la Mort. Oh ! bravement, crânement, oui, sans doute. Mais je trouve que notre art, l'art admirable du théâtre, doit donner d'autres spectacles à la multitude et que celui qui spéculé sur les misères ou les tares humaines, sur sa bosse s'il est bossu, sur sa phtisie s'il est poitrinaire, fait le dernier des métiers. Et c'est pour quoi je réclame de la Beauté, toujours de la Beauté et encore de la Beauté ! — Ne vous présentez jamais au théâtre, disait la Clairon, sans avoir reçu tous les dons que cet état demande. »

« Ah ! les malheureux qui, parce que, disent-ils, Lekain et mademoiselle Duchesnois étaient laids, croient qu'ils triompheront de l'indifférence ou de l'ironie du public avec des visages de macaques ou des jambes de kangourous ! Oh ! je sais bien, on me répond : « Il y a le génie qui se moque de la laideur, et le charme, le fameux charme qui vaut mieux que la Beauté. » Exception, le génie ! Le charme de la laideur, chose rare. Notre premier devoir, encore une fois, à nous qui paradons, montons sur les planches, nous montrons à la foule, plastronnons et voulons lui plaire, c'est d'être beaux ! Et combien on éviterait de sombres tristesses à Ragotin si on lui disait tout de suite : « Va-t'en au diable, mon garçon, tu es trop laid ! »

« Seulement, dit Brichanteau philosophiquement, Ragotin ne croirait pas, Ragotin n'écouterait pas. Il n'écoute jamais, Ragotin. Il accuse le sort, les camarades, les malins, les jaloux. Il ne se dit pas qu'il était condamné par sa propre physionomie à toutes ses mésaventures. Ah ! monsieur, ce n'est pas à moi de railler ceux qui n'arrivent pas et qui voient devant eux filer les arrivistes avec du soixante d'intrigue à l'heure. Je sais trop par expérience tout ce qu'il y a de méconnu et d'injustement ballotté dans ce bas monde. Mais vraiment, non vraiment, quand je vois se précipiter vers la rampe comme des papillons de nuit autour des ampoules électriques ces demi-talents et ces demi-laideurs qui entombent les abords des théâtres, je me dis : « Que voulez-vous ? Ce sont les assoiffés

du malheur, des buveurs d'une autre absinthe : la déception ; — des amoureux de la Misère ! »

« Encore s'ils l'aimaient, pour la braver, par la gaieté ou par le caprice, par la chimère et par le rêve, cette Misère que mes épaules ont supportée pendant soixante ans et plus sans que les omoplates aient faibli ! S'ils se moquaient, comme ceux de mon temps, de l'argent dont on se passe quand il le faut, et de la gloire qui poussera peut-être plus tard sur une tombe comme une fleur d'hiver, s'ils étaient les bohèmes bons enfants des grandes routes poudreuses de la vie, s'ils se fichaient du tiers et du quart comme les poètes faméliques et joyeux

Nourris de l'air du temps et vivant des étoiles,

cela pourrait encore passer. On vit, après tout, quand on ne hait pas et qu'on espère encore. Mais ils se plaignent de la destinée qu'ils se sont faite. Mais ils envient ; mais ils nient ceux que la nature a mieux doués ou que le sort a plus favorisés. Ils ne s'expliquent pas les succès d'autrui. Ils promènent à travers l'existence leur bouche amère et leurs propos de colère. Leur chimère, monsieur, n'a plus que des griffes. Le diable soit de ces mécontents ! La vie m'a imposé des tristesses comme à tout le monde, et je ne crois pas qu'elle m'ait donné ce que j'en attendais quand ma jeune voix de cuivre inquiétait Beauvallet, Jupiter tonnant de la tragédie française. Mais je me croirais déshonoré, indigne de mourir dans la peau d'un comédien méritant ce nom qui est un titre, si je ne rendais point justice à ceux qui, n'ayant pas plus de talent peut-être, ont eu plus de chance que moi ! Non, non, ce n'est pas parce que mon ballon a crevé en l'air que je souhaite des plongeurs aux ascensionnistes.

« Mais tous les compagnons ne sont pas ainsi. Je me suis toujours rappelé, pour l'avoir écoutée par tradition — quoique révolutionnaire, je ne médis pas de la tradition, elle s'appelle aussi la science, et je respecte la science — oui, je me rappelle l'histoire typique, éternellement vraie, que contaït et qu'avait inventée sans doute Dugazon, qui, paraît-il, était inimitable dans ces soliloques ou ces scènes comiques. Un monologiste jouant



les monologuistes, Dugazon. Il appelait cette plaisanterie : *l'Audition*.

» Et donc, Dugazon racontait, et mimait volontiers la scène de ce comédien de province qui vient pour se faire engager dans un théâtre de Paris.

» Pauvre diable ! N'en rions pas trop. Nous en avons tous passé, le cœur battant la chamade, le front congestionné, de ces auditions dont dépend notre avenir ; et, — depuis le sous-préfet qui fait anti-chambre au ministère pour devenir préfet jusqu'au malheureux qui se fait inscrire pour jouer les *utilités* et récite *Polyeucte* afin de prouver qu'il peut apporter une lettre, — tout le monde a eu en sa vie de ces minutes dont les affres vous serrent la gorge et vous font sonner dans les oreilles des cloches invisibles.

» Bref, le comédien de province se présente au directeur d'un grand théâtre pour remplir les rôles de son emploi. Quel emploi ? Le premier, parbleu ! Tous les emplois ! Et tous les premiers emplois ! On commence toujours par rêver la couronne. Naturellement.

» Le comédien, maigre, pâle, l'air minable, se carre donc et s'étale et sourit, sûr de lui-même, avec un imperturbable aplomb. Il bégaye. Il ne peut prononcer ni les *R*, ni les *T* ; il a un bras tombant le long du corps. Mais, quand on lui demande ce qu'il sait, sa réponse est prompte et elle est nette : il sait tout.

» — Tout ?

» — Oui, monsieur, tout !

» — Voyons, fait le directeur.

» Et, assis devant le comédien, il écoute.

» Le comédien récite alors une scène d'*Alzire*. Du Voltaire ! Au temps de Dugazon, Voltaire n'était pas une vieille bête. Oui, du Voltaire. *Alzire*, rôle d'Alvarez, père de Guzman :

Du conseil, de Madrid l'autorité suprême  
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime...

» Mais voilà. En gesticulant, son bras gauche se balance étrangement. Il va, vient, oscille. Le comédien le renvoie en le frappant de la main droite. Inutile. Ce diable de bras gauche revient toujours comme un balancier de pendule et dodeline devant la poitrine d'Alvarez...

Du conseil de Madrid l'autorité suprême...

» — Mais, interrompt le directeur, qu'a donc votre bras ? Il est là, pendu et agité à la fois...

» — Ce n'est rien, monsieur, ce n'est pas mon bras !

» — Comment, ce n'est pas votre bras ?

» — Non, monsieur, non, ce n'est pas mon bras !

» — Vous vous moquez.

» — Et vous, vous m'affligez, monsieur. Vous me rappelez une infirmité désagréable. Ce n'est pas mon bras, c'est un bras d'osier. J'ai en effet perdu... Mais qu'est-ce que cela fait ? Un bras de plus, un bras de moins. L'important, c'est la diction, n'est-ce pas ? Je reprends :

Du conseil de Madrid l'auoié suprême

» — Vous dites ?

» — *Alzire*, acte premier, scène un :

Du conseil de Ma... Ma... Madrid l'auoié suprême.

» — Mais, monsieur, vous avez une diction déplorable ! Quel diable de vers est-ce là ?

» — Comment, vous avez remarqué ? Vous remarquez tout. Vous êtes difficile. Oui, je prononce malaisément les *r* et les *t*, cela est vrai. Je les passe même. Mais qu'est-ce que cela fait ? Je dis admirablement les autres lettres.

» — C'est possible. Mais j'ai une faiblesse : je tiens aux *t* et aux *r* ! D'ailleurs, je n'ai pas de place disponible. Tous les emplois sont tenus !

» — Pas de place ! Tous les emplois?... Ah ! monsieur, c'est trop fort, par exemple ! Pas de place ! Et vous me laissez là vous réciter *Alzire* ? Tous les directeurs se donnent le mot, monsieur. Pas de place ! Je leur campe mon Alvarez : « *Du conseil de Madrid...* » Ils n'ont pas de place ! Dès qu'ils m'entendent, ils me font la même réponse ! Pas de place ! Ce sont, je le vois bien, les camarades qui intriguent auprès d'eux ! Pas de place ! les comédiens de Paris ont peur de moi, voilà ce que cela prouve ! Pas de place ! Eh bien, je me la ferai, ma place, moi ! Moi, tout seul, malgré vous, malgré eux ! Pas de... plaa... pas de plaa-ace !

» Madame d'Abrantès (avez-vous lu madame d'Abrantès, monsieur ?), madame d'Abrantès, qui entendit Dugazon

débiter et détailler cette scène, un soir, dans le salon de Lucien Bonaparte, assure qu'il était (ce qui ne m'étonne pas) irrésistible dans ce type de Brid'oison manchot venant conquérir la capitale. Et, au Conservatoire, notre professeur, qui

quoi ceux qui ont conquis leur coin péniblement le céderaient-ils à ceux qui arrivent? Parce que ceux-ci sont plus jeunes? Parce qu'ils ou elles sont plus belles? C'est une raison, mais que ne comprennent pas, ce qui est bien naturel, ceux



MADAME D'ABRANTÈS ENTENDIT DUGAZON DÉBITER ET DÉTAILLER CETTE SCÈNE.

avait la tradition de cette drôlerie, nous contrefaisait, lui aussi, Dugazon et le bras ballant du comédien bègue. Et j'en riais! Et nous en riions tous!

» C'était pourtant l'aventure de la plupart de mes camarades et de moi-même. Pas de place! La réponse éternelle, inévitable, épouvantable! Pour-

qui occupent les places et que le public a adoptés!

» Monsieur, elle est symbolique, du reste, l'histoire de Dugazon. Il faudrait décourager les manchots, les bègues et les fous qui vous répondent: « Qu'est-ce que cela fait? » et qui se cramponnent et insistent. Et voilà que j'en reviens à



mon idée, que je rabâche et que j'insiste à mon tour : « De la Beauté ! Une chaire de Beauté ! Enseignez l'art de plaire ! Éliminez la laideur ! Ajoutez au jury de professionnels un statuaire ou un peintre ! Donnez-nous de beaux comédiens et on vous donnera de beau théâtre ! Non ! non ! je ne ris pas. Si j'étais consulté, moi, vieux routier, j'en dirais bien d'autres ! au Conseil supérieur ! »

Il la regardait avec une sorte de curiosité narquoise la foule élégante qui l'entourait, et comme y cherchant de lointaines visions disparues de pauvres filles

dès minuit, la veille du grand jour, pour pouvoir monter aux derniers gradins, au *poulailler* du petit théâtre. Rue Bergère on passait la nuit pour être là, debout et présent, à l'ouverture des portes. J'ai vu de braves filles, jeunes, hâves et jolies, rester accroupies contre la muraille, un morceau de pain et du chocolat dans la poche — avec peut-être quelque vieux volume de Corneille ou de Molière — jusqu'au lever de l'aurore. Des mendiantes d'un peu de poésie, si vous voulez ! Des affolées de théâtre et qui, une fois entrées, *ohimé !* comme dit Figaro,



ON FAISAIT LA QUEUE.

en robe de jaconas devenues maintenant des duègnes :

— Pourquoi, par exemple, dit-il en revenant vers le bâtiment où le concours interrompu allait recommencer, oui, pourquoi ne laisse-t-on plus des places disponibles aux passionnés d'art qui ne peuvent être invités à aucun titre, qui ne sont ni journalistes, ni cousins de petits-cousins de journalistes, ni Parisiens du Tout-Paris, ni habitués des courses et des *premières*, ni critiques improvisés, ni chroniqueurs mondains, ni snobs, ni parents, amis ou fournisseurs, tailleurs ou modistes, des concurrents ? Pourquoi ne pas — comme à la Chambre quand on vise un ministère et à la Cour d'assises quand on demande une tête — permettre à ces affamés de théâtre d'assister à ces concours, ainsi qu'on leur en laissait la possibilité autrefois ? On fait *la queue*,

applaudissaient, criaient, réclamaient, tempêtaient, il fallait voir, il fallait entendre ! J'ai partagé, je vous l'ai dit, leurs impatiences succédant à cette longue patience d'une nuit à la belle étoile pour aller voir quoi ? les levers d'étoiles !

» Oui, j'ai été, avant d'être un concurrent, le spectateur anonyme battant la semelle et attendant son tour. J'ai été aussi le jeune fou épris de justice, voyant de l'iniquité partout, et criant contre le jury, bravant le sourire sceptique de monsieur Auber, comme mes aînés avaient bravé le coup d'œil sévère du vieux Chérubini. Et si c'est parce que ces invités de la rue formaient, au moment de la proclamation des récompenses, comme un levain de protestation qu'on les a supprimés depuis quelques années, et bien ! on a eu tort. Vive la colère juvénile et même l'injustice de la foule, si elles sont



la passion, la fièvre, la foi ! Jamais un sifflet ne m'a fait peur. Je me suis dit, quand je percevais le coup de bistouri : « Eh bien ! quoi ! c'est peut-être un homme de goût qui me rappelle à l'ordre, ou un ennemi qui me rend hommage à sa façon ! dans tous les cas, sot ou bon juge, honnête ou canaille, il est libre ! »

» Mais voilà : la rue ne connaît plus la longue file de postulants faisant la queue en attendant le lever de l'aurore ! C'est dommage. Ceux-là ne voyaient pas dans la grande journée un sport, mais une sorte de cérémonie quasi religieuse, une bataille d'art et de drame ! Vieux jeu, vieilles coutumes ! Je les regrette. A propos, monsieur, est-il vrai qu'après un concours on vous ait, une fois, lancé, dans la loge du jury, une pomme de terre ? Une humble patate ?

— Crue ! Parfaitement ! Et je l'ai gardée ! Je l'ai même plantée dans mon jardin. Mais elle était mauvaise et n'a point germé.

— Elle eût été cuite que je vous aurais dit que le protestataire l'avait apportée pour son repas du matin. C'était notre coutume dans le bon temps. Et (j'en suis fier), apprenti dramatique, j'ai passé, rue Bergère, de longues heures ainsi, attendant le jour en mangeant des pommes de terres frites et en disant des vers !

Nous quittâmes la cour du Conservatoire — car la sonnette annonçant la reprise du concours se faisait entendre comme le drelin-drelin du *Malade imaginaire*. Et nous nous arrêtâmes un moment avant de rentrer, sous le péristyle où les spectateurs louchaient. Autour du pâtisier étalant ses éclairs et arrosant de bières et de sirops les sandwiches attrapées par des mains avides et avalées par des bouches affamées de répertoire — et par le répertoire — les parents, les amis, les ennemis, les camarades, les rivaux, les rivales, discutaient encore les concurrents pendant cette suspension d'audience et, au-dessus de ces têtes blondes ou brunes et de ces clairs chapeaux de paille, la blanche sainte Cécile de Lombard, en son bas-relief de marbre, jouait imperturbablement, de son geste immobile, l'air qu'écoutait un ange, joli comme un amour, et charmé.

Brichanteau regardait ces enfants,

quelques-unes si jolies dans leurs toilettes d'été :

— Pauvres filles ! fit-il tout à coup. J'aurais bien envie de leur réciter, moi, vieux romantique, la grande tirade de Kean à Anna Damby que disait si bien Frédérick à la belle Atala Beauchêne ! Je l'ai encore dans la peau, ce rôle de Kean où j'ai mis mon âme ! Le théâtre, ô jeunes filles ! Ah ! le théâtre !... « C'est à moi de vous montrer le revers de cette médaille brillante qui porte deux couronnes : une de fleurs, une d'épines... »

Puis, redevenant Kean, en effet, il ajoutait avec amertume, comme parlant à Anna Damby :

« Un jour, des larmes dans les yeux, du dégoût plein le cœur, du désespoir plein l'âme, vous en viendrez à maudire l'heure, la minute où cette fatale idée vous a prise de poursuivre une gloire qui coûte si cher et qui rapporte si peu... »

Et il élevait le ton, dominait de son tonnerre le murmure, le bruit de voix, de jupes, de rires, de frou-frous de toute cette jeunesse en liberté, de tout ce public en pleine fièvre.

— Voulez-vous prendre quelque chose monsieur Brichanteau ? lui demandai-je, pour interrompre le pessimisme de sa tirade et couper court à la prose de Dumas père.

— Non, merci. Jamais, jamais je n'ai rien bu entre mes repas. Je ne connais qu'un alcoolisme, celui de l'ambrosie !

Il songeait aussi peut-être que les tristes avertissements de Kean ne pouvaient servir à personne :

— Bah ! après tout, quoi ! Même en souffrant on a vécu ! On pleure partout sur cette terre, et toutes les choses humaines ont leurs dégoûts. Si elles se sentent des ailes, ces petites, s'ils se croient des Icares, ces petits — qu'ils volent ! Tout le monde tombe. Mais ce qui est bien, c'est de tomber de haut !

Puis, comme la sonnette continuait à tinter, battant le rappel :

— Savez-vous cependant l'arrêt que je rendrais, non pas peut-être cette fois, non, mais tous les ans presque, si j'étais le président du jury ? J'agitais ma sonnette et, appelant l'huissier, je dirais (l'ironique idée n'est pas de moi) : « Hommes et Femmes. Pas de premiers prix. Pas de seconds prix. Appelez tout le monde ! » Et à tout ce cher petit monde

## Brichanteau célèbre



BRICHANTEAU REGARDAIT CES ENFANTS, QUELQUES-UNES SI JOLIES  
DANS LEURS TOILETTES D'ÉTÉ.

plein d'illusions et de nervosités, et d'espoirs et de colères, je crierais : « Mesdemoiselles et messieurs, le président vous donne à tous des accessits. Quant aux prix, demandez-les à la vie. Prenez-les d'assaut ! C'est l'avenir seul qui décerne les couronnes. » Au revoir, monsieur.

## X

## LE DÉSHONNEUR DE BRICHANTEAU

Vous me trouvez soucieux, n'est-ce pas ? Je vous parais triste, sombre. Si je jouais Oreste qui n'est plus de mon âge, j'aurais cette tête-là. Ce n'est pas étonnant, j'ai des remords. Ma parole, je dirais volontiers que je me méprise. On me trouverait sot, exagéré, méticuleux sur le point d'honneur, si je disais pourquoi. Mes scrupules sembleraient des peccadilles, des infiniment petits, des microbes de scrupules, à bien des gens qui ont fait pis et qui portent la tête haute. Moi, qui suis un intransigeant de l'art, je m'accommode fort mal aussi des capitulations de conscience. Et ma parole, j'ai capitulé. Oui, j'ai été faible, je me suis laissé aller à accepter une situation qui m'eût semblé intolérable quand j'avais vingt ans et que j'eusse repoussée comme Don César — celui de Hugo — repousse les propositions de Don Salluste. J'ai capitulé, vous dis-je. Non pas comme Bazaine, Dieu merci. Mais enfin, à un moment de sa vie et sous des cheveux gris, qui pis est, Brichanteau a capitulé.

Voici comment. J'ai encore sur les lèvres l'amertume de l'aventure. Je revenais du vélodrome et je regagnais les Batignolles en remâchant mes souvenirs et, machinalement, repassant les rôles que je ne jouerai plus, malheureusement pour moi, malheureusement pour le public peut-être, lorsque, devant la porte de Neuilly, je me trouve comme nez à nez avec une vieille, non, une ancienne amie à moi, dont la voiture découverte était visitée par les employés de l'octroi. Moi à pied, comme le vulgaire, Angèle Richaud en victoria, comme une femme du monde, qu'elle est devenue. Elle rapportait de sa maison de campagne un tas de paquets que les douaniers avaient la prétention de lui faire ouvrir et de visiter, et elle était furieuse Angèle Richaud, répétant :

« Je suis pressée, pressée, je prends le train de Trouville ! On m'attend. Vous allez me faire manquer le train ! »

Les gabelous souriaient ironiques. Tant de paquets leur paraissaient suspects.

— Mais c'est du linge, du linge de femme !

Le cocher se retournait sur son siège, avec des envies de fouetter ses chevaux et d'entrer à Paris bride abattue, en plantant là les gens de l'octroi, les laissant stupéfaits devant leur grille.

J'avais reconnu Angèle, ma bonne chère camarade Angèle du théâtre d'Étampes et de la Porte-Saint-Martin, oui, je la reconnaissais malgré les années qui semblaient n'avoir pas mordu sur elle, — elle a du reste, vingt ans de moins que moi, — et je m'avançai vivement, très digne, disant aux douaniers :

— Vous ne voyez donc pas que madame est une artiste et que ces paquets sont les accessoires de sa profession ?

Et ces fonctionnaires me regardaient, étonnés, lorsqu'à son tour, dans sa victoria, Angèle Richaud s'écria, toute joyeuse :

— Ah ! Brichanteau !... Mon vieux Brichanteau ! Et par quel hasard ?...

Elle ne se préoccupait plus des gens de l'octroi, qui, du reste, ne s'occupaient plus d'elle ; et comme l'un d'eux faisait signe au cocher que la victoria pouvait entrer, Angèle l'arrêta net :

— Monte avec moi, Brichanteau. Où vas-tu comme ça ! Je te déposerai en route.

J'ai porté, monsieur, des redingotes moins caressées que celle-ci de l'ongle du temps. Il me déplaisait de me montrer à une vieille amie sous ce feutre qui a plus d'une fois bravé l'ondée ! Et l'antithèse était forte, forte et ironique, de ce piéton aux vêtements modestes et de cette jolie blonde toujours délicieuse, en sa claire toilette d'été. Les douaniers ne devaient point comprendre. Moi-même j'étais un peu ébahi. Mais, comme poussé par un mouvement impulsif, je montai prestement dans la victoria et je faillis écraser un chien starker que je n'avais pas vu, qui s'étendait près des petits pieds d'Angèle et qui, furieux, me voulut sauter aux jambes.

Angèle le calma d'un geste, d'une caresse de sa main gantée :

— Eh bien ! Trim !... C'est un vieil ami,



mon bon Trim ! Un ami comme toi ! Brichanteau ! Sébastien Brichanteau !

Et, comme nous présentant l'un à l'autre, elle ajouta :

— C'est le chien du prince ! Une bonne bête !

Puis riant :

— Deux bonnes bêtes, je pourrais dire !

Il s'agissait du prince, évidemment, dans ce pluriel. Et Angèle me demandait où je voulais m'arrêter : « N'importe où... boulevard des Batignolles » et jetait l'Indication au cocher un peu surpris. Ensuite elle me prenait les mains : « Mon vieux Brichanteau !... Mon vieux Brichanteau !... Toujours superbe ! Pas changé... Si, poivre et sel, mais ça te va bien... Tu sais que je t'ai toujours aimé ? Tu ne t'en es pas douté ! Tout à ton art, toi ! Moi, j'aurais pour toi, à un moment, allumé un réchaud de charbon... Oui, Bernerette, tu sais ! Candeur, hein ? Et qu'il y a longtemps ! Te retrouver comme ça, par hasard, je suis si contente ! »

Et c'est vrai, elle rayonnait, Angèle Richaud, superbe, du reste, grasse, la peau blanche, des fossettes ; portant sur son gai visage des yeux qui riaient, des dents qui éclataient, une intensité de vie dans tout cet être bien nourri, saturé de luxe et de joie. Elle me questionnait, coupait mes confidences par les siennes, disait de temps à autre : « Est-ce drôle, la vie ? », s'attristait sincèrement en m'interrogeant : « Alors, toi, mon pauvre ami, pas de chance, toi, la guigne ? Eh bien ! avec ton cœur, oui, ton cœur, ta conscience et ton talent, tu méritais mieux, vrai !... Je te le dis comme je le pense !... Je ne vois pas de *mélo* que je ne songe : « Tout de même, Brichanteau, dans le temps, comme il enlevait ça, Brichanteau ! »

Et ça me faisait plaisir, monsieur, c'est trop juste, d'entendre casser le jugement du sort par une vieille amie. Elle, elle avait envoyé promener le théâtre, elle en avait assez de ses embêtements et elle vivait en bonne petite bourgeoise ou plutôt en grande dame avec le prince, un vrai prince, pas un prince d'opérette, un prince des croisades qui lui menait voir ses portraits d'ancêtres à Versailles et qui l'aimait comme dans les romances. Plus jeune qu'elle et pris pour toute la vie. Hôtel à Paris, maison à Ville-d'Avray, villa à Deauville, pied-à-terre à La Con-

damine. Pas une minute d'ennui. Et aucune gêne, liberté complète, bien que le prince parlât d'épouser, quand sa seule parente, sa dernière tante, qu'il appelait sa dernière molaire, aurait disparu.

La voiture filait, filait, et Angèle n'avait pas achevé ses confidences lorsque je dis, au coin de la rue Boursault : « C'est là » et ce diable de train de Trouville, qu'il fallait prendre, empêchait ma vieille camarade de me garder plus longtemps. La femme de chambre, le valet de pied, le cuisinier attendaient à la gare.

— A l'automne, Brichanteau ! Oh ! dès le retour des bains de mer, je tiens à te revoir, tu sais, j'y tiens beaucoup ! absolument. Est-ce convenu ?

— Convenu.

— Juré ?

— Juré.

Mais je n'y pensais plus. Des serments ! Des serments de femmes ? J'en ai tant entendu, recueilli, échangé ! Ça a des pépiements d'oiseaux d'abord, puis frtit ! des battements d'ailes. Mais non, non ! non ! Angèle gardait ce souvenir et mon adresse avec dans un coin de sa jolie tête blonde et, il y a huit jours, oui, vendredi dernier, je recevais dans mon courrier un petit carton écrit sur papier bleu de roi, avec une fleur de lis dans l'angle, où Angèle me rappelait les gabelous de Neuilly et m'invitait à déjeuner pour le surlendemain, en son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Et, comme au bon temps des années de misère, lorsque nous jouions *Angelo, tyran de Padoue*, à Angoulême, elle m'appelait par mon petit nom, la jolie blonde Angèle Richaud ! Si l'on était fat, cependant ! A mon âge. Mais c'est quand l'appétit s'en va que les alouettes demandent à se faire rôtir !

Si je fus exact au rendez-vous — car, ma parole, c'était un rendez-vous — vous le pensez bien. J'avais brossé mon feutre un peu roussi et boutonné ma redingote n° 1 comme un pourpoint. Pour la première fois depuis des années il m'était arrivé, ce matin-là, de me regarder dans la glace. Les soucis ont pétri mon visage, les neiges d'hiver argentent mes tempes ; mais la physionomie est encore, si je puis dire, théâtrale et sculpturale. Elle n'a pas l'attrait de la jeunesse, certes, non, mais elle peut garder l'attirance mélancolique du souvenir. Ainsi sans nul doute pensait Angèle Richaud.

J'arrive chez elle. Un petit hôtel superbe, un hôtel très grand, pour mieux dire, entre deux jardins avenue du Bois-de-Boulogne. Des allées tirées au cordeau, un sable fin comme de la poudre à poudrer. Je sonne. Un immense laquais, beau comme un majordome de lord anglais, vient m'ouvrir et me regarde de cet oeil froid qu'ont ces gens, que rien n'étonne.

« Madame Richaud?... — Oui, monsieur ! » Il m'ouvre la porte d'un salon. Un petit salon blanc... — Trianon au Bois, — meubles Louis XVI, consoles, aquarelles, portes à droite et à gauche, bibelots sur les meubles, un secrétaire et tout ce qu'il faut pour écrire. Jolie plantation. Et je contemplais ce luxe exquis, frais décor du répertoire, du grand répertoire, lorsque, côté cour, une porte s'ouvre et Angèle apparaît, jolie comme au beau temps, dans un déshabillé du matin blanc et bleu clair, qui l'enveloppait comme d'un nuage d'une mousse d'étoffes blanches coupées de rubans.

— Mon vieux Brichanteau !

Elle me tendait ses deux petites mains et je voyais ses bras nus sortir de ces dentelles. Je m'inclinai et je baisai les menottes l'une après l'autre, longuement comme Buckingham incliné devant Anne d'Autriche.

Et elle était si joyeuse, Angèle, rajeunie, frappant précisément dans ses petites mains et me disant, l'oeil plein de paillettes :

— Est-ce qu'il ne te semble pas être à Nîmes ! Te rappelles-tu le petit hôtel garni, rue du Mûrier-d'Espagne ?

Non, il ne me semblait pas être à Nîmes, rue du Mûrier-d'Espagne, et je me sentais même tout étonné de me trouver-là. Si différent de mon refuge des Batignolles, ce salon Louis XVI ! Et cette femme élégante, sentant bon, grasse et gaie, baignée dans son luxe, qui me recevait ainsi, en camarade sans doute, mais en camarade qui avait, il fallait bien se le dire, été plus qu'une camarade ! Était-ce bien ma place ? Quel rôle venais-je jouer ? Et à quel âge ! A l'heure où les poils gris me condamnaient à changer d'emploi, même dans la vie !

— Qu'est-ce que tu as donc, Brichanteau, mon cher ? — Tu es tout drôle ! me dit alors Angèle.

C'est vrai, certainement je devais être tout drôle. Il me semblait que le grand

beau majordome de tout à l'heure était planté là-bas, derrière l'autre porte, côté jardin, et épiait mes mouvements, écoutait ce que l'artiste au chapeau de feutre pouvait bien avoir à dire à madame. Je suis un fier, moi, monsieur, je veux le dire, un fier, un loyal et un timide. Je ne me trouvais pas à l'aise chez Angèle Richaud. Pas du tout. Une gêne m'était tombée sur les épaules, dès l'entrée. Le vieux comédien regrettait sa mansarde de vaincu. Comprenez-vous ?

Je dois dire pourtant qu'elle faisait tout pour me mettre à mon aise, Angèle. Telle je l'avais connue aux répétitions, jadis, telle je la retrouvais. Elle me conta sa vie, ses ennuis, ses tristesses. Joli, le salon Louis XVI, mais la vie qu'on y menait n'était pas toujours très, très divertissante, non ! Elle n'aimait pas le prince, elle détestait même tout ce qu'il aimait, elle le trouvait stupide, lassant, snob au possible, mais quoi ! il y avait des compensations !

Et elle essayait de rire et de me faire rire aussi, moi que tout cela glaçait, et qui me demandais déjà :

« Brichanteau, qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Est-ce que tu ne te sens pas déplacé, Brichanteau ? »

A un moment, elle me dit :

— Mais je bavarde, je bavarde. Je suis sotté. Tu dois mourir de faim, mon pauvre ami !

Oui, oui, je suis fier ! Ce « tu dois mourir de faim » et ce « mon pauvre ami » me firent l'effet d'une injure dissimulée. J'eus un instant l'envie — un éclair — de répondre : « Merci, j'ai déjeuné ! » Mais d'abord, c'eût été faux, ensuite c'eût été bête. Un amour-propre mal placé. Angèle avait sonné, du reste. Le laquais avait reparu.

— Que l'on serve !

Et elle me prit le bras pour passer dans la salle à manger. La chaleur douce de sa peau, sur ma manche, la petite pression de ses doigts sur ma main me causaient une sensation délicate, je dois le dire, et consolante, et je voyais avec plaisir reflété dans la glace ce couple élégant formé par la jolie femme en blanc peignoir et le comédien aux cheveux gris. Et nous marchions vers la salle à manger lorsque, clair et continu, un tintement de sonnette électrique arrêta Angèle.

— Qui vient là ?

Elle avait froncé le sourcil.

— Je parie que c'est le prince ! dit-elle, mécontente.

Puis, tout aussitôt, haussant les épaules :

— Bah ! si c'est le prince, qu'est-ce que ça te fait ? Il déjeunera avec nous !

C'était le prince, monsieur, et je ne vous étonnerai point, je gage, en vous déclarant que, quoi que pût en penser Angèle Richaud, cela me faisait *quelque chose*. En somme, je venais prendre à cet homme inconnu une part de son bonheur,

Ça me rappelait *Mademoiselle de Belle-Isle* et je jouais là un étrange duc de Richelieu. Mais enfin j'étais dans l'engrenage. Impossible de reculer. Je déjeunerais avec le prince. Et je déjeunai, je déjeunai avec le prince, monsieur !

Déjeuner exquis, du reste. Et dans quel décor ! Des tapisseries mythologiques d'après Boucher, des portes à petites glaces où se reflétaient la chevelure blonde d'Angèle. Un menu royal : Croustades à la Moscovite, œufs à la Mirepoix, sterlets Schouwaroff, timbale



...NOUS MARCHIONS VERS LA SALLE A MANGER....

une parcelle de son luxe, un peu de son amour et une portion de sa nourriture. Était-ce bien digne de ce Sébastien Brichanteau qui n'a jamais transigé ?

Partager, à mon âge, monsieur, une table fournie par un rival à la fois plus heureux et plus jeune, quel personnage jouais-je donc, je le répète, et ne devais-je point reprendre à la fois mon feutre et ma liberté ? Mais, voilà : je suis poli ! Quelle excuse trouver ? Et pourquoi aussi battre en retraite devant un prince ?

Mieux valait le voir, ce prince, l'étudier et le juger. Je saurais, du moins, qui m'avait succédé, après plusieurs autres peut-être, dans le cœur d'Angèle Richaud.

Il entra ce prince. Il était petit, maigre, pâle, roux, tout jeune et déjà chauve. Il se tenait raide, essayait de sourire et me regardait, le lorgnon à l'œil, du haut d'une cravate monumentale, à reflets changeants.

— Le prince de Vargues, dit Angèle qui me le présenta (elle a une âme d'artiste) au lieu de me présenter. — Monsieur Sébastien Brichanteau, mon meilleur ami !

de laitances de carpes, sorbets au clicquot. Plus fort que le menu du Vatel de *M. Poirier*, ce menu-là. Ah ça ! mais Angèle attendait donc le prince ? Non, c'était pour moi. Ce Balthazar !... J'oubliais le cuissot de chevreuil Saint-Hubert et les truffes à la Louis XVIII. C'était pour moi, les truffes à la Louis XVIII !

Je mangeai de tout, je dois dire. Je mangeai de tout, avec colère. Je bus de tous les vins, avec rage : Madère, Saint-Émilien, Château-Latour, Musigny, Mouton-Rothschild, Saint-Marceaux ! Ce n'était pas Angèle, c'était cet homme qui, en réalité, était mon hôte. Et j'éprouvais comme un amer plaisir à toucher à tous les plats, cuissots, croustades, ster-



lets, comme si j'eusse voulu avoir une indigestion de déshonneur.

Je dis de déshonneur, monsieur, le mot n'est pas trop fort. Un artiste qui accepte ainsi l'hospitalité déguisée d'un gentilhomme prend un nom que vous devinez et que je ne prononcerai pas. J'éprouvais comme un sentiment d'ironie à me dire que, moi, qui étais dans mon genre un Alceste à vingt ans, je jouais là un étrange

tapais dans le tas. Je faisais honneur au menu dont Angèle m'honorait. Et cependant, de temps à autre, entre deux bouchées, il me prenait des envies de jeter là ma serviette et de couper la scène.

Je me disais à part moi, l'*aparté* étant dans ma nature.

« Mais oublies-tu donc, Brichanteau, que ce n'est pas Angèle, mais le prince, l'or du prince, qui te convie à ce déjeuner



— LE PRINCE DE VARGUES, DIT ANGÈLE QUI ME LE PRÉSENTA.

personnage — plus Philinte que Philinte! — Puis ce déploiement de luxe m'étonnait un peu. Était-ce vraiment pour moi qu'Angèle avait mis toutes voiles dehors? Oui, oui, c'était pour moi. Pour moi évidemment puisqu'elle n'attendait pas le prince! Il m'agaçait un peu, le prince, avec ses théories d'un snobisme à crier de colère et, autant pour moins l'écouter que pour manger avec plaisir, je ne faisais pas la petite bouche, non, je

extravagant? Ne sais-tu pas que ton hôtesse est elle-même l'hôtesse de cet homme et que l'amphytrion, le véritable amphytrion, c'est lui? Il n'y a pas d'erreur, Brichanteau! Que tu le veuilles ou non, tu es le convive et l'obligé du prince! Cet homme qui te paraît stupide, c'est lui qui te convie à ce repas!... Plus il t'assomme, plus il t'accable!

Et j'avais, je vous le répète, la tentation d'en rester là, de feindre une sortie

— et les beaux yeux souriants d'Angèle, la brave camarade, son sourire, son air de dire : « Qu'est-ce que ça te fait s'il est bête, le prince ? Il ne compte pas ! » les vieux souvenirs et tout ce qui revient en nous du passé quand nous retouchons à ses cendres me retenaient, me rendaient patient, renfonçaient en moi mes révoltes. Et j'acceptais tous les vins que m'offrait le laquais — pour m'étourdir !

— Oui, versez ! Ce que vous voudrez !

Quand on avale de la honte, il faut aller jusqu'à la lie, et je dois dire que les vins d'Angèle, ou du prince, enfin du déjeuner, n'en avaient pas !

Je devenais un Desgrieux à soixante ans ! Et Desgrieux attaquait les œufs à la Mirepoix. Desgrieux faisait disparaître les laitances de carpes, Desgrieux lampait le château-latour. Oui, je l'avoue !

Mais je me disais tout bas :

« Cet homme, ce jeune homme qui est là, c'est le maître, ces Boucher sont à lui, cette femme est à lui, ces sterlets Schouwaroff sont à lui. Que dirais-tu s'il te disait tout à coup : « Sortez ! » comme Don César de Bazan le dit au roi d'Espagne ? »

Il ne pensait pas du tout, mais du tout, à me dire cela, le prince de Vargues. Pauvre jeune homme ! Il me faisait part, à moi, de ses théories esthétiques. Il ne connaissait pas le vieil Hugo. Il savait que *Faust* est un opéra. Il avait bâillé à Shakespeare. Il aimait Sudermann, Ibsen, ou plutôt, non, il ne les aimait pas, mais il allait les écouter. Il leur préférait, au fond, les revues des Variétés. Il suivait les conférences de la Bodinière. Là, on lui avait révélé un nommé Bossuet. Mais c'était l'accessoire de sa vie. Il eût donné toute la littérature, comme Richard III son royaume, pour un cheval. Il devint même éloquent, longuement éloquent, lorsqu'il parla de son écurie de courses. « Le vrai théâtre, monsieur Brichanteau, c'est le turf. »

J'avais des envies de l'étrangler. Pour ne pas lui répondre, je mangeais, je mangeais à m'étouffer. A chaque bouchée je me méprisais davantage.

Si bien que, le prince ayant demandé tout à coup les truffes — les fameuses truffes à la Louis XVIII — Angèle s'écria, d'ailleurs très joyeuse :

— Tiens, il n'y en a plus !

— Comment, fit le prince, il n'y en a plus ?

C'était vrai : il n'y en avait plus. J'avais tapé dans le tas, sans m'en apercevoir. Angèle ne semblait pas les avoir méprisées non plus. Et le fait était là : plus de truffes à la Louis XVIII. Les truffes avaient disparu.

— Moi qui les aime ! dit le prince.

Ça m'étonna. Il aimait donc quelque chose ?

— Mazette, fit-il en me regardant, je vous félicite. Vous en avez, un estomac !

Un moment, monsieur, je me demandai si le prince de Vargues mêlait quelque pensée d'ironie à cette exclamation admirative et le feu du courroux me monta aux oreilles avec la pourpre des vins généreux. Si j'avais pu croire que cet homme voulait, en parlant de mon estomac, atteindre la dignité de l'artiste ! Mais non, il disait vrai. Sa dyspepsie admirait ma capacité !

Puis, toujours exquise, Angèle Richaud ajoutait, avec une bonne grâce caressante qui m'eût empêché de me révolter même si le prince eût joué du sarcasme :

— L'estomac de Brichanteau ? Il est moins grand que son cœur !

Non, non, M. de Vargues n'avait pas voulu m'insulter. Au contraire.

Car — ce qu'il y avait de pis — c'est que, ne devinant pas, mais pas du tout ce qui grondait en moi de colère, le prince me prenait en affection. Visiblement. C'était inévitable, d'ailleurs, logique. Il me faisait sa profession de foi politique. Tout *l'embêtait*, tout. Excepté l'anarchie. Et encore ! Il s'ennuyait partout où il était. La vie était quelque chose de bête, mais de bête, ah ! de bête !... Sans les chevaux, il n'y aurait qu'à « se faire sauter ».

— Poli pour moi, interrompait Angèle.

Il lui prenait la main, la lui baisait, là, sous mes yeux — (je buvais, quitte à m'étrangler, un verre de musigny), et il continuait...

— Ah ! si ! Il y avait encore la vie en yacht ! L'infini, l'aventure, la tempête, le débarquement dans des criques inconcues, le champagne bu en mer, les mouettes tirées du bord et les bouteilles cassées en chemin, à coups de revolver. Ça, oui, c'était possible, c'était même amusant à la rigueur !

Et en parlant de ça, il s'animait, comme moi répétant un rôle.

— Et tenez, dit-il, monsieur Brichan-

teau, *Angela* — c'est le nom de mon yacht — est à l'ancre au pont de Bercy. Nous partons dans trois jours, madame et moi, et nous allons je ne sais où, en pleine mer. Venez avec nous ! Je vous invite. Vous aurez, dans la cabine arrière, des bouquins, des pièces de comédie, le *Figaro*, la *Vie parisienne*, le *Paris-Sport*, et vous nous direz des monologues en chemin.

Des monologues ! Voilà ce dont il me croyait capable, le prince ! Il croyait me faire honneur en m'offrant une place à son bord pour y réciter des monologues ! Le monologue de Charles-Quint, peut-être. Des monologues de Charles Cros, jamais. « Pour qui me prenez-vous, prince ? » avais-je envie de lui crier en posant ma tasse de sèvres sur la nappe. Mais le regard d'Angèle me calmait et (nous en étions au café) j'entendais la voix de ma camarade me demander :

— Kummel ou marasquin ?

— Kummel et marasquin mêlés, répondais-je humilié et voulant bien faire comprendre toute ma pensée par ces simples mots, prononcés avec *intention*.

Cependant, il en revenait à son idée, le prince ! Il tenait à ce que je fusse du voyage ! Il faisait l'article pour *Angela*, la goélette dont Angèle était la marraine. Une goélette solide et fine, caressante, berçante, résistant aux grains, filant comme une hirondelle. On pouvait s'y fier comme à la marraine elle-même (et j'avais bien envie de rire). Se fier à Angèle ! Ah ! ces princes !... Mais il insista si puissamment, monsieur, que je promis ! Oui, je promis ! Ah ! Quelque fumée du déjeuner, quelque relent du mouton-rothschild m'avait monté à la tête !

Et qu'il était enchanté, le prince ! Heureux comme un roi ! — On s'embarquerait le lendemain, on descendrait la Seine jusqu'à Rouen, à la Bouille. On irait au Havre. Et, si le cœur en disait aux voyageurs, on pousserait jusqu'à Southampton ! Et, de là, à Londres ! L'idée ne me déplaisait pas. Voir Irving ! C'était un but, un rêve étoilé. Jamais je n'ai vu Irving ! Et l'on dit qu'il le comprend, Shakspeare, lui, Irving ! J'entends qu'il l'interprète, car, pour le comprendre, il a un avantage sur nous, puisqu'il est anglais !

Oui, monsieur, je promis et, sous la table, le bout du petit pied d'Angèle

s'appuyant sur ma lourde bottine m'en faisait aussi, des promesses, en son langage muet... pantomime qu'on n'apprend pas au Conservatoire... ou plutôt si, qu'on y apprend tout naturellement... J'avais la tête perdue. Ces mets, ces vins, ces liqueurs, obscurcissaient un peu mon cerveau, sinon ma conscience. Eh bien ! oui, je partirais avec le prince ! Je voyagerais avec le prince ! J'accepterais à bord du yacht l'hospitalité du prince. Et je verrais, je verrais sans révolte cette tête rousse et blême se pencher sur les jolies mains grasses d'Angèle, ces lèvres pâles frôler de leurs caresses les joues veloutées de cette femme ! J'acceptais de voir cela, moi, Brichanteau ; qu'est-ce donc qu'un peu d'alcool dans les veines d'un homme de cœur ?

— Promis ! Allons, arrangez tout cela, ma chère ! dit le prince à Angèle. J'ai rendez-vous au Tattersall. Une bête superbe à acheter !

Il avait tiré sa montre.

— Je suis en retard. A bientôt, monsieur Brichanteau ! Enchanté d'avoir fait votre connaissance !... Des monologues, n'est-ce pas ? préparez-nous des monologues pour la traversée !

Et il partit, après avoir nonchalamment posé un dernier baiser sur le front d'Angèle Richaud, un de ces fronts qui, même en présence d'un tiers, ne rougissent jamais.

Oui, il partit. Il partit, plus préoccupé du Tattersall que de cette femme qu'il laissait là en tête à tête avec son hôte. Un hôte étonné, troublé et humilié. Car, monsieur, à peine le prince de Vargues, avait-il quitté cette salle à manger tout imprégnée encore des parfums d'un déjeuner lucullien, que, mélancolique et rêveur, je regardai Angèle avec des yeux pleins de remords.

— Ah ça, mais qu'as-tu donc ? me dit-elle.

Vous n'avez pas vu *les Parisiens, les Parisiens de la Décadence* ? Non. Eh bien, il y a là dedans une scène où Desgenais, entouré de tentations, après s'être regardé dans la glace, murmure : « C'est singulier, une lâcheté, ça ne se voit pas ! » puis, se redresse et dit leur fait aux décadents qui sablent le champagne avec lui ! Je l'ai joué, ce Desgenais ! J'ai joué aussi *la Contagion* où André Lagarde se révolte contre les capitulations des compagnons



de d'Estrigaud et de Navarrette et leur jette leurs vérités à la tête.

Tous ces bouts de rôles d'autrefois me revenaient subitement à la bouche et j'avais envie de les répéter à Angèle qui me paraissait tout à fait, mais tout à fait surprise.

— Oui, voyons, qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui te prend, Brichanteau?

Alors j'eus un geste de dégoût que me renvoya la glace où, instinctivement, je contemplais mon visage beaucoup plus animé que de coutume — un geste élégant encore dans son réalisme — et je dis, comme Ruy Blas :

— Je suffoquais !

— Pourquoi?

— Pourquoi? Parce que toi et moi, nous trompons le prince et que je viens de manger le pain du prince !

— Oh ! le pain, le pain ! fit Angèle, railleuse. Et les truffes à la Louis XVIII !

— Et les truffes à la Louis XVIII, oui, répétai-je, la voix stridente, dans une amertume soudaine.

— Mais quant à tromper le prince, mon bon Sébastien, non, nous n'avons pas de remords à avoir... sans reproche !

Et si vous aviez entendu la façon dont elle me coulait ces deux mots : *sans reproche*, de quel regard narquois et engageant elle les accompagnait ! Ah ! la jolie fille ! Et si elle avait eu pour jouer la comédie le quart du talent qu'elle montrait là pour me rendre fou totalement !

« Sans reproche ! » Il y avait de l'ironie, de la drôlerie, de la bonté, du caprice, un peu de folie !

— Il s'est moqué de tous mes dieux, il a flétri Shakspeare sous les sabots de ses chevaux, et je n'ai rien dit !

— Et tu as bien fait !

— Quand je pense que cet homme, ce mondain à tête vide, il t'aime, tu l'aimes, ce snob, et que ta beauté sert de jouet à son désœuvrement !

Ah ! si vous aviez entendu rire Angèle Richaud ! Oui, elle rit de bon cœur, la belle fille blonde !

— De jouet, ma beauté? Moi, servir de jouet à quelqu'un? Mais il tourne comme un bâton entre ces doigts-là, le pauvre prince ! Moi, l'aimer? Lui, m'aimer? Il a Angèle comme il a *Angela*. Je fais partie de son écurie et lui ne compte pas plus dans ma vie qu'un facteur qui m'apporterait tous les mois une lettre

chargée ! Pas de phrases, mon bon Brichanteau ! Finies, les phrases ! Dans toute sa vie, tiens, il n'aura pas eu, le prince, un seul baiser pareil à celui que tu peux prendre là-dessus — sans te gêner, comme les truffes à la Louis XVIII !

Et elle me tendait ses lèvres, ses belles lèvres saines, fraîches, rouges, sa bouche aux grains blancs, grenade entr'ouverte — et, comme à vingt ans, dans cet hôtel du Bois comme dans le petit logis de la rue du Mûrier-d'Espagne à Nîmes, — ah ! mes jeunes années, aussi belles que ce nom : rue du Mûrier-d'Espagne ! — je pris sur cette bouche de bacchante, sur les lèvres de la jolie fille aux yeux demi-clos, comme si elle les fermait pour revoir le Brichanteau de sa jeunesse dans le Brichanteau d'aujourd'hui, un baiser, — je n'ose pas en parler, — un long baiser qui me rendit toutes les poésies, toutes les fièvres d'autrefois.

Ces satanées femmes ! Eternelles curieuses, elles veulent voir ce qui, sous l'amant devenu grison, reste de l'amant brun ou blond d'autrefois et si Ruy Gomez de Silva sait encore aimer un peu comme aimait Hernani !

Souvenirs de la rue du Mûrier-d'Espagne !

Ah ! le prince, le pauvre prince ! Il marchandait pendant ce temps quelque pur sang au Tattersall !

Je sortis du logis de l'avenue du Bois littéralement étourdi, mêlant tout dans ma pensée, le musigny et le Tattersall, le yacht *Angela* et les œufs à la Mirepoix, revoyant, revivant ce rêve : la blonde belle fille cherchant sous la neige de mes cheveux les primevères de nos amours d'antan — et j'étais si troublé que, dans l'antichambre, comme j'ouvrais la porte qui donnait sur le perron extérieur, aspirant avec ivresse — c'est le mot — l'air du dehors qui rafraîchissait mes tempes, un valet de pied, solennel et courtois à la fois, me dit, du ton d'un grand-maître du protocole :

— Monsieur oublie ceci...

Ceci, c'était mon chapeau, mon humble chapeau de feutre, durci par les baisers de tant d'averses, le chapeau que le laquais me tendait d'un geste correct ; et je pris ce vieux compagnon un peu étonné de se balancer au bout des doigts d'un homme en livrée. Je le pris et le campai sur mes cheveux avec le geste que j'avais quand je jouais un grand d'Espagne.



— Merci, mon ami !

Puis je redescendis, me raidissant pour faire bonne contenance, les marches de pierre du perron.

Là-haut, derrière les rideaux de sa chambre, le gai visage d'Angèle Richaud, ma vieille amie, toujours jeune et blonde, me regardait illuminé d'un clair sourire.

Et je m'éloignai, emportant un souvenir de plus, un dernier souvenir ! Mais quand je me retrouvai, revenu à moi,

à Angèle Richaud cette lettre — qui sera la dernière :

« Journée inoubliable. Le suprême chant de mon poème. Mais je n'irai pas à Rouen je n'irai pas à Londres, si je vais voir Shakspeare, un jour, j'irai solitaire. Le yacht *Angela* partira sans moi. Les truffes à la Louis XVIII suffisent ; assez de déshonneur ! »

Et je signai.



MONSIEUR OUBLIE CECI..

dans mon logis de solitaire, parmi mes couronnes et mes auteurs familiers, quand je revécus par la pensée ces heures de troubles, le déjeuner, la vaine causerie avec ce sportsman, les truffes, le musigny, les chevaux, *Angela*, j'eus, — le mot n'est pas trop fort, monsieur, — la nausée de moi-même. Nausée mêlée d'amour propre et même de fierté sans doute, car enfin, à mon âge !... Nausée pourtant. Nausée, vous dis-je ! car j'avais à la fois dérobé à cet homme — philistin de sport, ignorant de mes songes — son repas et son amour !

Je sais bien qu'il n'aimait guère, et qu'il n'avait pas d'estomac. N'importe. Le soir même, je me ressaisis et j'écrivis

Deux heures après je recevais ces simples mots sous enveloppe pneumatique, gris bleu :

« Mon bon Sébastien, tu n'es, n'as jamais été et ne seras jamais qu'un imbécile. »

A. R.

C'est probable. Mais, pendant ce déjeuner, après ce déjeuner, depuis ce déjeuner — ma dignité a trop souffert. On ne joue pas les Desgrieux à mon âge. On n'est plus Armand Duval quand on pourrait être Don Diègue. J'ai digéré les œufs à la Mirepoix et la timbale de laitances de carpes. Je ne digérerais pas l'humiliation d'un partage. Les parasites d'amour

me font horreur. Et, parfois, comme le Desgenais des *Parisiens*, je me regarde dans la glace et je me dis, anxieux, contemplant mon visage où la vie a mis des rides sans y mettre de taches, je me demande :

« Est-ce que ça se voit, Brichanteau, que tu as accepté, que tu as avalé les truffes à la Louis XVIII du prince de Vargues? Est-ce qu'on pourrait deviner que Lagardère et d'Artagnan ont pu

Ce sont les dernières affiches. Je les rencontre ici et là, sur les murailles de l'Hôtel des ventes et sur les colonnes Morris. L'antithèse éternelle de la vie parisienne met le nom acclamé de la grande cantatrice à côté de celui de la comédienne disparue et du tragédien qui rend les armes. Quel *post-scriptum* à la vie de théâtre, monsieur! La dernière affiche! L'affiche de la vente mortuaire ou de la représentation d'adieux! Elles



DERRIÈRE LES RIDEAUX ANGÈLE RICHAUD ME REGARDAIT.

— reniant leur emploi — être un jour, un seul jour, monsieur Alphonse? »

Eh bien! non, monsieur — et voyez comme les coquins et les effrontés ont beau jeu! — Non, monsieur, non, le déshonneur, ça ne se voit pas!

## XI

M. ARISTIDE

« Vente après décès de madame Miojan-Carvalho. — Représentation au bénéfice de mademoiselle Marie Colombier. — Représentation de retraite de M. Martel. »

ont l'une et l'autre cette odeur de terre de cimetière dont Hamlet parle. C'est la fin. Dispersion des tableaux aimés, des chers souvenirs, des bijoux qui furent la parure de la vivante. Dernière apparition du comédien qui demande à une dernière fête de théâtre un peu de sécurité pour ses vieux jours.

Ah! je n'ai oublié, moi, vous non plus sans doute, ni la noble femme que fut madame Carvalho, la Marguerite de *Faust*, monsieur, ni les beaux cheveux bruns de la belle Marie Colombier; on applaudissait encore hier mon vieux Martel, un camarade, pareil, en son habit de



velours de don Guritan y Guevarra, à quelque ricohombre castillan peint par don Diego Vélazquez. Il me ressemble. Ce fut un type de vaillance et de dignité artistiques. Brichanteau l'aime, et il doit aimer Brichanteau.

A quoi tiennent les destinées? Le vieux Martel pouvait, comme plus d'un qui le mérita moins que lui, finir sa vie chargée d'honneurs après fortune faite. Mais a-t-il jamais songé à l'argent? Jamais. Pas plus que moi. *L'honneur sans plus du vert laurier l'agrée*. Il fut, à son heure, à l'Odéon, un des fiers représentants de l'art si vivant, si puissant du drame. Il joua Hamlet, il joua Othello. « Et je n'y étais pas mauvais! » dit-il aujourd'hui, doucement, sans fausse modestie, en revivant ses journées enfuies, comme un soldat retraité refait, en causant, ses campagnes.

Je le regardais, un soir, dans les coulisses, et causant avec son ancien camarade, il évoquait cette sorte d'âge héroïque devant des jeunes qui nous écoutaient. Tel un paladin revenu de la croisade à l'idéal et voyant, à la dérive, fuir ses rêves. Il y a, chez ce beau vieillard à longs cheveux et à moustaches blanches, du Don Quichotte, ma parole. Il est, la taille haute et maigre, fait pour incarner les hidalgos qui s'en vont, l'épée au poing, et la cape trouée parfois, à travers la vie. L'œil est superbe, le front hautain, avec une distinction rare et une expression de bonté ferme dans toute sa personne. Il me rappelle aussi mon vieux Bocage, souverainement élégant, avec un grain de distinction surannée, une sorte de *grandesse* d'un autre temps. Je vous en ai parlé de Bocage.

Vous devineriez, en le voyant, que vous êtes en face de *quelqu'un*. Et, en effet, monsieur, ce comédien est un homme. C'est lui qui jouait, en le rendant comique sans le rendre ridicule, le vieux général du *Monde où l'on s'ennuie*, vous vous rappelez?

En 1851, il y aura bientôt cinquante ans, après les concours du Conservatoire, M. Auber, qui présidait dans cette loge du milieu où M. Théodore Dubois a remplacé Ambroise Thomas, le petit et spirituel M. Auber, déjà tout blanc, entrant, la sonnette à la main, après la délibération du jury, dit d'une voix claire (je l'entends encore) :

— Concours de tragédie. *Pas de premier prix!*

Et il ajoutait bien vite, comme pour corriger par son amabilité ordinaire ce qu'avait de sévère la sentence des juges :

— Appelez mademoiselle Périga et monsieur Aristide!

Mademoiselle Périga arrivait alors : une grande fille blonde que nous devions applaudir plus tard à l'Ambigu dans *le Secret des cavaliers* et dans *la Porteuse de pain*, où elle fut supérieure, mademoiselle Périga qui put jouer aussi, sans éveiller d'autres idées que celles de l'art, le rôle difficile et peu commun d'Ève, notre mère Ève, dans *le Paradis perdu*, de M. d'Ennery. Il faut être crânement belle pour porter ce maillot-là!... Et, avec mademoiselle Périga, apparaissait sur la petite scène un beau jeune homme à mine romantique, la moustache d'un d'Artagnan avec la chevelure d'un Antony, très correct dans son habit noir, M. Aristide.

— Monsieur, lui dit M. Auber, après avoir parlé de même à mademoiselle Périga, le jury vous a décerné un second prix!

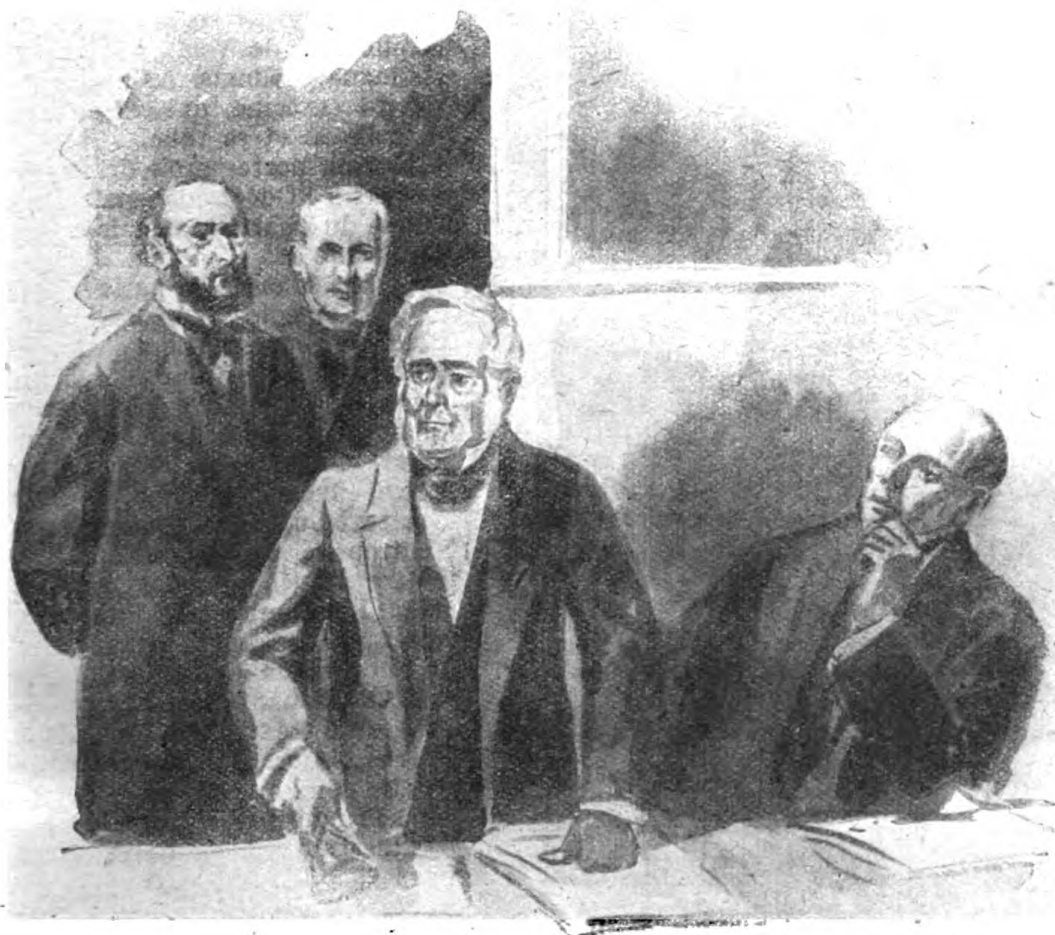
Second prix de tragédie! M. Aristide ne se contenait pas de joie. Il voyait devant lui (comme sa camarade Périga) l'avenir ouvert, éblouissant de clartés roses. Ce même jour, mademoiselle Jouassain, qui devait si merveilleusement jouer les duègnes, remportait un accessit de tragédie et se préparait à aller, en Amérique, servir de confidente à Rachel. Dans la comédie, le premier prix s'appelait mademoiselle Brohan jeune. C'était notre Madeleine Brohan. Les deux seconds prix étaient mademoiselle Jouassain, déjà nommée, et mademoiselle Théric, la jolie Théric, du Palais-Royal, morte pas très vieille.

M. Aristide sortit du concours la tête haute, touchant du front, en plein après-midi, les étoiles latentes. Son oncle, le membre de l'Institut, Auguste Caristie, ancien prix de Rome pour l'architecture, inspecteur général des monuments historiques et restaurateur du théâtre antique d'Orange, lui pardonnerait bien enfin de se jeter, comme à corps perdu, dans la vie de comédien. Car M. Aristide, c'était M. Martel, ou plutôt M. Caristie, fils de l'ingénieur des ponts et chaussées de l'arrondissement d'Avignon, né à Avi-

gnon, venu à Paris, en 1848, pour faire son droit et, épris de littérature, de poésie — poète lui-même, — pariant, un jour, avec des étudiants de ses amis, qu'il serait reçu au Conservatoire et qu'il en deviendrait un des lauréats.

de tragédie, sous le nom d'*Aristide*, couronné sous un pseudonyme, comme dans les drames de Bouchardy j'étais banni, moi, sous les noms de Pietro ou de Gaspardo le Pêcheur.

Lauréat, M. Aristide l'était donc, et



M. AUBER DIT : CONCOURS DE TRAGÉDIE. *Pas de premier prix !*

— Allons donc, Caristie, toi, c'est impossible !

— Tenez-vous la gageure ?

On l'avait tenue, et M. A. Caristié avait passé une audition, était entré au Conservatoire et avait eu un prix

épris de rimes riches et républicain avec cela. Poète, il faisait surtout des vers pour lui-même, et il eût pu mettre en tête de son premier volume une dédicace pareille à celle qu'imprimait un autre de mes camarades, un jeune, M. de

Féraudy, à la première page de ses *Heures émues* (et vraiment et délicatement émues, chose moins rare qu'on ne croit chez ces rieurs) :

O doux poètes, mes amis,  
Je ne sais pas s'il m'est permis  
D'écrire en vers comme vous autres  
Et, si j'ai fait modestement  
Ceux-ci, c'était tout simplement  
Pour pouvoir mieux dire les vôtres !



CE ROI DU COSTUME LUI DESSINA SA COIFFURE.

M. Caristie, laissant là le nom d'Aristide et prenant celui de Martel, eût bien voulu dire, à l'Odéon, les vers des autres, mais de ses poètes préférés : — non pas les vers de Ducis, non, les vers de Hugo. Il voulait aussi, comme moi, jouer Shakspeare. Mais quoi ! Shakspeare alors n'était guère traduit que par le brave homme qui fut un héros de modeste et de courage,

mais qui ne valait pas le fils Hugo, fidèle au grand Will. Il fallait bien nous contenter de jouer des *Hamlet* affadis et des *Othello* atténués. Martel alors s'efforçait de *shakspearianiser* les alexandrins de Ducis. Il mettait dans ses costumes le pittoresque qui manquait aux vers du traducteur. Il habilla Othello, non pas en nègre de pendule, mais en amiral de la République de Venise, et ce fut Mélingue, Mélingue lui-même, ce roi du costume, qui lui dessina sa coiffure et sa robe.

Martel, porte-parole du drame en vers à l'Odéon, devenait ainsi l'idole du quartier latin, le tragédien aimé des étudiants. Je n'en étais pas jaloux. On parlait déjà à la Comédie-Française de ce beau garçon élégant qui portait si fièrement le costume à la Paul Véronèse et jouait hardiment du Shakspeare lorsque, brusquement, vint le coup d'État. Vous savez, monsieur, que Bocage avait voulu, pour faire échouer l'entreprise de Louis-Napoléon, battre la générale par les rues avec les tambours du théâtre, après avoir crevé ceux de la troupe de son théâtre. Le coup d'État échouant grâce à un comédien, c'eût été superbe. Il n'échoua guère !... Alors Martel se contenta de dire deux ou trois jours après, un soir, au foyer de l'Odéon :

« C'est un crime et ça ne durera pas ! »

Les murs ont des ouïes, surtout dans les foyers de théâtre. On donna à entendre (après avoir entendu) à M. Aristide, au brave Martel, qu'il était prudent à lui de ne pas demeurer le voisin des agents de M. de Maupas. L'Othello de la rive gauche, l'Hamlet de l'Odéon, M. Martel partit pour l'Italie. Il s'arrêta tout juste à

la frontière, à Nice, qui n'était pas encore alors ville française et il y rencontra un autre exilé volontaire, Alphonse Karr, qui lui dit :

« Je suis venu ici me réfugier, comme on se met à l'abri sous un portail quand il tombe une pluie d'orage. Et, en attendant, je fais des boutures et je cultive mon jardin ! »

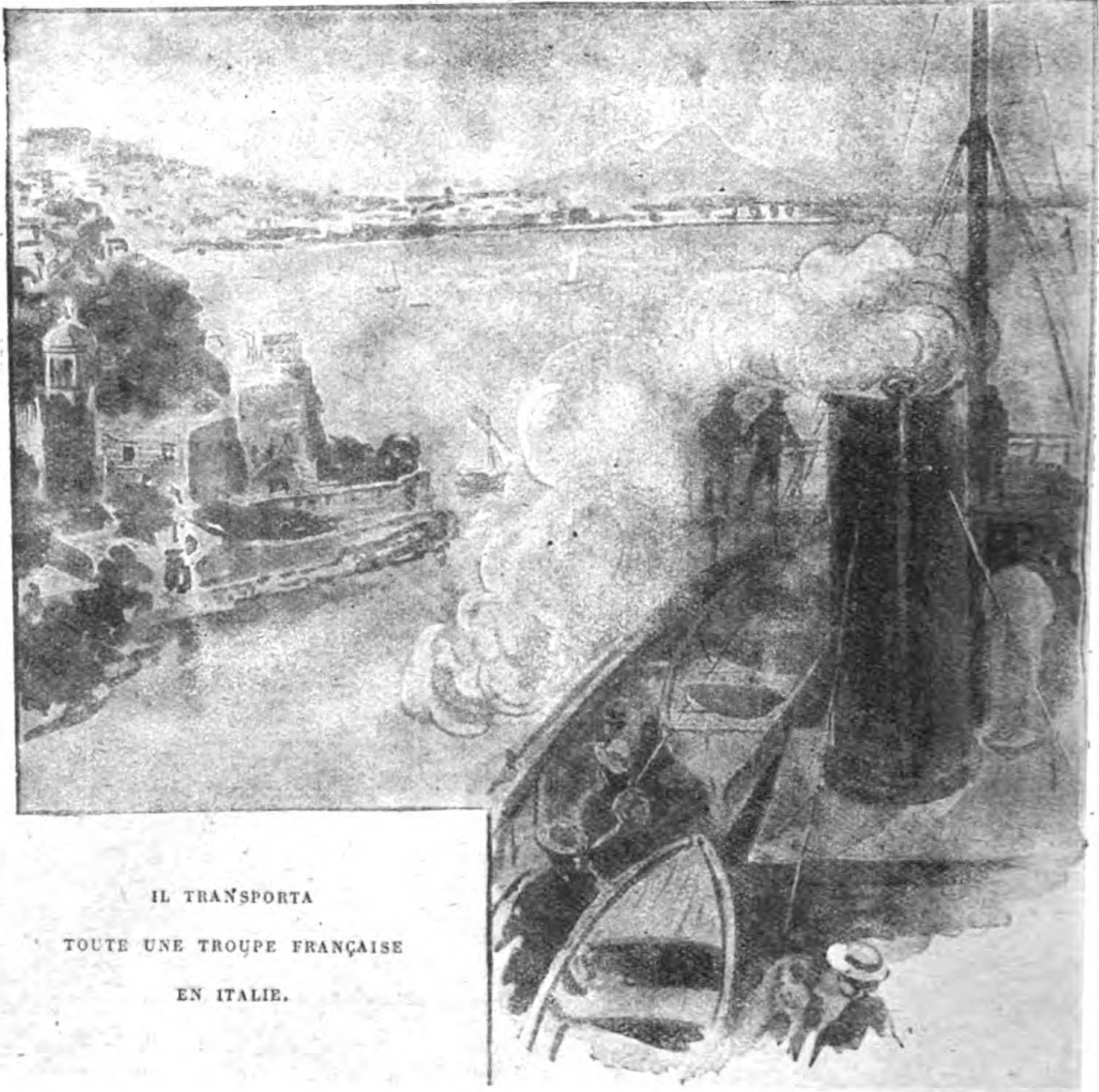




A NICE, IL RENCONTRA UN AUTRE EXILÉ VOLONTAIRE, ALPHONSE KARR.

Martel ne fit pas de boutures, mais il joua la comédie et fit des vers. Son premier volume, que je vous défie bien de retrouver, parut, imprimé à Nice. Et puis il s'ennuya d'attendre la fin de la pluie sous le portail, comme disait Alphonse Karr. Il s'improvisa directeur de théâtre

jeunes, nous avions la foi ! Nous arrivions à Gênes, à Civita-Vecchia, nous allions à Rome. J'étais le d'Artagnan de l'Italie. Tous les beaux drames du père Dumas, *les Mousquetaires*, *la Reine Margot*, je les ai joués là-bas ! J'ai étalé devant les Italiens les trésors de Monte-Cristo !



IL TRANSPORTA  
TOUTE UNE TROUPE FRANÇAISE  
EN ITALIE.

et, frétant un navire, oui, tout simplement, il transporta toute une troupe française en Italie, à Naples, à Trieste, en Égypte aussi, je crois, débarquant çà et là, Argonaute du drame, avec le grand répertoire français flottant sur la mer bleue dans le paquebot de Thespis.

« C'est mon odysée théâtrale ! dit aujourd'hui mon vieux Martel, avec une sorte de gaieté mélancolique. Nous étions

Oui, avant d'être le brave général de monsieur Pailleron, j'ai été Edmond Dantès. Et, dans l'aventure, acclamé ici, rappelé là, couvert de fleurs et content de vivre — je dissipai mon patrimoine ! La gloire coûte cher et les steamers mangent du charbon. »

Il revint donc à Paris, M. Martel-Monte-Cristo, léger d'argent, riche de souvenirs. M. de Maupas n'était plus

préfet de police. On avait oublié le jeune opposant, l'adversaire intransigeant du foyer de l'Odéon ; on laissa en paix le comédien lassé de chercher fortune. Seulement les portes de l'Odéon et de la Comédie lui étaient fermées. Alors, Martel utilisa son talent comme il put et essaya de tirer parti de ses voyages. Il fonda un cours d'art théâtral. Je suis certain que le professeur fut excellent, car ce *discur* est un maître. M. Boucher, le jeune premier de la Comédie, M. Porel, sont ses élèves. C'est lui qui a conté tout ça à son vieux Brichanteau.

Un jour qu'il vit arriver chez lui, battu de l'oiseau et cherchant cet autre oiseau rare, un engagement, un ex-lauréat du Conservatoire comme lui, Ballande, qui venait de manger son dernier argent dans je ne sais plus quelle invention d'*encre sympathique*, Martel lui proposa d'exploiter une idée nouvelle.

— Laquelle ? dit Ballande.

Martel avait connu le futur fondateur (temporaire) du *Troisième Théâtre-Français* chez Alexandre Soumet, son oncle, car le neveu de l'archéologue Caristie est aussi le neveu du poète de la *Divine Epopée* et il avait même, dans la *Jeanne d'Arc* de Soumet, joué jadis le père de Jehanne, Ballande jouant, lui, un seigneur, un lord anglais quelconque.

— Mon cher Ballande, dit Martel, j'ai été frappé, durant mon séjour en Italie, par le succès qu'obtiennent là les représentations des théâtres diurnes. A Florence, le théâtre diurne fait fortune. Que de gens qui aiment à rester au logis le soir vont au théâtre en plein air, dans la journée ! En même temps que leurs soirées habituelles, pourquoi les théâtres de Paris ne donneraient-ils pas des matinées ? Nous aurions, le dimanche, les collégiens de *sortie* et les vieilles gens qui aiment le théâtre, mais ne tiennent pas à se coucher tard !... Voilà mon idée. C'est tout ce qui me reste de l'expérience de mes voyages. Je la crois excellente, praticable. Seulement, je viens de faire de la *direction*, j'en ai assez. Redevenir *impresario*, non, jamais ! Je sors d'en prendre. Vous êtes actif, vous aimez votre art, voulez-vous fonder les *matinées* parisiennes à l'*instar*, comme on dit, des matinées d'Italie ?

Et ce fut fait. Et le neveu d'Alexandre Soumet ouvrit un nouveau débouché

(oh ! le vilain mot !) aux poètes, à l'art, à la tragédie, à Molière aussi ! Ces *matinées* qui font fortune, monsieur, ces matinées bénies du public en hiver, c'est pourtant Caristie-Martel, c'est M. Aristide, second prix de tragédie de 1850, qui les a fondées.

Et maintenant, encore une fois, voici la dernière affiche ! Martel, après avoir bien servi la Comédie-Française, organise une représentation — il joue, lui, le vieux tragique, le rôle fameux du *bénéficiaire* — allant et venant, sollicitant le concours des camarades glorieux, des chanteurs applaudis, des danseuses célèbres, je l'ai connu ce rôle, hélas ! je l'ai joué ! — et tous font accueil au comédien qui, lassé abandonne les planches.

Lassé, mais par l'âge, non par les désillusions et le labeur. Jamais pas plus que moi ce vaillant plein de foi n'a murmuré devant un déboire, n'a réclamé devant une tâche lourde ou ennuyeuse, ce que j'appelle un *pensum* de théâtre. Se sacrifier ? Etre l'artiste excellent qui, dans un coin de la pièce, concourt au succès, l'assure souvent, en *tenant ferme*, comme la vieille garde, aux passages difficiles, aux endroits dangereux. C'est son métier et c'est son devoir. Le devoir, ce qu'il y a de moins malaisé au monde pour certaines âmes.

Une seule fois, j'ai vu Martel attristé à la distribution d'un rôle. Je dis attristé, je ne dis pas mécontent. Ce fut lorsque Sardou lui donna, dans *Thermidor*, le personnage de Sanson. Avoir été d'Artagnan, Hamlet, Oreste, et jouer le bourreau ! Etre un républicain hugolâtre, partisan de l'abolition de la peine de mort, et représenter le coupe-tête Sanson !

Je le rencontrai, la tête basse, au square des Batignolles.

— Qu'avez-vous donc, mon vieux Martel ? Qu'as-tu, Aristide le Juste ?

— J'ai... j'ai qu'ils veulent me faire jouer le bourreau !

— Le bourreau ? — Le bourreau ! Celui de *Richard Darlington* ?

— Non, non... Encore, disait-il romantique impénitent, si c'était le bourreau de la Tour de Londres !

Sardou comprit son chagrin et Aristide ne joua pas le rôle de Sanson. Mais ce fut la seule fois que Martel fit, — et encore à la *cantonade*, comme on dit — la grimace devant un rôle.



Alphonse Karr avait écrit une préface pour le premier volume de vers de *M. Aristide* devenu Caristie-Martel. A son tour, Martel, une fois le dernier bravo entendu, reprendra sa plume d'autrefois, non pas celle qui écrivit des drames comme les *Brigands de Marathon*, — j'aurais voulu les jouer! — mais une plume de conteur et il réunira ses souvenirs, ceux de ses années d'espoir, de jeunesse et de voyage, sous ce titre qui sera comme une contre-partie du beau livre d'Alfred de Vigny : *Servitude et Grandeur théâtrales*!

» La servitude, pourra-t-il dire, ce sera mes *Mémoires*, et la grandeur les mémoires des autres. »

Mais il ne le dira pas. Ame de poète et d'artiste et de soldat, *M. Aristide* finira debout, un sourire sous sa moustache de grand d'Espagne.

Fumée tout cela, monsieur.

J'ai assisté, un jour, au Père-Lachaise, à la cérémonie des funérailles d'un acteur célèbre apporté au four crématoire. Tandis que les assistants contemplaient le faux catafalque drapé de noir, la destruction lentement faisait son œuvre.

Et moi j'avais pénétré dans les coulisses de ce théâtre de mort où nos corps deviennent des cendres. Je regardais... Pendant que sous mes yeux se consumaient le corps d'un ami, là-bas, au loin, derrière les draperies de deuil, la lente parole d'un orateur officiel louant le talent du défunt arrivait jusqu'à moi, comme une lente psalmodie. Ah! monsieur, quelle impression! C'était ironique et funèbre. Je sortis brusquement de cet antre chaud, contemplant là-haut la fumée noire qui montait, montait, emportant dans l'air tout ce qui avait été un être vivant, pensant, un ami... Fumée d'usine dont les corps humains fournissent le charbon!

Et c'est cette fumée bientôt balayée sur la grande ville vivante, que nous sommes tous, que nous devenons tous! C'est cette fumée qui s'appelle, pour le comédien retraité, la gloire envolée, pour tel ou tel patriote disparu, la vie éteinte et devenue cendre.

*Et in pulverem...* Mais je ne fais pas de sermon. Au théâtre les personnages ennuyeux nous les appelons des *pas-téurs*. A notre prochain entretien, mon-

sieur, si je ne bavarde et ne vous ennuie pas trop. C'est si bon, de remuer les cendres!

## XII

### VIEUX COMÉDIEN

Une dernière représentation, prononça Brichanteau, ça me fait toujours quelque chose, comme dirait la chanson de Polin. Il y a de l'adieu final dans le défilé des camarades venant apporter la poignée de main du départ au bénéficiaire. « Tu t'en vas, mon vieux? Bon voyage! » Une dernière embrassade, une dernière couronne. Et à d'autres! Il y a des *jeunes* au Conservatoire, dans la banlieue ou les cafés-concerts!...

C'est égal, ça attriste. Un compagnon qui prend sa retraite emporte avec lui un tas de souvenirs, comme quelque chose de nous-mêmes. On l'a vu fringant, on l'a coudoyé dans les coulisses ou sur la scène autrefois. On a partagé ses succès, même de loin, comme moi. On a eu ses vingt ans avec lui. Les camarades, voyez-vous, c'est autant dire des espèces de miroirs dans lesquels on se regarde vieillir.

Et voilà. Encore un qui donne sa représentation d'adieu! Encore un qui quitte ce diable de théâtre, qui nous quitte si tôt et qu'on regrette toujours quand on l'a dans le sang, dans la cervelle, dans le ventre. Je l'ai vu l'autre jour, montant l'escalier d'un sociétaire dont il allait réclamer le concours et qui ne le lui refusera pas, car soyons justes, les gros aident volontiers les petits, dans notre monde. On n'y est pas si rosse qu'on veut bien le dire. Additionnez ce que donnent de leur temps à la charité et à la camaraderie les comédiens; au bout de l'année, ils ont plus donné que des millionnaires.

Donc, je vous dis, je l'ai rencontré, et, boitant un peu, il marchait devant moi, toujours le même, d'ailleurs, avec son profil très drôle, son dos voûté, cet air rusé et narquois qui nous amusa si longtemps sur la scène. Ce n'est pas d'Aristide ni de Marcel Guritan, c'est de Lassouche que je vous parle, monsieur, Lassouche qui va donner aux Variétés sa représentation de retraite (un vilain mot). Ah! je l'ai connu, il y a beau temps,

quand, n'ayant pas d'engagement, par aventure, je figurais à la Gaité du boulevard du Temp'le. Oui, oui, ça m'est arrivé. On prend ce qu'on trouve. Je dérogeais, sans doute, mais quoi ! je mangeais, et ça ne m'empêchait pas de jouer *Ruy Blas*, un ou deux mois après à Toulouse.

Ce qui me frappait dans ce bon Lassouche, c'est la façon dont il jouait, avec le plus grand talent, les plus petits rôles. Voulez-vous que je vous dise, monsieur ? C'est parce que les nouveaux venus méprisent les petits rôles qu'ils risquent uniquement de rester toujours de petits comédiens. Remplir un grand rôle, parbleu ! c'est tentant et quand on a du courage et de la foi, ce n'est pas pour jouer des *pannes* qu'on monte sur les planches ; mais au théâtre, où les conscrits ont aussi leur bâton de maréchal dans leur giberne, il faut savoir porter le sac et marquer le pas si l'on veut marcher à la tête du régiment, un jour. Les bouts de rôle, c'est l'escrime quotidienne et c'est avec ça qu'on apprend à tuer son homme, j'entends qu'on se forme et qu'on arrive.

Lassouche, ce diable de Lassouche, que vous avez vu si drôle dans les personnages de domestiques narquois, aux Variétés et au Palais-Royal ; Lassouche, qui ressemble à Antoine par les traits ; Lassouche qui, depuis un accident aux Variétés, traîne la jambe, mais ne boîte pas de la tête, ah ! non — Lassouche, à la Gaité du vieux boulevard, se taillait des succès personnels avec des rôles qui feraient faire la grimace, aujourd'hui, à des débutants. Tenez, par exemple, dans *le Juif Errant* d'Eugène Sue, au tableau, au tableau de la mansarde de Françoise Dagobert, il faisait un teinturier, Lassouche, un portier-teinturier qui apportait une lettre ou venait dire un mot trois fois dans ce tableau. Trois apparitions, trois effets. Le teinturier apparaissait les bras nus avec chaque fois une teinture différente. La première fois, du vert jusqu'au coude, il s'arrêtait sur le seuil, s'excusant de ne pas entrer : « Je ruisselle la teinture de la tête aux pieds ; je mettrai au vert tout le carreau de madame Françoise !... » Grimé comme personne, pittoresque, avec ses bras d'un vert de prairie, il avait, monsieur, l'air d'un Daumier. Et, dix minutes après, il revenait, les bras tout rouges. « Je suis dans le carmin jusqu'au cou... Je me souve, j'ai du jaune qui m'attend

sur le feu ! » Puis, lorsqu'il reparaisait, le teinturier, le portier Lorient, avec ses bras nus couleur jonquille, tenant une lettre que ses doigts avaient passée au safran, c'était un éclat de rire formidable dans le vieux théâtre populaire, et pour composer ces apparitions multicolores, ce spirituel Lassouche dépensait autant de science du pittoresque que le plus grand artiste pour s'ensanglanter les yeux dans



LASSOUCHE.

une tragédie... Aussi, la pièce finie, je vous jure, les titis du paradis parlaient, autant, en descendant de leur poulailler de Lassouche jouant Lorient que de Chilly jouant Rodin ou de la belle Naptal-Arnault jouant la Mayeux. Il tirait son épinglé du jeu avec un bout de rôle. Voilà les artistes !

Et tenez, encore, je me rappelle que, sur cette même scène de la Gaité, Lassouche obtint, dans un mélodrame de d'Ennery, avec un rôle de quatre sous, autant de succès que Laferrière, qui jouait

le jeune premier, et que Paulin Ménier, qui jouait le premier comique. Il s'appelait, ce mélodrame oublié — et qui, ma foi, en valait bien un autre — *le Fou par amour*. Là dedans, Laferrière avait, dans un estaminet, une scène d'ivresse qui faisait passer le frisson. C'est vrai je vous jure. On a depuis beaucoup parlé de réalisme, de naturalisme. Avec ça que les comédiens d'autrefois ne connaissaient pas la nature et n'aimaient pas la vérité !... Laferrière buvant son absinthe au fond du cabaret pour oublier la femme aimée vous donnait froid dans le dos. Et moi-même, l'interprète de Hugo et de Mallefille, moi, vieux romantique impénitent, est-ce que je ne cherchais pas la vérité vraie, quand je jouais ce même *Fou par amour* à Montparnasse ? L'ivresse de Coupeau, ce n'est pas nouveau. Moi aussi j'ai exprimé l'ivresse de l'absinthe, l'assommeuse verte, moi qui préfère l'ivresse de l'ambroisie ou du vin de Chypre !...

Donc — qu'est-ce que je vous disais ? Ah ! j'y suis ! — Lassouche avait à jouer dans ce mélo d'Anicet Bourgeois et d'Ennery, non pas le Cid ou Hernani, non, mais un « premier joueur ». Consultez la brochure : *Premier Joueur... Lassouche*. En 1857, il y a beau temps de ça ! Et tout le rôle de ce *premier joueur* consistait à demander un grog au garçon pendant une partie de billard. « Garçon, un grog ! » Ce n'était pas le Pérou. On ne voit pas trop comment un comédien peut faire un rôle de ces divers commandements recousus entre eux :

— Garçon, un grog !

Eh bien ! monsieur, — et voilà la meilleure leçon qu'on puisse donner aux débutants et que je citerais si j'avais l'honneur d'occuper une chaire au Conservatoire, — Lassouche, de ce « premier joueur », de ce comparse, de cette *panne*, de cette figuration parlée, fit un rôle, un vrai rôle, un grand rôle. Voici comment. Il jouait au billard, et, à chaque grog qu'il demandait, il exprimait par la progression des grogs, la colère qu'il éprouvait à perdre la partie, à se voir battu par son adversaire.

C'était d'abord : « *Garçon, un grog !* » Un simple grog. Le grog des familles. Mais la partie s'avancait : « *Garçon, un grog !* — Un grog à quoi, monsieur ? Un grog à l'eau-de-vie ! » La partie con-

tinuait. « *Garçon, un grog !* — Un grog à quoi, monsieur ? » Et le joueur, irrité : « *Un grog au rhum !* » Puis, l'irritation du perdant devenait plus forte : « *Un grog !* Et beaucoup de rhum ! » Jusqu'à ce que, de fureur, la partie, définitivement perdue, il s'écriât, frappant le sol de sa queue de billard :

— Garçon, un grog !

— Un grog à quoi, monsieur ?

— Un grog au vitriol !

Et c'était Lassouche, notez bien, qui avait trouvé, exprimant à la fois les divers degrés de la colère et de l'ivresse, ce « grog au vitriol » dont s'amusaient d'Ennery en lui disant : « Votre grog au vitriol est le mot de la pièce ! » Et cette silhouette de joueur de billard dans le fond d'un café était tellement saisissante — une eau-forte, monsieur — que les quatre ou cinq répliques de Lassouche dans *le Fou par amour* devenaient aussi célèbres que les grandes scènes de Laferrière, jouant un musicien devenu fou, et de Paulin Ménier incarnant le joueur d'orgue. Avec un mot, un bon comédien fait un rôle. Ça me rappelle Régulier, sortant tout à coup du second plan, se classant parmi les grands comédiens, en faisant — quoi ? — en poussant un cri, tout simplement, en disant : « *Vive moi !* » dans *le Bertrand et Raton*, de M. Scribe. Mais je vous ai conté ça !...

Le Lassouche du boulevard du Temple ! Il est loin, il est loin, comme le boulevard du Temple lui-même. Ah ! qui n'a point connu ce coin de Paris où tous les théâtres réunis fraternisaient dans le succès, où une pièce en vogue envoyait du public à tous les théâtres voisins, où l'on vendait de tout : du drame et du vaudeville, du rire et des larmes, de la farine de Pierrot avec Deburau et de la poudre à canon avec les pièces militaires du Cirque ! Le boulevard du Temple ! Pas une ville n'avait ça : ces petites scènes accotées aux grandes, le Lazari et le Théâtre-Historique, les marchandes d'oranges, les marchands de coco, dont la sonnette — quand j'y pense — sonnait pour mes vingt ans la cloche de l'idéal !... Et Lassouche en fut, de ce boulevard légendaire !... Il fut un de ses rires, un de ses acteurs populaires ! Il fut celui que Gavroche et Mimi Pinson attendaient, à la sortie des artistes, pour le voir passer !



— C'est lui, Lorient !... C'est lui, le premier joueur !

Je les entends encore, ces mots de succès qui chantent à nos oreilles d'acteurs comme des paroles d'amour.

Puis, il s'en alla au Palais-Royal. Il fut le valet moraliste et bougoñ de Ravel ou d'Hortense Schneider. Il inventa, avant la rosserie, le Figaro rosse. Il joua l'opérette aux Variétés ! L'opérette ô mon vieil Hugo, l'opérette qui a étranglé notre pauvre vieux drame, le boulevard Montmartre se moquant du boulevard du Temple ! Mais je l'ai toujours aimé, Lassouche, même lorsqu'il blaguait mes chimères. Je l'ai suivi, du fond de mes tristesses. Quand il a failli mourir d'accident, j'ai demandé de ses nouvelles. Mourir en scène, eh ! c'eût été une belle fin pour un comédien ! Mais Lassouche, Dieu merci ! est vivant, très vivant, bon vivant — et s'il boîte un peu, c'est même, m'a-t-on dit, parce que, très actif et très vif, il n'a pas pu rester immobile assez longtemps dans le plâtre qui lui enserrait la jambe. Collectionneur, fureteur, flâneur — érudit comme beaucoup de camarades — il avait hâte de recommencer sa chasse aux bibelots, aux bouquins, aux raretés. Son désespoir est d'avoir revendu un beau portrait de Théroigne de Méricourt, le sein nu, les cheveux dénoués, la Théroigne de la Salpêtrière.

— Je l'avais payé quinze francs, autrefois, et c'était un chef-d'œuvre. J'aurais

voulu l'offrir à Sarah Bernhardt jouant Théroigne ! Je n'ai pas pu le retrouver !

Et si Brichanteau peut, lui, figurer — à la place la plus obscure, premier joueur



IL AVAIT HÂTE DE RECOMMENCER SA CHASSE AUX BIBELOTS.

ou dernier joueur — dans la représentation à bénéfice de Lassouche, il est tout prêt. Lassouche avec son accent drôlement courroucé, son dos voûté, sa voix railleuse, son geste en avant qui enfonçait le

mot drôle comme une bouzrade, le bon Lassouche fut un professeur de gaieté, un roi du rire. Je dois à d'autres des émotions profondes et puissantes ; à lui je dois quelques pintes de bon sang. Et, après les joies de l'héroïsme, monsieur, je ne sais rien de plus français que les séductions de la belle humeur !

relève hardiment, comme l'aile de ce chapeau boer qu'on a essayé, sur la tête de nos fantassins, à la dernière revue. Qu'est-ce qui vous rend heureux, Brichanteau ?

Il esquissa un geste de la main, sourit, et, de sa voix toujours superbe :

— C'est que, vieil optimiste endurci,

je m'aperçois qu'il y a encore en ce monde — je dirais volontiers, monsieur, en ce bas monde — des sujets d'espérer. Oui, il y a parfois de la consolation pour les misères et de la pitié pour les vaincus. C'est rare, mais ça arrive, et, alors, ça fait plaisir. Savez-vous d'où je viens ? De Pont-aux-Dames, monsieur. Je n'étais pas de la fête de l'autre jour, où de braves gens que nous devons bénir ont mis du bout de la truelle un peu de plâtre frais autour de la première pierre de la Maison des Comédiens. Celui qui fut président du conseil voulut bien, là, s'associer aux efforts de Coquelin, et tint à parler du théâtre et de l'oubli qu'il donne, en philosophe qui comprend tout, en homme d'État qui est un artiste. Fête de famille, a-t-on dit. C'est vrai. Il y aura désormais, dans un coin de la Brie, un toit



DE BRAVES GENS ONT MIS UN PEU DE PLÂTRE  
AUTOUR DE LA PREMIÈRE PIERRE.

Ainsi parlait ce sage des coulisses, ce Zarathustra des planches, Sébastien Brichanteau.

### XIII

#### LES RETRAITÉS DU THÉÂTRE

— Vous avez l'air satisfait, aujourd'hui, mon bon Brichanteau, et votre feutre se

où les vieux comédiens, les comédiennes retraitées, les pauvres cigales aux ailes cassées pourront trouver asile, passer leurs derniers jours, rêver leurs derniers rêves. Et d'avoir vu ça, monsieur, ça me console d'être au rancart et, briscard des coulisses, d'avoir l'oreille fendue comme un vieux soldat qui, de par son âge, ne peut plus commander, mais qui, à l'occasion, saurait mourir. Non, je n'étais pas

de la fête, et c'est un camarade à moi qui m'a ouvert les portes du Château — la future maison de retraite — et qui m'a montré les plans projetés, les constructions commencées, le parc et les prés, les allées pleines d'ombre où, dans un an, deux ans au plus, les vieux comédiens pourront prendre le frais, avoir leur chambre, repasser leurs rôles, pêcher à la ligne, et se dire — comme je me le dis : « Après tout, tant de gens se sont bousculés, déchirés, étouffés pour être quelque chose dans cette mêlée farouche qu'est la vie ! Nous, nous avons été tout ; oui, tour à tour, nous avons été rois, nous avons été ducs, nous avons été princes, nous avons été empereurs — qu'est-ce que je dis ? — les cardinaux, là-bas, se réunissent pour faire un pape. Eh bien ! sans Conclave, et le plus naturellement du monde, nous avons été cardinaux, nous avons été papes, cardinaux dans *la Juive*, papes dans un tas de drames oubliés et que je n'oublie pas ! Et nous voilà !... »

» Oui, j'ai voulu voir de près le logis où tous ces rois et toutes ces reines trouveront un refuge et où s'élèvera la Maison des Comédiens. J'y suis allé à pied, à petites journées, comme au bon temps, avec mes vieilles jambes. Mon automobile, c'est moi. J'ai pris ma canne — elle me vient de Frédérick Lemaître — mon chapeau, et en route ! Le bois de Vincennes, Joinville, la Marne, les canotiers, ça fait toujours plaisir à revoir — jolie aquarelle, monsieur, — et puis, voilà Champigny, voilà Bry, les coins de la rue où l'on a fait le coup de feu, il y a trente-trois ans, et ou, sur les vieilles maisons, on retrouve encore les trous des « crénelages » des Allemands ; et, quand je revois ça, moquez-vous de moi, ça me remue. Je songe au flingot à tabatière. Vieille bête de Brichanteau, va !... Et je traverse Chelles, je longe Lagny, je vais, à travers champs, dans cette campagne où l'on met déjà en gerbes les blés, où les seigles dansent sous le vent, où les peupliers chantent, où l'on respire à l'aise... Puis, là-bas, au fond d'une vallée, une petite ville gaie, blanche, propre. C'est Couilly. Là, je demande le château de Pont-aux-Dames.

» — A cinq minutes, dans la rue, à droite !

» Voilà justement mon camarade qui m'attend.

» — Hé ! Brichanteau, ma *vieille*, sois le bienvenu ! Tu pourras déjà choisir ta chambre !

» — Moi ? Je ne veux rien choisir du tout. Je n'ai besoin de rien. J'ai ma pension de l'Association et mon petit logement aux Batignolles. Je laisse à d'autres les chambres et le lit de la Maison des Comédiens. Elles seront pourtant agréables, gaies, modern-style, avec du pitchpin et du papier clair.

» — Veux-tu voir les plans ? Nous irons au jardin tout à l'heure.

» — Voyons les plans.

» A côté de la grande maison blanche qui servira à l'administration, on va bâtir



ELLE ME VIENT DE FRÉDÉRIK LEMAITRE.

un vaste logis dont les murs sortent déjà de terre — car la première pierre de l'autre jour, n'est que la pierre d'un pavillon nouveau — et, dans ce bâtiment de brique, soixante comédiens ou comédiennes passeront en paix leurs vieux jours. Si je vous disais que la première titulaire de ce bon refuge est déjà nommée, que c'est une femme, et une femme célèbre, et une artiste de grand talent qui charma Paris, popularisa des airs que vous avez chantés, une femme délicieuse, vous ne me croiriez pas ? Si, vous me croiriez. Dans la vie de Paris, tout arrive. Heureux sommes-nous quand ce qui arrive c'est le salut !

« Dans notre Maison, il y aura, accrochés aux murailles, les portraits des



comédiens illustres. J'en ai vu déjà deux, — et des plus célèbres, et qui ont fini tristement, — l'un, celui de mademoiselle George, la tragédienne impériale devenue préposée aux cannes et parapluies ; l'autre, celui de Bocage, l'*Antony* de Dumas, errant sans engagement dans les derniers temps de sa vie. Médite là-dessus, Brichanteau, et ne te plains pas. Mais quoi, je ne me plains jamais !

» Et puis, consolation suprême, il y aura là un théâtre (un vrai théâtre), théâtre des Vieux Comédiens, comme le théâtre Comte, autrefois, passage Choiseul, était le théâtre des Jeunes Artistes ! Un théâtre où, dans un dernier rayonnement, au feu de la dernière rampe, les retraités de Pont-aux-Dames pourront jouer leurs derniers rôles ! Et ne vous moquez pas, monsieur, ce sera touchant, cette Sainte-Périne de l'art avec les dernières notes amoureuses du ténor qui fit pâmer les jeunes filles, et le dernier froncement de sourcils du traître qui terrifia les boulevards !

» Ah ! par exemple, je ne me chargerais pas d'être le régisseur de cette scène-là ! Il y en aura des réclamations pour les rôles, il y en aura ! Des ingénues de soixante ans (ça reste tenace, les ingénues, c'est dans l'emploi) n'admettront pas les Agnès de cinquante. Contestations droites d'ancienneté ou de « jeunesse ». Quels tapages ! Mais tout s'arrange au bout du compte. Tout s'arrange partout. Tout s'arrangera.

» Allons au jardin !

» Il est très joli, ce jardin, et mon camarade Bouyer, le futur administrateur du logis, qui découvrit, un jour, ce coin de parc et le signala à Coquelin, a eu le coup d'œil net et la main heureuse. C'est un décor charmant, ce grand parc touffu où l'on marche, non pas entre des arbres en carton (je ne les déteste pas, les arbres de Jambon, les arbres peints), mais sous les feuilles, avec un ruisseau qui court — où l'on peut pêcher des truites — et un vieux petit moulin tout moussu qui fait penser à un moulinet de Fragonard. Il y a de l'eau, de la vraie eau, un vrai ciel, de vrais platanes. A la fin de sa vie, l'être qui n'a vécu que parmi les toiles peintes, dans la poussière des vieilles planches, pourra savoir ce qu'est un pré dont les brins d'herbes ne sont pas en papier.

» Et il y a une source, une source d'eau minérale qu'on a déjà proposé d'exploiter, comme celle de Chantilly et celle d'Enghien, l'*Eau des Comédiens* — pourquoi pas ? La Du Barry en a bu autrefois. Elle s'est promenée là, la Du Barry ! Jolie fille, la Du Barry !... Le buste de Pajou !... La *Comtesse du Tonneau* ! Ah ! monsieur, il fallait voir Déjazet dans son tonneau de ravaudeuse ! La Du Barry ! La *Reine Cotillon* ! J'ai joué un bout de rôle là-dedans, à la Porte-Saint-Martin, sous un pseudonyme !... Et ce sera amusant pour mes jolies camarades vieilles de se dire qu'elles poseront le pied où les petits pieds de la Du Barry ont passé !... Quand les fleurs des marronniers tomberont sur leurs rides, eh bien ! il leur semblera que c'est le coiffeur qui vient encore les poudrer pour entrer en scène dans quelque *Mariage de Louis XV* ou quelque *Adrienne Lecouvreur* !

» La Du Barry ! Est-ce drôle tout de même, dites, de se retrouver dans ces vieux logis historiques et de loger les chanteuses d'opérette ou les antiques jeunes premières de drame à l'endroit même où, dans le couvent de l'abbesse de Chelles, on exilait les maîtresses des rois ! C'est Coquelin qui nous vaut tout ça. Ce diable de Coquelin, actif, agissant, alerte, plus jeune que les jeunes, brisant les obstacles, bûtant en avant, comme disait précisément la devise de la Reine Cotillon, il aura fait là pour les artistes dramatiques ce qu'un homme qui fut un remueur d'idées, un brasseur de projets, un étonnant impresario en toutes choses, rêva généreusement de faire pour les vieux journalistes et les gens de lettres. Villemessant (vous vous rappelez Villemessant, je l'ai connu et il ne m'a jamais refusé une réclame ou une rectification dans son *Figaro* bi-hebdomadaire) Villemessant avait acheté une villa superbe au bord de la *grande bleue*, là-bas, et il en voulait faire la *Villa Soleil*. Oui, la villa ensoleillée où les gazetiers fourbus, les romanciers éreintés, les malheureux écrivains qui vivent de leur cervelle et que le métier vide, iraient réchauffer leurs rhumatismes et vivre leurs derniers jours en regardant la mer. Il voulait ça, Villemessant. Mais l'argent manqua sans doute. La *Villa Soleil* promise aux malheureux phumitifs devint la *Villa Beaumarchais* et resta à Villemessant. Les comé-

diens seront plus heureux que les gens de lettres et nous avons, nous, la Villa de Pont-aux-Dames.

» A mon avis, on nous doit bien ça !... Du premier janvier à la Saint-Sylvestre, les comédiens donnent leur temps, leur talent à tant d'œuvres de charité ! Partout, on les met à contribution. Concerts de bienfaisance, érections de statues, banquets démocratiques, fêtes de vil-

moi qui n'ai pas le sou, j'ai autant donné que Chauchard ou Rothschild, en fin de compte.

» Eh bien ! oui, nous quêtions pour nous, cette fois, nous jouerons pour nous. Les gens de lettres au lieu de s'entre-déchirer, devraient bien faire de même. Nous pouvons, nous, nous blaguer, nous mordiller, et inventer des *mots* les uns contre les autres, dans les coulisses ; mais,



IL Y A DE L'EAU, DE LA VRAIE EAU.

lages, vite, un comédien pour dire des vers, un comédien pour réciter des strophes, un comédien pour divertir avec un monologue, un comédien ou une comédienne pour couronner un buste. Je vous ai déjà dit cela... Et comme remerciement ? Un bouquet, quelquefois. Pas toujours. Des *mercis* rapides de commissaires qui ne sont pas toujours là pour régler les voitures. Ah ! j'en ai sacrifié de mon temps, moi, pauvre diable, et j'ai tant et tant figuré à des représentations de charité que, proportionnellement

heureusement, nous n'avons pas de journaux pour nous éreinter, nous calomnier et nous déprécier devant le public. De là, peut-être, le prestige qui nous reste encore. Nous sommes des hommes, parbleu, avec nos passions, nos jalousies, nos colères, nos envies, nos rancunes, — oui, — mais tout cela ne transparaît pas, ne s'étale point dans cinquante articles où, chaque matin, les écrivains se mangent les uns les autres, et la fraternité, qui n'est qu'un vain mot, semble s'être réfugiée chez ces

gens de théâtre, qui avaient le bloc avant les politiciens, le bloc de la sentimentalité, monsieur, et du dévouement. Les journalistes et les romanciers n'ont qu'à vouloir aussi pour avoir, dans leurs vieux jours, la *Villa Soleil*, que rêvait pour eux le journaliste d'antan. Il ne leur manque que ce que nous avons eu : une idée et un homme.

» Allons, allons ! Maintenant les conscrits du Conservatoire peuvent sortir confiants de la caserne du faubourg Poissonnière : ils n'ont pas seulement, comme tous les soldats, un bâton de maréchal dans leur giberne ; — ils ont, ce qui est plus sûr, au bout du chemin, si la route est dure (et elle est toujours dure, la route, pour tout le monde), ils ont, dans les arbres verts, une maison blanche ; ils auront un palais de briques, où, comme tous les échappés et les élopés des batailles, ils trouveront leurs Invalides ! Les Invalides ! On les supprime, dit-on, un peu tôt, à mon avis, car je ne vois pas qu'on ait supprimé les jambes de bois et les bras amputés, je ne vois pas qu'on ait supprimé la guerre. Mais il restera les Invalides du Théâtre !

» Nous n'avions pas ça de mon temps, et nous allions au feu tout de même. Ramasse-toi si tu tombes ! Et à l'ambulance, mon vieux !... Mais pourquoi tous les blessés mourraient-ils à l'ambulance ?

» Tenez, il y a, dans un asile de Paris, un vieillard qui fut un artiste applaudi, à son heure, qui joua de grands premiers rôles, ceux qui sont aimés, ceux qui, la représentation finie, font rêver les jeunes filles. A combien d'idéales créatures a-t-il dit : « Je t'aime ! » dans sa vie ! Combien d'innocentes persécutées a-t-il protégées ! Combien de trames a-t-il déjouées, de traîtres a-t-il démasqués devant le public, amateur des dénouements heureux !

» Il eut son heure, il eut sa gloire, il eut sa fortune. Très modeste. Il avait épousé une comédienne charmante, type de dévouement et d'honnêteté, qui partagea sa vie pendant de longues années, et qui avait une sœur, actrice aussi, beaucoup plus âgée qu'elle. Ce brave et laborieux artiste, après avoir connu les années de succès, subit, comme nous tous, les années d'épreuves. Une nouvelle génération montait. Le drame n'était plus à la mode. Et les forces aussi

déclinaient. On n'est pas Lagardère à tout âge.

» Les économies avaient été entamées, puis, les journées se faisant plus dures, avaient disparu. La belle comédienne d'autrefois et le premier rôle de jadis étaient devenus deux vieillards. C'est une délicieuse idylle, Philémon et Baucis, quand on a l'asile et le pain et le laitage pour le soir d'un beau jour. C'est une tragédie d'une autre sorte lorsque la maigre famine se dresse au seuil de la chaumière dont on peut être chassé brusquement. Baucis fut la plus heureuse : elle mourut. Philémon ne devint pas « chêne » comme dans la fable. Au contraire, les années firent de lui, de ce bel homme à tournure héroïque, un pauvre vieux attristé et courbé.

» Il avait cependant une consolation : on lui avait trouvé un refuge dans un des asiles artistiques de la Ville de Paris. Octogénaire, il avait là ses derniers jours assurés. Tristes jours avarement comptés, mais qui peuvent paraître très doux, par comparaison après tant de journées d'orages. Et réchauffant ses membres au soleil ou lisant en sa chambre quelque coupure d'un vieux journal parlant de ses succès évanouis, des *premières* d'autrefois, il pouvait attendre là paisiblement ce qui nous attend tous. Mais non. La vie a toujours d'amères surprises. A quatre-vingt ans, une nouvelle tristesse allait atteindre ce vaincu.

» Sa belle-sœur, la comédienne des jours heureux (Paris l'a applaudie, Paris l'a fêtée), plus vieille que lui maintenant, plus pauvre que lui, sans ressources, sans asile, demandait à être recueillie à son tour, comme le vieux comédien, et à trouver l'asile final avant la tombe.

» Elle énumérait ses titres, elle parlait à qui de droit de sa misère, de son âge. Une vieille, vieille femme, monsieur.

» Et un des administrateurs de l'Assistance, qui se souvenait de l'avoir vue, à travers la rampe, souriante, gaie, chantant des flons-flons autrefois, de répondre attristé :

» — Que voulez-vous, madame !...

Pour qu'on puisse vous recueillir, il faut une vacance. Nous n'avons qu'un certain nombre de chambres. Il n'y a pas de place à l'asile.

» Pas de place ? Non, aucune place. La mort seule en fait dans ces refuges.



» Mais il est, à l'Asile, des ménages hospitalisés, des couples qui partagent le même toit, le même lit. Le mari et la femme vivent là d'une vie commune.

» Alors une idée vint au vieux comédien, poignardé par la pensée que sa pauvre belle-sœur, celle qui portait le même nom que la femme à qui il devait tant d'années de bonheur, était livrée au besoin, manquait d'un logis, se demandait comment elle mangerait le soir — et, résolu, il se présenta au directeur de l'établissement :

» — Monsieur le directeur, j'ai pensé à une chose. On a le droit de recevoir dans l'asile sa femme?... Eh bien, voilà. Je vais, afin de pouvoir lui assurer un coin où ne pas mourir — ou pour mourir, comme vous voudrez — donner mon nom à une pauvre créature qui tombe de misère. C'est possible, n'est-ce pas?

» — C'est très possible. Vous avez le droit de vous marier, même à votre âge!

» — Oh! à mon âge!

» Il souriait tristement et haussait les épaules.

» — Ce n'est pas pour avoir une femme avec moi ou à moi, vous concevez bien, monsieur le directeur, non, c'est pour ne pas avoir loin de moi une malheureuse qui me rappelle celle que j'ai aimée, celle que j'ai perdue. Toute ma vie! Tout mon passé! Et il me semble que la morte me dit tout bas, comme ça : « Tu fais bien! »

» — Si vous faites bien?... C'est admirable, tout simplement.

» — Une idée de théâtre, que voulez-vous? Oui, on a encore des idées pour les fins d'actes!

» — Seulement, dit le directeur, vous savez que le nombre des rations est déterminé comme le nombre des chambres. Nous sommes strictement limités par notre budget, et c'est à vous...

» Le vieux comédien hospitalisé l'interrompit :

» — Oh! ne craignez rien! Je mangerai moins, je ne boirai pas du tout et je ne grèverai pas le budget de la Maison! Cela me regarde!

» Et l'octogénaire va épouser, un de ces matins, la vieille femme à demi paralysée dont le nom lui rappelle celle qu'il conduisit devant le maire, autrefois. Et, en attendant, on le voit, chaque matin, traverser péniblement la rue, portant dans un petit panier la moitié des por-

tions qui lui sont allouées pour les donner en un taudis à sa pauvre fiancée de quatre-vingt-huit ans.

» Bientôt, dans la petite chambre de l'Asile, il y aura deux vieillards se nourrissant des mêmes mets, rompant le pain, partageant la viande et se regardant avec ces tristes prunelles des pauvres êtres prisonniers dans les cages du jardin de Rotterdam. Et ils seront heureux dans leur pauvreté, loin du froid, loin de la pluie, loin de la faim. Ils se rappelleront les soirs lumineux des gais vaudevilles crânement enlevés et des gros drames joués avec des grondements d'orage. Ils se rappelleront la morte dont le souvenir unit pieusement leurs deux tristesses. Et, vrai, je ne sais pas de plus touchante aventure que cet attendrissant roman de deux vieillards qui ne sont pas les Amoureux de Sainte-Périne, mais les fidèles à la mémoire d'une disparue et dont un surtout fait preuve d'une délicatesse tendrement, simplement, noblement dévouée.

» Eh! que voulez-vous? Sur les planches on a du cœur. Et ça encore, c'est du bon théâtre!

## XIV

## LA NEIGE

J'aime la neige ou plutôt je l'aimais quand j'étais jeune. Elle me rappelait les premiers jeux, à l'école, les batailles avec les camarades; dans la cour de la récréation, quand on s'envoyait les boules blanches sur les yeux comme Déjazet dans *Bonaparte à Brienne*. Et quand il neige sur Paris, je revois la neige de mon enfance, le grand parc de Versailles endormi sous le vaste linceul blanc, avec les tritons des bassins et les déesses du parc enveloppés de capelines blanches comme si les flocons tombés du ciel ouataient contre le froid leur nudité de marbre ou de bronze. La neige de nos quinze ans, c'est comme la neige des pommiers, c'est de la neige de printemps. Ça ne donne pas froid. Plus tard, l'autre réveille les rhumatismes et, quand elle tombe, on répète tout bas, grelottant, les vers d'Auguste de Châtillon, un vrai poète qu'on ne connaît guère que par une drôle-rie, la *Levrette en paletot*, car c'est comme ça, la gloire, une charge qui amuse nous



rend populaire et des vers qui chantent  
ou pleurent nous laissent crever de faim :

Maintenant, c'est sur nos cheveux  
Qu'il neige, neige !

dit Châtillon. Après tout, qu'importe ?  
cela prouve qu'on n'est pas encore  
chauve !

Et Brichanteau secoua sur l'astrakan

*line russe*, où je chantais (je chanterais  
encore) :

Ils sont là-bas qui dorment sous la neige,  
Et le tambour ne les réveillera plus !

C'était de la neige de théâtre, ça ! De  
la neige faite avec des bouts de papier,  
de la neige qui ne mord pas les os et  
n'atteint pas les pauvres. Mais la vraie



JE REVOIS LE GRAND PARC DE VERSAILLES ENDORMI SOUS LE VASTE  
LINCÉUL BLANC.

usé de sa huppelande sa longue cheve-  
lure blanche, un peu ravagée.

Quand je vois la neige tomber, reprit-il,  
l'œil comme hypnotisé par de lointains  
souvenirs, il me semble qu'à travers les  
moucheures qui s'entassent ou que le  
vent fait tournoyer, je revois un tas de  
fantômes. Vaguement, dans un brouil-  
lard. Ainsi au théâtre quand on *équipe* une  
apparition derrière une toile métallique.  
Oui, je revois tous les décors de neige où  
j'ai passé : *la Bergère des Alpes* avec son  
avalanche, *l'Histoire d'un Drapeau* avec  
la retraite de Russie, et *Yelva ou l'Orphe-*

neige, quand elle blanchit le square des  
Batignolles, je pense à ceux qui grelottent  
dans les mansardes, à la toux des vieux,  
aux engelures des petits et je trouve la  
vie moins lourde et le froid moins dur. Je  
me dis qu'il y en a, de par le monde, de  
plus malheureux que moi. Et je me rési-  
gne, puisqu'il faut vieillir, finir, pourrir...  
Quand on a eu sa petite part de joie,  
fût-ce une minute, une seule, sous une  
forme ou sous une autre, amour ou bravos,  
c'est assez, on n'a pas à se plaindre. Et  
pourtant si la vie, vous entendez bien,  
la vie, me *rappelait*, comme un chef de



chaque, m'invitait à revenir, à reparaitre, à recommencer la pièce, même en choisissant les rôles et les situations, eh bien ! ma foi, non, je ne reparaitrais pas. Vraiment, je ne crois pas que je reviendrais saluer... Je dirais au chef machiniste : « Ne relevez pas, c'est assez ! La pièce est jouée ! »

Elle a eu ses tristesses et ses poésies, cette pièce-là ! Tenez, monsieur, précisément la neige, la neige blanche de nos toits, elle me fait ressouvenir de représentations étonnantes et d'un dramatique incroyable — incroyable et indicible — que je donnais au théâtre de Montparnasse, il y a... il y a... Je ne suis point coquet, mais si vous voulez, ne comptons pas !

Je jouais là — j'avais monté — *la Vie de Bohème*, de Barrière et Murger. Oh ! ce n'est pas du grand art, mais c'est encore de la poésie ! Henri Murger a quelque chose d'Henri Heine — un Henri Heine de faubourg parisien — et son pot de giroflée, ou de réséda, son pot de myosotis, si vous préférez, a été arrosé de bien des larmes. Qui n'a aimé Musette, à vingt ans ? Et puis, ayant joué Ruy Blas et Buridan, il ne me déplaisait pas de jouer Rodolphe. Un poète. Et un poète de l'amour !

Nous avions donc affiché *la Vie de Bohème*. Grand succès. La pièce est de celles qui, comme *la Closerie des Genêts* et *la Dame aux Camélias*, ont toujours leur public. Et la direction, qui préparait une revue de fin d'année, *Tout Montparnasse y passera*, songeait à reporter cette actualité à l'année suivante (les mêmes couplets pouvant resservir), tant le public du quartier nous faisait fête. Le maximum, monsieur. Plus que le maximum ! Rappelez à tous les actes : « Brichanteau ! Brichanteau ! » J'étais enchanté — si bien que je dis à Laurence Maugis, une charmante fille qui jouait Musette :

— Nous devons bien un bouquet de violettes au bon Murger ! Si tu veux nous, lui en porterons un au cimetière Montmartre !

— Si je veux ! dit-elle.

Elle adorait Murger. Elle était heureuse de jouer ce rôle de Musette. Elle était, dans la vie, Musette elle-même. Une grisette, un pinson, une chanson. Jolie comme un cœur, très fine, l'air d'une vignette du temps passé, un Gravelot, un Eisen. Et spirituelle et vive et bonne.

Avec du talent jusqu'aux ongles. Je ne crois pas avoir rencontré une nature de théâtre mieux douée et d'un avenir plus certain. Enfant de Paris, avec l'esprit de Paris, la grâce de Paris. En un mot, la Parisienne.

J'en parle avec émotion. C'est tout naturel. Je la revois encore, Laurence Maugis, un peu frêle, un peu grêle, et jouant Musette à côté de Marguerite Rhéal, qui, elle, petite, charmante, potelée, bien vivante, la voix délicieuse et d'une qualité rare, représentait Mimi, la tendre Mimi, avec beaucoup de sentiment.

— Si je veux porter des violettes à Murger ! avait répété Laurence. Mais demain ! Oui, demain ! Et, si tu veux, nous déjeunerons au Père Lathuille !

Je l'aimais, monsieur, cette gentille Laurence, et, vous me croirez si vous voulez, mon affection était toute fraternelle. J'ai eu assez de passions et d'aventures, en ma vie, pour que ma pensée se puisse reposer sur le souvenir d'un amour platonique. Une charmante enfant, une bonne camarade, oui. Une maîtresse, non ! L'idée d'un déjeuner en tête à tête ne me déplaisait pourtant pas, et nous avions pris rendez-vous pour le lendemain, lorsque, ce lendemain-là, en ouvrant ma fenêtre, qu'est-ce que je vois ? Les toits d'en face, dans la cour, et toute la cour elle-même couverts d'une couche de neige épaisse à enfoncer jusqu'au mollet — et, comme la mer montait dans *le Docteur Noir*, la neige tombait, tombait toujours !

« Il neigeait ! » Vous ne m'avez pas entendu réciter les vers de Victor Hugo ? Non ? Eh bien ! je les dis bien. Je vous les dirai quelque jour. Il neigeait donc, comme dans *les Châtiments*, et je me mis à songer que, du boulevard de l'Hôpital où Laurence demeurait jusqu'au cimetière Montmartre, il y avait loin, qu'elle ne pourrait pas venir, par cette neige, et que le pauvre Murger n'aurait pas de violettes ce matin-là ! Oui, je pensais à ça lorsque, drelin, drelin, comme dans *le Malade imaginaire*, on sonne à ma porte. Je vais ouvrir. Quelle folie ! C'était Laurence, Laurence gelée, Laurence avec son petit nez retroussé devenu tout rouge, Laurence grelottante et riant, qui, brandissant au bout de ses petites mains gantées un gros bouquet de fleurs, me dit en riant :



— Voici les violettes ! Allons voir Murger !

En riant, oui, et en toussant. Elle avait, pour prendre l'omnibus, mouillé ses bottines minces et ses épaules frissonnaient un peu sous son mantelet. Mais allez donc



C'ÉTAIT LAURENCE.

empêcher les femmes de faire ce qu'elles veulent, ce qu'elles rêvent !

— Allons voir Murger !

— Par cette neige ?

— Allons voir Murger !

— Mais tu vas t'enrhumer. Tu es enrhumée !

— Allons voir Murger !

Nous y allâmes. La neige mettait des paquets de mousse blanche sur le bras

de la statue de la Jeunesse qui semblait élever au-dessus de la tombe une grosse houpette de poudre de riz. Pour arriver jusqu'au tombeau, nous entrions dans la neige jusqu'aux chevilles. Plus encore. Et Laurence riait. Les arbres tout blancs,

les tombes ourlées de neige, ce décor étonnant de cimetière enveloppé, enseveli de blancheur, tout l'amusait, et ses yeux noirs grillaient de plaisir dans sa jolie figure fine de soubrette de Marivaux.

Debout, devant la tombe de Murger, elle laissa tomber, du geste même de la figure sculptée par Aimé Millet, les violettes à demi gelées qu'elle tenait à la main et qui s'égrenèrent comme une parure de fleurs sur une nappe de fête ; puis, gentiment, ainsi qu'elle l'avait chanté la veille, sur les planches de Montparnasse, elle dit avec une tendresse exquise, sur la musique de Marquest, ce refrain que semblaient écouter, transis et hérissés sur les branches neigeuses, les oiseaux du voisinage, les passereaux du cimetière, moineaux parisiens, comme elle était une fauvette de Paris :

Notre avenir doit éclore  
Au soleil de nos vingt ans !  
Aïmons et chantons encore,  
La jeunesse n'a qu'un temps !

Mais, brusquement, un accès de toux lui coupa la parole. La voix s'étrangla. Elle s'arrêta, me regarda, voulut reprendre.

Ses pommettes devinrent rouges et les lèvres un peu violettées, comme les fleurs.

— Ce n'est rien, dit-elle. Un chat !

Elle voulait rire encore.

— Partons !

De sa petite main, du bout des doigts, elle envoya un baiser à la Jeunesse et à la tombe de Murger.

Je l'entraînai chez le Père Lathuille. Elle était glacée, secouée d'un frisson.



DEVANT LA TOMBE DE MURGER, ELLE LAISSA TOMBER LES VIOLETTES A DEMI GELÉES  
QU'ELLE TENAIT A LA MAIN.

Triste déjeuner, monsieur. Une boule d'eau chaude sous ses pieds, une serviette chaude entre les deux épaules, car elle se plaignait d'un froid dans le dos. Et si j'avais voulu jouer les amoureux, j'aurais dû me contenter de l'emploi de garde-malade.

Puis cette toux, une toux soudaine, violente, entrecoupée de rires :

— Eh bien ! moi, je vais proposer à Marguerite Rhéal de changer de rôle, moi ! C'est Mimi, la poitrinaire, que je devrais jouer et, si tu montes la *Dame aux Camélias*, mon bon Brichanteau, au lieu de Nichette, ce sera Marguerite Gautier que je te demanderai ! Bah ! ce n'est rien ! Ça me gratte un peu là dedans. Ce sera passé ce soir !

Le soir, ce n'était pas passé. Laurence avait la fièvre. Elle eut même un accès de toux sinistre en chantant son couplet :

Puisque les plus belles choses,  
Les amours et la beauté,  
Comme les lis et les roses,  
N'ont qu'une saison d'été...

Elle s'arrêta.

— Avale-le donc ! cria un titi, l'éternel titi du poulailler, vous savez, Gacroche...

La pauvre Laurence sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle fit un effort, reprit le couplet, le fit applaudir :

Quand mai tout en fleurs arbore  
Le drapeau vert du printemps...

Et je revoyais le cimetière tout blanc, les petits pieds de la pauvre fille dans la neige, devant le tombeau du poète. Et j'entendais la toux du matin, que désormais j'allais entendre chaque soir. Car elle ne voulut pas quitter son rôle, Laurence. Elle l'aimait, « Musette, c'est moi ! » disait-elle. Elle répétait fièrement, joyusement, qu'elle vivait sa vie et que la jeunesse n'a qu'un temps !

Je ne crois pas, monsieur, avoir vu au théâtre, dans la coulisse, beaucoup de spectacles plus tragiques vraiment que celui de cette enfant qui, malgré les conseils, malgré les camarades, malgré les médecins, persistait à jouer cette Musette, folle de gaieté, alors que la toux, l'horrible toux, la saisissait à la gorge, l'étranglait, la minait, — et continuait à rire, à rire, et à faire rire à côté de Marguerite

Rhéal, grasse et solide, qui se maquillait et se blanchissait le visage, elle, pour avoir l'air dolent de la pauvre Mimi.

Ah ! l'envers du théâtre ! Les drames de derrière les portants ! C'est cela, qui est plus poignant, bien souvent, que la pièce applaudie devant la rampe ! Le comédien qui, en débitant des drôleries, songe à son enfant qui souffre ou à sa femme qui se meurt ! La petite Laurence chantant la chanson de Musette et rentrant, elle, la vraie phtisique, dans la coulisse, étouffant sa vraie toux, sa toux de mort, sa toux de cimetière, pendant que sa camarade, jouant Mimi, contrefaisait la phtisie, toussait d'une toux de théâtre, elle, pleine de santé, à côté de la Musette frappée sans remède par la phtisie laryngée.

— Mais, repose-toi donc, Laurence, lui disions-nous. Avec cet hiver de neige, — car la neige persistait, — pourquoi ne vas-tu pas dans le Midi ?

— Ah ! oui, le Midi ! Parlons-en ! On n'y envoie que les décaqués de la poitrine ! Je suis Parisienne de Paris. On ne vit qu'à Paris — et si l'on y meurt eh bien !...

Elle reprenait la chanson de joie, que la toux coupait comme avec un couteau :

Notre humeur insoucieuse  
Aux fanfares de nos chants  
Rend la misère joyeuse.  
La jeunesse n'a qu'un temps...

— Et puis, j'aime le théâtre ! Mon théâtre !

Elle y venait chaque soir. Elle lui donnait chaque jour un peu plus de sa vie. Elle chantait, riait, domptait la quinte qui l'étranglait et rentrait dans la coulisse en disant à Marguerite, à Mimi :

— Tu as de la veine, toi, de jouer les poitrinaires pour de rire !

Un soir, elle me dit :

— Ça aurait semblé tout de même drôle à Murger une Musette qui joue, malgré elle, le manchon de Francine ! Après ça, avec la voix que j'ai, il m'aurait peut-être retiré le rôle ! Moi, je le garde !

Elle le garda jusqu'à la fin. Quand *la Vie de Bohème*, tuée par la neige, ne fit plus le sou, on donna *Tout Montparnasse y passera*. Marguerite Rhéal, qui devait jouer la Commère, avait passé l'eau... Mais c'était fini pour Laurence ! Fini aussi pour moi, qui souffrais trop d'entendre la toux creuse de cette Musette qui se tuait



« pour rire » à côté de la fausse toux de Mimi qui, gaie et fine, elle aussi, s'étudiait à faire pleurer. Encore une fois, songez à l'ironie de ça. Voilà de ces choses qu'on ne voit qu'au théâtre — derrière le théâtre ! Antithèses, dirait Hugo.

Elle ne devait pas durer longtemps, la pauvre Laurence. Marguerite Rhéal, qui la soignait avec moi, est aujourd'hui une comédienne de premier plan. Elle mérite son succès. Moi, je n'ai pas oublié ma camarade de Montparnasse, la Musette au rire funèbre, la Musette des passereaux de cimetièrre. Pauvre petite ! A la première neige, ce n'est pas à Murger, c'est à elle que je porterai les violettes du souvenir !

## XV

## LE DERNIER BILLET

Ah ! oui, j'en ai connu des misères dans ce monde des théâtres, me dit encore Brichanteau, de sa voix solennelle, qui prenait cette fois un accent légèrement amer, j'en ai connu de toutes sortes, et j'en ai subi, sans en être du reste atténué, — comme vous voyez, — mais je n'en connais pas beaucoup de plus atroces que celles de ces deux frères dont vous savez bien les noms et qui, après avoir couru les salons, chanté partout et chanté pour tout le monde, se réveillèrent, un beau jour, dans ce Paris qui chaque matin a besoin d'une poupée nouvelle, — tout seuls, presque oubliés, veillis d'ailleurs, cassés, et ne trouvant plus d'auditeurs pour leurs chansons d'autrefois, qu'ils chantaient si bien !

Savez-vous que ces deux frères jumeaux de la romance, musiciens à leurs heures et poètes à l'occasion, avaient eu le bonheur de donner à un des grands écrivains de ce temps ce premier rayon de gloire, le plus doux de tous, à ce que dit — comment l'appellez-vous ? Vauvenargues ? Oui, Vauvenargues ! C'étaient les deux frères au profil pareil, aux longs cheveux noirs bouclés, au menton rasé de toreros andalous et à la petite taille solide et mince de joueurs de paume basques (ils étaient de Saint-Jean-Pied-de-Port) qui avaient, les premiers, chanté, dit, répété — et avec quel charme ! — les *Prunes*, d'Alphonse Daudet, ces prunes du verger de l'oncle, aussi fraîches que les

cerises rouges que, du haut du cerisier, jetait Jean-Jacques au corsage de la jolie fille... vous savez?... Il y a un tableau sur ce sujet-là, et on en a même fait une pièce, au temps de Déjazet !...

Ah ! comme ils les avaient joliment dites, ces *Prunes* de Daudet, et dans tous les salons et dans tous les concerts :

Mon oncle avait un grand verger  
Et moi j'avais une cousine...  
Nous nous aimions sans y songer...

Ils étaient gentils, les deux frères, et élégants, et agréables, et leurs voix de ténor se mariaient comme leurs personnes. Le bras de l'un s'appuyait sur l'épaule de l'autre. On les confondait entre eux. On se disputait ça et là ce couple devenu proverbial et si fort à la mode que le bon père Dumas eut, un jour, l'idée de leur faire un rôle spécial, de découper, pour ces jumeaux, son roman du *Vicomte de Bragelonne* et de dire à l'un : Toi, tu seras Bragelonne, et à l'autre : Toi, tu seras Louis XIV ! Deux jumeaux de roman incarnés par ces jumeaux parisiens qui dans le fameux *Tout Paris* étaient si populaires !

Les avez-vous connus ? Moi, je les aimais. Je les aimais parce qu'ils étaient bons. Vous savez que la méchanceté n'est pas le vice de votre ami Sébastien Brichanteau. Ils étaient généreux, ces deux Siamois de la vogue, toujours prêts à rendre service, à chanter pour un vaincu ou à trouver de l'argent pour un pauvre. Leur a-t-on assez souvent demandé leur concours pour des *bénéfices* ! Jamais enrôlés, toujours dispos, le cœur sur la main et la main ouverte, ils disaient *oui*, ils arrivaient, ils s'exténuaient. Le public criait *bis*. Ils avaient chanté leur chanson : qu'importe ! ils en chantaient une autre !... C'était un peu de leur vie qu'ils donnaient en disant du Ronsard ou du Nadaud — car il faut bien offrir au public ce qu'il demande ; — c'était de leur santé et de leur temps !... De leur temps et de leur santé les braves enfants n'étaient point avares, et quand un poète admiré, Banville, en quelque quatrain, ou le vieil Hugo dans un autographe, leur avait dit merci, aux chansonniers de la Charité, ils étaient heureux !... Les signatures des poètes encadrées dans leur petit logis, accrochées à côté de ces couronnes pleines de poussière que j'époussète aussi chez

moi, c'était leur récompense et c'était leur luxe !...

Ils se multipliaient pour obliger. Là-bas, boulevard de l'Hôpital, il y a un triste coin où la folie, l'épilepsie, les névroses, tout ce qui secoue les pauvres nerfs de l'espèce humaine, sont parquées comme

utiles, on les raille d'être *inévitables*. Leur présence, sollicitée par tous, devenait ironique. « Ah ! oui, parbleu ! les ubiquistes ! » Leur bonté toujours prête semblait banale, et plus ils s'exténuaient, les deux jumeaux, à chanter, à chanter toujours, à chanter pour les amis, à



DUMAS EUT, UN JOUR, L'IDÉE DE LEUR FAIRE UN ROLE...

un troupeau dolent et navrant... Ils avaient eu l'idée d'entrer là, les deux frères, pour attendrir et égayer les hystériques et les épileptiques. Et, parfois, un rayon de joie, un furtif sourire pénétraient avec eux et leur concert dans l'enfer de la Sa pètrière.

Or, voilà l'affaire : comme ils étaient partout, accouraient partout pour être

chanter pour les pauvres, à chanter pour les souffrants, plus on leur reprochait leur empressement, leur cordialité et leur dévouement. Les pauvres diables !

Ils usaient pourtant leur gosier, leurs poumons, ils usaient même, faut-il le dire, monsieur, leurs habits noirs, à ce métier de bienfaiteurs éternels qu'ils faisaient, non pas ca'en', mais par vœu-

tion, par tempérament — parce qu'ils étaient de bons cœurs tendres — et ils usèrent si bien leur larynx et leurs fracs, qu'après l'âge la fatigue vint et que les habits mis tant de fois montrèrent leurs coutures.

Ah ! les soirées du monde où l'on va, par les temps de verglas, son rouleau de musique sous le bras, gagner un cachet que rogneront les fiâcles qu'il faut prendre, afin de ne pas arriver avec des souliers crottés ! Je n'ai jamais connu ça, moi, monsieur, Non, je n'ai jamais été, comme disait fièrement Got, un comédien pour noces. Mais enfin, ceux qui n'ont pas de théâtre et qui ont besoin de vivre, il faut bien qu'ils acceptent ce qu'ils trouvent !... Les tapis d'un salon remplacent les planches de la scène, et l'on a ses bravos tout de même, ces chers bravos dont nous avons tant besoin tous, cabotins des portants ou du livre, de la palette ou de la politique, et qui vous grisent, vous montent à la tête et vous donnent chaud à la poitrine !

Ils allaient donc où ils pouvaient, les deux frères si gentils autrefois, aimés des femmes, courtisés, traînant, comme Hippolyte, tous les cœurs après leurs couplets, et maintenant vieillots, souffrants, leurs profils à la Bonaparte terriblement devenus maigres... Ils allaient, redisaient les *Prunes*, qui ne vieillissaient pas, et ronsardaient, comme jadis, mais d'une voix plus faible. Ils rechantaient leurs rondes populaires des provinces de France ; mais d'autres chansons étaient nées, plus maussades et capiteuses que les leurs, remplaçant la sentimentalité par la roserie et les monologues étaient venus, baroques et fantastiques, qui avaient plus de montant et de poivre...

Monsieur, quand on n'a pas, comme moi, à s'accrocher à quelque marbre, Shakspeare, Corneille ou Hugo — mes immortels, — on se sent atrocement navré à l'heure où le miroir qu'on interroge vous répond : « Vieux visages, vieilles joues, vieille peau » — et où le public vous regarde en ajoutant : « Vieux jeu !... » Vieux jeu, les deux frères aimés qui avaient été si jeunes ? Vieux jeu, les vieilles chansons du pays de Gaule, le pied qui remue et ne remuait plus, la tête de mort de Ronsard, les *Prunes* mêmes de l'exquis poète ? Vieux jeu ? Était-ce possible ? Eh ! oui, tout est

possible, et les jumeaux de la romance voyaient tomber leurs illusions et leurs cheveux, leurs longs cheveux noirs devenus gris... Ils avaient maintenant plus d'amis sous terre que dessus, et les maîtresses d'autrefois et les grands poètes de toujours, les adorées et les admirés, dormaient, là-bas, au cimetière !

Alors, ils faisaient ce que je fais : ils regardaient les portraits de jadis et les dédicaces du temps passé. L'encre de la dédicace d'Hugo n'était pas effacée, les rimes de Banville sonnaient toujours la claire jeunesse, les visages des jolies filles gardaient leur même séduisant sourire... Mais cela ne rendait pas leurs vingt ans aux deux frères et cela ne leur donnait pas le pain quotidien que, depuis le passereau du square jusqu'au pauvre dans sa mansarde, tous les petits demandent à Dieu...

Avec l'âge, la misère était venue pour ces cigales du pays basque *cigalisant* sous le ciel de Paris. Plus de concerts, plus de soirées. Plus d'éditeurs pour acheter des morceaux de leur musique. Usé, défraîchi, aboli, le fin répertoire des deux frères ! Elles manquaient d'ohé ! ohé ! leurs romances sentimentales. As-tu fini, Mimi Pinson !... Et si on les eût invités à dire les *Prunes* à quelques *five-o'clock*, leurs vêtements eussent — j'aime à répéter le mot de Glatigny — montré, à ces poètes du pavé, la corde de leurs lyres !

On ne les invitait plus, du reste. On évitait les inévitables. On s'en amusait encore, par habitude, dans les revues de fin d'année. Leur dualité proverbiale fournissait encore de l'esprit aux coupletters. Ils ne le savaient même pas. La maladie était venue et avec elle les jours noirs, les jours de déchéance corporelle et de *dèche* morale. Ils souffraient. Ils ne se plaignaient pas. Quelquefois, un survivant de la camaraderie d'antan, — spectre d'amitiés défuntes — apportait aux deux frères vieilliss une poignée de mains consolante et un peu de vie dans la poignée de main. Ils ne demandaient rien. Ils songeaient au paradis perdu de leur jeunesse, — la mienne, la nôtre, — au grand verger gelé et dénudé de l'oncle et aux beaux yeux des cousines — mortes. Je les ai vus dans ces temps très sombres. Ils affectaient de sourire encore. Ils se raidissaient dans la bataille. Ils étaient bons, oui, mais ils étaient braves et ils étaient fiers.



Et voilà qu'un jour, l'un d'eux mourut. Je ne sais lequel. Vrai, ils se ressemblaient tant ! Séparés, les inséparables ! Celui qui survécut, amputé de son frère, continua de souffrir — pas longtemps, comme si

pour qui ils avaient chanté eussent été là, le convoi eût été trop long et la police aurait cru à un scandale. Ce ne sont pas des choses à craindre. On ne va pas aux funérailles des vaincus.



C'ÉTAIT UN BILLET DE MILLE FRANCS QUI ÉTAIT LÀ.

l'autre l'eût appelé, lui eût dit : « Viens vite ! » — et, en souriant, de mourir d'heure en heure, très pauvre. Ce n'est pas d'indigestion qu'il a dû finir. J'ai suivi son corbillard ; il y avait derrière quelques gens qu'il avait obligés : si tous ceux

Puis — et c'est ce que je voulais vous conter, monsieur — quand le dernier des deux frères n'a plus été là, on a tout vendu de ce qui garnissait le petit logis de la rue Saint-Lazare. Oh ! ça n'a pas fait des enchères folles ! On ne s'est pas battu

comme devant le pot à l'eau d'une cocotte. Non. Des photographies, des bouquins, des volumes usés, des dédicaces, des paquets de musique, des monceaux de romans invendus. Au tas, on a bazarde tout ça ! Et c'était sinistre ce nouvel enterrement de deux pauvres êtres applaudis à leur moment : l'enterrement de leurs œuvres, l'enterrement de leur rêve, l'enterrement de leur nom !... Quelques francs, quelques sous, adjugé ! Emportez ça !

Et, tout à coup, en déroulant un vieux rouleau de musique, voilà que le commissaire-priseur dit :

— Tiens, qu'est-ce que c'est ?

Il regarde, il déplie un petit billet.

Comment ? Quoi ?... Oui, il ne se trompait pas. C'était un billet de mille francs qui était là, dans ce rouleau jauni, — depuis combien de temps ? depuis des années sans doute, — et que quelque hôte des deux frères, banquier fêtant une émission ou négociant mariant sa fille, un soir qu'ils avaient chanté chez lui du Daudet, du Ronsard ou du Nadaud, avait glissé dans le rouleau de musique, ne voulant pas remettre, de la main à la main, le paiement d'une soirée à un artiste. Je comprends ça, moi, Brichanteau !

Et ils étaient rentrés au logis, les deux jumeaux, sans déplier le rouleau, demeuré là sur un rayon de bibliothèque, dans la poussière et dans l'oubli, sans savoir — alors que le souci du pain du jour les tenait aux entrailles — qu'il y avait, en un coin du logis, un billet, ce cher billet qui eût payé les beefsteacks des déjeuners ou les remèdes du pharmacien, — disons tout — qui eût payé le drap mortuaire et l'enterrement des deux chanteurs, des pauvres, chers et vrais artistes qui ont passé leur vie à chanter *les Prunes* — pour des prunes !

Ah ! ce dernier billet, ce dernier billet ! C'est la dernière ironie du destin ! C'est le dernier soufflet du sort à cette honnête et fière misère ! Râler de besoin presque à côté du rouleau de papier qui contient pour mille francs de vie ! Rien n'est plus sinistre. Pouah ! Bête d'existence !... Et pourtant, je sais des gens qui, après des bravos et des couronnes, n'ont même pas, comme les deux frères, un dernier billet ignoré dans la poussière de leur logis. Bah ! vive l'Art éternel !... Au revoir, monsieur !

## XVI

## BYRONISME

*Manfred* ! On va jouer *Manfred* ! Le *Manfred* de Byron ! Ah ! par exemple, voilà une affiche qui me trouble ! Voilà un rôle que j'aurais voulu créer ! *Manfred* ! C'est Faust, c'est Hamlet, je veux dire c'est un personnage de cette trempe-là ! C'est un héros de premier plan ! C'est un type représentatif et attirant. Et, pour un acteur, quelle joie, monsieur, quelle joie de jeter à une salle les sarcasmes, les blasphèmes, les négations, toute la colère de ce damné ! Alceste avec sa misanthropie est un petit garçon comparé à ce pessimiste criminel qu'est ce diable de *Manfred* ! Ah ! oui, *Manfred*, au temps où j'étais jeune, au temps de Buridan, de Ruy Blas, de Gennaro, j'aurais voulu jouer *Manfred* !

Il paraît qu'on a accusé Byron lui-même d'être, en chair et en os, ce *Manfred*, né de son génie. Quelle bêtise ! Un homme souffre : il fait passer dans son œuvre toute sa souffrance. Alors, si son héros s'accuse d'un crime, c'est lui, le poète, qu'on accuse d'être le criminel. Absolument comme les imbéciles qui me jetaient des pierres à Lons-le-Saunier un soir que, par dévouement — et quoi que ce ne fût pas de mon emploi — j'avais consenti à jouer Hudson Lowe, moi qui, nécessairement, devais jouer l'Empereur !

Byron assassin parce que *Manfred* est meurtrier, concevez-vous ça ?... Ah ! inventions des sots ! On a raconté que Byron, dans sa jeunesse, aimait une dame de Florence. Le mari l'apprend, il est jaloux, il tue sa femme. Bon. Mais lui-même est trouvé mort, dans la rue, la nuit suivante. Qui l'a tué ? On ne sait pas. Seulement, Byron quitte Florence et depuis ce temps il a l'esprit hanté. Ces spectres le poursuivent. Astarté, dans *Manfred*, c'est le fantôme de la Florentine. *Manfred* lui-même, c'est l'incarnation du remords de Byron. Oh ! imbéciles ! Je ne sais pas si pour arriver au chef-d'œuvre, on n'aurait pas, jusqu'à un certain point, le droit de commettre un crime. Non, en y réfléchissant, non. On irait loin avec cette théorie-là. Mais quant à avoir composé un maître-rôle, ah ! certes, oui, Byron en a composé un ! Le comédien d'Ibsen et de Bjørnstjorn a tenu à l'in-





LE MARI FUT TROUVÉ MORT, DANS LA RUE, LA NUIT SUIVANTE.



carner, ce Manfred. Je comprends ça. Si j'étais plus jeune, moi !...

Manfred, à minuit, sous sa lampe, dans une galerie gothique. A la bonne heure ! Voilà qui réchaufferait mon sang de vieux romantique si l'âge l'avait attiédi. Voilà qui le fait battre comme à vingt ans ! « *Souffrir, c'est connaître ! J'ai fait du bien aux hommes et j'ai trouvé de la bonté même parmi les hommes !* » Ah ! en voilà un pessimiste, ce Manfred, et qui vaut tous les Schopenhauer et les Nietzsche qui sont venus depuis !... Comme ce doit être admirable à exprimer, ces sentiments de colère et de dégoût qu'on a appelés du « byronisme ». « Je ne redoute rien, je ne sens battre dans mon cœur ni désir, ni espoir, ni un reste d'amour, pour quoi que ce soit sur terre. » Et quand les sept Génies lui demandent, à ce Manfred :

— Que veux-tu de nous, fils des mortels ?

Manfred répond :

— L'oubli.

— L'oubli de quoi ?

— De ce qui est au dedans de moi.

Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais le romantisme, qu'il est de mode de bafouer, disons le mot, de blaguer, est immortel. Est-ce que ce n'est pas du romantisme, et du plus pur, l'enlèvement récent de cette jeune fille par un fiancé éconduit, Roméo mettant Juliette en automobile et en avant le teuf-teuf ! C'est parce qu'il est romantique et romantique invétéré que j'aime Byron. Un des dieux de ma jeunesse, monsieur ! Il est pessimiste, il est satanique. Il ne rit pas, il ricane. Il ne menace pas, il tonne, il est généreux et féroce. Il aime Marceau, il salue Napoléon tombé. Il a parlé de Waterloo comme en eût parlé Victor Hugo. Il s'ennuie, il s'agite, il s'agace, mais dans toutes ses colères, il n'y a rien de bas. C'est un aigle blessé. « Je crois, dit-il, dans une de ses lettres, que je finirai par mourir fou ! » — « Plût au ciel que je fusse fou, avait déjà dit Manfred, car alors les choses que je vois ne seraient plus que le rêve d'un insensé. » Oui, il est fou, mais fou d'amour, fou d'au delà, fou d'idéal, de justice, d'art, de vie ! Et comment meurt-il ? Elle est belle, sa folie suprême ! Il meurt affolé de liberté, il meurt pour l'indépendance d'un peuple, il meurt pour la Grèce ! Parlez-moi de ce révolté qui se sacrifie

pour les autres et qui tombe en héros ! Les petits pessimistes d'aujourd'hui qui maudissent la vie lorsqu'on leur sert un œuf à la coque trop cuit ont un byronisme de dandys. Les petits-neveux de Manfred sont arrivistes. Byron est un soldat autant qu'un poète et il regarde le devoir en face. Lorsqu'il se sent fini, Manfred répond à l'abbé : « Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir ! » Byron fait de même. Et il meurt bien, comme dans un drapeau.

J'ai souvent pensé à ce qu'avait de débilitant le petit pessimisme de nos décadents. Le satanisme de Byron avait du moins de l'allure. Ce fut une mode, soit, mais une mode plus qu'élégante, chevaleresque. Byron disait : « Je suis marqué d'un signe fatal ! » Antony et Didier l'ont aussi, ce signe — et, je vais vous apprendre une chose, Alfred de Musset eut un signe à lui, un signe matériel qui est devenu, non plus une marque littéraire, mais un fait médical. Je vais vous expliquer ça.

Il y a du byronisme dans Musset, c'est entendu. Un statuaire de mon temps, romantique acharné, Préault, qui fit autant de mots que de statues, appelait Musset : *Mademoiselle Byron*. La vérité est que Rolla est un petit garçon comparé à Lara et que Childe-Harold se moquerait du divan sur lequel Hassan est couché. Mais tout de même, quand on a écrit *les Nuits*, on est un homme — et quel homme ! J'ai fait pleurer des foules avec *la Nuit d'Octobre* et j'ai pleuré moi-même en récitant ces vers d'amour. Jamais la douleur humaine n'a poussé des cris plus déchirants. Musset a touché là le fond des cœurs.

Il souffrait, lui aussi, comme Manfred et plus cruellement peut-être. Il avait contracté, dans Byron même, ce qu'on appelait alors la maladie du siècle ! Le vague à l'âme ! Mais toute douleur morale naît d'une douleur physique et, comme Byron, pied-bot, Musset était un malade. Comment cela ? Voilà. Il y a quelque temps, j'ai ressenti là, du côté de l'aorte — au côté droit — une oppression qui me fatiguait. Avec ça, j'avais la tête secouée de battements réguliers, de secousses brusques, de haut en bas, qui me faisaient ressembler à cette enseigne — vous savez bien — le Nègre du boulevard Saint-Denis, qui compte les secondes en inclinant sa

tête noire sur la pendule qu'il a insérée dans son ventre. Et cela m'ennuyait, m'agaçait, me fatiguait aussi, ces battements qui tournaient à la maladie et me faisaient dire, inévitablement, à moi-même : « Tu vieillis, tu vieillis, mon pauvre Brichanteau ! »

— Pourquoi ne voyez-vous pas un médecin? me répétait ma concierge.

C'est vrai : pourquoi n'en voyais-je pas un? Ah! c'est que, je ne sais pas si c'est parce que j'ai toujours été robuste — ou parce que j'ai lu Molière — je n'y crois pas; moi aux médecins. L'Art, oui, c'est l'absolu — mais la Science, ah! la Science!... Enfin, quand on souffre, on devient crédule. Je me décidai donc à suivre le conseil de madame Choque. Et j'allai, à l'hôpital Cochin, consulter un docteur, M. Delpeuch, qui a, depuis, écrit quelque chose sur ces cas spéciaux.

Il me regarda un moment, étudia mes mouvements de tête, posa son oreille sur mon thorax, m'ausculta et me dit :

— Eh bien! mais!... Secousses rythmées, hochements céphaliques! Vous avez le *signe de Musset!*

— Comment cela, le *signé de Musset?*

— Oui, le *signe de Musset*. On dit aujourd'hui, scientifiquement, le *signe de Musset* pour désigner ces mouvements qui sont, paraît-il, les symptômes d'une maladie de l'aorte.

Le docteur Delpeuch pouvait baptiser la maladie d'un nom grec. Pas du tout. Il a appelé le *signe de Musset* ce qui fut vraiment un des signes de la maladie de Musset, née d'une fièvre de marais — et d'amour — de la fièvre de Venise, et qui lui faisait faire ce hochement de tête involontaire dont j'ai pu me guérir temporairement, mais qui reviendra et qui m'emportera sans doute, comme il a emporté Musset! Qu'est-ce que ça fait? Il faut bien mourir.

Mais si vous avez lu la biographie d'Alfred de Musset par son frère, vous avez pu voir que Paul constata, un matin de mars 1842, qu'à chaque battement du pouls le poète avait un petit hochement de tête et qu'il répondit :

— Je croyais que cela ne se voyait pas. Mais je puis vous rassurer.

Et, en effet, pour rassurer son frère, il se pressa la nuque, entre l'index et le pouce, se comprimant ainsi les pulsations du sang.

Le *signe de Musset!* J'ai eu, j'ai le *signe de Musset!*... C'est douloureux, monsieur, mais c'est flatteur. Vous ne saviez probablement pas que la médecine actuelle avait inventé cette maladie nouvelle et qu'il y a le « *signe de Musset* » comme il y a le mal de Bright ou la maladie de Ménière! Eh bien! je vous l'apprends. Mais, entre nous, ce n'est pas les valvules de l'aorte seules qui étaient malades chez Musset. Le cœur matériellement était pris et en tant que cœur dans le sens symbolique, le cœur aussi, « son pauvre cœur » était douloureux et meurtri.

Ci-gît Venise...

Là mon pauvre cœur est resté!

Tout ce qu'on a écrit depuis ne m'en dit pas plus long que les sanglots de ce temps-là.

Il a byronisé aussi dans *On ne badine pas avec l'amour*, le cher grand Musset. Partout où il y a de la douleur, on retrouve son *signe*. Et dans *Manfred*, il y a un Musset plus tragique, un *signe de Musset* plus terrifiant.

« Cette tragédie de *Manfred*, écrit Goethe (j'ai lu et retenu tout ça), me paraît un phénomène merveilleux et m'a vraiment touché. Ce poète métaphysicien s'est approprié mon *Faust* et il en a tiré une puissante nourriture pour son amour hypocondriaque. » Oui, on pourrait accuser Byron de s'être inspiré de *Faust*, mais Byron ne savait pas l'allemand. Il n'avait pas lu *Faust*. Un ami lui en avait traduit de vive voix des passages — et il disait :

— C'est la Jungfrau, ce n'est pas *Faust* qui m'a inspiré *Manfred*.

La montagne, le gouffre, la douleur, tout ce qui attire vers le néant et le noir, voilà la source de *Manfred*. L'hypocondrie est le *signe de Byron*, cette fois. Et M. Lugué-Poë, qui a tant fait pour les Scandinaves, a raison de se dévouer à la gloire de cet Anglais. Dans le succès, la musique de Schumann sera bien pour quelque chose, mais la musique, à mon avis, ne doit être là que la servante. C'est la dame pour accompagner. Avant tout le poète!

Byron, je pense serait de cet avis-là. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il avait volontairement voulu rendre impossible pour la scène ce drame qu'il dé-

« C'était lui-même insensé. » Je n'ai pas, écrivait-il à Murray, grande opinion de cette composition fantastique ; mais, au moins, je l'ai rendue inabordable pour le théâtre, car mes rapports avec Drury-

Manfred !... Comme ils auraient eu joie à le jouer, eux aussi, ces deux compagnons d'autrefois qui viennent de mourir à peu de jours de distance, et dont les reporters n'ont pas même parlé, deux romantiques



BRUSQUEMENT VOILA LE SOUFFLEUR QUI SORT DE SON TROU.

Lane m'ont donné le plus grand mépris pour le théâtre. » Ah ! monsieur, on ne méprise le théâtre que lorsqu'on n'y réussit pas. Les joies qu'il donne consolent de ses déceptions et cela est si vrai que, vieilli et vaincu, je l'aime toujours, toujours comme au beau temps du Conservatoire. Jouer Manfred !

impénitents comme leur vieil ami Brichanteau : — Robert Lassez, un burgrave qui était le dernier des créateurs des *Burgraves*, et Jouanni, le beau Jouanni, octogénaire qui avait passé sept ans à la Comédie-Française, jadis, jouant avec Rachel, puis à l'Odéon avec la Ristori, et qui pouvait relire les vieux feuilletons où



Théophile Gautier saluait ses débuts... Ah ! les hasards de la vie de théâtre !... Voyez : Jouanni a une belle voix, Adolphe Adam l'engage, le Théâtre-Lyrique ferme ses portes. Il étudie la tragédie. Il la joue. Rachel l'emporte, un moment, dans sa tombe, la tragédie. Il joue le drame. Le drame meurt ou semble mourir. Et Jouanni se résigne, comme tant d'autres, comme moi. Ah ! oui, il eût rêvé de jouer Manfred !

Et moi, si j'étais jeune, je pourrais faire une invocation à la Grippe, la Grippe fâcheuse et salutaire, la Grippe qui donne parfois en un jour, à un artiste, ce qu'il souhaite pendant des années, et souhaiter ce qui arriva à un pauvre diable de souffleur dont la grippe fit un comédien applaudi, du soir au matin. Oui, comédien méconnu soufflant du fond de son trou il savait, sans pouvoir les jouer, tous les rôles que débitaient devant lui d'autres comédiens qui ne le valaient pas. Sans engagement, il faut bien vivre. J'ai bien été starter aux courses vélocipédiques, moi qui vous parle de Byron et du byronisme aujourd'hui !

Un soir (c'était aux Célestins, à Lyon, par un froid de décembre comme celui-ci), au moment de commencer la représentation et de jouer Angelo, — pas d'Angelo ! Monestier qui joue Angelo est grippé, strangulé, aphone ! Or, *Angelo* sans Angelo, c'est impossible. Sans Angelo, pas de représentation. Il faut rendre l'argent, fermer boutique, perdre la recette. Mais brusquement voilà le souffleur qui sort de son trou, surgit comme le spectre d'Hamlet, la « vieille taupe » :

— Voulez-vous que je joue Angelo, moi ?... Je sais Angelo ! Et je n'aurai même pas besoin qu'on me souffle !

Tout à l'heure, le directeur était navré. Le voilà enchanté. Qu'Angelo soit exécrable, qu'importe, pourvu qu'il y ait un Angelo sur la scène et que la recette soit sauvée ! Mais voilà le miracle : Angelo n'est pas exécrable. Pas du tout. Le pauvre souffleur est un artiste méconnu. Il joue Angelo comme un ange. On avait grogné au moment de l'annonce ; — après l'annonce, on l'applaudit ; — après chaque acte, on le rappelle. On ne regrette plus Monestier. Ah ! bien oui, Monestier ! Le souffleur est meilleur que Monestier ! Comment laisse-t-on dans un trou un talent pareil ? Le public est

emballé, le directeur est délirant, le pauvre souffleur est ahuri à la fois et ravi. Il était souffleur à huit heures du soir. A minuit il était jeune premier. Jeune premier !... L'oiseau rare !... L'oiseau bleu !

— Je vous engage, criait le directeur, je vous engage, je vous engage ! Ah ! comme je suis content que Monestier ait eu la grippe ! Vive la grippe !...

Et le lendemain, les Célestins comptaient un comédien de plus — un comédien qui est venu à Paris, qui a laissé un nom et que vous connaissez bien. Une loterie, la vie !

Ah ! monsieur, comme je jouerais Manfred si la grippe... Mais à quoi sert la grippe des autres, quand on n'est plus jeune ? Les occasions ne se présentent plus. Toutes les gripes du monde ne me feraient pas jouer Manfred ! Place aux nouveaux ! Et ce Manfred, je me le jouerai à moi-même, pour m'amuser, dans ma petite chambre des Batignolles.

« Rien ne m'a servi de rien ; bien ou mal, vie, intelligence, amour, passions, tout ce que je vois dans les autres êtres a été pour moi comme la pluie sur le sable... » Ah ! oui, un rôle, Manfred, voilà, voilà, un rôle !

## XVII

### LA VOITURE AUX CHÈVRES

Nous ne sommes pas seuls, nous les *m'as-tu vu*, comme on nous appelle, à subir les bourrasques et à voyager au pays des désillusions. Les *m'as-tu lu* aussi rêvent leurs rêves. Nous, la part entière. Eux, l'Institut ! Et au bout du fossé, ah ! Dieu de Dieu, quelles culbutes !

Chantepleure, le poète, celui dont j'ai joué plus d'un rôle en province et qui m'avait promis de m'en faire un pour Paris (va-t'en voir s'ils viennent, Jean, les rôles à Paris), Chantepleure, me disait un soir entre deux portants, à Marseille, où il passait pour aller à Monte-Carlo :

— J'ai eu bien des fois dans ma vie ce qu'on appelle des triomphes : des amours heureux qui m'ont causé des larmes, des amours malheureux qui, après m'avoir torturé, m'ont fait sourire, des amitiés que l'âge a clairsemées, comme mes cheveux — et mes cheveux

ont souvent mieux tenu que mes amis, — des succès de théâtre, vous le savez, Brichanteau, des succès de tribune même, car j'ai trempé mes lèvres dans le verre d'eau sucrée du conférencier ; j'ai reçu les petites lettres parfumées des admiratrices et les mauvaises lettres anonymes des envieux ; billets doux et billets aigres, et tout cela, amours, bravos, honneurs et jusqu'à la jalousie noire des impuissants de lettres, constituerait ce qu'on nomme communément une vie heureuse — c'est-à-dire moins malheureuse que celle des voisins, — si j'avais, au temps jadis, réalisé un rêve touché de la main, une joie que je n'ai fait que souhaiter ; si j'avais pu — vous allez rire de moi, mais il ne faut rire d'aucun songe, d'aucune ambition ni d'aucun idéal — si j'avais pu monter...

— Au Capitole ?

— Non, dans la voiture aux chèvres !

Et comme je me récriais, étonné, moi qui ne m'étonne plus de rien :

— Oui, oui, parfaitement, dit Chantepleure. La voiture aux chèvres, mon bon Brichanteau. Cette voiture aux chèvres que vous voyez aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, transportant, d'un bouquet d'arbres à un autre, sa cargaison de babies blonds et roses ! La voiture aux chèvres ! C'est... ce fut... toute ma vie, mon ambition. Et cette ambition, jamais, *never, oh ! never more*, je n'ai pu la satisfaire ! De mon enfance à mes cinquante ans, je me suis dit : « Ils sont heureux, vraiment heureux, les enfants qui peuvent monter dans la voiture aux chèvres ! »

» Elle m'était apparue, cette voiture, dans une des allées du jardin du Luxembourg, il y a longtemps, bien longtemps, un jour que ma mère m'avait amené de notre lointaine ville de province à Paris où des affaires de famille l'appelaient. J'avais entrevu, sous les allées vertes du vieux jardin, ces attelages joyeux, avec des guides de cuir rouge et des grelots au clair tin-tin égrené comme les notes d'un carillon... Il y avait sur le siège de la voiture un petit garçon en chapeau de paille, avec une veste en velours bleu, qui tenait les rênes et maniait le fouet d'un geste superbe et je n'avais jamais chez nous, là-bas, dans notre petite ville, jamais je n'avais vu des chèvres attelées comme des poneys en

passant ainsi par les allées des promenades.

» — Je voudrais bien, dis-je à maman, monter dans la voiture aux chèvres !

» Sans doute était-elle pressée, la pauvre mère, d'aller à quelque convocation d'avoué ou de notaire. Elle me répondit doucement :

» — Demain.

» Et toute la nuit, jusqu'au lendemain, je rêvai de cette joie promise. La voiture aux chèvres ! Les guides rouges, les grelots argentins, le fouet souverain du petit garçon en veste de velours ! Moi aussi, comme lui, je serai assis sur le siège et je dirais demain *hop ! hop !* aux chèvres que suivait par le côté le chevrier, comme l'*ariero* suit les mules caparaçonnées des diligences espagnoles.

» Et demain, — ce demain que l'homme attend toujours, toute sa vie, jusqu'au trou final, — demain se leva sur ma fièvre d'enfant. Hélas ! ce demain-là, il pleuvait sur Paris ! Une pluie triste, grise, implacable. Et il n'y avait pas de voiture aux chèvres dans les allées du Luxembourg ! Il n'y en eut pas non plus le surlendemain et il n'y en eut plus jusqu'à la fin du voyage !

» Nous repartîmes pour Limoges et j'emportais dans mon pays l'amer regret de ce rêve irréalisé, le vague espoir de monter quelque jour dans la voiture aux chèvres ! Je me disais : « Je retournerai à Paris, et à Paris, je la retrouverai la belle voiture aux chèvres ! » — Je n'y suis jamais monté : chacun a son ambition secrète, la mienne aura été cela ; une promenade dans la petite voiture sous les arbres d'un jardin de Paris.

» Quand je suis revenu à Paris, pour y faire mes études, j'étais déjà trop grand pour monter dans la voiture aux chèvres. Mes camarades en promenade se fussent moqués de moi, collégien, si j'avais voulu froter ma tunique contre les blouses coquettes ou les vestes de velours bleu des petits qui montaient toujours dans la voiture aux chèvres. Et, d'ailleurs, le *pion* qui cependant poursuivait quelque songe, lui aussi, ne m'eût pas permis de réaliser mon rêve !

» J'ai grandi, j'ai vieilli : — je ne suis jamais monté dans la voiture aux chèvres. C'est un peu ma faute, car si mon désir me poussait, la honte me retenait, une fausse honte. Je me disais : « Un poète

« joué à l'Odéon, un candidat à l'Institut, un être qui passe pour grave, monte-t-il, peut-il monter dans la voiture aux chèvres? » Et je n'y montais pas. Et je

coup de songes, je n'ai plus que des souvenirs et, à dire vrai, je bénirais la destinée, si, à toutes les joies qu'elle m'a données, elle avait ajouté ce petit grand

bonheur : la voiture aux chèvres!

Hélas! je finirai comme ce paysan qui n'avait jamais vu Carcassonne : je mourrai sans être monté dans la voiture aux chèvres! — Le malheur est que tous, tant que nous sommes, nous emportons dans nos quatre planches quelque rêve irréalisé, quelque déception que nous avons traînée comme une darte inguérissable. Nous avons, tous notre « voiture aux chèvres » où nous ne sommes pas montés!

— A qui le dites-vous, monsieur? répondis-je au poète. Et, pour parler comme les nouveaux, votre voiture aux chèvres, c'est du symbolisme, du bon symbolisme!

Et je le quittai comme il prenait son train, Chantepleure, le bon poète!

... Il ne faut jamais désespérer de réaliser un rêve. J'ai rencontré, cet automne, Chantepleure dans une allée du parc Monceau. Il était bien changé, le poète applaudi! Blanchi, chauve, émacié, l'œil atone, on le poussait — devenu ataxique — dans une voiture mécanique, comme on traînerait un enfant.

En m'apercevant, il esquissa un vague geste de joie et dit tout bas au domestique qui le traînait, de s'arrêter. Alors, comme je m'avançais, prenant sa maigre main hésitante de paralytique :

— Eh bien, mon vieux Brichanteau, me dit-il d'une voix amère, avec un pauvre sourire de martyr, je n'ai plus rien à demander à la vie!... Elle m'a tout donné. La voici, ma voiture aux chèvres!...

IL ÉTAIT BIEN CHANGÉ, LE POÈTE APPLAUDI!

voyais passer, comme dans une vision ironique, l'éternelle, la charmante, la glorieuse voiture aux chèvres, avec ses tas d'enfants, ses grelots, ses claquements de fouet et ses rires!

« L'âge est venu. Je n'ai plus beau-

Autrefois, me dit Brichanteau, les comédiens n'avaient qu'un désir quand

## XVIII

### LA TOURNÉE PICARDET



ils jouaient en province, c'était de venir à Paris. Paris, le phare, le but rêvé, le port ! Aujourd'hui, lorsqu'ils ont le bonheur d'avoir un engagement à Paris, ils n'ont plus qu'une idée : aller jouer en province !

Nous avons jadis, mes camarades et moi, protesté contre ces tournées qui ruinent les théâtres départementaux et n'enrichissent pas toujours les impresarii qui les entreprennent. Que diable voulez-vous que fasse un directeur provincial quand un grand artiste de Paris — à qui Paris et les Parisiens ne suffisent

tous les théâtres de France !) : « Brichanteau, mon cher, voilà que d'Ennery va donner un nouveau mélo et mon noble Paul Meurice — je l'ai connu à la Portes Saint-Martin où j'ai joué un Gaulois dans *Paris*, une épopée — Paul Meurice va donner un drame. Eh bien, je montrerai à Cahors, à Lille, à Laon, à Limoges — n'importe où — ce que Brichanteau peut faire d'un rôle créé dans la capitale par Paulin Ménier, Lacressonnière, Mélingue ou Frédérick ! Je le *recréerai*, ce rôle, je le jouerai sans les conseils de l'auteur, tel que je le conçois, tel que je le sens, tel



JE MONTRERAI CE QUE BRICHANTEAU PEUT FAIRE.

pas — est venu drainer la ville, attirer ou éblouir le public, avec quelque pièce nouvelle, offrir un maximum de curiosité aux amateurs en laissant après soi les miettes, le fretin, les quelques sous à glaner parmi les spectateurs qui n'ont plus que le *post-scriptum* d'une saison théâtrale ? Les entrepreneurs de tournées, les impresarii parisiens prennent la confiture en laissant le pain sec aux pauvres diables. De mon temps, moi qui n'avais pas eu la chance — que je méritais peut-être (et pourquoi ne pas proclamer ce que je pense ?), que je méritais autant que d'autres, plus que d'autres !... — la chance d'être engagé à Paris, je me disais dans les principales cités que je traversais (car je suis fier de mon titre de comédien de

que peut-être l'auteur ne soupçonne pas qu'il puisse être interprété, et si ce brave et très grand artiste qui s'appelle Clément Just ou ce génial Frédérick passe par Perpignan ou Bayonne ou Nantes — que sais-je ? il pourra voir une nouvelle version de *Fanfan la Tulipe*, du *Maître d'Ecole* ou de *l'Avocat des pauvres*. »

Et ce qui m'arrivait à moi pouvait et devait arriver à d'autres. Chaque directeur de province guettait alors toute pièce nouvelle pour la distribuer à son personnel en demandant simplement à Paris la liste et la désignation des emplois. Une pièce nouvelle, c'était une bonne fortune pour chaque pauvre diable de comédien errant, et ce pouvait être et c'était quelquefois une fortune pour le directeur.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Les malheureux cabotins — ça vient de *cabotage*, bateau balloté par toutes les vagues de toutes les mers — oh ! encore une fois et cent fois je ne rougis pas du titre, je m'en honore — les pauvres « mentons bleus » se disent, au fond de leur café :

« On joue une pièce nouvelle à Paris ! Un succès ! Allons, bon ! Nous allons avoir prochainement une tournée nouvelle ! *Eh bien ! et nous ?* comme s'écrie Picard, au cinquième acte de *la Maréchale d'Ancre*. »

Et de tournées en tournées, les acteurs sans travail se désespèrent et les directeurs sans ouvrages nouveaux vont à la faillite, tandis que les impresarii vont au petit hôtel ! Pas tous !...

Quand je pense pourtant que j'ai, moi, oui, moi, fait partie de la *première tournée*, ce dont je m'accuse, et auprès de mes camarades d'aujourd'hui, ce dont je m'excuse. Cette tournée-là, c'est la Mère Gigogne des tournées, elle a fait des petits.

C'était — mon Dieu, pourquoi dire des dates ? on n'a qu'à regarder mon visage et mes cheveux pour voir qu'il y a longtemps — c'était au lendemain de la représentation de *la Contagion* d'Émile Augier, à l'Odéon.

Got, un maître, monsieur, le grand maître de la vérité au théâtre — demandez à Antoine — avait quitté la Comédie-Française pour aller créer sur la rive gauche la pièce de son vieil ami Augier que le Théâtre-Français ne pouvait jouer assez à temps parce qu'il donnait alors *le Lion amoureux* de Ponsard. Ils sont pressés, les auteurs ! Peut-être ont-ils raison : la vie est courte.

Toujours est-il que Got avait obtenu de l'empereur l'autorisation de jouer hors de la Comédie. Ça fit même en son temps un joli tapage. Quand on parlait de l'aventure à Got, devenu plus tard respectueux des règles, et qu'on lui disait : « Mais ce que les autres veulent faire, vous l'avez fait ! » — il répondait :

— Bah ! c'était du temps du tyran !

Et donc il avait joué à l'Odéon, malgré la protestation du comité et des camarades. A la *première*, il y eut un moment tragique. Ce fut lorsqu'une certaine phrase, applaudie par la jeunesse des écoles, fit se retourner toute la salle vers

l'avant-scène de gauche où se tenaient l'empereur et l'impératrice. .

Got avait à dire : « *Il arrive une heure où les vérités méconnues s'affirment par des coups de tonnerre !* » Ah ! mes amis, quelle tempête ! quels battements de mains ! Il l'avait d'ailleurs jetée avec une conviction, ce brave Got, une crânerie... Bref, après avoir créé la pièce à Paris, il avait obtenu d'Augier, qui l'aimait tendrement, de porter *la Contagion* hors barrière, de la promener en province... Et il m'avait engagé, moi, pour jouer un jeune premier. L'habit noir me va moins bien que le pourpoint, je suis un romantique. Mais quoi ! le frac moule aussi un torse quand le torse est beau. J'étais possible.

Nous voilà partis pour les aventures. Got, qui ne se payait pas de mots, disait cependant en riant : « Nous sommes des Argonautes ! » Mais il ajoutait : « Notre toison d'or, c'est la recette ! »

La recette, nous la demandâmes tout d'abord à Rouen. Débuter par la patrie de Pierre Corneille, c'était digne de nous, pour ne pas dire de moi. J'allai faire un pèlerinage préalable à la statue du vieux Pierre ; je lui adressai mentalement quelques paroles parties du cœur, tandis que la Seine roulait à nos pieds. Puis je me rendis au Théâtre des Arts, où *la Contagion* était annoncée.

Ah ! malheureux Argonautes ! Piteuse toison d'or ! Recette étique ! Nous avions 2.250 francs de frais et nous faisons 1.750 francs.

— Nous n'aurons pas été assez annoncés ! disait Edmond Got.

Notez que nous avions l'intention de jouer la pièce six fois. Notre itinéraire était tracé.

— Au lieu de Rouen, murmurait l'habilleuse de la jeune première, nous aurions dû commencer par Versailles.

Elle y connaissait deux colonels, ayant jadis chanté les Dugazon à Tours. Vieux souvenirs de garnison.

Got, toujours prêt à *réimplanter la foi* — c'était son mot — prenait la chose en chasseur d'Afrique habitué à l'imprévu.

Mais nous disions :

— Si ça commence comme ça à Rouen, qu'est-ce que ce sera à Carpentras ?

Puis, philosophiquement :

— Attendons à demain !

Le lendemain, 1.420 francs de recette — et toujours 2.250 francs de frais !

Il n'y avait qu'à partir sans donner les six représentations annoncées. Mais voilà : la tournée débutait officiellement par un désastre, un échec constaté. Notre départ de Rouen était un aveu. Il n'y avait pas alors autour des théâtres un steeple-chase de reporters, mais il suffisait qu'on

Jules Barbier ! La tour de Jeanne d'Arc ! Une illumination ! Ce nom de Jeanne d'Arc devait assurément avoir, surtout à Rouen, où la pauvre fille fut brûlée vive, un retentissement formidable et une attraction magnétique. Le salut était là !...

Et M. Got, Edmond Got, calligraphia lui-même l'affiche qu'il envoya à l'imprimeur :



TOUTE LA SALLE SE RETOURNA VERS L'AVANT-SCÈNE OU SE TENAIENT L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE.

envoyât une dépêche à Aurélien Scholl ou à Albert Wolff pour que *le Figaro*, tout puissant, portât la défaite à la connaissance du grand public.

— Tout peut se réparer, dit Got, intrépide. Quand on n'avoue point un revers, il n'y a pas de revers !

Et il nous dit le projet, sorti tout armé, comme Minerve, de son cerveau inventif. Il y avait alors à Rouen un écrivain ou professeur, nommé Morin (il doit être mort), qui avait écrit une pétition, ouvert une souscription, commencé une campagne pour le rachat de la tour dans laquelle avait été enfermée Jeanne d'Arc prisonnière.

Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie ! J'ai joué Xaintrailles dans la pièce de

Demain Dimanche  
au bénéfice de l'œuvre du rachat  
de la

— TOUR DE JEANNE D'ARC  
3<sup>e</sup> représentation  
de

LA CONTAGION  
comédie en cinq actes de M. Émile Augier  
(de l'Académie Française)

N.-B. — Le prix des places ne sera pas augmenté.

L'idée était superbe ! Nous faisons appel au patriotisme et à la générosité de la foule. Le public pouvait voir une bonne pièce en faisant une bonne action. C'était admirable. Admirable !

Un dimanche ! une représentation au bénéfice de Jeanne d'Arc ! Succès certain.





J'AI JOUÉ XAINTRAILLES DANS LA PIÈCE DE JULES BARBIER.

Devant la statue du vieux Pierre (de Rouen), je récitai avant d'aller au théâtre — de me rendre de la Seine à la scène —

*Et cætera.* Puis je me rendis à mon devoir.

— Quelle recette?



AH ! MES ENFANTS, C'EST EFFRAYANT : 650 FRANCS.

la fameuse *Messénienne* de Casimir Delavigne :

Vont-ils pour un assaut former leurs rangs épais?  
Non, ces guerriers...

— Ah ! mes enfants, dit l'administrateur, c'est effrayant : 650 francs !

Six cent cinquante-francs pour la tour de Jeanne d'Arc ! Six cent cinquante

francs avec une idée pareille — superbe, l'idée ! — et des frais d'affiches supplémentaires, et la formule tentatrice : *Le prix des places ne sera pas augmenté.*

La tournée s'annonçait décidément sous de terribles auspices.

— Je jure bien, disait Got, qu'on ne m'y reprendra plus !

Il avait alors trente-cinq ou trente-six ans. Trente-huit ou quarante peut-être. On ne l'y reprit plus. Oh ! plus du tout ! La tournée devint peu à peu plus fructueuse : la boule de neige ! Mais les affres

J'ai passé des nuits, rencontrant des compartiments complets, dans le wagon des bagages ou les voitures à bestiaux !

Et que voulez-vous, monsieur, on fait ça quand on veut manger du pain et qu'on a aussi la passion de jouer la comédie n'importe comment, n'importe où !... Jouer pour jouer, *pour rien, pour le plaisir*, comme Caussade tua La Tourneille !... Mais que des comédiens qui ont *de quoi*, comme dit Giboyer, se condamnent à ces pérégrinations et se métamorphosent eux-mêmes en colis, c'est ce que je ne comprends pas, moi, Sébastien Brichanteau,

qui n'ai eu en ma vie qu'une ambition — hélas ! — une place à Paris, des rôles à Paris, un coin où étudier des drames, vers ou prose, à Paris, fût-ce dans la mansarde de Rodolphe ou dans la chambrette de Chatterton !...

Les tournées ?

J'en sais une, cher monsieur, qui m'a paru le comble du genre. C'est la tournée Picardet.

Picardet est un artiste de talent, plus jeune que moi, mais qui m'estime, quoique les nouveaux n'aient guère les vieux, pas plus que

les vieux n'aiment les jeunes. Je ne dis pas ça pour moi qui suis prêt à saluer tous les comédiens originaux, s'il en surgit ou quand il en surgit. Picardet avait voulu m'emmener avec lui par les provinces. Seulement il m'offrait une place de demi-régisseur. Une régie, à moi, qui ai rêvé des royaumes ! J'avais répondu à Picardet :

— Merci, mais Brichanteau vieillit et capitule pas !

Je mourrai intact, j'espère. Ma figure est une, monsieur. On pourra la discuter, on ne pourra pas en nier cette unité dont je suis fier. Pas de régie ! Non !... des rôles ! S'il n'y a plus de rôles, eh bien, la solitude ! Mais une solitude sans remords.



J'AI PASSÉ DES NUITS DANS LE WAGON A BAGAGES

du début, le comédien ne les oublia jamais. Jamais il n'oublia la recette au bénéfice de la tour de Jeanne d'Arc et le spectre de la déroute !

C'est si étonnant, ces tournées. On réussit ici, on tombe là. On descend d'un train pour courir à un théâtre que l'on croit bondé : il faut jouer devant une salle vide. On achève une pièce en hâte, on *déblaye* parce que le chemin de fer va partir, que la locomotive chauffe et que le sleeping-car attend. Il attend, quand on a des *sleepings*, — quand on est une « étoile ». Pour les petits emplois et les utilités, les secondes suffisent, et les pauvres diables dorment comme ils peuvent.



Et je laissai partir Picardet qui était inquiet de son programme.

Voici pourquoi :

La question religieuse est ce qui nous divise le plus. Oh ! ne craignez rien, monsieur, je ne fais pas de politique. Mais le public en fait, lui, de la politique !... Il se passionne, il s'exalte, le public. Et ça inquiétait Picardet.

— Dame, disait-il, j'ai deux bons rôles dans mon sac, deux très bons rôles, deux pièces à argent, l'Abbé Constantin et le Juif errant. Je me demande ce qu'il vaut mieux jouer dans ma tournée.

Il me demandait ça à moi, monsieur, dont il voulait faire son régisseur.

Je lui répondais :

— Cela vous regarde. Quel est le rôle que vous préférez ? Prenez celui-là.

— Je les préfère tous les deux. Tous les deux me valent un égal succès.

— Eh bien, lui dis-je, rien de plus simple. Au lieu d'une pièce, emportez-en deux en voyage. Vous serez applaudi deux fois !

Il était bon, le conseil, mais difficile à suivre. Pouvait-on, à vingt-quatre heures d'intervalle, jouer le bon et doux abbé Constantin et le terrible Rodin, maigre et râpé, vivant d'un chateau de pain dur et d'un radis noir ? Ceux qui aimaient l'abbé Constantin accepteraient-ils sans protestation le Rodin d'Eugène Suë, et ceux qui venaient pour bafouer Rodin admettraient-ils le doux abbé de M. Ludovic Halévy ?

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses !

Cruelle énigme, comme on dit proverbiallement depuis M. Bourget. Picardet était aussi embarrassé qu'Hercule entre les deux routes à suivre. Mais son instinct le guidait. Il avait dit : « Tous les deux ! » Il tenait à jouer les deux rôles !

Son impresario était un malin, un de ces hommes qui savent sur le bout du doigt l'heure des trains, la composition des troupes, absolument comme certains garçons de cafés militaires savent l'Annuaire par cœur, — un être connaissant le nombre des places de chaque théâtre de préfecture ou de sous-préfecture, la recette qu'on y peut faire, le genre de pièces qu'on y peut donner ; capable de dresser une carte géographique des tournées avec des couleurs indicatrices pour

chaque ville : Opéra, Opérette, Drame ou Vaudeville.

— J'ai trouvé le bon moyen, Picardet, dit-il à son « étoile ». Vous modifierez votre répertoire selon les opinions de la ville où nous aurons à coller nos affiches !

— Comment cela ? dit Picardet.

— Rien de plus simple. Nous jouerons l'Abbé Constantin dans les villes cléricales et le Juif errant dans les villes radicales ! Picardet rayonnait de joie.

— Vous êtes un homme de génie, mon vieux Loupin !... Superbe !... La confession de l'abbé ici, le radis noir de Rodin là : c'est admirable ! Affiches variées !

— Selon les opinions des auditeurs. Les candidats ne procèdent pas autrement. Et, en somme, qu'est-ce que le théâtre ? Une réunion publique !

— Magnifique, votre idée ! J'emportes deux rôles dans ma valise ! Partons !

— Et ne vous trompez pas de costume !

Et l'on partit. L'idée était bonne. L'impresario consultait sa carte : le bon abbé confessait ses ouailles, ou le jésuite répétait : *Ça marche ! ça marche !* en se frottant les mains. Cela dépendait de la couleur des cités parcourues.

— Pas d'Abbé Constantin ici, du Rodin ; ils ont un député socialiste !

— Pas de Juif errant cette fois ! La représentation du département est monarchiste !

Ainsi Picardet trouvait le moyen de plaire aux publics les plus divers. On le traitait bien de *ratichon*, de temps à autre, mais peu importait ! L'Argonaute, comme disait Got, décrochait la toison d'or : — le maximum !

Mais voilà qu'un jour l'affaire se gâta. Loupin, l'impresario, s'était — chose incroyable — trompé sur l'opinion de la ville. Il avait pris pour un public essentiellement dévot un public de libres penseurs ennemis d'une autre pensée que la leur. Et quand le pauvre Picardet arriva sous le parapluie de l'abbé Constantin, offrant un abri à la jolie Arlette Roger qui jouait avec lui, ah ! *ohimé*, ce fut un tapage à casser les banquettes.

— Hou ! Hou ! A bas...

Vous savez quoi ! — Picardet, ahuri, regardait le public.

— Hou ! Hou !

On lui avait dit qu'il allait trouver une

salle en sucre. Il avait devant lui des gamins déchainés.

— Hou ! Hou !

— Au rideau !

— A la porte !

— Quel malheur ! s'écria Picardet, il y a maldonne : ils sont de l'extrême gauche !

Puis, effaré, voyant que le vent soufflait en tempête, il eut alors une idée géniale. On ne voulait pas de la soutane : Il se dévêtit de sa soutane. Il s'habilla rapidement dans la coulisse et reparut sous les traits de Rodin, râclant son radis et disant, le dos courbé, frottant ses mains maigres l'une contre l'autre :

— Sixte-Quint a été pape ! Patience ! Ça marche ! ça marche !

Alors, une bourrasque de bravos, un cyclone d'enthousiasme :

— Bravo, Picardet !

— Picardet ! Picardet !

Des rappels, des acclamations. Le rideau relevé trois fois, quatre fois, cinq fois. Un délire ! Et jamais peut-être la pièce de Decourcelle et Crémieux ne fit, j'en demanderai pardon à M. Halévy, un effet plus grand ! Tout le secret du théâtre est là, monsieur : il faut savoir l'opinion du public, connaître la géographie des sentiments ! Il ne faut pas se tromper de ville !

Eh bien ! non, reprit Brichanteau en laissant là le ton ironique et reprenant son verbe habituel, non, le théâtre n'est pas là ! C'est le théâtre du succès à tout prix, celui-là, le théâtre des impresarii et des tournées. Le théâtre vrai, celui que j'aime, c'est celui qui ne se préoccupe ni de la carte géographique politique, ni des opinions du public que l'artiste vrai doit non pas flatter, mais dompter ! Le théâtre que le comédien sert comme à l'autel, c'est celui qui nous permet de dominer la foule et ses passions — qui nous fait imposer le *Tartufe* de Molière à une salle de sacristains et le *Saint-Genest* de Rotrou — Rotrou, un beau visage et un grand cœur — à un public de meetings populaires. L'art domine tout ! Il plane au-dessus de tout !

J'ai connu un comédien qui me disait : « Je joue *Polyeucte* comme on joue *Tartufe*, et *Tartufe* comme on joue *Polyeucte*, avec la même foi. » On pourrait croire qu'il proférait une énorme bêtise. Non. Mais, en réalité, il disait la vérité. L'Art

console de tout, l'Art est supérieur à tout... Le public ? Il nous respecte, le public, quand on lui tient tête et qu'on entre sur la scène comme le dompteur dans la cage des fauves. D'ailleurs, je joue la comédie pour moi-même — et voulez-vous que je vous dise ? — je me préoccupe si peu du public que si je songeais qu'il y a quelqu'un dans la salle, je n'entrerais pas en scène !

Le public, c'est moi ! — ou plutôt c'était moi ! Car c'est fini. Plus de tournées et plus de rôles ! Rien n'est plus triste, monsieur, qu'une étoile filante, si ce n'est une vie d'artiste qui a filé sans se condenser en étoile !

## XIX

### GIBOYER

Monsieur, au théâtre comme dans le roman, comme dans la peinture, quand on a créé un type, campé définitivement un individu, fait vivre un personnage, on peut se moquer du présent, on a pour soi l'avenir : on est quelqu'un. Les êtres de chair et d'os passent, vont au *putridero* ; les figures des poètes restent. Et tout homme est poète qui a inventé d'autres hommes — héros de la fiction, plus vivants que les contemporains coudoyés par nous,

Et qui, pour valoir mieux que les gens véritables, N'ont pas même un moment eu besoin d'exister !

D'ailleurs, ils existent. Ils existent même plus que les autres, et je connais mieux Rastignac, Tartarin ou le père Goriot que je ne connais mon propriétaire ou mon portier.

Il y a de par le monde toute une population de héros de romans dont l'état civil et la biographie nous sont plus familiers cent fois que ceux de nos voisins. Mais c'est le théâtre surtout, mon cher théâtre, qui donne aux *homunculi* fabriqués par les dramaturges, ces magiciens, la vie la plus intense et la plus certaine. C'est lui qui popularise les inventions des poètes. Au feu de la rampe, tout s'anime. Et les masques qu'on nous montre là, voyez-vous, dans ce carnaval de l'humanité comico-tragique, sont des visages qu'on n'oublie pas.

L'avez-vous oublié, ce Giboyer que le

brave Augier entrevoyait à travers la fumée de sa pipe, de « leur pipe » ? C'est un de ces types catalogués, étiquetés dans la galerie zoologique du théâtre, un type comme Figaro ou Joseph Prudhomme, comme Perrichon ou Rabagas. Qui, de son pouce, pétrit une de ces figures, est un rude sculpteur. Heureux ceux qui ont trouvé en chemin de pareilles incarnations de leur propre pensée ! Avec Prud'homme, Henri Monnier est certain de ne pas périr. N'eût-il inventé que Robert Macaire — repris ensuite par le grand crayon de Daumier — que Frédéric Lemaître mériterait son buste. Balzac a créé Vautrin ; Diderot, le neveu Rameau, et dans l'œuvre colossale de Hugo n'y eût-il, monsieur, que la figure de Gavroche, Hugo serait immortel. Qu'on donne la volée à un passereau ou à un aigle, on est un fameux oiseleur, voilà le vrai !

Giboyer !... C'est toute une époque et c'est toute ma jeunesse. Quand ce diable d'homme apparut, nous n'étions plus habitués à entendre, au théâtre, des paroles libres. Ça nous fit l'effet d'un coup de clairon. Comment ! il y avait sur la scène un personnage qui venait répondre, qui avait répondu à un interlocuteur lui disant : « Oh ! vous êtes socialiste ? »

— *Jusqu'aux moelles !*

Socialiste ! Nous nous entre-regardions, dans les coulisses et dans la salle, comme si un vent de liberté eût soufflé par quelque fenêtre ouverte par mégarde. On avait été sevré depuis des années de ces verbes sonores et francs. Augier nous fit l'effet d'un fier protestataire. Et il l'était. Démocrate, esprit libre, gaulois en diable, blaguant les « bourgeois de droit divin » qui prétendent confisquer la Révolution à leur profit.

Rendez-moi cette justice, monsieur. J'ai mes opinions, mais je ne parle pas volontiers politique. Je la crains. Mais quand la politique monte sur la scène, il faut bien en faire. Et j'en faisais avec joie quand j'applaudissais Giboyer. C'est loin, très loin ! Tout brûlot éteint semble à quelques-uns une carcasse noircie. Regardez bien : le feu grégeois brûle toujours. La flamme éclaire encore. Giboyer peut redire aujourd'hui ce qu'il disait il y a quarante ans : son sarcasme est toujours de mise. Les pauvres hères sont toujours à plaindre.

Ah ! il en fit à son heure du tapage, mon Giboyer ! Il tombait le journaliste dévot qui, sous le pseudonyme de Déodat, laissait transparaître Veillot. Il lardait le huguenot rigide qui passait à la sacristie, et l'on reconnaissait, malgré Augier, Guizot dans « l'ancien ministre Gauthereau », ce « protestant qui ne proteste pas ». Louis Veillot rendait coups pour coups et répondait à la comédie par des articles *sterling*, comme dit Giboyer, et des brochures au picrate. Même Eugène de Mirecourt, qui s'était reconnu dans le faiseur de biographies fustigé par l'auteur, répliquait au *Fils de Giboyer* par un pamphlet, le *Petit-fils de Pigault-Lebrun*. Polémiques, satires, vers, prose, injures, calomnies, on se jetait tout cela à la tête. En province on se cognait çà et là, quand on jouait ce *Giboyer*, et les parterres acclamaient ou s'insurgeaient ! A la bonne heure, la vie revenait sur les planches et l'on aimait donc enfin ou l'on détestait quelque chose !

J'ai reçu d'un vieux comédien devenu « gendelettre » un volume, hier, qui me reporte précisément à ce temps-là, la *Vie de Théâtre*. Ça fleure le printemps, ces pages fraîches, pour le vieux Brichanteau. L'auteur est de ma promotion. Il a été jeune quand j'étais jeune. Il raconte ses souvenirs du Conservatoire, il évoque les professeurs de ces vieilles années défuntées : Samson, Beauvallet, Provost, et les camarades de ses journées de primevère : Saint-Germain, Pauline Granger, Marie Brindeau, Delaporte et cette petite timide, triste, froide, grêle, avec « de grands yeux toujours étonnés qui ne disaient pas grand'chose » et qui s'appelait Aimée Desclée — une Duse avant la lettre.

Justin Bellanger — c'est le nom de l'auteur de cette *Vie de Théâtre*, — Bellanger, poète et comédien, a joué Giboyer en province au moment de ces batailles. Il trouve que le rôle est un des plus malaisés du répertoire. « Rester sympathique en étant ignoble », ce n'est pas en effet du plus facile. Mais quand on sait être humain, on fait tout passer. Et puis, polémiquer avec le rédacteur en chef de l'*Univers*, ce Proudhon à l'eau bénite, c'était amusant alors.

Aujourd'hui, songerait-on à Veillot en écoutant Giboyer parler du polémiste qui tire la canne devant l'Arche et joue le



*Dies iræ* sur le mirliton ? Ah ! ce Veillot, mais il passerait pour un petit agneau, *Agnus Dei*, monsieur, comparé à ses imitateurs, successeurs et continuateurs ? Mais ses insultes sont bénignes, apostoliques, à côté de ce qui sort aujourd'hui des bouteilles d'encre... Et puis, quel talent ! Du Bossuet et du Rabelais... J'ai lu tout ça, car je ne me contente ou ne me contentais pas de repasser mes rôles. Bref, c'est fini ou plutôt c'est devenu de l'histoire, cette comédie qui mit le feu aux poudres et planta le drapeau. Mais Giboyer reste. Et Giboyer est un type. Giboyer passa du théâtre à l'action et des planches à la barricade. On le vit bien en 1871.

C'est un bon garçon, Giboyer, si c'est un pauvre hère. C'est le raté qui a plus de talent parfois que ceux qui réussissent et l'éreinteur qui a plus de pitié au fond que ceux qui caressent, bénissent. Pauvre diable qui n'a pas réussi à faire fortune avec du talent et à rester honnête avec du cœur.

Il se plaît à se railler lui-même : « Je cache sous des dehors frivoles une instruction profonde ! » Mais il souffre, cet enfoncé. Fils de portier, bête à concours, prix d'honneur de rhétorique, prix d'honneur de philosophie, prix d'honneur de mathématiques, il est « faute d'un capital » réduit à tirer par la queue le diable d'enfer. Il est — Augier a coupé la définition, je ne sais pourquoi — de ces « propres à tout et prêts à tout » qui reprochent à la société d'avoir « tout fait pour développer leurs aptitudes, rien pour les employer ». Et, bourré de science, accablé de misère, il en serait presque réduit à jouer les phoques savants dans une baraque comme le lauréat sorbonnique d'Eugène Suë, Stanislas Requin. J'ai bien connu un malheureux cabotin qui nous demandait à jouer Sophocle en citant du grec !...

Giboyer, helléniste aussi, a fait tous les métiers, plongé dans toutes les eaux vaseuses. Journaliste sans journal, il est, le matin, employé aux pompes funèbres et, le soir, contrôleur au Théâtre des Célestins. Oh ! que j'en ai connu, de ces Giboyers en détresse !... La vie est dure à tout le monde ; elle est plus dure aux déclassés qui ont des appétits d'art, de luxe, de liberté — de joies et de besoins

artistiques — bacheliers sans emploi, lauréats sans position, inventeurs sans argent, professeurs sans place... Alors quoi ? les aigreurs, les révoltes et les tentations, les compromissions et les chutes !...

J'ai rencontré un journaliste, amoureux fou d'une comédienne de mon temps, Florentine — oh ! on ne sait même plus son nom ! Il l'adorait. Elle résistait. Il ne l'assassina pas, comme Antony. Non. Mais elle lui proposa d'assassiner quelqu'un. Moralement.

— Voici une plume. Écrivez un article contre monsieur Un tel (un de ses amants). Et je suis à vous !

L'article parut. L'amoureux vieilli s'en est plus tard confessé comme d'un remords. Il le traînait après lui comme un boulet. Et comment voulez-vous, lorsqu'on est assez faible pour écrire un article afin de posséder une femme, qu'on ne soit pas assez lâche pour céder à on ne sait quelles sollicitations, suggestions ou prières, quand il s'agit de manger un morceau de pain ?

Encore, si l'on était seul ! Seul à crever la faim ! On se serre le ventre, on va se chauffer à la Bibliothèque nationale et l'on se nourrit d'une écuelle d'eau à la fontaine Wallace. J'ai fait ça, monsieur, moi qui vous parle.

Mais les bohèmes et les pauvres ont des enfants aussi, et ils ont même la faiblesse de les aimer. Giboyer a un fils. Il faut l'élever. Mois de nourrice et mois de collège, ça coûte cher à tout le monde. Alors il accepte toutes les besognes, le triste père. Il veut que la route suivie par le petit soit propre. Il lèche la boue sur son chemin.

C'est lui qui le dit :

— Je suis un fumier, mais il me plait de nourrir un lis !

Vautrin, le vieux « cheval de retour », avait exprimé quelque chose comme ça en parlant de Rubempré.

Et ce qui est curieux, monsieur, amusant — ironique aussi, — c'est de comparer ce qu'est devenu, depuis décembre 1862, ce type de bohème qui fit aux classes dirigeantes de l'Empire l'effet d'une tête de Méduse. On le prendrait, lui aussi, pour un mouton, cet insurgé en paletot à qui Got avait donné les traits, l'aspect, la cravate blanche et les cheveux gris d'un brave et bon com-

pagnon, critique d'art et de brasserie, Théodore Pelloquet, de l'Académie du Divan Le Peletier... Giboyer ? Mais à présent au lieu de le flanquer à la porte, on lui donnerait le prix Montyon. Comparé à un Crainquebille — ce Thomas Vireloque de Gavarni repris par une main magistrale — le bon Giboyer n'est qu'un bourgeois. S'il n'a pas pignon sur rue, il a, du moins, une salle de rédaction où rédiger les entrefilets qui payent son tabac. Crainquebille, le pauvre marchand des quatre-saisons pour qui la misère est de toutes les saisons, n'a que la voie publique, et s'il résiste à l'agent, la prison. « *Circulez ! Circulez !* » dit le policeman de Dickens au pauvre Little Joe qui circule jusqu'à ce qu'il meure au coin d'une borne. Crainquebille aussi « circule » et toute sa vie de détresse lui semble une poussée inexplicable, une vision lamentable.

Giboyer, c'est le socialiste de gazette ou de réunion publique. Crainquebille, c'est le paria, et en le voyant passer, bousculé, et conduit au poste, Giboyer proclamerait volontiers aujourd'hui qu'il est anarchiste. Oh ! non pas anarchiste de salon, non pas un aristocrate, un esthète ou un snob de l'anarchie — non pas un de ces anarchistes à la mode qui font de l'anarchie en robe décolletée ou en smoking — mais un véritable *anarcho* qui, s'il n'y avait pas la bombe, l'affreuse bombe, répliquant horriblement à l'autre *bombe* — la bombance du high life *en bombe* ; c'est le terme voulu, — dirait volontiers comme jadis, mais avec une variante :

— Anarchiste ? Jusqu'aux moelles ! Ah ! monsieur, l'on a marché depuis l'an 1860 ! Ibsen et Bjørnson ont poussé les choses plus loin que l'ami Giboyer, et Gorki, en ses bas-fonds, exprime terriblement le noir silence coupé de rouge dont parle Korolenko. Et le théâtre suit le mouvement !... Dans *Au delà des*

*forces humaines*, un lot de capitalistes saute en l'air comme un simple cuirassé. Les catinaires de Giboyer ne sont plus que des bucoliques. Si je le jouais maintenant, je l'habillerais en berger, ma parole ! Sa plume ? Une simple houlette. Nous en avons vu, nous en voyons tant d'autres !

Et quand on pense qu'il fallut, pour laisser jouer ça à sa date, l'intervention d'un prince !... Sans le Palais-Royal, les Tuileries auraient refusé. Veto de la censure. On permit parce que le prince Napoléon était là et dit : « Vous êtes trop bêtes ! » C'était l'époque où l'on interdisait *On ne badine pas avec l'Amour*



ÉCRIVEZ.

d'Alfred de Musset, à cause de Camille, du couvent et de la question religieuse.

Mon doyen et maître Got m'a même conté qu'Émile Augier coupa toute une grande scène, non dans *le Fils de Giboyer*, mais dans *les Effrontés* où Giboyer apparaît pour la première fois. Scène curieuse où Sergines, le journaliste honnête, donnait sa démission de rédacteur de *la Conscience Publique*, non pas à Vernouillet seul, en tête à tête avec son directeur, mais en plein conseil d'administration. Got avait gardé le manuscrit de son rôle, et je me rappelle avoir lu cette scène retranchée, dont on eut peur, peut-être à cause des idées démocratiques de Sergines, peut-être à cause de la presse, qui était assez malmenée là. On avait jadis

empêché madame de Girardin de donner son *Ecole des journalistes*. Émile Augier, à son tour, sacrifia son « conseil d'administration ».

Mais je m'en rappelle les principaux traits. Si ça vous amuse, je vais vous les dire. Et il me semblera jouer Giboyer ! Un shampoing à l'eau de Jouvence !

Par exemple, voici comment l'auteur dramatique ripostait à certains critiques dont les feuilletons ne lui avaient pas toujours caressé l'épiderme. Il aimait la lutte, Augier !

Vernouillet, le tripoteur de journaux, proposait à Giboyer le feuilleton dramatique :

— Il me faut un critique sûr, un homme à moi, qui ne se livre jamais aux fantaisies de l'impartialité.

— Je suis ton homme. Quels sont les appointements ?

— Le feuilleton rapportait six mille francs à Claude Jager ; je ne t'en donne que trois mille, mais je te permets de lever des impôts sur les artistes !

— Il est bien juste qu'ils me payent mes réclames !

— Ce n'est pas tout. Je crée dans le journal une *Chronique des Salons*. Tu me trouveras un rédacteur.

— Quels sont les appointements ?

— Deux sous la ligne, plus les invitations à dîner.

— On peut se faire de belles relations. Ça m'irait assez, dit Giboyer.

— Si tu as le temps.

— Le temps est un vieillard élastique !

Le tableau est assez injuste. Le critique qui lève des impôts, en papier de traite ou en nature, est l'exception, Dieu merci ! Reptile rare. Quand j'en ai trouvé sur ma route, je n'en ai pas eu peur, du reste.

Mais ce que je regrette, dans ces *Effrontés*, c'est la scène du conseil de rédaction où Giboyer disait des choses...

L'ancien ministre Gauthereau présidait, ayant autour du tapis vert Sergines, Vernouillet, le banquier Charrier, le comte d'Isigny tout cela, en demi-cercle, Gauthereau dirigeant la discussion, Giboyer sténographiant.

— Je vois avec plaisir, messieurs, que toutes les opinions sont représentées dans notre petit cénacle, disait le président. Moi, je suis centre gauche.

— Moi, juste milieu. Je ne m'en cache pas, répliquait le bourgeois Charrier.

M. D'ISIGNY. — Moi, légitimiste. Je le confesse et le professe.

GIBOYER. — Moi, socialiste. Je m'en vante !

SERGINES. — Moi, éclectiste.

GIBOYER. — Et Vernouillet *rieniste* ; il représente la majorité des Français !

Alors il s'agit de déterminer la *ligne du journal*.

On discute. On fait de la démocratie parlée. Vernouillet voit le plus grand péril « dans l'abaissement du niveau moral ». Publiciste véreux, il est avant tout moraliste. Les professeurs de vertu ont souvent des profondeurs à odeur de cave. Alors parlotons et palabres. Coups de sonnette et coups de boutoir.

— Personne ne demande la parole ? dit enfin le président Gauthereau.

Et Giboyer, narquois :

— Si j'osais présenter une simple observation de détail ?

— Parlez.

— Ne serait-il pas à propos, pour compléter ces réformes salutaires, de bouleverser un peu la société de fond en comble ?

Et le bohème ajoute, à propos de la société en détresse :

— Le malade a le sang vicié et vous vous amusez à brûler ses boutons !

Il a des drôleries inattendues. Il s'écrie, ce socialiste :

— Notre ennemi, c'est notre maître !

— Pas toujours, lui répond Sergines. Napoléon a été un maître dans toute l'acceptation du mot, et il est resté l'idole du peuple parce qu'il représentait la gloire !

— Louis XIV aussi la représentait, riposte Giboyer, et on a sifflé le cercueil de ce trôneur !

— Comment ! On a sifflé ? s'écrie, étonné, le bonhomme Charrier.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire !

— Allons donc ! Si c'était vrai, ça se saurait !

— Mais ça se sait, dit le bohème. Demandez aux gens qui n'ont pas le moyen de l'ignorer !

Giboyer a le moyen de n'ignorer rien mais il n'a pas le pouvoir d'utiliser ce qu'il sait. Routes barrées. Le Conservatoire fait tous les ans des lauréats qui n'ont pas l'assurance de vivre, et la société, des bacheliers qui n'ont rien à se mettre sous la dent. Combien y



a-t-il d'avocats sans dossiers et de docteurs sans malades ? Les manuscrits s'entassent dans les secrétariats de théâtres, et il y a deux cents romans par jour présentés chez les éditeurs. Réalistes si la mode est au réalisme, pornographiques si le vent souffle à la pornographie. Il faut bien que les Giboyers vivent !

Chose curieuse, monsieur, mon ami Got, le créateur de Giboyer, se trouva, le mardi 23 mai 1871, en allant demander à la préfecture de police un permis pour Londres, en face d'un délégué qui était un autre Giboyer et qui lui dit :

— Je vous reconnais. J'aime votre talent. J'habitais rue Saint-Honoré la maison de Robespierre, comme votre père et votre mère, et je vous voyais venir *pieusement* dîner tous les jours.

— Mais il me semble que je vous connais aussi ? répliqua le créateur de Giboyer qui a noté la conversation.

— Oh ! non !... J'étais un viveur alors ! Je ne faisais rien ! Pas même de la politique ! Il serait plus sain d'en être encore là. Mais bah !... Puis :

» Vous voulez aller à Londres ? Aujourd'hui ? Ce sera peut-être difficile. Dame ! voyez !... Je vous donnerai, moi, tous les laissez-passer que vous voudrez !

Et pendant qu'il signait et timbrait :

— Vous êtes réactionnaire, vous, aristocrate ?

— Je ne suis rien. Républicain pourtant plutôt qu'autre chose. La République n'est-elle pas l'aristocratie de l'intelligence ?

— Ah ! oui, en théorie !... La République du rêve !... Mais à présent... Vous, de la Comédie-Française, éduqué, privilégié, vous êtes pour Versailles, c'est tout clair ?

— Ma foi, monsieur, je suis contre la guerre civile, d'où qu'elle vienne. J'ai la conscience de vous l'avouer, à tout risquer !

— Pour qui me prenez-vous ? Je ne vous en veux pas. Mais je vous connais plus que nous ne pensons. Tenez, votre voyage coopératif à Londres prouve que vous êtes socialiste, et peut-être mieux que moi, car vous prouvez pacifiquement. Tandis que... Enfin !

» — Mais au fait, dit le délégué, vous avez lu notre *Journal officiel* d'avant-hier dimanche ?

— Non.



TENEZ, VOYEZ !

— Eh bien ! nous refondons, nous biffons le décret de Moscou. Tenez, voyez !

Il tendait un journal au comédien et Got lisait :

« La Commune de Paris, conformément aux principes établis par la première République, et déterminés par la loi du 11 (?) germinal an II ;

« Décrète :

» Les théâtres relèvent de la délégation à l'enseignement.

» Toute subvention et monopole des théâtres sont supprimés.

» La délégation est chargée de faire cesser, pour les théâtres, le régime de l'exploitation par un directeur ou une

*société, et d'y substituer, dans le plus bref délai, le régime de l'association. »*

— Qu'en dites-vous, citoyen ?

— Je ne dis rien, j'aurais peur d'être traité de réac ! Il faut des théâtres nationaux si l'on veut rester une nation ! Et Molière avait fait du socialisme avant nous, citoyen. Dites-vous que Félix Pyat a défendu la Comédie-Française et je ne pense pas que vous prendrez Félix Pyat pour un réactionnaire.

— Cela dépend, citoyen Got, répondit l'autre, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un ! Et quand même vous seriez réactionnaire. Nous le sommes bien, nous autres, depuis plus de deux mois !... Débordés par un tas de comités, de sous-comités... Quand on pense que la souffrance de vingt siècles pouvait tout d'un coup pousser librement son cri. Les instincts étaient lâchés !... Ah ! pauvres nous ! Est-ce qu'on est quelqu'un dans les foules ?... Mais il n'y a pas à dire, notre poste est là jusqu'à ce que nous crevions, car si nous levions le pied aujourd'hui, quelle belle fichue débâcle ! La guerre sociale, voyez-vous, c'est l'inconnu des repréailles et de la rage !

— *Textuel tout cela*, me disait Got en me montrant les feuillets tracés par lui durant ces journées de Mai.

Le délégué lui jeta en manière de conclusion :

— Vous avez joué Giboyer ? Le vrai Giboyer, citoyen Got, c'est moi !...

Un Giboyer en képi, ajoutait Got. Et est-ce drôle, le théâtre se heurtant là à la vie ! Un sentimental d'ailleurs, en son genre, le citoyen, comme le Giboyer de ma jeunesse. Car ce Giboyer-là, ce Giboyer délégué, avait aux lèvres les chansons fraternelles de Pierre Dupont, *ce quarante-huitard !*

Les peuples sont pour nous des frères !

Une *Internationale*, mais sur un air de romance. Il croyait à tout, même en blaguant tout. Sa drôlerie n'était pas de la roserie. Son venin paraissait à présent de la confiture. Ce diable de Lechat, féroce — le chat-tigre — en a dit et fait bien d'autres ! Peut-être, un jour, Lechat lui-même paraîtra-t-il une façon de rosière à son tour !... Le monde marche, le théâtre marche, tout marche. Gare à l'auto !

Et ça m'a fait plaisir, en attendant que tout marche si vite, si vite qu'on arrive droit au fossé — oui, ça m'a rajeuni et ragailardi de vous citer de l'Augier ignoré, de vous faire connaître ce que vous ne connaissiez pas. De l'Augier inédit, eh ! c'est bon à se mettre sous la dent, à se mettre dans la bouche, comme nous disons en langage de coulisses. Ce vieux est toujours jeune, quoi qu'en pensent les jeunes gens qui le traitent de « bourgeois » ! Parbleu ! je l'ai dit aussi et je le regrette ! Il est de la vraie race française — « jusqu'aux moelles » !... comme dit son Giboyer, son *fil*s.

## XX

### CONFESSION DE BRICHANTEAU

Et voilà ! Quand je suis tout seul au logis, ce qui m'arrive souvent, car les vieux n'ont pas beaucoup de visites, ou encore, la nuit, quand j'ai des colloques avec mon traversin, comme dit encore Giboyer, je me rappelle tout ce passé et il me semble que mes amitiés, mes aventures, mes rôles, mes débuts, le Conservatoire, la province, les couronnes, les amours, tout cela c'est comme la succession d'une suite d'images effacées, des scènes de lanterne magique projetées sur un drap blanc, la lanterne magique de mon enfance, vous diriez aujourd'hui des scènes de cinématographie...

— *Lanterne magique, pièce curieuse !*

C'était le cri que jetaient autrefois dans les rues sombres les porteballes de ces féeries en plein vent. On l'entendait, ce cri d'une sonorité plaintive... On ouvrait la fenêtre, on faisait un signe... Et les montreurs de lanterne magique montaient ! Ah ! les belles images ! Les visions enchanteresses ! Toute la poésie de *Ma Mère l'Oye* dans ces bonshommes colorés qui dansaient, dansaient devant vous ! Des contes, parbleu, des contes, tout ce qui console de l'Histoire, *le Petit Poucet, Barbe Bleue, la Belle au Bois Dormant* !... « Lanterne magique, pièce curieuse ! » Maintenant on n'entend plus cet appel dans la rue des Dames, et ni aux Bâtignolles ni ailleurs. Les montreurs de lanterne magique ne feraient plus leurs affaires. On ne croit plus à *Cendrillon* ni au *Prince Charmant*, ni au *Chat Botté*.

Et ce qui reste de tout ça, monsieur, ah ! mon Dieu, c'est bien simple : c'est le drap blanc accroché à la muraille et qu'on décrochera pour en faire un linceul...

Car il faut bien penser à la fin, puisque tout à une fin, même la vie des pauvres diables. Je suis vieux, non de cœur ni d'esprit, mais le corps usé, lassé. Ou plutôt non, je ne me sentirais pas vieux si je n'avais point vu disparaître, un à un, les camarades. Ma foi, réflexion faite, je suis tel que j'étais jadis, ma parole, malgré mes cheveux blancs, ma barbe grise et ma peau cuite. On ne vieillit que parce qu'autour de soi on meurt, on voit mourir. Chaque pelletée de terre jetée sur un contemporain nous tombe, dirait-on, sur la tête. On bat le rappel, là-haut ! Sans ça on serait solide au poste !

Eh bien ! quoi, le rappel ? On ira ! Présent ! La vie n'a pas toujours été gaie, l'important est pour chacun de nous, petits ou grands, qu'elle ait été droite. On pourra, quand je n'y serai plus, dire : « Brichanteau, ce Brichanteau qui a mobilisé les reporters, à son heure, ce n'était pas un Frédérick Lemaître, non peut-être — et encore qui sait ? — mais c'était un croyant, un fervent, un passionné des rimes riches — au théâtre l'argent ne fait pas d'argent, la seule richesse c'est l'amour, la passion — ce fut, ce Brichanteau, un artiste qui n'aurait pas plus renié ses dieux qu'un missionnaire ne marcherait sur un crucifix ; — dans tous les cas, c'était un brave homme, et dites donc, ce n'est pas déjà si commun, laissez-moi le proclamer, les braves gens, par le temps qui court et par tous les temps !

Mais bah ! dira-t-on même quoi que ce soit de moi quand j'aurai défilé la parade ? Ça passe si vite, la gloire ! Pfft !... A plus forte raison, le bruit, cette gloriole, cette monnaie de billon de la gloire ? On ne parle déjà plus de Bocage ou de Rouvière ! Pourquoi parlerait-on de Brichanteau ?

Je sais un comédien de talent — il vit toujours — qui, de son vivant, a pris soin de sa propre renommée, le malin. Si vous allez au Père-Lachaise, vous pourrez rencontrer son buste dressé sur le monument qu'il s'est édifié par avance et, sous ce buste, une seule date, celle de sa naissance — le comédien laissant au sort le soin de graver la date de la mort. Puis le

nom, naturellement : *Léon N...* Ne parlons que du prénom. Ce nom, vous le verrez encore figurer sur les affiches parisiennes, à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaité...

Ça lui fit plaisir, au camarade, de voir son effigie contemplée par les passants en deuil qui vont porter des fleurs aux tombes voisines. Il s'est construit ainsi une sorte de Panthéon en plein air que chacun de nous peut se procurer, du reste, pourvu qu'il ait les moyens de payer un terrain à la Ville et un peu de carrare au marbrier ! Volupté macabre de Charles-Quint au couvent de Saint-Just... Un rôle que j'aurais voulu jouer, entre parenthèses, Charles-Quint ! Son monologue, c'est tout un monde ! Plus long que le monologue de Figaro dans *le Mariage*. Mais quoi ! je jouais Ruy Blas, je ne pouvais pas tout jouer ! Et mon ami Piedrabuena — un nom à la Hugo — était d'ailleurs excellent dans Don Carlos.

Moi, *le monument*, je ne m'en soucie guère. La fosse commune, au besoin, ne me déplairait pas.

J'aurai dans l'herbe une fosse à l'écart,

dit ce bourgeois de Béranger que nous chantions encore avec conviction — la larme à l'œil souvent — nous autres vieilles bêtes, vieilles barbes comme on appelle d'autres acteurs, ceux de la tribune et du journalisme, qui ne sont pas des *mentons bleus*.

Car nous étions chauvins, républicains, des têtes chaudes, tout en étant des artistes, et au coup d'État j'ai protesté tout comme un autre, plus qu'un autre, dans les cafés de Toulouse. L'Art est supérieur à tout, il console de tout, oui, c'est vrai. Et l'Art est ma religion à moi. Mais on est patriote aussi et on a fait son devoir aux heures noires. J'ai quelque part, toute rongée de mites, ma capote de garde national. N'en riez pas. Elle a reçu beaucoup de pluie, pas mal de neige, aux remparts, et elle pouvait parfaitement être trouée de quelque balle. Ce n'est pas un costume de théâtre. Déguisés en soldats nous avions des âmes de soldats. « Citoyen Brichanteau, n'est-ce pas que vous vous feriez casser la tête avec joie pour enlever un drapeau prussien ? » me disait mon commandant. Je te crois ! Et ç'aurait été une belle fin d'acte ! Je ne suis presque jamais mort en scène. J'ai enlevé trente ou quarante



jeunes premières, j'ai tué — au théâtre s'entend — deux cent cinquante personnes, trente-deux tyrans ou podestats, dix ou douze coupe-jarrets, bravi ou bandits, et cinquante ou soixante traîtres : j'ai été poignardé, étranglé, empoi-

mort en prenant un drapeau. C'est dommage.

Et maintenant, — c'est à cela surtout que je me suis senti vieux, vieux, d'un autre bateau, d'une autre époque — maintenant on nous montre, on nous



ÇA LUI FAISAIT PLAISIR DE VOIR SON EFFIGIE CONTEMPLÉE PAR LES PASSANTS.

sonné ! (J'aurais pu l'être dans la vie réelle, les femmes sont si jalouses !) J'ai sauvé des orphelins, délivré des ingénues, forcé des bastions, pris des villes. J'étais prêt à mourir sur le terrain quand les Allemands m'ont pincé — vous savez bien ? J'ai conté tout cela jadis. Et j'aurais moi-même au besoin commandé le feu, ce qui est raide !... Je ne suis jamais

étale, pour nous attirer, au théâtre, les uniformes des vainqueurs. Le uhlan, qui nous faisait horreur, à présent fait recette. Un cuirassier blanc, c'est un jeune premier ou un rôle de genre comme un autre. Il en a coulé de l'eau sous le pont de la rivière, il en a coulé aussi sur le sang versé ! Tout s'oublie donc ? Est-ce que tout s'oublie ?



Notez que je ne demande pas qu'on fasse casser la tête des jeunes gens qui ne sont pas, les pauvres petits, responsables de nos faiblesses. Puisque nous n'avons pas eu le nerf de reprendre ce qu'on nous avait pris, devons-nous condamner les fils à l'effort que n'ont pas osé tenter les pères?... Vous voyez que je raisonne et comprends. Et c'est si atroce, la guerre! Charcuterie, découpage, étripement, une horreur! Mais on pourrait du moins garder sacrés et embaumés les souvenirs de deuil! On pourrait n'avoir pas la curiosité et j'ai envie de dire, ma foi, le sadisme de l'uniforme étranger, de l'odeur de cuir de la botte du uhlan. Après tout, on peut bien voir ces uniformes-là sur les planches, par hasard, pourvu qu'on sache les regarder sans avoir froid aux yeux en rase campagne!... Allons, tais-toi, Brichanteau! Tu rabâches!...

C'est pourtant ce qui m'amuse, *rabâcher*, quand je reçois quelques visites, par aventure, non pas de reporters, mais d'amis. Rabâcher, c'est évoquer. Une conversation avec un vieux compagnon, c'est comme vous dites une *tranche de vie* retrouvée, mise en conserve par le temps, ce frigorifique.

Tenez, hier, j'ai vu venir ici, faire un tour dans mon jardinet (j'adore les fleurs, vous savez, pas les fleurs rares, les chrysanthèmes, les orchidées, non, les fleurs des champs, les fleurs populaires, celles de Jenny l'ouvrière ou de Mimi Pinson), — puis s'asseoir là, dans ma chambrette et parler du drame, des drames, *le Capitaine Fantôme, Frère Tranquille, Guillaume Kollmann* — est-ce que je sais? — j'ai vu venir un vieil ami, ancien troisième rôle — (il jouait Don Carlos, lui, comme Piedrabuena!) — Durevert, qui n'a plus de dents, après avoir bien ragé, le vieux tigre, — et qui est à son âge, à mon âge, — souffleur à Belleville... Souffleur! Il n'a plus que le souffle et il souffle! Du diable si les acteurs l'entendent! Et si je l'avais pour souffleur, je tremblerais de rester en plan! Mais puisqu'il a cette place, tant mieux, pauvre Durevert! Il faut bien que tout le monde vive! Même les vieux, ô jeunes gens!

Il m'a causé, ce brave Durevert, une grande joie! Il m'a rapporté le vieux bouquin dans lequel j'ai étudié mon morceau d'examen et mes rôles au Conservatoire, alors que je rêvais le prix, le premier prix,

— la récompense si enviée, dont je voulais donner la joie à mes parents, les bons chers êtres! Deux volumes usés, écornés, maculés, portant ces mots, de mon écriture de dix-huit ans: — « *Ce livre appartient à Sébastien Brichanteau (de Versailles), élève du Conservatoire national de Musique et de Déclamation, classe de M. Beauvallet* », — deux volumes de Corneille que j'avais perdus comme j'ai semé tant d'autres souvenirs par les chemins!

O pauvres billets doux sauvés dans mes traverses

Non, au contraire de Don César de Bazan (encore un rôle que j'aurais voulu créer), je n'ai presque rien sauvé de mes années défuntées! Et je retrouvais avec émotion les volumes du vieux Pierre de Rouen, que je lisais, relisais, apprenais par cœur jadis en me répétant:

« Sébastien, mon ami Sébastien Brichanteau, c'est dans le *Cid* ou dans *Nicomède* que tu débiteras un jour à la Comédie-Française! »

Ah! bien oui! Pauvres volumes oubliés, retrouvés chez un bouquiniste de Mâcon (Saône-et-Loire), par l'ami Durevert, que d'espoirs et de déceptions vous me rappelez. J'en ai un peu pleuré, ma foi. La glande lacrymale s'amollit avec l'âge.

Alors nous avons causé, Durevert et moi. Nous avons conté nos histoires.

— Te rappelles-tu les concours? On donnait de ces volumes aux lauréats quand le budget le permettait. On votait cent francs pour offrir *Ducis* à Thiron en 1848, *Beaumarchais*, à Lambert Thiboust en 1849, *Molière et Casimir Delavigne* en 1850 à Madeleine Brohan. Les premiers accessits avaient des médailles avec une tête de Minerve! Soyez sages, les enfants! Depuis, c'est des médailles qu'on décerne aux premiers prix. La pauvre Marie Legault, dont on disait: « Cette enfant a du génie! » a eu sa médaille! A quoi servent-elles, ces récompenses, hein, Brichanteau? Te rappelles-tu les rivaux? Que sont-ils devenus? Ce que nous sommes!

— Te rappelles-tu?

Ces trois mots-là, c'est plein de consolation, de douceur, de poésie. Quand l'espérance a fait faillite, on fouille le bas de laine; et les souvenirs ce sont les économies qu'on trouve au fond...

— Te rappelles-tu la petite Jeanne Horly?

— Et miss Maud?

— Et la première de *Marion Delorme* à Caen?

— Et la couronne destinée à Talbot, le pauvre Talbot et dont tu paras son front, le front de Louis XI....

— Et le soir où, à Périgueux, pour figurer l'Homme au masque de fer, tu empruntas, n'ayant pas de haut-de-chausses, la culotte d'un gendarme?



LE MALHEUREUX RENTRAIT EN CALEÇON  
A LA CASERNE.

— Oui, et oubliant le malheureux, je rentrai à l'hôtel avec son pantalon, tandis qu'il rentrait en caleçon à la caserne?

— Ah! le bon temps!

— Et quand, à Tours — oui, c'est à Tours — comme personne ne savait son rôle — excepté toi, Brichanteau, — dans *la Prière des naufragés*, je me glissai, m'installai dans une armure au fond du théâtre et soufflai mes camarades à travers le casque par la visière baissée?...

Être souffleur! Ma destinée, sans doute. J'étais né pour être souffleur!

— Ah! cette armure de fer devenue le trou du souffleur! Elle me faisait songer, mon cher Durevert, à l'*Eviradnus* de Victor Hugo — tu sais, la scène des armures! Une crâne scène de drame!

Et nous allions, nous allions, remuant les cendres éteintes, retrouvant quelque étincelle au fond du foyer.

Puis Durevert me dit :

— Tu vas rire!... Rire ou pleurer, ça dépend! Regarde!

Et il me tira de sa poche un vieux papier jauni, avec en-tête imprimé portant ces mots :

« *Engagement de tournée.* »

— Lis-moi ça, me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est?

— Lis.

Tenez, je l'ai là, ce papier que m'a laissé Durevert. Écoutez. Toute la vie du pauvre acteur, du cabotin cahoté — un mot sinistre et fier, *cabotin*, — toute la vie des camarades malheureux, exploités par les agences, est là, elle est là dans ces lignes qu'il faut déguster, méditer. Je vous ai déjà cité mon engagement de tournée autrefois. Celui-ci est plus moderne. *Modern style*, comme ils disent. Mais plus ça change, plus c'est la même chose.

Je vais lire. Écoutez bien. Ça en vaut la peine!

#### CARBUCCIA & BONNIVARD

Rue du Fbg-du-Temple

#### ENGAGEMENT DE TOURNÉE

Entre les soussignés :

M. Petrus Loupin, directeur de théâtre,

Et M. Durevert (Victor), artiste dramatique,

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

M. Durevert s'engage à faire partie de la Tournée dirigée par M. Loupin pendant toute la durée de la Tournée qui partira de Paris le 5 septembre et n'aura pas de durée limitée, à jouer au cachet sans souffleur, chaque jour et même deux fois par jour, s'il y a lieu, les rôles qui lui seront confiés et qu'il devra savoir quatre jours après la première répétition, à ne rien ajouter, ni couper à ces rôles sans



autorisation, à assister à toutes les répétitions qui auront lieu à Paris ou en voyage si besoin, soit pour raccord, soit pour monter un autre ouvrage.

L'artiste s'engage, les entr'actes ne devant jamais dépasser un quart d'heure, à être prêt à l'heure du lever du rideau, à se contenter des loges qui lui seront désignées pour s'habiller, à se fournir de glaces, cuvettes, costumes, barbes, nécessaires à son

L'artiste s'engage à être toujours correct et en tenue propre et convenable en ville (le chapeau haut de forme et les gants sont exigibles), à ne pas fumer la pipe en ville.

L'artiste s'engage à partir de Paris au jour et à l'heure indiqués, à voyager avec une malle ne devant pas excéder trente kilogrammes et en troisième classe, aux frais de la Direction à laquelle la malle sera confiée en gare à Paris, au départ.



— LIS-MOI ÇA.

habillement au théâtre, de manière à jouer toujours dans la tenue exigée, à ne faire aucun bruit dans les coulisses ou dans les loges, afin qu'un silence absolu règne pendant la représentation, à rester dans sa loge quand son service ne l'oblige pas à être dans les coulisses ou sur la scène, à respecter les règlements locaux et les places désignées dans les loges par l'administration. (Il est défendu aux Messieurs d'aller dans les loges des Dames, et réciproquement.)

La Direction ne sera tenue de rendre la malle qu'à Paris, en gare, à la fin de la Tournée ou en cas de résiliation. L'excédent des bagages qui doivent tous être en bon état sera à la charge de l'artiste qui doit éviter les petits colis.

La Direction ne répond pas des accidents, pertes ou dégâts occasionnés par les chemins de fer, voitures, bateaux, à l'artiste ou à ses bagages ; elle ne doit à l'artiste aucune voiture à l'arrivée ni au départ d'une ville.

Si l'artiste manquait un départ, le prix du voyage resterait à sa charge. Si, par ce fait ou pour d'autres raisons (hors le cas de maladie constatée par un médecin), il empêchait une représentation, il devrait à la Direction une indemnité équivalente à la plus forte recette de la ville où l'on aurait dû jouer.

La Direction se réserve le droit de mettre sur les affiches ou programmes le nom de l'artiste ou de le changer sans que ce dernier puisse rien exiger. Il en est de même pour les vedettes. L'artiste doit remettre ses brochures et ses rôles en bon état, sous peine d'en payer la valeur dix jours après la première répétition.

Les appointements au cachet sont fixés à dix francs par jour de représentation. Il lui sera fait chaque jour une retenue de trois francs qui ne sera payée que tous les dix jours, à moins que, par la faute de l'artiste, l'engagement ne soit résilié ; cette retenue servira alors à pourvoir à son remplacement. La première représentation étant considérée comme répétition, M. Durevert ne touchera ce jour qu'une indemnité de cinq francs à titre de défraiement : ses appointements partiront de la deuxième représentation et seront suspendus pendant toute la durée de la Semaine sainte, et en cas de force majeure, tels que : émeute, neige, guerre, incendie, absence de public dans la salle, fuite d'un artiste.

La Direction se réserve le droit de faire relâche quatre fois par mois. En cas de relâche, l'artiste n'aura droit qu'à une indemnité de frais d'hôtel, fixée à cinq francs.

Lorsqu'il plaira à la Direction de se priver des services de l'artiste, elle pourra le prévenir le soir après le spectacle et ne lui devra que son voyage jusqu'à Paris.

La Direction se réserve pendant toute la durée des répétitions et des représentations le droit de résilier le présent engagement si l'artiste ne lui paraît pas posséder les qualités nécessaires à la bonne interprétation des rôles qui lui seront confiés. Si la résiliation avait lieu sur la demande de l'artiste et d'un commun accord, celui-ci serait tenu de payer son voyage de retour et celui de son remplaçant.

Néanmoins, l'artiste devra jouer jusqu'à ce qu'il soit remplacé. Si l'artiste refusait de reconnaître l'autorité du Directeur, de l'Administrateur, ou des Régisseurs, s'il les injurait ou se portait à des voies de

fait sur eux ou les autres artistes, devenait l'objet de manifestations hostiles de la part du public, s'il se présentait en scène ou à la ville en état d'ivresse, s'il n'observait pas toutes les clauses du présent engagement, ce dernier serait résilié de droit, sans indemnité pour l'artiste qui serait tenu de jouer jusqu'à son remplacement, et les frais de son voyage de retour seraient à sa charge.

Les honoraires de l'Agence, à raison de cinq pour cent, sont retenus par le Directeur et réglés par lui à l'Agence.

Une retenue de cinq francs par jour sera faite à l'artiste comme garantie envers le Directeur. Ladite somme lui sera remboursée le dernier jour de la Tournée.

Fait en double et de bonne foi, à Paris, le 10 août 1904

Que dites-vous du document ?

Jouer sans souffleur ! Apprendre un rôle en quatre jours ! Ne pas fumer la pipe en ville ! Mettre le nom sur l'affiche ou l'en retirer ! Émeute, guerre, absence de public — et la neige, la neige même ! — donnant droit de suspendre les représentations, les appointements, la vie !... Et j'ai signé ça sous une autre forme, comparable à celle-ci ! J'ai accepté ça ! Parbleu, on ne fait pas le dégoûté quand on a besoin de vivre !

Je me demande quelquefois si les comédiens nouveau jeu se condamnent comme nous à ces nécessités cruelles, — si les autos et les sleepings n'ont pas modifié les mœurs du Roman Comique, si Ragotin est toujours Ragotin !... Oui, Ragotin vit toujours, comme lorsque Scarron le rencontra — au Mans ou ailleurs. Et il serait à récrire le Roman Comique en temps de téléphones où Ragotin est mandé par dépêche et, commis-voyageur de l'Art, colporte les pièces par le rapide !... Théâtre-Express, célérité et exportation ! Monsieur, je lis beaucoup, je lis les livres qu'on ne lit pas, qu'on ne lit plus et je rêve aux livres annoncés et qui n'ont pas été écrits. La Quinquengrogne de Victor Hugo, par exemple, que Renduel nous promettait et qu'il n'a point publiée !... D'autres de Balzac, le grand Balzac, celui dont le père Dumas disait : « C'est l'être qui a le plus créé d'hommes — après Dieu », Balzac qui avait annoncé, parmi un tas d'œuvres que la mort l'empêcha d'achever, de commencer même, un roman dont le titre me met l'eau à la bouche

(je ne dis pas l'eau de Lubin) et ce titre c'est : *Une Actrice en Voyage*.

Voyez-vous ça, l'histoire d'une tournée racontée par Honoré de Balzac ! *Une Actrice en Voyage* !... Roman en projet. Nous n'en connaissons que le titre. Mais ma camarade Émilie Lerou, que j'ai rencontrée souvent en province — où elle a joué *Hamlet* en travesti — pourrait l'écrire, si elle voulait, ce roman-là ! C'est une sensitive et une pensive. Elle dit bien, elle voit bien. *Une Actrice en province* ! Et, précisément, elle m'adressait, il n'y a pas longtemps, à moi, vieux comédien blanchi sous le harnais, tanné par le fard, une lettre où elle me rappelait ma vie passée, les gîtes du bon vieux temps — et si elle traçait un livre comme elle tresse une missive, l'*Actrice en Voyage* ne serait plus seulement un titre, un rêve ! Eh ! diable, ce serait déjà quelque chose que d'être, non pas Balzac le géant, mais *Mademoiselle Balzac* !

« Racine fait de l'argent, le croirez-vous, m'écrivait-elle, de l'argent, Racine, par ce temps de *Country Girl*, mon cher Brichanteau ! Ce n'est pas naturel, c'est trop inattendu !

« Mais le côté pittoresque, et assurément le plus imprévu de notre *Char de Thespis*, est comme toujours le derrière du rideau... »

*Le Derrière du Rideau, le Dedans de la Statue, le Revers de la Médaille*, monsieur !

« ... Et là, franchement, selon les étapes, les héros de la *Rome Impériale* ne sont plus que d'infimes cabots !

« Il faut voir les endroits où ils revêtent leurs tuniques dorées, pour comprendre et savourer toute l'ironie du contraste !

« Avez-vous idée de cela, Brichanteau ? Parbleu !

« Mon Dieu, que les tapis de l'illustre Comédie et ses couloirs cirés et ses loges luxueuses, sont donc appréciables à ces minutes-là !

« Oh ! les mélancoliques déballages, à la clarté du triste bec de gaz économique, sur le carreau jamais lavé, ou le vieux plancher raboteux des incroyables « loges de province » !

« Des caves à champignons ! Des p'fonds moisés et suintants, passés du jaune au verdâtre ! Des murs à infâmes fissures, où passent tous les aromes suspects des environs !... Et quels environs ! — Des fenêtres qui ne ferment plus... pas d'usten-

siles de toilette... une façon de plat à barbe, qui circule de loge en loge et sert à toute la compagnie et qui figure toute la vaisselle usitable et indispensable de huit heures à minuit !

« Et ceci, non pas même à Perpignan ou à Annecy, mais à Toulouse ! Oui, Brichanteau, à Marseille, à Nîmes, à Pau... un peu partout, surtout dans le Midi, — le Nord est un peu plus hospitalier.

« Des courants d'air par tous les huis : par le toit, par les dessous, par les murs, par les planches... Des rhumes, des enrouements, des courbatures, des refroidissements et tout ce qui s'ensuit, avec les cocasseries pénibles, ridicules, des états



BALZAC.

imprévus que la bienséance m'oblige à éluder !

« Vraiment, les municipalités de nos villes de France traitent encore les comédiens en excommuniés ! Un peu moins bien qu'à Paris les chevaux de fiacres !

« Des couchers réguliers à deux heures du matin !... Des levers à cinq heures ! Des lits à sommiers métalliques, des matelas pour mortification... Des notes fantastiques à payer le lendemain !... Des trajets de huit heures et quatre ou cinq changements de train.

« Au quinzième tour de ce petit régime à soubresauts, l'équilibre est à peu près rétabli ; l'impression est produite, on s'y fait... On finit par dormir... On prend le train allégrement, on se met à manger à la mode du pays... et on se laisse aller — et ça devient rituel, familier, quelquefois gai ou violemment comique, avec des souvenirs drôles... pour après !



» Depuis que j'ai commencé cette lettre, nous avons fait beaucoup de chemin — et nous voici à Bruges où je la reprends tant bien que mal, au son lointain d'un carillon de crépuscule.

» Nous ne voyons rien des villes qui passent... Hier nous avons joué à Bruxelles en matinée. Arrivés de Maëstricht par un train qui partait avant le jour, — deux heures de sommeil !

» Le public qui a bien dormi et qui nous écoute ne se doute pas de l'effort de volonté qu'il nous faut, quelquefois, pour arriver noblement au bout de nos trois ou quatre cents alexandrins !

» Il y a dans cette obligation de la scène une impressionnabilité nerveuse qui explique tous les miracles. Un dédoublement, un oubli et en même temps une recrudescence de la personnalité qui fait qu'à moitié mort et par vanité de métier on *serait* quand même !

» J'ai éprouvé cela personnellement vingt fois pendant ce voyage. Et je pense que mes camarades connaissent aussi cet état nerveux, qui n'est autre, je crois, que l'exaspération, l'hyperesthésie de la vanité. L'exaltation du *moi* !...

» Il faut paraître... — Il faut être !...

» C'est de la vanité civique ! »

Et voilà le tableau. Il est vrai comme la vérité. Et dire qu'après ces étapes les comédiens de la Comédie rentrent au bercail pour récriminer et, bravant la veille ces vents coulis et ces microbes, se plaignent le lendemain, rue de Richelieu, d'un pli de rose ! Rachel, malade lorsqu'il fallait jouer pour autrui au Théâtre-Français, jouait deux fois dans une journée lorsqu'elle était en province, à ses pièces. Vertu civique aussi peut-être !

Eh ! oui, *vanité civique*, le mot est bien trouvé, mais l'acteur, citoyen de l'art, se crèverait et se crève pour cette vanité sublime. Comme le cheval éventré dans la *corrida*, il se relève et va au taureau en laissant pendre ses entrailles !

Vanité civique ! Je l'ai portée très haut, comme un panache, cette vanité dont parle Émilie Lerou, l'éloquente fille. Je n'ai jamais promené à travers les provinces — et je n'aurais promené à travers les Amériques — qu'un répertoire, le grand répertoire, celui qui donne une haute idée de nos idées et de nos poètes, et je l'ai joué avec toute ma foi, mon orgueil, ma vanité, si vous voulez. J'en

suis resté à la formule du père Hugo — Hugo le Père : « *Le poète a charge d'âmes !* » Et je ne suis pas de ceux qui disent comme aujourd'hui : « *Le poète doit avoir sa charge d'écus !* », quoique tout prêtre vive de son autel, ce qui est juste. Mais quand je lis dans un journal qu'un professeur français allant aux États-Unis reçoit cette confiance des Amis de l'Alliance française pour la propagation de l'Alliance française : « En quinze jours, le répertoire dit *parisien* qu'on nous a joué naguère, nous a fait perdre quinze ans d'efforts pour notre littérature », je deviens triste. Ce n'est pas la faute des comédiens ou des comédiennes. Ils ont du talent, ils jouent les œuvres qu'on leur apporte. Mais les auteurs, les *chargés d'âmes ! Ahi ! povero Calpigi !*

La France est-elle toujours ce peuple qui, lorsqu'on personnifie dans les défilés des *music-halls* étrangers la patrie de Molière, fait réclamer des figurantes habillées en Françaises ce cri poussé par le public inlassé de nos trémoussements :

— *Can-can ! Le cancan !*

Comme si le *cancan* était notre manifestation nationale !

Je me rappelle ma stupéfaction lorsqu'aux Variétés, à la fin de l'Empire, les interprètes de la *Belle Hélène* gignaient en dansant la pyrrhique :

C'est une immense bacchanale !  
Par Vénus, Vénus Astarté,  
On danse une danse infernale,  
Tout est plaisir et volupté !  
Honneur, devoir, vertu, morale,  
Par le vent tout est emporté !  
Tu comprends, tu comprends  
Qu'ça n'peut pas durer plus longtemps !

Eh ! non, ça ne pouvait pas durer ! Ça n'a pas duré !... Mais ça a repris !... Ce n'est plus le cancan, ce n'est plus la pyrrhique, mais c'est le *cake-walk*. Et allez donc ! Les nègres valent Clodoche. Plus ça change, je vous dis...

Et quand je pense encore que dans certains pays, — en Turquie par exemple, — des camarades, gardiens de l'art, comme moi, gardiens du phare au feu sacré — consentent à accepter les mutilations de la censure sur les chefs-d'œuvre représentés !... *Ruy Blas*, par exemple, *Ruy Blas*, sans aller plus loin, *Ruy Blas* qui ne peut être joué à Constantinople que si l'on y supprime, hiffe, passe au caviar, comme en Russie, les mots de *roi*,

de reine, de souveraine... Imaginez cela ! Les Anglais interdisent tout net la pièce parce qu'elle met en scène des amours royales, l'amour d'une reine pour un laquais. Le grand Turc fait mieux : il autorise *Ruy Blas*, mais il l'émascule. C'est *Ruy Blas* eunuque, monsieur !

On remplace dans cette version nouvelle ces mots *la Reine* par ce mot *Madame* et *le Roi* devient *Monsieur*...

*Madame* va passer, là, dans la galerie,

dit don Salluste à Ruy B'as. Et le valet prend tout aussitôt des allures que le poète ne voulait pas lui donner. C'était un héros — c'est un pleutre !

Vous vous rappelez le cinquième acte, l'apparition de Don Salluste masqué, tragique :

Il n'est plus temps,  
Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne!

Savez-vous comment on traduit ça, là-bas, au pays des houris :

Il n'est plus temps,  
Madame n'est plus rien, rien du tout en Espagne !

Et voilà. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! comme disait Dupuis !... Et il se trouve des comédiens pour interpréter les chefs-d'œuvre ainsi coupillés, maquillés, maculés ! Monsieur, j'aimerais mieux me trancher la main ou jouer *le Donjon*



LES INTERPRÈTES DE LA « BELLE HÉLÈNE » GIGOTAIENT EN DANSANT LA PYRRHIQUE.

Comprenez-vous ça ? Au lieu de s'écrier : Je suis plus que le Roi puisque la Reine m'aime ! pousser ce stupéfiant cri d'amour : Je suis plus que *Monsieur* puisque *Madame* m'aime !

Au lieu de jouer *Ruy Blas*, jouer un sous-Pasquin ! Voilà comment on arrange le répertoire de mon vieil et grand Hugo au pays de Karaghouz.

— D'où vient cette lettre ?

— Madame,  
D'Aranjuez, où *Monsieur* chasse...

Et Don Garitan de donner cette consigne à Ruy B'as :

Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine Pour ouvrir à *Monsieur* s'il venait chez *Madame* !

La rime ? *Reine* ? *Prochaine* ? Qu'importe !... La censure avant tout. Avant tout la proscription des mots visés !

Grand Dieu, payez, Madame

*des Etangs* devant des paysans, dans une grange, que de jouer *Ruy Blas* ainsi abîmé devant le Sultan. Et vous m'approuvez. Que le Commandeur des Croyants commande à sa garde ! Il ne commandera jamais une abdication à Brichanteau !...

Salut donc à ceux qui, par vanité civique, ne capitulent pas devant le texte et n'endossent pas toutes les casques. On a beaucoup raillé ce grand acteur qui répondait à un auteur illustre : « Je ne peux pas dire cette phrase-là ! je ne la pense pas ! »

Et je ne trouve pas cela si ridicule !

Mais j'ai mes raisons ! *Je suis orfèvre*, comme M. Josse, un pauvre orfèvre, un orfèvre en toc, diraient les camarades jaloux, même de mon humble renommée. Car j'ai des jaloux, moi, qui n'ai fait

sciemment de mal à personne. J'ai été éreinté par des gens que j'avais obligés, moi, pas riche ; — et calomnié par des individus qui me traitaient d'abord de *cher et vénéré maître*, puis m'appelaient cabotin par carte postale... Lettres anonymes et shampooings élogieux mêlés !... Est-ce drôle ? Il y a tant de méchants dans le monde !...

Ah ! y en a, y en a, y en a  
Que c'est de la fameuse canaille !

chantait une chanson d'atelier, autrefois. Je les fuis, je les plains, je les oublie !

Et je me dis que ma pauvre petite renommée qu'on m'envie valait pourtant d'être plus reluisante ! — J'ai visé trop haut ! J'ai manqué le but. A quoi ça tient-il ? Il faut avoir la *balle d'argent* de Robin des Bois, celle qui porte. Je ne l'avais pas, voilà !

Vous avez fait de la photographie, du kodak, des *instantanés*, n'est-ce pas ?... Tout le monde en fait, comme tout le monde fait de l'automobile. Vous savez qu'on n'obtient de bons clichés qu'avec la collaboration du soleil. Eh bien, on ne décroche le succès, en art, en littérature, au jeu et à la guerre, qu'avec la collaboration de la chance.

Bah ! au total, quand on ne peut pas être bon au théâtre, il faut l'être dans la vie. Ce n'est pas tout, non, ce n'est pas tout, mais c'est toujours ça ! C'est quelque chose.

Et je n'ai été mauvais ni sur la terre ni sur les planches. On peut songer sans rougir aux quatre planches finales quand, au bout du compte, on peut se décerner ce diplôme et se dire ça au moment de prendre le grand congé et de faire *relâche* !...

## XXI

### UNE INTERVIEW

Par un soir de mars, déjà printanier ensoleillé, l'autre jour, j'ai fait à Brichanteau, « mon vieil ami fidèle », une visite intéressée. Je voulais lui demander de publier ses entretiens et l'assurer qu'en traduisant ses pensées, en évoquant ses souvenirs, jamais l'intention ne m'était venue de railler, de contrister le brave et loyal homme qu'il est. Il le sait bien. Mais je tenais à le lui redire.

Je le trouvai assis dans un vieux fauteuil, sous le portrait de Frédéric Lemaitre, relisant *Ruy Blas*.

— Je pourrais dire comme l'autre : je ne lis plus, je relis. Je l'ai même dit par pose. Non, non, je me tiens au courant. Je suis des yeux les jeunes... Seulement pour le moment, je suis pris par la patte !

Il me montrait son pied droit, dans sa pantoufle.

— Oh ! ce n'est pas la goutte ! Non, pas encore d'infirmités, Brichanteau ! C'est un imbécile de cor qui s'est logé sur mon pouce, un peu déformé. Ils appellent ça un *halus valgus*. On peut le guérir en taillant l'os. Si monsieur Rostand m'apportait une *Vieillesse de Cyrano*, je me ferais joyeusement opérer et *illico* pour jouer le rôle ! D'ailleurs, ça ne m'empêche pas de marcher ! \*

Il est vert et superbe, en effet, toujours, le septuagénaire. Il semble avoir cinquante ans.

— On m'a fendu l'oreille, me dit-il ; mais je ne suis pas une ganache ! Les yeux sont parfois les vrais jeunes, vous savez ?

Et comme je lui disais que ces pages, où il retrouvera ses propos et ses impressions, n'avaient rien de narquois, gardaient, au contraire, à mon sens, un accent d'affection et de pitié :

— Oui, oui, je sais, je sais bien !... On ne se trompe pas sur ceux qui vous aiment. Vous aimez les gens de cœur qui ont bravé les embruns, comme moi, et vous n'êtes pas de ceux qui les gouaillent. D'ailleurs, je suis bronzé. La presse, souvent, s'est moquée de moi. Je n'en veux pas aux journalistes. En additionnant ce qu'ils ont dit de ma personne, je leur dois même une jolie somme de reconnaissance. La presse ? Nous en avons besoin, même comme éperon. Elle nous embête, mais elle nous fait vivre. Quand on ne parlera plus de moi, je vous l'avoue, et que les reporters ne viendront plus sonner à ma porte, je me dirai : Cette fois, c'est fini, fini, mon vieux Brichanteau !

Alors nous évoquâmes encore le passé, l'image de cet autre Brichanteau que Sébastien avait connu, comme il a connu Rouvière et Taillade et Lacressonnière, et tant de disparus :



— Vous vous rappelez Donato?

— Parbleu! Un camarade. Modèle comme moi pour le *Romain passant sous le foug*, mais modèle de profession, lui, modèle d'atelier. Et beau comme un dieu! Il a aimé le drame! Il a joué le drame! Le brave ami! J'étais à côté de vous, monsieur, lorsque dans sa petite chambre de Montmartre, le pasteur protestant a dit à son cercueil le dernier adieu. Un temps d'hiver, un temps de neige, comme ceux qui permettent aux directions de rompre l'engagement des pauvres diables. Une chambrette sombre. Il me semblait être dans la cabine d'un navire au moment où l'on allait jeter un homme à la mer. Ah! les naufragés de notre métier! Et par la fenêtre nous apercevions Paris, noir, dans la brume, — ce Paris, à qui peut-être Donato, comme Rastignac, comme moi, avait dit : « *A nous deux maintenant!* » Ah! Monsieur, nos ambitions!... Oui, Donato a été un Brichanteau comme Brichanteau lui-même! Moi, j'ai échappé au naufrage. Mais quelque jour on frappera à ma porte et ce ne sera pas un reporter, ce sera la Camarde. Toc! toc! Entrez!

— Oh! oh! vous n'en êtes pas là, monsieur Brichanteau.

Il sourit, haussa les épaules.

— Certes non, je n'en suis pas là! Mais je ne crains pas la visite. Quand j'avais dix-huit ans, mélancolique comme Manfred ou Antony ou Rolla, comme tout bon romantique, je me rappelle m'être, à la chasse, mis dans la bouche le canon de mon fusil à deux coups en me disant : « Tout de même, si tu pressais la gâchette, ou si un maladroit te poussait par derrière sans savoir, eh! eh! ce serait fini de tes rêves, Brichanteau! Adieu les couronnes et les rôles! » Je n'avais pas peur.

— Vous étiez déjà *hamlétique!*

— Oui! *To be or not to be.* Mais cela vous prouve que je ne craignais pas la mort — et quand elle viendra (je ne dis pas que je suis prêt, je serai peut-être étonné, ça doit toujours surprendre un peu, c'est la première fois), eh bien! je dirai : soit!

— Et regretterez-vous quelque chose, mon vieil ami?

Il songea comme s'il eût sondé le passé.

— Parbleu! Ma jeunesse d'abord!... Car, si j'ai eu des cauchemars, j'aurai eu de beaux rêves! C'est ce qui console!

» Et puis je regretterai de ne pas pouvoir lire ma nécrologie, si j'en ai une! Aurai-je ou n'aurai-je pas une bonne presse? Je voudrais savoir. Il y aurait bien des articles qui m'agaceraient, mais ça ne fait rien, je voudrais savoir! Après tout, bonnes ou mauvaises oraisons funèbres, ou même pas d'oraison funèbre du tout, qu'est-ce que ça fait? Et pourtant — ah! l'amour de la réclame! — ces articles-là, je voudrais les lire!... Lire! étudier! C'est ma vie!

Il dit tout à coup :

— La vie? C'est étonnant! Est-ce que ça existe, la vie? Est-ce que j'ai vécu? Est-ce que vous avez vécu, vous, qui êtes là?

Puis, la voix profonde, très grave, harmonieuse, ne roulant plus les r :

— Quand je me rappelle mes amours — on dit pourtant qu'il n'y a que cela de vrai au monde, — il me semble, fit le comédien, que j'évoque des ombres vagues, des figures évanouies! C'est qu'ils sont évanouis, en effet, ces visages d'autrefois, ces chers visages où il y a des pleurs que j'ai fait couler et qui ont, eux aussi, amené plus d'une larme sur mes joues. Ah! ma jeunesse! Elles étaient jolies, les jolies filles qui m'ont aimé, que j'ai aimées! Et si je sais leurs noms, c'est à peine si je me rappelle leur voix, leurs gestes. Brunnes? Blondes? Leurs photographies sont là, effacées, jaunies, comme les os de mon front. Il en est qui ont leur nom sur quelque pierre moussue, là-bas... Et tout ce chœur de pauvres charmeuses est perdu comme dans une brume! — Je me rappelle mieux mes rôles que mes amours, mes rêves que mes voluptés!

» Et puis les femmes, les amours de théâtre! Les amours au théâtre! C'est à la fois si cruel et si faux! Cela fait trop souffrir!

» Savez-vous, monsieur, une des impressions les plus douloureuses pour un artiste qui sent en soi, en sa poitrine, battre un cœur d'homme? C'est la jalousie qui parfois vous prend en scène — oui, devant le public, notre juge, — lorsqu'on a devant soi un rival, un être détesté et souvent méprisé, qui, de par le droit de son rôle, soupire à l'oreille de la femme aimée des paroles de séduction et d'amour — que dis-je? — qui peut librement, doit même, si la situation l'exige





QUELQUE JOUR ON FRAPPERA A MA PORTE, CE SERA LA CAMARDE...

se livrer à des caresses qui sont, pour celui qui en est le témoin, autant de coups de poignard en pleine âme, en pleine chair.

» C'est un supplice particulier et que connaissent seuls ceux qui ont livré leur vie tout entière au démon des planches. Adorer une femme, monsieur, et la voir embrassée devant toute une foule par quelque odieux rival ! Il y a de quoi donner au plus calme — et je n'ai jamais été calme, Dieu merci, le calme est la vertu des anémiques, — il y a de quoi faire passer devant les yeux du plus modéré des visions rouges ! La main alors cherche instinctivement une arme invisible, et à l'esprit vous vient le cri d'Hernani regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie de poignard, à l'acte III, scène IV.

» — *Quoi ! pas même un couteau !*

» L'assassinat paraît un moyen. On y songe. On voit rouge comme Lacenaire. Ne vous moquez ni ne vous effrayez de moi, mais dites-vous que j'y ai songé !...

» Je n'y songe plus, Dieu merci ! Je ne songe qu'aux consolants souvenirs de l'Art — ce viatique !

» Oui, je ne pense plus à ces colères, à ces larmes, à ces baisers, à ces folies. C'est drôle, hein ? Et c'est triste. J'aurais pourtant aimé être père après avoir été amant. Père, puis grand-père, c'est la loi. On va chercher bien loin l'immortalité. La nature nous la donne : elle s'appelle maternité, paternité... Quand je pense que je répondais à une pauvre fille qui craignait d'être enceinte de moi : « Ah ! non, point de bêtises, tu sais ! Je suis stérile. Je ne me reproduis pas ! » Imbécile ! C'est se reproduire qui est vivre. J'aurais ici, aux Batignolles ou à Aubervilliers, quelque tout petit, pour qui, célèbre ou non, je serais un grand homme — qui me grimperait aux jambes et m'appellerait *gra-pé*, comme ces vieux que je rencontre au square et à qui de petites mains tirent les moustaches blanches ! — J'aurais un prétexte pour durer ! — Et je serais assez bête pour lui enseigner la déclamation en lui disant :

» — Sois le grand acteur que je n'ai pas été ! Sois ma vivante revanche !

» La revanche ! Même les plus heureux la rêvent en finissant, car la vie n'a jamais satisfait personne.

» Mais si je lui enseignais mon art, à ce petit qui n'existe pas, je lui dirais surtout d'être vrai, de regarder la vie, d'ob-

server, d'être simple. Je n'ai pas été assez simple !... Et je regarderais sous la lampe — la lampe bourgeoise, monsieur, la lampe qui a sa poésie aussi, comme la torche de résine — et comme la bouilloire de Dickens — je regarderais ce visage d'enfant penché sur Corneille et épelant ou récitant des vers !... L'enfant, c'est ce qui reste le plus certainement de l'amour défunt. Les auteurs dramatiques, avec leurs éternels satanés adultères, n'ont pas l'air de s'en douter. Ils ne mettent presque jamais d'enfants dans leurs tranches de vie. Et moi-même je ne m'en suis pas douté, puisque me voilà seul, ayant dépassé le chiffre « sept » et remâchant ma vie dans ma chambre vide.

» Bah ! il me reste ces autres enfants, mes rôles, ces autres maîtresses, les soirées de bataille !

...Mes maîtresses, hélas !

C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne !

» C'est la province domptée, les tournées mêlées de couronnes de chêne d'or et (pourquoi ne pas l'avouer ?) de pommes crues — rarement, mais parfois ! La pomme cuite ou crue, c'est le biscaien de la mêlée artistique, la mitraille du comédien en campagne !

— Les moulins à vent de Don Quichotte, ô Don Quichotte ! lui dis-je.

Il y eut dans son regard une vive flamme. Il se leva de son fauteuil en redressant sa taille courbée, bombant sa poitrine comme si elle eût porté une cuirasse :

— Ah ! monsieur, vous ne pouviez pas me donner un nom qui me fût plus cher !... C'est mon héros, le Chevalier de la Triste Figure ! C'est mon homme ! Et vous me voyez, comme lui, revenu au village — les Batignolles, ma bourgade de la Manche — et revenu des aventures...

— Oh ! revenu !... Vous l'avez dit, un rôle encore, un rôle et vous repartiriez !

— Oui, peut-être. Mais vous savez ce qu'il dit au bon Sancho : « *Dans les nids de l'an dernier il n'est plus d'oiseaux, cette année !* » On ne fait plus de rôles pour les vieux !

Il me montra le portrait de Frédérick :

— Était-il beau, hein ? Eh bien ! un jour qu'un caricaturiste lui demandait la permission de publier sa charge, — Ruy Blas répondit : « *Jeune homme, faites la charge des jeunes, le temps prend soin de faire celle des vieux !* » Et pour qu'on



ne fasse pas ma charge ridée et ridicule, je me résigne à ne plus avoir de portraits ni de rôles ! Voilà !

» Seulement, dit-il, les vieux peuvent encore servir d'exemple, donner des conseils, remuer les cendres, et quand vous voudrez des souvenirs — et même des idées, car j'en ai, monsieur, j'ose le prétendre, — venez me voir. Ce n'est pas loin, ma petite rue, le Métropolitain est à deux pas, et nous prendrons le café dans mon jardin !

Son jardin ! Il en était fier. Il voulait me le montrer, fleurette à fleurette.

Il se penchait sur les primevères. Il s'extasiait sur un bourgeon. L'Argonaute ne rêvait plus de pommes d'or, le coureur de lauriers se contentait d'espérer quelque maigre bouquet de lilas sur la branche d'un arbuste phtisque...

— J'aime les fleurs ! j'aime les vers ! Je mourrai entre un alexandrin et une marguerite !... En murmurant l'un, en effeuillant l'autre !...

Il sourit, ironiquement :

— Sentimental impénitent ! Comme si les marguerites avaient encore à me dire autre chose que *bonsoir* !

Je le quittai, lui disant : « A bientôt, au revoir ! » et je le regardais contemplant ses humbles plates-bandes.

Il se courbait vers les pâquerettes, puis il se redressait, cherchant, après les lilas, sur son grêle et unique pommier, une promesse de bouton rose...

Il boitait un peu, il toussait un peu ; mais sous le feutre hardiment planté encadrant ses longs cheveux blancs il avait l'air encore de quelque hidalgo de la Castille vieille — ou d'une statue du Commandeur allant et venant dans un jardinet des Batignolles !

Et le soleil couchant allongeait sur le sable la grêle silhouette de ce Don Quichotte de l'Art.

1895-1905.

FIN



NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE  
CALMANN-LÉVY

---

GEORGE SAND

---

Le  
**Dernier Amour**



Illustrations de NÉMECEK

# NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

## CALMANN-LÉVY

- |   |   |   |  |
|---|---|---|--|
| <p>1. PIERRE LOTI.....</p> <p>2. ANATOLE FRANCE.....</p> <p>3. LUDOVIC HALÉVY.....</p> <p>4. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>5. JULES RENARD.....</p> <p>6. RENÉ BAZIN.....</p> <p>7. A. DUMAS FILS.....</p> <p>8. GEORGES COURTELINE.....</p> <p>9. PIERRE VEBER ET WILLY.....</p> <p>10. JULES LEMAITRE.....</p> <p>11. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>12. ALPHONSE DAUDET.....</p> <p>13. PROSPER MÉRIMÉE.....</p> <p>14. GYP.....</p> <p>15. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>16. ABEL HERMANT.....</p> <p>17. HENRI DE RÉGNIER.....</p> <p>18. GEORGES COURTELINE.....</p> <p>19. OCTAVE FEUILLET.....</p> <p>20. MARCELLE TINAYRE.....</p> <p>21. RENÉ BOYLESVE.....</p> <p>22. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>23. EDMOND DE GONCOURT.....</p> <p>24. LÉON FRAPIÉ.....</p> <p>25. RENÉ BAZIN.....</p> <p>26. ALPHONSE DAUDET.....</p> <p>27. ABEL HERMANT.....</p> <p>28. GEORGE SAND.....</p> <p>29. MARCELLE TINAYRE.....</p> <p>30. GYP.....</p> <p>31. HENRY MURGER.....</p> <p>32. GUSTAVE GEFFROY.....</p> <p>33. A. DUMAS FILS.....</p> <p>34. GEORGES COURTELINE.....</p> <p>35. ÉMILE ZOLA.....</p> <p>36. HENRY MURGER.....</p> <p>37. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.....</p> <p>38. ALFRED CAPUS.....</p> <p>39. GEORGE SAND.....</p> <p>40. RENÉ BOYLESVE.....</p> <p>41. ABEL HERMANT.....</p> <p>42. JEAN RICHEPIN.....</p> <p>43. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>44. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>45. TRISTAN BERNARD.....</p> <p>46. LÉON FRAPIÉ.....</p> <p>47. GEORGES D'ESPARRÈS.....</p> <p>48. ALPHONSE DAUDET.....</p> <p>49. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>50. PIERRE LOTI.....</p> <p>51. JULES CLARETIE.....</p> <p>52. ALPHONSE KARR.....</p> <p>53. GYP.....</p> | <p>Pêcheur d'Islande.</p> <p>Le Crime de Sylvestre Bonnard.</p> <p>La Famille Cardinal.</p> <p>Le Coupable.</p> <p>Poil de Carotte.</p> <p>Donatienne.</p> <p>La Dame aux Camélias.</p> <p>Boubouroche.</p> <p>Une Passade.</p> <p>Les Rois.</p> <p>L'Oncle Scipion.</p> <p>L'Immortel.</p> <p>Diane de Turgis.</p> <p>Le Mariage de Chiffon.</p> <p>Toute une Jeunesse.</p> <p>Les Grands Bourgeois.</p> <p>Les Vacances d'un jeune homme sage.</p> <p>Messieurs les Ronds de Cuir.</p> <p>Le Roman d'un jeune homme pauvre.</p> <p>Avant l'Amour.</p> <p>Le Parfum des Iles Borromées.</p> <p>Amour d'Automne.</p> <p>La Fille Elisa.</p> <p>Marcelin Gayard.</p> <p>De toute son âme.</p> <p>La Petite Paroisse.</p> <p>Confession d'un Enfant d'hier.</p> <p>Elie et Lui.</p> <p>Helle.</p> <p>Joies d'Amour.</p> <p>Scènes de la Vie de Bohème.</p> <p>L'Apprenti.</p> <p>Affaire Clémenceau.</p> <p>Le Train de 8 h. 47.</p> <p>Thérèse Raquin.</p> <p>Le Pays Latin.</p> <p>Contes Cruels.</p> <p>Faux Départ.</p> <p>Indiana.</p> <p>La Becquée.</p> <p>Confession d'un homme d'aujourd'hui.</p> <p>Miarka, la fille à l'Ourse.</p> <p>Charme dangereux.</p> <p>Honriette.</p> <p>Amants et voleur.</p> <p>La Maternelle.</p> <p>Les Demi-soldes.</p> <p>Fromont jeune et Risler aîné.</p> <p>Les vrais Riches.</p> <p>Le Roman d'un spahi.</p> <p>Le Prince Zilah.</p> <p>Sous les Tilléuls.</p> <p>Le Bonheur de Ginette.</p> | <p>54. ÉMILE ZOLA.....</p> <p>55. ABEL HERMANT.....</p> <p>56. ANATOLE FRANCE.....</p> <p>57. RUDYARD KIPLING.....</p> <p>58. HENRI LAVEDAN.....</p> <p>59. RENÉ BAZIN.....</p> <p>60. EDMOND DE GONCOURT.....</p> <p>61. HENRI DE RÉGNIER.....</p> <p>62. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>63. J.-H. ROSNY.....</p> <p>64. OCTAVE FEUILLET.....</p> <p>65. HENRI LAVEDAN.....</p> <p>66. ÉMILE ZOLA.....</p> <p>67. PIERRE VEBER.....</p> <p>68. GYP.....</p> <p>69. ALPHONSE ALLAIS.....</p> <p>70. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>71. H.-G. WELLS.....</p> <p>72. J.-K. HUYSMANS.....</p> <p>73. HENRI DE RÉGNIER.....</p> <p>74. GEORGE SAND.....</p> <p>75. LOUIS DE ROBERT.....</p> <p>76. ABEL HERMANT.....</p> <p>77. GABRIELE D'ANNUNZIO.....</p> <p>78. GYP.....</p> <p>79. JULES CLARETIE.....</p> <p>80. HENRI LAVEDAN.....</p> <p>81. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>82. H.-G. WELLS.....</p> <p>83. ALFRED DE VIGNY.....</p> <p>84. ALFRED DE VIGNY.....</p> <p>85. MARCELLE TINAYRE.....</p> <p>86. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>87. PIERRE LOTI.....</p> <p>88. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>89. JULES CLARETIE.....</p> <p>90. GEORGE SAND.....</p> <p>91. H. DE BALZAC.....</p> <p>92. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>93. ABEL HERMANT.....</p> <p>94. HENRI LAVEDAN.....</p> <p>95. OCTAVE FEUILLET.....</p> <p>96. H.-G. WELLS.....</p> <p>97. HENRI DE RÉGNIER.....</p> <p>98. LOUIS DE ROBERT.....</p> <p>99. RUDYARD KIPLING.....</p> <p>100. FRANÇOIS COPPÉE.....</p> <p>101. GYP.....</p> <p>102. HENRI DE RÉGNIER.....</p> <p>103. ANDRÉ THEURIET.....</p> <p>104. GYP.....</p> <p>105. PIERRE VEBER.....</p> <p>106. PAUL REBOUX.....</p> <p>107. ALPHONSE DAUDET.....</p> | <p>Nais Micoulin.</p> <p>Les Confidences d'une biche.</p> <p>Histoire comique.</p> <p>La Lumière qui s'éteint.</p> <p>Le Vieux Marcheur.</p> <p>Le Blé qui lève.</p> <p>La Faustin.</p> <p>Le Passé vivant.</p> <p>Boisfleury.</p> <p>La Fauve.</p> <p>Histoire d'une Parisienne.</p> <p>Leur Cœur.</p> <p>La Conquête de Plassans.</p> <p>Les Rentrées.</p> <p>Une Passionnette.</p> <p>L'Affaire Blaireau.</p> <p>Villa Tranquille.</p> <p>L'Homme invisible.</p> <p>Les Sœurs Vataud.</p> <p>La Peur de l'Amour.</p> <p>Valentine.</p> <p>L'Envers d'une Courtisane.</p> <p>La Biche relancée.</p> <p>Episcopo et C<sup>o</sup>.</p> <p>Tante Joujou.</p> <p>Brichanteau Comédien.</p> <p>Les Beaux Dimanches.</p> <p>Cœurs meurtris.</p> <p>Les Premiers Hommes dans la Lune.</p> <p>Servitude et Grandeur militaires.</p> <p>Cinq-Mars.</p> <p>L'oiseau d'Orage.</p> <p>Vingt Contes Nouveaux.</p> <p>Matelot.</p> <p>Chanteraine.</p> <p>Brichanteau Célébra.</p> <p>Le Dernier Amour.</p> <p>Les Chouans.</p> <p>Contes en Prose.</p> <p>La Fameuse Comédienne.</p> <p>Leur Beau Physique.</p> <p>La Morte.</p> <p>La Guerre des Mondes.</p> <p>La Flambée.</p> <p>Le Roman du Malade.</p> <p>Simple Contes des Collines.</p> <p>Longues et Brèves.</p> <p>Le Cœur d'Ariane.</p> <p>Les Rencontres de M. de Bréot.</p> <p>Le Refuge.</p> <p>Miquette.</p> <p>Les Couches profondes.</p> <p>La Maison de Danses.</p> <p>Femmes d'Artistes.</p> |
|---|---|---|--|







